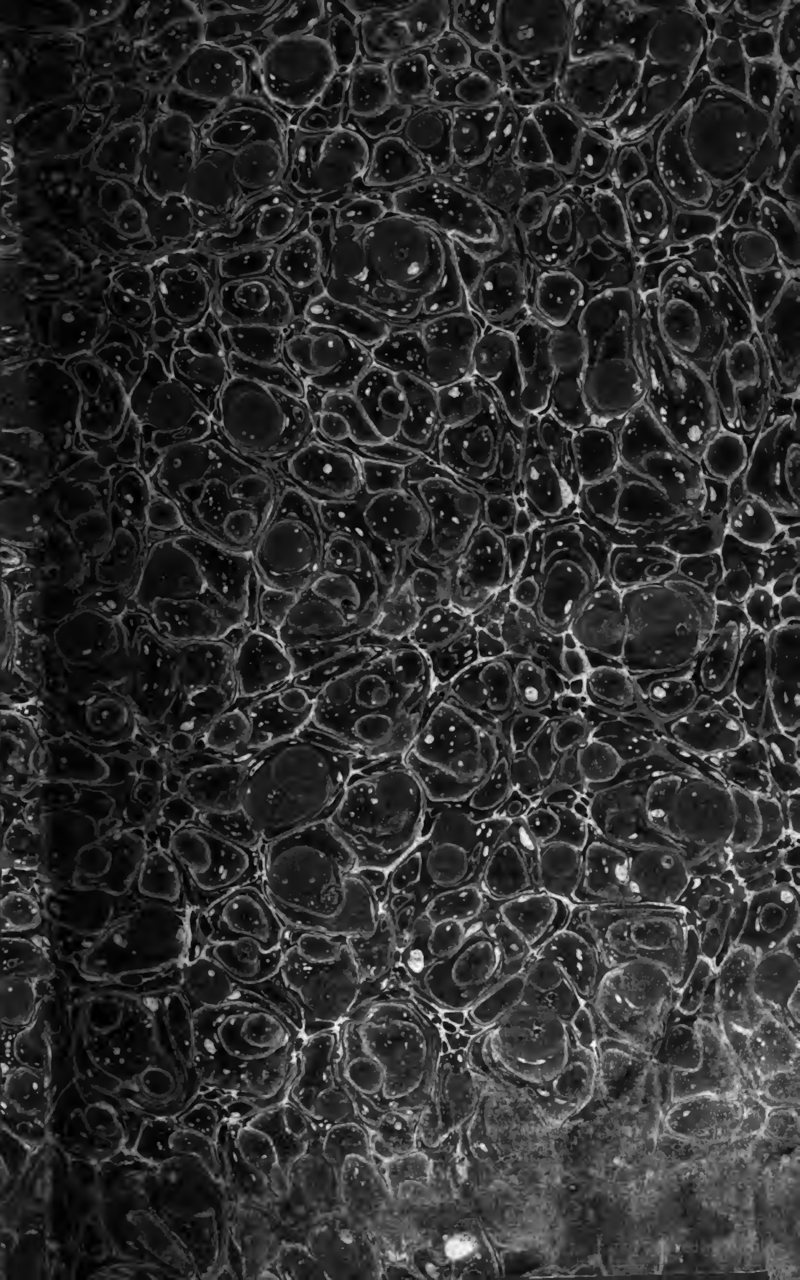






LES VIES

DES

SAINTS DE BRETAGNE.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1.

LES VIES

DES

SAINTS DE BRETAGNE

ET

DES PERSONNES D'UNE ÉMINENTE PIÉTÉ

QUI ONT VÉCU DANS CETTE PROVINCE;

Par Dom Guy-Alexis Lobineau,

Prêtre, religieux Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE,

PAR M. L'ABBÉ TRESVAUX,

CHANOINE, VICAIRE-GÉNÉRAL ET OFFICIAL DE PARIS.

TOME CINQUIÈME.

DEPUIS L'AN 1681 JUSQU'A LA FIN DU 18e SIÈCLE.

A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON JUNIOR,

LIBRAIRE DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE,

Rue des Grands-Augustins, 9.

M DCCC XXXVIII.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

En faisant paraître notre prospectus pour la reproduction des VIES DES SAINTS DE BRETAGNE, par D. Lobineau, nous avions annoncé que notre travail formerait cinq volumes in-8, et que le cinquième comprendrait L'ÉGLISE DE BRETAGNE depuis ses commencements jusqu'à nos jours. Notre intention était bien de nous borner à ces cinq volumes; mais nous avons recueilli tant de matériaux, même pendant l'impression de l'ouvrage, qu'il ne nous a plus été possible de nous arrêter à notre projet primitif. Plus de soixante-dix nouveaux articles et un très-grand nombre de notes, en augmentant de beaucoup le livre de Lobineau, nous ont forcé de nous étendre jusqu'au cinquième volume, que nous avons terminé par le catalogue général, rangé par ordre de mois, des saints de Bretagne et des personnes de piété dont il est question dans l'ouvrage. Cependant nous ne renonçons pas à la partie de notre annonce qui avait pour objet L'ÉGLISE DE BRETAGNE, et nous espérons remplir avec célérité nos engagements sur ce point, comme nous l'avons déjà fait pour le reste. Nous tenons d'autant plus à notre promesse, que le sixième et dernier volume, que nous nous proposons de publier, ne peut manquer d'intéresser vivement nos compatriotes. Il complétera les catalogues

des évêques et des abbés de la province, offrira sur ceux de ces prélats qui ont vécu depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle, des notices qui n'ont pas été jusqu'ici publiées, présentera le tableau complet des monastères, couvents des deux sexes et autres établissements ecclésiastiques et religieux que possédait notre pays, avec la date de leur fondation et ce qu'ils ont eu de remarquable, suppléera ainsi à la lacune que présente le nouveau GALLIA CHRISTIANA par rapport à la Bretagne, et conservera le souvenir d'un grand nombre de monuments qui ne subsistent plus. Ce volume ne tardera pas à être publié ; il paraîtra le 15 juin prochain. Nous espérons que MM. les souscripteurs, qui ont constamment favorisé cette entreprise, lui continueront jusqu'à la fin le même intérêt. S'il s'en trouvait quelques-uns qui ne voulussent pas souscrire pour le sixième volume, nous les prierions d'en informer sans délai leurs correspondants.

Le prix de souscription, 3 fr. 50 c. par volume, 21 fr. l'ouvrage complet, sera maintenu jusqu'à la mise en vente du sixième et dernier volume, afin de laisser toutes les facilités possibles aux personnes qui ont préféré attendre que l'ouvrage soit complet pour se le procurer.

LES VIES

DES

SAINTS DE BRETAGNE.

* M. JACQUES DU DOUIT, SURNOMMÉ JOURDAN, EUDISTE, ET SUPÉRIEUR DU GRAND SÉMINAIRE DE RENNES.

Tiré d'un manuscrit qui contenait la Vie du P. Eudes, et celles de plusieurs des premiers membres de la congrégation qu'il a fondée ; par M. Costil, prêtre de la même congrégation.

L'AN 1681.

Ce saint prêtre, dont la vertu a été si éclatante, appartenait par sa naissance à une famille honnête du Cotentin. Il vit le jour en 1631, à Hauteville, paroisse du diocèse de Coutances. Après avoir achevé ses classes, il se livra d'abord à l'étude de la chirurgie. Le célèbre M. de Bernières vivait alors à Caen dans une grande réputation de sainteté. Plusieurs jeunes gens s'étaient mis sous sa conduite, et habitaient avec lui une maison située dans la cour du couvent des Ursulines, et nommée l'Ermitage. Du Douit, qui étudiait dans cette ville, eut le précieux avantage de faire la connaissance de cet homme de bien [1], et

[1] Cette société, s'étant toujours montrée très-opposée aux Jansénistes, devint, surtout après la mort de M. de Bernières, l'objet de la haine de ces sectaires, qui la calomnièrent et finirent par l'obliger à se dissoudre.

devint bientôt membre de cette pieuse société. Ceux dont elle était composée tendaient à la perfection, en se livrant à toutes les pratiques de la vie intérieure ; l'oraison était surtout une de leurs occupations les plus ordinaires. Les lumières que le jeune étudiant y reçut changèrent entièrement ses idées, et l'éclairèrent sur sa vocation. A son entrée à l'Ermitage, il avait eu pour but de seconder M. de Bernières dans ses œuvres de miséricorde, en l'aidant à soigner les pauvres, fonction dans laquelle il se proposait de faire usage des connaissances qu'il avait acquises en chirurgie. Mais lorsqu'il eut étudié les desseins de Dieu sur lui, il reconnut qu'il était appelé à l'état ecclésiastique, et à un genre de vie plus actif que celui des habitants du saint lieu dans lequel il se trouvait. Fidèle à suivre l'attrait de la grâce, le jeune solitaire se rendit sans délai au collége royal de La Flèche, tenu alors par les Jésuites, afin de s'y livrer à l'étude de la théologie. Cet établissement était très-célèbre à cette époque, et renfermait un grand nombre d'hommes de mérite de la Basse-Normandie, qui venaient y puiser la science à une source aussi pure qu'abondante. Dieu, qui voyait la droiture d'intention de son serviteur, bénit ses efforts et permit qu'ils fussent couronnés du succès. M. Du Douit acquit par l'étude ce fonds d'instruction solide dont il fit un si digne usage pendant tout le reste de sa carrière. Mais il ne se contenta pas, pendant son séjour à La Flèche, d'acquérir des connaissances utiles; il fit de grands efforts pour avancer dans la voie de la perfection, sous la conduite d'un saint Jésuite qui, le voyant bien résolu de se donner à Dieu sans réserve, lui conseilla d'entrer dans la congrégation que venait de former le P. Eudes dans la ville de Caen.

Ce fut en 1663 que M. Du Douit, alors âgé de trente-deux ans, sollicita et obtint la faveur d'être reçu dans la nouvelle société. Le P. Eudes lui imposa dès lors le nom

de Jourdan au lieu de son nom de famille, en mémoire d'un autre M. Jourdan qui avait été un des premiers membres de la congrégation, et qui s'y était fait remarquer par ses vertus. On l'envoya aussitôt commencer à Coutances les exercices du noviciat. Il y demeura jusqu'en 1670, que, se trouvant malade, il en fut retiré pour être placé à Rennes, où M. de La Vieuville, qui occupait alors ce siége, venait d'établir un grand séminaire, et l'avait confié aux Eudistes, à la suite d'une mission prêchée avec beaucoup de succès par le P. Eudes dans la ville épiscopale. La place de préfet du chœur fut celle que M. Jourdan, ce sera ainsi que nous le nommerons désormais, occupa d'abord au séminaire. Il y édifia les fidèles par sa modestie, et servit de modèle aux séminaristes. Devenu ensuite directeur, il satisfit pleinement ses supérieurs dans cet emploi, par le talent qu'il montra pour la conduite des âmes, sa capacité dans les conférences ecclésiastiques, et l'onction remarquable avec laquelle il faisait les répétitions d'oraison.

L'estime que M. Jourdan avait déjà obtenue augmenta encore, lorsqu'on reconnut son habileté dans les questions de morale et la décision des cas de conscience. Ses réponses étaient appuyées de raisons solides et de passages de l'Ecriture sainte, qu'il possédait si bien, qu'on n'eût pu que difficilement y changer quelques mots sans qu'il s'en aperçût. M. de Loménie, évêque de Coutances, un des plus savants prélats de son temps, estimait tellement ce vertueux prêtre, qu'il le visitait souvent pendant qu'il l'eut dans sa ville épiscopale, qu'il s'entretenait quelquefois deux heures de suite avec lui, et qu'il le choisit pour son confesseur.

Le séminaire de Rennes, dans lequel M. Jourdan fut envoyé, souffrait beaucoup de l'excessive sévérité, et de l'inflexibilité du supérieur qui le gouvernait. La communauté n'avait pas manqué de lui représenter qu'une telle

conduite n'était ni celle de Jésus-Christ ni celle de la congrégation, qui jusqu'à ce moment s'était soutenue par la charité et la douceur que les supérieurs avaient eues pour leurs inférieurs. Ces observations si sages ne purent faire aucune impression sur l'esprit d'un homme qui était décidé à suivre son sens particulier. Aussi le P. Eudes, qui prévoyait encore mieux qu'un autre les funestes effets qu'on pouvait attendre de cette opiniâtreté, le remercia-t-il de ses services, et mit à sa place M. Jourdan, qu'il croyait, avec raison, bien propre par sa douceur à effacer l'impression fâcheuse produite par le premier supérieur. Toute la communauté applaudit à ce choix, et commença dès lors à se trouver heureuse sous sa conduite.

Le serviteur de Dieu ne put partager la satisfaction que sa nomination fit goûter aux autres. S'il avait pu être écouté, il n'eût jamais accepté une telle charge, que son humilité lui représentait comme au-dessus de ses forces; mais l'obéissance l'emporta dans son esprit sur tout autre sentiment ; il craignit avec raison, en résistant plus longtemps, de s'écarter de l'ordre de la Providence, qui doit être la règle de notre humilité. Sa manière d'agir dans son nouveau poste prouva bientôt qu'il n'y avait envisagé que le travail, car il continua de donner des instructions dans la chapelle du séminaire, ainsi qu'il l'avait fait jusqu'à ce moment, de former les ordinands à l'amour des vertus et des fonctions cléricales, d'entendre les confessions et de travailler aux missions, lorsqu'il n'y avait pas d'exercices dans le séminaire. Comme la direction des âmes fut une des fonctions par lesquelles il procura le plus de gloire à Dieu, et se rendit le plus utile à l'Eglise, nous croyons devoir rapporter ici quelques-unes des maximes qui lui servaient de règle dans le tribunal; mais nous ferons d'abord observer que pendant les neuf dernières années de sa vie, qu'il gouverna le séminaire de Rennes en qualité de supérieur, il employa moins de

temps au confessionnal qu'il n'en donnait auparavant, afin de le consacrer à l'instruction des jeunes ecclésiastiques du séminaire, dont il se croyait plus particulièrement chargé.

La pratique qu'il suivait dans la direction avait pour but de porter ses pénitents au détachement de tout ce qui pouvait les arrêter dans la voie de la perfection. Il s'appliquait surtout au retranchement des désirs et des réflexions que l'amour-propre ou la passion ne manquent pas de produire, persuadé que lorsque ces défauts étaient détruits, les attaches extérieures ou sensibles étaient bientôt détruites. C'était en conséquence de cette maxime qu'il n'aimait pas la singularité dans ceux qui se mettaient sous sa conduite. Il souffrait encore moins les démonstrations extérieures de piété que font quelquefois les jeunes personnes qui veulent se donner à Dieu. Une jeune demoiselle de Rennes, qui se trouvait dans ce cas, reçut un jour du saint prêtre une réprimande à ce sujet. Une autre demoiselle de la même ville, âgée de vingt-cinq ans, et appartenant à une famille très-distinguée, avait, par l'ordre de son confesseur, pris la résolution de porter pendant un an un sac de pénitence, une petite coiffe toute simple et des sabots. Ayant été obligée de quitter ce confesseur, et s'étant adressée à M. Jourdan, il commença par lui défendre de continuer ce règlement, et lui ordonna de s'habiller tout simplement, comme le faisaient les personnes de son âge qui étaient les plus modestes.

M. Jourdan croyait, avec un Père de l'Eglise, que lorsque Dieu est maître de notre cœur, on en voit bientôt des marques au dehors; aussi donnait-il sa principale attention à affermir les âmes dans la résolution de se donner sans réserve au Seigneur. Mort lui-même à toutes les inclinations naturelles, il voulait que ses disciples mourussent aussi, non-seulement au péché et à tout ce qui

peut déplaire à Dieu, mais encore aux sens, en retranchant toute superfluité dans leur usage, même dans les choses d'ailleurs permises, et en le faisant par esprit d'humilité et de sacrifice ; à leur humeur, afin que Jésus-Christ pût vivre en eux, vie de laquelle dépend la mort des sentiments naturels.

Ce guide sage ne portait les âmes à cet admirable détachement que pour les disposer à recevoir plus abondamment les grâces et l'esprit de Jésus-Christ. Aussi, après avoir exhorté une personne à entrer dans cette disposition, il lui dit un jour : « Jésus-Christ doit être » votre unique vie et le principe de toutes vos actions. » Il doit paraître dans tous vos mouvements, dans vos » regards, dans votre parole, dans tout votre extérieur..., » de sorte que vous puissiez dire ce qu'il disait de son » Père : *Je ne fais rien de moi-même, mais c'est mon Père » qui demeure en moi, qui fait lui-même ce que je fais.* » Soyez l'instrument de Dieu, n'ayant de vous-même ni » vie ni mouvement et n'agissant que par l'impulsion de » votre divin moteur. Tenez-vous entièrement liée et » unie à Dieu, dépendante de lui, non d'une dépendance » gênante et scrupuleuse, mais libre, gaie et franche, là » où vous ne voyez pas d'offense de Dieu. »

Il voulait qu'on eût pour le prochain une charité très-grande et qu'on n'augmentât pas sa peine, lorsqu'il était affligé, même quand l'intérêt propre l'aurait exigé, et que dans ce cas on fît généreusement le sacrifice de sa justification, quand on ne pouvait se justifier autrement qu'en affligeant son frère. Il voulait aussi que ceux auxquels on rapportait quelque plainte faite d'eux eussent soin de s'humilier, en avouant qu'ils avaient manqué, ou au moins d'excuser la personne dont on leur parlait, et qu'ils profitassent de cette occasion pour s'abaisser, sans perdre la paix du cœur.

C'est ainsi que M. Jourdan s'efforçait de rendre la piété aimable dans ceux qui en faisaient le plus hautement profession. « En quoi, disait un vicaire général de Nantes, » M. l'abbé Barrin [1], qui avait été longtemps sous sa direc- » tion, le serviteur de Dieu avait un talent particulier, car » il gardait toutes les rigueurs pour lui-même et faisait » voir le joug du Seigneur si doux, qu'il donnait un vrai » désir de s'y soumettre aux personnes les plus agitées de » leurs passions. La joie inaltérable de son cœur parais- » sait sur son visage ; les travaux des missions pouvaient » épuiser ses forces, mais son courage n'en était jamais » affaibli. Sa conversation était toute remplie de cette » politesse qui n'est inspirée que par l'Esprit de Dieu. » Un témoignage si authentique confirme ce qu'ont assuré ceux qui l'avaient le mieux connu, savoir, qu'il avait le don de porter le calme et la paix dans les âmes troublées par des peines intérieures ou des scrupules. Il leur donnait des règles sages, bien propres à les rassurer et à les délivrer de cette infirmité spirituelle.

Voilà de quelle manière M. Jourdan conduisait les âmes que la Providence lui adressait. Sa charité, semblable à celle du grand apôtre, renfermait tout le monde dans son sein sans affection ni acception de personne. Son confessionnal était ouvert aux pauvres comme aux riches, aux petits comme aux grands, aux ignorants comme aux spirituels, aux pécheurs comme aux justes. Tous avaient droit de

[1] Jean Barrin, né à Rennes vers l'an 1640, était fils du doyen du parlement de Bretagne. Il cultiva la poésie dans sa jeunesse, et publia des productions qui étaient loin d'être modestes. Ayant eu le bonheur de se convertir, peut-être par le ministère de M. Jourdan, il embrassa l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre à l'âge de soixante-trois ans, et nommé, le jour même de son ordination, chanoine, grand chantre, et vicaire général de Nantes. On a de lui une Vie de la bienheureuse Françoise d'Amboise. Il mourut à l'âge de soixante-dix-huit ans, le 7 septembre 1718. (*Voyez* MORERI.)

lui parler, de lui écrire, de le visiter et même de l'importuner, si l'on peut se servir de ce terme; car il quittait tout pour soulager les besoins spirituels et accordait tout ce qui lui était possible de faire, afin de gagner les âmes à Dieu. Ses occupations n'étaient pas un obstacle qui pût l'empêcher de rendre service au prochain, et dès qu'il avait été demandé, récitât-il alors son Bréviaire, aussitôt qu'il l'avait achevé, il s'empressait de se rendre dans le lieu où on l'attendait.

Il serait difficile de dire tout le bien que ce serviteur de Dieu opéra par sa sage conduite des âmes. On vit sortir de son école de bons pères de famille, des seigneurs et des dames du premier rang sincèrement attachés à la religion, de saints prêtres, de fervents curés, des vicaires zélés et d'excellentes religieuses, qui, par leur régularité, firent connaître dans le cloître la rare prudence et la sainteté de leur directeur. M. Jourdan donna surtout ses soins aux dames de la Visitation qui ont deux monastères à Rennes, et aux religieuses de Notre-Dame-de-Charité. Il était, à l'égard des personnes consacrées à Dieu, d'une morale bien plus sévère que pour les simples fidèles. Ses maximes, touchant leurs obligations, étaient rigoureuses, et comme il avait une haute idée de l'excellence de leur profession, il voulait qu'elles gardassent à la lettre les constitutions pleines de sagesse que leurs instituteurs leur ont données. Afin de leur inspirer une plus grande fidélité à s'en acquitter, et leur en faire voir tout le mérite, il leur disait quelquefois qu'il n'eût pas voulu sortir de la récréation, quand on l'aurait assuré qu'il mourrait pendant cet exercice. On suivait volontiers ses conseils, parce qu'on était persuadé qu'il pratiquait le premier ce qu'il exigeait de ses disciples.

Tout prêchait dans ce digne ministre de Jésus-Christ; son extérieur, qui lui attirait le respect, en même temps

inspirait le recueillement. Sa modestie était si grande, qu'il ne lui arrivait jamais de regarder en face une personne du sexe. Sa gaieté habituelle et ses manières gracieuses avec tout le monde faisaient juger qu'en traitant avec le prochain il conservait constamment le souvenir de la présence de Dieu et qu'il possédait son âme dans une paix profonde. Madame de Forsans Du Houx, cette vertueuse femme dont nous avons donné la Vie, l'avait souvent entretenu à Rennes, où elle allait pour les affaires de sa conscience. Elle disait qu'elle n'avait jamais eu de rapports avec ce saint prêtre sans lui avoir vu produire plusieurs actes de vertu, surtout de patience, de douceur et de fidélité.

Naturellement vif, M. Jourdan eût été capable de donner dans l'excès ; mais la grâce avait si parfaitement corrigé en lui ce défaut, qu'il était entièrement mort à lui-même. D'une humilité profonde, il était le seul à ne pas connaître les faveurs précieuses que le Seigneur lui avait accordées. C'était ce même sentiment qui le portait à s'accuser si facilement de ses imperfections. Un de ses confrères ayant cru devoir un jour lui adresser un petit reproche touchant une permission qu'il avait donnée et qui ne paraissait pas assez conforme à la règle, il lui en demanda pardon à l'instant. Dieu, nous dit l'Esprit saint, donne sa grâce aux humbles ; point de doute que sa pureté de cœur et les lumières qu'il avait touchant les voies de la vie spirituelle ne fussent la récompense de son humilité. Il pouvait traiter avec toutes sortes de personnes sans danger pour son âme ; c'était pour lui un grand avantage, car ses relations étaient très-étendues. On le consultait de toutes parts ; non-seulement les directeurs de Rennes lui exposaient leurs difficultés au sujet de l'oraison, mais de toute la province on avait sur cette matière importante recours à ses lumières, et l'on s'estimait heureux de savoir

qu'il passât par un lieu, afin de pouvoir lui demander des conseils. Cette disposition à son égard parut surtout dans un voyage qu'il fit à Sainte-Anne d'Auray, pèlerinage célèbre qu'il entreprit pour remercier Dieu de l'avoir préservé de la mort par l'intercession de cette grande sainte. Tout le monde voulait profiter de cette occasion pour communiquer avec un homme qui était regardé comme un saint. Au reste, ses entretiens ne roulaient pas toujours sur des matières de spiritualité ; on le prenait aussi pour l'arbitre des différends, dans la persuasion qu'on avait qu'il rendrait très-exactement justice aux parties intéressées. Ainsi, lorsqu'il se montrait quelque part, c'était comme un ange de paix, qui apportait la consolation. Il faisait souvent aussi connaître les desseins de Dieu et annonçait la réconciliation avec la divine Majesté, lorsqu'on y pensait le moins. Une jeune demoiselle lui dut la fidélité qu'elle eut à suivre sa vocation pour l'état religieux, par les exhortations qu'il lui fit à ce sujet, lorsqu'elle ne songeait nullement à prendre ce parti. Un gentilhomme put, avec le secours de M. Jourdan, rompre entièrement des relations très-criminelles qu'il avait avec une parente, rentrer en grâce avec Dieu, faire une mort des plus édifiantes et fournir ainsi une preuve de l'autorité que la vertu et la réputation du saint prêtre lui avait acquise sur les esprits et les cœurs.

Entre les vertus qui brillaient dans ce digne prêtre, on remarquait surtout son zèle soutenu pour faire avancer dans les voies de la perfection les personnes qu'il dirigeait ; son exactitude à se trouver à l'heure et au lieu qu'il avait indiqués, lorsqu'il s'agissait de leur rendre quelque service spirituel ; sa tendre compassion pour les pauvres. Il allait plusieurs fois chaque semaine visiter ceux de l'hôpital de Rennes, leur témoignait un charitable intérêt, leur donnait des instructions solides, et leur

apprenait à se sanctifier dans leur position. Pauvre lui-même par son entier détachement de tous les biens de la terre, il suivait pour sa personne les règles de conduite qu'il traçait aux autres. Sa disposition habituelle sur ce point était de prendre pour la nourriture et le vêtement ce qui lui était donné, et de se regarder comme un indigent qui ne choisit pas ce qu'on lui présente, mais qui reçoit tout avec actions de grâces.

L'amour de Dieu, qui est la vie de l'âme chrétienne, remplissait le cœur de M. Jourdan. Ce divin amour se manifestait en lui par ses paroles, qui étaient toutes animées de ce feu sacré ; par la manière respectueuse dont il traitait les saints mystères; par son zèle infatigable pour le service de Dieu, l'éducation du jeune clergé, la conversion des pécheurs et le salut de toutes les âmes; enfin par sa patience dans les plus cruelles douleurs de la maladie. Pendant celle qu'il éprouva un an avant sa mort, et qui fut de longue durée, on l'entendait, quoiqu'il fût accablé par ses souffrances, exprimer à Dieu son amour, comme l'aurait fait un séraphin. Saintement ennemi de son corps, son ardente charité le portait à le sacrifier perpétuellement par la pratique de la mortification. L'usage de la discipline et des autres instruments de pénitence lui était familier et contribuait à le rendre si patient dans les infirmités corporelles. Extrêmement attentif à veiller sur ses sens extérieurs, il se privait généreusement de tout ce qui pouvait flatter le goût et la vue. Ses confrères eurent la certitude, en l'invitant un jour à aller visiter avec eux le Mont-Saint-Michel, qu'il n'aurait pas voulu se permettre de voir un objet même édifiant par le seul motif de curiosité.

Une vie si pure et si abondante en mérites devait se terminer par une mort sainte. M. Jourdan eut la consolation de pouvoir faire à Dieu le sacrifice de sa vie en

travaillant au salut des âmes. Ce fut pendant la mission qui eut lieu dans la petite ville d'Antrain, au diocèse de Rennes, que le vertueux prêtre termina sa carrière. Il aurait pu se dispenser d'y travailler, car il était alors indisposé ; mais, regardant la vie et la mort avec une sainte indifférence, il ne s'inquiétait pas du lieu où il devait terminer ses jours; il partagea donc les travaux des missionnaires. Un abcès qu'il avait dans l'intérieur du corps ayant fait des progrès, il fut obligé de s'arrêter, et bientôt il comprit qu'il devait se préparer à sa fin.

Dès qu'on sut que le serviteur de Dieu était dangereusement malade, tout le monde en fut alarmé, et l'on s'efforça de lui rendre tous les devoirs de respect et de charité dus à son rang et à sa vertu. Il recevait ces soins avec sa politesse ordinaire, et, profitant de son état pour donner une leçon utile à ceux qui venaient le visiter, il leur disait : « Vous voyez en ma personne ce que c'est » que la vie. » Humble jusqu'à ses derniers moments, il se comparait devant ses confrères à un instrument qui ne produit que du bruit. Ce fut dans ces dispositions que ce vertueux prêtre rendit son âme au Seigneur, à l'âge de cinquante ans, le 26 mai 1681, après onze jours de maladie.

Son corps, rapporté à Rennes, reçut des honneurs dans toutes les paroisses par lesquelles le convoi passa. On le déposa d'abord dans l'église des Ursulines du faubourg où le clergé et le peuple firent éclater leur douleur par les larmes qu'ils versèrent et par les marques de respect qu'ils donnèrent à ces vénérables restes; elles furent telles, qu'on eût dépouillé le corps de tous ses vêtements, si on n'y avait mis ordre. On entendit ce mot sortir de la bouche de tout le monde, lors de l'entrée du convoi en ville : « Voilà un saint qu'on apporte. » M. Jourdan fut inhumé dans l'église du grand séminaire de Rennes, qui,

depuis la révolution, est devenu l'hôpital civil. M. l'abbé Barrin composa pour lui une épitaphe [1] qui donne une haute idée de la vertu du saint prêtre. M. Le Sénéchal de Carcado, évêque de Tréguier, disait de lui qu'il fallait un siècle pour former un homme de ce caractère. Nous pourrions encore citer ici d'autres témoignages avantageux qu'ont rendus de lui ses contemporains ; mais ce que nous avons rapporté de sa sainte vie suffit pour faire son éloge.

---

* LA MÈRE MARIE-AGNÈS D'ANDIGNÉ,

RELIGIEUSE DE LA VISITATION.

*Tiré de l'*Année sainte des religieuses de la Visitation, *par Françoise Madeleine de Changy, religieuse du même ordre. Tome 1er, in-4°, Annecy,* 1686.

L'AN 1682.

Mademoiselle d'Andigné vint au monde en 1617. Elle appartenait par sa naissance à une famille noble de Bre-

[1] Voici l'épitaphe composée par l'abbé Barrin :

Tous nos honneurs sont dus à cette sépulture,
Elle enferme d'un saint les restes précieux ;
La grâce avait en lui fait mourir la nature ;
Son corps était sur terre et son esprit aux cieux.
Le vice était confus de paraître à ses yeux
Où brillaient les rayons d'une vertu si pure ;
Son éloquence avait des traits victorieux,
Dont l'âme avec plaisir recevait la blessure.
Nos cœurs en ont gardé l'aimable souvenir ;
Prions qu'avec le sien ils se puissent unir.
Ne pleurons point sa perte, elle est digne d'envie ;
Mais disons, pleins de joie et charmés de son sort,
Qu'il mourait tous les jours pendant sa sainte vie,
Et qu'il n'a commencé de vivre qu'à la mort.

tagne ; son père, nommé M. d'Andigné de Kermagaro, avait une charge de conseiller au parlement de Rennes, et Péronne Huby, sa mère, dont nous avons donné la Vie [a], était cousine du célèbre P. Vincent Huby, que sa piété et son zèle ont rendu si célèbre. Madame de Kermagaro, fort jeune encore lorsqu'elle demeura veuve, prit un très-grand soin de l'éducation de cette enfant, qui était son aînée, et lui inspira le mépris du monde et de ses vanités dont elle avait elle-même, depuis sa conversion, un très-grand éloignement [1].

Dieu récompensa la fidélité de cette dame par un grand nombre de grâces extraordinaires. Un pauvre, tout couvert d'ulcères, lui ayant un jour demandé l'aumône, elle prit soin de panser ses plaies et lui donna ensuite un habit. Cet infirme l'en remercia fort humblement, et, lui ayant souhaité mille bénédictions, se retira sans que jamais on ait pu le revoir, quelque attention que sa charitable infirmière ait mise à s'en procurer des nouvelles. Un grand serviteur de Dieu, qui fut informé de ce trait, crut que c'était un ange ou Notre-Seigneur lui-même qui avait été l'objet de cet acte de charité si généreux.

La pieuse veuve ayant mis ordre aux affaires de sa famille, plaça tous ses enfants en pension et se retira pour un an chez les filles Sainte-Marie du premier monastère de Rennes. Elle y laissa sa fille aînée qu'on regardait déjà comme un membre de l'institut, parce qu'elle avait toutes les qualités qui peuvent contribuer à faire une parfaite religieuse de la Visitation.

Les personnes qui la connurent dans son bas âge assuraient que son âme était si prévenue des dons de piété et de crainte de Dieu, que dès son enfance elle avait une

[a] Tom. IV, p. 406.

[1] Nous trouvons dans l'*Année sainte*, que nous avons citée, un trait édifiant, que nous regrettons de n'avoir pas cité dans sa Vie ; nous le rapportons ici.

horreur extrême du péché, et qu'il suffisait, pour la corriger de ses défauts, de lui dire qu'elle offensait Dieu. Toutes ses fautes, quelque légères qu'elles fussent, lui paraissaient grandes, et elle tâchait de les effacer au plus tôt par le sacrement de pénitence. Dès ce temps-là, elle recourait avec confiance à la sainte Vierge, à qui elle demandait souvent la grâce d'être l'épouse de son Fils et de passer toute sa vie dans une grande pureté. Son confesseur, connaissant les dispositions angéliques de son âme, voulut qu'elle fît sa première communion à l'âge de huit ans. Elle avait dès lors une foi si vive de ce divin mystère et pénétrait son excellence d'une manière si relevée, qu'elle n'en approchait qu'avec une sainte frayeur.

Ste Jeanne-Françoise de Chantal ayant, en 1635, envoyé à Rennes la mère de Bressand, mademoiselle d'Andigné eut avec celle-ci quelques entretiens particuliers. Elle reconnut bientôt que cette mère, qui avait un grand discernement et un talent merveilleux pour la direction de toutes les personnes qu'on lui adressait, aurait encore une grâce particulière pour la soutenir et la faire avancer dans la perfection religieuse. Cependant, quelque attrait qu'elle eût pour se mettre au plus tôt sous la conduite de cette digne supérieure, elle ne voulut pas le faire sans avoir consulté Ste Chantal qui, ayant examiné les motifs que mademoiselle d'Andigné se proposait, en choisissant le monastère de Nantes pour le lieu de sa retraite, lui répondit qu'elle approuvait et louait son dessein.

Madame d'Andigné, qui jusqu'alors s'était opposée à la résolution de sa fille, n'osa plus le faire dès qu'elle eut appris quels étaient les sentiments de la fondatrice de la Visitation. Elle se mit en chemin avec la prétendante, mais le premier soir elle fut prise d'une si violente fièvre que vers minuit on la crut en péril de mort. Elle fit savoir toutes ses intentions à sa chère fille, et, l'embrassant tendrement, elle lui dit : « C'est la violence que je me suis

» faite à votre occasion qui m'a mise dans l'état où je suis : » je vous pardonne pourtant, parce que vous avez cru » bien faire. » On pressait la malade de recevoir les derniers sacrements, parce qu'on croyait qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre ; mais, quelques instances que l'on fît pour l'engager à les recevoir à la maison, elle ne voulut jamais y consentir, et l'on fut obligé de la porter à l'église voisine, où elle se confessa et communia d'une manière très-édifiante. Pendant son action de grâce, elle se sentit inspirée de demander à Jésus-Christ le rétablissement de sa santé, ce qu'elle fit avec beaucoup de confiance en disant : « Si c'est votre volonté que ma » fille soit religieuse dans le monastère de Nantes, délivrez-moi de cette maladie et donnez-moi des forces » pour l'y conduire. » Sa prière étant achevée, elle fut d'abord guérie si parfaitement, qu'elle entendit une messe à genoux et s'en retourna sans avoir besoin de personne pour la soutenir, ce qui surprit extrêmement tous ceux qui l'avaient vue peu de temps auparavant. Étant arrivée à l'auberge, elle dit à sa fille : « Dieu vous veut à Nantes, » n'en doutez point ; la santé que j'ai reçue si promptement en est une preuve. »

Dès que mademoiselle d'Andigné fut arrivée à Nantes, elle s'empressa d'entrer à la Visitation, et se disposa à en prendre l'habit qu'elle reçut au bout de six semaines avec les noms de Marie-Agnès, sous lesquels nous la désignerons désormais. Elle fut bientôt l'objet de l'admiration de ses compagnes par la beauté et l'étendue de son esprit, sa rare capacité, sa mémoire prodigieuse, et la facilité surprenante qu'elle avait pour apprendre tout ce qu'on lui enseignait. Elle réussissait également bien à traiter les affaires, à régler les comptes, à écrire les lettres et même à faire des vers. Mais ce qui relevait beaucoup ces avantages, c'est qu'ils étaient accompagnés d'un jugement très-solide.

La mère de Bressand, ayant passé de Rennes à Nantes, et connaissant le mérite ainsi que les rares qualités de sa chère novice, s'appliqua à cultiver avec un soin particulier les talents dont Dieu l'avait enrichie, afin de la rendre par l'humilité aussi petite qu'elle était élevée par les belles qualités. Elle n'omit rien de ce que son expérience et son affection lui suggéraient pour humilier, contredire et mortifier cette fervente fille. Elle s'assujettissait, malgré ses occupations multipliées, à lui donner souvent des sujets d'oraison, et à lui en faire rendre compte, aussi bien que de ses autres exercices spirituels. La sœur Marie-Agnès fit un si bon usage des soins de sa supérieure, qu'elle jeta dans son cœur les plus solides fondements de la vie religieuse dont elle a rempli tous les devoirs d'une manière héroïque.

Sa vertu ayant été ainsi bien éprouvée, elle fut admise à la profession. A peine eut-elle consommé son sacrifice que l'on crut devoir lui donner un emploi dans la maison. Elle en eut à remplir successivement plusieurs, et la manière dont elle s'en acquitta fournit de nouvelles preuves de sa capacité et de sa vertu. L'office d'infirmière fit briller sa charité pour ses sœurs et son amour pour la régularité ; celui de sacristine, sa piété tendre envers Jésus-Christ au Saint-Sacrement ; celui d'économe, son esprit d'ordre et son exactitude. Enfin la mère Marie-Agnès inspira tant de confiance à ses compagnes, qu'elles la choisirent pour supérieure en 1659. Aussitôt qu'elle eut été élue, elle remit à la sainte Vierge la qualité, l'autorité et les marques d'honneur attachées à la charge, protestant qu'elle ne voulait s'en réserver que la peine et le travail. Elle renouvelait tous les matins cette protestation, et elle détermina la communauté à s'engager par écrit à reconnaître Marie pour reine, dame, mère et supérieure perpétuelle de la maison : écrit qui fut signé de toutes les religieuses et déposé aux pieds d'une statue de la Mère de Dieu.

La même dévotion à la sainte Vierge porta cette pieuse fille à faire construire plusieurs oratoires à son honneur. Elle aimait surtout à fréquenter celui qui se trouvait dans le jardin et qui était consacré à la maternité divine; elle y reçut, dit-on, des lumières extraordinaires. La Mère de miséricorde récompensa la fidélité de sa servante en donnant au monastère de la Visitation des preuves sensibles de sa protection spéciale. Un jour entre autres, le feu, ayant pris à trois on quatre maisons du voisinage et les ayant embrasées, menaçait le couvent et faisait craindre qu'il ne fût bientôt réduit en cendres; mais on vit les flammes, comme contraintes par une force supérieure, rebrousser contre un vent très-violent qui les portait avec impétuosité sur les bâtiments de la Visitation. Cette merveille, dont toute la ville de Nantes fut témoin et que les religieuses attribuèrent à la protection de Marie, causa une admiration générale.

Entre les faveurs spirituelles que Marie-Agnès avait reçues du Ciel, il en était une bien précieuse, surtout pour une supérieure, celle du discernement des esprits. Lorsque ses filles allaient lui rendre compte de leur intérieur, elle les comprenait si parfaitement, qu'elle leur découvrait, mieux qu'elles ne pouvaient le faire elles-mêmes, tous les détours de leur amour-propre, dans des occasions où elles croyaient n'avoir agi que par le motif de l'amour de Dieu. Sa charité pour les personnes affligées était si tendre, qu'elle leur donnait de jour et de nuit tout le temps qu'elles pouvaient souhaiter pour leur consolation, et même, pendant ses grandes maladies, elle se dispensait rarement de leur parler, ne voulant pas qu'on les empêchât de recourir à elle dans tous leurs besoins.

Mais la charité de cette sage supérieure ne dégénérait pas en faiblesse, et elle savait être ferme, lorsqu'elle croyait devoir ne pas céder. Un ecclésiastique, qui avait autorité dans la maison de la Visitation de Nantes, voulut,

sous prétexte de porter les religieuses à une plus grande perfection, établir dans la communauté certaines pratiques nouvelles. Il avait mis son projet par écrit et le lut à Marie-Agnès. Elle l'écouta avec respect, mais elle ne voulut pas le recevoir, lui disant que la règle et les constitutions étaient remplies de maximes propres à faire atteindre à ses sœurs le but qu'il se proposait; qu'elle n'était pas supérieure pour établir des nouveautés, ni pour opérer des réformes qui n'étaient pas nécessaires, mais seulement pour maintenir l'observance des choses ordonnées par la règle. Cette fermeté fut d'autant plus remarquable, que, pour ce qui regardait son intérieur, elle avait confiance en cet ecclésiastique.

La communauté, qui savait apprécier le mérite de cette vertueuse fille, la choisit pour supérieure aussi souvent que les constitutions le permettaient. Lorsqu'elle avait cessé de l'être, elle se tenait dans un si profond abaissement, qu'elle ne se permettait de donner aucun avis en la présence de sa supérieure, à moins que celle-ci ne l'y obligeât. En son absence, elle ne voulait pas décider de la plus petite chose, avant d'être informée de ses intentions. C'est ainsi qu'en prêchant à ses sœurs par sa conduite la dépendance et la soumission, elle leur était encore utile, même lorsqu'elle n'avait plus d'autorité sur elles.

Marie-Agnès était supérieure de sa maison et redoublait envers ses sœurs d'affection et de charité, lorsque le Seigneur voulut, en appelant à lui cette épouse fidèle, la récompenser de ses travaux. Les fatigues continuelles de sa charge lui causèrent une maladie qu'elle termina par une sainte mort. Elle rendit son esprit à son Créateur le 29 avril 1682, à l'âge d'environ soixante-cinq ans.

On avait une si haute idée de la perfection de cette vertueuse fille, qu'elle fut regardée comme une sainte par ceux qui l'avaient connue et qui avaient eu avec elle des relations particulières. Le supérieur général d'un ordre

religieux en était tellement persuadé, qu'il le marqua à la sœur de Marie-Agnès [1], qui lui avait succédé dans la charge de supérieure. Un grand serviteur de Dieu, le P. René de Saint-Albert, Carme breton, écrivant à la même, s'exprimait ainsi :

« Votre défunte, ma révérende mère, était un fruit » mur pour l'éternité : vous avez en elle un exemple do» mestique d'une vertu aussi ferme, d'une humilité aussi » grande, d'une douceur aussi charmante et d'une pru» dence aussi achevée que l'on puisse désirer. La récom» pense de ses grandes vertus lui est assurée. »

Les religieuses de la Visitation de Nantes ont assuré que la mère d'Andigné avait une attention presque continuelle à la présence de Dieu, et qu'elle s'appliquait aux affaires extérieures avec autant de liberté que si elle n'eût eu que ces affaires dans l'esprit, quoiqu'elle fût en même temps aussi occupée de Dieu que si elle avait négligé tout le reste. S'étant accoutumée dès ses premières années de religion à régler saintement toutes ses intentions, elle avait une facilité très-grande à se recueillir dans toutes les occasions, ce que les séculiers même apercevaient souvent, lorsqu'ils avaient quelques relations avec elle. L'amour de l'exacte observance et la crainte du relâchement triomphaient toujours dans son cœur des inclinations de la nature.

Quoique cette vertueuse mère eût un fonds admirable de pureté, de fidélité et d'exactitude, elle vivait toujours dans une grande crainte des jugements de Dieu. Cette crainte avait commencé dans une maladie qu'elle éprouva dès ses premières années de religion. La violence de son mal l'ayant fait tomber dans une syncope qui dura trois ou quatre heures, il lui sembla qu'on la conduisait pen-

[1] La mère Marie-Constance d'Andigné, dont la sainteté n'était pas inférieure à celle de sa sœur.

dant ce temps devant le trône de Dieu où tous ses défauts lui furent montrés comme écrits dans un livre avec toutes leurs circonstances ; ils lui parurent si énormes, et le souverain Juge avec un air de majesté si terrible, qu'il lui prit une sueur universelle et un tremblement qui ne semblait pas naturel. Lorsqu'elle fut revenue de cet accident, elle dit à sa supérieure : « Ah ! ma mère, que la » grandeur et la majesté de Dieu sont redoutables et que » je suis une grande pécheresse ! les démons m'ont fait » voir tous mes péchés, dès mon enfance jusqu'à présent, » tellement énormes, que si mon saint ange ne m'avait » consolée, je me serais désespérée. Dieu m'a paru si » redoutable dans sa pureté et dans sa sainteté que j'en » suis encore toute hors de moi. » L'idée de ces deux perfections divines demeura tellement imprimée dans son âme, qu'elle la conserva toute la vie. Étant revenue en santé, elle fit une confession générale sur la vue qu'elle avait eue de ses péchés, et ils étaient restés si bien gravés dans sa mémoire, qu'elle n'eut pas besoin de les écrire.

La mère d'Andigné ayant l'esprit juste et une grande facilité à s'exprimer, avait beaucoup parlé à ses filles sur la sainteté et les devoirs de la vie religieuse. On n'a pas recueilli ses discours, mais on a conservé un écrit qu'elle avait laissé à une directrice pour lui apprendre ce qu'elle devait faire, afin de travailler utilement dans son emploi. Cet écrit renferme les plus sages maximes, et donne une haute idée de la prudence de l'auteur.

La Bretagne posséda, pendant le XVIIe siècle, plusieurs religieuses de la Visitation, remarquables par leur piété.

Sœur Françoise-Catherine Le Jacopin, d'une famille considérable de Nantes, prit, à l'âge de quinze ans, l'habit dans le premier monastère de la Visitation de Rennes. Excellente

religieuse, elle fut choisie pour faire, avec quelques compagnes, la fondation du deuxième monastère de la même ville. Elle était surtout remarquable par sa fidélité constante à pratiquer l'obéissance. Elle mourut à l'âge de soixante-cinq ans, le 18 janvier 1685.

Sœur Rénée-Suzanne Le Duc du Petit-Bois était noble de naissance. Dès sa première jeunesse, elle se sentit de l'attrait pour la vie religieuse. Après avoir surmonté les obstacles qui s'opposaient à son dessein, elle entra, dès l'âge de quinze ans, au premier monastère de la Visitation de Rennes. Prévenue de grandes grâces de Dieu, dès son enfance, elle vécut dans la religion d'une manière très-parfaite, et l'Esprit saint remplit son âme de douceurs spirituelles. Mais à cet état consolant succédèrent pour elle les plus rudes épreuves. Elle les supporta avec une rare patience, dont elle avait déjà donné des preuves dans les souffrances corporelles qui l'avaient affligée. Cette vertueuse fille, consumée par les douleurs de la gangrène et privée du bonheur de communier pendant sa dernière maladie, mais parfaitement résignée à la volonté de Dieu, mourut le 27 janvier 1681. Elle n'était âgée que de quarante-deux ans.

Sœur Louise-Marie-Pacifique de Brezal appartenait à une famille honorable de la Basse-Bretagne qui se distinguait autant par sa piété que par sa noblesse. Elle fut élevée avec soin par une vertueuse aïeule; produite de bonne heure dans le monde, elle en connut les plaisirs et s'y livra sans réserve. On songea à la marier, dès qu'elle fut en âge de prendre des engagements, mais alors elle éprouva un grand combat et se sentit appelée à la vie religieuse. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés qu'elle parvint à suivre sa vocation; elle y réussit enfin, et entra au second monastère de la Visitation de Rennes. Sa ferveur remarquable pendant son noviciat, ne se ralentit pas après sa profession. Bientôt elle eut à supporter une infirmité qui dura quatre ans. La phthisie, se joignant à ses autres maux, lui fit connaître que sa fin était prochaine. Elle redoubla alors de patience et d'amour envers Dieu, se réjouissant de l'avoir pour juge, et remettant de bon cœur son sort entre ses mains. Elle mourut âgée de trente-sept ans, vers la fin du XVII[e] siècle.

LE P. JULIEN MAUNOIR,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Tiré de sa Vie, par le P. Antoine Boschet, Jésuite, imprimée à Paris, en 1697, *un volume in*-12. *Voyez la seconde édition, publiée à Lyon, en* 1834, *et à laquelle nous avons ajouté plusieurs notes.*

L'AN 1683.

Julien Maunoir, cet homme apostolique dont Dieu avait révélé la naissance à M. Le Nobletz, et qu'il lui avait promis pour successeur dans le pénible travail des missions, vint au monde le 1er octobre 1606, au bourg de Saint-Georges-de-Raintambault, dans le diocèse de Rennes, sur les confins de la Bretagne et de la Normandie, entre Pontorson et Fougères. Son père se nommait Isaac Maunoir, et sa mère Gabrielle de Loria. Ils avaient l'un et l'autre beaucoup de piété et de charité pour les pauvres, avec lesquels ils partageaient ce qu'ils pouvaient gagner dans un petit commerce fait à la campagne. Julien ne fut pas plutôt né, qu'ils le dévouèrent au service des autels, et Dieu montra bientôt que ce sacrifice lui avait été agréable. Pendant que M. Le Nobletz annonçait aux peuples de la Basse-Bretagne et la naissance de cet enfant et ses fonctions futures, Dieu même commençait à le former à l'apostolat, comme on peut en juger par les premiers indices de ses inclinations qui parurent aux yeux du public. Le petit Maunoir assemblait ses compagnons, les rangeait deux à deux, les conduisait à l'église, et là montant en chaire, il récitait tout haut l'Oraison domi-

nicale, la Salutation angélique et le Symbole des apôtres. Son père et sa mère, animés par de si heureux commencements, que tous leurs voisins leur faisaient regarder comme des présages d'une grande sainteté et d'une vie apostolique, n'oublièrent rien pour lui donner une éducation très-chrétienne. Un prêtre de la paroisse, qui, l'ayant souvent observé, avait remarqué avec joie qu'il passait à l'église tout le temps que les enfants de son âge emploient ordinairement à jouer, lui donna ses soins, lui enseigna les premiers éléments de la langue latine, et le mit en état d'entrer au collége. On l'envoya étudier à Rennes sous les PP. Jésuites, auxquels les habitants de cette ville et le parlement avaient depuis peu donné un établissement.

Le jeune Maunoir s'y distingua bientôt, et par ses progrès dans l'étude et surtout par sa piété. Ses maîtres le proposaient pour modèle à ses condisciples, et ses compagnons le regardèrent dès lors comme un saint. Aussitôt qu'il put être de la pieuse assemblée qui porte le nom de la Congrégation de la sainte Vierge, Maunoir demanda d'y être reçu, y fut admis et y donna de grands exemples de ferveur. Une humilité profonde, une dévotion tendre, une pudeur innocente et délicate, une modestie angélique, un zèle ardent, furent les premières vertus qu'on vit briller dans sa conduite. La moindre parole tant soit peu déshonnête le faisait rougir; sa dévotion, quand il priait, en donnait aux autres; les jurements et les blasphèmes lui tiraient les larmes des yeux, lorsqu'il ne pouvait les empêcher; il donnait aux pauvres une partie de sa nourriture, et souvent il jeûnait pour les soulager. Sa vertu n'avait rien de farouche, il était sociable, et ayant su gagner l'affection de ses compagnons, il attirait à Dieu ceux qui s'attachaient à lui; ensuite, connaissant par leur moyen les dangers où étaient les autres, il s'appliquait à les en retirer. Ses premiers travaux furent bénis du Ciel;

il persuada aux uns de brûler les mauvais livres qui pouvaient corrompre leurs mœurs ; il porta les autres à se retirer des compagnies où leur innocence courait risque de se perdre; il prévenait ceux-ci contre les excès de bouche, il modérait dans ceux-là la passion du jeu. C'est ainsi qu'il faisait les premiers essais de ces fonctions saintes qui l'ont depuis occupé jusqu'à sa mort.

Heureux qui peut dès ses premiers pas dans la vie spirituelle tomber entre les mains d'un directeur dont les lumières sont également pures et solides, et qui, sachant discerner les voies de Dieu, s'applique à seconder les desseins qu'il a sur une âme choisie ! Tel fut celui à qui Maunoir ouvrit la sienne avec autant de confiance, qu'il avait de réserve pour tout autre. Ce directeur, voyant l'attrait que son pénitent avait pour la prière, voulut l'instruire de la manière de faire l'oraison mentale ; mais il eut bientôt découvert qu'un plus grand maître avait déjà rempli le cœur de Maunoir de ses plus importantes leçons ; il le trouva dans une union presque continuelle avec Dieu, et vit avec étonnement les trésors surnaturels dont il était comblé. Connaissant, par le compte que Maunoir lui rendait de sa conduite, quelle était l'ardeur avec laquelle il travaillait au salut de ses compagnons, il crut devoir éprouver jusqu'où pourrait aller son zèle. Il lui parla donc du succès avec lequel on disait que les Jésuites travaillaient à la conversion des infidèles, et il lui fit sentir quel dommage c'était qu'une si grande moisson se perdît, faute d'ouvriers. A ce discours, le jeune Maunoir, pénétré d'une sainte ardeur, dit au Père : « Faites-moi Jésuite, et m'envoyez au secours des infidèles. » Mais le Père, par des motifs que nous ne savons pas, laissa tomber la proposition de son pénitent, et quelques instances qu'il pût faire depuis sur ce sujet, son directeur ne voulut jamais l'écouter.

Cet obstacle ne fut pas assez fort pour porter Mau-

noir à renoncer au dessein que Dieu avait formé dans son cœur, d'embrasser l'institut des Jésuites ; sans être présenté ni recommandé de personne, il alla saluer le P. Coton, leur provincial, qui faisait alors sa visite au collége de Rennes. Ce Père reçut Maunoir avec bonté, et, sans autre information, lui dit, en l'embrassant, qu'il pouvait se rendre au noviciat à Paris quand il lui plairait. Maunoir n'eut que des larmes de joie pour remercier son bienfaiteur, il se jeta à ses pieds pour lui demander sa bénédiction ; il alla aussi demander celle de son père et de sa mère, qui eurent quelque peine à la lui accorder, et partit pour Paris. Il arriva au noviciat avant qu'on eût reçu ordre de l'y admettre. Cela fut cause qu'on le remit d'abord jusqu'à ce qu'on eût eu des nouvelles du P. Coton. Ce coup imprévu étonna Maunoir, mais sa constance ne fut point ébranlée. Il reçut cette disgrâce avec tranquillité, entra dans l'église du noviciat, et, prosterné devant le Saint-Sacrement, il s'adressa à Dieu, au refus des hommes, pour obtenir l'entrée d'un lieu qui était pour lui la terre promise. Le jeune novice qui lui avait ouvert la porte alla rendre compte au supérieur d'une conduite si édifiante, et parla en sa faveur avec tant d'énergie, qu'on voulut bien retenir Maunoir jusqu'à ce qu'on eût eu réponse du provincial. Elle ne tarda pas, et le postulant fut mis au nombre des novices le 16 septembre 1626, à l'âge de dix-neuf ans.

Il s'appliqua tout de suite à remplir avec une ferveur et une exactitude admirables toutes les observances de la vie religieuse, et n'omit aucun des plus petits règlements du noviciat. Une des premières résolutions qu'il y prit, fut de ne perdre jamais Dieu de vue ; et dans la pratique exacte et constante d'une résolution qui ne lui était pas nouvelle, il acquit bientôt non-seulement la perfection d'un novice, mais un degré de vertu digne de l'émulation des profès les plus avancés. Après son noviciat, il fut en-

voyé étudier en philosophie à La Flèche. Il mit tout son soin d'abord à connaître ce que Dieu demandait de lui, dans les règles que S. Ignace a prescrites aux étudiants ; de plus, il s'en prescrivit de particulières, pour sanctifier ses études, se sanctifier lui-même par elles, et se mettre en état de s'en servir utilement pour sanctifier les autres. Les principales étaient de bannir toute pensée d'étude en priant ; mais de conserver l'attention à Dieu en étudiant ; d'avoir principalement en vue, dans l'étude, la volonté de Dieu, afin de faire un sacrifice d'obéissance de ce que la nature pourrait prendre comme une satisfaction de la curiosité, ou un moyen d'acquérir de l'estime et du crédit ; de n'avoir de véritable empressement que pour la vertu, et de n'estimer les sciences humaines qu'autant qu'elles sont utiles à la gloire de Dieu, au salut des âmes et à la propre perfection de celui qui étudie. Maunoir, avec des règles si sûres, fit de grands progrès dans la science des saints ; mais il en fit aussi de considérables dans la philosophie. Il avait l'esprit bon et solide, et même plus pénétrant qu'il ne paraissait l'être. Il comprenait sans peine les choses les plus difficiles et les plus abstraites, et Dieu donnait de grands et d'heureux succès à son application. Le jeune novice, sous son air simple et négligé, cachait avec plaisir tout ce qui pouvait lui donner de la distinction ; en sorte qu'on eût dit, à le voir, qu'il n'avait rien de remarquable que la vertu. Encore ceux qui n'approfondissaient pas ce qui se passait entre Dieu et lui, et les ressorts secrets de sa conduite, s'imaginaient-ils qu'il était pour ainsi dire naturellement tout ce qu'ils le voyaient être, c'est-à-dire le premier à tout sans empressement marqué, toujours également modeste et gai, vif et doux, complaisant et ferme ; parlant peu et toujours à propos, jamais dans les temps de silence ; attaché à tout ce qu'il faisait, et cependant toujours prêt à le quitter, lorsqu'il le fallait ; toujours présent à lui,

jamais embarrassé ; aimant à parler de Dieu, et n'en parlant que sobrement; ouvert dans l'entretien, mais sans épanchement, et avec prudence; hors de là, recueilli, et même retiré ; obéissant à ses supérieurs, soumis à ses maîtres, respectueux envers tout le monde.

Dieu, qui le destinait aux missions de la Basse-Bretagne, inspira à ses supérieurs de l'envoyer, après sa philosophie, enseigner, en 1630, les basses classes au collége de Quimper. Maunoir y trouva le P. Pierre Bernard, dont nous avons déjà donné la Vie ; et la grâce opérant en eux ce que la sympathie fait dans les autres, les porta à s'aimer aussitôt qu'ils se virent; et leur affection réciproque s'augmentant par leurs relations mutuelles, forma entre eux deux une union sainte qui fut salutaire à toute la province. Outre le P. Bernard, il y avait encore dans ce collége deux excellents hommes, le P. Legrand et le P. Thomas. Le premier s'appliquait avec un soin particulier à élever de jeunes écoliers qui se destinaient à l'état ecclésiastique, et l'autre s'employait en toutes sortes de bonnes œuvres, avec cette foi vive à qui Dieu ne refuse pas des opérations surnaturelles. Animé par la présence et par les exemples de ces grands serviteurs de Dieu, Maunoir ne se proposa pas moins de porter ses écoliers à la piété, que de les instruire des lettres humaines. Il leur dicta un ordre du jour et une méthode de prier, d'étudier et de rendre toutes leurs actions chrétiennes. Ils profitèrent de ses instructions, et leur exemple, joint à celui de leur régent, excita une grande et louable émulation dans tout le collége. Le P. Bernard, regardant ce bien avec une joie sensible, se demandait quelquefois à lui-même si ce jeune régent ne serait point celui qu'il priait Dieu depuis si longtemps d'envoyer au salut de tant d'âmes qui périssaient dans ces contrées. Se sentant porté intérieurement à le regarder sous cet aspect, il employa toutes les persuasions les plus insinuantes pour l'exciter à apprendre la

langue du pays. Maunoir, qui ne se réglait que par la volonté de Dieu, autant qu'elle lui était connue, répondit au P. Bernard que sa vocation était la classe, et que les langues que Dieu lui imposait la nécessité d'apprendre, étaient la latine et la grecque, et que s'il pensait qu'il lui fût permis d'en étudier quelque autre, ce serait celle du Canada, où il croyait que Dieu l'appelait. Le P. Bernard, sans se rebuter de cette réponse, cessa d'importuner le P. Maunoir; mais il s'adressa à S. Corentin, comme au premier évêque de Quimper, et le pria de procurer à son peuple le secours dont il avait tant de besoin.

M. Le Nobletz, de son côté, demandait au maître de la moisson d'envoyer des ouvriers capables d'y travailler. Il venait de perdre le P. Quintin, qui l'avait si dignement secondé dans le travail des missions; ses forces diminuaient chaque jour, et les persécutions augmentaient. Sur le point de quitter le diocèse de Quimper et de passer dans celui de Léon, comme il était la nuit en prière à Douarnenez, et conjurait la sainte Vierge de lui envoyer enfin celui qu'elle lui faisait espérer depuis si longtemps, il sentit un mouvement intérieur qui lui fit connaître que celui qu'il cherchait n'était pas loin, qu'il le trouverait à Quimper, au collége des Jésuites, et qu'il en était le plus jeune. Le saint prêtre, dans l'impatience de voir son successeur, partit à l'heure même, et se rendit avant sept heures au collége de Quimper. Il y demanda le maître de la cinquième, qui était Maunoir, et sans lui parler du dessein que la Providence avait sur lui, il ne l'entretint que de la vocation de S. André et de S. Pierre, de la grâce que le Sauveur leur fit de les appeler à son service, et de la fidélité avec laquelle ils quittèrent tout pour le suivre. M. Le Nobletz et le P. Maunoir contractèrent tous deux, dès ce moment, une grande liaison de charité; ils se recommandèrent aux prières l'un de l'autre; le saint vieillard embrassa tendrement celui que le Ciel lui avait pro-

mis pour successeur, et l'ayant quitté pour retourner chez lui, fit confidence de cette entrevue aux personnes que leur éminente vertu lui avait rendues les plus chères, et les invita à rendre grâces à Dieu de ce qu'il leur formait un ministre de sa parole, qui n'aurait pas moins d'affection que lui pour tout le canton de Douarnenez.

Maunoir, surpris et touché d'une visite si peu attendue, et ayant peine à pénétrer à quoi tendait ce que le saint homme lui avait touché de la vocation de S. André et de S. Pierre, consulta là-dessus le P. Bernard, qui, sans concevoir encore que si la vocation de S. Pierre marquait celle du P. Maunoir, la sienne propre était marquée par celle de S. André, se contenta de dire au jeune régent que l'exemple de ces deux apôtres, qui avaient tout quitté pour suivre Notre-Seigneur, lui montrait avec quelle promptitude il faudrait qu'il obéît à la vocation divine, quand il se trouverait appelé aux missions de la Basse-Bretagne, et là-dessus il l'exhorta de nouveau à l'étude de la langue bretonne. Maunoir s'en trouva alors moins éloigné qu'auparavant; mais il attendait, pour se déterminer entièrement sur ce sujet, à connaître plus particulièrement la volonté de Dieu, et il ne tarda guère à avoir sur ce point une espèce de certitude.

A un quart de lieue de Quimper, assez près du chemin de Châteaulin, il y avait une chapelle dédiée à la sainte Vierge, et appelée en breton *Ti-Mam-Doué*, c'est-à-dire *Maison de la Mère de Dieu*, où les professeurs du collége menaient tous les ans leurs écoliers en pèlerinage pour les mettre sous la protection de Marie. Maunoir, allant à cette chapelle, se trouva l'esprit uniquement occupé de tout ce que le P. Bernard lui avait dit du besoin qu'avait la Basse-Bretagne d'ouvriers évangéliques. Une vue intérieure lui représenta les diocèses de Quimper, de Tréguier, de Léon et de Saint-Brieuc, comme une carrière ouverte à son zèle; et dans le moment il sentit former

dans son cœur la résolution d'apprendre la langue bretonne. Arrivé à la chapelle, avec ces mouvements, qui lui faisaient une douce violence, il s'offrit à Dieu qui l'appelait, et le supplia, puisqu'il le destinait à l'instruction de ces peuples, de lui apprendre à parler leur langue. Il s'adressa ensuite à la sainte Vierge, et lui dit avec confiance : « Ma bonne maîtresse ! si vous daigniez m'apprendre vous-même le breton, je le saurais en peu de temps, et je serais bientôt en état de vous gagner des serviteurs. » Après cette prière, Maunoir rendit compte de ses dispositions au P. Bernard, et l'assura qu'il apprendrait la langue du pays, aussitôt qu'il en aurait eu la permission. On la demanda pour lui ; elle lui fut donnée le jour de la Pentecôte, jour auquel les apôtres avaient reçu le don des langues ; après huit jours seulement d'étude, il parla l'une des langues les plus difficiles du monde, assez bien pour pouvoir faire le catéchisme à la campagne, et au bout de quelques mois il s'exprimait en breton si parfaitement, qu'il prêchait en cette langue sans préparation.

Comme c'était dans la paroisse de Cuzon, où est située la chapelle Ti-Mam-Doué, qu'il avait reçu les premiers mouvements de sa vocation, ce fut elle aussi qui eut les prémices de son zèle ; et pour rendre en quelque sorte hommage à la Mère de Dieu d'un bien qu'il reconnaissait tenir d'elle, il commença à catéchiser en breton dans la chapelle même. Après avoir instruit Cuzon, il passa aux paroisses voisines, et ne pouvant, à cause de sa classe, leur donner que les fêtes et les dimanches, il en instruisait deux par jour, en faisant le catéchisme dans l'une le matin, et le soir dans l'autre. De cette sorte, en deux mois, trois paroisses, qui contenaient chacune plus de deux mille personnes, se trouvèrent suffisamment catéchisées.

Pendant qu'il s'exerçait de cette manière dans les faubourgs de Quimper et dans les paroisses voisines, M. Le

Nobletz, contraint enfin de quitter ce diocèse, et prêchant pour la dernière fois à Sainte-Hélène de Douarnenez, annonça aux habitants que le Jésuite dont il leur avait parlé plusieurs fois romprait enfin les liens qui les attachaient encore au monde, et achèverait avec le temps l'ouvrage de leur conversion entière. Cependant, quelque impression que les paroles d'un tel homme eussent faite sur les auditeurs, l'attention qu'on donnait au premier sermon que Maunoir prêcha peu de temps après dans cette ville, fut interrompue d'une manière qui fit plus de confusion aux auditeurs, que de peine au prédicateur. Il s'était rendu à Douarnenez, la veille de la Visitation, pour y prêcher le lendemain. Comme il dormait, il vit dans son sommeil précisément ce qui lui arriva le lendemain, c'est-à-dire qu'au commencement de son sermon, tous les auditeurs étaient sortis de l'église avec précipitation, et qu'il y était demeuré seul. En effet, à peine avait-il prononcé, le lendemain, la moitié de son exorde, qu'un homme inconnu, paraissant à la porte de l'église, s'écria d'un ton de voix effroyable : « Au voleur, au voleur. » A ce cri, la frayeur s'empara de tout l'auditoire ; chacun courut chez soi pour garantir sa maison du pillage, et le P. Maunoir resta seul dans l'église. On ne trouva ni les voleurs ni l'auteur de cette fausse alarme, et la population répara après midi, par son assiduité, l'affront de sa désertion. Maunoir regarda cet accident comme un artifice du démon ; il enseigna à ses auditeurs à se fortifier contre ses attaques, et leur persuada si bien que le moyen de le vaincre était de se donner à la sainte Vierge, que toute cette ville se consacra dès lors à son service, et qu'elle y est encore aujourd'hui extrêmement attachée.

Le zèle et la jeunesse soutinrent Maunoir pendant quelque temps dans les exercices pénibles de professeur et de catéchiste, qui ne lui donnaient aucun moment de relâche ; mais il succomba à la fin ; une grande faiblesse

d'estomac l'obligea à prendre du repos et à changer d'air. On l'envoya au collége qu'on venait de donner aux Jésuites à Tours, et la douceur du climat lui eut bientôt rendu la santé. Il y enseigna la troisième ; mais il ne borna pas ses soins à ses écoliers. Il fit des catéchismes dans une paroisse de la ville, avec beaucoup de fruit; et non content de la multitude nombreuse qui profitait là de ses instructions, il allait chercher les pauvres dans les hôpitaux, dans les prisons et dans les faubourgs, pour leur enseigner la religion.

Les supérieurs de Maunoir, lui voyant un talent extraordinaire pour toucher les cœurs et les porter à Dieu, jugèrent à propos de le faire étudier en théologie, afin de l'employer ensuite uniquement au salut des âmes; et, pour cet effet, ils l'envoyèrent à Bourges. Il s'y adonna entièrement aux exercices de la vie intérieure, et sanctifia ses dernières études par les mêmes moyens qu'il avait employés à rendre saintes les premières. Les Jésuites ne recevaient, en ce temps-là, les ordres qu'à la quatrième et dernière année de leur théologie. Maunoir commença, dès la première, à se disposer à devenir le ministre des saints mystères. Le zèle dont il brûlait pour le salut du prochain l'aurait consumé dans la solitude, s'il n'en fût sorti de temps en temps pour prêcher et catéchiser. Ses premières idées pour le Canada lui revenaient de temps en temps ; il s'imaginait quelquefois avoir satisfait en Bretagne à ce que Dieu avait demandé de lui, et les dangers du Nouveau-Monde lui paraissaient plus dignes de son zèle, que ceux de la Bretagne déjà régénérée par le baptême et pourvue de pasteurs. Le P. Bernard, à qui Maunoir n'avait point fait part des combats intérieurs qu'il éprouvait sur ce point, lui écrivait souvent, comme s'il eût pénétré ses pensées, pour lui persuader que le dessein de Dieu était qu'il préférât les besoins de la Bretagne à ceux du Canada. Maunoir avait de la peine à ne pas se rendre aux

avis d'un homme dont il connaissait la grande sainteté ; mais comme il savait combien ce Père était passionné pour le salut des Bretons, il appréhendait, en suivant ses conseils, d'avoir plus de complaisance pour les inclinations d'un ami, que de soumission à la volonté de Dieu.

Flottant ainsi entre la Bretagne et le Canada, il fut attaqué d'une maladie extraordinaire qui le mit en danger de mourir, et qui termina ses irrésolutions. Après une grosse fièvre qui épuisa toutes ses forces, le bras gauche lui enfla tout d'un coup d'une manière si surprenante, que le médecin et le chirurgien, tous deux habiles et d'une grande expérience, avouèrent qu'ils n'avaient jamais rien vu ni lu de semblable. Les remèdes étaient sans effet, et la nature, épuisée par la maladie, se trouvait sans ressource ; en sorte qu'on appréhenda fort la gangrène. Elle parut en effet le neuvième jour, au-dessus du coude, et gagna jusqu'à l'aisselle, où il se fit un trou dont on avait peine à trouver le fond avec la sonde. On ne douta point qu'elle ne gagnât bientôt le cœur ; les médecins abandonnèrent le malade, et l'on désespéra de sa vie. La douleur de ses frères, qui fondaient en larmes autour de son lit, le touchait beaucoup plus que son propre danger, parce qu'il regardait la mort avec joie, comme un moyen d'aller jouir de son Dieu qu'il aimait uniquement. La circonstance du temps, c'était la veille de Noël, augmentait la consolation qu'il avait de mourir le jour de la naissance de Notre-Seigneur. Il souhaita de communier à minuit, et la gangrène était si proche du cœur, qu'en se préparant à la communion, il se prépara aussi à faire à Jésus naissant le sacrifice de sa vie. Il s'endormit en voulant se recueillir, et ce fut sans doute dans cet instant que lui arriva ce qu'il a depuis raconté, en parlant de cette maladie, sans en marquer le jour ni l'heure. Il crut porter sur ses épaules un paysan de Cornouaille, comme S. François Xavier songea qu'il portait un Indien, quelque temps

avant que S. Ignace l'envoyât aux Indes. Soit que Maunoir eût cru voir la volonté de Dieu dans ce songe, soit que Dieu l'inspirât de quelque autre manière, après avoir paru jusque-là content de mourir, sans demander sa guérison, il la demanda alors; et quand on lui présenta la sainte communion, il fit vœu à Dieu, s'il lui rendait la santé, d'employer le reste de sa vie à travailler au salut de la Basse-Bretagne. Il pria la sainte Vierge, les anges tutélaires de cette province et S. Yves, de faire monter l'encens de son sacrifice devant le trône de Dieu, et s'engagea d'écrire, aussitôt qu'il se pourrait, à son général pour obtenir la permission d'accomplir son vœu. Il communia ensuite, et n'eut pas plutôt reçu la divine Eucharistie, que, selon ce qu'il a depuis rapporté lui-même, Notre-Seigneur lui fit connaître que sa prière était exaucée, et qu'il guérirait bientôt; une pareille assurance lui fit connaître, dans la communion suivante, que son vœu serait accompli. La gangrène s'arrêta aussitôt qu'il l'eut prononcé, les chairs revinrent; et bientôt celui qu'on avait pleuré comme mort se trouva guéri d'une manière qui obligea les médecins eux-mêmes à reconnaître là le doigt de Dieu, et à lui rendre grâce d'un miracle si évident. M. Le Nobletz avait prédit cette guérison merveilleuse deux ans avant la maladie. Consolant la demoiselle Le Gal, chez laquelle il logeait au Conquet, et qui gémissait de l'inutilité future de tant d'écrits salutaires, à la composition desquels elle le voyait appliqué, le saint vieillard lui dit avec assurance « qu'ils ne seraient point perdus; » qu'il en disposerait de son vivant, et les donnerait en » héritage au fils spirituel que Dieu lui élevait en France, » qui succéderait à son emploi et ferait encore plus de » fruit que lui. » A quoi il ajouta ces paroles : « Mais » avant qu'il passe dans ces cantons, Dieu éprouvera sa » vertu par une maladie qui ne servira qu'à affermir sa » vocation et à faire éclater la Providence divine sur le

» salut de la Basse-Bretagne. » La demoiselle raconta cette prédiction à quelques-uns de ses amis, et on l'a trouvée datée de l'an 1635 dans les papiers d'un ecclésiastique du Conquet ; sur quoi il est à remarquer que la maladie n'arriva qu'en 1637, deux ans après la prophétie. Une autre particularité digne de remarque dans cet écrit, c'est qu'il est raconté que M. Le Nobletz, dans les assemblées publiques et dans les entretiens particuliers, engageait alors tout le monde à prier Dieu pour la vocation de son successeur; ce qui fait voir que cet homme si extraordinaire avait connaissance de l'incertitude où se trouvait Maunoir entre la Bretagne et le Canada.

Celui-ci n'eut pas plutôt recouvré sa santé, qu'il commença de l'employer à la gloire de Dieu, en reprenant ses études et les fonctions de son zèle que Dieu bénissait par des succès qui peuvent passer pour surnaturels. Etant allé avec un de ses condisciples prêcher dans la paroisse de Saint-Martin, à quatre lieues de Bourges, il y trouva tous ses habitants affligés du dégât que causaient les chenilles dans toute la campagne. Touché de compassion à la vue de la stérilité dont cette paroisse était menacée, et poussé d'un mouvement intérieur, il courut à l'église prendre le bénitier, et, suivi de son compagnon, il fit le tour de la paroisse en jetant de l'eau bénite à droite et à gauche. Tous les paroissiens le suivirent en récitant le chapelet. Dieu écouta ces pauvres gens et bénit la foi des missionnaires, et le lendemain on ne trouva pas une chenille en vie dans toute la paroisse, pendant que les productions de la terre dans tous les villages des environs en étaient encore dévorées. Le P. Maunoir continua ses instructions dans le Berry jusqu'à ce qu'ayant reçu les ordres sacrés et achevé ses études, il fut envoyé à Nevers pour y attendre de son général, le P. Mutio-Vittelleschi, la permission d'accomplir son vœu. Le général, qui avait lui-même un grand zèle pour le salut des âmes, loua extrêmement

celui du P. Maunoir, lui accorda avec plaisir ce qu'il lui avait demandé, et ordonna qu'on le mît au plus tôt en état d'aller où Dieu l'appelait.

Pour achever de le former aux fonctions apostoliques, on l'envoya faire sa troisième année de noviciat. Tous ses talents éclatèrent merveilleusement dans les missions qui, pendant ce temps d'épreuve, furent données suivant la coutume. Dans une de ces missions qui se fit à Bernai, au diocèse de Lizieux, en Normandie, il arriva une chose singulière, rapportée par un autre Jésuite [a] qui travaillait alors avec le P. Maunoir. Plusieurs personnes s'étaient employées inutilement à réconcilier une mère avec son fils. Plus cette cure était difficile, plus le P. Maunoir la trouva digne de ses soins. Il mena le fils à la mère, et la conjura par toutes sortes de motifs de lui pardonner. La trouvant toujours obstinée dans sa haine, il pratiqua, comme il l'a toujours fait depuis avec succès, ce qu'il avait appris du P. Le Fèvre, le premier compagnon de S. Ignace et de S. François Xavier, qui était d'invoquer les anges gardiens des lieux où il donnait la mission, et des personnes qu'il conduisait. Maunoir se mit à genoux dans la chambre, et pria l'ange gardien de cette mère endurcie de fléchir son cœur. Sa prière n'était pas finie, que cette dame se trouva changée tout d'un coup par l'opération de Dieu. Elle embrassa son fils, et demanda pardon aux assistants du scandale qu'elle avait causé, et au Père, de la peine que lui avait fait son opiniâtreté déraisonnable.

Le P. Maunoir acheva son second noviciat au mois d'août 1640, et s'en alla aussitôt à Quimper pour y faire sa résidence ordinaire. M. Le Nobletz, à qui ses infirmités ne permettaient pas de sortir du Conquet où il s'était retiré, envoya saluer le Père, et le pria de venir le lui faire visite. Maunoir y alla, et le vieillard vénérable voyant,

[a] Le P. Pinette.

son successeur, pleura de joie, et dit comme Siméon : « Seigneur ! laissez maintenant votre serviteur s'en aller » en paix, puisque mes yeux ont vu celui que vous m'a- » vez promis, et que vous avez destiné pour éclairer » cette nation. » Ensuite, comme s'il n'eût plus eu qu'à se disposer à la mort, il fit une confession générale au Père ; après quoi, la clochette à la main, il alla avertir tout le monde de se rassembler à l'église. Il y mena le Père, le déclara publiquement son successeur dans les missions de la Basse-Bretagne, et lui donna, par forme d'investiture, la clochette et les peintures énigmatiques dont il s'était servi pour expliquer les mystères et les devoirs de la religion. Il l'obligea sur l'heure à prendre possession de son nouvel emploi, et lui en fit faire ce jour-là tous les exercices en sa présence. Il le conduisit aussi chez les malades, afin qu'ils eussent la consolation de le voir et de l'entendre; et l'ayant ramené chez lui, il passa ce soir-là et une partie du jour suivant à l'instruire à fond, et des besoins de cette partie de la province, et des moyens les plus propres à la sanctifier. Il gagna d'abord la confiance de son condisciple en ouvrant un livre de théologie écrit de sa main, et lui donnant à lire la page qui se présentait, où le P. Maunoir fut bien surpris de trouver la décision d'une difficulté qui l'embarrassait, et sur laquelle il n'avait consulté personne. Persuadé que le saint homme connaissait toutes ses pensées, il se trouva d'autant plus porté à le consulter toujours depuis comme son oracle, et dès lors il l'écouta comme son directeur. M. Le Nobletz, parmi toutes les leçons qu'il lui donna, n'oublia pas de lui conseiller d'employer les cantiques spirituels et la mélodie, pour insinuer dans les cœurs par les oreilles les dogmes de la foi et les maximes de l'Evangile. Il lui mit entre les mains les règles qu'il avait suivies dans l'exercice de son emploi, et qui ne devaient pas être étrangères à son disciple, puisqu'elles étaient

tirées de celles que S. Ignace a prescrites aux missionnaires de sa Compagnie. Il fortifia le P. Maunoir contre les persécutions, en même temps qu'il lui prédit qu'elles ne lui manqueraient pas. Il le pressa de mettre la main à l'œuvre, et le pria de commencer par la petite ville de Douarnenez, qu'il lui recommanda avec beaucoup d'affection. Il lui conseilla de faire ses voyages plutôt par terre que par mer, pour avoir plus d'occasions de faire du bien en passant d'une mission à l'autre. Ajouterons-nous qu'il lui communiqua aussi la vertu de faire des miracles, et qu'il l'éprouva lui-même sur-le-champ en se faisant guérir d'un porreau qu'il avait au visage, qui disparut aussitôt que le P. Maunoir l'eut touché. Enfin, M. Le Nobletz fit présent à son élève d'un manuscrit où il l'avertit que de longtemps il ne comprendrait rien, mais que Dieu lui en donnerait quelque jour l'intelligence, et qu'il lui serait d'usage pour convertir les plus grands pécheurs. Maunoir remercia M. Le Nobletz de toutes ses bontés, promit de suivre exactement ses conseils, et lui demanda sa bénédiction. Le saint vieillard voulut aussi que le Père lui donnât la sienne ; ils s'embrassèrent tous deux, et le Père s'en retourna à Quimper, dans la résolution d'entrer le plus tôt qu'il lui serait possible dans la carrière que Dieu lui avait ouverte.

Il trouva d'abord de grandes difficultés. Les Pères du collége n'étaient pas d'avis qu'on entreprît des missions qui n'étaient pas fondées, et dont leur maison ne se trouvait pas en état de faire les frais. La seconde difficulté était de n'avoir point de compagnon. Il ne s'offrait à lui que le P. Bernard qui avait cinquante-six ans, qui ne savait pas la langue bretonne, et que la ville de Quimper, qui le regardait comme son libérateur, n'abandonnerait pas sans peine à un jeune missionnaire qui ne se proposait rien moins que de visiter à pied toutes les paroisses de la Basse-Bretagne. Il y avait encore une troisième dif-

ficulté. Le siége de Quimper était vacant par le décès de M. Le Prêtre, et le chapitre refusait de signer la bulle qui accorde indulgence plénière à ceux qui assistent aux missions des Jésuites. D'ailleurs ces missions paraissaient à messieurs du chapitre une nouveauté dont ils ne prévoyaient pas les avantages. Cependant, comme ils n'ignoraient pas le besoin que les peuples avaient d'instruction, ils permirent au P. Maunoir de catéchiser, de prêcher, et de confesser dans tout le diocèse, sans autoriser pour lors les missions. Le Père, sans se rebuter de ces obstacles, eut recours à la prière et en écrivit à M. Le Nobletz; et en attendant que Dieu lui ouvrît une plus grande porte, il exerça son zèle avec le P. Bernard, dans les prisons, à l'hôpital, dans les faubourgs de Quimper, et dans toutes les paroisses de la campagne où il était appelé. Le bruit de ses premiers succès se répandit bientôt dans toute la Bretagne, et le marquis de Molac, en ayant été informé, envoya douze cents livres au collége de Quimper, pour l'entretien du Père qui travaillait au salut des pauvres. C'est ainsi qu'il voulait désigner le P. Maunoir. Le Père reçut en même temps cent écus d'une autre personne; et ces présents, suivis de quelques autres, servirent depuis à fonder à perpétuité la pension de deux missionnaires. M. Le Nobletz écrivit à son successeur pour l'assurer que l'œuvre de Dieu s'accomplirait malgré les obstacles qui s'y opposaient. Il écrivit aussi au P. Bernard pour l'exhorter à se joindre au P. Maunoir, et ne pas laisser échouer de saints projets dont il était en quelque sorte l'auteur. Le P. Bernard se ressouvint alors du discours que cet homme merveilleux avait autrefois tenu au P. Maunoir dans la première visite qu'il lui avait faite, où il lui avait parlé de la vocation de S. André et de S. Pierre. Le P. Bernard conçut alors que ç'avait été une prédiction qui l'avait désigné lui-même sous le nom de S. André, comme le P. Maunoir était désigné sous

celui de S. Pierre ; et que comme S. André, quoique le plus âgé ou au moins le premier appelé, s'était soumis à S. Pierre, il devait aussi se soumettre au jeune Maunoir que Dieu appelait à être le supérieur des missions. Pénétré de cette pensée, il fit condescendre ses amis à ce qu'il accomplît la volonté de Dieu, qui lui était si clairement marquée; et en attendant là-dessus les ordres de ses supérieurs, il se réduisit aux exercices de l'enfance, et commença d'étudier les éléments de la langue bretonne.

Le P. Maunoir, de son côté, passait une partie des nuits à composer des cantiques dans cette langue sur les principales vérités de la religion. Comme la permission des grands-vicaires de Quimper lui ouvrait une assez grande carrière, il entreprit d'instruire pendant le Carême sept endroits différents, et suivant la prière que lui en avait faite M. Le Nobletz, il commença par la ville de Douarnenez, où ce saint homme avait établi le siége de son apostolat. Les plus considérables des habitants, avertis par M. Le Nobletz, reçurent le Père à la porte de leur ville, et se ressouvenant de l'espèce d'affront qu'ils lui avaient fait autrefois, ils voulurent lui en offrir des excuses : « Il y a longtemps, leur dit-il, que j'ai oublié cela ; » mais je ne sais si Dieu vous l'aura pardonné. » On eût dit qu'il prévoyait ce qui devait arriver au premier sermon qu'il fit ensuite. Car comme il prêchait sur le jugement universel et parlait des signes terribles dont il doit être précédé, il parut un grand éclair qui fut suivi d'un coup de tonnerre effroyable. Tout l'auditoire en fut alarmé, et il fallut emporter une femme qui s'évanouit. Après avoir laissé aux auditeurs le temps de se remettre, le prédicateur profita de cet accident pour leur faire sentir plus vivement quelle sera la colère de Dieu quand elle éclatera contre les hommes criminels, sans n'être plus retenue par sa miséricorde. Il imprima de cette sorte dans les cœurs une crainte salutaire des jugements de Dieu,

qui les rendit plus dociles aux mouvements de sa grâce et aux instructions du nouveau missionnaire. Ce que M. Le Nobletz avait prédit, que son successeur romprait les liens qui les attachaient encore au monde, s'accomplit à la lettre ; à quoi ne contribuèrent pas peu les guérisons miraculeuses dont il plut à Dieu d'autoriser les prédications de son serviteur. Comme le P. Maunoir attribuait ces œuvres surnaturelles au pouvoir que S. Ignace avait auprès de Dieu, les habitants de Douarnenez conçurent une grande dévotion pour ce saint, et depuis ils ne manquaient pas de venir chaque année lui présenter leurs vœux dans la chapelle du collége de Quimper, quoiqu'ils en fussent éloignés de quatre lieues. Cette première mission se termina par une procession où il assista six mille personnes. Le Père eut la satisfaction d'instruire en quarante jours plus de dix mille âmes dans les villes de Douarnenez et de Pontcroix, dans les paroisses de Plouaré et de Plougonnec, et ailleurs le long de la côte. Il faisait une prédication et un catéchisme tous les jours ouvriers, et deux au moins les jours de fête. Quand il n'était pas en chaire, il se tenait au confessionnal, et se donnait à peine le loisir de prendre quelque nourriture. C'est ce qu'il appelait s'exercer et se mettre en haleine pour se disposer à des travaux plus considérables.

Si ce n'était pas là travailler tout de bon, il fut bientôt en état de suivre toute l'étendue de son zèle ; car quelques mois après on le déclara supérieur des missions de la Basse-Bretagne, et on lui donna pour adjoint le P. Bernard. Après s'être promis l'un à l'autre de ne se quitter qu'à la mort, et de vivre ensemble dans une union inaltérable, ils cherchèrent l'endroit de tout le diocèse qui leur parut avoir le plus de besoin de leur secours. Ils trouvèrent que c'était l'ile de Sizun. Ils implorèrent le secours de S. Corentin dans son église, et se mirent en chemin, pour aller visiter et secourir cette

île abandonnée. Ils prirent leur route par Douarnenez, où ils demeurèrent un jour à prêcher, catéchiser, visiter les malades et même les guérir, comme le P. Maunoir l'a laissé par écrit dans la Vie du P. Bernard, à qui il attribue toute la gloire de la santé miraculeusement rendue à un enfant affligé de plusieurs maux à la fois. De là, ils se rendirent à la pointe du Ras, pour s'y embarquer ; mais le vent absolument contraire les obligea de s'arrêter deux jours à cette côte, qui profita du retard, par le soin que prirent les deux missionnaires de confesser un grand nombre de personnes, et de leur donner la communion.

Ayant enfin le vent favorable, ils firent voile pour Sizun, mais ils n'y trouvèrent que des femmes ; tous les hommes étaient à la pêche. Comme ils délibéraient ensemble où ils iraient, ils furent joints par une barque que leur envoyait M. Le Nobletz, pour les prier de venir au Conquet, où tout était bien disposé en leur faveur. Ils y furent en effet bien reçus, et pendant qu'on achevait de préparer toutes choses pour la mission, le P. Maunoir alla rendre ses devoirs à l'évêque de Léon, et lui demander les permissions nécessaires. Le cardinal de Richelieu regardant le siége comme vacant, par la retraite de M. de Rieux, qui était sorti du royaume pour suivre la fortune de la reine-mère Marie de Médicis, avait fait donner l'évêché à M. Cupif. Ce nouveau prélat s'était d'abord déclaré pour les missionnaires, et le P. Maunoir espérait de lui toutes sortes de faveurs. Mais il y avait auprès de l'évêque un ecclésiastique en qui il avait beaucoup de confiance, qui avait pour maxime principale qu'il fallait exclure les religieux, et surtout les Jésuites, de toutes les fonctions apostoliques. M. Cupif, imbu de ce principe, dit froidement aux PP. Maunoir et Bernard, qu'ils devaient se contenter d'enseigner la jeunesse, et qu'il donnerait aux prêtres de son diocèse le soin d'instruire le

peuple. Les Pères reçurent ce refus avec tant de modestie et de tranquillité, que l'évêque, touché et édifié de leur résignation, les pria de le revoir, avant que de s'en aller. Ils saluèrent ensuite M. Dû Louet, grand-vicaire de l'évêché de Léon, et nommé à celui de Quimper. Ce prélat, en qui le roi Louis XIII, en lui donnant le brevet, avait moins considéré la naissance, quoique fort distinguée, que la vertu, le zèle et la longue expérience, reçut les Pères avec bonté. Ils lui apprirent ce qu'ils avaient déjà fait dans son diocèse, et ce qu'ils avaient dessein de faire à Sizun, si le contre-temps de la pêche ne les en avait empêchés. Ils lui firent part des intentions de M. Le Nobletz, et l'informèrent des dispositions de l'évêque de Léon. Il les remercia du zèle qu'ils avaient pour le salut de la Cornouaille, les pria d'aller à Sizun le plus tôt qu'ils pourraient; et pour leur faciliter le moyen de pouvoir y placer un prêtre, il promit de donner une bonne cure, après deux ans de service, à celui qu'ils y mettraient. Il fit plus; il alla trouver M. de Léon, et travailla efficacement à le faire revenir des préjugés où il était entré. Les Pères éprouvèrent aussitôt les effets de ses insinuations, car lorsqu'ils allèrent prendre congé du prélat, il les pria de différer pour quelque temps la mission du Conquet, et de tourner leur zèle du côté des îles d'Ouessant et de Molènes, dont les besoins, ainsi qu'il en avait été averti, étaient plus pressants. Il leur enjoignit de venir lui rendre compte, après ces missions, de l'état où ils auraient laissé les deux îles, et témoigna au P. Maunoir qu'il voulait devenir son disciple dans l'étude de la langue de son diocèse.

L'île d'Ouessant, dont l'abord est défendu par la rencontre de sept marées différentes qui s'entre-choquent en cet endroit, par la rapidité des courants et par les rochers qui l'environnent, qui ne donnent entrée que par une ouverture que ceux de l'île ont ménagée; cette île,

par sa situation affreuse, ne craint aucun ennemi ; on peut dire même que ceux du salut y entrent moins qu'ailleurs. Le commerce n'y avait pas introduit les vices que le commerce produit souvent ; on n'y connaissait ni le larcin, ni la mauvaise foi ; la pureté semblait s'y être mise à couvert contre la corruption universelle ; les jeunes gens y étaient chastes jusque dans leurs paroles, et un garçon qui eût fait quelque chose contre la pudeur, n'eût trouvé, ni de père qui eût voulu lui donner sa fille, ni de fille qui eût voulu l'avoir pour mari. Le travail continuel y entretenait l'innocence, de même que la santé, et faisait que l'on n'y voyait point de pauvres. Les femmes et les filles labouraient la terre, les hommes et les garçons s'occupaient à la pêche. L'île abonde en brebis, en vaches, en petits chevaux fort vigoureux, et en toutes sortes de grains ; et si les habitants n'avaient pas besoin de vin, ils ont chez eux de quoi pouvoir aisément se passer de tout le reste du monde. Ils vivaient dans une parfaite union, ils ignoraient encore ce que c'était que procès ; et leurs différends, s'il en survenait, étaient jugés souverainement à la sortie de l'église, par le premier gentilhomme qui se trouvait là. Le seul mal qui rendait cette île l'objet du zèle et des soins, tant de l'évêque de Léon que de nos missionnaires, était l'ignorance de nos mystères et des lois de la religion. M. Le Nobletz avait autrefois porté la lumière dans cette île ; mais il y avait déjà si longtemps que ce flambeau s'en était retiré, qu'à peine s'en souvenait-on. Il eût été difficile d'y trouver douze personnes qui eussent connaissance du mystère de la Trinité, et qui sussent les commandements de Dieu. Il y avait un recteur et deux vicaires, qui avaient eux-mêmes besoin d'instruction. Deux ecclésiastiques zélés, qui s'étaient embarqués, il y avait quelques années, pour aller instruire les insulaires, étaient péris à la vue d'Ouessant. Enfin les habitants de cette île, avec les meilleures

dispositions du monde, couraient grand risque de se perdre, si Dieu n'eût envoyé à leur secours le P. Maunoir et le P. Bernard. Ils arrivèrent à Ouessant la veille des apôtres S. Pierre et S. Paul, et publièrent que le lendemain de grand matin ils feraient l'ouverture de la mission. Longtemps avant le jour l'église et le cimetière se trouvèrent remplis de monde ; et le P. Maunoir, pour rendre la parole de Dieu utile à toute l'assemblée, en lui procurant le moyen de l'entendre, fit placer la chaire à la porte de l'église. Le premier sermon ne causa que de l'admiration, et tout ce peuple fut si charmé d'entendre parler de Dieu, que chacun demeura dans sa place, comme s'il eût attendu que le Père recommençât. En effet, il prêcha un second sermon après la grand'messe, mais il ne fit encore que plaire aux oreilles et charmer les esprits. Après le dîner il fit un catéchisme, sans pouvoir engager personne à y répondre ; les enfants se cachaient, et la timidité ôtait la parole aux autres. Après les vêpres, le Père monta en chaire pour la troisième fois, et trouva enfin le chemin des cœurs. Tous les assistants se mirent à pleurer, et s'écrièrent : « Jusqu'à présent nous » avons vécu en bêtes ; il est temps de songer à vivre en » chrétiens. » Le Père, après avoir rendu grâces à Dieu de la résolution de ses auditeurs, les exhorta à l'exécuter ; il leur proposa les exercices de la mission, et les assura que son compagnon et lui seraient au confessionnal avant quatre heures du matin, et y demeureraient tout le temps qu'ils ne seraient pas à l'autel ou en chaire ; à cinq heures devait se faire la prière, à huit la prédication, le catéchisme l'après-midi, et la prière à six heures du soir. M. Le Nobletz, qui avait prévu la peine qu'auraient ceux d'Ouessant à répondre au catéchisme, y fit passer du Conquet une petite fille fort instruite sur la religion. Le Père l'interrogeait publiquement, louait ses réponses, et lui donnait quelques récompenses. L'exemple excita

l'émulation des enfants de l'île, ils demandèrent qu'on les interrogeât; les jeunes gens les imitèrent; et tous ensuite se firent un honneur de répondre. Comme l'ignorance était extrême, le Père fut obligé de donner beaucoup de temps à l'instruction, et comme elle n'avançait pas encore assez à son gré, il mit en œuvre les cantiques spirituels qu'il avait composés, tant sur les mystères de la religion, que sur les commandements de Dieu et de l'Église, et la méthode de se confesser et de recevoir la sainte Eucharistie. Un prêtre de l'île, auquel il en montra le chant, apprit ces cantiques par cœur, et tous deux les chantèrent ensemble dans l'église. Tout le monde prit goût à ces cantiques; les enfants les eurent bientôt retenus et appris aux autres, et de cette manière, toute l'île en peu de jours retentit des louanges du Seigneur, et apprit avec joie et facilité à le servir et à l'honorer. Alors ce feu sacré que Jésus-Christ est venu répandre sur la terre, embrasa tous les cœurs; il fallut prêcher au milieu de la campagne, pour satisfaire l'ardeur qu'on avait de se faire instruire, et se tenir au confessionnal depuis trois heures du matin jusqu'à huit et neuf heures du soir, pour laver dans le sang de l'agneau ces âmes qui soupiraient après leur innocence, ou perdue ou altérée. La joie seule du succès soutenait les missionnaires dans un travail qui paraît au-dessus des forces ordinaires de l'homme. Le P. Bernard couchait sur une table, et le P. Maunoir par terre, après avoir défait le lit qu'on lui avait préparé, de manière qu'on pût croire qu'il s'en était servi. L'un et l'autre ne donnaient pas plus de quatre heures de sommeil; ils regrettaient le peu de temps qu'ils mettaient à manger; leur repos et leur nourriture était de faire la volonté du Père céleste, et de voir son service établi; et quel triomphe n'était-ce pas pour eux, quand ils administraient les sacrements de la pénitence et de l'eucharistie à des personnes âgées, qui

n'avaient encore jamais reçu que celui du baptême? Quelle satisfaction de voir l'ardeur et la foi avec laquelle tous ces insulaires approchaient de la sainte table? Quelle consolation de voir les protestations sincères qu'ils faisaient d'abolir toutes les mauvaises coutumes contre lesquelles on avait prêché, et de renoncer aux excès de bouche et aux danses? Ces insulaires, changés en d'autres hommes, avaient peine à se reconnaître eux-mêmes, et dans l'excès de leur joie ils donnaient aux Pères les marques les plus tendres de leur reconnaissance. Ils admiraient surtout comment le P. Bernard, à son âge, avait pu, pendant quinze jours durant, confesser plus de seize heures par jour, n'en dormir pas plus de quatre, coucher sur une table, se contenter de la même nourriture qu'eux. Ils s'écriaient : *Tat Santel! Ah! mon père, que vous êtes saint!* Ils amenaient leurs malades aux Pères; et quelque résistance qu'ils y apportassent, il fallait qu'ils leur imposassent les mains; et Dieu, pour récompenser leur foi, en guérissait plusieurs, au nombre desquels on met une fille de sept ans, malade à l'extrémité, qui se leva parfaitement guérie un quart d'heure après qu'ils l'eurent touchée; et une autre fille aveugle depuis deux ans, qui recouvra la vue au moment où, après lui avoir lavé les yeux, et lui avoir fait produire un acte de confiance en Dieu, ils lui dirent en Breton : *Sellit ouzomp*, c'est-à-dire *Regardez-nous*. Cette mission fut terminée par une procession ou le recteur porta le Saint-Sacrement jusqu'à une chapelle assez éloignée, auprès de laquelle le P. Maunoir prêcha au milieu de la campagne, à près de quatre mille personnes. Quand il vint à faire ses adieux, ce furent des cris et des regrets qu'il serait difficile d'exprimer. Tous le conduisirent jusqu'au port, et lorsque le P. Bernard et lui furent dans la chaloupe qui devait les passer à l'île-de Molènes, ils leur demandèrent

encore une fois leur bénédiction, que les missionnaires leur donnèrent, pour les contenter.

Le trajet d'Ouessant à Molènes est fort dangereux; cependant les Pères le firent heureusement. Ils trouvèrent dans cette île les mêmes dispositions pour le bien, que dans celle d'Ouessant; mais comme Molènes n'a qu'une demi-lieue de circuit et ne contient que cinq cents habitants, la mission y fut plus courte. Elle ne fut ni moins fervente, ni moins utile, et l'on y trouva cet avantage, que des enfants de cette île ayant passé à Ouessant, lorsqu'on y faisait l'instruction, y avaient appris les cantiques et les avaient déjà enseignés à plusieurs de leur île; outre cela, ils s'étaient accoutumés à répondre au catéchisme, et y avaient disposé les autres; en sorte que l'on eut beaucoup plus de facilité qu'à Ouessant à instruire ces insulaires. Le bruit des succès de la première mission attira beaucoup de monde du Conquet et de quelques autres endroits à celle-ci, qui ne dura que huit jours, et sur laquelle Dieu versa de grandes bénédictions, tant pour éclairer les esprits et réformer les mœurs, que pour la guérison corporelle des malades, entre lesquels on compte deux sourds et un aveugle qui recouvrèrent l'usage de l'ouïe et de la vue.

Il était aisé de juger que des travaux si utilement et si glorieusement terminés exciteraient l'envie et la persécution; c'est pourquoi M. Le Nobletz, voulant y préparer le P. Maunoir, mit sur le papier quelques avis qui devaient lui être utiles, et les adressa au P. Bernard, par une lettre qu'il lui écrivit du Conquet, le 21 juillet 1641. En effet, bien des gens prirent à tâche de décrier en secret les missions du P. Maunoir, et agirent auprès des autorités ecclésiastiques et même auprès des Jésuites, pour le faire rappeler au collége, et pour lui interdire toutes les fonctions apostoliques. Ces gens, qui avaient le miel et le lait sur la langue et le venin dans le cœur, avaient déjà pré-

venu le recteur du collége de Quimper, premièrement par de grands éloges des manières tendres et charitables du P. Maunoir, de sa douceur, de sa mortification, de son zèle; mais ils avaient ajouté en soupirant, « que c'était dommage que la simplicité, si propre à sanctifier des solitaires, ne convînt pas également à des ministres apostoliques; que le P. Maunoir, flatté du succès qu'il avait eu dans les îles d'Ouessant et de Molènes, s'était laissé emporter à une folle joie, qu'il avait fait faire des danses publiques pour se réjouir de la conversion de ces insulaires; et que, pour animer les autres, il y avait chanté lui-même. » Le Père recteur, séduit par la calomnie, écrivit d'une manière fort sèche aux deux missionnaires. L'amour de la croix leur fit trouver du plaisir dans la mortification qui leur était donnée; mais ce qu'ils devaient à la vérité et à l'honneur des missions qu'on attaquait, en cherchant à décrier les missionnaires, les porta à se servir du témoignage des ecclésiastiques et des gentilshommes des îles d'Ouessant et de Molènes, pour détruire la calomnie. L'évêque de Léon et le Père recteur du collége de Quimper apprirent, par des attestations juridiques que ces personnes leur envoyèrent, que l'un des fruits de la mission du P. Maunoir avait été d'exterminer les danses, bien loin de les avoir autorisées par son exemple : ainsi les calomniateurs furent confondus.

Les Pères étaient sur le point de partir de Molènes, lorsqu'ils reçurent ordre de l'évêque de Léon, de lui envoyer à Saint-Mathieu, où il faisait la visite, les enfants de Molènes et d'Ouessant, qui n'avaient pas reçu la confirmation, après les avoir instruits et disposés. Les Pères obéirent, et dès que la troupe fut en mer, elle entonna les cantiques sacrés que le P. Maunoir leur avait appris. La mer et les côtes retentissaient des louanges de Dieu ; mais les conducteurs de cette troupe innocente ignoraient alors la persécution qu'on faisait en terre ferme à ces

cantiques si édifiants. Ce fut dans ce trajet que le P. Bernard donna au P. Maunoir les avis que M. Le Nobletz avait dressés pour lui en latin. Ils étaient au nombre de six, et il ne sera pas inutile d'en donner ici l'abrégé.

M. Le Nobletz avertissait le P. Maunoir, en premier lieu, « de prendre garde de s'embarrasser d'aucun intérêt » temporel, et de se charger d'aucune affaire, soit sécu- » lière, soit domestique. Il voulait aussi qu'il renonçât à » toute étude curieuse, et même aux belles-lettres, » auxquelles il ne lui était plus permis de s'arrêter qu'en » passant. Le second avis était de se proposer pour mo- » dèle la conduite du saint fondateur de son ordre, plutôt » que celle des solitaires, au moins en ce qui regarde les » exercices de la vie extérieure; car pour ce qui était de » ceux de la vie intérieure, il devait y être plus exact que » les solitaires même, afin de goûter Dieu et s'affectionner » à la mortification des sens et des passions. Qu'il ne de- » vait avoir de liaison particulière, ni de conversation » fréquente avec personne; que son zèle devait embras- » ser indifféremment tout le monde; enfin qu'il devait » avoir la liberté d'aller partout où le salut du prochain » l'appellerait, et de suivre les mouvements de l'Esprit » de Dieu. Le troisième avis marquait les qualités de ceux » qui auraient à vivre avec le P. Maunoir. Les hommes » vains et superbes, les esprits contrariants, ceux qui » étaient faciles à se scandaliser mal à propos, les hommes » charnels et sans goût pour les choses de Dieu; toutes » ces sortes de gens ne pouvaient convenir au P. Mau- » noir, selon M. Le Nobletz; il fallait lui donner pour » compagnon un homme docile et qui entrât dans toutes » ses vues; et quant à ceux de la maison où il résiderait, il » fallait leur dire, pour ne pas censurer injustement ses » démarches, de faire des attentions sérieuses à ces dif- » férents endroits de l'Ecriture : « Vous vous scandalise-

» rez tous à mon sujet, cette nuit [a]. Il fallait que le Fils » de l'homme souffrît beaucoup, et qu'il fût réprouvé par » les prêtres, etc. [b]. Si je n'avais point fait parmi eux des » œuvres que nul autres n'a faites[c]. Ses frères ne croyaient » point en lui [d]. La pierre rebutée par ceux qui bâtis- » saient est devenue la tête de l'angle [e]. Heureux celui » qui ne sera point scandalisé à mon sujet [f]. » Le quatrième avis regardait les supérieurs du P. Maunoir, « qu'on » priait de ne point ajouter foi aux calomnies qu'on ré- » pandrait contre lui ; de les examiner avant de porter un » jugement, et d'entendre l'accusé avant de le condam- » ner. On les priait aussi de ne point lui assigner de station » contre son gré, et de ne point le contraindre à prêcher » en tel temps et en tel lieu, parce que la parole de Dieu » demande de la liberté. » Le cinquième avis était pour fortifier le P. Maunoir dans ce qu'il savait déjà, « que bien » loin de chercher sa propre gloire, il ne devait chercher » que l'ignominie de la croix. » Enfin, le sixième avis lui apprenait « qu'il devait prêcher sans cesse ; dire avec » saint Paul : « Malheur à moi si je ne prêche point[g] ; » » et renoncer à tout exercice de piété contraire à la pré- » dication. »

Les missionnaires et la troupe d'enfants qu'ils conduisaient abordèrent à trois quarts de lieue de l'abbaye de Saint-Mathieu, et les deux religieux prirent le chemin du monastère, pour aller rendre compte à l'évêque de Léon du succès de leurs missions. Ils apprirent en chemin la persécution que M. Le Nobletz venait de souffrir au sujet de ses tableaux énigmatiques et des cantiques spirituels, et de quelle manière les calomniateurs avaient été réprimés, sans que ce saint prêtre se fût donné aucun mouvement pour obtenir justice. Comme on peut voir dans sa

[a] Matth., XXVI, 31.—[b] Marc., VIII, 31.—[c] Joan., XV, 24.— [d] Joan., VII, 5.—[e] Ps. CXVII, 22. — [f] Luc., VII, 23.— [g] I Cor., IX, 16.

Vie le détail de ces faits, où le P. Maunoir se trouve intéressé, nous ne le répéterons point ici. L'évêque de Léon, après ce qui s'était passé dans cette rencontre, se trouvant dans les dispositions les plus favorables pour les missionnaires, leur fit toutes les honnêtetés imaginables. Il les remercia de la charité avec laquelle ils avaient instruit les deux lieux de son diocèse qui avaient le plus besoin de l'être; il loua leur générosité dans l'entreprise et leur persévérance infatigable dans le travail; il les pria de retourner dans ces îles le carême suivant, et dit au P. Maunoir qu'il fallait absolument qu'il lui apprît le breton, et que s'il manquait à en venir lui donner des leçons, au commencement de l'hiver, ses cantiques couraient risque d'être encore une fois condamnés, faute d'être entendus.

Les missionnaires, satisfaits de voir que leurs travaux, agréables à Dieu, l'étaient aussi aux hommes, allèrent se reposer quelque temps à Quimper. Ils n'y furent pas longtemps sans se ressouvenir de la prière que leur avait faite M. Du Louet, d'aller instruire les insulaires de Sizun, ce qui les fit résoudre à reprendre un dessein dont l'exécution avait été retardée par un contre-temps. Ils allèrent, un jour avant leur départ, le 20 ou le 21 août 1641, invoquer de nouveau S. Corentin, qu'ils avaient choisi pour le protecteur de leurs missions, et il sembla au P. Maunoir lui entendre dire les mêmes paroles que Jésus-Christ dit autrefois aux deux frères Pierre et André : *Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes* [a]. Ils prirent encore cette fois leur route par Douarnenez, où ils employèrent deux jours à faire de bonnes œuvres; après quoi, ayant le vent favorable, ils s'embarquèrent pour Sizun, île autrefois habitée par des vierges prêtresses du paganisme, au nombre de neuf à la fois, depuis devenue

[a] Math., IV, 19.

la retraite de quelques saints solitaires, à l'occasion desquels on l'avait appelée l'*île sainte*, ou l'*île des saints ;* peuplée enfin depuis d'hommes si méchants, qu'avant que M. Le Nobletz y allât, on les appelait les *diables de la mer*. Les Pères, faisant réflexion que cette île, sanctifiée par M. Le Nobletz, n'avait ni prêtre, ni sacrifice, ni sacrements, trouvaient que la barque allait trop lentement à leur gré. Cependant le vent tomba tout à coup, et il fallut demeurer à l'ancre tout le jour et jusqu'à minuit, qu'un vent arrière les poussa en peu de temps au port de l'île, où ils arrivèrent heureusement de grand matin, le jour de Saint-Louis.

Aussitôt que les insulaires les virent, ils s'écrièrent avec joie : « Enfin, nous aurons la messe, et nous apprendrons » le chemin du ciel. » Les Pères furent édifiés d'entendre des sentiments si chrétiens dans un lieu si sauvage. Ils ne le furent pas moins de trouver l'église propre et d'y voir une lampe allumée devant l'autel. Comme ils s'étaient embarqués le jour de Saint-Barthélemi, dans le dessein de dire la messe à Sizun, il y avait trente-six heures qu'ils n'avaient rien pris. Le P. Bernard, qui se trouva le plus affaibli, dit la première messe à ceux qui les avaient reçus, et le P. Maunoir dit la grande à tous les paroissiens. Le P. Bernard et lui furent surpris d'entendre qu'on leur répondait à tout, et qu'on chantait au pupitre régulièrement et sans détonner. Le P. Maunoir prêcha, selon sa coutume, après l'Evangile, et ouvrit ainsi la mission. A la sortie de l'Eglise, il demanda comment on se souvenait encore du chant de la messe, depuis le temps qu'on ne la célébrait plus, et qu'ils étaient sans pasteur. En lui présentant alors François Le Su, qui avait été fait capitaine de l'île, on lui apprit que cet homme leur avait servi de père et de pasteur ; qu'il savait le français, et avait appris la religion dans les livres que M. Le Nobletz lui avait donnés ; qu'il avait chanté toute sa vie à l'église, et s'était

fait instruire du plain-chant ; que, voyant l'île sans pasteur, il avait montré à lire aux matelots, leur avait enseigné le chant, les assemblait à l'église les jours de fête et les dimanches, leur faisait chanter à deux chœurs tout ce que les laïques peuvent chanter de l'office divin, leur annonçait les fêtes et les jeûnes ; faisait tous les ans, le jour du Vendredi-Saint, à toute la paroisse assemblée dans le cimetière, un discours sur la passion de Notre Seigneur, et entretenait enfin dans cette île l'esprit de piété, ou du moins l'exercice de la prière. Le P. Maunoir caressa ce pieux capitaine, lui donna ses cantiques et lui en apprit le chant, afin qu'il l'enseignât aux autres. Les insulaires renoncèrent à la pêche pour tout le temps de la mission, pour ne s'occuper que de leur salut ; et comme l'île est très-petite, tous assistaient aux instructions, et sans se contenter de celles que les Pères donnaient en public, ils les suivaient jusque dans leur logis et les questionnaient jusqu'à minuit. Ces deux hommes apostoliques, durant les huit jours que dura leur mission, ne dormaient pas plus de trois heures chaque nuit ; à peine donnaient-ils un quart d'heure à leurs repas de midi et du soir ; leur nourriture n'était que du pain d'orge et un peu de poisson rôti ; point d'autre breuvage que de mauvaise eau. Le zèle seul les soutenait l'un et l'autre dans ces fatigues excessives, et le P. Maunoir surtout, qui faisait seul tous les sermons et les catéchismes. Le P. Bernard et lui firent bien des choses en huit jours ; ils confessèrent tous les insulaires, et toutes ces confessions étaient de toute la vie, ou du moins de plusieurs années ; ils les préparèrent à la communion, et leur apprirent tous les cantiques. La ferveur des pénitents serait allée à de grands excès, si l'on n'eût pris soin de la contenir dans les bornes raisonnables. Outre les remèdes spirituels et les instructions qu'ils recevaient en déclarant leurs péchés, ils venaient encore consulter les Pères hors du tribunal de la confes-

sion sur leurs pratiques de piété et sur la conduite qu'ils devaient tenir dans l'affaire du salut. Ils firent aussi la même violence que ceux d'Ouessant et de Molènes, aux Pères, pour les engager à guérir leurs malades, et Dieu exauça la foi de ces insulaires. Une seule chose affligeait le P. Maunoir, au milieu de toutes les consolations que lui donnaient les heureux effets de la parole de Dieu: c'était de laisser cette île sans pasteur. Il lui vint en pensée que le capitaine Le Su, qui était veuf, et qui avait fait si longtemps les fonctions de pasteur, pourrait bien être pasteur en effet; qu'il savait lire; qu'il avait quelque teinture des lettres; qu'il serait aisé de lui apprendre assez de latin pour entendre le Bréviaire, le Missel et les casuistes; et qu'ayant du bon sens, de la probité, du zèle et la confiance de tous les paroissiens, il les gouvernerait aisément. Là-dessus le Père lui demanda son consentement. Le capitaine répondit que, voyant qu'aucun prêtre ne voulait d'une aussi misérable cure, il avait eu la pensée de s'offrir lui-même; mais qu'il n'avait osé lui en parler, à cause de son incapacité; que cependant si l'on jugeait que cela pût servir à la gloire de Dieu, il était prêt à faire tout ce que l'on souhaiterait. Le P. Maunoir l'assura qu'ils n'avaient point eu la même pensée tous deux, sans que Dieu leur eût marqué sa volonté, en leur donnant cette vue. Il lui conseilla de se retirer à l'abbaye de Landevenec, d'où dépendait l'île de Sizun, et lui promit qu'il prierait les religieux de lui apprendre le latin et les fonctions curiales, et de le disposer à la prêtrise. Le capitaine y consentit, et cette nouvelle donna tant de joie à tous les insulaires qu'ils s'engagèrent à payer sa pension pendant qu'il serait à Landevenec et de contribuer de tout leur pouvoir à le faire recteur. Le capitaine, et son père, âgé au moins de quatre-vingts ans, conduisirent la barque dont les Pères se servirent pour se faire porter au Conquet; et ce fut un grand bonheur pour eux d'avoir pour

pilotes des gens aussi expérimentés, qui, ayant prévu, à l'inspection du ciel, les tourbillons qui devaient agiter la mer pendant la nuit, firent force de rames, au défaut du vent qui leur manqua tout d'un coup, et abordèrent à minuit, une heure précisément avant la tempête. M. Le Nobletz, qui ne pouvait humainement avoir été prévenu de leur arrivée, puisqu'ils n'avaient parlé de leur dessein d'aller au Conquet qu'à leurs matelots, au moment qu'ils s'étaient embarqués, vint exprès à leur rencontre avec quelques-uns de ses disciples, les salua et les emmena chez lui. Le P. Maunoir lui fit le détail de sa mission de Sizun, et lui présenta François Le Su. M. Le Nobletz reconnut son ancien disciple et l'exhorta d'aller au plus tôt se faire instruire à Landevenec.

On ne fut pas plutôt informé au Conquet de l'arrivée du P. Maunoir que l'on s'attroupa devant le logis de M. Le Nobletz pour engager le Père à chanter ses cantiques, dont on ne savait le chant que fort imparfaitement. On commença de bon matin à chanter les louanges de Dieu, et presque toute la journée fut employée à ce saint exercice. Tous pleuraient de joie, en chantant ces hymnes saintes, et particulièrement M. Le Nobletz, qui raconta que quinze jours auparavant, entendant sur le bord de la mer plus de mille insulaires d'Ouessant et de Molènes chanter ces cantiques, il s'était mis à genoux, et, tout baigné de larmes, avait dit à Dieu : « Seigneur ! je suis » content de mourir à présent ; votre saint nom est glorifié » partout. » Le lendemain, les missionnaires s'embarquèrent pour se rendre à l'abbaye de Landevenec, où ils avaient dessein de dire la messe le même jour au tombeau de S. Guénolé ; mais ils n'y arrivèrent que bien avant dans la nuit, après avoir essuyé une fâcheuse tourmente sur la mer et une grosse pluie, et beaucoup souffert de la faim, qu'ils n'avaient soulagée qu'avec un morceau de pain d'orge du plus grossier. Ils recommandèrent aux religieux

le matelot que Dieu appelait au service de l'Eglise, et partirent ensuite pour Quimper.

Aussitôt que le P. Maunoir fut arrivé, il ne prit de délassement qu'à consoler et assister les malades, visiter les prisonniers, porter des aumônes aux pauvres honteux, fortifier les personnes qui étaient dans l'affliction, porter les épouses de Jésus-Christ à la perfection de leur état, engager les magistrats à remédier sans scandale aux désordres secrets, et avec éclat aux désordres publics, prêcher dans les paroisses, inspirer partout la fréquentation des sacrements, la charité envers les pauvres, l'union dans les familles, la tempérance et la sobriété. Les recteurs et les seigneurs des paroisses voisines le priaient souvent d'aller annoncer chez eux la parole divine, et le P. Maunoir se rendait d'autant plus volontiers à ses invitations, que ces courses le dégageaient de la ville, et lui faisaient trouver cette liberté qui lui était si nécessaire pour courir où le service et la gloire de Dieu l'appelaient.

Environ deux mois après que les Pères eurent quitté l'île de Sizun, François Le Su, qui, sur la parole des religieux de Landevenec, croyait en savoir assez pour recevoir les ordres, s'en alla à Quimper trouver le P. Maunoir, et se présenta à lui en habit de pêcheur, vêtu de son jupon de toile, le bonnet bleu en tête, et son sac autour de son bras. Le Père, admirant sa simplicité, l'avertit de se mettre en habit décent, et lui dit qu'il pouvait aller se présenter lui-même aux grands vicaires qui gouvernaient le diocèse en attendant que M. Du Louet fût sacré, et que Dieu l'assisterait. Les grands vicaires furent bien surpris de sa demande, et la regardèrent comme une extravagance. Ils lui demandèrent où il avait fait ses études. Il répondit naïvement : « J'ai passé quatre ans à Léon, » où j'ai appris la langue française ; et j'ai fait toutes mes » études dans un petit livre qu'on appelle Codret, et dans » un autre qu'on nomme les Sentences de Caton. » Sur

cette réponse il fut renvoyé à sa barque et à ses filets. En sortant il trouva le P. Pinsart, Dominicain, théologal de l'église cathédrale, homme de mérite et vertueux, qui l'arrêta, et voulut savoir de lui tout le détail de sa vocation. S'en étant instruit, il fit rentrer le capitaine, et représenta aux grands vicaires que puisqu'il s'agissait de donner un pasteur à une église, pour laquelle il était impossible de trouver personne qui voulût s'en charger, on pouvait bien passer par-dessus les règles ordinaires, et qu'on ne devait pas repousser si légèrement un homme qui paraissait envoyé de Dieu. Sa remontrance fit impression ; et François Le Su fut interrogé. On lui présenta le Missel, et à l'ouverture on tomba sur l'évangile où S. Pierre confesse la divinité de Jésus-Christ et Jésus-Christ lui promet les clefs du royaume des cieux. François Le Su lut cet évangile d'un bout à l'autre, d'un ton ferme, en marquant les distinctions des membres et des périodes. On lui demanda après cela s'il entendait ce qu'il venait de lire. Il le rendit aussitôt en français, si nettement et avec tant de facilité, que les examinateurs avouèrent qu'il y avait beaucoup de recteurs dans le diocèse qui ne pourraient pas en faire autant. On proposa ensuite au capitaine quelques cas de conscience, et il s'en tira fort bien. Les grands vicaires crurent après cela ne devoir pas lui refuser le dimissoire qu'il leur avait demandé. Il remercia le P. Pinsart, et alla conter son aventure au P. Maunoir, qui le fit passer dans le diocèse de Léon pour recevoir les ordres. M. Du Louet le vit avec joie, et, lui ayant conféré tous les ordres sacrés, l'envoya prendre possession de la cure de Sizun, dont les grands vicaires de Quimper lui avaient donné les provisions. Cet ouvrier évangélique, appelé à la vigne du père de famille à la onzième heure du jour, y travailla avec une ferveur qui l'égala, dans la récompense, à ceux qui travaillaient dès la première heure. François Le Su gouverna sept ans sa paroisse, à la sa-

tisfaction sensible de son digne prélat, et à la grande édification de ses paroisssiens; et laissant enfin son troupeau entre les mains d'un de ses neveux que le P. Maunoir avait fait élever exprès à Quimper, il mourut en odeur de sainteté, avec la consolation de voir que l'île de Sizun ne serait plus sans pasteur.

Le P. Maunoir, qui avait procuré un si grand bien à cette île, ne manqua pas d'obéir aux ordres de l'évêque de Léon, et de retourner aux îles d'Ouessant et de Molènes pour y assurer le fruit de ses premiers travaux. M. Hector d'Ouvrier, évêque de Dol, informé de ses talents et de ses progrès, l'invita aussi à travailler dans son diocèse, et le pria de commencer par les paroisses les plus éloignées qui se trouvent enclavées dans les autres évêchés. Au moment où le Père se disposait à passer dans l'île de Brehat qui était du diocèse de Dol, il fut appelé dans la paroisse de Plousvet qui est de celui de Quimper, pour y prêcher le jour de la Trinité. Il y avait tant de monde que le Père fut obligé de monter sur la marche la plus élevée d'une grande croix qui était vis-à-vis de l'église. Comme il y parlait aux fidèles avec sa ferveur ordinaire, un homme qui était à la fenêtre d'une chambre voisine, poussé par une fureur dont il n'est pas aisé de deviner le motif, prit un pistolet, et le tira à la tête du prédicateur. Heureusement il ne donna que dans le bonnet du P. Maunoir, et le lui enleva de dessus la tête; une balle effleura la peau d'un des auditeurs; deux autres balles percèrent les coiffes de deux femmes, et personne ne fut blessé. Le P. Maunoir allait continuer son sermon, lorsqu'il s'aperçut que ce malheureux assassin rechargeait son pistolet. Pour lui ôter le moyen de consommer son crime, et pour sauver en même temps la vie à celui qui avait voulu la lui ôter, il alla se mettre à la porte de la maison d'où était parti le coup, et en défendit l'entrée à ceux qui demandaient le criminel. Il fit si bien enten-

dre à ceux qui voulaient l'arrêter, tout ce qui pouvait leur mettre dans l'esprit, que ce malheureux devait plutôt attirer leur compassion qu'exciter leur colère; qu'il l'empêcha de tomber entre les mains de la justice. Il est à remarquer, comme il le dit au P. Bernard, qu'il avait demandé à Dieu ce jour-là, dans la méditation, la grâce de mourir pour son amour. Dieu se contenta de lui montrer le péril d'une mort précipitée, et lui réserva une mort plus longue dans les travaux de l'apostolat.

Le P. Maunoir, confirmé par cette faveur signalée, dans le dessein de consacrer à procurer la gloire de Dieu tous les moments d'une vie qu'il lui avait si merveilleusement conservée, se hâta de terminer à Quimper quelques affaires de charité qu'il y avait commencées, et partit avec son compagnon pour l'île de Brehat [a], qui n'est qu'à une demi-lieue de la terre ferme, et qui n'avait jamais vu de missionnaires, pas même M. Le Nobletz. Aussi était-elle dans une ignorance extrême de tout ce qui regarde le salut, et dans tous les vices qui coulent d'une si pernicieuse source. Mais les insulaires n'aimaient pas leur ignorance; ils souhaitaient avec passion d'être éclairés, et sitôt qu'ils virent les Pères, ils firent des prières publiques à Dieu, pour lui rendre grâces de ce qu'il daignait leur envoyer la lumière de sa sainte parole, et des médecins propres à guérir les maux de leurs âmes. Leur conversion fut prompte et universelle, et les Pères n'avaient encore trouvé nulle part tant de docilité, de componction, d'humilité, de ferveur, de facilité à apprendre les cantiques et de dévotion à les chanter. Ils ne les quittèrent point qu'ils ne les eussent parfaitement instruits, qu'ils ne les eussent tous réconciliés à Dieu par le sacrement de la pénitence, qu'ils ne les eussent fortifiés par celui de l'Eucharistie, et précautionnés contre la re-

[a] En 1642.

chute par de saintes pratiques et des avis salutaires.

Mais tandis que les insulaires de Brehat regardaient les Pères comme leurs libérateurs, les habitants de Lanevez, autre paroisse du diocèse de Dol, située en terre ferme, les prirent pour des ennemis et pour des espions que les Anglais, avec lesquels l'on était en guerre, avaient envoyés afin de les surprendre. Les Pères ne laissèrent pas de commencer leur mission dans cette paroisse ; mais ils n'eurent d'abord pour auditeurs que quelques insulaires de Brehat qui les avaient suivis, et qui, s'en retournant le soir, pensèrent les perdre en voulant sauver le pays ; car ayant aperçu près de l'île de Saint-Maudez deux vaisseaux ennemis, ils allumèrent des feux qui mirent l'alarme dans toutes les paroisses de la côte. On s'imagina aussitôt que ces deux prêtres vêtus d'une manière extraordinaire étaient des Anglais travestis ; on courut aux armes, et les Pères se trouvèrent en très-grand danger de perdre la vie. Il n'y avait pas moyen de fuir : c'eût été s'avouer coupables. Le P. Maunoir prit donc le parti d'affronter courageusement le péril ; il se présenta aux plus échauffés et leur fit entendre que, bien loin d'être venus pour les livrer aux ennemis de la terre, ils n'étaient là que pour les défendre contre ceux de leur salut ; il leur représenta qu'ils devaient envoyer à Brehat pour savoir ce que signifiaient ces feux. « En attendant, » ajouta-t-il, observez-nous, et si nous nous mêlons d'au- » tre chose que de vous enseigner à gagner le paradis, » traitez-nous comme il vous plaira. » Ce discours calma les esprits ; on envoya à l'île de Brehat, et l'on apprit que les vaisseaux ennemis s'étaient retirés. On y fut informé en même temps de ce que les Pères avaient fait dans cette île, et qu'on les y regardait comme des saints. A peine les premiers soupçons étaient-ils dissipés, qu'il s'en forma d'autres aussi dangereux. Les habitants de la paroisse de Lanevez voyant arriver le lendemain, à la

pointe du jour, les insulaires de Brehat en grand nombre, et les enfants qui faisaient retentir la mer et la terre du chant des cantiques, regardèrent les missionnaires comme des magiciens, qui par leurs charmes pernicieux entraînaient les îles entières, et, par des impressions qui n'étaient point naturelles, apprenaient en huit jours à des enfants ce que d'autres n'auraient pu leur apprendre en huit mois.

La paroisse et toute la côte furent bientôt imbues de cette fausse prévention, et l'on se portait à conclure qu'il fallait sacrifier au repos public deux hommes si suspects. Ils n'en continuaient pas moins tranquillement les exercices de leur mission ; et quoique les pères et les mères défendissent à leurs enfants d'aller au catéchisme, Dieu procurait aux missionnaires des auditeurs dans ces mêmes enfants, qui, trompant la vigilance de leurs parents, sortaient avant qu'ils fussent éveillés, prenaient du pain pour se nourrir, et accouraient à l'église, où ils demeuraient tout le jour à entendre les instructions, faire la prière, apprendre les cantiques et les chanter. Les habitants de Paimpol, prévenus de tout ce qu'on avait dit contre les missionnaires, et choqués de ce qu'ils recevaient les enfants au catéchisme contre la volonté des parents, résolurent de les arrêter prisonniers, et l'auraient fait si le prieur de Beauport, de l'ordre de Prémontré, qu'ils consultèrent sur leur projet, ne leur eût fait voir qu'ils étaient dans l'erreur au sujet de ces religieux, et que ceux à qui ils voulaient ôter la liberté et même la vie, étaient des hommes qui, par un zèle semblable à celui des apôtres, venaient les préserver de l'enfer et leur procurer la vie éternelle. Pour les persuader plus efficacement, il joignit les effets aux paroles ; il envoya à l'heure même deux de ses religieux saluer les Pères, et leur fit porter des rafraîchissements, en les assurant qu'ils ne manqueraient de rien tant qu'ils seraient dans

son voisinage. Les habitants de Paimpol, désabusés, détrompèrent les paroisses voisines, et ce peuple passa de la haine à l'amour et à la vénération. On courut à l'église, on se jeta aux pieds des Pères, on leur demanda pardon du mépris que l'on avait eu de la parole de Dieu, et des mauvais traitements que l'on avait faits à ses ministres. Le P. Maunoir profita de cette bonne disposition, monta en chaire, et prêcha sur les peines de l'enfer avec tant de véhémence, que tous les auditeurs se mirent à crier : Miséricorde. De la chaire il passa au confessionnal, et lui et le P. Bernard eurent dès lors bien du travail. Les jours suivants le concours fut prodigieux. On venait des diocèses de Tréguier et de Saint-Brieuc à tous les exercices de la mission ; en sorte que le P. Maunoir instruisait tout à la fois les peuples des trois diocèses. Ainsi cette mission, qui avait eu des commencements fâcheux, eut des suites heureuses. Le P. Maunoir voulut, selon sa coutume, finir la mission par un sermon ; mais quand on sut que c'était un adieu, tout l'auditoire se mit à gémir et à se plaindre d'une manière si étonnante, que le Père, ne pouvant faire entendre sa voix au milieu de tant de cris et de sanglots, fut contraint de se retirer. Toute cette multitude le suivit ; les uns lui demandaient sa bénédiction à genoux ; les autres lui prenaient les mains malgré lui et les baisaient ; d'autres lui baisaient la robe ; tous s'empressaient de lui donner des marques de leur respect et de leur reconnaissance ; ils se renversaient les uns sur les autres, et le firent tomber plus d'une fois.

Au sortir de Lanevez il eut l'ordre de se rendre au plus tôt à Quimper, où M. Du Louet avait pris possession de son évêché et fait son entrée aux acclamations du peuple, charmé de ses grandes et rares qualités [1]. Il

* [1] M. René du Louet fut un des plus vertueux qu'ait possédés la Bretagne. Il naquit à Loc'hperhet dans le diocèse de Quimper, en 1584, d'une famille noble, et porta d'abord le nom de Querguiliau.

joignait en effet aux lumières et à la solidité de l'esprit une droiture de cœur et une grandeur d'âme capables de lui attirer l'estime et la confiance de tout le monde ; et l'on se promettait beaucoup de sa vigilance et de son zèle, dans un diocèse où l'on dit que depuis deux cents ans aucun évêque n'avait fait de visite dans les formes, et où le premier pasteur, ne veillant point sur les autres, avait donné lieu à ceux-ci de se relâcher, et à l'homme ennemi de semer l'ivraie dans le champ du père de famille : ce qui avait produit l'ignorance, la superstition, et la corruption des mœurs. Le nouveau prélat, résolu de réparer les ruines de l'héritage du Seigneur, entreprit de faire la visite de son diocèse, autant en missionnaire qu'en évêque, en marchant presque toujours à pied, et pénétrant dans les lieux les plus reculés, sans craindre les rochers et les écueils de Sizun. Il commença ses visites par la ville épiscopale ; s'attacha les PP. Maunoir et Bernard, et ayant fait lui-même en breton la première prédication dans l'église cathédrale, il avertit à la fin que le P. Maunoir continuerait d'instruire en la même langue, et qu'il le substituait à sa place. Après la ville, le pasteur alla visiter quelques paroisses de la campagne. Les Pères prenaient les devants pour disposer les peuples à recevoir la confirmation. Le P. Maunoir écrit que, dans trois paroisses seulement, il y eut plus de treize mille personnes confirmées. Le fruit le plus considérable de ces premières visites fut de connaître la source du mal, et la nécessité qu'il y avait d'animer les pasteurs au travail et

L'église cathédrale de Léon l'eut longtemps pour grand-chantre, et il édifia ce pays par sa piété et son zèle. Le cardinal de Richelieu, informé de son mérite, voulut le nommer à un évêché qu'il refusa ; il fallut lui faire violence pour le déterminer à accepter celui de Quimper. Il fut sacré à Paris le 1er février 1642. Très-attaché à ses devoirs, il remplit tous ceux d'un bon pasteur, et, après une longue vie, consacrée au salut des âmes, il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le 18 février 1668.

de les rendre vigilants. Dans ce dessein, l'évêque de Quimper convoqua son synode ; et en attendant qu'il l'ouvrît, il pria le P. Maunoir d'aller à Léon consoler une fille extraordinaire dont nous avons donné la vie, et [a] qui avait été sous sa conduite pendant qu'il était grand vicaire de ce diocèse. Elle s'appelait Marie-Amice Picard, et l'on a publié de cette vertueuse fille deux choses qui paraîtraient incroyables sans le témoignage, non-seulement du P. Maunoir, mais encore de quelques personnes d'un rang distingué dans l'Eglise. La première, c'est qu'avant l'âge de quinze ans, ayant demandé à Notre-Seigneur, dans un transport d'amour pour lui, la grâce de demeurer vierge et d'avoir part aux tourments des martyrs, elle avait été exaucée d'une manière surprenante ; car la veille des Saints Martyrs dont l'Eglise fait la fête, elle endurait des douleurs conformes aux genres de leurs supplices. Que les philosophes, supposé la vérité du fait, raisonnent ici tant qu'ils voudront sur la force de l'imagination, il n'en sera pas moins vrai que celui-là est heureux, qui peut se faire une couronne de ce qui est son supplice, et se rendre agréable à Dieu par les propres effets de sa faiblesse. Le P. Maunoir, qui croyait ne pouvoir pas douter du fait, appelait, à cette occasion, cette vertueuse fille un martyrologe vivant. L'autre chose singulière qu'on a rapportée d'elle, et qui se trouve, dit-on, plus avérée encore que la précédente, c'est que les dernières années de sa vie elle n'a pris d'autre nourriture, chaque jour, que la sainte communion ; ce qui peut bien être aussi vrai que la merveille semblable que l'on raconte de Ste Catherine de Sienne. Quoi qu'il en soit, la vie d'Amice purifiée par les croix, aussi bien que celle d'une veuve admirable nommée Catherine Daniellou, dont le P. Maunoir et le P. Bernard ont été successivement di-

[a] Tome IV, page 247.

recteurs, a été l'édification du public dans leur temps; leur mémoire est demeurée en bénédiction parmi les fidèles; et deux grands prélats ont permis qu'on révère publiquement leurs tombeaux, et qu'on en emporte la poussière par dévotion.

Le P. Maunoir, après avoir consolé Marie-Amice, revint à Quimper et fit le discours de l'ouverture du synode, avec cet air affectueux et pathétique qui lui était naturel. Le prélat déclara ensuite aux recteurs que le religieux qu'ils venaient d'entendre était celui qu'il avait résolu d'envoyer dans leurs paroisses pour instruire son diocèse, et les pria de le recevoir, lui et son compagnon, comme sa propre personne, et de concourir avec eux à l'instruction de leurs paroissiens. Il signa les bulles des indulgences accordées par le saint Siége aux missions des Jésuites, et envoya les Pères dans les paroisses de la côte occidentale de Cornouaille.

Ils commencèrent par la ville d'Audierne [a], à qui son port et son commerce donnent quelque distinction; et ils allèrent de là aux paroisses de Cleden et de Plogoff, qui sont à l'extrémité de la Bretagne. Pour concevoir quelle était l'ignorance qui régnait dans ces quartiers, il suffit de rapporter le discours des habitants de Cleden, surpris de ce qu'on les interrogeait dans la confession sur le détail de leur vie : « Vous en voulez trop savoir, disaient-» ils aux Pères ; que ne faites-vous comme nos prêtres ? » Ils nous demandent si nous savons notre religion ; et » quand nous leur avons répondu que oui, ils nous don-» nent cinq *Pater* et cinq *Ave* pour notre pénitence, et » l'absolution là-dessus. En faut-il davantage? » Ceux de Plogoff, persuadés qu'on doit travailler les mêmes jours que l'on mange, travaillaient aussi bien les dimanches et les fêtes que les autres jours; et la Messe entendue ou non

[a] En 1643.

entendue, faisait chez eux l'unique différence des jours communs et des jours à sanctifier. Le travail des Pères fut grand dans ces lieux, mais il fut amplement béni du Ciel. Ils allèrent ensuite le long de la côte, en s'avançant vers le midi, et instruisirent les paroisses de Plovan et de Plouhinec. Le recteur de celle-ci, fort zélé pour le salut de sa paroisse, mais qui n'en savait point la langue, vint prier les Pères de suppléer à son défaut. Sa charité fut salutaire à trois ou quatre paroisses voisines, qu'on instruisit en même temps que la sienne. La pénitence fut fervente dans tout ce canton, et l'on avait lieu d'espérer qu'elle serait de durée. Pour y contribuer par ce qui fait le plus d'impression sur le peuple, le P. Maunoir employa utilement, à la fin de cette mission, le spectacle d'un dialogue pathétique, où les hommes qui sont encore sur la terre interrogent ceux qui sont dans les enfers, et leur demandent quelles sont leurs peines et quelle en a été la cause.

L'évêque de Quimper manda en même temps aux Pères que M. de Rieux, qui n'était pas encore rétabli dans son évêché de Léon, les priait d'enseigner la doctrine chrétienne dans les paroisses qui dépendent des abbayes de Daoulas et du Relec qu'il tenait en commende [b]. Ils se transportèrent à Daoulas, où le concours des peuples rendit la moisson si abondante, qu'on fut obligé de demander du secours au collége de Quimper, d'où l'on envoya le P. Thomas avec un autre religieux. Comme le P. Maunoir expliquait en ce lieu, pour la première fois, les peintures énigmatiques dont M. Le Nobletz lui avait appris l'usage, une femme dit avec surprise : « Voilà le » même tableau que M. Le Nobletz expliquait à Lander- » neau, il y a vingt-sept ans; et sur ce que je lui demandai » ce que deviendraient ces peintures après lui, il me répon-

[a] En 1644.

» dit alors qu'elles tomberaient un jour entre les mains » des Jésuites, qui les expliqueraient dans les missions ; » et voici que sa prédiction est accomplie. » Ce que cette femme avait dit à ceux qui étaient autour d'elle, se répandit dans tout l'auditoire, et elle alla le redire elle-même au Père, quand il eut fini son explication. Ce fait merveilleux, divulgué dans tout le quartier, augmenta la foule, en sorte que les quatre missionnaires eurent du travail au gré de leur ferveur et de leur zèle ; et quant au succès, le P. Maunoir n'en parlait qu'avec transport, en assurant qu'il surpassait tout ce qu'on pouvait en penser.

Plougastel, où il alla travailler ensuite, ne lui donna pas d'abord tant de satisfaction. L'église se trouva déserte les quatre premiers jours; mais enfin les témoignages avantageux que rendit de lui, avec une grande effusion de cœur, une femme, qui était venue de Brest avec sa famille gagner l'indulgence et se confesser, excita la curiosité de ceux qui avaient marqué le plus d'aversion, et leur curiosité leur fut salutaire. La réputation des missionnaires se répandit dans tout le pays ; on vint à Plougastel, de Brest, de Quimper, de Saint-Renan, de Lesneven et de Landerneau, et le concours fut si grand, que quoique les habitants de Plougastel partageassent leurs maisons et leurs vivres avec ceux du dehors, plusieurs cependant couchèrent dans les rues, et n'eurent pendant quelques jours d'autres aliments que la parole de Dieu. Les uns passaient tout le jour à l'église pour pouvoir se confesser le soir, et les autres y passaient toute la nuit pour pouvoir se confesser le matin.

Les Pères allèrent ensuite à Dirinon, autre paroisse de la dépendance de Daoulas ; mais la vogue qu'ils avaient augmentant le concours des peuples et le travail, cela fit naître au P. Maunoir le dessein d'associer à ses exercices quelques ecclésiastiques capables de l'aider. Il prit, outre son compagnon, neuf prêtres séculiers, qui voulurent bien

se donner à lui pour travailler de concert à la vigne du Seigneur. Avec ce renfort on entendit à Dirinon plus de huit mille confessions générales, la plupart très-nécessaires; et cette mission, au sentiment du P. Maunoir, fut une de celles qui ont procuré plus de gloire à Dieu et plus d'avantage aux hommes.

Quand le travail fut terminé en ce lieu, les Pères prièrent les ecclésiastiques qui les avaient aidés, d'aller se reposer pendant qu'ils iraient voir M. Le Nobletz dans sa retraite. Ils croyaient le surprendre; mais il savait qu'ils devaient venir au Conquet, même avant qu'ils en eussent formé le dessein. Il les reçut avec sa charité et sa bonté ordinaires; mais on ne sait point le détail de ce qui se passa dans cette visite.

Après que les Pères eurent quitté le saint homme, il sembla qu'ils eussent pris auprès de lui de nouvelles forces. Ils travaillèrent avec une ferveur extraordinaire dans la paroisse d'Iraillac, où beaucoup de personnes du diocèse de Léon demeurèrent pendant tout le temps qu'on y fit les instructions. A cette époque, M. Cupif, à qui le cardinal de Richelieu avait fait donner l'évêché de Léon comme vacant, fut transféré à celui de Dol, et M. de Rieux rétabli dans celui de Léon. Mais celui-ci ne rentra dans sa ville épiscopale qu'en 1648. Il écrivit dès l'an 1645 au P. Maunoir, pour le remercier des grands services qu'il avait rendus aux paroisses de la dépendance de l'abbaye de Daoulas, et le prier de donner les mêmes soins à celles qui dépendent de l'abbaye du Relec [a]. Le P. Maunoir, pour obéir à des prières qu'il regardait comme des ordres de Dieu, alla porter la lumière et la doctrine de l'Evangile dans les paroisses de Roscanvel, d'Hanvec, de Saint-Thomas-de-Landerneau, de Logonna, de Berien, de Serinac, de Benaudet et de Saint-Rioual, toutes huit dans

[a] En 1645.

le diocèse de Quimper. Dieu versa dans tous ces lieux des bénédictions efficaces et abondantes sur un grand nombre de pécheurs scandaleux, qui réparèrent, par l'édification de leur pénitence, le scandale de leurs désordres passés. Il restait au P. Maunoir, pour achever de bannir le vice et l'ignorance de toute la Cornouaille, d'aller aux extrémités de ce diocèse situées à l'orient ; et M. de Quimper le pressa de s'y rendre, comme à la partie de son troupeau la moins instruite.

Dès la première mission qu'il fit de ce côté, vers les confins du diocèse de Vannes, à Langonnet[a], un homme d'un rang distingué, que sa profession engageait à approuver toutes les choses édifiantes, plaisanta d'une manière scandaleuse sur les processions du P. Maunoir. Mais les réflexions qu'il fit, dès la nuit suivante, sur une faute de si mauvais exemple dont le vin avait été la cause, lui imprimèrent un repentir si vif, qu'il se condamna à ne boire que de l'eau le reste de ses jours, et exécuta cette résolution avec persévérance. La seconde mission du P. Maunoir fut à Saint-Mayeuc. Des jeunes gens de cette paroisse s'assemblaient au sortir des vêpres, les jours de fête, et dansaient jusque bien avant dans la nuit. Entraînés par une coutume invétérée qui était devenue une seconde nature, ils eurent beau remarquer le P. Maunoir qui montait en chaire, un dimanche après les vêpres, pour ouvrir la mission, ils sortirent tous de l'église et s'enfuirent vers la forêt où devaient se faire les danses. Le prédicateur, transporté d'un mouvement de zèle, se mit à courir après eux et fut suivi du P. Bernard. Tous deux, pour arrêter cette jeunesse libertine, entonnèrent un cantique spirituel. La nouveauté du chant arrêta les derniers de la bande, qui, touchés de l'harmonie, revinrent sur leurs pas pour entendre les paroles. Peu à peu les

[a] En 1646.

jeunes gens se rejoignirent et furent charmés de ces chants pieux. Le P. Maunoir, les ayant enfin tous autour de lui, leur parla de Dieu avec cette douceur dont il était malaisé de se défendre, et les ayant disposés à le suivre, il les ramena à l'église où il fit une instruction mêlée de chant, qui dura trois heures. Il fut écouté attentivement ce jour-là et les autres, et la parole de Dieu ne fut pas inutile.

En quittant Saint-Mayeuc, il fut conduit par plus de six mille personnes en procession à la paroisse de Mur, où deux gentilshommes, une année auparavant, avaient attendu le P. Maunoir dans le dessein de le tuer en haine de la prédication; et l'un d'eux, de dépit de ce qu'ils avaient manqué leur coup, à cause que le Père avait pris un autre chemin, avait donné un coup de pistolet dans la tête d'un paysan qui revenait du sermon, pour se consoler, par la mort d'un des auditeurs, de n'avoir pu ôter la vie au prédicateur. La crainte de ces ennemis si déclarés de la parole de Dieu n'empêcha point le P. Maunoir de l'annoncer courageusement. Il fut surpris de l'attention avec laquelle on l'écoutait; il le fut bien davantage, lorsqu'après avoir prêché le second jour dans une place publique, à cause du grand concours de peuple, il se mit à expliquer les peintures spirituelles, et en montrer les figures avec une baguette blanche. Cette dernière circonstance, qui paraîtra peut-être inutile, causa dans les personnes les plus graves et les plus considérables de la paroisse une joie subite dont ils ne purent arrêter les transports. Le P. Maunoïr, sortant de chaire, demanda la cause de cette joie si extraordinaire. On lui apprit que ce qui causait cette grande joie était l'accomplissement d'une prédiction qu'avait faite un des anciens recteurs de la paroisse, homme de sainte vie, et dont la mémoire était en bénédiction, appelé Dom Briant, qui, rebuté du peu de fruit qu'avaient les

prédications qu'il faisait dans plusieurs paroisses, avait ainsi conclu l'un de ses derniers sermons : « Ne changerez-vous jamais de vie ? Serez-vous toujours rebelles » aux lumières et aux sollicitations du Saint-Esprit? Non; » vos cœurs, maintenant plus durs que la pierre, s'amolliront enfin comme la cire. Il viendra après moi des » prédicateurs qui catéchiseront avec des baguettes blanches; ils représenteront sur la terre les anges et la félicité du ciel; ils apporteront Rome à votre porte, et » alors vous vous convertirez. » La baguette blanche dont le Père s'était servi, les anges représentés à la procession de Saint-Mayeuc par des enfants, les indulgences de Rome publiées à l'ouverture de la mission, paraissaient à ces personnes un dénoûment sensible de la prédiction de Dom Briant, et avaient excité en eux des mouvements de joie qu'ils n'avaient pu arrêter. Il ne leur restait plus, pour vérifier entièrement la dernière partie de la prédiction, que de se convertir; et c'est à quoi ils se trouvèrent disposés par la miséricorde de Dieu. M. de Quimper, qui avait fort à cœur le salut de cette paroisse, y vint lui-même au secours des Pères avec les prêtres de sa suite, et prit un confessionnal où il eut plus d'occupation qu'aucun autre de la compagnie. Ce fut là que Dieu se forma un sujet extraordinaire, dans la personne d'une petite fille de dix ans. En peu de jours elle apprit tous les cantiques, où il y avait plus de quatre cents vers, et les chantait fort bien. Elle savait la Doctrine chrétienne si parfaitement, qu'elle était capable de l'enseigner aux autres. Dieu lui communiqua dès lors le don d'oraison, et un zèle du salut des âmes qui surpassait la portée de son sexe. Elle alla depuis de paroisse en paroisse faire le catéchisme aux enfants, et a continué cet exercice de charité plus de vingt ans. Elle joignait à cette charité une pureté angélique, une abstinence et une mortification

continuelle, une humilité profonde, une patience singulière, et a persévéré jusqu'à la mort dans la pratique de toutes ses vertus, selon le témoignage que le P. Maunoir en a rendu dans ses écrits.

Le P. Bernard, épuisé de lassitude après cette mission, tomba malade, et le P. Maunoir le conduisit au collége de Vannes, et pendant que celui-là se rétablissait, il se joignit à trois autres grands serviteurs de Dieu, le P. Thomas, le P. Rigoleu et le P. Huby, et tous quatre, avec douze ecclésiastiques, allèrent instruire quelques paroisses de ce diocèse et des environs. La parole de Dieu ne tomba que sur des pierres dans la paroisse de Saint-Turrien au diocèse de Quimper, quelque envie qu'eût le P. Maunoir d'y fructifier cette divine semence. Les grâces offertes à cette paroisse furent mieux reçues à Loc-Amand, où elles amollirent les cœurs et y firent de grands effets. Ce ne fut qu'après cette mission que le P. Bernard rejoignit le P. Maunoir. Celui-ci prit encore à Quimper le P. Thomas, et tous trois allèrent ensemble aux paroisses situées à l'orient et au septentrion du diocèse de Cornouaille, sur les confins de ceux de Vannes et de Saint-Brieuc [a], d'où, revenant dans le centre, ils instruisirent quelques autres paroisses, et puis ils allèrent rétablir la piété dans celles de la côte méridionale.

Parmi toutes les conversions qu'il plut à Dieu d'opérer, il n'y en eut point de plus édifiante que celle d'une femme qui menait une vie scandaleuse. Elle n'écouta d'abord le P. Maunoir que par curiosité; cependant elle sentit que son libertinage commençait à lui faire horreur, elle crut même qu'elle était tout à fait changée; mais l'habitude l'emporta sur ces mouvements passagers. La grâce

[a] En 1647 et 1648.

revint à son secours dans une seconde prédication qu'elle entendit faire au Père. Dieu se rendit maître de son cœur, elle ne put retenir ses larmes, ni cacher jusqu'à quel point elle était touchée. Elle se leva du milieu de l'auditoire, et alla se jeter dans un confessionnal, pour y trouver le remède à tant de maux dont l'horreur la jetait dans la désolation. Sa conversion fut parfaite et constante, et les rigueurs que cette pénitente exerça sur elle-même furent extrêmes; elle se condamna à un jeûne perpétuel et à marcher nu-pieds toute sa vie, ce qu'elle observa fidèlement jusqu'à la mort. Les attaques des anciens compagnons de ses débauches ne servirent qu'à faire éclater davantage sa constance, et quand l'ennemi, qui vivait encore au dedans, altérait son repos, on l'a vue, pour amortir des flammes qui s'élevaient contre son aveu, se mettre jusqu'au cou, en plein hiver, dans un ruisseau qui passait devant sa maison, et y rester longtemps.

Quoique le P. Maunoir parût attaché particulièrement à l'instruction du diocèse de Quimper, il ne mettait point cependant de bornes à son zèle, et avec l'agrément de M. Du Louet, il travaillait volontiers dans les diocèses voisins; il pénétra jusque dans celui de Rennes, et fit quelques prédications à Saint-Georges de Raintambault où il était né. Il donna aussi ses soins à quelques autres paroisses dont les besoins pressants excitaient son zèle. Plusieurs recteurs voulaient le retenir dans la haute Bretagne, mais il ne put résister aux instantes prières que lui fit M. de Rieux, qui venait de rentrer enfin dans sa ville épiscopale. Il alla donc à Saint-Paul faire une mission dans l'église cathédrale [a]. La présence du pasteur augmenta la ferveur du troupeau, et les exercices de cette œuvre évangélique se firent avec beaucoup d'éclat et d'édification. Roscoff, l'île de Baz et Landernau profitèrent en-

[a] En 1649.

suite de la présence et des travaux des missionnaires, et comme les diocèses de Léon et de Quimper étaient contigus, les Pères passaient de l'un dans l'autre selon les occasions qui s'en présentaient.

Les désordres et l'aveuglement des paroissiens de Plounevez-Quintin leur parurent un objet digne de leur plus sérieuse application. Ce n'était que crapule, impudicité, querelles, irréligion. L'église était devenue un rendez-vous, où se liaient les parties de débauche ou de vengeance; on voyait souvent, à la sortie des vêpres, plus de deux cents hommes, séparés en deux troupes, aller dans une grande lande vider leurs différends à grands coups de massue. La mission y fut commencée huit jours avant la Pentecôte, et l'on faisait paraître beaucoup de froideur pour les exercices de piété; mais enfin, pendant que le P. Maunoir prêchait à la grand'messe, le jour de la Pentecôte, une grâce de conversion se répandit sur tout l'auditoire, on n'entendit que pleurs et gémissements, on détesta les désordres passés, on résolut d'y renoncer, et de les expier par la pénitence; toutes les querelles furent terminées et les inimitiés éteintes; on éloigna toutes les occasions d'impureté, on ne vint plus à l'église que pour honorer Dieu; enfin le P. Maunoir n'avait encore guère vu de changements qui lui eussent donné autant de consolation que celui de ces paroissiens.

Le recteur de Botoha, peu touché du bien que les missionnaires avaient fait à Plounevez-Quintin, n'était pas dans la disposition de les appeler dans sa paroisse, parce qu'il s'imaginait que leurs fonctions choquaient son autorité; mais un gentilhomme d'une piété et d'une valeur reconnues, touché de voir que, par l'entêtement de son pasteur, plus de dix mille personnes allaient être privées d'un secours qui leur était très-nécessaire, alla le trouver et le pressa avec de si vives instances d'inviter les Pères de venir à Botoha, que le recteur ne put se dispenser de

lui donner cette satisfaction; mais il n'en demeura pas moins dans ses préjugés, et quelques bons effets qu'eût eus la mission dans Botoha, il ne laissa pas de vouloir engager les recteurs du diocèse de Quimper à signer une consultation par laquelle il prétendait engager la Sorbonne à condamner les cantiques spirituels. Mais les autres recteurs, mal édifiés de l'animosité de celui-ci, répondirent qu'ils ne condamneraient point des cantiques que leur évêque chantait lui-même dans la visite de son diocèse.

L'accueil forcé et les contradictions du recteur de Botoha étaient des faveurs, en comparaison de ce qui arriva aux Pères à Saint-Gildas, autre paroisse du diocèse de Quimper. Personne ne voulut les loger, et ils furent contraints de passer trois nuits sous un escalier et sur de la paille qui avait servi longtemps à un pauvre mendiant. L'hôtesse qui leur donnait ce mauvais gîte, leur apporta le premier soir pour leur souper des œufs qu'elle avait pris sous la poule qui les couvait, un morceau de pain très-noir et du vin si aigre qu'on ne pouvait en boire; avec cela ils eussent été contents, si l'on se fût rendu à l'église pour les écouter. Mais ils se présentèrent inutilement, et furent enfin obligés de se retirer. Comme ils s'en allaient, l'hôtesse qui les avait reçus se mit dans la tête que ces hommes inconnus étaient des sorciers, qui prenaient la figure qu'ils voulaient, et qu'ils pourraient bien être les deux loups qui avaient dévoré depuis peu deux enfants dans le bourg. Ayant fait part de cette folle imagination à ses voisines, elle les persuada, et toutes ensemble se mirent à courir après ces prétendus sorciers pour les assommer. Tout ce que les Pères purent faire, ce fut de se sauver dans un village voisin. Les maris de ces femmes, indignés de leur extravagance et de leur emportement, vinrent avec leur recteur prier les Pères de retourner dans la paroisse ; mais le P. Maunoir, appelé ailleurs

par l'évêque de Quimper, fut obligé de remettre cette mission à une autre fois.

Il se rendit donc à la chapelle de Saint-Elouan, située dans une trève ou aide de la paroisse de Mur, appelée Saint-Guen. Il croyait que tout ce qu'il aurait à faire dans ce canton-là serait de disposer les peuples à la confirmation qu'ils devaient y recevoir, et il les y disposa en effet ; mais quand on eut appris qu'il était là, il y vint de tout le pays des environs des personnes de tout âge, de tout sexe, et de toutes conditions, par les confessions desquelles le P. Maunoir apprit enfin que ce n'était pas inutilement que M. Le Nobletz lui avait autrefois donné des instructions où il n'avait rien compris d'abord, mais qui commencèrent en cette occasion à lui être d'un grand usage. En un mot, ce fut là que la malheureuse expérience d'un grand nombre de personnes le convainquit que ce que l'on dit des sorciers et de la tyrannie du démon n'est point une chimère, et son zèle prenant de nouvelles forces, à la vue de la perte de tant d'âmes, il résolut de ne rien épargner pour faire la guerre au démon et détruire sa malheureuse domination. Nous ne prétendons pas épouser ici les sentiments du P. Maunoir sur ce point, ni exiger des lecteurs qu'ils pensent comme il a pensé ; mais nous sommes aussi bien éloignés de condamner en lui un zèle que l'Eglise a canonisé dans S. Charles, qui a eu la même crédulité que le P. Maunoir, et qui a travaillé chez les Grisons et ailleurs sur le même plan que lui. Si l'un et l'autre ont été dans l'erreur quant à la réalité effective des assemblées diaboliques, et de beaucoup d'autres choses qui en dépendent, ils ne l'ont point été, sans doute, quant à la disposition criminelle de ceux dont l'imagination empoisonnée avait corrompu le cœur, et qui croyaient faire par l'opération du diable les maux qui n'étaient les effets que des seules forces de la nature. Et d'ailleurs la grâce qui fait les saints ne rectifie pas toujours leurs défauts

naturels, au nombre desquels le plus dangereux n'est pas une crédulité timide, qui sert souvent plus à l'édification de l'Eglise, en détournant les fidèles de tout ce qui peut avoir l'apparence de mal, qu'un esprit plus vigoureux, qui, ne voulant se rendre qu'à l'évidence des démonstrations, marche souvent sur le bord des précipices, en cherchant dans cette vie une clarté et une précision qui ne nous sont promises que dans l'autre [a]. Le P. Maunoir connut alors, plus que jamais, la nécessité qu'il y avait d'associer à ses travaux de pieux ecclésiastiques; en effet, il en forma un grand nombre, et son école devint une pépinière de bons recteurs, de bons vicaires et d'ouvriers évangéliques, propres à faire l'œuvre de Dieu partout où les évêques voulurent les employer. Pour empêcher aussi l'abus des sacrements, et tirer des pénitents l'aveu de certains crimes dont ils ne s'accusaient point, ce qui changeait en poison les dons de Dieu les plus salutaires, le P. Maunoir inventa une méthode particulière d'interroger ceux à qui une fausse honte liait la langue dans la confession. Nous ne disconviendrons pas que cette méthode n'ait été exposée à beaucoup de contradictions de la part même de plusieurs ecclésiastiques pieux et savants qui, n'ayant point l'expérience qu'avait eue le P. Maunoir, condamnaient comme inutile ce que plusieurs épreuves lui avaient fait trouver nécessaire. On voulut même engager M. l'évêque de Tréguier à condamner cette méthode, et c'eût été la décrier absolument, car qui ne se serait pas rendu à la décision d'un aussi saint prélat, aussi zélé, aussi éclairé que l'était M. Balthasar Grangier ? Il voulut connaître avant que de juger, et ayant réduit la méthode à vingt-trois questions, il la porta à Paris, et la fit examiner dans une assemblée composée d'évêques, de docteurs de Sorbonne, de directeurs, de missionnaires,

[a] I Thess., v, 22.

de théologiens de toutes sortes d'états. La méthode fut généralement approuvée, et M. Bail, docteur de Sorbonne, sous-pénitencier de Notre-Dame, fut prié d'écrire le résultat de l'assemblée. Il le fit, et trouva la méthode du P. Maunoir si sûre dans la pratique, que, l'ayant réduite à sept demandes principales, il l'a insérée dans son livre *De triplici examine* [a], pour servir de règle aux confesseurs de ces sortes de pénitents, supposé la vérité du fait. L'évêque de Tréguier avait eu plusieurs occasions de se convaincre de cette vérité du fait; c'est pourquoi, ayant su le sentiment de tant de grands hommes, il approuva juridiquement la méthode et la conduite du P. Maunoir, par un écrit signé de sa main et scellé de son sceau. Le Père, plein de cette grande entreprise qu'il avait formée à Saint-Elouan, alla en recommander le succès à S. Corentin dans l'église cathédrale de Quimper vers la fin de l'an 1649. L'année suivante [b], qui fut une année de grâce et de jubilé, devint favorable à son dessein, et il profita de ce temps de bénédiction pour remettre dans la liberté des enfants de Dieu beaucoup de ceux que le démon avait retenus jusque-là dans un triste et malheureux esclavage.

Cet ouvrier, si plein d'ardeur et de zèle, demandé de tous côtés, s'abandonna tellement à sa ferveur pendant toute cette année, qu'il tomba malade. On se servit de cette considération pour le porter à se modérer dans la suite; mais il écoutait peu ces sortes de conseils. Quand il fut guéri, une sainte veuve fort humble et fort simple l'arrêta un jour en pleine rue, et lui fit à peu près la même remontrance que Jéthro fit à Moïse : « Pourquoi faites-» vous seul l'ouvrage de vingt missionnaires? Que n'asso-» ciez-vous des ecclésiastiques à votre emploi? vous au-» riez du secours, Dieu y trouverait sa gloire, et le

[a] P. 718. — [b] En 1650.

» prochain son salut. » Il répondit, avec sa douceur ordinaire, que Dieu prendrait soin de le soulager, et qu'il lui viendrait bientôt des compagnons qui s'offriraient d'eux-mêmes. Cette société ne tarda pas en effet à se former. M. Galerne, recteur de la paroisse de Mur, homme d'une grande piété, voulant mettre la première pierre à une nouvelle chapelle qu'il allait faire bâtir sur le tombeau du saint anachorète Elouan, en reconnaissance de ce qu'il y avait recouvré deux fois la santé, invita le P. Maunoir à se trouver à la cérémonie. Le Père y alla, et y prêcha au plus nombreux auditoire qu'il eût encore eu. Son discours réveilla l'ancienne dévotion que l'on avait eue à S. Elouan, et le tombeau de ce saint anachorète, négligé depuis longtemps, devint aussi célèbre que jamais, parce que ceux qui s'étaient trouvés à la cérémonie, s'étant répandus au sortir de là en quatre ou cinq diocèses, y portèrent le nom et la mémoire de S. Elouan ; ce qui produisit un concours si grand et si accablant, que le P. Maunoir et son compagnon ne purent suffire à confesser tous les pèlerins. M. Galerne et ses prêtres, au nombre de six, partagèrent le travail avec les missionnaires, et ayant reconnu dans cette occasion le grand service que ces ouvriers évangéliques rendaient au public, se trouvèrent tous portés intérieurement à se dévouer aux missions. Le recteur, tout le premier, en alla demander la permission à l'évêque de Quimper, qui la lui accorda, de même qu'aux six prêtres qui suivirent l'exemple du recteur. Le P. Maunoir ayant reçu ce nouveau renfort, qu'il associa avec joie, l'employa d'abord au même lieu de Saint-Elouan, et puis le conduisit en diverses paroisses des diocèses de Quimper et de Léon, où ces nouveaux soldats de Jésus-Christ s'estimèrent heureux d'avoir donné leurs sueurs pour rétablir son règne dans les âmes.

Pendant que les missionnaires travaillaient sur les con-

fins du diocèse de Léon [a], le P. Maunoir apprit que M. Le Nobletz était à l'extrémité. Il alla aussitôt le voir, avec le P. Bernard, et laissa la conduite du travail à M. Galerne. Le saint vieillard sortait de sa seconde agonie quand les Pères arrivèrent, et se trouva assez tranquille pour pouvoir s'entretenir confidemment avec eux. Le P. Bernard, affligé d'un asthme qui le fatiguait beaucoup, et d'une douleur dans une jambe qui l'incommodait extrêmement dans les voyages qu'il faisait à pied, consulta M. Le Nobletz sur le parti qu'il avait à prendre, parce qu'il se trouvait balancé entre sa propre inclination, qui le portait au travail, et le sentiment de la plupart de ses amis, qui lui conseillaient de se retirer. A sa prière, M. Le Nobletz, prononçant sur cette question, lui dit : « Allez, mon Père, » tant que la jambe pourra vous porter ; et quand elle ne » vous portera plus, faites-la porter en mission jusqu'à la » mort. » Après cette décision, à laquelle se tint le P. Bernard, le malade, plus attentif au bien des âmes qu'à sa propre consolation, voulut que les Pères allassent rejoindre les missionnaires où ils les avaient laissés, et promit au P. Maunoir de l'avertir, quand il en serait temps, de venir recevoir son dernier soupir. Les Pères ayant rejoint leurs compagnons, et leur ayant communiqué le feu divin qu'ils avaient puisé auprès de ce saint prêtre, s'employaient avec eux à la conversion d'un grand peuple, lorsqu'on vint avertir le P. Maunoir de retourner incessamment auprès de M. Le Nobletz, qui l'en priait. Le Père quitta tout pour se rendre au Conquet ; et le moribond, qui semblait avoir fermé les yeux du corps pour ne plus ouvrir que ceux de l'âme, regarda tendrement son successeur, lui dit que c'était à cette fois qu'il allait mourir entre ses mains, lui exposa l'état de sa conscience et le pria de lui donner la dernière absolution. Cet homme ad-

[a] En 1652.

mirable passa la dernière nuit de sa vie dans les exercices les plus propres à glorifier son maître, et le lendemain matin, rassemblant tout ce qui lui restait de forces pour consommer son sacrifice dans les flammes du plus pur amour, il expira la bouche collée sur le crucifix que le P. Maunoir lui présentait à baiser. Ce digne successeur de M. Le Nobletz, tout soumis qu'il était aux ordres de Dieu, ne laissa pas de pleurer un si bon maître. Il tâcha de se consoler en faisant son oraison funèbre. Les larmes lui tombèrent souvent des yeux dans le cours d'une action si touchante, et tous les assistants firent aussi l'éloge du mort par leurs soupirs et par leurs larmes. Le Père, témoin de plusieurs guérisons miraculeuses, qui s'étaient faites en sa présence, alla retrouver les missionnaires, et voyant que le récit qu'il leur faisait de sa mort les touchait extrêmement, il leur dit : « Si nous envions sa » mort, imitons sa vie. » Et sur cela il donna de nouvelles occupations à leur zèle.

Le nombre des ouvriers évangéliques augmentait chaque jour, et le P. Maunoir, les employant chacun selon son talent, en tira de très-grands secours. Au plus fort de ces agréables succès, le P. Bernard se trouva si mal à Merléac, paroisse du diocèse de Quimper [1], sur les confins de celui de Saint-Brieuc, qu'il ne pouvait plus marcher. Se souvenant alors de la parole de M. Le Nobletz : « Quand la jambe ne vous portera plus, faites-la porter, » il céda aux prières du P. Maunoir, prit un cheval et se rendit à Quimper avec son compagnon, qui, pour le déterminer par son exemple, en avait aussi pris un. Mais il n'usa pas longtemps d'une indulgence dont il avait eu tant de peine à accepter l'effet ; il mourut le samedi avant le premier dimanche de l'Avent, comme il se disposait à suivre le P. Maunoir dans une nouvelle mission. Le

* [1] Aujourd'hui de celui de Saint-Brieuc.

P. Maunoir, privé d'un compagnon qui lui était si cher, prit des Pères du collége, avec lesquels il alla faire la revue de quelques paroisses qu'il avait déjà instruites, et annoncer le salut et la paix de Dieu dans quelques autres où il n'avait pas encore travaillé. Ce fut dans ce voyage que Dieu lui donna un illustre missionnaire séculier pour le consoler du Jésuite qu'il venait de perdre.

Depuis plusieurs années, une veuve de qualité et de grande vertu, madame de Kerasan, attirait le P. Maunoir dans les paroisses qui lui appartenaient, et l'obligeait à loger chez elle, afin d'engager son fils, dont elle demandait sans cesse la conversion à Dieu, à entendre le Père. Ce fils était M. de Trémaria [1], qui s'était défait de sa charge de conseiller au parlement de Bretagne, et s'était retiré dans une de ses terres. Il avait eu en effet plusieurs conversations avec le P. Maunoir, mais elles n'avaient pas encore eu le fruit que souhaitait madame de Kerasan. Enfin le Père venant à Kerasan après la mort de son compagnon, pria Dieu avec une grande affection de cœur d'appeler à l'état ecclésiastique et aux missions M. de Trémaria, très-propre à remplacer le P. Bernard. Sa prière monta jusqu'au trône de Dieu, et fut exaucée. M. de Trémaria, qui ne songeait à rien moins qu'à se convertir, se trouva changé tout d'un coup, sentit naître en son cœur une violente aversion du monde, la haine du plaisir, et un penchant extraordinaire à se donner entièrement à Dieu. Cependant il vit le P. Maunoir, sans se déclarer encore à lui le premier jour. Le lendemain matin, dans l'incertitude où il était encore du parti qu'il avait à prendre, et disant avec l'apôtre : « Seigneur ! que voulez-vous que je fasse ? » il aperçut le P. Maunoir qui sortait, le sac sur le dos et le bâton à la main, pour aller en mission. Dès ce même instant, il se trouva déterminé

[1] Il se nommait Nicolas Saluden, seigneur de Trémaria.

à suivre l'exemple de ce missionnaire. Il se rendit à Plogoff, paroisse qui dépendait de lui, où le Père devait travailler pendant le Carême. Il assista à tous les exercices qui s'y firent ce jour-là, et voyant les bons effets qu'ils produisaient sur lui et sur les autres, il résolut de renoncer au monde et d'embrasser la vie apostolique. Il s'ouvrit au Père de son dessein, et le Père, de son côté, lui fit confidence de la prière qu'il avait adressée à Dieu en venant à Kerasan. Suivant le conseil du P. Maunoir, M. de Trémaria s'en alla à Paris, et se retira au séminaire des Missions-Etrangères, pour s'y disposer aux ordres sacrés et aux fonctions auxquelles il se dévouait.

Là, s'étant mis sous la direction du P. Bagot, dont nous avons donné la Vie, il se forma bientôt à la pratique de l'oraison, et devint un homme très-intérieur.

Le P. Maunoir continua son œuvre, avec son zèle ordinaire, dans les diocèses de Quimper et de Tréguier. Le travail fut si grand dans celui-ci que deux de ses associés y succombèrent; mais la maladie ne put amortir le feu de leur charité; ils confessaient dans leurs chambres les hommes qui se présentaient. M. de Trémaria vint à leurs secours aussitôt qu'il eut reçu les ordres sacrés, et le P. Maunoir, voulant mettre son zèle à profit, l'engagea à faire son essai comme missionnaire dans la chapelle de Saint-Tugean [a], qui n'était pas loin de chez lui, et où il devait se rassembler un grand peuple le jour de Saint-Jean-Baptiste, pour gagner les indulgences. M. de Trémaria n'avait point parlé la langue bretonne depuis l'âge de huit ans; cependant le P. Maunoir se trouva inspiré de l'engager à confesser en cette langue, et le nouveau missionnaire trouva qu'il l'entendait si bien, quoiqu'il l'eût si longtemps négligée, qu'il entreprit de s'en servir pour l'instruction de ses vassaux. Il n'avait qu'à se montrer

[a] Dans la paroisse de Primelin, diocèse de Quimper.

pour les convertir, et le P. Maunoir, voyant les choses dans une si heureuse disposition, le laissa achever seul ce qu'ils avaient commencé ensemble, et s'en retourna dans le diocèse de Tréguier [a], où l'évêque lui-même, qui l'avertissait de ménager ses missionnaires, s'abandonnait à son zèle sans modération, et se tenait au confessionnal, hors les temps des repas, depuis quatre heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Le P. Maunoir lui représenta qu'il faisait ce qu'il avait condamné dans les autres; sur quoi le prélat lui fit cette réponse : « Je reconnais qu'il y » a des occasions où l'on ne peut se modérer, et où, lais» sant à Dieu le soin du pasteur et des ministres, il faut » se donner tout entier aux besoins du troupeau. » L'évêque de Tréguier, ayant été obligé de quitter les missionnaires pour quelque temps, les envoya à Notre-Dame de Gueaudez [1], où le concours fut prodigieux. Le P. Maunoir, voyant cette foule empressée, profita de cette rencontre pour augmenter le culte de la sainte Vierge, en distribuant à tous les pèlerins un chapelet fort court, qu'il appelait la *petite couronne*, composée du Symbole de la foi, de trois *Pater* et de douze *Ave Maria*.

Il s'éleva de grandes contradictions à Bourg-Briac contre les missionnaires, mais enfin l'arrivée du prélat dissipa tous les nuages qui s'étaient formés contre eux. Celle de M. de Trémaria, qui fut invité à cette sainte entreprise, augmenta considérablement le crédit du P. Maunoir, et fit une grande impression sur tout le monde. On ne pouvait voir un gentilhomme de distinction, autrefois conseiller au parlement, devenu prêtre et missionnaire,

[a] En 1657.

* [1] Chapelle célèbre située dans la paroisse de Ploulec'h, près de Lannion, et nommée aussi Coz-laudet. On prétend que ce lieu n'est autre que l'ancienne cité de Lexobie, premier siége des évêques de Tréguier; mais cette tradition n'est appuyée par aucun monument authentique.

pour procurer le salut des peuples, sans être touché d'un si grand exemple. A cette grâce extérieure Dieu en joignit d'intérieures, si puissantes, que tout le canton changea de mœurs, et persévéra dans le bien avec constance.

Le P. Maunoir, étant retourné dans le diocèse de Quimper, y instruisit plusieurs paroisses, et tomba enfin malade à Plounevez-Porzé, dans le canton de Douarnenez. Il fallut le transporter à Douarnenez, et sa maladie eût été longue, si la veuve chez laquelle il était logé, et deux autres veuves, toutes trois femmes d'une grande piété [a], n'eussent été inspirées de demander à Dieu de leur envoyer la maladie du Père, et de la partager entre elles. La fièvre leur prit en même temps à toutes les trois, et le soir même que commença leur premier accès, le Père se trouva si bien guéri qu'il retourna dès le lendemain reprendre son travail. C'est un fait qu'il a rapporté dans ses Annales; mais il n'en est pas le seul témoin; son hôtesse l'a rapporté de même avec serment, dans une déclaration qu'elle fit avant de mourir, conforme à ce qu'elle en avait raconté plusieurs fois auparavant.

Nous ne suivrons pas le P. Maunoir dans toutes les missions qu'il fit ensuite dans les diocèses de Saint-Brieuc, de Quimper et de Tréguier; mais nous ne pouvons nous dispenser d'offrir au lecteur l'édification d'une conversion signalée. Une femme pécheresse du diocèse de Tréguier, qui avait engagé dans le crime jusqu'à sa propre fille, conçut à la fin d'une mission tant d'horreur de sa vie scandaleuse, qu'après avoir fait une confession secrète de ses désordres, elle voulut en faire une pénitence publique. Elle alla, à la face de tout le monde, se prosterner aux pieds de son évêque, et lui demanda pardon du mal qu'elle avait fait dans son diocèse. Non contente de

[a] Marguerite Poulavec, Catherine Daniellou, Thomasse Rolland.

cette démarche, un dimanche, comme on allait à la procession, le matin, elle fit une espèce d'amende honorable devant la porte de l'église, en priant tout le monde de lui pardonner ses crimes, qu'elle était résolue de ne se pardonner jamais. En effet, après avoir retiré sa fille de ce mauvais commerce, elle répara le scandale passé par une vie exemplaire et pénitente.

Dans la petite ville du Faou, dont l'église n'était qu'une succursale de la paroisse de Rosnohen, le concours fut si grand à la mission qu'on fut obligé de faire ce qu'on n'avait point encore fait: les ouvriers évangéliques se séparèrent en deux bandes, dont l'une alla à Rosnohen, et l'autre demeura au Faou, et les exercices de la mission se firent en même temps dans les deux églises. Ce fut là où fit son apprentissage un ecclésiastique fort connu depuis en la Basse-Bretagne, nommé M. Turmel, qui était alors plein de feu, et qui avait de grands talents pour la chaire. Il prêchait avec tant de force, et en même temps avec tant d'élégance, dans sa langue bretonne, qu'on l'appelait le Cicéron de la Basse-Bretagne [1].

M. l'évêque de Quimper, qui était né dans la paroisse de Loc'hperhet, voulut qu'elle jouît aussi du bien qu'il procurait aux autres [a]; mais le P. Maunoir pensa trouver la mort où ce prélat avait reçu la vie. Conduisant la procession, le jour de Saint-Jean-Baptiste, à une chapelle dédiée à ce saint précurseur, sa présence déconcerta les danses que l'on préparait. Les enfants, qui marchaient à la tête de la procession, et qui chantaient les cantiques, l'emportèrent sur les instruments; et le Père se mit sur le

[1] L'épithète ne surprendra que ceux que leur ignorance porte à regarder le breton comme un jargon misérable; mais ceux qui ont quelque teinture de cette ancienne langue des Celtes sont convaincus qu'elle est susceptible d'ornements, de figures, et des plus grands mouvements, et par conséquent très-propre à l'éloquence.

[a] En 1660.

premier degré de la base d'une grande croix qui est devant la chapelle, dans le dessein de faire une prédication. Un hautbois, en colère de ce qu'on lui faisait perdre sa journée, fendit la presse pour tirer le Père de sa place, et jouer au même lieu où il voulait prêcher. On arrêta ce furieux; mais en même temps un gentilhomme accoutumé au crime, et qui avait tué deux hommes depuis peu, s'avança pour percer le Père de son épée. Il l'avait déjà tirée à demi du fourreau, lorsque le P. Maunoir, courant à lui, le désarma, plutôt pour empêcher que Dieu ne fût offensé, que pour éviter de mourir; car, selon la disposition de son cœur, il eût été ravi d'avoir cette conformité avec S. Jean-Baptiste, et que la danse eût été l'occasion de sa mort. On éloigna le gentilhomme, et le Père, étant remonté sur la marche de la croix, prêcha aussi tranquillement que s'il ne fût rien arrivé.

Il passa ensuite dans le diocèse de Vannes [a], et de là il fut appelé dans celui de Rennes. Dès qu'il fut arrivé dans la capitale, M. Du Plessis-Ravenel, conseiller au présidial, lui mit entre les mains une somme de dix-huit cents livres, que lui avait confiée M. Constantin, conseiller au parlement, pour être employée en bonnes œuvres. C'est ainsi que la Providence prévint les besoins du P. Maunoir, qui, sans cette ressource, aurait été obligé de discontinuer ses missions cette année et la suivante, à cause de la disette du blé qui tourna, pendant ces deux années, toutes les charités du côté des pauvres. Par ordre de M. l'évêque de Rennes, on fit d'abord les instructions dans la prison du palais, et ensuite à l'hôpital. Rien ne toucha plus les personnes de qualité, dans cette rencontre, que de voir au nombre des missionnaires M. de Trémaria, qui faisait triompher la modestie, la mortification et la charité, sur le même théâtre où il avait auparavant donné des exemples con-

[a] En 1661, 1662 et 1663.

traires. De la ville capitale, les missionnaires passèrent dans les autres paroisses du diocèse. A Fougères, où le travail fut le plus grand, le nombre et la qualité des ouvriers qui s'y rassemblèrent étaient très-capables de donner de l'éclat à la mission; mais ce ne fut pas un éclat sans fruit. Plus de quarante recteurs amenèrent là leurs paroisses en procession, et tant de ces paroissiens y demeurèrent pour assister aux exercices, que la plupart trouvant les maisons et les places de la ville pleines, furent obligés de camper dehors; plusieurs attendaient deux jours et deux nuits au confessionnal sans prendre de nourriture, plutôt que de s'en retourner sans s'être réconciliés avec Dieu, et sans avoir gagné l'indulgence. Ces longues diètes, et l'incommodité du logement, causèrent de grandes maladies qui donnèrent aux missionnaires un surcroît d'occupation. L'excès de la fatigue fit perdre la santé au P. Jacquesson, compagnon du P. Maunoir, et coûta la vie au P. Lochet, jésuite, et au recteur d'Ergué-Armel, dont le premier mourut à Rennes peu de jours après la mission, et l'autre à Saint-Georges de Raintambault. Quand les anciens de cette paroisse virent le P. Maunoir monter en chaire, ils pleurèrent de joie en se ressouvenant de l'avoir vu, petit enfant, mener ses compagnons à l'église, et monter dans la même chaire pour y réciter les prières, et d'avoir prédit dès lors que le fils d'Isaac Maunoir serait un grand homme de bien et un prédicateur zélé. Ils ne s'en tinrent pas là, et plus heureux que les habitants de Nazareth, ils reçurent avec docilité les paroles de salut annoncées par un prophète, de l'enfance et de l'éducation duquel ils avaient été témoins, et le reste de la paroisse suivit leur exemple.

Le P. Maunoir, qui mettait tous les moments à profit, avait fait quelques courses dans le diocèse de Quimper, dans un intervalle qui se passa entre la mission de Rennes et celle de Fougères. La Providence le conduisit

dans deux paroisses, où le travail qui se présentait ne demandait pas un courage moindre que le sien. La dyssenterie y faisait de si grands ravages, qu'on y enterrait cinq ou six personnes dans une même fosse. Aucun malade ne fut privé de la consolation de le voir, et de recevoir au moins le sacrement de pénitence. A son retour à Quimper, il fut saisi du même mal qui venait d'enlever tant de personnes. Aussitôt qu'il fut guéri, il alla à Plevin, à la prière de madame de Kerlouet, gouvernante de Carhais. Il y délivra, dit-on, de la possession du démon un jeune homme que M. de Queriolet n'avait pu guérir ; et ce jeune homme, qui attribuait son malheur à l'ivrognerie, profita si bien de sa disgrâce, qu'il mena depuis une vie très-sobre, si dévote, qu'il communiait tous les dimanches; et si pénitente, qu'il allait toujours nu-pieds, depuis, même au plus fort de l'hiver. Comme le Père était à Trebrivan, un gentilhomme nommé M. de Pennanech de Kerjegu, qui avait donné un fonds au collége de Quimper pour faire des missions tous les ans, mourut dans cette paroisse, avec la consolation de recueillir les fruits de sa charité, par l'assistance du P. Maunoir, et les prières de tous ceux qui jouissaient de l'avantage qu'il leur avait procuré.

Après que le Père eut satisfait à ce que souhaitait l'évêque de Rennes, il tâcha de contenter aussi les autres prélats. Il fut à l'ile de Baz, à la prière de l'évêque de Léon, et retourna dans le diocèse de Vannes, à la sollicitation de M. de Rosmadec, qui occupait alors ce siége. On lui fit un crime, auprès de celui-ci, de ce que dans les processions il faisait porter la croix par un prêtre, et l'on prétendit qu'il y avait de l'indécence. Le Père remontra que dans une cérémonie où l'on retraçait le mystère de notre rédemption, il convenait beaucoup mieux à un prêtre qu'à un laïc, de représenter Notre-Seigneur chargé de sa croix; et que S. Charles, cardinal et archevêque de

Milan, n'avait pas jugé qu'il fût indigne de lui de porter la croix à une procession publique. M. de Rosmadec, persuadé que le Père avait raison, imposa silence à ceux qui blâmaient sa conduite, et lui permit de continuer de donner cette fonction à des prêtres. Il assista à l'ouverture de la mission qui se fit à Plumeliau, après celle de Caudan, et, en se retirant, il laissa au P. Maunoir, M. de Kerlivio son grand vicaire, homme d'une vertu sublime, dont nous parlerons en son lieu, qui fut si édifié de tout ce qu'on fit à Plumeliau, qu'il mena le P. Maunoir et tous ses compagnons dans la paroisse de Pleumergat dont il était recteur. De là, le Père se rendit à Quimperlé, où, pendant la rigueur de l'hiver, passant à son ordinaire, de l'autel au confessionnal, du confessionnal à la chaire, et de la chaire, tout en eau qu'il était, encore au confessionnal, il gagna une pleurésie dangereuse, qui le mit en peu de jours à l'extrémité. Il reçut l'extrême-onction et le saint viatique; et ce pain de vie le préserva de la mort, contre l'attente de tout le monde. Il eut même la consolation de finir la mission de Quimperlé à sa manière ordinaire, et alla aussitôt après à Tonquedec, dans le diocèse de Tréguier, où il fut conduit par des ouvriers nouveaux qui venaient le seconder. Le plus considérable était un docteur de Sorbonne, appelé M. de Meur, supérieur du séminaire des Missions-Étrangères, fort connu en Bretagne sous le nom de prieur de Saint-André, et dont nous avons donné la vie[1]. Il était né dans cette paroisse, et il y était venu exprès pour travailler sous les ordres du P. Maunoir. Ce docteur, qui était un homme éclairé, admirait sans cesse les prodigieux effets que produisaient dans tous les cœurs les discours du P. Maunoir, et se trouvait comme forcé de reconnaître que c'était

[1] Tome IV, p. 354.

Dieu même qui parlait par l'organe de cet admirable missionnaire.

Deux choses contribuaient extrêmement à donner de l'efficacité aux discours du P. Maunoir : la première était la vertu du prédicateur; et l'autre était la disposition des auditeurs, préparés à la docilité par les exercices de la mission. Il est vrai que le P. Maunoir ne disait rien que de commun, parce qu'il n'avait à parler qu'à des personnes grossières; mais il avait un grand talent pour enseigner; nul n'expliquait mieux les mystères de la religion; il avait fait une étude particulière des mœurs du pays, il savait les défauts de chaque état et de chaque condition, et avait l'art de les censurer vigoureusement; il était insinuant et pathétique; ses yeux tendres et vifs, son action ordinairement modérée, mais quelquefois aussi fort animée, le son de sa voix plein de force et d'onction: tous ces avantages réunis pénétraient les cœurs, et attendrissaient tout l'auditoire. Mais ces talents produisaient encore moins d'impression que l'estime qu'on avait de sa sainteté. On voyait en lui toutes les vertus qui font l'homme apostolique, une charité qui embrassait tout et suffisait à tout, et qui n'avait de préférence que pour les plus pauvres et les plus misérables; un empire si grand sur ses passions, qu'il paraissait n'en avoir aucune autre que celle d'avancer la gloire de Dieu; un zèle infatigable, une piété angélique, une humilité charmante; la grâce de la prière, par laquelle il obtenait de Dieu les faveurs les plus extraordinaires; tant de vertus jointes ensemble avaient déjà prévenu et persuadé les cœurs, avant qu'il se présentât pour faire retentir aux oreilles la parole du salut. D'ailleurs que manquait-il pour être touchés, à ceux qui avaient suivi les exercices de la mission, tels que sont l'assistance aux instructions et aux catéchismes, les confessions générales ou particulières, les communions, les prières, les jeûnes, les austérités? Mais ce qui

fait voir que l'esprit de Dieu remuait les cœurs, en même temps que tant de choses contribuaient extérieurement à les ébranler, ce fut l'heureux changement qui se fit dans presque tous les lieux où le P. Maunoir jeta la semence de la parole divine. Les mauvaises coutumes étaient abolies, les occasions du mal retranchées ; plus de danses, plus de chansons déshonnêtes, plus d'assemblées de nuit, plus de débauches ; on passait à l'église le temps qu'on avait donné auparavant au cabaret et au jeu ; ceux qui ne priaient point Dieu avant ce temps-là avaient soin que leurs enfants et leurs domestiques le priassent, et leur faisaient eux-mêmes la prière le soir et le matin ; on fréquentait le tribunal de la pénitence et la sainte table, au lieu qu'à peine en approchait-on auparavant une fois l'an ; ceux qui ne s'étaient point parlé depuis plusieurs années mangeaient alors ensemble, et ceux qui se voyaient trop auparavant ne se voyaient plus du tout ; les gentilshommes traitaient doucement leurs vassaux, payaient les gages de leurs domestiques, et acquittaient leurs dettes ; les domestiques ne volaient plus leurs maîtres ; enfin un changement édifiant et stable distinguait les lieux par où le P. Maunoir avait passé, comme s'il y eût laissé une trace de lumière, et le bien que Dieu fit par lui subsista longtemps, sans céder aux impressions de la corruption qui nous entraîne sans cesse au relâchement. Il est vrai que ces fruits de bénédiction ne sont pas dus au P. Maunoir seul ; beaucoup de pieux ecclésiastiques de toutes sortes de pays, d'âges et de conditions, se joignaient à lui pour travailler ensemble à l'œuvre de Dieu. Il y en avait plus de mille dans cette sainte association, qui avaient pour but de faire régner Jésus-Christ dans les cœurs ; et comme tous ne pouvaient pas servir ensemble, ils le faisaient successivement chacun à son tour, par bandes de trente ou quarante, ou quelquefois de cinquante ensemble, selon qu'ils

étaient mandés. Et plus cette institution s'est trouvée utile, plus on doit en savoir de gré au P. Maunoir qui en fut l'auteur. Il régnait une union parfaite entre eux et le P. Maunoir, auquel ils déféraient volontairement l'usage de la supériorité, dont il n'exerçait jamais les droits avec plus de joie, que quand elle l'autorisait à servir les autres. Les amis de ces ministres du Seigneur se plaignaient quelquefois de ce que le Père ne modérait pas assez le travail; mais il s'épargnait lui-même moins que personne, et disait souvent qu'on mourait aussi bien dans l'oisiveté que dans le travail. Quant aux missionnaires eux-mêmes, ils étaient fort éloignés de se plaindre, et leur zèle ardent n'avait jamais assez d'occupation à leur gré. Quelle école pour de jeunes ecclésiastiques ! Quelle édification pour le public ! Quelle émulation entre eux ! De là vinrent les diverses associations de missionnaires que l'on a vues en Bretagne jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, qui cultivaient avec beaucoup de fruit la plupart des diocèses de cette province ; et tout le bien qu'elles faisaient remontait en quelque sorte au P. Maunoir, comme à celui dont Dieu s'était servi pour former cette armée formidable aux puissances des ténèbres. Les missions continuèrent à peu près sur le même pied que le P. Maunoir les pratiquait, et c'est ce qui nous engage à donner ici un léger crayon de la forme de ses missions et des exercices qu'il y faisait pratiquer.

Aussitôt qu'il avait déterminé, de concert avec les supérieurs ecclésiastiques, de faire une mission dans quelque paroisse, il commençait par s'assurer des ouvriers dont il avait besoin ; leur envoyait une lettre circulaire, pour les inviter au travail de la part du maître de la moisson, et animait leur zèle, en leur proposant la récompense qui devait couronner leurs fatigues. Quelques semaines avant la mission, il écrivait aussi au recteur du lieu où elle devait se faire, pour l'avertir du jour qu'on

l'ouvrirait, et le prier de l'annoncer dans sa paroisse et le faire savoir dans les paroisses voisines. Avant de partir pour se trouver au rendez-vous, il invoquait la sainte Vierge, patronne générale de ses missions, S. Michel et S.Corentin ses protecteurs ordinaires, et le patron de l'endroit qu'il allait instruire. Quand il partait de Quimper, il disait la messe un jour avant son départ, dans l'église cathédrale dédiée à S.Corentin, pour implorer la continuation de son secours; ensuite il prenait congé du prélat, et lui demandait la continuation des pouvoirs qu'il lui avait accordés pour lui et pour ses compagnons. Quand il travaillait dans un autre diocèse, il commençait toujours par saluer l'évêque, et le prier de lui donner son mandement et les pouvoirs nécessaires. En approchant de la paroisse où était le rendez-vous, il invoquait les bons anges de ce canton pour les inviter à lui aider, et aux autres missionnaires, à convertir tout le pays. Avant d'entrer dans la maison où il devait loger, il allait à l'église adorer le premier maître; sa seconde visite était chez le recteur de la paroisse. Un ou deux jours avant la mission, ou le jour même qu'elle commençait, on voyait arriver de divers diocèses des missionnaires, la plupart à pied, le bâton à la main, le bréviaire sous le bras, tous à leurs frais, qui sacrifiaient avec édification leurs intérêts temporels et leur santé au salut de leurs frères; et les recteurs des paroisses des environs amenaient des processions nombreuses de leurs paroissiens pour assister à l'ouverture de la mission. Cette ouverture se faisait après les vêpres, par une procession où l'on portait le Saint-Sacrement, après quoi le Père montait en chaire, lisait la bulle de l'indulgence, et faisait voir l'obligation où l'on était de profiter de ces jours de salut. Il proposait ensuite l'ordre du jour qu'on devait observer le lendemain et pendant tout le cours de la mission, et exhortait tout le monde à la diligence et à l'assiduité. S'étant retiré avec ses missionnaires dans le

logis qui lui était préparé, il assignait à chacun sa chambre et son lit, réglait l'ordre des messes, et marquait à tous ce qu'ils devaient faire le lendemain; la prière se récitait ensuite en commun, et l'on se retirait pour se disposer au travail par quelques heures de repos. En quelque saison que ce fût, les missionnaires se levaient à quatre heures. Le Père était toujours le premier levé, et allait, la clochette à la main, réveiller les autres, pendant que la grosse cloche appelait tout le monde à l'église. Le dernier levé était condamné à lire pendant le repas ou à servir à table. Un ou deux ecclésiastiques, chargés de faire la prière, se rendaient à l'église, pendant que le Père assemblait les autres pour réciter l'office ensemble; après quoi l'on faisait la méditation, si la foule des pénitents n'engageait les confesseurs à quitter Dieu pour Dieu. La méditation finie, les missionnaires, précédés du P. Maunoir, allaient à l'église deux à deux, en récitant à deux chœurs le *Veni Creator* et quelques autres prières. Après avoir adoré le Saint-Sacrement, ils se partageaient, les uns pour le confessionnal, et les autres pour l'autel. Le Père disait la première messe, et pendant qu'il s'habillait, un ecclésiastique exposait au peuple les motifs de l'institution de ce sacrifice, et comme on devait l'offrir conjointement avec le prêtre; ce qui était encore expliqué dans un cantique que l'on chantait dans cette occasion. A la fin de la messe, le même ecclésiastique qui avait enseigné les motifs pour lesquels on devait l'entendre, apprenait les grâces que l'on avait à rendre à Dieu de l'avoir entendue, et l'on chantait le cantique où cette action de grâce est contenue, qui sert aussi à remercier Dieu après la communion. Aussitôt après, le Père montait en chaire, et commençait par une conférence où il permettait aux auditeurs de l'interroger sur les doutes qu'ils avaient touchant la conscience et la religion; et c'est par là qu'il apprenait souvent les superstitions, les mauvaises coutumes

et les désordres de la paroisse. Après avoir ainsi concilié l'estime et la bienveillance de son auditoire, il faisait un discours suivi, et aussitôt il se mettait au confessionnal. Alors l'ecclésiastique qui faisait l'office de chantre menait le peuple hors de l'église, dans quelque chapelle voisine ou dans le cimetière, où il montrait à chanter les cantiques, et entremêlait le chant de quelques instructions. A dix heures il y avait un second sermon, qui était suivi de la communion, à laquelle le peuple était disposé par le Père, qui, se tenant debout sur le marchepied de l'autel, enseignait avec quels sentiments intérieurs il fallait approcher de la sainte table, et faisait produire à l'assistance les actes qui exprimaient ces sentiments. Il mettait fin à cette instruction par un cantique propre à l'imprimer dans le cœur et dans la mémoire. Il en chantait la première stance, et les communiants la répétaient après lui ; et quand tout le cantique avait été récité de cette sorte, les communiants, arrangés en bon ordre, recevaient la sainte Eucharistie. La communion était suivie du cantique d'action de grâce. Un quart d'heure avant midi, le Père sonnait la clochette pour avertir les missionnaires de se disposer à sortir de l'église. A midi il sonnait une seconde fois, et alors les confesseurs se rendaient devant le Saint-Sacrement, où l'on disait l'*Angelus*, après quoi ils se retiraient deux à deux en récitant le *Te Deum*. Avant le dîner, tous faisaient leur examen de conscience, et puis on se mettait à table. On lisait pendant tout le repas ; on commençait d'abord par l'Ecriture sainte, et puis on prenait quelque livre de piété. Le repas était suivi d'une conférence qui, donnant quelque relâche à l'esprit, était cependant fort instructive ; le compagnon du Père y présidait, et elle durait au moins une heure. Pendant ce temps-là, le Père faisait le catéchisme au peuple ; exercice qui lui paraissait d'une si grande importance, qu'il ne voulait s'en fier qu'à lui-même. Son compagnon ramenait les missionnai-

res à l'église après la conférence, et ils se mettaient dans le confessionnal, aussi bien que le Père, qui laissait alors ses auditeurs à celui qui était chargé d'apprendre à faire la prière et à chanter les cantiques; celui-ci leur apprenait à dire le chapelet, et le faisait réciter à deux chœurs. Il conduisait ensuite l'assemblée au même lieu où il l'avait conduite le matin, et l'entretenait dans les mêmes occupations qu'on y avait eues avant le dîner. L'hiver, à quatre heures du soir, et l'été à cinq, il y avait un autre sermon qui était suivi du salut, où l'on exposait le Saint-Sacrement. Les exercices finissaient par la prière du soir, qui se faisait en chantant des cantiques spirituels, où le Père avait fait entrer l'examen de conscience et tous les sentiments dans lesquels un chrétien doit finir la journée. Après la prière, les missionnaires se retiraient, récitaient à deux chœurs les Matines et les Laudes du lendemain, soupaient en écoutant la lecture en silence, et faisaient ensuite une conférence comme le matin; elle finissait à huit heures et demie, ensuite on faisait la prière en commun, et puis chacun se retirait en sa chambre. Outre les deux conférences que l'on faisait chaque jour aux missionnaires, on en faisait deux chaque semaine pour les prêtres des paroisses voisines; outre les communions particulières, le Père en faisait faire une générale, à la fin de la mission, pour les âmes du purgatoire. Enfin la mission finissait par une procession générale, où l'on représentait les mystères de notre salut, surtout celui de la Passion de Notre-Seigneur; on y portait aussi le Saint-Sacrement, et quand on l'avait adoré au reposoir, le Père faisait un dernier sermon, qui ne manquait jamais d'être interrompu à tout moment par les soupirs et les sanglots d'un peuple infini.

A ces pratiques utiles et édifiantes, il en ajouta depuis une autre qui ne l'était pas moins, et qu'il appelait le renouvellement des promesses du baptême. On commençait par



une procession autour des fonts baptismaux, afin qu'elle rappelât le lieu où l'on avait été fait chrétien. Il prêchait ensuite sur les cérémonies du baptême, sur la grâce que l'on y reçoit, et sur les engagements que l'on y contracte. Après cela, se mettant entre la croix et la bannière, il faisait les demandes, et le peuple les réponses qui sont dans le Rituel romain, à l'endroit où l'on prescrit les cérémonies du baptême; ce qui était accompagné, de sa part, de remontrances vives et touchantes sur les obligations portées par ces paroles, sur les récompenses promises à la fidélité, sur la honte et le malheur qu'il y a de promettre à Dieu et de ne pas exécuter ce qu'on lui a promis.

La dernière forme qu'il donna à ses missions, après avoir vu le fruit que faisaient les retraites établies, tant par le P. Huby à Vannes, que par le P. Jégou et par lui-même à Quimper, fut de joindre la retraite aux autres exercices dont nous avons parlé. Il partagea en quatre parties le mois qu'on employait d'ordinaire en chaque mission. Les trois premières semaines furent destinées à trois retraites, chacune de huit jours, et la quatrième semaine fut destinée à affermir le bien qu'on avait fait dans les retraites, et à disposer le peuple à la communion générale et à la procession. Chacun se confessait durant la retraite, la plupart de toute leur vie; on ne donnait la communion qu'à la fin de la retraite, pour faire gagner l'indulgence, et tous ceux de la retraite communiaient ensemble. Outre les prédications ordinaires qu'on adaptait aux sujets marqués dans les exercices de S. Ignace, on donnait chaque jour une méditation aux exercitants dans quelque autre église que celle où se faisait la mission, s'il était possible, afin que pendant qu'ils étaient occupés à méditer, on fît une instruction pour les autres. A la fin de la première retraite, ceux qui voulaient être de la seconde donnaient leurs noms, comme ceux de la première

avaient donné les leurs la veille ou le jour de l'ouverture de la mission ; et à la fin de la seconde retraite, on prenait les noms de ceux qui voulaient être de la troisième.

Un des lieux où la cérémonie édifiante du renouvellement des promesses du baptême produisit le plus de fruit, ce fut à Brest, au quartier de Recouvrance, où la duchesse de Brissac, dont ce canton relevait à cause de la terre du Châtel, avait appelé le P. Maunoir. Mais si le grand nombre des communions doit faire juger des bons effets d'une mission, comme il y a lieu de présumer, la plus utile de toutes les missions du P. Maunoir doit avoir été celle de Landivisiau, où trente mille personnes au moins communièrent dans un seul jour, par le ministère de sept prêtres qui furent occupés depuis le matin jusqu'au soir à ce saint exercice.

Pendant que le Père travaillait dans le diocèse de Léon, où l'avait invité M. de Visdelou, successeur de M. de Rieux, et auparavant coadjuteur de Quimper, Dieu disposa de M. René Du Louet, prélat qui ressemblait par beaucoup de bonnes qualités aux évêques des premiers siècles de l'Eglise. Le P. Maunoir fut sensiblement touché de la mort d'un protecteur auquel il avait tant d'obligations. M. de Coëtlogon, successeur de M. Du Louet, et auparavant son coadjuteur, offrit la même protection et les mêmes travaux au Père, lui donna ses pouvoirs, et le pria de continuer à regarder le diocèse de Cornouaille comme une vigne à la culture de laquelle il semblait que le père de famille l'avait destiné par une vocation particulière.

La maison où M. Le Nobletz avait logé à Douarnenez avait été changée en une chapelle qui portait le nom de Saint-Michel, et vers le 8 mai, jour destiné à célébrer l'apparition du premier prince de la milice céleste, il se faisait un grand concours de pèlerins à cette chapelle, autant en mémoire de Michel Le Nobletz, que pour

honorer S. Michel. Le P. Maunoir s'étant rendu à Douarnenez à cette fête, comme il le faisait tous les ans, pour confesser un grand nombre de pèlerins, y reçut une faveur particulière de Dieu; car c'est ainsi qu'il regardait, avec raison, la jonction d'un nouveau missionnaire distingué par son mérite, c'était un docteur de Sorbonne, qui, après avoir exercé dans plusieurs provinces la fonction de missionnaire, s'étant senti pressé intérieurement de se dévouer au service de la Basse-Bretagne, était venu de Paris, à pied, trouver le P. Maunoir, et qui commença dès lors à s'appliquer à l'étude de la langue bretonne.

Le Père trouva dans la paroisse de Riec un compagnon d'un autre caractère, dans la personne du marquis de Pontcallec, qui avait appelé les missionnaires pour instruire ses vassaux, et qui suivit depuis, après la mort de son épouse, l'exemple de M. de Trémaria, embrassa l'état ecclésiastique, fut élevé au sacerdoce, et se donna pour quelque temps au P. Maunoir.

Il manquait au serviteur de Dieu un compagnon qui fût Jésuite; le Seigneur lui envoya le P. Martin, qui, avec une complexion très-forte, avait beaucoup de vertu, de capacité, de zèle et de courage. Il était né prédicateur; il aimait les missions, surtout celles de la Basse-Bretagne, où il était né, et dont il savait parfaitement la langue; il s'était rendu très-habile dans la théologie morale; et dès l'enfance il avait eu de la vénération et de l'attachement pour le P. Maunoir, qui de son côté s'était trouvé un grand penchant pour le P. Martin. Ils se joignirent à Lesneven dans le diocèse de Léon [a], où le P. Martin fit sa première épreuve, au même temps que le docteur de Sorbonne dont on vient de parler, et un bachelier, mettant en usage ce qu'une étude de trois mois leur avait

[a] En 1669.

appris, faisaient pour la première fois des instructions dans la langue du pays.

Le P. Maunoir fut informé en ce lieu qu'il se trouvait, vers la côte méridionale du diocèse de Quimper, une paroisse qui avait grand besoin de son secours. Il y envoya un ecclésiastique pour disposer les esprits à la mission, et, en attendant, alla faire un voyage à Vannes pour consulter M. de Kerlivio et le P. Huby sur une maison de retraite qu'on devait bientôt ouvrir à Quimper, et qui était en partie son ouvrage. Il apprit à son retour, par l'ecclésiastique qu'il avait envoyé à Trégunc, c'est la paroisse dont on vient de parler, que le recteur refusait de le loger, et que les paroissiens ne se montraient pas fort bien disposés à le recevoir. Cependant, comme l'évêque de Quimper souhaitait que cette paroisse fût instruite [a], le Père y alla avec dix missionnaires et son compagnon. Dieu bénit son courage; les missionnaires furent logés, ne manquèrent de rien, et dès le premier sermon il gagna tout le monde, même le recteur, qui voulut régaler les missionnaires. Ce fut une faveur particulière de Dieu que ce pasteur ne les eût pas reçus chez lui, car au fort de la mission, une partie de sa maison tomba la nuit: les poutres de l'étage supérieur se rompirent, et écrasèrent le premier, qui était le seul où l'on eût pu placer le P. Maunoir et ses compagnons.

C'était pendant qu'ils travaillaient à Trégunc, que l'on ouvrit à Quimper la maison de retraite. Le P. Maunoir, toujours occupé de ce qui pouvait procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, voyait avec une espèce de douleur que la maison de retraite, bâtie à Vannes par M. de Kerlivio, ne pouvait être utile aux diocèses de Quimper, de Saint-Brieuc, de Tréguier et de Léon. Il considérait cependant la nécessité qu'il y avait que la Basse-Bretagne

[a] En 1670.

ne fût pas privée d'un établissement si avantageux, par le moyen duquel on achève souvent les conversions que les missions n'ont fait qu'ébaucher; et où, parlant non plus à toute une multitude en général, mais au cœur de chaque particulier, on est plus en état de lui donner les avis et les remèdes qui lui conviennent. Il manquait au P. Maunoir un supérieur qui eût les talents particuliers qui sont nécessaires pour ces sortes d'entreprises; et Dieu le lui donna enfin dans la personne du P. Jegou. L'un et l'autre, après avoir obtenu le consentement des supérieurs ecclésiastiques et réguliers, prièrent Dieu, auteur d'une si sainte pensée, de donner les moyens de l'exécuter. Un gentilhomme très-riche s'offrit d'abord à faire bâtir lui seul tout l'édifice, à condition qu'on le servît dans une affaire qui était pour lui de grande importance. On ne voulut pas souiller par des vues intéressées le tabernacle qu'on était dans le dessein d'élever au Dieu de Jacob; et Dieu inspira des vues plus pures à la dame de Bronelio et au recteur de Guernevel, qui furent les premiers à contribuer à cet édifice. Avec la somme de quatre cents francs provenue de leurs premières libéralités, le P. Jegou, animé par le P. Maunoir, osa bien mettre la main à l'œuvre et jeter les fondements, où M. l'évêque de Quimper plaça la première pierre. Mais le bruit ne se fut pas plutôt répandu que cette maison de retraite servirait aux personnes de tous les états, qu'ecclésiastiques, gentilshommes, bourgeois, marchands, artisans, paysans même, contribuèrent tous à l'envi à ce bâtiment, en envoyant argent, pierres, bois, autres matériaux et meubles. Les dames surtout se montrèrent les plus généreuses, et crurent avancer de cette sorte la conversion de leurs maris et de leurs enfants. Une des grandes ressources du P. Maunoir dans ses missions, et du P. Jegou dans cet établissement, était madame de Pratelas, mère de M. d'Ernothon, maître des requêtes, femme extrê-

mement riche, et qui, après avoir établi sa famille, ne pensait plus qu'à se faire un trésor dans le ciel. Elle fit bâtir elle seule un pavillon tout entier, et les Pères étaient quelquefois obligés de modérer les effets de sa charité. En peu d'années ce bâtiment fut achevé, et l'on y commença les exercices en 1670. On n'y suivit pas tout à fait le plan de la méthode établie dans la maison de Vannes, qui était cependant la mère de toutes les maisons de retraite du royaume. A Vannes, on recevait indifféremment à chaque retraite les ecclésiastiques, les gentilshommes, les bourgeois, les artisans et même les paysans et les gens de livrée. A Quimper, on séparait les conditions, et l'on donnait la retraite à chacune à part successivement, d'abord aux seuls ecclésiastiques, ensuite aux gentilshommes et aux bourgeois, et puis aux artisans et aux gens de la campagne. L'une et l'autre de ces pratiques étaient appuyées sur des raisons qui militaient pour elle, et Dieu répandait sur toutes deux des bénédictions pareilles.

Un des premiers fruits de cette retraite fut la vocation de M. de Kermeno, connu depuis sous le nom de l'abbé de Pliverne. Il était neveu de madame de Brenelio, la première bienfaitrice de cette maison, et en y faisant les exercices pour consulter Dieu sur le choix d'un état, il se trouva appelé à la profession ecclésiastique. Il reçut les ordres sacrés, se donna au P. Maunoir, et l'accompagna dans plusieurs missions. Il refusa tous les bénéfices qu'on lui offrit, et, ne voulant posséder que Dieu, il employa son patrimoine à fonder dans la ville de Lannion une maison d'Hospitalières, où deux de ses sœurs se consacrèrent à Dieu, pour partager avec lui le mérite de servir les pauvres, et l'exercice des œuvres de miséricorde.

L'année suivante [a], M. l'abbé de Coëtlogon, recteur de Crozon, frère de l'évêque de Quimper, voulut avoir

[a] En 1761.

la mission dans sa paroisse. Ce fut là que le P. Maunoir composa, sur les sept principaux mystères de la Passion, des cantiques qui ont paru si édifiants à un docteur de Sorbonne, qu'il les a traduits en vers français pour les faire passer de la Basse-Bretagne dans toute la France. On les chanta d'abord avec tant de bénédiction dans les paroisses de Crozon, de Camaret et de Roscanvel, qu'un nombre prodigieux de personnes grossières apprirent par ce moyen à méditer sur la Passion de notre Sauveur.

Comme le Père, à la fin de la mission de Quillio, conduisait la procession à la paroisse de Mur, il fut inspiré de la mener à la chapelle de S. Hermoel, ancien solitaire de Bretagne, et ce moyen servit à réveiller dans le pays la dévotion que l'on y avait eue autrefois pour ce saint.

Rien ne fait mieux sentir avec quel attachement on écoutait le P. Maunoir, que ce qui arriva à la mission de Pédernec, dans le diocèse de Tréguier [a]. Il prêchait dans une place publique ; une grosse pluie commença avec le sermon, et ne finit qu'après; et cependant personne ne quitta sa place, pas même l'évêque de Tréguier, non plus que M. de Tremaria, qui furent percés de la pluie comme les autres, sans chercher à se mettre à couvert, ni marquer la moindre impatience.

Dans la mission de Trevé qui suivit, M. Denis de La Barde, évêque de Saint-Brieuc, donna une grande édification. Il n'y avait personne qui pût retenir ses larmes, en voyant ce prélat vénérable se rendre à l'église de grand matin, se mettre sur un banc qui lui servait de confessionnal, y recevoir tous ceux qui se présentaient, et, sans faire attention à son grand âge et à sa faiblesse, demeurer là aussi longtemps que les plus jeunes et les plus robustes missionnaires.

[a] En 1672.

L'évêque de Tréguier paya aussi de sa personne à son ordinaire, à la mission de Quingamp, qui dura cinq semaines [a]. Elle coûta la vie à M. de Tremaria. A force de parler, il se ruina la poitrine; un abcès s'y forma peu à peu, et fut dans la suite la cause de sa mort. Le P. Maunoir l'obligea d'aller prendre quelque repos dans une de ses maisons. Ce missionnaire si zélé ne se crut pas plutôt rétabli, qu'il voulut aller rejoindre le P. Maunoir à Saint-Pol-de-Léon, où le P. Martin et trente autres missionnaires se rendirent. L'ouverture de la mission fut faite par l'évêque de Léon, et il serait difficile de rapporter tout le bien que produisit en ce canton le travail d'un mois. M. de Tremaria acheva là de se consumer, en enseignant la pratique de l'oraison. A la fin de tous les exercices, il tomba dans une si grande faiblesse, qu'il fallut l'emporter chez lui. Le P. Maunoir l'y suivit; mais voyant que la maladie pourrait être longue, il pria le malade de trouver bon qu'il s'absentât pour quelque temps, afin de continuer les fonctions auxquelles Dieu l'avait appelé. Le Père visita Morlaix et Carhaix dans cette course, et se disposait à passer outre, lorsqu'on vint l'avertir de se rendre auprès du malade, qui le demandait, moins pour se consoler en lui parlant de ses maux, que pour apprendre le succès de ses courses, et l'exciter à de nouvelles entreprises. En effet, ayant connu, par le récit du P. Maunoir, que la ville de Carhaix avait besoin d'une plus grande instruction, il l'engagea à retourner dans cette ville. Il lui recommanda aussi celle de Landerneau, et lui donna l'argent nécessaire pour fournir à la dépense de ces deux missions. Enfin il voulut qu'on en fit une à Plemeur [1] durant sa dernière maladie, pour tra-

[a] En 1673.

[1] Il y a deux paroisses du nom de Plemeur dans l'ancien diocèse de Tréguier, Plemeur-Gautier, près de la ville épiscopale, et Plemeur-Bodou : c'est de cette dernière dont il est ici question,

vailler au moins par les autres, lorsqu'il ne pouvait plus travailler par lui-même. L'ouverture de la mission de Plemeur se fit le 12 mai de l'an 1674, et M. de Tremaria, prévoyant que sa vie finirait avec cette bonne œuvre, se prépara sérieusement à la mort. Il ne voulut plus voir que son directeur et les missionnaires, ni entendre parler d'autre chose que de Dieu et des fruits de cette mission. Tout mourant qu'il était, il disait tous les jours la messe, et ne cessa de célébrer, que deux jours avant de recevoir les derniers sacrements. Il les reçut en soutane et en surplis, de la main du P. Maunoir, à qui il avait fait sa confession générale. Avant les onctions, tenant à la main le cierge bénit, et se regardant comme un criminel qui fait amende honorable, il demanda pardon à Dieu de toutes ses fautes, et aux assistants, du scandale qu'il croyait leur avoir donné. Après cela il fit sa profession de foi, et protesta qu'il n'y avait point d'article pour le soutien duquel il ne fût prêt de répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang ; ce qui fut suivi d'actions de grâces très-affectueuses qu'il rendit à Dieu, pour avoir été appelé à l'état ecclésiastique, et associé au travail des missions. Il répondit à tout, en recevant les onctions, et demeura ensuite dans une paix qui approchait fort de celle des bienheureux. Il fut onze jours dans cet état, et en ménagea tous les moments pour l'éternité. Sachant que son heure approchait, il recommanda son directeur à M. de Kerisac, son gendre, et déclara à sa fille, madame de Kerisac, qu'il souhaitait d'être enterré dans la chapelle de l'hôpital de Lannion, devant l'autel de Jésus crucifié. Sa fille et son gendre, fondant en larmes, lui demandèrent sa bénédiction ; il pria le Sauveur de leur accorder la sienne ; et ayant enfin reçu, dans la sainte Eucharistie, le gage précieux de l'immortalité, il passa tout ce jour 23 juin, dans une continuelle union avec Dieu, et expira sur les onze heures du soir, dix-huit ans précisément

après avoir commencé, à pareil jour, les fonctions de missionnaire [1].

Cette mort affligea toute la Bretagne, qui perdait dans cet excellent prêtre un de ses plus grands ornements. Le P. Maunoir, sensiblement touché d'une séparation qui lui ôtait le plus ferme appui du bien qu'il tâchait de procurer au public, remercia cependant Dieu des grâces dont il avait comblé ce grand homme, et conjura sa divine bonté de lui envoyer quelque excellent sujet qui réparât la perte que les missions venaient de faire. Pour exécuter les dernières volontés du défunt, le Père fit des missions à Carhaix et à Landerneau, après avoir satisfait à quelques autres engagements. Il eut à Carhaix vingt-cinq missionnaires, au nombre desquels était M. Falchier, bachelier de Sorbonne et recteur de Cleden-Poher en Cornouaille, qui reçut là les premières leçons du P. Maunoir, et fut bientôt en état d'en donner aux autres. Le culte de la sainte Vierge fut renouvelé dans cette ville, par l'établissement que l'on y fit en son honneur d'une congrégation de bourgeois qui [a] a longtemps subsisté. A Landerneau, l'esprit de pénitence s'empara tellement de toute la population, qu'une troupe de dames de la campagne s'y étant rendue pour s'y divertir pendant le carnaval, eut la confusion de voir qu'on y avait renoncé à tous les plaisirs de la saison, et que personne ne voulait leur donner une rue où elles pussent faire leurs assemblées ; de sorte

[1] Nous n'avons pu découvrir au juste l'âge de M. de Tremaria, lorsqu'il mourut. Son testament, dont nous avons sous les yeux une copie, exprime les sentiments les plus édifiants. Ce vertueux prêtre fut, suivant son désir, inhumé dans la chapelle de Jésus crucifié. Cette chapelle subsiste encore dans l'église des Religieuses hospitalières de Lannion. Le P. Maunoir avait écrit la Vie de M. de Tremaria ; mais elle n'a pas été publiée, et sans doute elle est perdue maintenant.

[a] En 1675.

qu'afin d'éviter les railleries, elles furent obligées de prendre, pour sortir de la ville, le temps que tout le monde était à l'église. Le P. Maunoir trouva dans cette ville des désordres qui avaient acquis une espèce de prescription; mais ce qu'on n'avait pu détruire depuis quarante ans qu'on y travaillait, il en vint à bout dans cette mission, avec le secours de Dieu; il fit cesser ces désordres, et d'une ville où régnaient le plaisir et la débauche, il en fit le séjour de la piété.

A Cleder, il eut la consolation de trouver que la vigilance du pasteur ne lui avait rien laissé à détruire. Un autre pasteur, aussi zélé pour le moins que celui-là, s'était défait de sa cure de Plouguernevel, qui valait plus de deux mille livres de rente, pour établir en ce lieu un séminaire de prêtres, qui feraient des missions dans tout le diocèse, et avait fondé à Quimper un autre séminaire de jeunes ecclésiastiques, pour les disposer au sacerdoce. L'un et l'autre établissement ont subsisté longtemps, au grand avantage de tout le diocèse de Quimper. Il était question alors d'établir les missionnaires à Plouguernevel. L'évêque de Quimper y en avait envoyé cinq, afin qu'ils se missent en possession, et prié le P. Maunoir, pour faciliter le succès de l'œuvre, de la commencer par une grande mission. Mais une espèce de soulèvement qui mit alors une partie de la Bretagne en désordre, traversa l'établissement du séminaire, et déconcerta la mission et ses exercices. On sait ce que c'est qu'une multitude effarée, comment les moindres nouveautés lui paraissent des monstres, et le danger auquel on s'expose, en voulant se commettre avec elle. Les paysans alarmés, qui prenaient pour la gabelle tout établissement qui leur était nouveau, s'imaginèrent que leur évêque leur envoyait une espèce de gabelle, en leur envoyant ces missionnaires, et qu'ils avaient ordre sans doute de lever de

nouveaux droits sur les mariages, sur les baptêmes et sur les enterrements. Prévenus de cette opinion, ils se rendirent en armes à l'église pour en chasser les missionnaires qui se disposaient à chanter la grand'messe; mais voyant le tumulte, aucun de ceux qui devaient officier n'osa sortir de la sacristie. M. Picot (c'est le nom du recteur) s'avança, et ayant fait faire silence avec beaucoup de peine, déclara à toute la paroisse que les ecclésiastiques que l'évêque de Quimper avait envoyés ne leur demanderaient que ce qu'ils avaient coutume de donner, et n'exigeraient rien de nouveau. Les cinq missionnaires le signèrent à l'heure même par-devant notaires; le bruit cessa, et la grand'messe fut célébrée assez tranquillement. Après le dîner, le chant des cantiques acheva d'adoucir les esprits que la déclaration du matin avait apaisés; on ne s'opposa plus à la mission; l'ouverture s'en fit dès le soir même, et les exercices eurent lieu comme en pleine paix, à cela près que trois ou quatre troupes de paysans projetèrent l'une après l'autre de piller le séminaire, et d'enlever les trésors prétendus de M. Picot; mais toutes changèrent de dessein, sur le point de l'exécution; et la confession qu'en firent quelques-uns de ces gens-là, et des prodiges qui les en avaient détournés, augmenta beaucoup la ferveur. Elle s'accrut considérablement encore par le grand concours de fidèles du diocèse de Vannes, qui, ne s'occupant que de l'affaire de leur salut, ne pensèrent plus qu'à faire la guerre à leurs propres vices.

M. le duc de Chaunes, gouverneur de la province, qui était accouru pour éteindre le feu de la révolte, s'il eût pu, dès les premières étincelles qu'on en avait vu paraître, fut informé de ces premiers succès, et pria le P. Maunoir de continuer à ramener les esprits par la conscience, pendant que de son côté il emploierait contre les rebelles les armes et la terreur des châtiments. Le Père,

porté par inclination à ce que son devoir demandait de lui dans cette occasion, apprit que plusieurs paroisses assez éloignées de Plouguernevel étaient sur le point de se laisser entraîner par le torrent. Heurter de front, dans ces occasions, des personnes entêtées, ne sert souvent qu'à les irriter davantage, et à les faire se précipiter dans le malheur dont on veut les détourner. Au lieu donc d'aller dans ces paroisses, le Père crut qu'il était plus expédient d'en faire sortir les paroissiens et de les attirer à la mission. Dans ce but il avança de huit jours la procession de Plouguernevel, après l'avoir fait annoncer dans tous les lieux suspects, afin d'exciter la curiosité, d'occuper les esprits et d'attendrir les cœurs, par la nouveauté du spectacle. Ce moyen réussit parfaitement; de toutes les paroisses dont la fidélité chancelait, on se rendit à la procession, et le P. Maunoir, avec le talent qu'il avait de toucher, sut remettre l'obéissance dans les cœurs qui commençaient à s'en écarter, et pour prévenir l'inconstance, défaut auquel ces sortes de gens sont fort sujets, il avertit à la fin de son sermon que la communion générale pour les morts se ferait le dimanche suivant. Cela entretint le peuple dans des pensées de piété, et l'obligea à se confesser. Ils vinrent communier pour leurs parents défunts, et cette communion acheva de les fixer dans l'obéissance. Le P. Maunoir ne se contenta pas d'employer ce que sa pieuse industrie lui suggérait; il s'adressa au Dieu de paix, pour le supplier de ramener la tranquillité. A ce dessein, il alla, en compagnie de quelques personnes de piété, visiter la chapelle de Ste Anne auprès d'Auray, et le tombeau de S. Vincent Ferrier à Vannes, pour rendre ses prières plus efficaces en les unissant à celles de deux intercesseurs aussi puissants.

Au retour, en passant par le Port-Louis, il rendit compte à M. le duc de Chaunes des bonnes dispositions où il avait laissé le canton de Plouguernevel, et s'offrit à

lui pour travailler, soit à persuader aux peuples de s'abandonner à la clémence du roi, soit à résoudre à prendre en gré les supplices, et à en faire un bon usage, ceux que la justice ne pourrait se dispenser d'y condamner, Les offres du Père furent acceptées ; on prit encore avec lui deux autres Jésuites du collége de Quimper, qu'on envoya en divers endroits ; et le P. Maunoir accompagna le duc de Chaunes dans les principales paroisses des diocèses de Quimper et de Tréguier, où la crainte de Dieu servit, autant que la terreur des armes, à réduire les révoltés, et où Dieu tira du malheur public le salut de plusieurs particuliers.

Après que les troupes du roi se furent retirées, le Père trouva les esprits mieux disposés que jamais à recevoir avec fruit la parole de vie ; il en fit une épreuve consolante à Pontivi dans le diocèse de Vannes, d'où il repassa dans celui de Quimper, pour faire la mission à Plouzevet, où un gentilhomme qui l'y avait attiré se trouva avec son épouse, pour prendre soin des missionnaires. Elle faisait l'office de Marthe, et son mari servait lui-même à table. Outre un mois de fatigue, cette dame eut encore l'incommodité de passer les nuits dans une chambre ouverte au vent et à la pluie, et cela dans le mois de décembre. Lorsqu'on la pressait de se loger mieux, elle répondait que la sainte Mère de Dieu était encore plus mal logée dans l'étable de Bethléem. Elle et son mari avaient abandonné une fille malade, pour venir servir les missionnaires, et se sentaient l'un et l'autre, avant cette fatigue, fort incommodés d'une toux qui enlevait beaucoup de monde ; cependant, par la bénédiction de Dieu, le père, la mère, la fille, se trouvèrent en bonne santé à la fin de cette mission.

Dans celle de Pleiben, qui se fit en 1676, et où cinquante missionnaires furent employés en même temps, le P. Maunoir, qui avait présidé à toutes les missions aux-

quelles il s'était trouvé depuis plus de trente-huit ans, obéit à son tour, et se contenta des simples fonctions de catéchiste et de confesseur. Il s'en acquitta avec une simplicité d'élève, lui qui était un si grand maître ; ce qui fut d'un très-édifiant exemple pour tous les autres missionnaires, surtout pour le fameux M. de La Pinsonnière, que son zèle, et peut-être aussi la curiosité de voir le Père, avaient conduit en Bretagne, et qui, accoutumé à commander, prit, comme lui, le parti d'obéir, et se contenta de la portion du travail qu'on voulut lui donner.

Avec la même modestie que le P. Maunoir avait obéi à Pleiben, il alla présider à la mission qui se fit à Brest, ville où la ferveur fut animée par la présence de l'évêque de Léon, et l'exemple d'un nouveau missionnaire que Dieu avait accordé aux désirs et aux prières du P. Maunoir. C'était M. de Kerisac [a], qui, suivant les traces de son beau-père feu M. de Tremaria, s'était fait prêtre, après la mort de madame de Kerisac, et exerçait là pour la première fois les fonctions de missionnaire. On voyait avec surprise et édification un homme de naissance, bien fait, agréable, poli, riche de plus de vingt mille livres de rente, insulter ainsi, en quelque sorte, au monde, en renonçant à ses honneurs et à ses plaisirs, pour n'en chercher qu'à servir Dieu et procurer qu'il fût servi par les autres.

Le P. Maunoir espérait bien être témoin du fruit que ce nouvel exemple produirait à Quimper, où les missionnaires étaient attendus avec M. de Kerisac ; mais deux maladies consécutives le mirent hors d'état d'avoir part à cette bonne œuvre. A son défaut, Dieu joignit à M. de Kerisac un autre homme de même caractère, et ce fut M. de Pontcallec, qui, après la mort de son épouse, s'était donné à l'Église, et vint s'essayer dans cette occasion.

[a] Voyez sa Vie : tome IV, page 459.

M. de Kerisac céda son emploi de catéchiste à M. de Pontcallec, et prit celui de prédicateur ; et les instructions de l'un et de l'autre, jointes à leur exemple, persuadèrent à plusieurs le mépris du monde; à tous, le soin du salut.

C'était ainsi que Dieu réparait les pertes du P. Maunoir; car, outre M. de Tremaria, la mort lui avait encore enlevé depuis peu trois de ses meilleurs missionnairee, M. Galerne, recteur de Mur, que le Père appelait son fils aîné, et qui en effet avait été le premier ecclésiastique séculier qui avait montré aux autres l'exemple de se consacrer aux missions, auxquelles il s'était attaché avec tant d'ardeur et de constance, qu'il s'était démis de la charge de promoteur que l'évêque de Quimper lui avait donnée ; les deux autres missionnaires dont Dieu avait disposé étaient du diocèse de Vannes, M. Le Jay, recteur de Redené, et M. de L'Estour, recteur de Caudan.

Mais le zèle consuma bientôt M. de Kerisac, et le grand âge de M. de Pontcallec l'obligea enfin à se borner au soin d'une paroisse. Dans ces commencements le P. Maunoir les conduisit à Tréguier et à Saint-Brieuc[a], où chacun les regarda comme des trophées de la grâce. Nous avons déjà donné la Vie de ce vertueux prêtre.

Il n'y eut que le bonheur du disciple, dont il n'y avait pas lieu de douter, qui pût consoler le maître ; mais le saint évêque de Tréguier, aussi animé que le P. Maunoir de cette foi vive qui console puissamment dans ces rencontres, éprouva cependant, à cette nouvelle, de plus pernicieux effets que lui ; car on prétend que le déplaisir qu'il eut de la mort de M. de Kerisac avança la sienne : au moins mourut-il quelques semaines après. On assure que le P. Maunoir, revenant de Pontrieux, fut averti de cette seconde perte au moment qu'elle arriva. Il le dit au

[a] En 1677.

P. Martin son compagnon, et tous deux se mirent en prière. Le P. Maunoir fondait en larmes, et son compagnon lui marqua sa surprise de le voir si ému, lui qu'il avait toujours trouvé tranquille dans les plus grandes afflictions. Le P. Maunoir lui répondit : « Notre-Seigneur a » pleuré son ami Lazare ; je puis pleurer un saint évêque, » le protecteur de nos missions, et un parfait zélateur des » âmes. » Cette mort fut pour lui un avertissement dont il profita. Persuadé qu'il ne lui restait plus que peu d'années à vivre, il ranima toute sa ferveur, assura de plus en plus ses anciennes conquêtes, par les courses qu'il fit dans les diocèses de Quimper, de Tréguier, de Dol, de Vannes et de Léon ; forma de nouveaux missionnaires, et se proposa de faire tout le bien qu'il pourrait pendant que les dispositions de la Providence lui en laissaient encore le temps.

Dans la mission de Cleden, au diocèse de Quimper[a], où le P. Maunoir travailla pendant six semaines avec le recteur M. Flachier, et trente-trois missionnaires, on fit un établissement, qui devrait être imité des autres paroisses du royaume, pour subvenir à la nécessité des pauvres, et empêcher que personne ne mendiât. On plaça dans les maisons des riches tous ceux qui étaient en état de servir, et chacun se cotisa de son plein gré afin de faire un fonds pour la subsistance des autres.

Le Père fut appelé dans la suite au diocèse de Rennes, et y alla d'autant plus volontiers, qu'il souhaitait de consacrer ce qui lui restait de forces au service du pays où il était né, et d'un illustre prélat qui n'avait pas moins de zèle pour le salut des âmes, que ceux du secours desquels la mort l'avait privé. Le centre de la mission fut dans l'église de l'abbaye de Saint-Sulpice, et toutes les paroisses des environs s'y rassemblèrent. Le P. Maunoir n'assista

[a] En 1679.

pas à l'ouverture, à cause d'un voyage à Paris qu'il fut obligé de faire ; mais il rejoignit bientôt le P. Martin et les autres missionnaires à Saint-Sulpice. Il vint une si grande foule, non-seulement de peuple, mais encore de personnes de condition, donner leurs noms à la fin de la troisième retraite, qu'on fut obligé d'en faire une quatrième. Plusieurs dames de qualité, qui s'étaient renfermées dans l'abbaye pour huit jours, ne pouvaient quitter un lieu si édifiant ; elles y demeuraient, les unes quinze jours, et les autres trois semaines. La piété et l'assiduité avec laquelle toutes les dames religieuses assistaient aux exercices excitaient la ferveur du peuple et même celle des missionnaires, dont elles faisaient une partie des fonctions, en chantant les cantiques, et apprenant au peuple à les chanter. Il y avait une si grande affluence, surtout les fêtes et les dimanches, qu'on était obligé de prêcher dans la cour de l'abbaye. Il y arriva un jour ce qui était arrivé à Pedernec; la pluie dura pendant tout le sermon du P. Maunoir, et non-seulement personne ne se retira pour se mettre à l'abri, mais on ne pensa pas même à se couvrir.

Après avoir encore travaillé pendant quelque temps dans le diocèse de Rennes, le P. Maunoir passa dans celui de Dol, et de là il alla prêcher son dernier carême à Crozon. L'abbé de Coëtlogon, qui était alors recteur de cette importante paroisse, et qui avait pour lui une vénération et une affection singulières, voyant qu'il se ressentait beaucoup de la caducité de l'âge et de ses fatigues passées, le pria avec de grandes instances, s'il devait mourir bientôt, de laisser à sa paroisse, comme un gage de son amitié, ce corps qu'il avait tant tourmenté pendant sa vie. Mais Crozon n'était pas le lieu que le Ciel avait marqué pour la sépulture du Père ; il en partit, pour aller employer ailleurs le peu de forces qui lui restaient, après avoir établi, pour entretenir la piété des laboureurs, une confrérie de Saint-Isidore dans la chapelle de Notre-

Dame de Port-Saint, qui est de la paroisse. Il avait fait un cantique exprès pour engager le monde à s'enrôler dans cette confrérie, et marqué de certains jours auxquels on viendrait honorer S. Isidore; mais pour éviter les désordres auxquels ces sortes d'assemblées ne donnent lieu que trop souvent, on était convenu que durant ces jours de dévotion les cabarets seraient fermés, et qu'on ne souffrirait ni danses ni ventes.

Les diocèses de Saint-Brieuc et de Tréguier profitèrent de la santé du Père, qui s'était un peu rétablie à Crozon; mais comme il s'abandonnait trop à son zèle, il pensa mourir, pour ainsi dire, les armes à la main, à Bourg-Briac. Il lui prit une faiblesse au sortir de la chaire, et il fut si mal cette fois, qu'un ecclésiastique lui demanda s'il en mourrait : « Non, dit le P. Maunoir, je mourrai au » milieu des terres de Saint-Corentin; » et cette prophétie ne tarda guère à s'accomplir.

Nous l'avons suivi jusqu'ici dans ses courses apostoliques; il sera bon, pour l'édification du lecteur, de nous arrêter un moment à parler de ses vertus. Le P. Martin, qui l'accompagna durant les quinze dernières années de sa vie, a rendu ce témoignage de lui, qu'il ne s'est jamais aperçu qu'aucune vue humaine fût entrée dans sa conduite, ni qu'il eût jamais rien donné à ses sens. C'est un grand éloge en peu de paroles, mais il est très-véritable. Le P. Maunoir regardait son corps comme un instrument nécessaire aux fonctions de l'âme; mais il n'oubliait pas en même temps que c'est un ennemi domestique; et sur ce pied-là, il ne lui donnait que ce qu'il ne pouvait lui refuser. Il ne mangeait précisément que parce qu'il fallait manger, et trouvait plus de satisfaction dans une galette de blé noir, lorsqu'il était chez les paysans, que dans les mets les plus exquis, lorsqu'il était aux meilleures tables. Il ne dormait aussi que parce qu'il faut dormir, et lorsqu'un bon lit le mettait en danger de passer les bornes

du temps qu'il s'était prescrit pour le sommeil, il jetait entre les draps une poignée de blé noir, afin que ce grain inégal et piquant le réveillât; et comme on le surprit un jour qu'il se préparait cette mortification, il dit en riant qu'il montait son réveille-matin.

C'était bien malgré lui que ses austérités secrètes se découvraient quelquefois; car il recevait les louanges, comme l'homme le plus vain aurait reçu des injures; et les injures, comme le plus vain des hommes aurait reçu des louanges. Il était au-dessus des bons et des mauvais succès; et parfaitement soumis à la Providence, il en recevait toutes les dispositions avec une soumission égale. On eût dit même qu'il eût été insensible aux douleurs les plus aiguës et les plus cruelles, tant il les souffrait avec constance sans faire la moindre plainte, ni laisser échapper aucune de ces marques de sensibilité que l'excès des souffrances arrache aux âmes les plus fermes.

Les bonnes œuvres qu'il faisait, et les lieux où il travaillait, n'attachaient point son cœur; au moindre signe de la volonté de son Maître, il était prêt à quitter toutes les entreprises les plus intéressantes et les plus flatteuses pour aller où l'obéissance l'appelait. Les missions même, auxquelles il s'était si parfaitement dévoué, il les eût quittées au premier ordre que ses supérieurs lui en eussent donné. Son provincial fit une fois l'épreuve de son détachement là-dessus. Pour l'engager à quelque chose qu'on voulait exiger de lui mal à propos, il le menaça de le tirer de la Basse-Bretagne. Quelques moments après, il le vit, avec surprise, entrer dans sa chambre, le manteau sur le dos, le bâton à la main, se prosterner à ses genoux, et lui demander en quel lieu il lui ordonnait de se rendre, parce qu'en effet il était prêt à partir, pour aller à pied en quelque endroit du monde qu'il eût voulu l'envoyer. Le provincial, désarmé par une si grande soumission, et un détachement si merveilleux, le releva, l'embrassa tout en

larmes et le pria de continuer l'exercice de ses fonctions.

C'est ainsi que le P. Maunoir avait renoncé à lui-même et à toutes les recherches de l'amour-propre ; mais son cœur, vide de toutes les choses créées, était plein et tout pénétré de Dieu et de son amour. Son esprit n'était occupé que des grandeurs de Dieu, de sa bonté, de sa miséricorde, de sa justice et de sa majesté infinie ; il ne respirait que sa gloire, et n'avait de mouvements que pour le servir et lui procurer des adorateurs fidèles ; il ne parlait que de lui, et en parlait en homme passionné, avec les expressions les plus vives et les plus fortes. S'il traitait de la justice divine, il en faisait une peinture si terrible, que l'effroi saisissait ceux qui l'entendaient ; il élevait l'âme jusqu'à Dieu, quand on le mettait sur la grandeur et la majesté de cet Être suprême ; parlait-il de sa bonté et de sa miséricorde, c'était d'un air si vif et si animé, qu'on se trouvait pénétré d'amour et de reconnaissance envers Dieu.

La source de ces grands sentiments était l'union continuelle qu'il avait avec Dieu. On peut dire qu'il priait tout le jour, et son oraison n'était pas interrompue par les occupations extérieures qui demandaient la plus grande application ; en conversation, au confessionnal, en chaire, l'oraison était toujours dans son cœur ; enfin il n'a pu cacher à l'un de ses meilleurs amis que Dieu lui avait fait la grâce de ne perdre jamais de vue sa divine présence et de l'aimer toujours d'un amour actuel, au milieu même de ses plus grandes occupations ; et, sur l'étonnement que son confident lui marqua d'une chose si extraordinaire, il lui dit avec un peu de chaleur : « Quoi ! un homme passionné pour une beauté mortelle, portera partout l'objet » de sa passion, il en sera toujours occupé, même en son » absence, dans le tumulte du monde, quoique peut-être » elle ne pense pas à lui ; et vous vous étonnez qu'un Dieu » éternel, avec toutes ses perfections infinies, fasse sur

» moi le même effet que font sur un homme profane les » faibles attraits d'une beauté périssable? Vous serez » surpris que j'aime sans cesse un Dieu qui m'a aimé le » premier, et qui ne cesse point de m'aimer; que je pense » à lui, lorsque j'exécute ses ordres et qu'il me fait part » de ses plus grandes grâces? » Aussi demandait-il, avec un grand sérieux, à l'un de ses missionnaires, qui se plaignait que son attention était troublée en récitant une partie de son office dans des rues où tout était en mouvement, c'est-à-dire en se rendant à l'église où se faisait la mission : « Est-ce que la présence et la majesté de Dieu » que vous priez ne fait pas plus d'impression sur votre » esprit que la présence et le tumulte des hommes ? »

C'est dans cette union avec Dieu qu'il puisa la lumière prophétique, par laquelle il voyait bien des choses que les hommes ne pouvaient lui apprendre. On donne pour un fait constant que, prêchant à Douarnenez en 1672, le 7 juin, qui était la seconde fête de la Pentecôte, il s'arrêta tout d'un coup au milieu de son sermon, fit mettre tous ses auditeurs à genoux, et les avertit de prier pour l'heureux succès de la bataille que les flottes de France et d'Angleterre, jointes ensemble, donnaient alors dans la Manche à l'armée hollandaise. Il avertit tout le monde de recommander particulièrement à Dieu ceux de Douarnenez qui servaient sur la flotte de France. Ensuite, avec un mouvement de zèle qui marquait de l'inquiétude, il se mit lui-même à genoux, et chanta, en homme transporté, une stance de vers bretons qu'il composa sur-le-champ pour implorer le secours céleste, et que tout l'auditoire chanta après lui. Cette prière finie, il apprit avec joie aux auditeurs que jusque-là Dieu avait conservé les matelots de Douarnenez, et qu'aucun n'avait encore été blessé ; mais que, comme le danger continuait, il fallait continuer à demander à Dieu qu'il les protégeât jusqu'à la fin. Ensuite il reprit son discours, et l'interrompit encore plus d'une

fois pour exhorter tout le monde à augmenter la ferveur de leurs prières. On apprit, à quelques jours de là, qu'en effet la flotte hollandaise avait été battue par celles d'Angleterre et de France, commandées par le duc d'York, Jacques Stuart, depuis roi d'Angleterre, sous le nom de Jacques II, et par le comte d'Estrées, depuis maréchal de France; que le temps auquel le feu avait été le plus grand était précisément celui auquel le Père prêchait; qu'alors les matelots de Douarnenez couraient le plus de risques, à cause que les vaisseaux où ils se trouvaient étaient aux prises avec les ennemis; enfin qu'aucun de ces matelots n'avait été tué, ni même blessé. C'était ainsi que Dieu révélait souvent à M. Le Nobletz, pendant qu'il prêchait, les choses cachées, éloignées ou futures; et le P. Maunoir, son digne successeur, était souvent remarqué, comme l'avait été M. Le Nobletz, lever la tête et les yeux en haut, en prêchant, comme s'il eût vu ou entendu quelqu'un qui lui eût parlé.

Son humilité parfaite le mettait hors du danger de s'élever de ses révélations ; et sur ce point, le saint évêque de Tréguier, dont nous avons parlé, qui avait assez étudié le Père, pour savoir quelles étaient ses vertus, disait que ce qu'il admirait le plus du P. Maunoir, n'était pas tant ses prodiges et le fruit de ses missions, que sa douceur et son humilité, qui le rendait insensible aux acclamations et à la vénération des peuples. Selon le Père, toutes ses traverses étaient de justes punitions de ses fautes, tous les succès, de pures grâces de la libéralité divine; il ne se croyait capable que de gâter tout dans les bonnes œuvres dont il était le ministre; et il était intérieurement et sincèrement persuadé que les missions qui devaient le mieux réussir étaient celles où il ne se trouvait pas; et tant que le P. Bernard a vécu, il lui a toujours attribué les guérisons surnaturelles qui se faisaient dans les missions.

Mais cet humble chrétien, qui était bien persuadé qu'il ne pouvait rien par lui-même, se croyait capable de tout avec le secours du Ciel. Ainsi, dès qu'une entreprise lui paraissait importante pour la gloire de Dieu, il la formait avec confiance, et les difficultés qui se présentaient dans l'exécution ne faisaient qu'accroître son courage. A cette disposition héroïque, il joignait une dextérité admirable, qui a paru dans la manière avec laquelle il savait ménager les esprits; instruire quelquefois des paroisses, par ordre des évêques, contre l'inclination des recteurs et même des seigneurs, sans choquer ni les uns ni les autres, et quelquefois en les gagnant tous; inspirer le zèle des âmes à des ecclésiastiques, accoutumés au moins à une vie très-oisive; les soutenir dans le travail, les contenter, leur faire trouver du plaisir dans les fonctions les plus laborieuses.

Sa prudence, sa dextérité, l'innocence de sa vie n'empêchèrent pas qu'il n'essuyât les contre-temps les plus fâcheux, les calomnies les plus atroces, les plus cruelles persécutions; mais rien de tout cela ne donna jamais la moindre atteinte à sa modération, ni n'altéra la patience invincible avec laquelle il possédait son âme. Pendant quarante-deux ans qu'il fut exposé aux yeux de tout le monde, dans le cours d'une vie apostolique, on lui vit toujours le même visage, la même douceur, et une parfaite égalité. Il ne savait qu'une chose, disait-il, qui pût lui faire de la peine : c'était si l'on venait à supprimer les missions et en abolir l'usage; mais il ajoutait que dans une occasion si triste il croyait que Dieu lui donnerait la force de le bénir et de conserver la paix de l'âme, quand même ce malheur serait arrivé par sa faute, parce qu'alors il se serait humilié devant Dieu et lui aurait demandé pardon avec beaucoup de confiance, mais sans aucun trouble.

Ce qui maintenait son âme en cette assiette inaltérable, c'est qu'il n'avait point d'autre volonté que celle de Dieu,

et qu'il pouvait dire, avec Notre-Seigneur : « Je fais tou-
» jours ce qui lui est agréable [a]. » Bien loin que sa patience fût ébranlée par les disgrâces, les mauvais traitements, les persécutions, les contradictions, il les recevait comme des grâces particulières dont Dieu se servait pour épurer son amour et pour contenter la soif qu'il avait des souffrances, et c'est pour cela que les lieux où il a le plus souffert sont marqués dans ses écrits comme ceux où Dieu lui a fait de plus grandes faveurs.

Une de celles dont il le remerciait le plus affectueusement était de l'avoir fait le missionnaire des pauvres. Il prenait plaisir à vivre avec eux, et voyait les grands du monde et les riches du siècle seulement par devoir et par nécessité. Il était pauvre lui-même et d'inclination et d'effet; il n'y avait rien dans ses habits, dans ce qui était à son usage et dans sa nourriture qui blessât la pauvreté la plus exacte. Il faisait ses voyages à pied, son sac sur le dos, comme les pauvres; et lorsqu'il n'eut plus la force de les faire entièrement à pied, il en faisait au moins une partie, et ne prit qu'un seul cheval pour lui et pour son compagnon. Ce fut par ce même principe d'amour pour la pauvreté que, mourant dans la maison du recteur d'une paroisse alors très-pauvre, il voulut y être inhumé comme les pauvres, et parmi eux, afin de leur donner encore, après sa mort, cette marque de son affection.

Il joignit des mortifications continuelles aux travaux d'une vie pénible, afin de pouvoir être présenté à l'époux céleste comme une vierge chaste et sans tache; et ces mortifications, comme nous l'apprenons de ses écrits, étaient la ceinture de fer, la discipline, le cilice, la haire, de la sciure de bois dans les bas, des orties sur les cuisses et sur les jambes. Il avait aussi pour pratique de se faire dégoutter de la cire brûlante sur la chair nue, de se serrer les

[a] Jean, VIII, 29.

bras, les cuisses et les jambes avec de petites cordes nouées; de ne pas chercher de soulagement contre le grand chaud en été et le grand froid en hiver; de coucher sur la dure et de ne manger que du pain bis, lorsqu'il se nourrissait lui-même. C'étaient là les moyens par lesquels il avait résolu de mortifier sa chair, et ce qu'il pratiqua jusqu'à ce que, se trouvant engagé à vivre avec des ecclésiastiques, il retrancha des macérations qu'il s'était prescrites, tout ce qui était incompatible avec une vie commune, et celles qui, à cause de ses grandes maladies, lui étaient devenues impraticables.

Il fut affligé d'une goutte très-douloureuse qu'il supporta non-seulement sans se plaindre, mais encore avec joie; et la seule fois de sa vie qu'il a parlé de ses douleurs pour en faire une légère peinture, il le fit avec le même air de satisfaction qu'aurait eu un homme de plaisir à parler de la fête la plus agréable. Dans une autre occasion où il souffrait extrêmement, il ne voulut pas permettre que le P. Martin passât la nuit auprès de lui, le pria de se retirer et lui dit: « Laissez-moi avec la croix de » Notre-Seigneur, c'est une bonne compagnie. »

Nous ne parlerons point de sa grande ardeur pour le salut des âmes; toute sa vie prouve que c'était l'unique but vers lequel tendaient toutes ses pensées, toutes ses paroles et toutes ses démarches. Il semblait même que toutes ses vertus fussent changées en zèle, de la manière qu'elles concouraient à la conversion des pécheurs. Sa douceur les gagnait; la compassion qu'il leur témoignait leur ouvrait le cœur; sa prudence apportait à leurs maux les remèdes convenables; sa patience et son courage vainquaient la résistance que les malades volontaires apportaient à leur guérison; la défiance qu'il avait de son habileté l'obligeait à consulter Dieu; sa confiance en lui attirait ses grâces sur les pécheurs; il comptait pour rien tous les travaux, méprisait tous les périls et la mort

même, pourvu qu'il aidât à sauver son prochain. Que n'a-t-il point fait pour instruire les peuples et les mettre dans la voie du salut? Il n'y a seulement qu'à considérer ses courses. Comme le hasard arrangeait ses missions, et comme il allait dans les lieux où il était appelé, il est souvent arrivé qu'il a fait dans une même année la mission dans les diocèses de Bretagne les plus éloignés les uns des autres. Mais ses voyages pénibles et continuels n'avaient pas le seul mérite de la fatigue entreprise pour travailler au salut des âmes, c'étaient des voyages sur le modèle de ceux de Jésus-Christ et des apôtres. Le P. Maunoir ne trouvait point de petit pâtre à la campagne, à qui il ne fît le catéchisme; il n'entrait dans les châteaux qui étaient sur sa route que pour annoncer les paroles du salut à ceux même qui ne les demandaient pas; dans les villes et dans les bourgs où il passait, il allait à l'église, et aussitôt les enfants et le peuple s'assemblaient autour de lui; alors il chantait des cantiques, instruisait, prêchait, confessait jusqu'à la nuit et quelquefois même pendant la nuit entière; et comme s'il se fût délassé dans le service qu'il rendait à ses frères, il continuait son chemin sans avoir presque pris de nourriture ni de repos. Pour soulager ses missionnaires, il en changeait ordinairement à chaque mission; mais pour lui, il travaillait sans relâche, au moins dix mois de suite chaque année. La vie qu'il menait durant les deux autres mois qu'il passait à Quimper, pourrait être regardée, non comme une espèce de repos, quoiqu'il lui donnât ce nom, mais comme une grande fatigue, si celle des missions ne l'avait surpassée.

Il ne faut pas oublier, au nombre de ses utiles travaux, la peine qu'il prit de composer une grammaire bretonne et deux dictionnaires de cette langue. Il fit imprimer ces livres pour mettre les recteurs, auxquels cette langue était inconnue, en état d'instruire eux-mêmes leur paroisse et faciliter aux ecclésiastiques qui avaient du zèle pour les

missions de la Basse-Bretagne, le moyen d'y travailler avec fruit. Il mit aussi le précis de ses instructions dans plusieurs petits livrets qu'il eut soin de répandre partout, pour empêcher que les vérités qu'il enseignait pendant les missions, soit aux prêtres dans les conférences, soit au peuple dans les catéchismes et les prédications, ne vinssent à s'effacer peu à peu. Les principaux de ces petits livrets sont : l'un, *le Chemin de la pénitence*, qui trace aux pénitents la manière de faire une bonne confession, et aux confesseurs la méthode d'administrer le sacrement de pénitence, selon les règles de la science et de la prudence chrétienne ; et l'autre, *l'Abrégé de la science du salut*, qui renferme toute la doctrine chrétienne expliquée en prose par des demandes et des réponses, et en vers, par des cantiques : excellent livre que M. Dû Louet, évêque de Quimper, et M. de Coetlogon après lui, donnèrent à leur peuple comme le catéchisme du diocèse. Il y a aussi du P. Maunoir, outre tous ces cantiques, et particulièrement celui qui apprend à méditer sur les mystères de la Passion du Sauveur, un traité imprimé, *de l'Oraison mentale*, dont Dieu s'est servi pour élever à la vie intérieure de simples bergers et de simples bergères qui, en gardant leurs troupeaux, s'occupaient des perfections du Créateur et des vérités les plus sublimes de la religion.

Mais quelque industrie que cet homme si zélé employât pour servir le prochain, il ne comptait que sur la prière. Il disait au moins deux fois chaque jour l'oraison latine que S. François-Xavier a composée pour demander à Dieu la conversion des âmes. A l'autel, lorsqu'il tenait entre ses mains l'hostie salutaire, il conjurait ardemment le divin Sauveur, caché sous ces espèces visibles, de se souvenir qu'il s'était fait victime de propitiation pour les péchés de tout le monde. Il engageait toutes les bonnes âmes à joindre leurs prières aux siennes, pour obtenir miséricorde aux pécheurs ; et cette vue charitable était

le principal objet de sa dévotion à la sainte Vierge, à S. Michel, aux bons anges, à S. Joseph, à S. Corentin, à S. Julien son patron, à S. Ignace et à S. François-Xavier, qu'il priait assidûment de lui aider à étendre l'empire de Jésus-Christ.

On le regardait comme un saint lui-même, partout où il passait; non-seulement les enfants, mais encore les personnes plus âgées, se mettaient à genoux devant lui, et lui demandaient sa bénédiction; on lui amenait les malades, et il en guérissait un grand nombre, comme l'a témoigné par un écrit public M. l'évêque de Quimper. La vénération que l'on avait pour le P. Maunoir croissait toujours à proportion qu'il avançait en âge. Sur la fin de sa vie, les barbiers qui le rasaient et lui coupaient les cheveux n'en laissaient rien perdre, et ceux auxquels ils en donnaient, les en remerciaient comme d'un présent très-considérable. On apportait aux chirurgiens qui le saignaient des linges fort propres, afin qu'ils les trempassent dans son sang, et ces linges ont servi avant et après sa mort, comme on l'assure, à rendre la santé à beaucoup de malades.

Les derniers travaux du P. Maunoir furent ceux auxquels il se livra dans deux paroisses du diocèse de Quimper, Plounevezel et Serignac. Quand il arriva dans celle-ci, l'on se ressouvint qu'il avait promis, plusieurs années auparavant, qu'il y ferait encore une fois des instructions avant de mourir; et l'on en conclut que sa mort n'était pas éloignée. Cette persuasion augmenta l'empressement du peuple; tout le monde voulait avoir ses avis et se confesser à lui; mais ses forces ne répondaient plus à sa charité, et il fallut qu'il renonçât au travail. Cependant, après une interruption de quelques jours, il crut pouvoir faire de nouvelles entreprises. Il s'engagea d'instruire Plouié près de Carhaix, et était allé à Saint-Brieuc pour ménager encore une mission qu'il

avait dessein de faire dans la petite ville d'Uzel; mais il fut averti intérieurement de retourner sur ses pas. Il dit au P. Martin que le Saint-Esprit le pressait sans cesse de rentrer dans les terres de S. Corentin; et ils partirent à l'heure même. Ils passèrent par le Quillio, où le P. Maunoir vit pour la dernière fois M. Priat, l'un de ses meilleurs amis et de ses plus zélés missionnaires [1], et une sainte fille nommée Jeanne Houssaie, qu'il conduisait depuis longtemps dans la vie intérieure. De là, se rendant à Plouguernevel, il voulut, tout incommodé qu'il était, y exercer encore une fois les fonctions de missionnaire. Ce fut là qu'il fit son dernier sermon et son dernier catéchisme; il y laissa son bonnet et son surplis, comme s'il eût voulu léguer son esprit évangélique au séminaire qu'il y avait établi par ordre de son évêque, et à des missionnaires formés de sa main. Bien qu'il fût très-faible, il eut le courage d'aller jusqu'à Plevin; mais il ne passa pas outre, et acheva dans une paroisse dédiée à la sainte Vierge une vie apostolique dont le dessein lui avait été inspiré auprès d'une chapelle dédiée à la Mère de Dieu.

M. Canant, recteur de Plevin, l'un des plus zélés missionnaires que le P. Maunoir eût formés, le reçut avec joie, et lui donna tous les soins possibles. Dès que le P. Maunoir fut au lit, il lui prit, avec la fièvre, un grand mal de côté, dont on eut de la peine à tirer l'aveu de lui, parce qu'il ne voulait pas troubler le repos de M. Canant et du P. Martin. Il ne se leva point le lende-

* [1] M. Priat était docteur en Sorbonne et recteur de la paroisse de Merléac, dont le Quillio était une trève. Il travailla beaucoup à la conversion des protestants, et il eut la consolation d'en ramener un grand nombre à l'unité catholique. C'était surtout dans la chapelle du château de la Côte, situé en la paroisse de Saint-Julien, entre Saint-Brieuc et Quintin, qu'il recevait les abjurations. Plusieurs des conquêtes qu'il fit à l'Eglise appartenaient à des familles nobles de Bretagne. Ces conversions eurent surtout lieu vers l'an 1680 et années suivantes, par conséquent avant la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV.

main pour dire la messe, et l'on jugea de là qu'il était bien plus mal qu'on ne pensait. M. de Kerlouet, gouverneur de Carhaix, et son épouse, ayant appris la maladie du Père, vinrent le voir et lui offrir leur maison, qui n'était pas éloignée. Mais il les remercia, et dit ensuite à M. Canant qu'un religieux qui avait fait un vœu de pauvreté devait éviter les grandes maisons où règnent l'abondance et les aises de la vie; et que pour lui il se trouvait beaucoup mieux au presbytère de Plevin qu'au château de Kerlouet. Le P. Martin le quitta par nécessité pour aller ouvrir la mission à Plouié. Le P. Maunoir se trouva beaucoup plus mal au commencement de son troisième accès; ce qui obligea d'en donner avis à Quimper. Aussitôt madame de Pratelas, la mère et la ressource des missionnaires, en partit avec le meilleur médecin du pays et un Père du collége pour se rendre auprès du malade. Le médecin jugea que le mal était une péripneumonie et que le péril était fort grand. Madame de Pratelas se mit à pleurer; mais le Père lui dit d'un ton ferme : « Madame! priez » Dieu. — Joignez donc, lui dit-elle, vos prières aux mien- » nes, afin que Dieu vous rende la santé. » Le malade, reprenant sa douceur ordinaire, dit : « Madame! Dieu ne nous » a pas consultés lorsqu'il nous a mis au monde, il ne nous » consultera pas non plus lorsqu'il voudra nous en reti- » rer. » Le mal devenait tous les jours plus grave, et cette dame s'affligeait beaucoup; le Père la pria de s'en retourner, et la prépara par des motifs très-chrétiens à se soumettre à tout ce qui plairait à Dieu d'ordonner de lui. Il fit sa dernière confession au père qu'on lui avait envoyé de Quimper, et se prépara à recevoir le viatique. Il oublia les intérêts du corps et s'abandonna à la ferveur de l'esprit; son visage était plus enflammé de l'ardeur de l'amour divin que du feu de la fièvre. Avec l'agrément du recteur de Plevin, il reçut le viatique de la main du religieux qui l'avait confessé. Après une courte mais fervente

action de grâce, il demanda le cierge bénit, et, le tenant à la main, il fit sa profession de foi et renouvela les promesses du baptême, avec de si grands transports d'amour, et d'un ton si animé, qu'on fut obligé de l'avertir qu'il augmentait considérablement sa fièvre. Il se tut aussitôt; mais quelque violence qu'il se fît pour obéir à ceux qui l'avertissaient de ne point parler, il lui échappait de temps en temps des traits embrasés qui faisaient voir quelle était la violence du feu céleste dont il brûlait; ses expressions étaient tirées de ce qu'il y a de plus animé dans S. Paul et de plus tendre dans les hymnes de l'Eglise. Lorsqu'il en fut temps, il demanda l'extrême-onction, et pria M. Canant de trouver bon qu'il la reçût du même Père qui lui avait donné le saint viatique. Il recommanda à celui-ci de prononcer les prières un peu haut, afin qu'il pût les entendre et y répondre. En effet, il répondit à toutes d'une manière si vive et si tendre, qu'il tira les larmes des yeux de tous les assistants. S'abandonnant ensuite à sa piété, il forma des actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, d'humilité, de soumission et des autres vertus, dont la pratique lui était aisée à la mort après lui avoir été si familière pendant toute sa vie. Le bruit de sa maladie, répandu dans les lieux les plus éloignés de Plevin, attira auprès de lui de toutes parts des ecclésiastiques et des personnes de toutes conditions qui venaient donner à leur bon Père mourant les dernières marques de leur respect et de leur attachement, et lui demander sa bénédiction. M. l'évêque de Quimper avait envoyé le visiter dès le commencement de sa maladie et lui avait fait offrir tous les secours dont il aurait besoin. Le malade recevait également tout le monde, et ménageait encore ces derniers moments pour l'avancement du règne de Jésus-Christ, en donnant à chacun les avis qui lui convenaient selon son état; il aspirait surtout à former toujours de nouveaux missionnaires, et porta si

efficacement à cet emploi le Père qui lui avait administré les derniers sacrements [a], que celui-ci ayant appris le breton, fut depuis le compagnon du P. Martin, et mourut, quelques années après, dans les exercices d'une si sainte fonction. Le médecin qui était auprès du P. Maunoir regardait comme un miracle qu'une maladie qui cause le délire laissât au malade un jugement si sain et tant de présence d'esprit. Il ne parut d'embarras dans son cerveau qu'un jour avant sa mort; mais l'on n'en jugea que par quelques paroles sans suite, qui pouvaient avoir de la liaison avec des pensées qu'il n'exprimait pas. On mettait de ce nombre ce qu'il dit par deux fois très-distinctement à un ecclésiastique nommé Richer, connu en Bretagne sous le nom de M. de Coethal, qui récitait son office auprès du malade : « Donnez une chaise à M. Le Nobletz. » On s'aperçut par une inquiétude de quelque durée qu'il souffrait un combat intérieur; il pria les assistants de faire le signe de la croix; et on lui présenta le crucifix, en disant : « Voilà la croix du Seigneur; en» nemis, fuyez loin d'ici. » Il prit le crucifix avec beaucoup d'empressement, et quand il l'eut appliqué sur son cœur, on vit revenir le calme et la tranquillité, dont il jouit depuis jusqu'au dernier soupir de sa vie. Quelques heures avant de mourir, il demanda le P. Martin. On lui dit qu'il était occupé, pour la gloire de Dieu, à une mission qu'il avait commencée. Il en eut de la joie et lui laissa, pour gage de son amitié, la croix qu'il portait sur son cœur. Il voulait qu'on lui présentât souvent le crucifix, et l'embrassait toujours fort tendrement; il exhortait même tous les assistants à aimer le Sauveur, et disait avec force : « Vivons et mourons pour Jésus, qui a vécu et qui est mort pour nous. » Il continua ainsi à exhorter les assistants jusqu'au dernier quart d'heure de sa vie, et l'on peut

[a] Le P. Du Demaine.

dire qu'il faisait encore en mourant la fonction de missionnaire. Sa ferveur et sa joie augmentaient, à mesure qu'il approchait du terme ; ce n'était plus qu'élancements d'amour, et que saintes inspirations, jusqu'à ce qu'enfin il perdit la parole, et un quart d'heure après il rendit l'esprit, le 28 janvier 1683, à l'âge de soixante-dix-sept ans, dont il en avait passé cinquante-huit dans la compagnie de Jésus, dont il était profès ; et de ces cinquante-huit ans il en avait employé quarante-deux aux missions de la Basse-Bretagne.

Sa mort fut si tranquille, qu'il était expiré, et qu'on le croyait encore vivant. Aussitôt qu'on fut assuré qu'il avait quitté cette vie mortelle, tous ceux qui étaient présents se mirent à genoux, se recommandèrent à lui et lui baisèrent les mains. On se jeta sur les choses qui avaient été à son usage, le médecin comme les autres, et on les garda comme des reliques, dont nous décririons ici les effets attestés, si toute la vie du P. Maunoir ne rendait pas en sa faveur un témoignage plus sûr et plus éloquent que les prodiges même que l'on attribue à l'usage de ces précieux restes.

Quelques heures après que le P. Maunoir fut expiré, le P. Du Demaine, qui l'avait assisté à la mort, signifia au recteur de Plevin, que, dès le commencement de la maladie du saint missionnaire, M. l'évêque de Quimper, les chanoines de l'église cathédrale et le Père recteur du collége, étaient convenus que le corps serait enterré dans la cathédrale, et le cœur mis dans la chapelle des Jésuites. En même temps il lui donna une lettre du prélat, par laquelle il défendait, sous peine d'excommunication, qu'on s'opposât à ce que le corps fût transporté à Quimper. Le même Père donna avis de la mort du P. Maunoir à l'évêque et au chapitre de Quimper, et fit ouvrir le corps, pour avoir le cœur, qui fut décemment enveloppé et enfermé. On trouva la capacité du côté droit de la

plèvre toute remplie d'eau, ce qui fit dire au médecin que le Père était mort d'une hydropisie supérieure. Le corps du P. Maunoir était aussi souple et aussi maniable douze heures après sa mort que s'il eût été encore en vie, ce qui parut miraculeux au médecin et au chirurgien, vu les circonstances du temps (c'était au mois de janvier) et du grand âge du mort.

Quand on eut appris dans les paroisses voisines et à Carhaix la mort du P. Maunoir, on vint en foule à Plevin ; et tant de monde souhaitait de voir son corps, qu'on fut obligé de le revêtir des habits sacerdotaux, pour l'exposer à la vue et à la dévotion du public, où il demeura deux jours. On eut bien de la peine à sauver l'aube et la chasuble dont il était revêtu, de la pieuse avidité avec laquelle on voulait se saisir de ce qui avait servi au P. Maunoir; mais on ne put empêcher que tout le monde ne fît toucher et livres de prières et chapelets aux mains et aux habits du saint homme, et qu'on ne lui adressât des vœux avec confiance.

Le 29 janvier, après midi, le bruit se répandit que le corps serait enlevé de Plevin, par ordre de l'évêque, et inhumé dans la cathédrale. Aussitôt les habitants du bourg se liguèrent avec tous leurs voisins, pour s'opposer à cet enlèvement; ils convinrent qu'ils se trouveraient tous le lendemain de grand matin, en armes, au cimetière de la paroisse, et en attendant, qu'on ferait le guet la nuit, pour avertir les autres, en cas qu'on voulût enlever le corps. La nuit même du 29, fort tard, M. Callier, grand vicaire, accompagné seulement du vicaire de Coré, arriva à Plevin, avec commission du prélat et du chapitre. Comme on ne lui vit point d'équipage propre à faire le transport, on le laissa passer. Il descendit au presbytère, et voyant un grand calme partout, il s'imagina qu'il exécuterait aisément sa commission le lendemain. Mais il fut bien surpris le matin, lorsqu'il aperçut les

paysans armés, qui faisaient la garde devant le presbytère, et qui disaient : « Non, non, on ne nous enlèvera » pas notre bon Père. Si on l'enterrait à Quimper, ce » serait comme le P. Bernard, il ne ferait point de mira- » cles, et il en fera ici. » Pour surmonter cet obstacle, le grand vicaire employa successivement deux moyens que son évêque lui avait mis entre les mains. Il alla d'abord à Kerlouet présenter une lettre du prélat au gouverneur de Carhaix, par laquelle il lui demandait main-forte. M. de Kerlouet, qui savait combien il est dangereux de révolter des paysans bas-bretons, jugea que la voie de la persuasion était la seule qui convînt dans cette rencontre; et pour l'employer, il se rendit à Plevin, avec le grand vicaire. Madame de Kerlouet s'y rendit aussi, et pendant que son mari exhortait d'un côté les paysans à se soumettre aux ordres de leur évêque, cette dame, secondée secrètement du recteur de Plevin, suggérait beaucoup plus efficacement le contraire. Le grand vicaire, voyant ce contraste, eut recours au dernier remède, qui fut de faire signifier au peuple par le vicaire de Coré, missionnaire breton, les ordres de l'évêque, et déclarer excommuniés tous ceux qui y contreviendraient. Les paysans ne crurent pas que donner la sépulture à un saint fût un crime qui méritât l'excommunication; ils ne furent point étonnés de la menace qu'on leur en faisait, et protestèrent hautement qu'on leur ôterait plutôt la vie que leur bon Père. Alors le grand vicaire, voyant qu'il ne pouvait vaincre leur opiniâtreté, désespéra du succès de l'entreprise dont il était chargé, et entra dans l'église, à dessein d'y dire une messe basse pour le défunt. Comme il s'habillait, on vint lui dire que si les prêtres ne portaient le corps à l'église, et ne l'enterraient au plus tôt, les paroissiens de Plevin étaient résolus de l'y porter eux-mêmes et de l'enterrer. Sur cela, M. de Kerlouet fut d'avis qu'on fît l'enterrement pour

contenter le peuple, sauf à enlever le corps durant la nuit, et le transporter secrètement à Quimper. Le grand vicaire, emporté par un mouvement intérieur qui ne lui laissa pas le temps de délibérer, alla à l'autel, chanta la grand'messe, et fit l'enterrement avec les cérémonies ordinaires. Les paysans, qui se doutaient du projet de l'enlèvement, firent cacher un homme dans l'église, pour leur en ouvrir une porte qui ne se fermait qu'en dedans; et tandis que le grand vicaire et le recteur de Plevin. dînaient à Kerlouet, ils entrèrent dans l'église, mirent sur la fosse une grande pierre en forme de tombe, et demeurèrent là armés, pour garder le sépulcre; en sorte que le grand vicaire, au retour de Kerlouet, n'eut plus d'autre parti à prendre que de protester de violence, et de s'en retourner à Quimper rendre compte au prélat et au chapitre de l'impossibilité où il s'était trouvé d'exécuter les ordres qui lui avaient été donnés.

On ne put emporter que le cœur du P. Maunoir. Le P. Du Demaine l'ayant fait envelopper dans une espèce d'écharpe de taffetas, le pendit à son cou, et s'étant joint au grand vicaire, porta ce précieux dépôt au collége de Quimper. Quand on approcha de la paroisse de Coré qui est sur le chemin, l'on sonna toutes les cloches; les ecclésiastiques et tout le peuple allèrent au-devant en procession, et l'on rendit au cœur les mêmes honneurs qu'on s'était disposé à rendre au corps. M. l'évêque alla révérer ce précieux reste, aussitôt qu'on l'eut apporté au collége; on enferma ce sacré dépôt dans une boîte de plomb en forme de cœur, et après un service auquel toute la ville assista, on le mit au milieu du balustre sous une plaque d'argent, vis-à-vis du tabernacle.

On ne pensa plus à enlever le corps de l'église de Plevin; on y fit tranquillement pour le défunt huit grands services de suite, auxquels se trouvèrent beaucoup d'ecclésiastiques, et une grande affluence de peuple; et au

dernier service, M. Falchier, recteur de Cleden-Poher, fit avec beaucoup d'éloquence l'oraison funèbre du P. Maunoir, qu'il appela plusieurs fois le père et l'apôtre de la Basse-Bretagne.

Le sépulcre de ce grand homme ne tarda guère à devenir glorieux, par le concours d'un nombre infini de pèlerins, et par une multitude de guérisons obtenues dans presque toutes les paroisses de la Basse-Bretagne, par l'intercession du Père. De quelque endroit que ce soit où l'on éprouvât son assistance, on ne manquait pas de venir à son tombeau en rendre grâces à Dieu, et déclarer au recteur de Plevin toutes les circonstances des faveurs qu'on a reçues; le recteur, qui était notaire apostolique et commissaire de M. l'évêque de Quimper à cet effet, en tint un registre fidèle, qui fait un honneur infini à la mémoire du P. Maunoir.

La confiance aux mérites de ce grand serviteur de Dieu s'est conservée jusqu'à nos jours. Il va toujours à son tombeau des pèlerins qui l'invoquent en particulier. En 1827, l'église de Plevin ayant été réparée, on profita de cette occasion pour ouvrir le tombeau; la pierre qui le couvrait ayant été levée, on trouva un caveau au fond duquel était la bière qui renfermait les restes vénérables de ce saint homme. Un Père jésuite, qui était allé à Plevin quelques années auparavant, avait fait don d'une statue du P. Maunoir, pour être placée sur son tombeau, où elle se trouve aujourd'hui. Il est en grande vénération dans l'illustre société à laquelle il appartenait, et les supérieurs de la compagnie de Jésus l'ont mis au nombre des ouvriers apostoliques qui doivent être proposés comme modèles à leurs frères.

* M. CHARLES DE GOUANDOUR,

CURÉ D'INZINZAC, AU DIOCÈSE DE VANNES.

Tiré de sa Vie, qui a pour titre : Le Charitable Pasteur, représenté dans la Vie de messire Charles de Gouandour, recteur d'Inzinzac, diocèse de Vannes, par de Saint-Germain Robin, prêtre du même diocèse. *Un volume petit in-12. Ce livre est muni d'une approbation de M. d'Argouges, nommé à l'évêché de Vannes, et vicaire général du chapitre, Vannes,* 1693.

L'AN 1684.

Charles de Gouandour, qu'un pieux écrivain de son siècle a nommé avec raison le modèle des vrais pasteurs [a], naquit à Guiscriff, dans le diocèse de Quimper, le 23 septembre 1640. Il était l'aîné des enfants de Thomas de Gouandour et de Renée Le Faucheux, seigneur et dame de Kervenoual, maison alors assez connue dans la Basse-Bretagne par les alliances qu'elle avait avec les familles nobles les plus considérables de la province.

A peine le jeune Charles eut-il acquis l'usage de la raison, que ses parents, très-recommandables par leurs vertus, songèrent à l'élever d'une manière digne d'un gentilhomme chrétien, et prirent un soin particulier de lui inspirer des sentiments de religion, qui pussent par la suite lui servir de règle de conduite. Ils lui donnèrent pour premier maître un ecclésiastique instruit, sous lequel cet enfant de bénédiction fit des progrès remar-

[a] Le P. Champion, Jésuite, *Vie de M. de Kerlivio.*

quables dans la vertu et dans les lettres. Lorsque M. et madame de Gouandour crurent leur fils assez avancé, ils le firent sortir de la campagne et le remirent entre les mains des Jésuites, qui dirigeaient alors avec zèle et succès le collége de Quimper.

Il faut avoir connu ces maîtres habiles, dont on ne peut trop déplorer la perte, pour savoir tout le bien qu'ils produisaient parmi leurs disciples par leurs instructions, et surtout par leurs exemples; leurs saintes industries pour inspirer aux jeunes gens l'estime et la pratique de la piété; leurs vives sollicitudes pour les faire avancer dans cette route, lorsqu'ils les y avaient introduits. Ils trouvèrent dans leur jeune élève un esprit droit et un cœur docile aux impressions de la grâce; aussi sous leur direction fit-il des progrès rapides, non-seulement dans les sciences humaines, mais encore dans la science des saints. Pour affermir sa vertu, il voulut entrer dans la congrégation de la sainte Vierge, que le zèle des Jésuites avait établie dans le collége de Quimper, et bientôt il en devint un des principaux ornements.

Jamais, en effet, personne ne remplit plus parfaitement toutes les obligations d'un véritable serviteur de Marie. Son exactitude à se trouver toujours un des premiers dans ces saintes assemblées, sa modestie lorsqu'il récitait l'office divin, son attention et son recueillement pendant la célébration des saints mystères, l'ardeur avec laquelle il approchait des sacrements, son zèle à contribuer au bon ordre de la congrégation, sa charité pour les pauvres, son assiduité à la prière, sa ferveur, qui paraissait dans ses conversations, tout en lui charmait si fort ses condisciples qui avaient l'avantage de l'approcher, qu'il serait difficile de dire tout le bien que produisirent dans le collége les bons exemples de Gouandour, et l'heureuse influence qu'ils eurent sur l'esprit de ses camarades.

Dieu n'avait pas prévenu de tant de bénédictions ce

vertueux jeune homme pour l'abandonner au milieu du siècle, où il est si facile de perdre le trésor de la grâce. A peine eut-il atteint l'âge de dix-huit ans, qu'éclairé de ces vives lumières dont l'Esprit saint remplit les âmes pures, il conçut un si grand mépris pour le monde et pour tous ses vains amusements, qu'il prit la résolution de s'en séparer entièrement, afin de vivre uni à Dieu dans l'obscurité et la retraite. Commençant alors à goûter plus sensiblement que jamais combien il est doux d'aimer et de servir le Seigneur, il savait déjà par expérience que le commerce du monde est un dangereux obstacle pour ceux qui aspirent à cet heureux état.

Mais si Dieu éclaira Gouandour sur les dangers que le chrétien court au milieu du monde, il ne lui fit pas tout de suite connaître à quelle profession il l'appelait. Ce ne fut qu'après avoir été longtemps balancé entre l'état religieux et celui d'ecclésiastique séculier, après avoir imploré avec ferveur le secours du Ciel, après s'être livré aux plus sérieuses réflexions et consulté un sage et prudent directeur, qu'il se détermina pour ce dernier parti. Heureux les jeunes gens qui emploient ces moyens pour connaître leur vocation ! Il est presque impossible qu'ils se trompent touchant les desseins de Dieu sur eux.

Autant le vertueux jeune homme avait apporté de prudence en prenant sa détermination, autant il montra de fermeté à la soutenir lorsqu'une fois il fut décidé. On s'en aperçut bientôt ; car, quoique sa conduite eût été extrêmement réglée, cependant, comme ses manières annonçaient une modestie et une retenue extraordinaires, et comme tous ses discours ne roulaient plus que sur la vanité et l'inconstance des choses de ce monde, et sur le bonheur de ceux qui s'attachent au service du Seigneur, on n'eut pas de peine à comprendre qu'il avait quelque dessein. Il le manifesta bientôt, par la déclaration qu'il fit à M. et à madame de Gouandour, et la permission qu'il

leur demanda de suivre la voix de Jésus-Christ qui l'appelait à son service dans l'état ecclésiastique, leur ajoutant que c'était pour lui une chose résolue, et qu'il était prêt à tout sacrifier pour mettre son salut en assurance.

Il serait difficile d'exprimer les divers sentiments qui agitèrent alors le cœur de ce père et de cette mère ; car si jamais parents n'aimèrent plus tendrement leurs enfants, jamais aussi parents ne furent plus soumis à Dieu qu'ils l'étaient l'un et l'autre. Affligés de se voir privés de celui qui faisait toute l'espérance d'une illustre maison, ils ne purent entendre parler de son éloignement sans pousser de profonds soupirs et verser des larmes abondantes. D'un côté, ils craignaient de le perdre pour un temps ; de l'autre, ils redoutaient de le perdre pour toujours en s'obstinant à le conserver contre la volonté du souverain maître ; aussi, malgré les résistances de la nature, la grâce l'emportant enfin sur leurs esprits, ils écoutèrent avec une sorte d'approbation toute la suite de son projet.

Mais il n'est pas rare de voir la nature faire valoir ses prétentions, même après avoir consenti aux plus généreux sacrifices. M. de Gouandour, s'apercevant que toutes ses remontrances, ses prières et ses menaces ne faisaient aucune impression sur l'esprit de son fils, et qu'il persistait dans sa résolution, malgré tous les moyens adroits qu'il avait employés pour rompre ce dessein, qu'il regardait comme un entêtement de jeune homme, ou comme l'effet d'une dévotion mal entendue, il entreprit ou de l'en faire changer entièrement, ou du moins de l'éprouver si bien, qu'il ne pût plus douter de la vérité de sa vocation. Il résolut donc d'éloigner son fils des personnes qu'on croyait lui avoir inspiré des sentiments si contraires aux vues ainsi qu'aux espérances de sa famille, et pour le prendre par l'endroit le plus flatteur pour la jeunesse, il lui proposa de l'envoyer à Paris achever et perfectionner

son éducation. Cette proposition fut accompagnée des offres les plus séduisantes; car, outre un équipage fort propre qu'il lui promit, il l'assura qu'il lui fournirait abondamment tout ce qui peut rendre heureux un jeune homme dans la capitale. La pensée de M. de Gouandour était d'engager par ce moyen son fils dans la société, de lui donner le goût du monde, et de lui faire insensiblement quitter ses idées de dévotion.

Charles, trop éclairé de l'esprit de Dieu pour ne pas remarquer le piége qu'on lui tendait, montra d'abord de la répugnance pour ce voyage, et fit même tout ce qu'il put pour s'en dispenser; mais voyant qu'on persistait à lui demander ce sacrifice, et d'ailleurs assuré qu'avec le secours du Ciel rien ne serait capable de lui faire changer les saintes résolutions qu'il avait prises, il consentit à se rendre aux désirs de ses parents, à condition qu'à son retour on le laisserait en liberté, sans lui parler d'établissement. Cette condition ayant été acceptée volontiers, il part pour la capitale, et loin d'aller se loger dans une pension, comme son père l'avait espéré, il prit un appartement dans une maison particulière, non-seulement pour s'éloigner des compagnies dangereuses, mais encore pour avoir plus de temps à donner à l'étude et aux exercices de piété, pour lesquels il avait déjà un attrait tout particulier.

La première chose dont il s'occupa, dès son arrivée à Paris, fut de chercher un bon directeur, entre les mains duquel il pût se remettre entièrement. Il eut assez de bonheur pour trouver un homme à peu près tel qu'il l'avait souhaité, et qui, par ses sages conseils, le fit avancer si bien dans les voies de Dieu, que non-seulement l'éclat de la capitale ne l'éblouit pas, mais qu'il regardait même les objets les plus brillants avec une sorte de mépris, déplorant l'aveuglement des gens du monde, qui suivent avec tant d'ardeur la vanité et le mensonge, et ne pen-

sent pas à l'unique affaire qui doit les occuper sur la terre.

La conduite de Gouandour répondait à des sentiments si chrétiens. Appliqué à l'étude des sciences dont il croyait la connaissance utile au dessein que Dieu lui avait inspiré, il fuyait tous les divertissements et même ces récréations honnêtes que les personnes les plus régulières se permettent quelquefois; il s'adonna tout entier à la théologie et aux langues, qu'il apprit avec une étonnante facilité. La seule distraction qu'il se permît, après avoir donné à l'étude le temps fixé, était d'aller visiter les prisons et les hôpitaux, pour y porter des consolations et des secours aux habitants de ces tristes demeures. Il ne craignait pas d'entrer jusque dans les cachots afin d'y répandre une partie des douceurs spirituelles dont Dieu remplissait son cœur. Son temps était réglé de telle manière, qu'il avait destiné certains jours pour les prisons, d'autres pour les pauvres honteux, d'autres enfin pour les hôpitaux; et il était d'une si grande exactitude à observer cette loi, que pendant tout le temps qu'il resta à Paris, il n'y manqua jamais, quelque pressantes que fussent d'ailleurs les affaires qui pouvaient lui survenir.

De tous les endroits qu'il avait choisis pour honorer Jésus-Christ dans ses membres, il n'y en avait point qui eût pour lui plus d'attraits que l'Hôtel-Dieu. C'était là qu'on voyait ce vertueux jeune homme, tantôt occupé à rendre aux malades les services les plus humbles et les plus rebutants, tantôt arrêté auprès du lit des infirmes, pour leur enseigner les moyens de sanctifier leurs peines, par la considération des motifs que la religion présente au chrétien. Aux exhortations il joignait l'aumône, ne manquant jamais de la faire aux pauvres qu'il avait servis, car tel était l'usage auquel il employait l'argent que son père avait mis à sa disposition.

Cette tendre compassion pour les pauvres allait si loin,

qu'on l'a vu plus d'une fois leur donner ses propres habits, lorsque l'argent lui manquait, et s'il arrivait quelquefois qu'il n'eût rien chez lui pour soulager la misère des indigents, il avait recours à la charité de ses amis, auxquels il allait lui-même demander des aumônes, afin de les distribuer ensuite dans les prisons, dans les hôpitaux et chez les pauvres honteux, d'autant plus à plaindre qu'ils montrent moins leur misère.

La charité de Gouandour ne se contentait pas de soulager les corps; il connaissait trop le prix des âmes pour négliger la conversion des personnes qu'il savait être engagées dans les dangereuses routes du péché. C'était dans ces œuvres, si dignes d'un chrétien fervent, qu'il faisait éclater son zèle pour la gloire de son maître, sans se mettre en peine de ce que dirait le monde, en voyant un jeune homme de vingt ans s'occuper d'entreprises qui demandent toute la prudence et la fermeté d'une vertu parfaite. Lorsqu'il connaissait, par exemple, quelques-unes de ces personnes que l'enfer semble entretenir sur la terre pour la corruption de la jeunesse, il cherchait avec soin un moment où il pût leur parler sans s'exposer lui-même au danger. Là, après leur avoir reproché les déréglements de leur vie libertine, il les effrayait tellement par la menace des terribles jugements de Dieu, qui leur demanderait compte de toutes les âmes qu'elles avaient perdues, que plusieurs, rentrant en elles-mêmes, quittaient cette vie déréglée pour vivre selon les lois du christianisme. Mais comme il n'ignorait pas que ces sortes de personnes retournent facilement à leurs premiers désordres, si l'on ne prend le soin de les éloigner des occasions qui les firent tomber autrefois, il s'employait à leur trouver quelque établissement; ou bien il les mettait auprès de quelques personnes de qualité, qui étaient de sa connaissance, en les priant de perfectionner l'œuvre que le Seigneur avait commencée dans la personne de ces

malheureuses, ou bien enfin il faisait en sorte, par le crédit de ses amis, qu'on les reçût dans les maisons établies pour servir d'asile à ces âmes qui, touchées d'un véritable repentir de leurs désordres, désirent en faire une sérieuse pénitence.

Une conduite si vertueuse et si édifiante dans un âge où d'ordinaire l'on ne semble occupé que de ses plaisirs, était trop en opposition avec les maximes corrompues du monde, pour que Gouandour pût avoir l'approbation de ce tyran. Aussi se déchaîna-t-il contre le saint jeune homme par l'organe de certains libertins, qui, trouvant en lui la condamnation de leur vie dissipée, tâchaient de le rendre ridicule dans les sociétés, en traitant de faiblesse d'esprit ou d'hypocrisie cette manière d'agir si sage et si chrétienne. Ses amis lui représentaient que sa conduite était plutôt celle d'un religieux que d'un homme du monde; que son genre de vie ressemblait à celui d'un anachorète; qu'il mécontenterait certainement son père, et qu'il ne fallait pas agir d'une manière différente de celle des jeunes gens de son âge et de sa condition.

Voilà par quels artifices l'ennemi du salut des hommes s'efforçait de détourner Gouandour de ses saintes occupations; mais l'esprit de Dieu, qui les lui avait fait entreprendre, lui donnait des forces pour les continuer. Il puisait ses forces dans la prière, la lecture des livres de piété, et la fréquentation des sacrements. Rempli de l'amour divin, qui se manifestait en lui par son ardente charité pour les pauvres, il cherchait sans cesse à entretenir et à augmenter ce saint amour dans son cœur. Le respect humain ne put jamais l'empêcher d'approcher souvent du tribunal de la pénitence et de la table sainte. Il communiait ordinairement tous les huit jours; le recueillement avec lequel il recevait cet auguste sacrement et assistait aux saints mystères, marquait la vivacité de sa foi et la solidité de sa piété. C'est ainsi que, par une con-

duite irréprochable, il confondait ses calomniateurs; tandis que, par des réponses pleines de sens et de religion, il détruisait les mauvaises raisons dont ses amis mondains se servaient pour tâcher de le détourner de la voie du salut.

Telles furent à peu près les occupations de Gouandour pendant le séjour de quatre ans qu'il fit à Paris. Enfin, pressé par les invitations de ses parents, qui désiraient vivement de le revoir, il fallut qu'il pensât à retourner en Bretagne. Ce ne fut pas sans peine qu'il se rendit à leurs désirs, car il prévit bien qu'il aurait une rude attaque à soutenir à son arrivée. Il était plus ferme que jamais dans la résolution de quitter le monde et de se donner tout à Dieu ; et son père, qui ne doutait pas que le séjour de Paris ne lui eût fait abandonner ses premières idées de dévotion, ne pensait qu'à lui trouver un parti convenable à sa qualité et à sa fortune. Les choses même étaient un peu avancées, comme le font assez souvent les parents qui s'occupent plus des intérêts temporels de leurs enfants que du soin de connaître leur vocation. On lui destinait une jeune personne fort riche, d'un physique agréable et d'une condition assez égale à la sienne. Une dame de qualité, parente de M. de Gouandour, s'était chargée de ménager cette affaire, et elle y avait si bien travaillé que la chose était en état d'être conclue lorsque Charles arriverait de Paris. Aussi, à peine est-il rentré dans la maison paternelle qu'on le presse d'aller voir cette dame, à laquelle, lui dit-on, il avait de grandes obligations. La soumission de Charles pour ses parents le détermine à faire cette visite, dans laquelle sa parente emploie tous les moyens qui sont en son pouvoir pour le déterminer à faire un établissement; mais le serviteur de Dieu, inébranlable dans sa résolution, et soupçonnant avec raison que toutes ces instances lui venaient de la part de son père, voulut en finir dès la première fois, et dit à sa pa-

rente qu'il était inutile de le presser relativement au mariage, qu'il était décidé à embrasser l'état ecclésiastique, et que si on le tourmentait davantage à ce sujet, on l'obligerait à aller se renfermer dans quelque couvent d'où il ne sortirait de sa vie, et où ses parents n'auraient jamais la consolation de le voir.

Madame de Gouandour fut promptement informée par sa parente du résultat de cette visite. Elle en fut d'autant plus surprise qu'elle avait jusqu'alors regardé cet établissement comme une chose résolue. Dans le trouble où la mit cette nouvelle inattendue, elle dit à son fils les choses les plus tendres et les plus touchantes. Il n'est point d'artifices dont elle n'usât pour fléchir son esprit. Tantôt elle le pressait par des raisons qui auraient pu faire impression sur une âme moins ferme que la sienne ; tantôt les larmes, les caresses, les menaces, succédaient aux raisons. Ce ne fut pas le dernier assaut que le saint jeune homme eut à soutenir de la part de sa mère. Croyant enfin vaincre la résistance de son fils à ses volontés, elle revint encore à la charge avec la même instance que la première fois; mais, quelque respect que ce fils chrétien eût pour ses parents, il en avait encore un bien plus grand pour la volonté de Dieu, qui l'appelait à l'état ecclésiastique. Aussi ces nouveaux efforts ne l'ébranlèrent-ils pas plus que les premiers. Enfin, madame de Gouandour, bien persuadée désormais qu'elle ne pouvait le faire changer de résolution, lui donna la permission de suivre son attrait. « Tu me quittes, lui dit-elle en l'embrassant tendrement, tu me quittes, j'en mourrai de douleur ; mais n'importe, va, cours, fais ce que Dieu demande de toi : sois donc prêtre, j'y consens. »

Jamais Gouandour ne sentit de joie pareille à celle que lui causa ce consentement. Dans son transport, il se jeta aux pieds de sa mère, et, les larmes aux yeux, il la remercia mille fois d'avoir enfin consenti à ce qu'il suivît sa vo-

cation. Son ardeur pour le saint état qu'il allait embrasser ne lui permit pas de différer l'époque de son sacrifice ; il part au bout de quelques jours et va à Quimper se présenter à M. Réné Du Louet, qui en était alors évêque, pour lui demander les premiers ordres. L'évêque de Quimper reçut Gouandour comme le devait être un personnage de son mérite et de sa qualité; il l'admit aux ordres, et l'éleva enfin au sacerdoce.

Aussitôt que le nouveau prêtre se vit en état de travailler à la vigne du Seigneur, et de rendre service au prochain en cherchant à procurer la conversion des pécheurs, il éprouva un grand désir de se consacrer aux missions étrangères. Les travaux et les peines de la vie apostolique avaient pour lui de si grands charmes, qu'il n'y pensait jamais, que la joie qu'il éprouvait intérieurement ne se manifestât sur son visage. Le récit des saintes entreprises et des succès des Jésuites dans les pays infidèles, et la lecture de la Vie de S. François Xavier, qui ouvrit cette glorieuse carrière, entretenaient en lui ce saint désir ; mais Dieu avait d'autres vues sur son serviteur : il le destinait à la conversion du peuple parmi lequel il l'avait fait naître. On peut dire néanmoins que si la mort de M. de Gouandour n'a pas été sanglante, s'il n'a pas obtenu la palme du martyre, et s'il n'en a pas eu l'éclat devant les hommes, il en acquit le mérite aux yeux du Seigneur.

N'ayant donc pu exécuter le dessein qu'il avait formé d'aller porter le flambeau de la foi aux peuples barbares, il tourna toutes ses pensées vers ses compatriotes, et résolut de se consacrer au salut des Bretons. Dans ce dessein, il se rend auprès du P. Julien Maunoir, saint et célèbre Jésuite, qui opérait alors des fruits admirables dans la province, par l'œuvre si importante des missions. Ce fut sous la conduite de ce grand missionnaire que M. de Gouandour se revêtit de cet esprit apostolique dont il fut animé le reste de ses jours, et qui produisit de si heureux

effets dans toute la suite de sa carrière. Il suivit le P. Maunoir pendant quelques années, et il aurait continué à partager les travaux de l'homme de Dieu, si la Providence, qui avait d'autres desseins sur lui, n'en eût disposé autrement.

M. de Gouandour se trouvait depuis quelque temps chez M. Mathurin Du Tressé Du Resto, recteur de la paroisse de Meslan au diocèse de Vannes. C'était chez cet ami que le jeune missionnaire se retirait après ses courses apostoliques, pour s'entretenir plus à loisir avec le Seigneur dans la retraite, pour puiser dans l'oraison et dans la lecture des livres saints de nouvelles lumières, enfin, pour se disposer par la pratique de l'humilité et de la mortification à entreprendre de nouveaux travaux, destinés à procurer la gloire de Dieu. Pendant tout ce temps de retraite, il soulageait son ami autant qu'il le pouvait, partageant avec lui les peines du saint ministère, visitant les malades, catéchisant les pauvres, et remplissant toutes les autres fonctions qui occupent les ecclésiastiques attachés aux paroisses.

M. de Rosmadec, célèbre évêque de Vannes, informé du mérite de M. de Gouandour, voulut le fixer dans son diocèse et lui envoya des provisions pour la cure d'Inzinzac, paroisse située à deux lieues de Hannebont. Le serviteur de Dieu, plein de bas sentiments de lui-même, fut extrêmement effrayé du fardeau qu'on lui imposait, et ne pouvait se résoudre à accepter ce bénéfice. En vain M. Du Resto eut beau lui dire que la volonté divine se manifestait à son égard et lui fournissait un moyen précieux d'exercer son zèle, toutes ses représentations furent inutiles et ne produisirent aucun effet sur l'esprit de M. de Gouandour, qui résolut d'aller se jeter aux pieds de l'évêque de Vannes, pour le prier de reprendre les provisions qu'il lui avait données. Il fait effectivement ce voyage et emploie toutes les raisons que son humilité lui

suggère pour persuader au prélat de confier cette paroisse à un autre plus digne de la gouverner ; mais M. de Rosmadec, prenant une idée toute différente de celle que le suppliant voulait lui donner de lui-même, et regrettant de ne pouvoir, par quelque marque plus éclatante, lui prouver son estime, rejeta ses excuses et lui ordonna expressément d'accepter la cure qu'il lui offrait. Il fallut bien se soumettre, il accepta donc avec le sentiment si consolant pour un bon prêtre de pouvoir se répondre de la pureté de ses intentions, et il ne douta point que Dieu ne lui donnât des grâces pour soutenir le poids d'une charge dans laquelle il l'avait manifestement engagé.

La cure d'Inzinzac était depuis longtemps vacante ; M. de Gouandour, désirant arrêter le plus promptement possible les désordres auxquels se livrent ordinairement les peuples, lorsqu'ils sont sans pasteur, s'empressa d'aller en Basse-Bretagne mettre ordre à quelques affaires et revint tout de suite prendre possession de son bénéfice. Il fut reçu avec joie de tous ses paroissiens, qui connaissaient déjà son mérite, et qui, lorsqu'ils l'eurent vu, conçurent encore pour lui une plus haute estime. Loin de regarder comme une marque de mépris le refus qu'il avait fait de venir parmi eux, ils ne trouvèrent dans ce refus qu'une crainte fondée de se charger de la direction des âmes, aussi se promirent-ils une vie paisible sous la conduite d'un tel pasteur. Les pauvres surtout eurent une satisfaction sensible de se voir sous la protection d'un homme qu'ils savaient trouver tout son plaisir à soulager les misérables.

M. de Gouandour fut touché de toutes les marques d'amitié et de confiance que lui donna ce bon peuple, et il commença dès lors à espérer de la divine bonté qu'elle disposerait si bien leurs esprits, qu'ils suivraient avec soumission les voies dans lesquelles il voulait les conduire. Il fallait prendre des mesures pour atteindre ce but. Sa-

chant bien que pour la direction des peuples tout le succès dépend de la manière dont on entre dans les esprits et des premières impressions qu'on leur donne, il fit dans les commencements son unique occupation de chercher les moyens de graver la crainte du Seigneur dans le cœur de ses paroissiens. Ils avaient en effet besoin d'être pénétrés de ces sentiments, car la paroisse d'Inzinzac était dans un triste état lorsqu'il en prit le gouvernement. Le nouveau pasteur jugea que la plus grande partie des dérèglements ne venait que du peu de soin qu'on avait eu jusqu'alors d'instruire ce pauvre peuple et de lui rappeler ses devoirs. Aidé de trois ou quatre autres saints prêtres qui secondaient son zèle, il entreprit une mission qui fit changer de face à cette paroisse. Si l'ivrognerie n'en fut pas entièrement bannie, on n'y vit plus d'excès scandaleux, on n'entendit presque plus parler de larcins, et les vices les plus communs parmi les gens de la campagne devinrent beaucoup plus rares qu'ils n'avaient jamais été. C'est ainsi que le serviteur de Dieu recueillit promptement le fruit de ses premiers travaux et eut la consolation de voir ses ouailles dans les dispositions qu'il désirait pour elles. Mais n'ignorant pas que les meilleures résolutions s'effacent souvent très-vite, surtout de l'esprit des paysans, il crut devoir prendre tous les moyens possibles pour continuer et affermir le bien qu'il avait commencé d'opérer. Ainsi, non content de leur adresser des instructions fréquentes avec un zèle vraiment apostolique, il employait encore le secours d'autres ecclésiastiques, qui partageaient son ardeur pour le salut des âmes, et avec eux il donnait de petites missions dont il faisait les frais pour n'être pas à charge à ses paroissiens.

Ce n'était pas encore le seul moyen qu'il employât pour conduire son peuple dans les sentiers du salut. Témoin des biens que produisaient en Bretagne les retraites établies par les Pères de la Compagnie de Jésus, il désira

que ses paroissiens en fissent de temps en temps, ne doutant pas qu'ils ne dussent en retirer un grand profit spirituel. Il entreprit donc ces sortes de retraites dans sa paroisse, et avant de les commencer il en avertissait publiquement le peuple, afin que ceux qui voulaient y venir pussent mettre ordre à leurs affaires temporelles, car il ne souffrait pas que pendant la retraite on pensât à autre chose qu'à sa conscience et à son salut. On y voyait accourir, non-seulement des paysans de sa paroisse, mais encore des personnes de dix à douze lieues aux environs, pour profiter d'une occasion si favorable de se réconcilier avec Dieu [1].

C'était surtout dans ces occasions que M. de Gouandour redoublait de zèle, afin de pénétrer des plus importantes vérités du salut l'esprit et le cœur de ses auditeurs. Il donnait un soin particulier à l'instruction chrétienne des pauvres gens, qui souvent ignoraient les points les plus essentiels de notre croyance, et son éloquence était si persuasive, qu'on entendait les retraitants pousser de grands cris, et qu'on les voyait fondre en larmes pendant que le charitable pasteur leur parlait.

On peut dire que l'exercice de son zèle pour l'instruction de son troupeau était continuel. Outre les catéchismes et les instructions familières qu'il faisait lui-même dans son église les dimanches et les jours de fêtes, il se donnait la peine d'aller dans les maisons, et là, prenant occasion, tantôt de la maladie d'un enfant, tantôt de la pauvreté de la famille, tantôt de la rigueur de la saison, après les avoir consolés comme un père plein de tendresse, il leur rappelait les plus grandes vérités du christianisme. Il leur apprenait à connaître le trésor caché dans les souf-

[1] On trouve dans un excellent livre, qui a pour titre : *Le Trésor clérical*, et pour auteur M. Demia, très-vertueux prêtre de Lyon, l'indication des moyens à employer pour faire réussir ces retraites de paroisse.

frances et dans la pauvreté, les portait à bénir Dieu dans leurs maux et leur misère, à se soumettre à sa sainte volonté, et leur faisait ainsi trouver cette paix que la religion seule peut procurer au milieu des tribulations de la vie présente. Il n'est pas croyable combien cette sainte industrie lui servit pour instruire les personnes qui se croyaient d'un âge à ne devoir plus assister au catéchisme. N'ayant pas alors à ménager leur esprit effrayé par la confusion qu'elles recevraient à l'église, si elles étaient forcées d'avouer devant tout le monde leur ignorance, il leur apprenait en particulier les vérités de la religion, commençant par les plus communes et les plus aisées; excusant par mille paroles obligeantes leur défaut de mémoire ou leur peu de pénétration, il leur diminuait extrêmement la peine que ces personnes avaient à s'appliquer à une étude qui pouvait leur paraître difficile.

C'était dans ces entretiens familiers que, se servant de ce zèle véritablement apostolique qu'il avait pour le salut des pécheurs, il parlait surtout des jugements de Dieu, ainsi que du malheur d'un chrétien qui néglige son salut, et il le faisait avec tant de force, qu'il eut plus d'une fois la consolation de voir des personnes, dont la conduite criminelle lui avait donné les plus grandes inquiétudes, se laisser toucher à ses paroles et suivre la voie qu'il leur enseignait. Son usage était d'insister sur l'obligation imposée à chacun de remplir les devoirs particuliers de son état et de sa condition. Il inspirait aux femmes une horreur extraordinaire pour les moindres libertés de nature à donner des soupçons sur leur conduite, il les excitait à la douceur et au travail, et répétait souvent aux prêtres de sa paroisse qu'une famille ne manque jamais d'être bien réglée, lorsque les femmes aiment la prière et le travail. Une des recommandations qu'il faisait à ses prêtres, était de s'efforcer d'entretenir la paix dans les ménages, et d'exhorter les épouses à supporter patiemment des

maris fâcheux et brutaux. Lorsqu'il apprenait qu'un de ces hommes, qui réduisent par leurs débauches leur famille à la misère, se livrait à l'ivrognerie, M. de Gouandour prenait d'abord des précautions pour le faire sortir du cabaret; puis, le lendemain, il allait le trouver, et, prenant un ton de sévérité, dont il se servait avec succès dans de pareilles circonstances, il montrait si bien au coupable l'infamie de sa conduite et la grandeur de sa faute, que celui-ci, rentrant en lui-même, confus et effrayé des jugements de Dieu, dont le charitable pasteur venait de le menacer, se retirait entièrement de ses mauvaises habitudes et en évitait à l'avenir les plus légères occasions.

Les œuvres de M. de Gouandour montrent assez quelle tendresse il avait pour son troupeau. On peut dire qu'il s'était identifié avec le peuple que l'Eglise l'avait chargé de gouverner. Faire connaître et aimer Dieu, sanctifier les âmes, voilà ce qui l'occupait, de telle sorte qu'il semblait avoir oublié tout ce qui le regardait personnellement. Les afflictions de ses paroissiens le touchaient d'autant plus vivement, qu'il était plus insensible à ses propres maux; il ne goûtait de plaisir que celui que pouvait lui causer la tranquillité publique, et la vie même n'avait de charmes pour lui qu'autant qu'elle lui était utile pour le soulagement de ses ouailles; aussi, dès qu'il se présentait une occasion de s'exposer pour le salut de quelque âme, il y courait avec joie, jaloux de remplir l'idée que le Fils de Dieu nous donne d'un véritable pasteur qui est toujours prêt à répandre son sang pour la conservation de son troupeau. En un mot, il se regardait comme n'appartenant plus à lui-même, mais à la paroisse d'Inzinzac, et par ce principe il se sépara de toutes les compagnies qui auraient pu le distraire de ses saintes occupations.

Son exactitude sur ce point était si grande, que quelques efforts que fissent ses amis, et de quelques industries

qu'ils se servissent pour l'attirer à la ville, il ne s'éloignait jamais de sa campagne, à moins que les affaires de sa paroisse ne l'obligeassent d'en sortir ; car alors, quelque attachement qu'il eût pour la retraite, il la quittait et travaillait pour son peuple avec un empressement qu'on aurait peine à concevoir, si l'on ne savait combien la charité est industrieuse et ardente pour soutenir les intérêts du prochain. Quoique son zèle ne se proposât point d'autre fin que la sanctification du peuple dont il était chargé, il ne négligeait cependant pas les affaires temporelles de ses paroissiens, et afin de les gagner plus sûrement à Dieu, il s'appliquait à rendre service à chacun d'eux. Aussi, après avoir mérité leur confiance par les peines qu'il se donnait pour leur salut, il l'obtenait encore plus par son empressement à les obliger. Il se faisait leur arbitre, et ils avaient une si grande idée de sa justice, que ses décisions étaient autant d'oracles qu'ils recevaient sans se plaindre, et auxquels ils se soumettaient avec joie.

Attentif à terminer les différends, il ne l'était pas moins à prévenir les désordres. Lorsqu'il se tenait quelque foire dans les villages voisins, ou quelques-unes de ces assemblées dans lesquelles, sous prétexte de dévotion, le peuple se rend en foule, et dans lesquelles aussi il se glisse de si déplorables abus, il ne manquait jamais de s'y trouver, afin d'arrêter par sa présence des excès qu'on n'osait commettre devant lui. On le voyait ces jours-là courir de tous côtés, comme le pasteur fidèle d'un troupeau, afin de retirer du danger les brebis errantes, et les contraindre de retourner au bercail; aller dans tous les cabarets et autres lieux de plaisir, et en faire sortir tous les habitants de sa paroisse qu'il y rencontrait. Lorsqu'il s'agissait d'un marché qu'on conclut trop souvent en Bretagne au cabaret, il prenait soin lui-même de le terminer, et s'il ne pouvait persuader à ses paroissiens de quitter

entièrement cette dangereuse habitude, au moins les arrachait-il de ces lieux avant que le vin eût fait aucune impression sur leur esprit, et ne les laissait point qu'ils ne lui eussent promis de retourner sans délai à la maison. Tous lui obéissaient avec une soumission entière, et qui prouve l'ascendant qu'il avait acquis sur eux par sa charité et son zèle.

Dieu, voulant éprouver et purifier la vertu de son serviteur, permit que les efforts qu'il faisait pour préserver du mal ses paroissiens n'eurent pas toujours le succès que M. de Gouandour désirait et qu'il avait droit d'attendre. Le trait suivant nous en fournit une preuve.

Le charitable pasteur, revenant un jour d'une de ces assemblées dont nous avons parlé, rencontra assez près de son presbytère un de ses paroissiens qui, malgré toute la vigilance de son recteur, était retourné au cabaret, et y avait bu jusqu'à perdre presque entièrement l'usage de la raison. Ce fut pour M. de Gouandour un chagrin mortel de trouver cet homme dans un si pitoyable état, et s'accusant de la négligence qu'il croyait avoir rapportée à remédier à ce désordre, il s'approche de lui, pensant qu'il lui restait encore assez de raison pour goûter les avis qu'il voulait lui donner ; il lui reproche son crime, et s'efforce de lui faire concevoir et la grandeur du danger auquel il venait de s'exposer, et les châtiments qu'il avait à craindre pour l'autre vie, s'il mourait dans cet état. Ce malheureux, au lieu de se rendre à de si justes remontrances, et de suivre son pasteur qui voulait le ramener chez lui, s'emporte d'une manière extraordinaire, lui dit les choses les plus outrageantes, et la raison se troublant à mesure que la passion croissait, il en vient jusqu'à le frapper. M. de Gouandour, ne se rebutant point d'un traitement si fâcheux, espéra toujours que son emportement se dissiperait et qu'il se rendrait à la raison ; ainsi, craignant que s'il restait en cet état, au milieu d'un grand chemin,

il ne lui arrivât quelque accident funeste, il continua de le presser avec toute la douceur possible de le suivre à sa maison. Ce brutal, oubliant le peu de respect qu'il conservait encore, se jette avec fureur sur M. de Gouandour, et le frappe plusieurs fois d'un bâton dont il était armé.

Le charitable pasteur, qui n'avait pas cru que cet homme eût porté sa brutalité jusqu'à ce point, fut fâché de s'y être exposé, non parce qu'il aurait, en ne disant rien, évité un traitement aussi indigne, car il s'estimait très-heureux lorsqu'il avait quelque chose à souffrir, regardant comme un précieux avantage pour lui de pouvoir ainsi imiter son divin maître; mais parce qu'au lieu de diminuer la faute de son frère, il lui avait donné occasion d'en commettre une plus grande. Cependant, rassuré par la pureté de ses intentions, il bénit le Seigneur, qui avait permis qu'il endurât ce mauvais traitement pour la justice, le pria de pardonner à ce misérable la faute qu'il venait de commettre, et se retira dans son presbytère. Il y avait peu de temps qu'il était rentré, et il répandait son cœur devant son crucifix, lorsque deux villageois frappèrent à la porte assez brusquement, pour l'avertir d'aller confesser un de ses paroissiens qui se mourait sur le grand chemin. C'était cet ivrogne qui venait de traiter si brutalement son recteur, et qui, ayant frappé mal à propos quelques paysans qui passaient, en avait été si rudement battu, qu'il était resté demi-mort sur la place, tout couvert de son sang.

Dieu permit sans doute que ce malheureux fût ainsi maltraité pour le punir de l'outrage qu'il avait fait à son saint pasteur, et pour fournir à M. de Gouandour une occasion éclatante d'exercer sa charité. Celui-ci n'eut pas plutôt appris qu'un de ses paroissiens était en danger de perdre la vie, qu'il se douta que c'était l'ivrogne qu'il venait de quitter ; il y courut aussitôt, et l'ayant trouvé presque mort, hors d'état de recevoir les sacrements, il

en eut une douleur extrême, et commanda à quatre ou cinq personnes qui l'avaient accompagné de prendre cet homme et de l'apporter au presbytère. M. de Gouandour le fit mettre dans son propre lit, et envoya chercher des chirurgiens pour le visiter. Quelque grand que fût le mal, on ne le jugea pas incurable. Ce bon pasteur donna des soins si assidus à son paroissien, qu'au bout de quelques semaines il fut presque entièrement rétabli. Les attentions de M. de Gouandour pour son malade étaient si grandes et sa charité alla si loin, qu'il ne voulait pas qu'aucune autre personne le servît. Lui seul lui rendit, pendant tout le temps de sa maladie, des services que les moindres domestiques auraient peine à rendre à leurs maîtres. C'était ainsi qu'il se vengeait de l'injure qu'il avait reçue. Il ne permit pas que cet homme sortît de sa maison avant d'être entièrement guéri, et sans lui avoir fait promettre qu'il éviterait désormais avec soin les occasions de tomber dans de semblables malheurs.

Ce ne fut pas la seule occasion qu'il eut de souffrir pour Jésus-Christ. Quelque temps après, étant allé, suivant sa coutume, à une foire qui se tenait assez près de sa maison, dans une petite bourgade nommée Lochrist, il y rencontra un de ses paroissiens qui accablait de coups de bâton un de ses plus proches parents et pour une raison assez légère. Il s'avança vers ce furieux, croyant qu'il apaiserait sa colère; mais cet homme, aveuglé par sa passion, loin de se laisser toucher à des prières pleines de tendresse, repoussa brusquement son pasteur, et, levant le bâton sur lui, il allait le frapper, si des personnes ne l'en eussent empêché. M. de Gouandour se retira en priant Dieu qu'il pardonnât cet emportement. Mais le Seigneur, qui nous défend la vengeance, prit lui-même le soin de venger son serviteur. Peu de jours après, ce malheureux, nommé Gralin, fut pris et conduit dans les prisons d'Hennebont, à la requête de son seigneur auquel il devait des rentes

qu'il ne payait pas. L'affaire paraissait d'abord peu importante ; mais à peine fut-il en prison, que le procureur du roi de cette ville dressa contre lui un acte d'accusation dont le résultat fut de le faire condamner à être pendu. De nouvelles charges s'étant élevées contre lui à Auray, où il avait été transféré, il fut de nouveau condamné à être rompu vif, et fut exécuté à Vannes. Exemple terrible et propre à montrer que le Seigneur punit quelquefois dès cette vie ceux qui manquent de respect à ses ministres.

Quelque occupée et quelque sainte que fût la vie de ce bon prêtre, il sentait le besoin de se dérober à ses travaux et d'aller loin du monde se purifier des souillures qu'il croyait avoir contractées dans l'exercice de son ministère. Aussi prenait-il dix ou douze jours chaque année pour faire une retraite, et le lieu qu'il choisissait était la maison des Jésuites de Vannes, pour lesquels il professait une estime particulière. Il y menait une partie de ses prêtres, laissant les autres pour le service de la paroisse et se réservant de les y envoyer dans un autre temps. Il engageait aussi plusieurs de ses paroissiens à l'accompagner, et afin qu'ils le fissent avec moins de répugnance, il se chargeait lui seul de toute la dépense nécessaire pour leur voyage et leur nourriture pendant qu'ils y restaient. Arrivé dans ce saint lieu, il semblait qu'il entrât dans le paradis ; il paraissait sur son visage une joie qu'on ne peut presque exprimer ; les huit jours que durait sa retraite étaient si absolument consacrés à Dieu et à sa propre perfection, qu'il ne parlait pendant tout ce temps qu'aux religieux auxquels il avait confié son intérieur. C'était pendant cette retraite qu'il faisait une revue exacte de sa conduite et de sérieux retours sur tous les mouvements de son cœur. C'était alors surtout qu'il consultait à loisir le directeur qu'il avait choisi pour guide dans la voie de la perfection, et que, voyant en lui le ministre et le représentant de Jésus-Christ, il suivait comme autant d'oracles

ses avis et ses conseils. Outre le compte qu'il lui rendait de son intérieur, il lui exposait aussi la manière dont il administrait sa paroisse et gouvernait son troupeau. Si le Père Jésuite qu'il consultait lui marquait quelque chose à réformer ou à perfectionner dans sa conduite, il recevait cet avis avec une admirable docilité, et prenait des résolutions si fortes, qu'au témoignage de son historien, rien n'était capable de les lui faire changer, lorsqu'il savait qu'elles pouvaient procurer la gloire de Dieu et être utiles au salut des âmes.

Quoique le saint exercice des retraites soit un excellent moyen de sanctification, il produit cependant plus ou moins de fruits suivant les dispositions qu'on y apporte. On peut aisément s'imaginer les effets qu'il opérait dans le cœur de M. de Gouandour, que la grâce disposait depuis si longtemps à une nouvelle et plus grande perfection : il en sortait si plein de Dieu et si pénétré des mystères de la religion, ainsi que des grandes vérités de l'Evangile, qu'il ne parlait plus que de Dieu. Ne pensant plus qu'aux moyens de pouvoir augmenter la gloire de ce divin Maître, il était indifférent pour tout le reste. C'était par ces retraites, et à la faveur des lumières que l'Esprit saint y répandait dans son âme, qu'il s'attachait à imiter les saints exemples et les vertus que le Sauveur du monde nous a donnés dans sa vie cachée. C'était là l'unique étude de ce bon prêtre, et quoique les vertus qu'il a pratiquées dans les dernières années de sa vie, et dont le public a eu connaissance, suffisent pour le faire regarder comme un homme d'une très-grande perfection; cependant les ecclésiastiques qui avaient des relations particulières avec lui et qui habitaient sa maison, assuraient que ses actions extérieures, quoique très-remarquables, n'approchaient pas de celles qu'il faisait dans le secret et qui ne paraissaient qu'aux yeux de Dieu et très-rarement à ceux des hommes; qu'ils n'avaient connu personne qui menât une vie plus intérieure

et plus parfaitement unie à Dieu que M. de Gouandour, dont la pratique était de s'entretenir presque sans cesse avec ce bon maître dans l'oraison, de lui faire un sacrifice entier de ses désirs naturels et de s'exercer à une continuelle mortification, sans se permettre rien qui pût flatter même légèrement ses sens et ses inclinations.

Quelque soin que les saints apportent à dérober aux hommes le secret de leurs vertus, il y a pourtant des occasions où ils sont obligés de les manifester. C'est surtout lorsqu'ils s'appliquent à procurer extérieurement la gloire de Dieu et à rendre service au prochain. On voit alors combien sont parfaits les motifs qui les font agir; tels furent ceux de M. de Gouandour. Lorsqu'il entra dans sa paroisse, il trouva l'église en très-mauvais état ; elle était presque entièrement dépourvue des ornements nécessaires pour faire l'office divin, et ceux qu'elle possédait étaient si malpropres, qu'il ne pouvait les supporter; les autels étaient très-mal entretenus; à peine s'y trouvait-il quelque marque qui annonçât que ce fût la maison du Seigneur du ciel et de la terre; il en gémit et travailla avec zèle à orner le temple de Dieu. Il ne différa pas à s'occuper de cette affaire importante, et il y réussit tellement, qu'en peu de temps on vit l'église d'Inzinzac une des plus propres et des mieux fournies en ornements de tout le diocèse de Vannes.

Après avoir ainsi préparé une demeure au Seigneur, le pieux pasteur prit soin de l'y faire honorer. Pour y parvenir, il s'appliqua à faire célébrer l'office divin avec toute la gravité et la modestie dont on est capable dans les églises de la campagne. Il exhorta d'abord les ecclésiastiques de la paroisse à bien apprendre le chant, à n'assister à l'église qu'avec des habits de chœur décents, et à donner l'exemple au peuple par leur modestie et leur assiduité à l'office divin. Ils se prêtèrent à ses désirs, et bientôt les louanges de Dieu furent chantées avec autant de

régularité qu'en aucune église du royaume. Il y avait une chose qui interrompait souvent les fidèles. Les femmes des lieux circonvoisins étaient dans l'usage d'apporter aux offices leurs petits enfants, qui y faisaient beaucoup de bruit. Il proscrivit cet abus ; mais afin que ces petits innocents ne fussent pas privés des grâces que Dieu accorde à ceux qui assistent au saint sacrifice, il voulut qu'on leur fît entendre une des messes qui se disent avant la messe de paroisse. On ne saurait croire combien ce règlement servit à la dévotion des fidèles qui n'eurent plus ce grand sujet de distraction et qui purent donner à leurs prières toute l'attention que mérite un acte de religion si important.

Si le bon ordre qui régnait dans l'église contribuait à la piété des habitants d'Inzinzac, l'exemple de leur digne pasteur les y portait encore davantage. On ne vit jamais un homme plus modeste. Même dans la société de ses meilleurs amis, il avait un air de gravité, mêlé d'une grande douceur, qui inspirait des sentiments de respect pour sa personne; mais quand il était revêtu des ornements sacerdotaux pour célébrer le saint sacrifice, il paraissait si pénétré, qu'il suffisait de jeter les yeux sur lui pour être touché de dévotion. Son zèle pour la sanctification de son troupeau ne put souffrir que des bouches destinées à glorifier Dieu pendant toute l'éternité, ou restassent muettes, ou ne s'ouvrissent que pour chanter des airs profanes, souvent dangereux pour la pudeur. Les relations qu'il avait avec les Pères Jésuites, si habiles dans tout ce qui regarde la conversion des âmes, et l'expérience qu'il avait lui-même acquise lorsqu'il accompagnait le P. Maunoir dans ses missions de la Basse-Bretagne, lui avaient fait connaître que l'unique moyen d'arrêter ce désordre était de leur procurer un divertissement qui, non-seulement ne fût pas criminel, mais qui même leur servît de moyen de sanctification. S'étant procuré les

cantiques spirituels que les Pères Jésuites avaient composés en langue bretonne et qui renferment les principaux mystères de la religion, il se donna la peine de les apprendre tous par cœur, et à la fin des instructions familières qu'il était dans l'usage de donner immédiatement après les vêpres, les jours de fêtes et les dimanches, il en chantait un, qu'il faisait répéter aux enfants jusqu'à ce qu'on le sût parfaitement; sa voix, fort douce et très-agréable, charmait tout le peuple qui l'entendait, et chacun s'appliquait à retenir ses cantiques. Il détruisit ainsi l'habitude de chanter des chansons trop libres, qui ne peuvent que contribuer à la corruption des mœurs.

La paroisse d'Inzinzac a un territoire d'une grande étendue, et elle contient plusieurs hameaux. Le zélé pasteur ne se contentait pas de courir dans tous les lieux où on l'appelait pour administrer les sacrements, il voulait voir si tout était dans l'ordre et s'il ne se commettait pas de déréglements dans les hameaux les plus éloignés du bourg. Afin de n'avoir rien à se reprocher touchant le soin de son troupeau, il faisait exactement la visite de sa paroisse, et pour qu'elle lui fût plus méritoire, il y allait constamment à pied. Elle n'était pas inutile pour les pauvres, il avait soin de porter avec lui une petite somme d'argent qu'il distribuait aux indigents suivant leurs besoins, et s'il s'en trouvait qui manquassent d'habits ou des instruments nécessaires pour gagner leur vie, il leur en fournissait. Entrant dans toutes les maisons, il s'informait exactement si on y récitait les prières le matin et le soir, et de quelle manière on les faisait; il examinait soigneusement si on avait quelque image de dévotion. I' commandait en particulier la paix et l'union, ainsi q… le soin de l'éducation des enfants. Enfin, il priait surtout qu'on l'avertît, lorsqu'il y aurait quelqu'un en danger de mort, pour pouvoir lui administrer les sacrements, avant que la violence du

mal mît hors d'état de profiter de ces sources de grâce et de bénédiction.

Une conduite si éminemment pastorale est une preuve certaine de la perfection de M. de Gouandour. Il possédait en effet toutes les vertus qui distinguent les saints prêtres. Dès sa plus tendre jeunesse il eut une estime et une affection singulières pour la chasteté. Le soin qu'il prit d'éviter les fautes qui pouvaient la ternir, lui valut l'inestimable avantage de conserver dans tout son lustre cette précieuse vertu, quoiqu'il eût habité longtemps Paris, où l'innocence des jeunes gens fait souvent un si triste naufrage. Ce ne fut pas seulement dans sa jeunesse qu'il se mit en garde contre les dangers de ce genre, il crut que les précautions ne devaient jamais cesser, et il en usa tout le temps de sa vie. Deux moyens qu'il employa surtout pour triompher de ce dangereux ennemi, furent la tempérance et la modestie. Sa tempérance était si grande, qu'on pouvait l'appeler une abstinence continuelle; il ne mangeait que très-peu et jamais des mets qui pouvaient flatter sa sensualité. Il ne buvait du vin que très-rarement et toujours très-trempé. Sa table cependant était convenablement servie, mais ce n'était pas pour lui; il faisait cette dépense pour les pauvres et les malades auxquels il envoyait les viandes. La modestie du vertueux pasteur charmait tout le monde; il parlait peu, et toujours avec tant de douceur et de circonspection, qu'on ne lui entendit jamais dire aucune parole qui pût déplaire ou nuire à la réputation du prochain. Il marchait d'un air grave sans affectation, les yeux baissés, et son exactitude sur ce point était si grande, que souvent il ne connaissait qu'à la parole ceux avec lesquels il parlait, et surtout les personnes du sexe.

A ces deux moyens que nous venons d'indiquer, M. de Gouandour en joignit un autre qui n'est pas moins nécessaire pour conserver la chasteté; ce fut l'amour du

travail. Sachant combien l'oisiveté est dangereuse à tous, même aux ecclésiastiques, il ne demeurait jamais un moment à rien faire ; aussi le trouvait-on toujours occupé. Si, après avoir récité son office, il lui restait quelques instants qu'il ne fût pas obligé de donner à son troupeau, ou bien il se retirait dans son cabinet pour s'appliquer à la lecture de l'Ecriture sainte et des Pères dont il se remplissait, afin d'en nourrir ensuite son peuple dans les instructions chrétiennes qu'il lui adressait chaque dimanche, ou bien il allait dans son jardin pour donner un peu de relâche à son esprit ; c'est là que, tourmentant celui qui le tourmentait, suivant l'expression d'un Père du désert, il fatiguait son corps par des travaux manuels, afin de le tenir toujours dans la dépendance.

Tous les chrétiens qui ont de la religion une connaissance un peu étendue savent que l'oraison et la lecture spirituelle sont des aliments dont l'âme a besoin pour se soutenir dans les voies de la vertu. Persuadé de cette vérité, M. de Gouandour employait ces moyens salutaires pour avancer dans la perfection, et il y travaillait avec l'ardeur que donne un ardent désir de se sauver. C'est dans ses communications avec Dieu qu'il prit cet esprit de désintéressement pour lui et de tendresse pour les pauvres, qui font, on peut le dire, son caractère particulier. Jamais charité ne fut plus vive et plus ardente que la sienne. Relégué dans le fond d'une campagne, il n'a pas eu pour manifester cette vertu les occasions éclatantes qui se présentent assez souvent sur un plus grand théâtre, mais toute sa conduite est une preuve évidente qu'il était capable de faire en ce genre des actions héroïques, et l'on pourra facilement s'en convaincre par les détails que nous allons donner.

Sa maison était un asile pour tous les malheureux ; il ne renvoya presque jamais aucun pauvre sans soulager sa misère, et les personnes qui savaient à combien d'indi-

gents il faisait chaque jour l'aumône, étaient surprises et ne pouvaient concevoir comment il suffisait à une si grande dépense avec un revenu aussi médiocre qu'était le sien. On voyait souvent des laboureurs qui, réduits à l'extrémité, ou par une longue maladie, dans laquelle ils avaient consumé le peu de bien qu'ils possédaient, ou par une mauvaise récolte sur laquelle ils avaient fondé leurs espérances pour les années suivantes, venir les larmes aux yeux lui demander du blé pour ensemencer leurs terres; le charitable pasteur, après leur avoir représenté cette détresse comme un châtiment de Dieu, leur faisait ouvrir ses greniers, et leur permettait d'emporter autant de blé qu'il leur en fallait pour subvenir à leur pressante nécessité. Il n'exigeait même pas qu'ils le rendissent plus tard; mais si quelques-uns venaient, par un sentiment de reconnaissance, lui rapporter dans la suite l'équivalent du don qu'il leur avait fait, il en bénissait Dieu, et le recevait pour en faire part à d'autres qui pourraient en avoir besoin.

La charité du recteur d'Inzinzac était si connue, que chaque jour on voyait accourir des paroisses voisines des gens qui, pouvant aisément gagner leur vie par leur travail, aimaient mieux vivre dans l'oisiveté, et, sous les livrées de la misère, arrachaient en quelque sorte le pain des mains des véritables pauvres. Souvent les domestiques de M. de Gouandour les avertissaient de ne plus revenir; mais lui, craignant de maltraiter Jésus-Christ dans la personne de quelque pauvre, aimait mieux s'exposer à être trompé dans la distribution des aumônes que de manquer de faire du bien aux membres du Seigneur. « Que m'importe, disait-il, qu'ils soient pauvres » en effet, ou qu'ils n'en aient que l'apparence; c'est pour » Jésus-Christ que je leur donne l'aumône, il connaît mes » intentions, il saura bien m'en récompenser. »

Il ne faisait presque jamais de discours à son peuple

qu'il n'inspirât aux riches des sentiments de compassion pour les pauvres. Les preuves et les exemples dont il se servait pour atteindre ce but étaient si bien choisis, que ses auditeurs, effrayés par les menaces ou attirés par les promesses qu'il leur faisait de la part de Dieu, venaient remettre entre ses mains une partie de leurs biens, afin qu'il les distribuât à ceux qui avaient besoin de secours. Cet amour pour les pauvres lui était si naturel et était devenu si vif, qu'il semblait n'avoir plus de plaisir qu'à s'entretenir avec eux et à leur distribuer des aumônes. Dans ses voyages à Hennebon, après avoir fait quelques visites de bienséance auxquelles la charité l'obligeait et terminé quelques affaires qui intéressaient ses paroissiens, il ne manquait jamais d'aller à l'hôpital, pour y consoler les pauvres malades qu'il exhortait à la patience et à la résignation à la volonté de Dieu, et il ne les quittait pas sans leur faire quelques charités.

De l'hôpital, il se rendait à la prison; là, il embrassait les détenus, baisait leurs fers, et leur enseignait les moyens de sanctifier leurs souffrances, en leur adressant les discours les plus affectueux et les plus pathétiques. Afin que les paroles fissent sur eux plus d'impression, il les accompagnait d'une bonne aumône. Non content d'assister par lui-même ces malheureux, M. de Gouandour les recommandait aux personnes de la ville avec lesquelles il était lié, et qui étaient le plus en état de les soulager. Si ces prisonniers étaient détenus pour des dettes, qu'ils ne pussent pas entièrement acquitter, ou il les aidait lui-même à se libérer, ou il obtenait de leurs créanciers quelque délai pour le paiement. Tel était l'usage que ce saint prêtre faisait des biens que Dieu lui avait donnés. Jamais homme ne fut plus détaché que lui de l'amour des richesses. Ses habillements, ses meubles, sa maison, ses abondantes aumônes, étaient autant de preuves de son affection pour la pauvreté. Aussi peut-on dire de lui qu'il

est ce riche loué par l'Esprit saint pour n'avoir mis son espérance ni dans son argent ni dans ses trésors, et dont la vie pleine de bonnes œuvres mérite d'être célébrée par l'assemblée des saints.

M. de Gouandour gouvernait depuis près de seize ans la paroisse d'Inzinzac, avec la prudence, le zèle et la charité d'un apôtre, lorsque Dieu lui fournit l'occasion de sacrifier au salut de ses ouailles les restes d'une vie qui était tout employée à leur sanctification. Sur la fin de l'automne de 1683, il se répandit dans cette partie du diocèse de Vannes une maladie si violente et si contagieuse que plusieurs personnes en furent emportées avant qu'elles se fussent aperçues de leur mal. La frayeur s'empara de telle manière des habitants que les riches se retirèrent aussitôt, et cherchèrent des lieux de sûreté dans les villes voisines. Il ne resta bientôt plus que les pauvres, qui, ne pouvant s'éloigner, devinrent la proie du mal contagieux. Leur situation était d'autant plus déplorable qu'ils se voyaient sur le point de périr, parce qu'il ne se trouvait personne, même parmi leurs plus proches parents et leurs meilleurs amis qui eût le courage de les soulager.

Le vertueux pasteur fut sensiblement touché à la vue de tant de maux et de tant de misères; et, indigné du peu de charité qui se trouvait parmi les fidèles, il prit la résolution de se sacrifier pour le salut de ces malheureux, malgré toutes les représentations de la prudence de la chair, qui voulait lui persuader qu'il pouvait se dispenser d'un service aussi dangereux que celui qu'il allait entreprendre.

Cette prudence charnelle ne pouvait avoir aucun empire sur l'esprit d'un homme qui, entièrement mort à lui-même, était toujours disposé à suivre cette maxime de l'Evangile : *le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis.* Aussi combattit-il toutes les raisons humaines qu'on op-

posait à sa résolution ; et comme cette résolution n'était pas l'effet d'une ferveur passagère, il se mit au moment même en devoir d'exécuter son dessein; il part et court dans tous les hameaux de sa paroisse; rien n'est capable de l'effrayer; l'image de la mort qui se présente de toutes parts à ses yeux ne refroidit point son courage ; il confesse, il exhorte, il soulage, il administre les sacrements à tous ceux qu'il trouve en avoir besoin; la misère de ces pauvres et la douleur qu'il éprouve de ne pouvoir soulager tant de misérables qui périssent faute de secours, lui causent une peine sensible, et peuvent seules lui arracher des soupirs et des gémissements.

Rien ne l'avait encore si vivement touché que le fait suivant : Etant entré dans une pauvre maison, il y trouva six personnes étendues sur un peu de paille, presque nues et malades à l'extrémité ; c'étaient le père, la mère et quatre enfants, qui languissaient sans aucune nourriture et sans personne pour les soulager. M. de Gouandour fut d'abord tellement effrayé à la vue d'un si triste spectacle, qu'il en demeura quelque temps stupéfait; revenu ensuite un peu de son étonnement, il passe dans l'étable, et là, s'étant dépouillé, il ôte sa chemise et vient la porter au père, nommé Louis Mello, qui était dans un état à faire horreur. Il court ensuite dans une maison voisine y demander du pain et quelques autres aliments. Il prie une personne de l'accompagner, et, revenant au plus tôt trouver ces pauvres malades, il leur fait prendre un peu de nourriture, et après les avoir soulagés aussi bien qu'il le pouvait alors, il les console, les exhorte à la patience, écoute la confession du père et de la mère, enfin leur promet de ne pas les abandonner; il tint si bien sa promesse, que par ses soins il les mit en état de recouvrer la santé.

Ce fut pendant ce temps d'épreuve et de visite du Seigneur que le charitable pasteur, s'abandonnant à l'ardeur de son zèle, travaillant au-dessus de ses forces et s'expo-

sant avec un courage héroïque aux plus grands dangers pour le salut de son peuple et la conservation de son troupeau, contracta enfin cette maladie contagieuse de laquelle il mourut. Cette maladie lui causa bientôt des douleurs extrêmes, qui le forcèrent, à son grand regret, de discontinuer ses œuvres de charité et de se mettre entre les mains des médecins, pour essayer de recouvrer une santé qu'il ne désirait qu'afin d'avoir occasion d'en faire à Dieu un nouveau sacrifice. Les médecins, pour lui conserver la vie, employèrent tous les remèdes imaginables; mais ses jeûnes, ses macérations et ses fatigues l'avaient tellement affaibli, que tous les moyens dont on se servit pour le soulager se trouvèrent inutiles.

Jamais sa patience ne parut si bien que dans cette occasion. Il souffrait les douleurs les plus vives avec une tranquillité d'âme, une douceur, une force, une résignation aux ordres de Dieu, dont ceux qui l'approchaient étaient édifiés et charmés. Toutes les eaux de la tribulation ne purent éteindre sa charité, et, jusqu'à son dernier soupir, il conserva pour les pauvres cette tendre compassion dont il avait été si constamment animé. En voici une preuve touchante.

Un pauvre paysan, réduit à la dernière extrémité, vint le trouver et le pria de lui prêter un minot [1] de blé pour nourrir sa famille qui mourait de faim par la privation de tout ce qui était nécessaire à la vie. Touché de la misère de ce pauvre homme, le charitable pasteur l'embrassa tendrement, et ayant appelé un domestique, il lui ordonna d'aller promptement donner à cet homme ce qu'il demandait. « Mais, répondit le domestique, cela ne se peut » pas, monsieur; il ne vous reste pas un minot de blé dans » votre grenier, et comment voulez-vous que nous vivions? »

[1] Mesure qui était en usage dans cette partie du diocèse de Vannes.

M. de Gouandour éprouva un vrai chagrin, non pas de manquer de tout, car la pauvreté et la mortification étaient ses délices, mais de ne pouvoir autant qu'il le désirait satisfaire et soulager son frère. Il ordonna d'aller donner à cet homme la moitié du blé qui lui restait. Il avait reçu dans sa maison une famille de pauvres Irlandais catholiques, retirés en France pour conserver leur foi, proscrite dans leur pays; il y avait déjà quelque temps qu'il les gardait, les traitant comme des frères. Quelques-uns de ses amis voulurent, on ne sait par quel motif, lui persuader de se débarrasser de ces étrangers et de les renvoyer; mais leurs efforts furent inutiles. « Quoi! dit-il » d'une voix mourante et que la charité seule animait, » quoi! je renverrais mes frères? Si l'on a quelque amitié » pour moi, je prie de tout mon cœur qu'on les con» serve. »

Cependant la maladie faisait de grands progrès. Un ecclésiastique, des plus intimes amis du saint pasteur, ayant appris qu'il était en danger, vint le voir et le trouva encore plus mal qu'on ne le lui avait dit. Après l'avoir salué et lui avoir demandé s'il le reconnaissait bien, il le pria de lui donner quelque gage de son amitié. M. de Gouandour l'ayant regardé d'un œil mourant, mais plein de tendresse, lui présenta le crucifix qu'il tenait à la main, en lui disant : « Voilà ce que j'ai de plus cher au monde, je vous le » donne ; jugez après cela si je vous aime. »

Malgré tous les soins de ses amis et les remèdes de la médecine, on le vit insensiblement s'affaiblir ; la nature ne pouvant plus soutenir la violence des douleurs que son courage lui avait toujours fait supporter sans aucune marque de faiblesse, il succomba enfin et rendit paisiblement l'esprit à son Créateur, le 7 mars 1684, à l'âge de quarante-quatre ans et demi, après avoir gouverné la paroisse d'Inzinzac pendant environ seize ans.

Jamais perte ne fut plus universellement sentie ni pleu-

rée avec des larmes plus sincères que celle de M. de Gouandour. A peine eut-il fermé les yeux, que la nouvelle de sa mort se répandit dans tous les villages et les villes d'alentour; tout le monde en fut touché et plusieurs le pleurèrent comme le meilleur de leurs amis. Les pauvres surtout parurent inconsolables, criant qu'ils avaient tout perdu en le perdant; qu'ils n'avaient plus de protecteur, plus de père, plus d'asile, plus de ressource dans leurs malheurs. Chacun voulut voir encore une fois celui dont les discours, les exemples et la charité les avaient si souvent édifiés, consolés et soutenus dans les voies du ciel. La multitude de peuple qui accourut de tous côtés à Inzinzac pour assister à ses funérailles fut si grande, que l'église de la paroisse où son corps fut exposé, quoique assez spacieuse, se trouva beaucoup trop petite. C'était un spectacle lugubre et tout à la fois consolant de voir cette foule de pauvres qu'il avait si tendrement aimés, fondre en larmes à ses pieds, les baiser, lui souhaiter mille bénédictions dans le ciel, et publier devant tout le monde une infinité de bonnes œuvres qui n'avaient été connues que du Père céleste et des indigents dans le sein desquels il répandait ses aumônes.

Ses prêtres et ceux des paroisses voisines ne furent pas moins affligés que le peuple. Témoins de ses vertus, ils pleurèrent la perte du plus charitable et du plus vigilant des pasteurs; enfin, la douleur et la consternation furent générales; mais cette douleur se manifesta surtout lorsqu'après le service le clergé se mit en devoir de faire la levée du corps pour le porter dans l'endroit du cimetière que le saint pasteur avait depuis longtemps choisi pour le lieu de sa sépulture; il y eut un redoublement de cris et de pleurs dont tous les assistants furent pénétrés. La douleur des paroissiens d'Inzinzac surtout fut si violente, que, ne pouvant se résoudre à perdre la vue de celui qui leur avait fait tant de bien, ils résolurent d'arracher le

corps des mains des prêtres qui le portaient et de le garder toujours exposé dans leur église.

Quelque peu raisonnable et quelque extraordinaire que fût cette résolution, elle ne fut pas prise sans motif; elle montrait l'estime, la tendresse et la reconnaissance que ces pauvres gens avaient pour leur pasteur, et c'est une preuve bien solide de la sainteté de M. de Gouandour; car il faut qu'une vie soit bien pure et que la conduite soit bien irréprochable, pour mériter une estime si universelle après une épreuve de seize années.

Cette espèce de révolte des paroissiens d'Inzinzac fut bientôt apaisée par un petit discours que leur adressa en breton un religieux dominicain, qui prêchait le carême dans cette église, et la levée du corps se fit alors sans difficulté. Afin de donner la consolation de le voir à tous ceux que la foule avait empêchés d'approcher de l'église, on le porta tout autour du cimetière. Mais quand on se mit en devoir de le descendre dans la fosse qui lui était préparée, la douleur des paroissiens devint une sorte de désespoir, ils se jettent avec précipitation sur ce corps vénérable que la terre allait leur cacher, et après l'avoir baisé mille fois, ils déchirent tous les ornements dont il était revêtu, en baisent également les lambeaux qu'ils serrent avec soin comme des gages précieux de l'affection dont était rempli pour eux leur pasteur, et de la reconnaissance éternelle qu'ils voulaient en conserver. C'est ainsi que finit cette triste et touchante cérémonie.

Le clergé d'Hennebond voulut rendre un hommage public à la mémoire du vertueux pasteur. Huit jours après sa mort, le vicaire et tous les prêtres de la paroisse de cette ville allèrent à Inzinzac célébrer un service solennel pour l'âme du défunt. M. le vicaire prononça pendant la cérémonie l'oraison funèbre de M. de Gouandour. Ce discours, qui fut trouvé très-éloquent, renouvela la douleur et fit couler les larmes de toute l'assemblée. Le temps

n'a pu jusqu'ici effacer la mémoire de ce vertueux pasteur et détruire l'opinion qu'on avait conçue de sa sainteté. On assure qu'il s'opéra plusieurs miracles à sa mort, aussi les habitants de certains cantons de la Bretagne et surtout ceux de Guiscriff son pays natal, sont-ils dans l'usage de visiter son tombeau et de l'invoquer dans leurs besoins, ils le prient surtout pour être délivrés des fièvres. On a construit un petit oratoire sur le lieu même où il a été inhumé et on y a placé sa statue en pierre [1].

[1] Voici une épitaphe qui était destinée à être mise sur son tombeau, mais qui n'y a pas été gravée :

Carolo de Gouandour perennis memoriæ rectori.

Carolus hic situs est, dulci cui nomen abundat,
Quo nemo in terris mitior usque fuit.
Ferali jussit sua membra sub arbore condi,
Sed non ut voluit condita fama latet.
Namque hunc insolito cives venerantur honore,
Et cecidisse dolent quem cecidisse vident.
Ne doleant abiisse virum quem vivere certum est,
Æternisque animum pascere deliciis.
Vivit adhuc, terrisque potens dominatur et astris,
Corpus inest terræ, spiritus astra regit.

TRADUCTION.

A la mémoire perpétuelle de Charles de Gouandour, recteur.

Charles repose ici, homme si doux, jusque dans son nom, que la terre n'en a pas produit qui le fût plus que lui. Il avait ordonné de cacher sa dépouille mortelle sous cet arbre funèbre; mais il n'a pu, comme il l'aurait voulu, cacher sa renommée. Aussi les fidèles viennent-ils rendre à ses restes des honneurs extraordinaires, et en voyant son tombeau, ils déplorent la perte qu'ils ont faite. Qu'ils ne s'affligent pas de la mort de ce saint homme, qui vit maintenant dans le ciel, et qui y jouit d'un bonheur éternel. Il est toujours vivant, et il possède une puissance étendue. Son corps est en terre ; mais son âme règne dans le céleste empire.

M. LOUIS EUDO DE KERLIVIO,

CURÉ DE PLUMERGAT,

PUIS DE SAINT-PATERN, GRAND VICAIRE DES ÉVÊQUES DE VANNES, ET FONDATEUR DE LA MAISON DE RETRAITE POUR LES HOMMES, A VANNES.

Tiré de sa Vie, par le P. Champion, Jésuite, parmi celles des fondateurs des Maisons de retraite. Un volume petit in-12. Nantes. On assure qu'il y a une autre Vie de M. de Kerlivio, imprimée à Troyes, en 1702. Un volume in-12.

L'AN 1685.

La famille des Eudo était ancienne dans la ville de Hennebond, avait eu des alliances considérables, et avait donné des conseillers au Parlement de Bretagne. François Eudo, et sa femme Olive Guillemoto, qui vivaient au commencement du XVII[e] siècle, étaient riches, vertueux et charitables. Ils eurent quatre enfants de leur mariage, trois garcons et une fille. Celle-ci mourut fort jeune. Le second fils entra dans l'ordre des Carmes; le dernier de tous laissa un fils unique, qui devint conseiller au Parlement de Rennes. L'aîné, dont il est ici question, naquit le 14 novembre 1621. Il fut baptisé le même jour dans l'église paroissale de Saint-Caradec, et reçut à la régénération le nom de Louis. Il fit ses humanités à Rennes et sa philosophie à Bordeaux, et commença, à son retour à Hennebond, à voir le grand monde, où beaucoup d'aimables qualités le faisaient distinguer

agréablement. Il avait l'esprit vif et solide, l'humeur complaisante, une belle éducation, bonne mine ; il savait la musique, jouait de toutes sortes d'instruments, chantait et dansait en perfection, et faisait une grande dépense.

Son cœur ne demeura pas sans affections ; il fut captivé par la beauté d'une jeune demoiselle sans fortune, et son attachement l'entraîna jusqu'à lui promettre de l'épouser. Son père et sa mère n'omirent rien pour le guérir de cette passion, et lui défendirent enfin de voir la personne qui l'avait causée. Cette défense lui causa un chagrin mortel. Pour éviter d'en donner aussi à son père et à sa mère par sa désobéissance, il résolut de faire un voyage, qu'on lui permit d'autant plus volontiers, qu'on crut que l'éloignement changerait ses idées. Il alla à Paris, et pendant le séjour qu'il y fit, la demoiselle, moins constante que lui, en épousa un autre. Ses parents lui en donnèrent aussitôt avis, avec ordre de revenir incessamment pour s'établir, selon les desseins qu'ils en avaient formés. Dieu en avait d'autres, et commença dès lors à les lui faire connaître.

Il ouvrit les yeux à la lumière céleste, et dégoûté pour jamais du monde, il pria ses parents, sans leur découvrir pourtant sa pensée, de lui permettre de demeurer encore quelque temps à Paris. Il passa six semaines en solitude chez les Carmes des Billettes, sous la conduite du P. Donatien de Saint-Nicolas[1], homme fort éclairé dans la vie spirituelle, qui l'assura que Dieu l'appelait à l'état ecclésiastique, et non à la profession religieuse. Résolu, sui-

* [1] Ce religieux fit profession, à Rennes, en 1634. Il fut longtemps maître des novices, et forma un grand nombre de disciples à la pratique de la vie intérieure. C'est à ses soins qu'on doit la publication des œuvres spirituelles du vénérable frère Jean de Saint-Samson, dont il écrivit la Vie, ainsi que celle du P. Dominique de Saint-Albert. Le P. Donatien mourut dans la solitude, à Fontainebleau, le 26 juillet 1683.

vant les avis d'un si sage directeur, de se donner à Dieu dans le sacerdoce, il alla se présenter au séminaire des Bons-Enfants, où il fut reçu par S. Vincent de Paul, instituteur de la Congrégation des missionnaires de Saint-Lazare. De là, il fit savoir sa résolution à son père et à sa mère, auxquels il demanda leur agrément et leur bénédiction. A cette nouvelle, qui les pénétra de la plus vive douleur, ils lui écrivirent qu'ils lui refusaient sa demande, et employèrent toutes les expressions les plus touchantes pour le détourner de son dessein. Il demeura ferme, et entrant dès-lors dans cette voie d'austérité, d'abnégation de lui-même, de mépris du monde, et de recueillement, qu'il ne quitta jamais depuis, il y fit de si grands progrès, que S. Vincent disait que dès ce commencement il avait égalé les plus fervents religieux ; qu'il ne méritait pas de le conduire, et que s'il vivait longtemps, il arriverait à un très-haut degré de perfection.

C'étaient les dispositions dans lesquelles M. de Kerlivio reçut les ordres sacrés, à la vingt-quatrième année de son âge ; et le jour même où il dit sa première messe, il fit un discours de piété aux ecclésiastiques du séminaire. Il y demeura encore quatre ans depuis, et continua ses études de théologie sous les professeurs de Sorbonne, sans aucun dessein cependant d'y prendre des degrés, quoique son père le souhaitât. Il disait que cela n'était point nécessaire pour la vie qu'il avait résolu de mener, qui était de faire le catéchisme aux enfants, et d'assister les pauvres. Mais S. Vincent, voyant que le père de M. de Kerlivio voulait absolument qu'il prît des degrés, obligea son disciple d'obéir. Celui-ci eut le mérite de l'obéissance devant Dieu, qui lui tint compte de ses dispositions ; mais il n'acheva pourtant point sa licence, parce que sa mère mourut, et son père le rappela en Bretagne.

Son changement surprit tout le monde à Hennebond,

et l'on cherchait avec étonnement, dans ce prêtre modeste, recueilli, solitaire, ce cavalier si enjoué et si agréable, qui, quelques années auparavant, faisait les délices des assemblées. M. de Kerlivio, absolument détaché de toutes les vanités et de tous les amusements du siècle, s'occupait toute la matinée à l'oraison, à l'étude de l'Ecriture sainte, et à la lecture des meilleurs interprètes, qui en ont développé le sens, et ne sortait de la maison qu'à onze heures, pour aller dire la messe; le reste de la journée, il ne l'employait pas moins saintement. Son père eut d'abord de la peine à goûter cette conduite; mais il en fut tellement touché, à la fin, qu'il s'en rendit l'imitateur. Il prit même son fils pour directeur et pour confesseur, lui ouvrit son âme avec une simplicité d'enfant, et régla par ses avis les exercices de piété et les œuvres de charité qui partageaient tout son temps. Sa maison devint comme un hôpital; on prit un domestique exprès pour porter les bouillons et les médicaments aux malades, et une servante pour les préparer; deux filles dévotes, de la famille, étaient occupées à faire des chemises et des habits, et à les distribuer aux pauvres; deux fois la semaine on donnait à manger à tous ceux qui se présentaient, et après le dîner, on leur donnait encore quelque argent; cette maison de bénédiction était toujours ouverte aux religieux Carmes et Capucins, qui y trouvaient de sûres ressources dans leurs nécessités; et outre le bien qui s'y faisait aux indigents, le père donnait chaque jour à son fils une somme fixe, pour l'employer au dehors en bonnes œuvres. Dieu couronna bientôt les vertus du père, qui mourut de la pierre, après avoir reçu les sacrements de la main de son fils, à qui il dit en mourant: « Mon fils, je ne fais point de tes-
» tament dans les formes, parce que je suis assuré que
» tout ce que je vous laisse de bien, vous le donnerez aux
» pauvres et à l'église. »

Jamais dernière volonté d'un père ne fut mieux exécutée par ses enfants. M. de Kerlivio, demeuré maître d'un bien fort considérable, s'en regarda seulement comme l'économe pour Jésus-Christ et pour les pauvres. Il consacra tout son revenu aux bonnes œuvres; mais il les faisait si secrètement, que ceux même qui ressentaient le plus les effets de sa charité, ignoraient souvent quelle était la main qui les soulageait. Ce qu'il ne put cacher, ce fut d'avoir achevé de bâtir et de doter l'hôpital de Hennebond. Après cela il le meubla, et y fonda l'entretien de deux sœurs de charité, outre les deux que son père y avait déjà fondées, pour avoir soin des malades. De plus il donna une maison, pour recevoir les pauvres orphelins, et une somme d'argent pour leur faire apprendre des métiers. Il fit subsister plusieurs honnêtes familles auxquelles la honte empêchait de découvrir leur extrême nécessité; et dota, en tout ou en partie, plusieurs religieuses, dont quelques-unes sont mortes en odeur de sainteté. Il n'épargnait rien dans toutes les occasions où il s'agissait de gagner des âmes à Dieu, et le zèle avait presque toujours part à ses largesses.

Son frère, M. de Keronic, attiré par ses bons exemples, résolut de l'imiter. Il le prit pour confesseur et pour guide dans la vie spirituelle, et lui proposa le dessein qu'il avait de se faire prêtre. M. de Kerlivio, sans vouloir le déterminer à rien, lui recommanda seulement de consulter Dieu, et de ne rien faire légèrement dans ces premiers mouvements de zèle. L'événement fit voir que M. de Kerlivio avait eu raison de donner ce conseil à son frère; celui-ci changea de dessein, se maria, et vécut fort vertueusement dans le mariage.

M. de Kerlivio, séparé de cette sorte de son frère, se retira dans l'hôpital de Hennebond, où il s'était fait arranger un petit appartement, avec le dessein d'employer le reste de ses jours au service des pauvres, en qualité de chape-

lain et de confesseur. Il se rendit en effet si assidu auprès des malades et des mourants, qu'on l'a vu passer quelquefois trois semaines de suite sans se coucher. Il vivait avec les pauvres, comme l'un d'entre eux, et pratiquait à la rigueur la pauvreté évangélique. Ses habits étaient simples, usés et rapiécés; il fallait le tromper pour l'obliger à en prendre de neufs; c'est-à-dire qu'on les faisait porter par d'autres pendant quelque temps, et puis on les substituait à la place des vieux, souvent sans qu'il s'en aperçût, tant il prêtait peu d'attention aux choses extérieures. En quelque lieu qu'il fût, il avait toujours la vue baissée; il ne permettait à ses yeux aucun regard inutile, et tenait son esprit dans un profond recueillement. Il était à Hennebond, au milieu de ses parents, aussi retiré que s'il eût été dans une solitude écartée; il ne faisait d'autres visites que celles de zèle et de charité; et ses parents, qui se rebutaient facilement de ses manières, si éloignées de celles du monde, ne l'importunaient pas beaucoup; ils lui marquaient même du mépris dans les occasions; mais les mépris étaient ses délices. Non-seulement il évitait tout ce qui avait l'air de distinction, et qui montrait de la part des autres quelque attention pour lui, mais il courait avec ardeur à ce qui pouvait le confondre avec les personnes pour lesquelles on a le moins d'égards. Ayant été prié par le recteur de chanter la grand'messe à une fête solennelle, il n'y consentit qu'à condition qu'on lui laisserait prendre le dernier rang parmi les prêtres. Dans une procession générale il se présenta pour porter la croix; il fallut la lui arracher, et l'honneur qu'on lui rendait malgré lui l'obligea de ne plus aller aux processions.

M. Charles de Rosmadec, évêque de Vannes, faisant la visite à Hennebond, fut informé par la voix publique des vertus de M. de Kerlivio, et comme il témoigna de la surprise de ce qu'il ne venait pas le voir, on lui dit que c'était

un homme qui méprisait les maximes du monde, qui ne cherchait que la retraite, et qu'on ne voyait qu'à l'autel et auprès des malades à l'hôpital. Le prélat le fit venir, et sans s'arrêter à son air négligé, il entra en conversation avec lui, et reconnut le mérite extraordinaire caché sous un extérieur de si peu d'apparence. Il l'obligea de l'accompagner à la visite des Ursulines, et l'engagea, à leur instante prière, à faire auprès d'elles l'office de confesseur, ce qu'il accepta par charité, et s'acquitta de cet emploi pendant deux ans, au bout desquels s'étant rompu une veine dans la poitrine et ayant perdu une grande quantité de sang, il fut porté à son hôpital, où il fut six mois languissant, et ne vécut pendant ce temps-là que de lait d'ânesse.

Une mission que le P. Rigoleu et le P. Huby, Jésuites, firent à Hennebond, lui donna lieu de connaître ces deux grands serviteurs de Dieu ; de leur côté, ils eurent occasion de traiter avec lui dans cette circonstance, et en conçurent toute l'estime qu'il méritait. Ce fut ainsi que se forma l'union sainte qui exista toujours depuis entre ces trois hommes, également zélés pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

L'évêque de Vannes, auquel les deux missionnaires dirent beaucoup de bien de M. de Kerlivio, eut envie de le voir et de le mieux connaître qu'il ne l'avait fait à Hennebond. Il l'engagea de venir le trouver à Kerangoff, maison de campagne des évêques de Vannes, et l'y retint trois jours. A son départ, il le pria de revenir en peu de temps, parce qu'il voulait lui déclarer une pensée qu'il croyait être de Dieu ; et cette pensée était que M. de Kerlivio se donnât à lui. Le P. Huby, que M. de Kerlivio avait choisi pour son directeur, apprit de l'évêque quelles étaient ses vues sur cet ecclésiastique, et persuada à celui-ci de quitter sa retraite pour venir travailler au salut des âmes sous

la direction de son premier pasteur. Il obéit; mais se trouvant peu de temps après séparé de son évêque, que les Etats de la province députèrent pour aller présenter leurs cahiers au roi, il s'en retourna à Hennebond, où il reprit ses exercices ordinaires avec plus de ferveur que jamais.

Il ne couchait que sur une paillasse piquée, prenait toutes les nuits une longue et dure discipline, jeûnait souvent, et gardait une abstinence qu'on pouvait appeler un jeûne continuel; il passait une grande partie des jours et des nuits en prière, à genoux et immobile comme une statue; il se couchait tard, et se levait toujours exactement à quatre heures du matin. Il savait peu la langue bretonne; mais, pour se rendre plus capable de travailler au salut des âmes, il se mit à l'étudier, et l'apprit en perfection. Deux fois la semaine il assemblait les artisans et les enfants pour leur faire le catéchisme, et se rendit assidu à entendre les confessions; emploi dans lequel Dieu le fit servir d'instrument à beaucoup de conversions. Les Ursulines, profitant de son retour à Hennebond, le demandèrent pour leur supérieur, et il continua de leur rendre en cette qualité tous les services d'un vrai père, soit pour le spirituel, soit pour le temporel.

L'amour-propre séduit souvent, sous les apparences de la piété, ceux qui s'en croient les plus dégagés; et tel s'imagine quelquefois suivre les mouvements de l'amour divin, qui ne fait qu'obéir à une cupidité finement déguisée. Avoir consacré tous ses biens au service de Dieu et des pauvres, paraîtrait à plusieurs une raison plus que suffisante pour employer à les conserver les secours que la justice ne refuse pas, et les voies que l'honneur peut permettre; mais un cœur sans attache aux biens périssables en voit la perte avec indifférence, plutôt que de s'exposer à donner entrée à un ennemi avec lequel il a fait

divorce. Il était dû à M. de Kerlivio, par un de ses cousins, deux mille livres, reste du paiement d'une maison que ce parent avait achetée de son père. M. de Kerlivio, trouvant un jour ce parent, le salua avec civilité, et lui demanda quand il voudrait bien le payer. Celui-ci, l'ayant regardé avec mépris, lui répondit fièrement qu'il ne le paierait point qu'il ne l'eût fait signifier; qu'au reste, il n'avait que trop de bien, puisqu'il voulait vivre en gueux et donner son bien aux gueux; qu'il avait fait d'ailleurs tant de folles dépenses en sa jeunesse, qu'il était juste qu'il en portât la peine; en un mot, qu'il ne lui devait rien. M. de Kerlivio ne fit que sourire de cette réponse, et depuis il n'eut pas la moindre pensée de rien demander à son cousin.

Cette perte ne le rendit pas plus réservé à contribuer de ses libéralités à l'exécution des desseins qui avaient la gloire de Dieu pour objet. Le P. Rigoleu avait formé celui de l'établissement d'un séminaire, où les jeunes gens qui aspiraient à l'état ecclésiastique fussent élevés dans la piété, en même temps qu'ils étudieraient au collége. Il en parla à M. de Kerlivio, qui fit offre aussitôt et de ses biens et de sa personne même, s'il était nécessaire, pour l'exécution d'un si utile projet. Il vint à Vannes en traiter avec le recteur des Jésuites, acheta, au nom des Pères, un jardin qui joignait le collége, et donna une grosse somme d'argent au P. Rigoleu, pour commencer à bâtir.

L'évêque de Vannes ayant perdu alors M. Basseline, docteur de Sorbonne, son grand vicaire, employa le P. Huby et le P. Rigoleu pour persuader à M. de Kerlivio d'accepter cet emploi. On eut bien de la peine à le tirer de son hôpital; mais il se soumit enfin à la volonté de Dieu, qui lui était déclarée par son évêque. Avant de quitter Hennebond, il mit en sa place à l'hôpital un prêtre dont il fonda la pension, et auquel il laissa son apparte-

ment meublé. Il acheta aussi un jardin pour les pauvres, et le fit accommoder.

Il avait toutes les qualités et toutes les vertus requises pour s'acquitter dignement des fonctions de grand vicaire, la science, la prudence, beaucoup de pénétration et de discrétion, une grande maturité, une application infatigable, une vigilance à laquelle rien n'échappait, un parfait désintéressement, de la droiture et de la fermeté, avec une grande étendue d'esprit. Ses directeurs l'obligèrent à modérer ses austérités, à se servir d'un matelas et à se mettre en pension dans une maison de la ville, où ils avaient donné ordre qu'on prît soin de lui, en attendant qu'on lui eût préparé dans le séminaire qu'on bâtissait un petit appartement conforme à son esprit de pauvreté. Son premier soin fut de s'instruire à fond de l'état du diocèse, premièrement en consultant ceux qui le connaissaient le mieux, et puis en le visitant lui-même. Il écoutait tout, marquait tout par écrit, et n'ordonnait que ce qui était évidemment nécessaire. Il estimait que rien n'était plus préjudiciable au bon gouvernement, que la multitude des ordonnances et la trop grande facilité à en faire de nouvelles. Dès la première visite qu'il fit, il gagna tellement les recteurs, que la plupart eurent toujours depuis une parfaite confiance en lui; et plusieurs, qui étaient ligués contre leur évêque, reconnurent leur faute et employèrent M. de Kerlivio pour faire leur paix.

Après deux ans de séjour à Paris, pour les affaires de la province, l'évêque de Vannes revint dans son diocèse, et fut surpris du bon ordre qu'il y trouva. Il reconnut que c'était l'effet des soins de son nouveau grand vicaire et bénit Dieu de lui avoir donné un tel secours. Il prit M. de Kerlivio pour son confesseur, lui fit promettre qu'il l'avertirait de toutes ses fautes et lui donna toute son affection. Son grand vicaire lui était si cher, que s'il le voyait malade, il était presque continuellement au chevet

de son lit et allait lui-même le recommander à toutes les maisons religieuses. Enfin, il en faisait tant d'estime, qu'il dit une fois à la supérieure des Ursulines qu'il donnerait volontiers un de ses bras pour conserver son grand vicaire.

Il ne laissa pourtant pas de lui causer le plus grand chagrin qu'il eût eu dans sa vie. Le prélat avait d'abord agréé le projet du séminaire des écoliers; mais lorsqu'il fut question de l'employer à l'usage auquel il était destiné, entraîné par le refus unanime de tous les recteurs de son synode, il désapprouva ce qu'il avait approuvé auparavant. Tout le clergé se déchaîna de la manière la plus déraisonnable contre M. de Kerlivio et contre les Jésuites. La plupart des personnes du monde se moquaient de lui, et les plus gens de bien se contentaient de lui porter compassion. Il eut alors la pensée de quitter la charge de grand vicaire et de se borner au soin de la paroisse de Plumergat dont il avait été depuis peu de temps nommé recteur; mais, pour ne rien faire qu'il eût à se reprocher, il consulta le Saint-Esprit dans une retraite qu'il fit sous la conduite de son directeur ordinaire. Dieu lui inspira de faire de ce séminaire, déjà tout bâti avec un grand nombre de petites chambres séparées, une maison de retraite. Le P. Huby avait eu la même pensée, et entra volontiers dans un dessein qui devait avoir des fruits merveilleux. M. de Kerlivio en fit la proposition à l'évêque, qui la reçut avec joie et voulut que cet établissement se fit par son autorité, et que ses officiers fussent les premiers à faire la retraite. Au commencement il n'y venait que huit ou dix personnes à la fois; mais peu à peu le nombre s'accrut tellement, que la maison se trouva remplie aux jours marqués, ce qui obligea le prélat de reconnaître que son opposition et celle de son clergé avaient servi à l'accomplissement du dessein de Dieu; et, ravi du fruit que produisaient les retraites, il employa son auto-

rité à les soutenir [a] et y attirer tout le monde, malgré les oppositions de plusieurs recteurs et de quelques personnes de distinction, qui se déclarèrent d'abord contre les retraites et contre les auteurs d'un si saint établissement.

M. de Kerlivio et le P. Huby dressèrent ensemble tous les règlements qui regardent la conduite des retraites, et le premier ne cessa de faire, jusqu'à sa mort, de nouvelles dépenses pour agrandir et embellir la maison. Il y fonda l'entretien de quatre religieux pour en être les directeurs, et pendant vingt-six ans il employa son pouvoir et toutes les industries de son zèle à mettre en vogue cette pratique. C'était lui qui, comme grand vicaire, envoyait dans les paroisses les billets des retraites, qui les faisait publier et afficher, et qui engageait les recteurs, les prédicateurs et les missionnaires à recommander ces exercices et à y venir eux-mêmes pour y exciter les autres par leur exemple. Il eut la consolation de les voir fréquentées par les ecclésiastiques, par la noblesse et par des personnes de toutes conditions des neuf diocèses de Bretagne, et de reconnaître dans le cours de ses visites le grand bien que cette institution, dont il était le fondateur, avait fait dans toute la province. On peut dire que la maison de retraite des femmes est aussi en partie son ouvrage. Mademoiselle de Francheville en ayant formé le dessein, le lui communiqua aussi bien qu'au P. Huby, et leur demanda leur assistance pour l'exécuter. L'entreprise fut traversée par de grandes difficultés, comme nous le verrons dans la Vie de cette pieuse fondatrice; mais elle eut enfin, par les soins et la conduite de M. de Kerlivio et du P. Huby, la satisfaction de voir son ouvrage consommé.

Ces établissements ne diminuaient rien de l'attention que M. de Kerlivio donnait aux fonctions de sa charge

[a] Ordonnance du 11 janvier 1664.

de grand vicaire. Il n'y en avait aucune à laquelle il apportât plus de soin et d'exactitude qu'à celle de visiter le diocèse. Il s'acquittait de cette obligation régulièrement chaque année; et lorsque ses infirmités ne lui permirent plus d'aller à cheval, il se servit d'une voiture fort pauvre dans laquelle il avait la commodité de lire et d'écrire, de travailler sur les matières de la visite et de faire ses notes. Outre l'invocation de la sainte Vierge, sous la protection de laquelle il mettait toutes ses visites, il avait encore pour pratique de s'adresser aux saints anges des personnes avec lesquelles il avait à traiter. Ses corrections et ses remontrances étaient d'autant plus efficaces, que ses exemples avaient prévenu ses discours. Il invectivait souvent contre cet esprit d'avarice qui règne dans quelques ecclésiastiques, même en ceux qui d'ailleurs paraissent irrépréhensibles. A ceux qui se couvraient du prétexte de faire du bien à leurs héritiers, il faisait sentir que l'argent qu'ils leur laisseraient, loin de les enrichir, ne ferait qu'attirer la malédiction de Dieu sur le bien qu'ils auraient d'ailleurs. A ceux qui, parce qu'ils n'avaient ni bénéfice ni patrimoine, croyaient devoir faire quelque réserve pour subvenir à leurs besoins dans les maladies et dans la vieillesse, il disait que Dieu permettait souvent que des personnes si prudentes selon la chair étaient moins assistées que si elles se fussent confiées dans la Providence, et que leurs parents ne désiraient que leur mort pour se saisir de leur argent. Enfin, ceux qui se paraient du beau prétexte de vouloir faire des testaments chargés de legs pour les pauvres et d'autres bonnes œuvres, il les désabusait en leur apprenant que Dieu, pour punir leur avarice et leur vanité, permettait ordinairement que ces testaments ne fussent point exécutés. Il confirmait cette assertion par des exemples, et leur donnait pour maxime, « qu'un » prêtre doit mourir sans dettes et sans argent. » Un de ses entretiens les plus ordinaires était sur l'obligation dans

laquelle sont tous les prêtres d'assister les âmes, quoiqu'ils ne soient ni recteurs, ni vicaires. Il représentait vivement, à ceux qu'on appelle les simples prêtres, que le précepte général de la charité les regardait d'une manière toute particulière; que les besoins spirituels des âmes, auxquels les prêtres seuls peuvent remédier, étaient et plus grands et plus fréquents que les nécessités corporelles; qu'ils ne pouvaient voir périr autant d'âmes qu'il en périssait tous les jours, sans être coupables de leur perte, si, préférant la mollesse et la lâcheté au travail, ils négligeaient de les secourir comme ils pouvaient le faire; enfin, que c'est une extrême ingratitude de vivre du temporel des peuples, sans vouloir leur donner le spirituel, en s'appliquant à procurer leur salut par l'instruction des grands et des petits, les confessions, la visite des malades et l'assiduité auprès des mourants. Il leur insinuait aussi l'obligation spéciale où sont les prêtres de se mortifier dans les choses mêmes qui ne sont pas défendues, et combien sans ce moyen leur salut est en danger, vu la pente de la nature corrompue, qui nous entraîne toujours au mal et qui ne se borne jamais aux choses licites, quand on lui donne sur ce point une entière liberté. Persuadé qu'il est à propos que les ecclésiastiques sachent qu'on veille sur eux en tout temps, afin qu'ils se tiennent toujours dans leur devoir, il faisait quelquefois des courses imprévues dans de certains cantons du diocèse.

Il en avait une connaissance parfaite et dans le détail le plus exact; toutes les bonnes et mauvaises qualités des recteurs et des autres prêtres lui étaient connues; il savait quels étaient les bons catéchistes et les bons confesseurs, et ceux qui avaient du talent pour la prédication ou pour quelque autre partie du ministère ecclésiastique. Tout était marqué sur ses catalogues, par des notes secrètes dont lui seul avait l'intelligence; mais il changeait volontiers les mauvaises, à mesure que l'opération de la grâce

divine corrigeait ou le tempérament, ou l'habitude, et ne donnait, aux rapports qui lui étaient faits de bouche ou par écrit, que le degré de certitude qu'ils devaient naturellement avoir.

Le P. Rigoleu lui avait, en mourant, laissé un grand nombre d'ouvriers évangéliques. Il eut soin de les entretenir, de faire former par eux les jeunes ecclésiastiques qu'on jugeait propres à travailler avec eux et à leur succéder, et de procurer qu'il se fît presque continuellement des missions, et souvent deux à la fois en divers lieux, l'une bretonne et l'autre française. Il apporta quelques changements dans l'ordre établi par le P. Maunoir pour les missions. Il n'exigeait pas de ses missionnaires qu'ils se levassent avant cinq heures. La lecture n'avait lieu qu'au commencement du repas, et pendant qu'elle durait on ne mangeait point. L'ouverture de la mission se faisait par une procession où le recteur de la paroisse portait le Saint-Sacrement. Les prêtres de la paroisse ne devaient point confesser pendant la mission. Quelqu'un des missionnaires leur faisait des conférences. On commettait un prêtre du lieu pour continuer, après la mission, le catéchisme et les cantiques, et pour visiter les maisons, une fois l'an, avec les prêtres de chaque quartier, en esprit de charité et de zèle. Enfin, on employait trois ou quatre jours à l'instruction, avant d'appeler tous les missionnaires pour entendre les confessions; du moins était-ce le sentiment de M. de Kerlivio, que cela devait se faire ainsi. Quelque foule de pénitents qu'il y eût, il ne voulait pas que les confesseurs usassent d'indulgence; il voulait au contraire qu'on différât l'absolution à ceux qui étaient dans l'occasion prochaine du péché, jusqu'à ce qu'ils eussent donné des preuves de leur amendement. Son intention était aussi que l'on remît la décision des cas douteux, jusqu'à ce qu'on se fût éclairci; mais il avertissait de ne se pas lever sur-le-champ du confessionnal pour

consulter, afin de ne pas donner lieu à des jugements désavantageux. Il défendait de proposer ces sortes de difficultés devant des laïques et même devant les prêtres du lieu. Il ne permettait en aucune manière qu'on prît d'argent des pénitents pour quelque cause que ce pût être. Comme l'expérience prouve que rien n'est si difficile à faire que les restitutions, qu'on les promet toujours et qu'on ne les fait presque jamais, il ordonnait qu'on y satisfît avant l'absolution, et qu'on obligeât de même, avant l'absolution, les procureurs des églises et des chapelles à rendre leur *reliquat*. Parmi les choses que les missionnaires devaient particulièrement recommander, il avait marqué les retraites, l'adoration perpétuelle dont on parlera dans la suite, l'établissement de la confrérie du Rosaire, et la pratique de porter de petites croix du P. Huby et de petites couronnes de la Vierge, inventées par le P. Maunoir. On ne donnait guère de missions qu'il n'allât visiter ses missionnaires pour les encourager au travail par les témoignages de sa tendresse et de son estime, dont il leur donnait des marques solides en leur faisant conférer les bénéfices qui dépendaient de l'évêque. Mais s'il apprenait aussi qu'il y eût quelqu'un de ses missionnaires ou de ses prédicateurs qui ne se comportât pas bien, il l'effaçait de son catalogue et ne l'employait plus.

Les ecclésiastiques vertueux l'aimaient extrêmement, les vicieux redoutaient sa sévérité; tous lui étaient si soumis, qu'il ne trouvait point de résistance parmi eux. Il les envoyait d'un lieu dans un autre, et changeait leurs emplois comme il le jugeait à propos. Il les disposait à cette obéissance dès l'examen qui précédait leur ordination, en leur déclarant qu'en promettant entre les mains de leur évêque de lui obéir, ils devaient se résoudre à être aussi soumis à ses volontés que les religieux le sont à leurs provinciaux pour aller partout où on les juge utiles. A la sortie du séminaire, il les plaçait ordinairement dans une

autre paroisse que celle où ils étaient nés, de peur que l'attachement pour leurs parents, s'il n'était un écueil à leur salut, ne fût du moins un obstacle à leur perfection, par l'embarras des affaires de leur famille, où ils ne pourraient se dispenser d'entrer, et par la perte de cette liberté qu'un ministre des autels doit toujours conserver, tant pour s'occuper de Dieu que pour aller partout où le besoin et le plus grand bien du diocèse le demandent. Quand il connaissait un prêtre qui n'avait pas une bonne conduite, il tâchait de le joindre à quelqu'un des plus vertueux recteurs ; et quand il apprenait qu'un ecclésiastique commençait à prendre quelque mauvaise habitude dans une paroisse, il faisait tout ce qu'il pouvait pour le transférer dans une autre. Une de ses maximes inviolables, était de ne laisser jamais aucun prêtre dans le lieu où cet ecclésiastique avait fait quelque faute contre la chasteté, parce qu'il estimait que cette tache le rendait incapable de pouvoir désormais y faire aucun bien. Dans toutes ces translations il ménageait toujours l'intérêt temporel de ceux qu'il obligeait à changer de lieu, et leur faisait trouver dans celui où ils allaient les mêmes avantages qu'ils avaient dans celui d'où on les changeait, et souvent même de plus grands. L'Esprit de Dieu qui l'animait l'avait en quelque sorte rendu maître des cœurs, et tous ces changements se faisaient sans violence. Il ne pouvait souffrir l'esprit du monde dans les ecclésiastiques, l'air évaporé, ni les autres défauts qui marquent qu'on est sans esprit intérieur ; aussi ne manquait-il pas d'en faire une douce correction à ceux en qui il les trouvait. Quant aux désordres plus considérables, il y apportait les mêmes soins qu'un père aurait employés pour un fils, pour ne rien dire de plus, et n'en venait jamais aux remèdes violents que lorsqu'il y était forcé par l'épreuve de l'inutilité des voies les plus douces. En vain les mauvais prêtres appelaient-ils comme d'abus des suspenses

qu'il leur faisait signifier. En faveur de sa piété et de ses bonnes intentions connues de tout le monde, le parlement, contre l'ordinaire, ne s'arrêtait point à quelques légers défauts de vaines formalités, pour soustraire aux châtiments, à la faveur d'une vétille, un chicaneur, criminel dans le fond, et confirmait presque toujours les actes de M. de Kerlivio.

Ce vertueux supérieur, si attentif aux besoins du diocèse, voyait avec douleur que des gens qui ne savaient pas la langue bretonne obtenaient à Rome, par surprise, des provisions de cures situées dans un pays où le langage du pasteur était inconnu au troupeau [1]. Il fit consulter en Sorbonne si un recteur qui ne sait que le français peut, en sûreté de conscience, posséder une cure où l'on ne parle que breton. Après avoir reçu la réponse, qui fut pour la négative, il envoya à Rome la liste des paroisses bretonnes, et supplia Sa Sainteté de ne conférer celles qui vaqueraient dans les mois où le saint Siége avait la nomination, qu'à des prêtres qui sussent la langue.

Il recommandait aux recteurs de traiter leurs prêtres d'une manière qui les engageât à les seconder dans les fonctions pastorales, de faire visiter les malades deux

* [1] Plusieurs prêtres bretons allaient alors à Rome solliciter des bénéfices; on les appelait *Romipètes*. Cet usage venait de ce que la cour romaine ne regardait pas la Bretagne comme comprise dans le concordat passé en 1516 entre le pape Léon X et le roi François I[er], quoique cette province fût dès cette époque réunie à la France. Le pape avait, suivant l'ancien droit, pendant huit mois de l'année, la faculté de nommer aux bénéfices qui y vaquaient, et l'espoir d'en obtenir attirait à Rome des ecclésiastiques de Bretagne, qui avaient le désir d'être curés. Le pape Benoît XIV fit cesser cet abus, et, par sa bulle du 1[er] octobre 1740, il chargea les évêques de la province de mettre au concours les cures qui viendraient à vaquer dans les mois réservés au pape. Cette sage mesure, qui a été en vigueur jusqu'en 1791, excita une louable émulation parmi les membres du clergé, donna une nouvelle ardeur pour l'étude, et procura aux paroisses d'excellents pasteurs.

fois pour le moins, par deux prêtres différents, afin que si l'on avait manqué de confiance en l'un d'eux, on s'ouvrît plus aisément à l'autre ; et de voir au moins une fois l'an toutes les familles de la paroisse. Il exhortait les simples prêtres à prendre part aux travaux de leurs recteurs, à visiter avec charité les malades de leur quartier, à ne pas se contenter de leur avoir administré les sacrements; à retourner les voir et à faire en sorte qu'en leur absence quelque personne charitable demeurât auprès d'eux pour les aider à mourir. Il leur recommandait encore d'enseigner les enfants, de remarquer parmi eux ceux qui auraient un bon naturel et un esprit qui promît quelque chose, afin qu'on les fît étudier, en vue de les élever à la prêtrise; d'avertir le recteur des désordres de leur quartier, surtout vers Pâques; de conférer avec lui, à cette époque, pour convenir d'une conduite uniforme dans les confessions, et appliquer les remèdes les plus propres et les plus efficaces; d'éviter, autant qu'ils le pourraient, la conversation des laïcs, surtout à la table et au jeu; enfin, d'avoir leur table assez convenablement servie, afin de n'être point tentés de s'arrêter à boire ou à manger ailleurs.

Il établit les conférences, où les ecclésiastiques s'assemblaient tous les mois en divers quartiers du diocèse. Il en composa les règlements, et envoyait, au commencement de chaque année, aux directeurs des conférences, des feuilles imprimées où il avait marqué les sujets que l'on devait traiter cette année-là. C'étaient des matières importantes et de pratique ; il ne proposait point de spéculations contentieuses et peu capables d'édifier. Il disait que les conférences étaient un moyen également efficace pour retenir les prêtres dans une vie réglée, et pour les rendre capables de bien exercer leur ministère.

Il provoqua l'établissement à l'évêché d'une assemblée secrète, qui se réunissait tous les quinze jours, en pré-

sence du prélat, et dans laquelle les grands vicaires, l'official et le promoteur conféraient des affaires du diocèse, et des remèdes qu'on pouvait apporter aux désordres dont on avait eu avis.

Il connaissait mieux que personne le besoin que le diocèse avait d'un séminaire pour ceux qui devaient recevoir les ordres; aussi ne cessa-t-il d'en procurer l'établissement, par ses fréquentes sollicitations auprès de l'évêque et du clergé, jusqu'à ce qu'il en fût venu à bout. On acheta un emplacement auprès de l'église de Notre-Dame du Mené, dans le fief de l'évêque, et l'on commença d'y bâtir. Il fit donner l'intendance de cet ouvrage au saint prêtre Jean de l'Ile, dont nous avons parlé, qui s'était acquis l'estime et la confiance de tout le monde.

Après le soin du clergé, M. de Kerlivio regardait celui des religieuses comme une des plus étroites obligations de sa charge. Il étudiait leur institut pour y conformer sa conduite. Il leur rendait, avec une affection égale, toutes sortes de services, tant pour le temporel que pour le spirituel; il soutenait l'autorité des supérieures, mais il leur recommandait en même temps de gouverner en esprit d'amour et de simplicité, d'adoucir le joug de la religion plutôt que de l'appesantir; d'accorder à leurs filles la liberté de voir les personnes qui pouvaient servir à leur avancement spirituel, de leur montrer à toutes une affection égale, et de ne pas autoriser par leur exemple les partialités. Il voulait aussi qu'elles visitassent, pour le moins une fois l'an, les chambres des religieuses, et qu'elles en ôtassent ce qu'elles y trouveraient de superflu. Sa sage conduite et sa discrétion se faisaient particulièrement remarquer dans les visites des monastères des filles. Il écoutait avec patience, il gardait un secret inviolable, il répondait avec onction, il calmait les esprits aigris, il consolait les faibles, il faisait régner partout la paix et la charité. Tous les religieux avaient en lui un

véritable père. Il ne parlait d'eux qu'avec estime; il leur donnait des marques d'affection dans toutes les circonstances ; il les favorisait de tout son pouvoir dans l'usage de leurs priviléges; il leur ménageait la faveur et l'amitié du prélat, et conservait entre eux et le clergé séculier une union qui ne fut troublée par aucun différend.

Le soin général du diocèse ne l'empêchait point de s'appliquer au confessionnal et à la direction. Il s'était proposé S. François de Sales pour modèle. Animé de son esprit, il gagnait tout le monde par sa douceur. On l'a vu fondre en larmes lorsqu'il trouvait des pécheurs endurcis et rebelles à la grâce. Ceux même dont il jugeait à propos de différer l'absolution se retiraient toujours contents, et, sans se rebuter de sa sévérité, ne manquaient jamais de retourner chercher auprès de lui le remède à leurs maux spirituels. Il avait un talent particulier pour faire avouer aux âmes trompées par le démon leurs abominations secrètes; sur quoi l'expérience lui avait appris l'utilité de la méthode du P. Maunoir, pour interroger ces sortes de personnes. Lorsqu'il remarquait dans une âme une vraie détermination au bien, avec une docilité d'enfant, il supportait ses faiblesses sans se rebuter, et l'élevait peu à peu au-dessus des infirmités de la nature, jusqu'à ce qu'il eût conduit cette âme à une entière mort à elle-même, qui était le but de sa direction. Mais sa grande maxime sur ce point était qu'un directeur ne doit jamais prévenir les opérations de la grâce, et qu'il doit seulement les seconder et n'y mêler rien de son propre esprit. Il donnait à chaque personne tout le temps nécessaire, et autant de soin et d'application que s'il n'eût eu que celle-là à conduire.

Il était lui-même dans cet état de mort intérieure où il désirait porter les autres. Il ne voulait souffrir en lui aucun sentiment de vie pour quelque objet que ce fût, hors de Dieu; il ne voulait rien voir que dans la sainte obscurité de

la foi; il ne souhaitait pas d'être considéré plus que s'il n'eût pas existé; il laissait à la Providence l'entière disposition de tout ce qui le regardait; il aimait les croix et en faisait sa gloire et ses délices; il s'abandonnait comme un enfant à la conduite de Dieu; il sacrifiait tous ses désirs à l'amour divin, et n'agissait que par les mouvements de ce feu céleste. Son oraison était sans goût, sans lumière, sans appui sensible; mais il ne laissait pas, malgré cet obstacle, de donner tant de temps à cet exercice, qu'on pouvait dire qu'il était continuellement en oraison; et c'est là qu'il puisait des forces pour soutenir le poids des plus importantes affaires du diocèse sans paraître jamais embarrassé. Il s'appliquait à chacune comme s'il n'eût eu que celle-là, et le grand nombre de lettres qu'il était obligé d'écrire ne le jetait point dans la précipitation; il se donnait tout entier à ce qu'il faisait actuellement, et, toujours maître des mouvements de son esprit, il était tranquille et sans distraction au milieu des occupations les plus différentes. Ce qui le rendait capable de tant écrire et de faire tant de choses, c'est le soin qu'il avait de bien ménager son temps, de ne rien écrire ni ne rien faire de superflu, de s'attacher au solide et au pur nécessaire. Ses entretiens étaient courts et ses lettres succinctes; mais il avait le talent de dire beaucoup en peu de paroles, et de le dire avec force et avec onction. Une personne qui eut avec lui des relations pendant près de quarante ans, assurait ne l'avoir jamais entendu parler de choses inutiles ni de nouvelles curieuses. Aucun événement n'altérait sa tranquillité parfaite, qui n'était pas un don de la nature, car il était né fier et colère, et ne s'était rendu maître des mouvements de son cœur que par un travail assidu et une violence continuelle. Sa principale étude était de résister aux premiers mouvements des passions. Sa constance était inébranlable. Les moqueries, les insultes du peuple, les calomnies des ecclésiastiques ne le portèrent jamais à se

relâcher de ce qu'il avait établi pour maintenir le bon ordre. Il avait une fermeté invincible à refuser les attestations et les permissions qu'il ne jugeait pas justes. Mais il édifiait par sa douceur ceux qu'il ne pouvait contenter, et lorsqu'ils s'emportaient contre lui, il ne répondait à leurs brusqueries que par son silence et sa modestie. Quant aux injures et aux calomnies, il les regardait comme des faveurs. On l'a vu s'arrêter en public pour écouter avec plaisir les invectives des pauvres même qu'il nourrissait. Jamais il ne témoignait plus de cordialité que lorsqu'on affectait de vouloir lui faire de la peine. Quand il voyait des personnes qui avaient des impressions peu avantageuses de lui, il les laissait dans l'erreur, quoiqu'il eût pu les désabuser, et abandonnait à Dieu sa justification. Un prêtre se plaignait un jour à lui de ce qu'on le calomniait. Il lui répondit avec une ferveur admirable : « Non, monsieur, » vous ne méritez pas l'honneur que Dieu vous fait de vous » donner occasion de souffrir quelque chose pour lui, » puisque vous savez si mal le reconnaître. » Un homme distingué dans le monde par un rang considérable, après l'avoir traité indignement de paroles, s'emporta jusqu'à lui donner un soufflet en présence d'une dame de qualité de laquelle on le sut ensuite. L'humble serviteur de Dieu n'opposa que le silence aux injures, reçut le soufflet, plutôt comme une marque d'honneur que comme une offense, et n'en parla jamais à personne. Il était bien éloigné de vouloir poursuivre en justice beaucoup de méchants ecclésiastiques qui attentèrent à sa vie. Un prêtre dont il tâchait de corriger les désordres, l'ayant cherché pour le tuer d'un coup de pistolet et ne l'ayant point trouvé, déchargea le pistolet dans la fenêtre de sa chambre. L'évêque fit mettre ce malheureux en prison. M. de Kerlivio alla l'y trouver et lui fit mille amitiés. Il ne se contenta pas de cette généreuse démarche, il obtint sa grâce du prélat par ses instantes sollicitations, et sa conversion de

Dieu par ses prières. Les clercs qu'il n'avait pas voulu admettre aux ordres sacrés à cause de leurs déréglements, l'ont souvent maltraité. L'un d'entre eux, le rencontrant un jour sur le fossé de la ville, l'y précipita d'un coup de coude; un autre vint dans sa chambre le menacer de le tuer. Il triomphait de joie dans ces occasions, et quoiqu'il n'ignorât pas les dangers où l'exposait la passion de ces mécontents, il allait seul dans ses voyages, sans autre défense que celle qu'il attendait de la protection divine.

Ses grands travaux, les persécutions des hommes et des démons, ses infirmités et particulièrement une descente fort douloureuse ne satisfaisaient pas encore pleinement l'envie qu'il avait de souffrir, il y joignait les rigueurs de la pénitence la plus austère. Surtout sa tempérance était sans exemple. Depuis qu'attaqué d'un flux hépatique et désespéré des médecins, il eût été conseillé de se réduire à ne vivre que de lait, sa nourriture, pendant plus de dix-huit ans, consista en une tasse de lait et un petit pain qu'il trempait dans son lait; et trouvant encore le lait trop délicat, il y mêlait de l'eau pour en tempérer le goût. Souvent même il ôtait tout le lait de l'écuelle où il avait mis le pain, il versait de l'eau à la place, mangeait le pain trempé dans l'eau et puis la buvait. Il prenait ses deux repas seul dans son cabinet, mangeait lentement, et, tenant en même temps sa Bible ouverte devant lui, donnait à son âme sa nourriture spirituelle. De cette sorte, en mangeant, il lut trois fois toute l'Ecriture sainte. Cette manière de vivre lui était fort incommode dans les visites du diocèse, parce que, ne trouvant pas du lait partout, il était quelquefois obligé de manger son pain trempé dans le vin qu'il avait beaucoup de peine à supporter.

Dans l'abondance des richesses dont Dieu l'avait partagé, il menait la vie du plus pauvre prêtre du diocèse, et prenait plaisir à ressentir tous les effets de la condition des pauvres. Sa soutane et son manteau n'étaient que

de la serge commune du pays. Il faisait gloire de porter des habits usés et rapiécés, et ceux de dessous n'étaient qu'un amas de pièces; il les recousait et les raccommodait lui-même. Comme on lui représentait un jour que sa soutane était déchirée et qu'il eût dû en prendre une autre, il répondit en riant qu'elle n'avait pas encore fait son temps et qu'elle pourrait durer autant que lui. Tout ce qui était à son usage ressentait la pauvreté, son Bréviaire, sa chambre, son lit, ses meubles. Il n'avait ni tapisseries ni tableaux; tout l'ornement de sa chambre étaient deux ou trois images de papier. Son lit n'était qu'une couchette fort étroite, avec une simple couverture, sans rideaux. Il n'avait pour tous meubles qu'une écuelle de bois, où il mangeait son lait, et un plat de faïence. Lorsque ses maladies l'eurent mis dans la nécessité de se servir, dans ses voyages, d'une voiture, il en fit faire une, qui était unique dans son espèce. Elle était traînée par un seul cheval, et conduite par un homme qni n'était à son service que dans ces occasions. Hors ces temps-là, il n'avait point d'autre domestique que le portier de la maison de retraite. Enfin, sa pauvreté était si parfaite, que toutes les hardes qu'il laissa en mourant ne pouvaient servir plus à d'autres qu'aux pauvres, à qui elles furent données en aumône.

Pendant qu'il fut recteur de Plumergat, il employa tout le revenu de cette cure à rétablir presque entièrement l'église, à secourir les pauvres de la paroisse, et à y faire donner une mission par le P. Maunoir. Quand M. de Rosmadec l'eut obligé de prendre la cure de Saint-Patern, qui est la première du diocèse, il ne la garda qu'un an, parce qu'ayant un grand patrimoine, il se faisait scrupule d'y ajouter du bien de l'Eglise, dont d'autres pouvaient avoir besoin. Il ne consulta point la chair et le sang, dans la résignation qu'il fit de ses cures; et, quoiqu'il eût des parents ecclésiastiques, il disposa de ses

bénéfices en faveur de deux sujets qu'il crut plus capables qu'eux de les remplir dignement. Il affermait ses moulins à bon marché, afin que les meuniers ne fissent point de fraude ni de vexation à ses sujets. Il aimait mieux perdre que de plaider, et s'il était contraint d'avoir quelque procès malgré lui, il l'abandonnait à la Providence sans le solliciter. Cette inaction, si préjudiciable dans des occasions où l'injuste cupidité se donne des mouvements infinis pour accabler le bon droit par la faveur, pensa lui faire perdre une fois un procès qui devait causer sa ruine totale. Un de ses amis lui dit, pour l'éprouver, qu'il avait effectivement perdu son procès : « Dieu soit béni, ré-
» pondit M. de Kerlivio, je ne serai plus en état de faire
» l'aumône ; mais j'aurai la consolation de la recevoir,
» ou de vivre de la rétribution de mes messes. » Mais madame de Pontchartrain, qui avait une estime singulière pour lui, prit soin de ses intérêts et ménagea un accommodement à la satisfaction des deux parties.

La grande estime qu'on avait pour M. de Kerlivio n'était pas le fruit de ses démarches; il fuyait l'éclat, et cachait avec soin tout ce qui eût pu lui attirer des louanges et de la considération. Quoiqu'il connût beaucoup les beaux-arts, il n'en faisait jamais rien paraître, et ne se produisait point dans les occasions où d'autres pouvaient être employés. Il ne se choquait jamais de l'incivilité de ceux qui lui manquaient de respect, et tenait pour ami quiconque lui aidait à s'anéantir. Quand quelque chose ne lui avait pas réussi, son plaisir le plus sensible était d'en parler, pour en attribuer le mauvais succès à ses fautes et à son peu de prudence. Il n'avait aucune attache à son propre jugement, et soumettait toujours ses lumières à celles des autres, toujours prêt à changer de sentiment quand la raison le demandait. Son extérieur sec et austère n'empêchait point son affabilité ; sa conversation était agréable, et quoique en-

nemi des compliments et des civilités mondaines, il avait une douceur qui gagnait tout le monde et faisait aimer la vertu. Si dans les compagnies il se trouvait obligé de parler des nouvelles du temps, il tournait toujours adroitement le discours vers Dieu, et savait changer en de saints entretiens les conversations profanes.

Toute sa vie, depuis le moment de sa conversion, ne fut qu'un exercice continuel de zèle et de charité. Tout ce que la sainte et pieuse industrie du P. Huby, son directeur, inventait pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, l'autorité de M. de Kerlivio l'établissait et le faisait exécuter. C'est ainsi qu'il érigea la plupart des congrégations de Notre-Dame dans les villes, et la confrérie du Saint-Sacrement dans toutes les paroisses, avec l'adoration perpétuelle, de la manière qu'elle s'y pratique. Chaque paroisse a son mois pour l'adoration. Le dernier dimanche du mois précédent on fait un sermon pour exciter la dévotion du peuple; on fait venir un ou deux confesseurs extraordinaires pour donner plus de liberté aux fidèles de confesser leurs péchés; le recteur, les prêtres et les confesseurs extraordinaires font une conférence pour convenir d'une conduite uniforme, et pour traiter des principaux défauts de la paroisse et des moyens d'y remédier; tous les dimanches on avertit au prône ceux qui ont leur heure d'adoration dans la semaine, de s'y préparer par la confession et par la communion; les confesseurs se tiennent toute la journée à l'église, comme dans une mission; et il est aisé de juger que l'adoration du Saint-Sacrement, pratiquée de cette sorte, est capable de réformer et de sanctifier toute une paroisse : aussi était-ce une des choses que M. de Kerlivio avait le plus à cœur. Il avait formé le plan d'une association d'ecclésiastiques et de laïcs les plus considérables et les plus zélés de chaque quartier, qui se seraient employés à accommoder les procès, à réconcilier les enne-

mis, à retirer les femmes débauchées de leur mauvaise vie, à faire cesser les scandales et les désordres publics. Il avait même dressé les règlements de cette association; mais il n'eut pas le temps d'exécuter ce dessein.

Pendant qu'il se refusait tout, par esprit de pénitence et de pauvreté, rien ne lui coûtait quand il s'agissait de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Faisant la visite des îles de Houat et de Hédic, il y remarqua une église couverte en paille; il la fit aussitôt réparer à ses frais. Ces îles étaient si pauvres, qu'on ne pouvait trouver de prêtre qui voulût y demeurer; ses largesses y arrêtèrent celui qu'il trouva. Il fit souvent de pareilles libéralités pour l'ornement des temples et l'entretien des ministres sacrés; on assure qu'il employa jusqu'à cinquante mille écus en fondations et en œuvres pieuses.

Il ne savait ce que c'était que de flatter les grands dans leurs inclinations, lorsqu'il ne les trouvait pas justes. Un seul exemple fera voir quelle était sur ce point sa droiture et sa fermeté. Un jour, comme il entrait au monastère de la Visitation de Vannes, l'évêque, M. de Rosmadec, qui venait de faire ouvrir la clôture pour aller voir à l'infirmerie une de ses nièces qui était malade, l'appela et l'invita à lui tenir compagnie. « Entrer, monseigneur ! » lui répondit M. de Kerlivio, et qu'y avons-nous à faire » qui ne se fasse bien au parloir? » Le sage prélat fit aussitôt refermer la porte, et monta au parloir.

Il eut un successeur qui n'eut pas d'abord la même déférence pour M. de Kerlivio. M. de Rosmadec fut transféré, en 1671, au siége métropolitain de Tours, et M. de Vautorte, évêque de Lectoure, lui succéda dans l'évêché de Vannes. L'archevêque nommé, ne pouvant emmener son grand vicaire à Tours, en fit l'éloge à son successeur, dans une entrevue qu'il eut avec lui à Paris. M. de Vautorte suivit d'abord les vues de son prédécesseur, et confirma M. de Kerlivio dans sa charge;

mais sa fermeté lui eut bientôt déplu, et les faux rapports des ecclésiastiques mécontents achevèrent d'envenimer son esprit. Il lui ôta la charge de grand vicaire, et la supériorité et la direction des maisons religieuses, et cela en public, avec des circonstances très-humiliantes. M. de Kerlivio ne dit pas un seul mot; sa tranquillité ne reçut aucune atteinte, il bénit Dieu de l'avoir déchargé d'un fardeau qu'il n'avait accepté que par obéissance. Dans cette disgrâce, tout le monde se déclara contre lui; ceux même qui lui avaient le plus d'obligation l'abandonnèrent comme les autres; les seules religieuses de la Visitation lui demeurèrent constamment attachées. Leur supérieure, Madelaine-Elisabeth de Chaumont, et toutes ses filles, refusèrent hautement le supérieur que le nouvel évêque voulait leur donner; et le prélat, étonné de leur fermeté, leur permit de voir M. de Kerlivio, non comme supérieur, mais comme un autre prêtre. M. de Vautorte, revenant peu à peu de ses préventions, en voyant que M. de Kerlivio, sans se ressentir de l'affront qu'il avait reçu, continuait, avec la même application qu'auparavant, à confesser, à diriger les âmes, à seconder mademoiselle de Francheville dans son dessein d'établir une maison de retraite pour les femmes, et à rendre au prochain tous les offices de charité, ne put s'empêcher de dire « qu'à la vérité il n'était » pas des plus complaisants, mais qu'il allait droit dans » les affaires et ne cherchait purement que l'intérêt de » Dieu. » La médiation de madame d'Argouges, première présidente du parlement de Bretagne, ne contribua pas peu à concilier à M. de Kerlivio le retour des bonnes grâces de l'évêque, dont le premier effet parut dans le rétablissement des retraites des femmes, qu'il avait interdites. Il nomma ensuite M. de Kerlivio supérieur de la maison de retraite qu'il permit de bâtir, et du monastère de la Visitation; enfin, au mois de janvier de l'an 1677,

il pria M. de Kerlivio de reprendre ses lettres de grand vicaire. Celui-ci, sans écouter les conseils de ceux qui le détournaient de se rengager dans cette charge, en reprit les fonctions par un pur motif de zèle et d'obéissance, et les exerça jusqu'à la mort dans le même esprit qu'avant sa disgrâce.

Il profita des bonnes dispositions et de la confiance de son prélat pour exécuter deux grands desseins que son zèle s'était proposés, l'un et l'autre commencés à sa sollicitation : l'établissement du séminaire et celui de la maison de retraite des femmes. Quant au séminaire, il n'y en avait encore que la moitié de couvert quand M. de Rosmadec fut transféré à Tours ; et M. de Vautorte, alors prévenu contre les séminaires, avait fait cesser le travail. La rente de l'emplacement ne se payait plus, et l'on était sur le point d'abandonner le tout au vendeur. M. de Kerlivio soutint seul l'entreprise; il trouva moyen de payer ce qui était dù, et de conserver au clergé le fonds et le bâtiment. Ce moyen fut de proposer à mademoiselle de Francheville, en attendant que la maison de retraite des femmes fût bâtie, de prendre le séminaire à loyer pour cinq ans, à condition de le mettre à ses frais en état d'être habité. Il se fit lui-même comme l'intendant de ces deux ouvrages, et ménagea si bien l'esprit de M. de Vautorte, qu'il y eut un synode assemblé pour délibérer sur les moyens de faire entrer les ordinands dans le séminaire, quand mademoiselle de Francheville en sortirait. Il n'y eut qu'un seul recteur qui refusa de payer sa part de la somme qui devait être levée sur le clergé, pour faire le fonds destiné à l'entretien des directeurs du séminaire ; mais, voyant que M. de Kerlivio s'offrait, en présence de toute la compagnie, à payer pour lui, il eut honte de son peu de zèle et se rangea au sentiment de tous les autres. Dès que mademoiselle de Francheville eut quitté le séminaire, M. de Kerlivio le

fit meubler, en partie à ses dépens. Il choisit les prêtres à qui l'on donna la conduite de la maison, les y établit, en dressa les règlements avec eux, y fit entrer les ordinands la veille de la Pentecôte de l'an 1680, et le jour de la fête il y chanta la messe, avec une sensible consolation de voir enfin son premier dessein accompli. Le second ne réussit pas moins heureusement, comme nous le verrons dans la Vie de mademoiselle de Francheville. Il avait fait venir de Hennebond mademoiselle de Kerderff, sa cousine, pour travailler avec la fondatrice dans les retraites. Voyant ensuite sa parente si dangereusement malade, qu'on n'attendait que l'heure de sa mort, il alla dire la messe pour elle au tombeau de S. Vincent Ferrier, et en même temps elle fut guérie si promptement, que les médecins avouèrent que cette guérison tenait du miracle. Il en fallut un second pour changer le cœur de mademoiselle de Kerderff, que sa maladie et ses fatigues excessives avaient dégoutée du travail des retraites; et ce merveilleux changement fut l'effet d'une seconde messe dite au même tombeau de S. Vincent Ferrier par M. de Kerlivio.

L'auteur de sa Vie raconte plusieurs autres faveurs extraordinaires que ce saint ecclésiastique a reçues du Ciel en diverses occasions. C'en étaient de grandes, que de ne pas succomber aux fréquentes maladies qui le réduisaient souvent à l'extrémité. La dernière, qui fut une fièvre continue accompagnée d'inflammation de poitrine, et qui termina sa vie, lui prit le 21 février 1685. Alors sa disposition intérieure changea tout d'un coup. Toujours conduit auparavant par une voie de ténèbres et de sécheresses, il sentit la lumière succéder aux ténèbres, et l'abondance des consolations aux sécheresses. « Ce n'est plus » moi, disait-il; Dieu me traite comme un enfant. Il semble » être tout occupé à me combler de douceurs. » Il désirait avec ardeur de quitter la terre pour aller au ciel;

mais il modérait l'impétuosité de ses désirs pour se rendre indifférent à la vie et à la mort. Le dimanche, 11 du mois de mars, les médecins crurent qu'il ne passerait pas le lendemain, et furent d'avis qu'on lui donnât le viatique et l'extrême-onction. Il témoigna qu'il en était content; mais il assura qu'il ne mourrait pas sitôt. Le lundi matin il reçut le saint viatique, avec des transports d'amour qui lui faisaient souhaiter et demander la mort, pour s'unir plus tôt et plus parfaitement au souverain bien. Mais connaissant, par une lumière intérieure, que son départ était différé, rien ne le consola de ce délai que l'assurance qu'il reçut en même temps qu'il souffrirait beaucoup. En effet, ses forces se renouvelèrent et ses douleurs furent extrêmes. Ses consolations le furent aussi. Mademoiselle de Kerderff et les autres personnes qui l'assistaient ne lui entendaient dire autre chose, sinon : « Grande paix! quelles grâces, quelles miséricordes de » Dieu sur moi! Dieu me fait des faveurs si particulières! » Je chanterai dans l'éternité les miséricordes du Sei- » gneur. » On lui donna l'extrême-onction le samedi. Le dimanche, la fièvre redoubla avec des maux étranges. Il dit à mademoiselle de Kerderff : « Je souffre étrange- » ment; mais je jouis d'une grande paix. » Il lui dit la même chose le lundi 19, jour de Saint-Joseph, et l'on commença la recommandation de l'âme vers huit heures du matin; mais il ne la laissa pas achever, parce que Dieu lui fit connaître qu'il ne mourrait pas sitôt. Le soir, après qu'on lui eut donné le saint viatique pour la dernière fois, il se fit apporter les lettres de filiation qu'il avait reçues du R. P. général des Jésuites, et une bulle d'indulgence particulière qui lui avait été accordée pour l'heure de la mort. Il se croyait alors aux derniers moments de sa vie; mais il passa encore la nuit dans des souffrances horribles. Le mardi matin, comme on croyait qu'il allait mourir, les Jésuites qui étaient auprès de lui

commencèrent la recommandation de l'âme. Il connut qu'au même temps d'autres faisaient des prières pour sa guérison. Il eût bien voulu qu'on n'eût point fait cette espèce de violence à l'impatience qu'il avait d'être avec son divin Sauveur; mais s'offrant à lui comme une victime d'amour, il s'abandonna à sa miséricorde et à sa justice, pour souffrir encore autant qu'il lui plairait. Il marqua, le mardi matin 21 mars, que ses souffrances étaient dans un tel excès, qu'il ne savait plus où il en était; que les portes de l'éternité lui étaient fermées, jusqu'à ce que le P. Huby et les autres qui demandaient sa guérison se fussent soumis aux ordres de Dieu, touchant sa mort; et qu'il avait encore un grand orage à soutenir. On l'assura que tous allaient s'unir ensemble pour demander à Dieu l'accomplissement de sa sainte volonté sur lui, et que le P. Huby allait dire la messe à cette intention. Alors, comme si on lui eût accordé la permission de mourir, il dit : « Dieu soit béni; c'en est fait, je m'en vais. » Ce furent ses dernières paroles, qu'il répéta plusieurs fois; après quoi il entra dans l'agonie, et, avant que le P. Huby eût achevé la messe, il expira doucement, entre sept et huit heures, le 21 mars 1685, à l'âge de soixante-trois ans.

Telle fut la vie et la mort de M. de Kerlivio, comparable aux plus saints ecclésiastiques dont la Bretagne ait honoré les vertus et la mémoire, depuis qu'elle a été éclairée des lumières de la foi chrétienne. Pendant trois jours que son corps demeura exposé à la vénération des peuples, on lui coupait ses habits et ses cheveux, et la passion qu'on avait d'obtenir de ses reliques serait encore allée plus avant, si on n'eût emporté le corps dans le caveau de l'église des Jésuites, où, après qu'on l'eut gardé quelque temps, il fut enterré à la dérobée. Le tombeau de M. de Kerlivio a été pendant longtemps visité par des fidèles qui venaient se recommander à ses priè-

res. Quelques personnes de piété eurent révélation de la gloire dont il jouit au ciel, au moins en étaient-elles persuadées; et plusieurs ont ressenti des effets extraordinaires de son pouvoir auprès de Dieu.

Mlle CATHERINE DE FRANCHEVILLE,

FONDATRICE DE LA MAISON DE RETRAITE POUR LES FEMMES, A VANNES.

Tiré de sa Vie par le P. Champion, de la Compagnie de Jésus ; 1 vol. in-12 ; Nantes, 1698.

L'AN 1689.

Mademoiselle Catherine de Francheville eut pour père et pour mère Daniel de Francheville et Julienne Cillard, l'un et l'autre riches, de familles distinguées, et vertueux dans l'abondance et la prospérité. Elle naquit au château de Truscoat dans la presqu'île de Rhuis, le 21 septembre 1620. Le naturel heureux et facile qu'elle reçut du Ciel en naissant se fit remarquer dès les premières années de son enfance. Elle prenait moins de goût aux amusements de cet âge, qu'à entendre ce qui pouvait former ses mœurs et son esprit, et elle retenait aisément tout ce qu'on lui apprenait. On raconte qu'ayant appris tous les quatrains de Pibrac par cœur, elle avait déjà assez de discernement, tout enfant qu'elle était, pour en faire une application convenable, en les récitant dans les compagnies. C'est ainsi que n'ayant encore que quatre ans, elle

alla réciter à un conseiller du Parlement qui était venu à Truscoat, ce quatrain :

Si, en jugeant, la faveur te commande,
Si, corrompu par or ou par présents,
Tu fais justice au gré des courtisans,
Ne doute point que Dieu ne te le rende.

Cette eçon, prononcée avec grâce, fit impression sur le magistrat, qui avoua qu'il en avait été aussi touché que si un ange du ciel lui eût prononcé cet oracle. Le cœur innocent de la jeune Catherine se rendait sensible aux tendresses de la charité, à mesure que son esprit s'ouvrait aux lumières de la raison et de la grâce; naturellement compatissante aux misères des pauvres, elle n'avait point de plus grand plaisir que de leur donner l'aumône, quand elle en trouvait l'occasion.

Elle avait toutes les qualités qui peuvent attacher une jeune personne au monde ; mais quoiqu'elle n'eût pas encore le courage d'y renoncer entièrement, Dieu ne permit pas qu'elle s'y engageât. Après qu'elle eut perdu son père et sa mère, elle alla à Vannes chez M. de Francheville son frère, et y demeura quatre ans. Dans cet intervalle on la sollicita fortement de se marier, et on lui proposa beaucoup de partis considérables. Dieu avait d'autres desseins sur elle, aussi permettait-il qu'elle trouvât toujours dans ceux dont on lui parlait quelque chose qui lui donnait du dégoût. Enfin le doyen des conseillers du Parlement, charmé de ses bonnes qualités, lui fit agréer ses recherches, et elle partit pour aller conclure cette affaire à Rennes. En entrant dans le faubourg de la ville, elle aperçut un grand convoi funèbre, et s'étant informé de ce que c'était, elle apprit qu'on allait enterrer dans l'église de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle le doyen du Parlement. Frappée de ce coup imprévu, elle le regarda comme un avertissement du Ciel; et dès ce moment elle

ne songea plus qu'à se retirer du monde, au lieu de penser davantage à s'y établir.

Aussitôt qu'elle fut de retour à Vannes, une jeune veuve de qualité, qui avait renoncé aux plaisirs et aux vanités du siècle, pour se livrer à toutes sortes de bonnes œuvres, eut un pressant mouvement d'attirer mademoiselle de Francheville au service de Dieu. Elle en vint à bout; et ces deux personnes, s'étant étroitement liées d'amitié, s'accompagnaient dans tous leurs exercices de piété, et surtout dans la visite des prisonniers, des pauvres malades et des agonisants. Ces spectacles de charité augmentaient leur ferveur, et mademoiselle de Francheville commença dès lors à trouver du goût aux œuvres qui étaient auparavant insupportables à sa délicatesse naturelle.

Elle avait encore un reste d'attache pour ses habits et pour ses cheveux. Dieu se servit, pour la détacher de cette vanité, de la voix d'un prédicateur qui annonçait les vérités de l'Evangile pendant le carême; ou plutôt Dieu donna aux paroles de saint Jacques, citées par ce prédicateur, cette force qui pénètre les cœurs et captive les volontés. « A quoi sert, dit-il, de se vanter qu'on a la foi, » si l'on n'a pas les œuvres? montrez-moi votre foi, par » vos œuvres [a]. » Comme si saint Jacques n'eût dit cela que pour elle seule, mademoiselle de Francheville résolut de se sacrifier à Dieu sans réserve. Occupée de cette résolution, elle sort de l'église, et, trouvant chez elle plusieurs dames de sa connaissance, elle leur dit avec une force hé» roïque : « Mesdames, il faut absolument être à Dieu; pour » moi, je veux être tout à lui; et pour vous marquer que » je le veux tout de bon, je vous supplie de me couper les » cheveux. Je me tiendrai fort obligée à celle qui voudra » me rendre ce bon office. » Elles s'en excusèrent toutes,

[a] Jac., II, 14, 18.

et lui représentèrent qu'il ne fallait rien précipiter dans les premiers mouvements d'un zèle qui se ralentirait. Mais n'écoutant plus que la grâce, elle prit des ciseaux, et se coupant elle-même les cheveux, elle dit à ces dames : « J'ai confiance en Dieu, qui soutient les fai-» bles. »

Elle avait alors trente et un ans, et depuis ce jour-là elle ne sentit plus son cœur partagé. Elle commença par distribuer aux églises tous ses bijoux, et faire servir à l'ornement des autels les habits mondains qu'elle avait portés jusqu'alors. Elle consacra aussi tous ses revenus au soulagement des pauvres. Son père, qui n'avait eu que trois enfants, leur avait laissé cent mille écus de biens; mademoiselle de Francheville en avait eu vingt et un mille pour sa part, et cet argent placé au denier de la province lui produisait quatre mille livres de rente; mais il est étonnant que ce revenu, tout considérable qu'il était [1] pour une fille seule, ait pu suffire à tout ce qu'elle a fait dans le cours de sa vie, sans toucher à ses fonds, qu'elle s'est fait un devoir de conserver à ses héritiers.

Pour éviter les compagnies qui auraient pu la distraire, elle changea de demeure, et vint occuper dans la ville un appartement propre au dessein qu'elle avait de vivre dans la retraite. Son cabinet était au haut de la maison, et tous les meubles qu'elle y avait consistaient dans un lit, une table, deux chaises, et quelques livres. En vain l'estime qu'on faisait de sa piété singulière excitait le monde à lui rendre visite, soit par curiosité, soit pour chercher à s'édifier dans ses entretiens; sa chambre était comme une grotte inaccessible, dont l'entrée n'était ouverte à ses propres frères que trois ou quatre fois seulement dans

[1] Il faut songer que D. Lobineau écrivait au commencement du XVIIIe siècle, et qu'alors une fortune de quatre mille francs de rente paraissait considérable. La valeur de l'argent a bien changé depuis cette époque.

l'année, quoiqu'elle les aimât tendrement, et qu'ils vinssent souvent pour la voir. Loin du tumulte, elle partageait son temps entre la prière et la mortification. Elle se levait à cinq heures du matin, et pour se préparer à l'oraison, elle prenait une sanglante discipline. A huit heures elle allait à l'église, où, après s'être confessée et avoir reçu la sainte communion, elle demeurait en prière jusqu'à midi. A trois heures elle s'enfermait dans son cabinet, pour y faire une lecture spirituelle. A cinq heures elle sortait pour aller devant le Saint-Sacrement, et y demeurait jusqu'à six heures et demie. A huit heures elle assemblait ses domestiques, pour les faire prier en commun. La prière finie, chacun se retirait dans sa chambre, et elle s'occupait dans la sienne à prier, ou à lire, jusqu'à onze heures qu'elle se couchait. La discipline, qu'elle prenait deux fois le jour, était armée de rosettes de fer; mais malgré les profondes plaies qu'elle se faisait journellement, elle aurait continué cet exercice rigoureux, si son confesseur ne lui eût commandé de modérer cet excès de pénitence. Elle portait souvent la haire ou le cilice, et bien des fois elle s'est roulée nue sur des orties. Elle jeûnait quatre fois la semaine, le plus souvent au pain et à l'eau; et pour mortifier son goût dans ce qui pouvait le flatter, elle s'abstint très-longtemps de manger du fruit, quoiqu'elle en fît servir à sa table, pour renouveler tous les jours, à cet aspect, le sacrifice qu'elle en faisait à Dieu. Elle s'abstint aussi de boire, jusqu'à ce qu'une longue et ardente soif lui causât une inflammation dans la bouche.

Afin de mortifier le penchant qu'elle avait pour la propreté, surtout à table, une sensualité déguisée qu'elle croyait y apercevoir, elle faisait manger dans son plat un mendiant sale, malpropre, qui toussait continuellement, et qui par la puanteur de ses crachats provoquait le mal au cœur à tous ceux qui le voyaient. L'onction de la prière

assaisonnait ses austérités. Dans quelque égliseque le Saint-Sacrement fût exposé, elle y faisait ses dévotions, et hors le temps du dîner, elle passait tout le jour en oraison, les genoux nus sur la terre. Tous les samedis elle allait à pied visiter l'église de Notre-Dame-de-Bethléem éloignée de Vannes d'une lieue ; et rarement elle passait un mois sans faire aussi à pied le pèlerinage de Sainte-Anne près d'Aurai, à trois lieues de Vannes. Le silence et l'aumône sanctifiaient ses voyages, et pour attirer sur eux la bénédiction du Ciel, elle tâchait d'avoir dans sa compagnie quelque prêtre vertueux. Les chapelles qu'elle visitait étaient toujours gratifiées de ses libéralités, le plus souvent de calices de la valeur de cinquante écus.

Sa charité pour les pauvres était immense. Sa maison était un magasin où les indigents trouvaient du pain, des œufs, des bouillons, de la viande, des médicaments, des confitures, des habits, du bois, en un mot, toutes les provisions nécessaires. On préparait tous les jours la marmite pour les malades; et quand le nombre en était si grand, que ce qui avait été préparé ne suffisait pas pour tous, mademoiselle de Francheville y ajoutait son propre dîner, et se contentait de pain seul, excès de charité auquel son confesseur crut qu'il fallait obvier; et à cet effet il lui ordonna de dîner avant qu'on distribuât ce qui avait été cuit pour les pauvres. L'objet particulier de ses soins étaient les personnes qui, par honte, n'osaient déclarer leurs misères ; elle les prévenait avec ardeur, et leur donnait, aux uns un écu par mois, aux autres une somme plus considérable, selon leurs besoins et leur condition ; et à des familles entières elle envoyait tous les ans deux ou trois pièces d'étoffe pour s'habiller. Elle mettait dans un couvent les filles orphelines, et y payait leur pension, jusqu'à ce qu'elles fussent en âge d'être pourvues et de gagner leur vie ; et si quelques-unes

d'entre elles étaient appelées à la vie religieuse, elle fournissait la dot nécessaire. Les filles sans naissance n'étaient pas moins secourues que les autres ; elle leur faisait chercher quelque sage artisan, avec qui elle les mariait, en leur donnant trois cents livres de dot ; ce qui se faisait si secrètement, que la plupart ignoraient qui était leur bienfaitrice, et qu'il est souvent arrivé que les marchands et les artisans qui étaient redevables de leur fortune à mademoiselle de Francheville lui refusaient ce qu'on allait acheter chez eux de sa part. Voyant des jeunes gens de condition en danger de se débaucher, à cause de leur indigence, elle offrait souvent à leurs parents de payer elle-même pour eux jusqu'à quarante écus de pension, afin qu'ils pussent être élevés d'une manière conforme à leur naissance. Elle faisait étudier, par ce moyen, un grand nombre d'écoliers, tant Irlandais que Bretons, parmi lesquels on a eu la consolation de voir de dignes ministres de l'Eglise. Ayant appris que la nécessité seule engageait une personne dans le libertinage, elle lui envoya du linge et de l'argent pour la retirer du désordre, et l'entretint longtemps dans un monastère. Elle ne pouvait voir une personne dans l'indigence sans la secourir sur-le-champ. Rencontrant un jour dans la rue une demoiselle dont l'extrême pauvreté lui fit compassion, elle la prit par la main, et, la tirant à l'écart, lui donna une de ses jupes ; et sitôt qu'elle fut arrivée à son logis, elle lui envoya des chemises. Son directeur seul, et quelque peu de personnes dont elle était obligée de se servir pour distribuer ses charités, en savaient le nombre ; hors ces personnes, tout le reste du monde les ignorait. Elle ne voulait pas même que ceux qui recevaient ses aumônes les révélassent ; et c'est pour cela qu'ayant promis cent écus pour établir une pauvre fille, elle lui retrancha une partie de cette somme, parce qu'elle avait eu l'indiscrétion d'en parler ; mais ce fut

moins pour la punir que pour s'assurer plus efficacement du secret en pareille occasion.

De peur que tant de bonnes œuvres ne fissent en elle ce que S. Paul appréhendait que la grandeur des révélations n'eût fait en lui sans les épreuves humiliantes dont il fait l'aveu, mademoiselle de Francheville était ingénieuse à chercher les humiliations. Elle donna ordre à une personne sur qui elle avait quelque autorité, de l'avertir tous les mois, sans ménagement, de toutes les fautes qu'elle aurait remarquées dans sa conduite; et, pour l'y engager par son propre intérêt, elle lui promit de faire dire une messe à son intention toutes les fois qu'elle lui rendrait ce bon office. On l'a souvent vue prosternée aux pieds de ses servantes, les embrasser et leur demander pardon. C'est ce même principe d'humilité qui l'empêcha de permettre, tant qu'elle vécut, que ses armes fussent mises sur le portail de l'église des Jésuites de Vannes, quoiqu'elle en fût comme la fondatrice, non plus qu'aux deux maisons de retraite, dont l'une était entièrement son ouvrage, ni sur les ornements et vases sacrés dont elle faisait présent aux églises et aux chapelles.

Son obéissance pour ses directeurs était si parfaite, que le moindre signe de leur volonté était capable de lui faire quitter ce qu'elle avait le plus à cœur. C'est ainsi qu'ayant obtenu de son confesseur la permission de faire un voyage à Notre-Dame-des-Ardilliers, et étant déjà à Nantes, elle s'en retourna, sans passer outre, parce que son confesseur lui manda de revenir tout de suite à Vannes, où sa présence était nécessaire pour le soulagement des pauvres et pour d'autres œuvres de charité. Elle avait une petite nièce, dont on lui avait confié l'éducation à l'âge de dix-huit mois; elle la rendit à ses parents aussitôt que son confesseur le lui eut ordonné.

Il entrait beaucoup de fermeté dans le caractère de

son esprit. Véritablement elle n'entreprenait rien qu'après une mûre délibération, et après avoir consulté le Ciel par un redoublement de prières, de pèlerinages et d'aumônes; mais cela fait et son parti pris, elle était constante à exécuter ses résolutions, surtout lorsqu'elles ne regardaient que la gloire et l'intérêt de Dieu seul. La Providence lui avait donné dans le P. Adrien Daran, Jésuite, natif de Rouen, un directeur propre à seconder son zèle et sa charité. Il se trouvait présent, lorsque ses deux compagnons, le P. Jean de Brebeuf et le P. Gabriel Lallemant, furent brûlés par les Iroquois [1]. Il avait rapporté du Canada des infirmités qui donnaient un continuel exercice à sa patience; mais il ne s'appliquait pas avec moins de zèle à toutes sortes de bonnes œuvres, et à procurer le salut des âmes, que s'il eût eu une santé parfaite. Bien loin de donner des bornes, par une lâche politique, aux charités de mademoiselle de Francheville, il l'excitait sans cesse à être saintement prodigue envers les pauvres. Son désintéressement ne fut pas sans récompense. Il avait entrepris de bâtir une église pour le collége sans autre fonds, en 1662, qu'une somme de dix écus, dont il avait acheté une charrette pour voiturer les matériaux [2]. Mademoiselle de Francheville fut inspirée de soutenir et de consommer cet ouvrage. Elle donna d'abord trois cents louis, et dans le cours de treize années, seize cents livres par an, sans y comprendre beaucoup d'autres sommes considérables qu'elle fournit avant et après la mort de son directeur.

* [1] Ces deux Jésuites français se trouvaient en mission chez les Hurons, lorsqu'ils furent pris et mis à mort, en 1649, après avoir enduré de cruels supplices. Leur patience au milieu des tourments toucha les barbares qui les torturaient, et ils se convertirent.

* [2] C'est pourquoi, quand l'ouvrage fut achevé, il fit graver sur le frontispice ces paroles tirées du psaume 86 : *Ipse fundavit eam Altissimus :* « Le Très-Haut l'a fondée lui-même. »

En même temps elle entretenait des missions, elle en fondait en divers lieux, et payait à la retraite des hommes la pension de bien des gens que leur pauvreté eût empêché d'y venir. Les grands fruits que cette maison produisait lui firent concevoir le projet d'un pareil établissement pour les femmes. Son confesseur, à qui elle communiqua ses vues à ce sujet, les approuva, et ne songea plus qu'à chercher les moyens de coopérer avec elle à l'exécution de ce grand dessein. Les deux étages de la maison de mademoiselle de Francheville, partagés en plusieurs chambres, furent d'abord destinés à donner la retraite à des femmes, qui ne sortaient de cette maison pendant les huit jours que la retraite durait, que pour aller à l'église et prendre les instructions de leur directeur. Mais comme mademoiselle de Francheville refusait de prendre de l'argent pour la nourriture des femmes qui se succédaient les unes aux autres, beaucoup de dames et de demoiselles, craignant de lui être à charge, se rendirent plus réservées à se présenter pour faire la retraite. Afin de lever cet inconvénient, on loua une maison hors de la ville, près des Jésuites; on la meubla pour y recevoir toutes les femmes qui voudraient y entrer, et on y établit un économe qui veillait à leur subsistance. On y accourut de divers endroits du diocèse, et les exercices s'y firent avec autant de succès que dans la maison de retraite des hommes. Mais cette œuvre sainte fut bientôt traversée; beaucoup de gens désapprouvèrent ces assemblées de femmes; et l'un des grands vicaires même, après avoir déclamé publiquement en chaire contre cette nouveauté, défendit de continuer les retraites, soit dans cette maison, soit ailleurs. M. de Rosmadec, évêque de Vannes, qui était alors à Paris, voulant d'un côté soutenir le procédé de son grand vicaire, et de l'autre favoriser le zèle de mademoiselle de Francheville, proposa au P. Daran de bâtir un appartement dans une maison religieuse, où

il semblait que les exercices de la retraite pourraient se faire avec plus de facilité et même d'édification. La proposition fut acceptée, et l'on choisit la maison des Ursulines, qui se trouvait le plus en état de fournir des sujets propres à cet emploi. M. de Kerlivio, grand vicaire, en écrivit au prélat, à Paris, et en reçut cette réponse : « Je suis ravi qu'il se fasse une maison de retraite pour » les filles et pour les femmes chez nos bonnes et chères » religieuses Ursulines, et je le permets de tout mon » cœur. » Mademoiselle de Francheville, après avoir obtenu cette permission, envoya secrètement une somme d'argent à la supérieure, qui, du consentement unanime de toute la communauté, fit jeter les fondements de cette maison. La première pierre y fut posée le 20 mars 1671 par M. de Kerlivio, qui avait dressé le plan de cette maison de manière que, quoiqu'elle fût dans l'enclos du monastère, elle n'y avait pourtant ni communication, ni vue, ni entrée pour les personnes qui y devaient venir en retraite. On y travailla avec tant de diligence, que la maison fut achevée et meublée, et que l'on y commença les exercices dès le mois d'avril de l'année suivante. On donna la direction des retraites à la mère Jeanne de Pelaine de la Nativité, religieuse d'un grand mérite, qui sortait de l'emploi de supérieure.

Cette courte interruption des retraites avait paru longue au zèle de mademoiselle de Francheville qui, pour ne pas laisser couler inutilement ce peu de temps, pria l'évêque de permettre qu'elle assemblât au Pargo, maison de campagne aux environs de Vannes, quelques personnes de son sexe qui désiraient y faire une retraite. On eut permission d'y dire la messe et d'y faire deux exhortations par jour. Il s'y trouva jusqu'à quarante-six personnes, qui en sortirent toutes remplies de ferveur, et dont quelques-unes, attachées jusque-là au monde, prirent courageusement le parti de l'abandonner et d'entrer en reli-

gion. Ce succès porta mademoiselle de Francheville à faire de pareilles assemblées dans les diocèses voisins. Il y en eut une à Ploërmel composée de quarante-cinq personnes, dont plusieurs se consacrèrent à Dieu, les unes chez les Ursulines et les autres chez les Carmélites. Pour contenter les autres villes qui souhaitaient le même bonheur, elle alla deux fois à Quimperlé et deux fois au Quillio, paroisse du diocèse de Quimper, et l'affluence du monde y fut si grande, qu'on ne savait où loger toute la compagnie.

Quand la maison bâtie chez les Ursulines fut prête, on y fit, sous la conduite des religieuses, pendant neuf mois, les exercices de la retraite ; mais un nouvel orage vint attaquer ce pieux et utile établissement : le successeur de M. de Rosmadec, prévenu par des gens qui n'avaient pas le même zèle que M. de Kerlivio et mademoiselle de Francheville, interdit la retraite des femmes. Mademoiselle de Francheville fut contrainte, dans cette circonstance, de déclarer ce qu'elle avait tenu secret jusqu'alors, que le logement qu'on avait bâti dans l'enclos des Ursulines s'était fait à ses dépens. Elle demanda aux religieuses, ou qu'elles obtinssent la permission de continuer les retraites, ou qu'elles lui remboursassent l'argent destiné à cet usage. Les religieuses, trouvant ce qu'elle demandait très-juste, firent toutes les tentatives possibles auprès de l'évêque ; mais n'ayant pu venir à bout d'obtenir que l'on continuât les retraites, elles rendirent à mademoiselle de Francheville non-seulement les deniers qu'elle avait avancés, mais encore les meubles, les tableaux, les règlements et tout ce qu'on avait fait à l'usage de la retraite.

Cependant, ni mademoiselle de Francheville, ni les trois personnes qui étaient les plus unies avec elle, M. de Francheville son frère, M. de Kerlivio et le P. Huby, ne perdaient point courage, et après s'être adressés à Dieu par de ferventes prières, concertèrent aussi d'interposer

auprès de l'évêque le crédit de madame d'Argouges, première présidente, que sa vertu faisait encore plus respecter que son rang, et qui s'intéressait à toutes les bonnes œuvres de la province. Elle écrivit de Paris au prélat avec beaucoup de force, et lui représenta que s'il avait des raisons qui l'engageassent à ne pas permettre que les retraites se fissent chez les Ursulines, il ne paraissait pas qu'il pût en avoir de condamner au fond une institution si utile et si édifiante, et le porta à consentir qu'il y eût une maison destinée aux retraites des femmes, à laquelle il donnerait un supérieur et des règlements comme il le jugerait à propos. M. de Vautorte accorda à madame d'Argouges ce qu'elle souhaitait; et ce qui surprit tout le monde, il donna la direction de ces retraites, tant pour le spirituel que pour le temporel, à M. de Kerlivio, qui depuis deux ans n'était plus dans ses bonnes grâces [a].

On chercha aussitôt une maison, mais on n'en trouva point qui eût un logement assez vaste. Le bâtiment du séminaire venait d'être achevé, mais il n'y avait point de meubles, et, faute d'argent, il devait longtemps rester inhabité. On proposa à mademoiselle de Francheville de le louer pour quelques années, à condition de le mettre assez en état pour qu'on pût y loger quand elle en sortirait. C'était l'engager à une dépense de plus de mille écus, dont toute l'utilité serait pour le clergé. Mais, au lieu de se rebuter de cette considération, elle la regarda comme un motif digne de sa piété : « J'aurai, dit-elle, la joie de voir » que, quand je sortirai du séminaire, les prêtres y entre» ront. » Connaissant l'intelligence et le zèle de M. de Kerlivio, elle le chargea du soin de cet ouvrage et lui mit d'abord une somme de deux mille écus entre les mains. En peu de mois la maison se trouva disposée pour les retraites. Il fallait trouver une personne qui remplaçât

[a] En 1674.

la mère de Pelaine. L'humilité de mademoiselle de Francheville lui faisait croire que cet emploi était au-dessus de ses forces; on jeta donc les yeux sur madame Du Houx, cette sainte veuve dont nous avons parlé ailleurs, à qui Dieu avait donné des talents particuliers pour la conduite des âmes et un zèle égal à ses talents, malgré les infirmités dont elle était accablée. Madame Du Houx vint à Vannes et se chargea de diriger les femmes pendant la retraite. Elle fit plus, elle déclara à mademoiselle de Francheville que Dieu ne se contentait pas de ses biens, qu'il voulait aussi sa personne; et son sentiment, confirmé par M. de Kerlivio et par le P. Huby, détermina mademoiselle de Francheville à se livrer au travail des retraites, en se confiant en Dieu, qui donne la force aux plus faibles instruments. On admira bientôt en elle l'effet de la grâce, et plusieurs personnes avouèrent que ses entretiens familiers et ses exhortations les touchaient plus que les sermons des plus habiles prédicateurs. Tout son extérieur, le ton même de sa voix excitait à la piété. Pendant le cours des retraites elle se chargea de toutes les cérémonies de dévotion qui s'y pratiquaient, de certaines instructions et des lectures qu'on y faisait, en sorte qu'elle parlait tous les jours pendant près de trois heures.

Le premier directeur de ces retraites fut le P. Fulgence de Sainte-Barbe, de l'ordre des Carmes, savant théologien et bon prédicateur. (Le P. Daran était mort, et le P. Huby était occupé à celle des hommes.) Le P. Fulgence, né en Bretagne, se nommait Henri dans ce siècle. Il fit ses vœux à Rennes en 1632, et devint, peu de temps après sa profession, sous-prieur de la maison des Carmes-Billettes à Paris. Etant allé ensuite à Rome en 1638, il y travailla pendant quinze mois à faire approuver la réforme des Carmes de Bretagne. Il avait été aussi prieur du couvent d'Avignon et de plusieurs maisons de la province de Touraine. Il joignait à une grande austérité un grand

don d'oraison et de larmes ; et à une sagesse très-éclairée, une humilité profonde, une droiture et une simplicité merveilleuses. Modeste et recueilli, toujours tranquille dans les plus terribles peines intérieures dont il était affligé, il était si dégagé de toutes choses et si mort à lui-même, qu'il ne se permettait pas la moindre satisfaction humaine. Pendant les retraites il prêchait deux fois le jour et donnait le reste de son temps à entendre les confessions. Quoique la plupart voulussent se confesser à lui, celles qu'il recevait plus volontiers étaient des paysanens, dont la grossièreté et les redites ennuyeuses ne rebutaient jamais sa patience. On le voyait souvent, après avoir passé toute la journée dans une telle fatigue, s'en retourner le soir au Bondon, monastère fort éloigné de la ville, tout trempé de pluie ou couvert de neige et transi de froid. Ses forces étaient déjà ruinées avant qu'il se chargeât de cet emploi ; le peu qui lui en restait succomba au bout de deux ou trois ans sous le poids d'un si grand travail. Il mourut d'une fluxion de poitrine, le 10 août 1677. La même maladie emporta M. Pierre Le Floch, premier chapelain de la maison de retraite, qui avait été formé dès sa jeunesse par le P. Rigoleu aux exercices de la vie apostolique. La troisième personne que mademoiselle de Francheville associa pour travailler à l'œuvre de Dieu fut mademoiselle Marguerite Marquer de Kerderff, qui pensa d'abord avoir le même sort que le P. Fulgence et M. Le Floch ; mais elle recouvra la santé par une espèce de miracle, comme nous l'avons dit dans la Vie de M. de Kerlivio, et, par un nouvel effet des prières de ce saint ecclésiastique, elle surmonta le dégoût qui la portait à se soustraire à un emploi dont elle ne se croyait pas capable. En effet, la faiblesse de sa complexion et son peu de disposition à parler en public étaient deux difficultés qui la mettaient, ce semble, en droit de douter que Dieu l'appelât à un emploi qui demande des dispositions con-

traires ; mais la grâce aplanit ces obstacles et lui donna la force de soutenir, pendant un grand nombre d'années, un travail que les hommes les plus robustes auraient eu peine à supporter.

La première retraite qui se fit au séminaire commença le 4 décembre 1674. Il n'y eut d'abord que onze personnes; mais dans la suite on y en a compté deux et trois cents; on y accourut de la ville, de la campagne et des endroits même les plus reculés de la province. Dieu mêla quelque amertume à la joie que donnaient ces heureux commencements. Peu de mois après que mademoiselle de Francheville se fût logée au séminaire, une pierre du poids de dix livres lui tomba sur la tête et la blessa dangereusement. Un des ouvriers, qui vit couler le sang en abondance, en avertit promptement madame Du Houx, qui obligea mademoiselle de Francheville de se mettre au lit. Le chirurgien qui soigna sa plaie, remarquant la grosseur de la pierre qui l'avait blessée, reconnut qu'il fallait que Dieu eût pris un soin bien particulier de préserver mademoiselle de Francheville de la mort. Sa vie était encore utile au service de Dieu, qui se contenta d'éprouver sa patience par les douleurs que cet accident lui fit souffrir.

Il fallait penser à donner aux retraites une maison fixe et permanente, parce qu'on n'avait loué le séminaire que pour cinq ans. On chercha donc un fonds commode pour bâtir, et l'on en trouva un proche l'église paroissiale de Saint-Salomon, dans lequel, outre la situation avantageuse, on eut l'avantage de rencontrer le sable et la pierre dont on avait besoin. On jeta d'abord les fondements de la maison, en suivant un premier plan qui avait été dressé. A peine eut-on élevé les murailles à la hauteur de dix pieds, que mademoiselle de Francheville reconnut que ce plan qu'on lui avait conseillé de suivre comme le moins cher, ne répondait point à son zèle et à la grandeur de ses desseins. Ses deux frères, ses uniques héritiers, furent

assez désintéressés pour blâmer son épargne; mais pour ne pas perdre ce qui était déjà fait, ils suggérèrent à leur sœur de le faire entrer dans le plan nouveau qui fut dressé, en construisant un double corps de logis séparé par un mur de refend. Ainsi, outre la sœur, c'est encore à la générosité et au noble désintéressement de ces deux gentilshommes ses frères, M. de Francheville l'aîné et M. de La Motte son cadet, que le public fut redevable de cette belle et grande maison de retraite, où plus de quatre cents femmes pouvaient être logées en même temps [1]. Pendant qu'on la bâtissait, mademoiselle de Francheville ne cessait d'encourager les ouvriers par sa présence et ses largesses, et par la facilité avec laquelle elle s'en rapportait à la bonne foi des entrepreneurs, pour les dédommager des marchés où ils prétendaient avoir perdu. La charpente était presque posée lorsqu'un violent orage en enleva neuf fermes, avec un fracas horrible; et ce qu'il y a de surprenant, c'est que les pièces de bois, au lieu d'être brisées, comme cela devait arriver naturellement, étaient torses et pliées, comme on a coutume de tordre les liens de fagot. M. de Kerlivio, qui porta cette nouvelle à mademoiselle de Francheville, voulut la consoler de cette perte: il n'en était pas besoin; elle se contenta de lui demander si personne n'avait été tué ou blessé. M. de Kerlivio lui dit que les ouvriers s'étaient retirés une heure auparavant. « Dieu soit béni, répliqua-» t-elle, je suis la fermière de Notre-Seigneur, il m'a » donné du bien; quand tout le bâtiment serait renversé,

* [1] La révolution a donné à cet édifice une destination bien différente de celle qu'elle avait d'abord. Elle l'a transformé en tribunal criminel, dans lequel, pendant la persécution, plusieurs prêtres fidèles entendirent prononcer leur sentence de mort, entre autres le chapelain de la maison, qui, au moment de son jugement, remercia Dieu de ce qu'il était condamné pour Jésus-Christ dans le lieu même où il avait été si souvent le ministre de la miséricorde divine.

» j'ai confiance en lui. » Elle avait déjà fait connaître jusqu'où allait sur ce point sa générosité, lorsqu'elle avait répondu à madame Du Houx, qui lui demandait combien elle proposait de donner, soit pour bâtir cette maison, soit pour en amortir les fonds : « Je ne me borne à rien en » particulier ; je donnerai tout ce qu'il faudra. » En effet, elle n'épargna rien pour mettre son ouvrage dans sa dernière perfection, et ses soins eurent de si prompts succès, que la retraite fut établie dans cette maison le 5 mai 1679. L'année suivante il se trouva plus de quatre cents personnes à la retraite de la Pentecôte, souvent même on en a compté davantage aux fêtes de Pâques.

Elle ne se contenta pas d'avoir bâti et meublé un si vaste logement, elle engagea son neveu, M. de Francheville, évêque de Périgueux [1], à fonder de ses biens un prédicateur et un chapelain. Ses libéralités ne se bornè-

* [1] M. de Francheville fut le fidèle imitateur de sa vertueuse tante. Il était né à Nantes, et portait le nom de Daniel. Etant entré dans la magistrature, il devint avocat général au parlement de Bretagne, et remplit avec distinction, pendant plusieurs années, les fonctions de cet important emploi. Sa haute piété le détermina ensuite à embrasser l'état ecclésiastique. Elevé au sacerdoce, il se montra un digne ministre de Jésus-Christ, par sa conduite édifiante et ses bonnes œuvres. L'évêché de Périgueux étant venu à vaquer, Louis XIV y nomma, en 1693, M. de Francheville, qui fut sacré le 17 janvier 1694. Sa promotion à l'épiscopat rendit sa vertu plus éclatante ; il se fit surtout remarquer par ses abondantes aumônes, qui lui méritèrent le glorieux surnom de père des pauvres. L'église de Périgueux perdit ce respectable prélat le 26 mai 1702. Ainsi qu'il l'avait ordonné, son corps fut inhumé sans pompe dans l'église des religieuses de la Visitation, et son tombeau ne fut distingué que par une épitaphe latine, très-simple, dont voici le sens : « Ci-gît Daniel, » évêque de Périgueux, dans l'attente de la résurrection. » On remarquera facilement, par la date du sacre de M. de Francheville, que sa tante était morte depuis cinq ans, lorsqu'il fut promu à l'épiscopat.

Voyez le *Gallia christiana*, tome 2 ; le *Clergé de France*, par l'abbé Du Tems, tome 2 ; et l'épître dédicatoire de la *Retraite pour les prêtres*, par le P. Maillard, Jésuite, 1 volume petit in-12, Paris, 1694.

rent pas à la maison de retraite des femmes, elle l'étendit jusque sur celle des hommes, où elle acheva un nouveau corps de logis que M. de Kerlivio avait commencé d'y faire élever, mais que la mort l'avait empêché d'achever. Le désintéressement de mademoiselle de Francheville fut si grand, qu'elle ne voulut accepter aucun présent pour la maison, pas même pour l'ornement de la chapelle; et quoique plusieurs dames offrissent souvent pour leur pension une somme un peu considérable, elle ne consentit jamais à recevoir rien de plus que la pension ordinaire de six francs, ce qui s'est toujours pratiqué depuis, tant que la maison a subsisté.

Il y a peu d'ouvriers évangéliques à qui l'envie n'ait fait sentir sa malignité. Mademoiselle de Francheville fut exposée, comme eux, aux traits empoisonnés de la calomnie; mais elle n'en continua pas avec moins de zèle et de fermeté à donner tous ses soins pour procurer le salut des âmes. Pendant que le monde corrompu se déchaînait contre une maison où l'on apprenait à s'éloigner de ses maximes, des personnes illustres, animées de la grâce divine, en prenaient la protection et en répandaient l'exemple loin de la province. Nous nous contenterons de nommer madame de Pontchartrain, épouse du chancelier de ce nom, qui, étant première présidente du parlement de Bretagne, fit deux retraites de suite dans la maison de Vannes, et depuis en établit les pratiques et les règlements dans la communauté fondée par madame de Miramion à Paris.

Mademoiselle de Francheville ne diminuait en rien ses austérités, au milieu de tant d'occupations qui semblaient demander du repos; et malgré une fièvre intermittente qui la consuma insensiblement pendant les quatre dernières années de sa vie, elle continua toujours ses exercices de piété avec la même ferveur. Sa fièvre augmenta depuis et eut divers redoublements. Dans ces variations, qui durè-

rent cinq ou six mois, ses violents frissons de deux ou trois heures ne la contraignirent jamais de discontinuer les instructions et les entretiens qu'elle faisait trois fois le jour. L'évêque de Périgueux, son neveu, pria le P. Huby de lui défendre de continuer ses austérités. Ce Père, aussi zélé que sa pénitente, répondit : « Laissons-la courir à »pas de géant à l'éternité. » Plus consumée enfin du feu de sa charité que de l'ardeur de sa fièvre, elle termina sa vie par une mort précieuse aux yeux de Dieu, le 23 mars 1689, à l'âge de soixante-neuf ans. Le P. Huby l'assista dans ces derniers moments, et, après lui avoir fait administrer les sacrements de l'Eglise, lui donna une absolution générale de ses péchés. Elle rendit le dernier soupir en prononçant pour la troisième fois le nom du céleste époux à qui elle avait consacré ses biens, son cœur et sa vie.

Au même instant son visage devint si beau et si vermeil, qu'il attirait les regards et l'admiration de tous ceux qui la venaient voir de tous côtés. Les enfants même s'approchaient de son corps sans crainte; et comme on voulait intimider un enfant de cinq ans qui lui baisait les pieds et les mains, il répondit qu'une sainte ne lui faisait point peur. Le corps fut exposé quatre jours dans la chapelle, où il accourut une foule infinie de peuple, qui donna des marques sensibles de son respect et de sa vénération. Tous fondaient en larmes à la vue de ce triste objet; mais les pauvres surtout paraissaient inconsolables de la perte de leur commune mère. On donna le cœur de mademoiselle de Francheville aux RR. PP. Jésuites, et son corps fut mis dans un cercueil de plomb pour être enterré dans un caveau sous la chapelle de la retraite. Entre les circonstances qui suivirent sa mort on en a remarqué trois fort considérables. La première est que son corps, qui fut gardé onze jours avant que d'être enterré, n'exhala aucune mauvaise odeur; la seconde, que

de son cœur, qui fut six mois en dépôt dans la chambre d'un Jésuite, il sortit toujours une odeur très-douce; au moins est-ce le témoignage qu'il en a rendu; la troisième circonstance est qu'encore que trois hommes pliassent sous le poids du cercueil de plomb quand il était vide, un seul homme le descendit aisément dans le caveau lorsqu'on y eut mis le corps. Indépendamment de ces merveilles, la mémoire de mademoiselle de Francheville sera en vénération tant qu'il y aura des gens qui sauront estimer la vertu.

---

* Mlle JEANNE DE QUELEN DE MONTEVILLE,

FONDATRICE DU MONASTÈRE DU PÈRE ÉTERNEL, A VANNES.

Tiré de sa Vie manuscrite, composée, vers l'année 1763, par un anonyme, sur les Mémoires recueillis et conservés par les religieuses de ce monastère.

L'AN 1689.

La famille de Quelen, très-ancienne en Bretagne, est depuis longtemps partagée en plusieurs branches dont chacune porte un surnom différent. La branche du Broutay [1] produisit dans le XVIIe siècle une servante de Dieu dont les vertus méritent qu'on en conserve le souvenir. Elle était fille de Grégoire de Quelen et de Claude Fouquet, distingués l'un et l'autre encore plus par leur piété que par leur noblesse. Elle naquit à Paris en 1624 et reçut le nom de Jeanne au baptême. Vivement pénétrés de l'importance de l'éducation chrétienne, ses

[1] Cette branche ne subsiste plus depuis la mort de M. Paul de Quelen, dernier duc de La Vauguyon, décédé à Paris en 1837.

vertueux parents, qui s'établirent en Bretagne peu de temps après sa naissance, ne voulurent confier celle de leurs enfants à personne et furent eux-mêmes leurs premiers maîtres dans la science de la religion. Dieu, pour la gloire duquel ils travaillaient, bénit leurs efforts et les couronna de succès. Toute leur famille se fit un devoir de suivre leurs traces et de montrer aux bons principes une fidélité dont ils lui avaient donné l'exemple. Jeanne, qui porta le nom de mademoiselle de Monteville, sous lequel nous la désignerons, réunit dans sa personne tous les avantages extérieurs et les dons de l'esprit qui font les personnes accomplies. Elle joignait à un port noble et à un visage gracieux un esprit vif et pénétrant, aussi doux que solide, un caractère liant, une mémoire heureuse, une âme grande et ferme, un cœur généreux et reconnaissant. Tant de qualités réunies devaient lui assurer un établissement honorable; elle-même paraissait l'attendre et le désirer. Son père, la voyant dans cette disposition, la produisit dans la société, soit à Rennes, soit à Paris, dès qu'elle fut en âge de paraître dans le monde. Il se disposait à lui procurer un mariage convenable, lorsqu'il termina son honorable carrière, dont il avait employé une partie à servir son prince dans des postes importants. Mademoiselle de Monteville, se voyant, par la mort de son père, en possession de sa fortune, voulut vivre chez elle et indépendante; maîtresse de ses actions, elle ne sut pas assez se préserver de l'amour du luxe et détruire dans son cœur le désir qu'elle éprouvait de fixer sur elle l'attention. Contente d'être irréprochable dans ses mœurs et de ne rien se permettre qui fût le moins du monde opposé à la bienséance, elle était du reste très-indulgente pour elle-même et ne songeait qu'à plaire. Elle y réussit; partout on la rechercha et on l'estima; les familles les plus illustres, les plus respectables, les plus anciennes de la pro-

vince se disputaient à l'envi l'honneur de son alliance; mais à cet égard mademoiselle de Quelen procédait lentement. Elle n'avait pour un établissement d'autre intention que celle qui flatterait son ambition; elle prétendait par une alliance honorable s'élever encore et acquérir ainsi un nouveau moyen de satisfaire son amour pour le luxe. Heureusement elle avait une sœur, déjà mariée et qui, au milieu du monde, était un modèle de toutes les vertus. Cette sœur avait donné sa main à M. de Trevegat, seigneur de Lomaria, homme estimable, qui, loin de contrarier la piété de son épouse, était lui-même un parfait chrétien. Madame de Lomaria voyait avec peine une sœur qu'elle aimait, rechercher le monde, écouter les conseils de l'orgueil et se nourrir de vaines espérances. Elle lui faisait à ce sujet des représentations qui ne produisirent pas d'abord beaucoup d'effet. Mademoiselle de Monteville avoua qu'elle n'avait jusqu'alors trouvé qu'un vide affreux dans le monde, mais qu'elle espérait le remplir par l'accomplissement de ses désirs. Ces illusions lui donnèrent le temps de former des nœuds bien difficiles à rompre. Sa pieuse sœur, voyant tous ses efforts inutiles pour ramener à Dieu cette âme égarée, eut recours à la prière, et, pensant que la bonne éducation de sa sœur produirait tôt ou tard des fruits de salut, elle résolut de faire de nouveaux efforts pour la convertir. Dans cette intention, elle l'engagea à venir la rejoindre à la campagne, où elle se trouvait alors, et la vit bientôt près d'elle. Un jour une dame rendit visite à madame de Lomaria, qui relevait de maladie, et, comme le temps était beau, on proposa de faire un petit pèlerinage à une chapelle qui n'était qu'à une lieue; on devait y aller à pied et les deux dames désiraient faire la route de cette manière; mais mademoiselle de Monteville, quoique en bonne santé, leur déclara qu'elle ne sortirait qu'autant qu'il lui serait possible d'y aller dans sa voiture, réponse

qui fit manquer le pèlerinage que les deux dames ne voulurent pas changer en partie de plaisir. On proposa de le remplacer par une lecture édifiante; mais dès qu'il en fut question, oubliant sa complaisance naturelle, elle s'écria: « Ah! mon Dieu! faudra-t-il donc encore écouter » vos lectures? » On la laissa dire cette fois et l'on commença de lire. La dame qui rendait visite et qui tenait le livre choisit la Vie de Ste Thérèse, d'accord avec madame de Lomaria, dont elle était la digne amie. A peine eut-elle commencé la lecture, que mademoiselle de Monteville, déjà impatiente, se leva et se promena dans la salle, pour charmer ses ennuis. Elle écouta d'abord avec indifférence, puis avec intérêt, le récit que fait la sainte des grâces que le Seigneur lui prodigua pour l'éclairer sur son état et la détacher du monde, qui l'avait séduite. L'union avec Dieu à laquelle parvint cette grande âme la toucha vivement et lui donna l'espoir d'y parvenir elle-même. Elle espéra également pouvoir étouffer les sentiments d'orgueil qui la dominaient, comme Ste Thérèse s'était corrigée de la dissipation qu'elle avait à se reprocher dans sa jeunesse. Bientôt absorbée dans ses réflexions, il ne lui fut pas possible d'empêcher qu'on ne s'aperçût du changement qui s'opérait en elle. On l'interrogea sur la tristesse subite qui se peignait sur son visage; elle ne répondit rien. Ne pouvant plus cacher l'émotion qu'elle éprouvait, encore moins résister à l'inspiration de l'Esprit saint, qui l'appelait à l'écart pour lui parler au cœur, elle se retira dans la chapelle du château. C'était dans ce lieu que le Seigneur l'attendait et qu'il voulait triompher de sa résistance. Là, prosternée le visage contre terre, elle s'offrit à Dieu en sacrifice sans réserve et sans retour. L'amour qu'elle conçut aussitôt pour cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle excita dans son cœur les sentiments de la contrition la plus vive et la plus sincère. Elle se rappela que, par son

orgueil, elle avait longtemps outragé cette majesté infinie, devant laquelle en ce moment elle était prosternée. A la honte de ses fautes et à l'horreur qu'elle en ressentit, elle joignit la ferme résolution de servir Dieu avec plus d'ardeur, de fidélité et d'exactitude qu'elle n'avait servi le monde. Pleine de l'espoir que ce bon Père ne rejetterait pas un cœur contrit et humilié, mademoiselle de Monteville lui adressa une prière qui fut si fervente, que le Seigneur en récompense remplit son cœur de consolations et son esprit des plus vives lumières. Cette âme noble et élevée, dégagée en ce moment des liens qui jusqu'alors l'avaient retenue captive, sentit vivement son bonheur et l'exprima par des larmes abondantes.

Cependant madame de Lomaria, surprise, ainsi que sa compagnie, de ne pas voir sa sœur reparaître, la fit chercher et engager à rentrer au salon. Elle y revint, en effet, après avoir essuyé ses larmes; mais elle ne put cacher ses dispositions présentes; son air recueilli, son visage enflammé, tout son extérieur montrait qu'il s'était opéré en elle un grand changement. Après avoir adroitement ramené la conversation sur le pèlerinage qu'elle avait fait manquer, elle consent à l'entreprendre à pied, en silence et en prière. « Il y a quelques heures, lui dit-on alors,
» que vous parliez tout autrement. Chez vous tout devient
» mystérieux, tout nous donne à penser; dévoilez enfin
» votre cœur. — Ah! s'écria-t-elle, aidez-moi donc à
» exalter les grandeurs du Très-Haut. Qu'il est puissant,
» celui qui me détrompe aujourd'hui, qu'il est puissant!
» Pour modérer l'ardeur d'un orgueil téméraire, mes
» amies m'ont sollicitée, ma sœur a versé des torrents de
» larmes, ma conscience m'a fait des reproches salutaires,
» mon cœur était toujours insensible ; aujourd'hui il m'a
» fait assister malgré moi à une lecture édifiante, et mon
» cœur est changé. Je connais sa puissance, et mon âme
» est ravie; sa bonté me confond, ce seul bienfait m'ac-

» cable.... Je ne soupirais que pour les honneurs du
» monde, maintenant je ne daignerais pas leur accorder
» une seule pensée; de si vils objets ne peuvent que dé-
» grader par leur bassesse un cœur fait pour Dieu seul.
» Le monde rira peut-être; mais je n'estime plus rien
» ici-bas que son mépris. » Les remords de sa conscience resserrèrent son cœur et étouffèrent sa voix; ses pleurs ajoutèrent le reste.

Le changement de mademoiselle de Monteville ne fut point passager; désormais entièrement désabusée de la vanité du monde, qu'elle n'avait que trop aimé, elle ne songea plus qu'à réparer, par une sincère pénitence, les fautes dont elle s'était rendue coupable, et à se tracer le plan d'une conduite véritablement chrétienne. Aidée de sages conseils, elle triompha de tous les obstacles que le démon voulut opposer à son entier retour vers Dieu. Elle fut en effet accablée de tentations, de scrupules et de perplexités. Parfois elle se trouva comme enveloppée d'épaisses ténèbres; mais la vivacité de sa foi la rendit victorieuse de tous les ennemis de son âme, et lui donna la force nécessaire pour persévérer dans le bien. Madame de Lomaria désirait plus que jamais avoir sa sœur auprès d'elle, et lui proposa d'habiter sa maison. Mademoiselle de Monteville, qui savait qu'on y recevait beaucoup de monde, et qui ne voulait plus que la solitude, ne crut pas devoir accepter cette invitation. Elle annonça le dessein qu'elle avait de se retirer à Vannes, ville qui, ainsi qu'elle le disait elle-même, était alors le miroir de toutes les vertus, dans laquelle on respirait la bonne odeur de Jésus-Christ, et où l'on trouvait en abondance tous les secours spirituels. Elle ne tarda pas à effectuer son projet.

A l'époque où la fervente pénitente alla se fixer à Vannes, le collége de cette ville renfermait un certain nombre de Jésuites aussi remarquables par leur haute piété que par leur esprit et leur science; elle choisit

parmi eux un directeur, afin qu'aidée de sages conseils, elle pût marcher d'un pas ferme et rapide dans la voie du salut. Ce fut par une confession des plus étendues qu'elle commença ses rapports avec lui; elle la fit avec des soupirs et des sanglots qui furent des preuves certaines du désir qu'elle éprouvait de satisfaire à la justice divine. Aussi son confesseur n'eut-il pas besoin de la stimuler pour qu'elle travaillât sérieusement à sa perfection; au contraire, il était quelquefois obligé de retenir le zèle de sa pénitente. La mortification et l'humilité furent les vertus auxquelles son bon esprit la fit s'attacher de préférence, bien persuadée et avec raison que, lorsque le corps et l'esprit sont soumis, la pratique des autres vertus devient beaucoup plus facile. Une petite chambre, située dans une des maisons du marché, sur la paroisse de Saint-Salomon, fut le lieu qu'elle choisit pour sa retraite. Un grabat en forme de bière, garni de trois morceaux de vieille étoffe et de diverses couleurs, lui servait de lit. Elle n'en usait que lorsque le sommeil se faisait impérieusement sentir; car elle traitait son corps comme une victime qu'elle mortifiait de toutes les manières. La lecture de la Vie de Ste Thérèse, qu'elle avait relue depuis sa conversion, l'avait élevée au-dessus des sens, et son soin principal était de nourrir son esprit des grandes vérités du salut, sans presque s'occuper des besoins corporels. Une dame mondaine en fit un jour l'expérience. Elle alla par curiosité demander à dîner à mademoiselle de Monteville, qui lui fit partager son repas; cette dame le trouva si médiocre, qu'elle se promit bien de ne plus y retourner.

L'ardeur de cette véritable pénitente pour les pratiques de la mortification pouvait lui devenir nuisible. Son sage directeur lui fit comprendre que l'obéissance dans des cas semblables valait mieux que le sacrifice, et que la destruction de l'amour-propre était bien plus

agréable à Dieu que l'épuisement du corps par des austérités indiscrètes. Il voulut qu'elle portât surtout l'humilité jusqu'à l'héroïsme; et cet esprit, jadis si orgueilleux, entra tout de suite dans cette voie, qui devait naturellement lui inspirer tant de répugnance. Elle aurait même bien voulu souffrir l'humiliation de la pauvreté, en se dépouillant de tous les biens qu'elle possédait; mais, n'ayant pu obtenir cette permission, elle s'en regarda désormais comme l'économe. Aussi ne s'accordait-elle que le strict nécessaire, afin d'avoir les moyens de soulager abondamment les pauvres. Elle les visitait dans l'hôpital de Saint-Nicolas [1], aimait à partager avec les religieuses les soins qu'ils en recevaient, et ne dédaignait pas de leur rendre les services les plus bas, cherchant de préférence ceux qui étaient les plus dégoûtants. Attentive à leurs besoins spirituels, elle leur enseignait à faire un saint usage de leurs souffrances, et sachant bien que leur mémoire était promptement effacée après leur mort, en 1662 elle fonda une messe par semaine pour le repos des âmes des pauvres qui mouraient dans cet hôpital.

Ce zèle de l'instruction chrétienne, qui animait mademoiselle de Monteville auprès des malades qu'elle visitait à Saint-Nicolas, s'étendit bientôt aux pauvres de la campagne. Elle allait les chercher dans leurs chaumières, et, après leur avoir fait d'abondantes aumônes, elle les entretenait de leurs intérêts les plus chers, du salut de leurs âmes. Avant sa conversion, sa fierté ne lui aurait pas permis de parler à une personne d'un rang inférieur au sien; mais ses sentiments avaient bien changé sur ce point comme sur tout le reste, et les plus misérables n'avaient plus rien qui pût la rebuter. On ne doit pas en être trop sur-

[1] Cet hôpital ne subsiste plus; un autre a été établi dans l'ancienne maison des religieuses du Refuge de Vannes, appelée le *Petit Couvent*, et les bâtiments de Saint-Nicolas ont, depuis la révolution de 1791, reçu une nouvelle destination.

pris; cette âme généreuse était déjà parvenue à un degré de perfection assez élevé pour que son confesseur lui permît la communion journalière. C'était par le moyen de cette divine nourriture qu'elle s'était approprié les affections de celui qui est appelé le Roi des humbles et le Père des pauvres. Le désir de donner de nouvelles preuves de son amour à Jésus-Christ, qui faisait tout son bonheur, la détermina bientôt à se consacrer d'une manière plus spéciale à son service, en embrassant le tiers-ordre des Carmes. Elle sollicita humblement son admission dans cette pieuse société, et, après un fervent noviciat, elle fit ses vœux, en 1664, au couvent des Carmes du Bondon, près de Vannes. Elle goûta, dans cette circonstance, les plus grandes consolations, et les exprima d'une manière à prouver combien le Seigneur est bon pour ceux qui le cherchent dans la simplicité de leur cœur. Il voulait sans doute, par ces douceurs spirituelles, la préparer aux combats qu'elle eut bientôt à soutenir. Le démon, jaloux de sa perfection, la tenta de la manière la plus pénible. Cet ennemi du genre humain travailla tantôt à ébranler sa foi et tantôt à lui faire perdre l'espérance, ou à détruire son amour pour Dieu. Ce grand Dieu lui-même, par une sévérité miséricordieuse, et pour purifier de plus en plus sa servante, permit qu'elle se trouvât dans une obscurité profonde et une désolante sécheresse; mais sa vertu, plus forte que toutes ces épreuves, les supporta sans se laisser abattre. Sa patience, sa générosité et son amour pour les croix lui firent trouver la paix au milieu des souffrances. Le célèbre P. Rigoleu, qui était son confesseur, et qui se trouvait alors à Rennes, lui écrivit une lettre dictée par la charité la plus sincère et bien propre à la consoler dans ses peines.

Les instructions chrétiennes que donnait mademoiselle de Monteville aux pauvres femmes de la campagne les portèrent au bien et les formèrent à la vie intérieure. Frap-

pées de ces heureux effets, plusieurs dames de salut voulurent aussi en profiter et en furent également touchées. La servante de Dieu avait un talent remarquable pour choisir des sujets propres aux personnes qui l'écoutaient; elles les effrayait ou les consolait, suivant qu'elle les voyait présomptueuses ou trop craintives. D'autres dames, d'un rang élevé, ayant entendu parler avec éloge de ces conférences, désirèrent aussi en juger par elles-mêmes, et en furent très-satisfaites. Le succès qu'il plut à Dieu de donner à ce genre d'instructions fit penser qu'elles produiraient plus de fruits, si l'on pouvait réunir les femmes dans des retraites, comme M. de Kerlivio l'avait fait avec tant de bénédictions pour les hommes. L'humilité de mademoiselle de Monteville lui fit d'abord repousser ce projet comme une tentation; mais les avis de personnes sages qu'elle consulta à ce sujet la déterminèrent à exécuter son dessein. Lorsqu'il fut connu du public, on s'éleva de toutes parts contre cette nouvelle institution, que l'on regardait comme insolite et contraire à l'esprit de l'Eglise. La pieuse fondatrice, sans être arrêtée par ces censures, s'occupait de son œuvre et travaillait avec zèle à la faire réussir. Elle s'assura d'une maison spacieuse, la garnit de meubles et de livres; puis elle annonça la prochaine retraite, qui eut lieu bientôt après, sous la direction du P. Daran, célèbre Jésuite du collége de Vannes. Mademoiselle de Monteville n'épargna ni soins ni fatigues pour obtenir la réussite de sa pieuse entreprise, et elle eut cette consolation dans plusieurs retraites qu'elle donna. Mademoiselle de Francheville, qui de son côté s'occupait d'une pareille œuvre, lui demanda de lui céder sa maison; mademoiselle de Monteville, aussi détachée de tout que zélée pour le salut des âmes, fit généreusement ce sacrifice, et se retira sans murmure, après s'être assurée que le P. Daran continuerait à travailler aux retraites, que mademoiselle de Francheville

s'en occuperait aussi, et que les intérêts de Dieu seraient ainsi en sûreté. Exemple admirable ! qui prouve qu'elle n'avait eu en vue que la gloire de son divin Maître, sans aucun retour d'amour-propre !

Mademoiselle de Monteville, rendue à sa solitude, mais toujours occupée de faire glorifier Notre-Seigneur, voyant les heureux résultats de l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, fondée à Vannes par le P. Huby en 1655, et depuis répandue en tant de lieux, pensa que cette salutaire dévotion recevrait un nouveau lustre, si on établissait une communauté de vierges, dont l'occupation principale serait de rendre des hommages à Jésus-Christ caché dans la sainte Eucharistie. Elle en parla à son directeur qui, voulant savoir si cette inspiration venait de Dieu, l'obligea d'attendre avant d'agir. Elle se soumit à cette épreuve et à plusieurs autres qu'il lui fit subir. Son attrait pour cette œuvre continuant toujours, elle obtint enfin de son guide spirituel la permission de mettre la main à l'œuvre. La maison qu'elle habitait devint le berceau du futur monastère connu depuis sous le nom de *monastère du Père Éternel;* elle y fit dresser une chapelle dans une salle et obtint de l'évêque la permission de conserver le Saint-Sacrement. Afin d'affermir sa pieuse entreprise, elle fonda cinq places dans cette maison, en faveur de cinq demoiselles nobles et sans fortune ; réunie à celles qui occupèrent ces places et ayant pour compagne sa vertueuse sœur, madame de Lomaria, devenue veuve, elle commença à mettre son projet à exécution et en même temps à enseigner la doctrine chrétienne aux jeunes filles pauvres de la ville. Tout semblait annoncer à cette communauté naissante un avenir heureux; mais les œuvres qui ont pour objet la gloire de Dieu ne croissent et ne se perfectionnent qu'au milieu des contradictions. Mademoiselle de Monteville ne tarda pas à le savoir par sa propre expérience. Les sujets qu'elle avait

reçus manquaient de vocation; ils se montrèrent bientôt tels qu'ils étaient, éclatèrent en murmures contre leur bienfaitrice, et ces filles réussirent à faire accroire au public les calomnies qu'elles inventaient contre elle. Les choses furent portées à une telle extrémité, qu'on lui ôta tout espoir de réussite pour son institut et qu'elle fut privée du bonheur de posséder le Saint-Sacrement dans sa chapelle. Poursuivant toujours leurs mauvais desseins, toutes ses novices l'abandonnèrent, entraînées par une d'entre elles dont l'orgueil était excessif. La servante de Dieu soutint ce choc avec courage, et, pour se rendre encore utile, elle engagea les âmes affligées à venir dans sa chapelle, afin d'y faire tous les vendredis l'adoration de la croix: cet exercice auquel assistaient plusieurs dames de la ville, qui s'y rendaient pour écouter les pieux entretiens de mademoiselle de Monteville, contribua beaucoup à dissiper les injustes préventions qu'on avait conçues contre elle. L'autorité ecclésiastique lui rendit la permission de conserver le Saint-Sacrement, grâce qui fut pour cette sainte âme le sujet d'une joie indicible; de nouvelles novices remplacèrent les premières, mais elles n'étaient pas meilleures que les autres, car, après avoir surpris sa signature pour l'approbation de constitutions qui n'étaient pas conformes à ses intentions, elles eurent l'effronterie de chercher à la faire sortir de sa maison, prétendant qu'elle n'en était plus propriétaire, puisqu'elle l'avait donnée à Dieu. Il ne fallut rien moins que l'autorité royale pour la maintenir chez elle et la délivrer de cette persécution. Restée avec une seule novice, elle avait pour la consoler sa respectable sœur, madame de Lomaria; mais le Seigneur, qui la conduisait constamment par la voie des contradictions, la priva bientôt de cet appui; cette vertueuse dame mourut dans les transports les plus vifs de l'amour divin.

Tant d'épreuves si pénibles auraient pu décourager une âme moins forte que celle de mademoiselle de Mon-

teville ; mais son désir de glorifier Dieu l'emporta dans son esprit sur toutes les difficultés sans cesse renaissantes qui s'étaient jusqu'alors opposées à la réussite de son œuvre. Elle reçut de nouvelles novices animées d'un meilleur esprit que les précédentes ; son zèle l'avait portée à bâtir une église, à la construction de laquelle on la vit travailler de ses propres mains. Dans l'intention d'assurer l'avenir de sa communauté, elle fit venir à Vannes son héritier [1] et lui communiqua le testament qu'elle venait de rédiger. Ce testament, précieux monument de son humilité, contenait les dispositions les plus favorables à la maison du Père Eternel. Son héritier les approuva et promit de les exécuter. Tranquille désormais sur le sort d'un établissement qui lui était si cher et dont l'évêque diocésain était le protecteur, la servante de Dieu ne parut plus vivre que pour le ciel. Le feu de l'amour divin la consumait ; le jour de l'Ascension 1689, se trouvant à vêpres dans l'église des Carmes déchaussés, contiguë à sa maison, elle eut une sorte d'extase ; elle exprima alors à haute voix le désir qu'elle éprouvait de suivre Jésus-Christ dans le séjour de sa gloire, et la peine qu'elle ressentait de rester encore sur la terre. Quelques jours plus tard, étant allée dans la même église, elle y communia, et tomba presque aussitôt en défaillance. On l'emporta chez elle et on lui prodigua les soins les plus empressés, mais ce fut en vain : la connaissance ne lui revint pas ; munie du sacrement d'extrême-onction, elle expira doucement le jour de l'octave de l'Ascension, 25 mai 1689, à l'âge de soixante-cinq ans. Ainsi termina sa carrière mademoiselle de Monteville ; après avoir aimé Dieu ardemment ici-bas, elle alla se réunir à lui dans l'éternité, laissant à ses filles l'exemple des plus solides vertus. Tout le pays de

[1] M. Nicolas de Quelen Stuart de Caussade, prince de Carency.

Vannes fut vivement affligé de cette perte, et l'on se porta en foule pour la voir sur son lit de mort. Le trépas semblait la respecter, tant il avait peu défiguré son visage. Tous les ordres de la ville assistèrent à ses funérailles, et on lui donna des marques publiques de vénération. Revêtue de l'habit de son ordre, elle fut inhumée dans l'église de son monastère, maintenant occupé par les Dames de la Charité de Saint-Louis.

* DOM JOSEPH GARREAU,

RELIGIEUX DE LA TRAPPE.

Tiré des Relations de la mort de quelques religieux de cette maison *par l'abbé de Rancé. Un volume in-*12, *Paris,* 1696.

L'AN 1690.

Le P. Garreau, connu à la Trappe sous le nom de dom Joseph, était né dans le diocèse de Nantes en 1650. Ayant embrassé l'état monastique, il fit ses vœux dans la célèbre abbaye de Busai, de l'ordre de Cîteaux. Dès qu'il fut profès, il alla étudier à Paris, et obtint le grade de docteur en théologie. Ce titre le conduisait aux charges les plus importantes de son ordre; aussi devint-il, dès la fin de ses études, prieur de Notre-Dame de Moustier, au diocèse de Châlons, et bientôt après il se vit, en la même qualité, à la tête de l'abbaye de Busai. Le P. Garreau n'avait pas de vices et ne se livrait pas à des désordres grossiers, mais c'était un homme attaché à son propre esprit, hautain, opiniâtre, et lorsqu'il avait entrepris une affaire, il la poussait jusqu'au bout sans que rien pût l'en détacher. Il avait toutes les qualités qui constituent un

honnête homme, suivant les idées du monde; mais il semblait ignorer entièrement en quoi consistent l'essence et la perfection de la vie religieuse. Ce qui le rendait moins capable de prendre les sentiments qu'exigeait la sainteté de son état, c'est qu'il ne voyait rien dans sa vie qui lui fît de la peine. Il se croyait juste, parce qu'il ne commettait pas d'excès, et comme il se comportait de manière à obtenir l'approbation du monde, il vivait dans une sécurité parfaite, quoiqu'il fût dans une ignorance entière de ses obligations.

Dieu, qui avait sur ce religieux des desseins particuliers de miséricorde, permit qu'il s'élevât contre lui une tempête qui troubla la fausse tranquillité dont il jouissait, et qui, l'arrachant du milieu de ses amis et de ses proches, lui apprit qu'il ne fallait pas compter sur les choses d'ici-bas et que c'était la plus grande des illusions que de s'attacher à des avantages qui pouvaient nous être ravis à tous les moments. Un ordre du roi l'obligea de sortir de l'abbaye de Busai [1], et il fut envoyé au fond du Languedoc, dans l'abbaye de Fontfroide. Cette disgrâce lui ouvrit les yeux et fit impression sur son cœur. Il eut, touchant son état, des pensées nouvelles, et ses réflexions ou plutôt les lumières que Dieu lui donna lui firent comprendre alors que l'état religieux demandait une perfection à laquelle il n'avait pas pensé jusqu'alors.

Frappé de cette vérité qui l'inquiétait, le P. Garreau écrivit au célèbre réformateur de l'abbaye de la Trappe, l'abbé de Rancé, pour savoir de lui s'il voulait le recevoir dans son monastère, et pour lui faire connaître le besoin qu'il avait des moyens et des secours qu'il espérait y trouver, afin de réparer par une sincère pénitence les erreurs de sa

[1] Nous pensons que c'était à cause du jansénisme, erreur que plusieurs religieux avaient embrassée, et qui pendant longtemps conserva des partisans dans l'abbaye de Busai.

vie passée. L'abbé de Rancé lui répondit que s'il était dans la résolution sincère d'exécuter ce qu'il écrivait, il le recevrait à bras ouverts et ne négligerait rien de tout ce qui pourrait lui faire trouver dans la maison de la Trappe les avantages et la consolation qu'il y cherchait. Non content d'adresser cette réponse favorable au pauvre exilé, il s'occupa du soin de faire changer les ordres qui le retenaient à Fontfroide et mettaient obstacle à l'accomplissement de son dessein; il eut la satisfaction d'y réussir.

Le P. Garreau, se voyant en liberté et avec la faculté de pouvoir disposer de lui-même, ne différa pas longtemps à partir pour la Trappe; il s'y rendit même avec empressement, et la première chose qu'il fit en mettant le pied dans ce monastère fut de renoncer à toutes les préventions qu'il avait eues autrefois contre le genre de vie qu'on y suit, et de former la résolution, non-seulement d'embrasser la règle dans son étendue, mais encore d'observer jusqu'aux moindres règlements qu'il trouverait établis dans la maison, afin de mieux observer les vœux qu'il avait faits dans sa première profession et dont il ne connaissait pas alors toute l'importance. Cette résolution, portée à l'excès dans la pratique, lui donna des inquiétudes de conscience qui étaient pour lui un tourment continuel. Il passa quelque temps dans cet état d'angoisses, jusqu'à ce que, l'ayant découvert à son supérieur et en ayant suivi les conseils, il recouvra la paix de l'âme. Il avait, le 10 mai 1684, fait profession, sous le nom de frère Joseph. Dégagé de ses craintes excessives auxquelles succéda une douce confiance, il marcha d'un pas ferme et rapide dans les sentiers du salut. Dieu avait tellement pris possession de son cœur, qu'il ne s'y formait ni mouvement ni action dont il ne fût le principe et la fin. La vie nouvelle qu'il avait embrassée n'avait pour lui que des charmes; il fit en peu de temps de grands progrès dans la perfection religieuse. Toutes les pratiques extérieures,

telles que les veilles, les jeûnes, le coucher sur la dure, les travaux corporels et le silence, lui parurent bientôt faciles et lui devinrent familières, tant le Seigneur se plaît à adoucir par l'onction de la grâce les sacrifices pénibles que lui offrent les âmes généreuses! Dom Joseph ne se contenta pas de s'immoler extérieurement, il voulut surtout que son cœur fît partie de son offrande et le consacra sans réserve à son divin Maître. L'humilité fut la base sur laquelle il établit l'édifice de son salut. Oubliant les titres qu'il avait eus autrefois et la considération dont il avait joui parmi les gens du monde, il prit toute la docilité d'un novice de seize ans et la simplicité d'un homme qui n'aurait jamais connu la société. Il se laissait conduire en toutes choses par les avis de son supérieur. Une parole sortie de la bouche du Père abbé était pour lui une décision absolue. Il regardait Jésus-Christ dans sa personne, et il aurait mieux aimé mourir que d'avoir une volonté contraire à celle de son abbé.

Un fondement si solide ne pouvait manquer d'affermir l'édifice. Don Joseph montra qu'il était établi d'une manière inébranlable dans la vertu. On n'a guère vu une charité ni plus ardente ni plus égale que la sienne; son amour pour Dieu se manifestait surtout par son assiduité et son recueillement dans la prière. Il donnait à cet exercice tout le temps que les autres observances de la règle pouvaient lui permettre d'y employer. Animé, élevé au-dessus de lui-même, dégagé de toute affection pour les choses sensibles, il était tellement occupé de Dieu, que rien de ce qui se passait autour de lui n'était capable de l'en distraire. Aussi peut-on dire que son oraison était plutôt celle d'un ange que celle d'un homme. Il y puisait la force, la reconnaissance et une patience invincible, qui le rendait supérieur à tous les travaux auxquels sa profession l'engageait.

La charité de cet excellent religieux pour ses frères

n'était pas moins parfaite. Il n'y en avait pas un seul pour lequel il n'eût de l'estime et de la déférence; se croyant indigne de vivre dans leur société, il était prévenant à leur égard, leur rendait honneur en toute circonstance et leur témoignait la plus grande considération. On était autant surpris qu'édifié de voir qu'un homme de son âge, qui avait passé la majeure partie de sa vie dans l'indépendance et la supériorité, mît tant de promptitude à servir ses frères, dès qu'il en trouvait l'occasion. Mais cette charité ne dégénérait pas en une molle condescendance pour le mal; ayant été chargé de présider au chapitre et de recevoir les coulpes des religieux, c'est-à-dire l'aveu de leurs fautes contre la règle, il s'acquitta de cette charge avec toute l'exactitude et la sagesse qu'on devait attendre de lui. Il reprenait des moindres irrégularités qui pouvaient échapper aux religieux, leur montrait les conséquences de leurs fautes, afin de leur en donner de l'éloignement; mais il joignait à ces réprimandes tant de sagesse et de charité, qu'il était facile de voir qu'il n'avait pour but que la sanctification de ses frères.

Dom Joseph jouissait de la paix que goûtent souvent dès cette vie ceux qui se sont donnés à Dieu sans réserve, lorsque les émanations d'une certaine quantité d'étain qu'il fondait pour en faire des crucifix, lui causèrent un mal de poitrine qui ne l'empêcha de continuer ni ses exercices, ni cette même occupation. Lorsqu'on l'interrogeait sur son état, il répondait que son mal n'était rien, et qu'un religieux, qui était un homme de pénitence et de mortification, ne devait pas s'arrêter pour une incommodité légère. Il se trompait sur sa véritable situation ; cette incommodité dégénéra en une hydropisie si générale et si universelle, qu'elle le tenait depuis la tête jusqu'aux pieds. La fièvre s'y joignit bientôt, et pour comble de mal, il lui vint aux jambes deux ulcères qui lui causèrent de grandes douleurs. Il souffrit tous ses maux avec

une patience incroyable, et n'eut que de la soumission pour toutes les volontés de Dieu ; il les regardait comme des châtiments de ses péchés et des marques de la bonté divine qui le punissait dans ce monde, afin de lui faire miséricorde en l'autre. On ne vit jamais sur son visage aucun signe ni aucun mouvement qui marquât la moindre peine et la plus légère impatience. Sa piété et son courage furent si grands, que, malgré son état déplorable, il ne cessa pas de se rendre à l'église aux heures marquées. Tous les remèdes étant devenus inutiles à ce vertueux Père, et sa maladie se trouvant incurable, il obtint de son abbé, à force de sollicitations, de reprendre le train de vie commun de la communauté. Chose étonnante ! il se trouva bientôt entièrement guéri.

Dom Joseph fut pendant quelques mois dans un état de santé parfait ; mais au bout de ce temps, le Seigneur, qui sans doute voulait se hâter de récompenser son serviteur fidèle, permit que ses anciennes infirmités reparussent et fournissent un nouvel aliment à sa patience. Quoiqu'il ne pût dormir pendant la nuit, il se reprochait de chercher dans le jour ce soulagement. Les frères qui approchaient de ce pieux malade ne le quittaient point sans être édifiés des beaux exemples de vertu qu'il leur donnait. La maladie continuant à faire des progrès, il se trouva à la fin réduit à l'extrémité, et l'on crut qu'il était temps de lui donner la sainte communion en viatique. Lorsqu'on lui apporta Notre-Seigneur, le feu qui parut sur sa figure fit bien voir quelles étaient les ardeurs dont son cœur était enflammé. Il reçut ensuite l'extrême-onction et l'absolution de l'ordre. Le Père abbé lui ayant adressé quelques paroles pour exciter sa reconnaissance de tous les biens qu'il avait reçus de Dieu, il lui répondit tout ce que peut dire un homme profondément blessé de l'amour de Jésus-Christ.

Enfin ce modèle de pénitence et de ferveur, après avoir

exprimé ses sentiments de gratitude envers Dieu pour sa vocation à l'état religieux, et avoir gémi sur l'injustice de la plupart des hommes, qui refusent leur cœur à leur divin maître, se voyant à ses derniers moments, se fit placer sur la cendre et la paille. Bientôt après il rendit au Seigneur son âme, purifiée par toutes les pratiques de la plus austère pénitence. Sa mort arriva le 12 avril 1690. Il n'était âgé que de quarante ans. L'abbé de Rancé crut devoir faire à la communauté l'éloge public de dom Joseph.

---

* LA SOEUR JEANNE HENON DE PENPRAT,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

*Tiré de l'*Année Dominicaine, mois de septembre, *par le P. Charles de Saint-Vincent, religieux du même ordre. Un volume in-4; Amiens*, 1702.

L'AN 1690.

C'est à Jeanne Henon de Penprat elle-même qu'on doit les détails que nous avons de sa vie; elle les écrivit par l'ordre de son confesseur, avec une simplicité de style qui éloigne tout soupçon de jactance et de fausseté. Elle naquit à Quimperlé, et perdit de bonne heure ses parents, qui laissèrent sept enfants en bas âge, sans fortune et sans appui. Elle passa ses premières années comme les autres personnes du monde; mais ensuite, Dieu, qui la voulait tout entière à son service, l'attira doucement à lui, en lui faisant goûter les plus grandes consolations

spirituelles dans la pratique de la piété. Elle renonça généreusement au siècle, bien résolue de n'avoir que le Seigneur pour partage. Ce fut peut-être à cette époque qu'elle entra dans le tiers-ordre séculier de Saint-Dominique. A peine eut-elle fait son sacrifice, qu'elle se vit assaillie par des tentations très-violentes, du genre de celles qui humilient le plus les âmes pures. Il semblait que tout l'enfer fût déchaîné contre elle. Le meilleur moyen qu'elle crut devoir employer pour vaincre ce dangereux ennemi fut de pratiquer la mortification. Elle couchait sur la paille, portait le cilice, jeûnait au pain et à l'eau, et se réduisit même à ne manger que quelques légumes cuits et sans pain. Elle fuyait les conversations inutiles, évitait les ris immodérés, et se refusait tout ce qui sentait la délicatesse.

La charité de cette vertueuse fille pour les pauvres l'avait déterminée à servir les malades dans l'hôpital de la ville. Elle y eut bientôt à souffrir de nouvelles épreuves. Une compagne pieuse, mais d'un esprit différent du sien, fut le moyen que Dieu employa pour exercer sa patience. Tous les actes d'obéissance et de soumission que Jeanne faisait à l'égard de cette compagne ne servaient qu'à aigrir celle-ci davantage, et semblaient la rendre chaque jour plus revêche. Ce fut un grand bien pour Jeanne, qui, par ce moyen, apprit à vaincre sa volonté propre et à pratiquer le renoncement. Elle s'accoutuma à recourir dans ses peines à son divin époux, et l'expérience lui prouva que c'était la meilleure ressource pour se soutenir dans l'affliction. Une fois elle voulut, dans un moment de chagrin, chercher sa consolation dans les créatures, et s'adressa pour cet effet à une personne qui pouvait, croyait-elle, lui donner quelque adoucissement à sa peine. Cette personne la renvoya d'une manière si peu gracieuse, que dès lors elle comprit qu'elle devait mettre sa confiance en Dieu seul. Jeanne allait donc devant le Saint-Sacre-

ment pleurer et lui exposer ses contrariétés; mais bientôt plus éclairée sur le mérite des croix, elle commença à les redouter moins et ensuite à les aimer. Loin de s'épargner dans l'hôpital, elle travaillait soit à la cuisine, soit dans la salle des pauvres; elle faisait leurs lits, pansait leurs plaies, lavait le linge et se livrait à tous les autres travaux qu'exige le service des malades. Son sommeil n'était que de quelques heures, afin de prévenir le lever de sa compagne. Au milieu de tant de fatigues, elle conservait la paix intérieure, et vaquait à l'oraison, s'occupant ordinairement de la passion et de la mort de Notre-Seigneur. Comme elle n'avait ni le temps de lire, ni personne qui lui enseignât à s'entretenir avec Dieu, l'Esprit saint lui inspirait ses sujets de méditation, faveur précieuse, que cet Esprit de vérité ne refuse pas à ceux qui la lui demandent, et qui serait plus répandue parmi les chrétiens, si, au milieu des soins et des embarras du monde, ils avaient un véritable désir de s'unir à leur créateur.

Telle est la conduite du Seigneur envers les âmes qu'il appelle à une perfection plus élevée; il permet quelquefois qu'elles soient en butte aux plus noires calomnies. Jeanne n'en fut pas à l'abri; elle vivait à l'hôpital de la manière la plus pénitente; cela n'empêcha pas qu'on ne l'accusât d'être prodigue, de se livrer à la bonne chère, et de dissiper le bien des pauvres; on le lui reprochait en public. Une accusation bien plus pénible encore vint éprouver sa vertu; des personnes eurent la témérité d'assurer qu'elle avait manqué à l'honneur, et l'on défendit, sous ce prétexte, à une personne pieuse de la fréquenter. A ces calomnies se joignaient des maux corporels aussi violents qu'opiniâtres; mais Dieu, qui lorsqu'il frappe d'une main adoucit l'autre, répandait dans l'âme de sa fidèle épouse des consolations spirituelles qui la soutenaient dans ses tribulations et en diminuaient l'amertume.

Cependant, malgré cette assistance puissante de la grâce, Jeanne avait à soutenir des combats intérieurs qui, causés par ses sentiments naturels, s'opposaient en elle à la pratique du bien. Elle eut surtout beaucoup à lutter pour vaincre sa répugnance dans une occasion où sa charité la pressait de se livrer à une bonne œuvre. Une de ses tantes était atteinte d'un cancer qui répandait une odeur presque insupportable. Elle s'offrit à la panser; mais bientôt, rebutée de l'infection, elle fut fâchée des avances qu'elle avait faites. Cependant la charité finit par triompher de la nature ; elle lui rendit à jeun tous les jours ce service si pénible, et ne le cessa que lorsque cette pauvre infirme eut cessé de vivre.

L'amour divin qui remplissait le cœur de Jeanne lui inspirait les plus nobles et les plus généreux sentiments. Elle eût voulu ne s'occuper que de son amour, et l'obligation de donner des aliments à son corps lui causait une véritable peine. L'ardeur avec laquelle cette âme fervente cherchait Dieu continuellement était récompensée par des communications intimes qu'elle en recevait, et qui lui donnaient les plus vives lumières sur les vérités du salut. Une humilité profonde, un détachement absolu des choses de la terre, l'esprit de sacrifice, l'amour des croix et un grand désir du Ciel étaient les fruits que produisaient ces faveurs spirituelles, fruits précieux qui feront toujours distinguer la véritable piété de celle qui n'est qu'apparente. Ecoutons-la rapporter elle-même les faveurs précieuses dont elle fut souvent honorée. « Lorsque Jésus, dit-elle, entre dans mon âme, il me dé-
» couvre de si belles choses de ce qu'il est et de ce qu'il
» fait dans les âmes de ses épouses, que je m'étonne de
» mon insensibilité. Il est vrai pourtant que, lorsque je
» l'aperçois, sa beauté me charme ; lorsqu'il me parle
» entièrement, son langage tout divin m'attire et me ravit,
» et lorsqu'il me découvre toutes ses perfections, qui sont

» si grandes, je suis tout hors de moi ; car, quoi de plus » charmant que d'entendre l'amour me répondre, lorsque » je me plains à lui-même de sa trop grande communica- » tion, que mon cœur est blessé, et qu'il faudra que je » sois toujours dans les langueurs, parce que son amour » étant infini, et le mien celui d'une chétive créature, » borné et limité, il faut qu'à mesure que je reçois » les écoulements de son amour, je reçoive les impres- » sions de sa croix, dans la vue et la considération de » mon impuissance à lui rendre la réciproque. Il me dit » souvent au cœur que ma vie finisse dans l'amour et sur » la croix. »

Un jeudi saint, cette vertueuse fille, ayant occupé son esprit du mystère de l'Eucharistie, elle en fut toute pénétrée, et pendant le jour elle se plut à répéter des paroles, qui exprimaient les sentiments de piété dont elle était animée : « O amour de mon époux! s'écriait-elle, » comment produire un mouvement d'amour qui ap- » proche du vôtre? Je ne le puis, mon cher amour, parce » qu'il n'y a aucune proportion du fini à l'infini; mais du » moins, autant que ce cœur de la créature peut vous » aimer, je vous aime, mon amour. »

Son désir le plus ardent était de s'unir à Jésus-Christ d'une manière parfaite et indissoluble. Dans les transports de son amour, elle lui disait : « Mon cœur ne peut » former des désirs que pour vous; je languis dans la » prison de ce corps. Je voudrais être unie à vous, pour » n'en être jamais séparée. Je le souhaite, mon amour. » Ah! vous le savez, et vous le connaissez bien mieux » que moi, puisque c'est vous-même qui me donnez ces » sentiments. »

Cette ferveur ne fut pas pour Jeanne un sentiment passager. Elle persévéra dans les voies intérieures de l'amour divin, et marcha constamment sur les traces de Jésus-Christ. Sa mort, arrivée le 14 septembre 1690,

fut aussi précieuse aux yeux du Seigneur que sa vie avait été sainte. Sa mémoire a été longtemps en bénédiction dans le pays qu'elle avait habité, et les fidèles visitaient par dévotion le lieu de sa sépulture.

LE P. VINCENT HUBY,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

PREMIER DIRECTEUR DE LA RETRAITE, A VANNES.

Tiré de sa Vie, écrite par le P. Champion, de la Compagnie de Jésus, imprimée à Nantes en 1698. *Un volume in*-12.

L'AN 1693.

Jacques Huby, mari de Marguerite Le Flo, était de Hennebond, d'une famille ancienne, que l'on croyait noble, et qui avait un conseiller [a] au parlement de Bretagne. Il eut sept enfants de son mariage, deux garçons et cinq filles. Deux des filles furent religieuses au monastère des Carmelites de Nazareth à Vannes, et les trois autres furent mariées à trois gentilshommes. L'aîné des garçons, M. de Kerguen [b], ou de la Villeblanche, vécut fort chrétiennement dans le mariage; et le second, qui fut le dernier de ces sept enfants, ne vint au monde que plusieurs années après les autres; c'est celui dont nous écrivons la Vie. Il naquit à Hennebond le 15 mai de l'an 1608, et fut nommé Vincent au baptême, qu'il reçut

[a] Reçu en février 1574.— [b] Ce mot signifie en français *de la Villeblanche*.

dans l'église de Paradis, qui est celle de la paroisse de la ville. L'usage de la parole ne lui vint que fort tard; à dix ou onze ans il avait encore de la peine à se faire entendre. Sa langue se délia depuis, mais il conserva toujours quelques restes de ce défaut, et il y avait des lettres qu'il ne pouvait prononcer qu'en bégayant. Il était bien fait, avait l'esprit excellent et capable de toutes les sciences; son caractère était tout de feu, comme il est assez naturel aux bègues; son cœur obligeant et porté à faire du bien à tout le monde; son âme grande, généreuse et ferme dans ses résolutions. La grâce le prévint dès ses premières années, et ses inclinations se portèrent toujours au bien.

Il fit ses humanités au collége de Rennes, où il eut pour régent le P. Rigoleu, qui fut depuis son maître dans la vie spirituelle. Ses progrès ne furent pas moindres dans la piété que dans les lettres. Sa dévotion à la sainte Vierge devint pour lui une source de grâces, et rien ne servit plus à le préserver de la corruption du siècle, que sa fidélité à suivre les exercices qui se pratiquent dans les congrégations de Notre-Dame établies dans les colléges des Jésuites. Son père ayant appris qu'il voulait en embrasser l'institut, l'envoya faire sa philosophie dans un collége de l'Université de Paris; mais Vincent, persistant toujours dans son dessein, entra au noviciat des Jésuites avant la fin de son cours, le 25 décembre 1625, à l'âge de dix-huit ans. Il y apporta un grand fonds de bonne volonté et d'innocence; il y rencontra, comme il l'a dit, depuis, les plus excellents maîtres de la vie spirituelle; et par leur conduite, et par leurs exemples, il se forma à la perfection religieuse. Après le noviciat, il fit une année de rhétorique à Rennes, selon la coutume de ce temps-là; trois ans de philosophie à La Flèche, trois ans de régence à Vannes, quatre ans de théologie à Paris; il fut ensuite régent de rhétorique pendant un an, et puis préfet des

classes à Vannes, un an. Il fit sa troisième année de noviciat à Rouen, après lequel on l'envoya régenter une basse classe à Orléans; il y prononça ses vœux solennels le 8 septembre 1643.

Pour ménager sa santé, qui était faible, les supérieurs ne l'occupèrent les huit années suivantes qu'à la préfecture des classes, et à enseigner la théologie morale à Orléans, et puis à Vannes. La délicatesse de son tempérament ne l'empêcha pas de se donner au P. Rigoleu, pour l'accompagner dans les missions; et c'était l'emploi pour lequel il avait et plus de talent et plus d'inclination. Cependant on l'en retira pour le faire recteur du collége de Quimper; mais ayant reconnu que le ministère apostolique était son partage, ses supérieurs l'y remirent, et il revint à Vannes rejoindre le P. Rigoleu, après la mort duquel il passa ses trente dernières années dans la direction des retraites. Voilà toute sa vie en abrégé.

Quant à son caractère, il serait facile de le faire connaître en deux mots, en disant qu'on ne l'a jamais vu se relâcher de sa première ferveur, et qu'on a toujours remarqué en lui un genre de vie uniforme, avec une application continuelle à procurer son avancement spirituel, à servir les âmes, et à glorifier Dieu de toutes les manières possibles. Mais comme il importe, pour l'édification publique, de connaître à fond et en détail les personnes en qui Dieu a fait éclater ses plus grandes grâces, il est de notre devoir de développer un peu davantage le caractère du P. Huby.

L'un des premiers effets que produit l'esprit de Dieu dans les âmes qu'il destine aux grands progrès, est la détermination ferme et inébranlable avec laquelle on se donne d'abord au service de Dieu; telle fut celle du P. Huby. Vouloir uniquement et souverainement être à Dieu, le vouloir de toute l'étendue de ses forces, et en faire hautement profession, tel fut l'esprit qui l'anima

constamment. De là venait que lorsqu'on lui marquait de l'étonnement de lui voir faire avec plaisir des choses qu'on ne fait communément qu'avec peine, il répondait que rien n'est pénible à une volonté bien déterminée. Après cela, sa conduite, tant pour lui que pour les autres, roulait sur deux points; le premier était de tenir le cœur vide de tout et plein de Dieu seul; et le second, de tenir l'esprit dans un état d'élévation où il conçût les choses conformément aux lumières et aux hautes idées que Dieu nous donne.

Pénétré de ces deux maximes, il ne faisait jamais voir aucun de ces attachements qui sont si naturels aux hommes, pour eux-mêmes, pour l'honneur et l'estime du monde, pour les emplois qui flattent leurs inclinations, pour leurs aises, leur santé, leurs parents, leur intérêt. Il ne pouvait souffrir qu'on lui marquât de l'estime, des égards, de la reconnaissance. Toujours ardent pour les œuvres qui regardaient la gloire de Dieu, il paraissait comme insensible, aussitôt qu'on venait à toucher quelque affaire qui le regardât lui-même. « Effaçons-nous, » disait-il sans cesse, dans l'esprit et dans le cœur de tous » les hommes, et dans nous-mêmes pour y peindre Jé» sus et Marie. » Quoiqu'il fît un grand nombre de saints établissements pour la gloire de Dieu, on ne lui entendait jamais dire qu'il en fût l'auteur. Son zèle, tout ardent qu'il était, cédait à son humilité; et dans les occasions qui se présentaient de faire le bien, s'il y avait de l'éclat, il avait soin adroitement de déranger les choses, afin qu'il se fît par d'autres plutôt que par lui; il ne cherchait à paraître que dans les occasions de confusion. Ce fut ainsi que pendant qu'il était recteur du collége de Quimper, ayant obtenu en 1651 de M. René Du Louet la permission d'ériger dans le diocèse l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, il engagea un Père capucin qui prêchait alors dans la cathédrale, à la publier; et il

eut la joie de voir cette sainte association s'établir sans qu'il fût parlé de lui, quoiqu'il en eût été l'auteur. Il demandait à Dieu, comme une grâce précieuse, d'être humilié, et d'honorer par ses humiliations celles de son divin Sauveur. Il regardait la moindre vanité comme un blasphème; ne considérant nullement dans les emplois ce qu'il y avait d'honorable ou de commode, il n'y cherchait que la seule volonté de Dieu; il jugeait que les plus bas lui convenaient le mieux; il ne demandait point à Dieu d'y réussir, et se montrait content de n'y avoir aucun succès; il marquait même plus de joie dans les mauvais que dans les bons; et quand il apprenait une fâcheuse nouvelle, quand il lui était arrivé quelque contradiction, quelque événement désagréable, on le voyait avec un visage ouvert et avec une sainte gaieté aller se mettre à genoux sur son prie-Dieu, dire plusieurs fois: « Dieu soit béni, » réciter un *Te Deum*, et remercier Dieu de ce qu'il lui faisait la faveur de l'humilier. Bien éloigné de tirer gloire de ses parents, qui étaient en très-grand nombre et presque tous d'un rang à lui faire honneur, il n'en parlait pas plus que s'il n'en eût eu aucun, et ne se mêla jamais de leurs affaires temporelles.

La rigueur avec laquelle il traitait son corps montrait assez combien il était mortifié; personne n'était plus dur à soi-même. Les disciplines qu'il prenait la nuit étaient si longues et si rudes, que ses voisins en étaient effrayés. Ni le travail excessif des missions et des retraites, ni ses infirmités et son grand âge ne purent jamais faire qu'il donnât la moindre atteinte aux jeûnes de l'Eglise; il jeûna encore le carême à la fin duquel il mourut. Les dernières années de sa vie, tout accablé qu'il était de continuelles douleurs de rhumatisme, il ne laissait pas de mettre une planche dans son lit, sous ses épaules, pour se tourmenter jusque dans son repos. On n'a jamais remarqué qu'il ait cherché son plaisir ou ses commodités en

rien, qu'il ait regardé aucun objet par curiosité, qu'il ait demandé des nouvelles, même dans les conjonctures les plus intéressantes. On ne pouvait connaître ce qu'il aimait naturellement, ou ce qu'il n'aimait pas; ce qui était à son goût, ou ce qui n'y était pas; tout lui était également bon; chaud ou froid, bien ou mal assaisonné, commode ou incommode; il ne se plaignait jamais de rien.

Il combattait ses penchants naturels dans les choses même les plus indifférentes; et sachant bien qu'il n'y avait que la raison et la grâce qui devaient le faire parler, il s'interdisait, comme des fautes, le langage par lequel la nature s'exprime, quand nous disons par exemple : Je me trouve mal, j'ai mal à la tête, je suis las. Les actions corporelles, telles que boire, manger, se chauffer, étaient pour lui des œuvres de piété, par la manière spirituelle dont il s'y livrait, ainsi que le commande S. Paul, qui veut que ceux qui usent de ce monde soient comme s'ils n'en usaient point. Détaché généralement de tout, au dedans de lui-même et au dehors, il n'avait aucune attention à sa santé; toute faible qu'elle était, il ne laissa pas de se donner aux missions et aux retraites, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, avec une application capable de ruiner le tempérament le plus vigoureux. Il souffrait en silence toutes ses indispositions corporelles, par esprit de mortification, et ne les déclarait que quand il ne pouvait plus les cacher; et s'il se plaignit jamais de quelque chose dans ses maladies, c'était de ce qu'on avait trop de soin de lui. Quand on le priait de se ménager un peu, pour conserver sa vie, si utile au public, il disait en souriant que le cardinal de Berulle répondait à ses amis, lorsqu'ils lui donnaient des avis semblables; tantôt : « Que nos corps étant de nature à être usés, ce » nous est un grand bonheur qu'ils le soient pour le ser» vice de Dieu; » tantôt : « Qu'il n'était pas assuré que » Dieu voulût qu'il vécût longtemps; mais qu'il savait

» bien que Dieu voulait qu'il s'employât aux œuvres aux-
» quelles sa providence, et l'obéissance, ou la charité
» l'engageaient. »

L'amour de la pauvreté avait dépouillé le P. Huby de tout ce qui ne lui était pas absolument nécessaire. Il recevait, comme un pauvre, ce qu'on lui donnait, sans faire aucun choix, sans y trouver jamais à redire. Sa chambre, son lit, ses habits, tout ce qui était à son usage, ressentait la pauvreté. Jamais il ne retira aucun avantage de la supériorité de la maison de retraite pour ses commodités, jamais il ne permit qu'on lui donnât rien de particulier; il croyait que le commun était encore trop pour lui; et si la charité des supérieurs n'eût veillé sur ses besoins, il se serait souvent laissé manquer de beaucoup de choses.

Il était comme un enfant entre leurs mains, toujours prêt à suivre leur sentiment, à exécuter leurs ordres, et même à quitter les œuvres les plus glorieuses à Dieu, du moment qu'il avait connu qu'ils ne les eussent pas agréées. Regardant l'observance régulière comme l'accomplissement de la volonté de Dieu, il s'y attacha avec une exactitude qui était un puissant motif de régularité pour ceux qui vivaient avec lui. Quoique porté naturellement à soutenir ses sentiments avec ardeur, il avait gagné sur lui de ne contester jamais. Il ne fit jamais aucune étude, ni aucune lecture curieuse, et ne permettait à son esprit ni à son cœur de se satisfaire en rien qui fût inutile à son avancement spirituel, ou au service des âmes.

Sa pratique, pour se maintenir dans la paix intérieure et la liberté d'esprit, était de veiller sur tous les mouvements de son cœur, pour les soumettre à la grâce; d'éviter l'empressement et la précipitation dans ses actions; de retrancher toutes les réflexions inutiles; de ne chercher purement que Dieu et sa sainte volonté en toutes choses; de ne tenir à rien hors de Dieu, de n'envisager les divers événements de la vie que dans les desseins de Dieu et

l'ordre de sa providence. Il faisait ses délices du recueillement et de la retraite; son bonheur était de vivre seul en lui-même, et si séparé des créatures, qu'il n'y eût que Dieu seul qui habitât dans son cœur.

Il eut dès sa jeunesse un grand attrait pour l'oraison; dans la suite il fut élevé à une contemplation sublime, accompagnée d'une grande abondance de goûts spirituels et de consolations intérieures. Dans les premières années qu'il revint demeurer à Vannes, à son retour de Quimper, ces grâces étaient si sensibles, qu'il ne pouvait empêcher qu'elles ne parussent, surtout à l'autel. On fut obligé de lui faire dire la messe dans un lieu retiré; mais ayant prié Dieu que ces faveurs qu'il lui faisait demeurassent cachées, il fut exaucé. Il ne cessait de bénir Dieu à tout moment. « Dieu soit béni » étaient les premières paroles qu'il proférait à son réveil; il les avait continuellement à la bouche tout le long du jour; et la nuit même il les prononçait en dormant. La prière assaisonnait toutes les actions de sa vie; elle entrait dans sa conversation; et il ne manquait presque jamais de faire produire des actes de vertu aux personnes auxquelles il parlait. Avant de répondre à ceux qui le consultaient, il se recueillait un peu pour écouter intérieurement le Saint-Esprit. Aussi recevait-on ses décisions avec respect; on les suivait avec confiance, et les bénédictions du Ciel les accompagnaient. Il formait ses desseins avec une grande maturité; il les exécutait sans empressement, et ne paraissait point embarrassé pour donner ordre en même temps à plusieurs choses différentes.

Il était si affamé du désir d'aimer Dieu, comme il le disait un jour à une personne de confiance, que, ne pouvant l'aimer lui seul autant qu'il l'eût désiré, il travaillait de toutes ses forces à le faire aimer de tout le monde. Quand il parlait de l'amour de quelque saint envers Dieu, il pleurait ordinairement, ou de joie de voir combien les

saints ont aimé Dieu, ou de douleur de voir le peu d'amour des hommes pour un Dieu infiniment aimable, et jamais on ne sortait d'avec lui qu'on ne remportât un pressant désir d'imiter cette ardente charité qui le consumait lui-même. Tous les ouvrages qu'il a laissés produisent le même effet sur ceux qui les lisent; et la ferveur que le Saint-Esprit y a répandue porte l'onction dans tous les cœurs.

Sa confiance égalait son amour. Il ne se mettait en peine que de connaître la volonté de Dieu; après cela il se tenait assuré de son assistance et il n'y avait rien dont il n'espérât venir à bout. Il se faisait un plaisir d'obliger tout le monde, de céder aux autres en toutes choses, de s'incommoder pour les accommoder, et de les faire si adroitement qu'il parût qu'il recherchait sa propre commodité. Personne n'avait plus de facilité que lui à oublier les injures; il ne se permettait aucune réflexion sur ce qu'on lui avait dit ou fait de désobligeant.

Le zèle pour la gloire de Dieu et le salut du prochain a été l'âme de toute sa conduite jusqu'à la mort. Mais son zèle était pur et désintéressé; l'inclination naturelle et les vues humaines n'y avaient point de part. Dans tout ce qu'il entreprenait pour la gloire de Dieu, il ne se considérait nullement lui-même; il n'attendait aucune reconnaissance de la part de ceux qu'il servait, et c'eût été le désobliger que de lui marquer le moindre attachement. Son zèle, fécond en saintes industries, lui faisait inventer tous les jours de nouvelles manières de glorifier Dieu.

La première fut l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, qui fut établie pour la première fois dans la cathédrale de Quimper, au mois de septembre 1651. Bientôt après M. de Rosmadec, évêque de Vannes, l'établit lui-même dans sa cathédrale, fit la distribution des billets où étaient marquées toutes les heures du mois de janvier, prit pour lui le premier billet, depuis minuit

jusqu'à une heure du premier jour de l'an, et distribua les autres à un grand nombre d'ecclésiastiques et de personnes du peuple qui s'étaient rassemblés pour les recevoir de sa main. On assigna, par son ordre, à chaque paroisse, un mois pour l'adoration du Saint-Sacrement, et M. de Kerlivio, grand vicaire, envoya à tous les recteurs des règlements propres à rendre cette dévotion aussi utile aux âmes qu'elle pouvait l'être. Les autres diocèses de Bretagne suivirent l'exemple de celui de Vannes, et le P. Huby eut la consolation de voir cette pratique établie en peu d'années dans toute la France.

La seconde invention de son zèle fut l'établissement des retraites, entreprise si considérable, que quand M. de Kerlivio et lui n'auraient fait que cette œuvre seule dans toute leur vie, il serait vrai de dire qu'ils auraient rendu à l'Eglise un des plus grands services qu'on pût lui rendre. On a vu dans la Vie de M. de Kerlivio comment la maison où se faisaient les retraites, qui fut la première de ce genre qui parut dans le royaume, avait été destinée d'abord à un autre pieux usage, et de quelle manière l'opposition et les traverses des hommes servirent aux desseins de la Providence, qui voulait se servir de cette maison comme d'une solitude où sa grâce amènerait les âmes et parlerait au cœur des hommes, avec plus d'efficacité qu'au milieu des occupations et du tumulte du siècle. Quand les retraites eurent été approuvées par l'évêque diocésain, voici à peu près le plan qu'on en dressa : Sur la fin de chaque année on envoyait dans les paroisses la liste des jours auxquels on devait entrer l'année suivante en retraite, on la faisait parapher par le secrétaire de l'évêché, on l'affichait dans les églises, on l'insérait même dans le directoire de l'office canonial qui s'imprime chaque année pour les ecclésiastiques. On faisait ordinairement deux retraites par mois. On entrait le mardi au soir et l'on sortait l'après-midi du mercredi de la semaine suivante. La maison de

retraite pouvait contenir trois cents personnes. On y recevait indifféremment ensemble toutes sortes de conditions, et quoiqu'on ait établi depuis un usage différent ailleurs, on ne s'est jamais écarté à Vannes de celui que M. de Kerlivio et le P. Huby avaient regardé comme le plus convenable. Toute la maison était ornée de tableaux, d'images, de figures qui représentaient les mystères de Notre-Seigneur, de sentences pieuses et d'instructions imprimées. On ne sortait plus après le souper du premier jour, La lecture se faisait pendant les repas, l'on y gardait un profond silence. On se couchait à neuf heures et on se levait à cinq. Les exercices publics étaient la méditation, la messe, les exhortations, l'explication des images morales qui représentaient l'intérieur de l'homme et les fins dernières, les conférences, les entretiens; les exercices que chacun faisait dans sa chambre étaient les méditations particulières, la préparation à la confession générale, la lecture, l'occupation à dresser son règlement de vie. Chaque journée avait son objet particulier de dévotion. Le mercredi on invoquait le Saint-Esprit; le jeudi on distribuait des crucifix à tous ceux de la retraite; le vendredi on adorait la croix; le samedi on faisait un acte d'hommage à la sainte Vierge; le dimanche, un acte de réparation d'honneur au Saint-Sacrement; le lundi était destiné pour exercer la charité envers les morts; le mardi on recommandait la dévotion aux saints anges; et le dernier jour, devant la sainte Bible et les reliques exposées et devant le Saint-Sacrement que tenait à l'autel un prêtre revêtu de ses habits sacrés, on renouvelait avec un grand appareil les promesses du baptême et les résolutions qu'on avait prises de vivre chrétiennement. Depuis que la Providence eut appliqué le P. Huby à la direction des retraites, il s'y donna tout entier, et avait une si haute idée de cet emploi, qu'il le préférait à toutes les autres fonctions de la vie apostolique.

La troisième invention de son zèle furent les peintures morales, où l'on représente, d'une manière sensible, les divers états de l'âme pendant la vie, à la mort, après la mort, dans l'état de péché, dans l'état de la grâce, dans le passage de l'un à l'autre de ces états [1].

La quatrième invention fut l'établissement des congrégations de Notre-Dame dans presque toutes les villes de la Basse-Bretagne, œuvre pour laquelle le zèle du P. Huby fut puissamment secondé par M. de Kerlivio et par le P. Maunoir. Il souhaitait ardemment de voir aussi des congrégations établies pour les femmes dans les monastères des Ursulines ; mais il ne trouva que les Ursulines de l'institut de Bordeaux qui voulussent le seconder dans ce pieux dessein, comme elles le firent en divers lieux, surtout à Vannes, à Josselin et à Quimperlé.

La cinquième institution de son zèle fut l'usage de porter sur la manche une croix brodée à l'aiguille sur un petit morceau de drap [2]. La croix est le signe du chrétien, et le P. Huby voulait qu'elle fût toujours présente à la vue, pour exciter à se souvenir de Dieu, à l'aimer, à pratiquer la vertu, à combattre le vice. Le P. Huby eut beaucoup de succès dans l'établissement de cette dévotion ; il n'y avait presque personne qui ne voulût porter de ces sortes de croix ; et heureux ceux qui se faisaient gloire de cet ornement, si leur cœur ne portait point les marques de Bélial, pendant que leur bras étalait celle de Jésus-Christ. Il y avait longtemps que le P. Huby avait mis cette dévotion

* [1] Ces peintures, dont on se sert encore dans les missions et les retraites de la Basse-Bretagne, ont été supprimées ailleurs par une fausse délicatesse. Nous les croyons très-propres à instruire les personnes grossières et ignorantes.

* [2] La révolution de 93, qui avait déclaré la guerre à tous les signes de la religion, a fait cesser ce pieux usage ; mais avant cette malheureuse époque, on voyait peu de femmes du peuple qui ne portassent une croix brodée sur la manche.

en pratique, lorsqu'il apprit qu'il avait été prévenu dans la pensée de distribuer de petites croix par le P. Pierre Urraca, religieux de La Merci, l'un des plus illustres missionnaires du Pérou, qui était mort à Lima le 7 août 1657, et qu'il ajoutait à cela l'engagement de réciter chaque jour, pour la conversion des pécheurs, trois *Pater* et trois *Ave*, en mémoire des trois heures que le Sauveur du monde était demeuré sur la croix. Le P. Huby fut ravi de cette découverte; elle anima son zèle, et dans les feuilles qu'il fit imprimer depuis touchant la dévotion des croix, il ne manqua pas de s'autoriser de l'exemple du P. Urraca.

Une sixième invention de son zèle fut d'honorer les sacrés cœurs de Jésus et de Marie par des médailles qui les représentaient, et qui, par les figures et les paroles qui y sont empreintes, expriment divers points de perfection.

Sa pieuse industrie avait inventé plusieurs autres manières d'honorer la sainte Vierge. Il exhortait tout le monde à consacrer sa famille à Notre-Dame par un acte public de donation qui se renouvelât tous les ans, en présence de tous les domestiques. Il voulait que dans chaque maison il y eût une image de la sainte Vierge que l'on honorât sous le nom de Notre-Dame-de-Charité, pour obtenir qu'elle y conservât la paix et l'union. Il procurait sur les portes des villes, dans les places publiques, dans les lieux les plus honorables des bourgs d'une grande partie de la Basse-Bretagne, le placement de statues de la sainte Mère de Dieu, devant lesquelles on s'assemblait tous les soirs pour chanter ses litanies. L'exemple des enfants, qui furent les premiers à pratiquer cette dévotion, attira bientôt tout le monde, et cette pieuse coutume fut autorisée par les mandements des évêques de Vannes, de Saint-Malo, de Quimper et de Saint-Brieuc.

On doit mettre au nombre des plus salutaires inventions du zèle du P. Huby la grande multitude de petits livrets, de cahiers et de feuilles imprimées qu'il distribuait et qu'il envoyait de tous côtés, en suppléant ainsi par ses écrits à l'impossibilité où il était de se trouver dans tous lieux où il eût voulu être présent pour y procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Dans les missions, dans les retraites et dans les entretiens particuliers, il mettait ses premiers soins, à l'exemple du P. Rigoleu, son maître, à gagner les prêtres à Dieu, et à les instruire de leurs devoirs, qu'il renfermait dans cette maxime : qu'ils devaient incessamment parler à Dieu pour le peuple, ou parler de Dieu au peuple.

Après les ministres sacrés, les âmes qu'il servait avec le plus d'affection étaient les épouses de Jésus-Christ, que son amour a rendues captives dans les cloîtres. Il était persuadé qu'elles étaient la portion la plus chère du troupeau de Jésus-Christ, qu'on devait en prendre un soin tout particulier, et que leurs besoins spirituels étaient souvent plus grands qu'on ne pense. L'expérience lui avait appris combien d'âmes étaient en danger de se perdre, par la gêne de conscience où l'on est dans quelques maisons religieuses; c'est pourquoi il ne pouvait souffrir que les supérieures n'accordassent pas à leurs religieuses, dans ce qui regarde la confession et la direction, une liberté qui est d'une conséquence infinie.

Il donnait volontiers tout son temps et son application aux personnes séculières qui s'adressaient à lui pour être aidées dans les voies de la perfection chrétiennes, sans distinguer les conditions; souvent même, pour honorer la pauvreté de Jésus-Christ dans les pauvres, il leur faisait un meilleur accueil qu'aux personnes riches. La matière sur laquelle le P. Huby était le plus consulté, c'était

sur les diverses espèces d'oraison. Jamais on ne se séparait de lui qu'on ne fût pleinement éclairci de ses doutes, et rassuré quand on craignait mal à propos. Il savait parfaitement distinguer la fausse spiritualité de la vraie, et l'on n'avait pas sujet d'appréhender qu'il blessât celle-ci en voulant combattre l'autre, comme il arrive assez souvent à ceux qui condamnent les opérations de la grâce dans la vie mystique, faute de les entendre. Il n'aimait pas que, pour s'efforcer de méditer, on se guindât l'esprit avec contrainte ; il disait à ceux qu'il voyait agir de cette manière, que l'oraison demande plutôt l'application du cœur que celle de la tête.

Il témoignait une tendre compassion aux affligés; il était leur refuge, et, après avoir mêlé ses larmes avec les leurs, il leur donnait dans leurs peines des remèdes si efficaces et avec tant d'onction, qu'on s'en retournait d'auprès de lui solidement consolé. Quoiqu'il eût un cœur plein de tendresse pour le monde, rien ne le touchait plus sensiblement que l'état malheureux de ceux qu'il voyait en danger de se perdre par leur endurcissement dans le péché. Il n'y avait rien qu'il ne fît pour les gagner à Dieu, jusqu'à leur baiser les mains, à l'exemple de S. Jean, se jeter à leurs pieds, et les conjurer, les larmes aux yeux, d'avoir pitié de leurs âmes et de ne pas se damner.

Infatigable dans l'œuvre de Dieu, il parut toujours travailler au-dessus de ses forces, soit dans les missions pendant sept ans, soit dans les retraites pendant plus de trente. Il disait « qu'il ne faut qu'être affectionné à ce qu'on » fait pour faire plus qu'on eût osé se promettre; qu'il ne » faut pas avoir tant d'égard à sa faiblesse, et que le zèle » donne de la vigueur quand on a du courage. » On eût dit, en effet, que durant les retraites le travail le soutenait, au lieu de l'accabler.

De son temps on parla beaucoup du merveilleux pouvoir que ses prières avaient auprès de Dieu, et des effets sensibles que plusieurs personnes en avaient ressentis dans le corps et dans l'esprit, aussi bien que de la lumière merveilleuse et surnaturelle dont plus d'un témoin le trouva environné dans sa chambre; et tout cela n'est point difficile à croire, après le portrait que nous avons fait de lui. Dès son vivant, tous le regardaient comme un saint, non-seulement le peuple, les personnes simples et grossières, les soldats même, mais encore les personnes les plus distinguées et les plus éclairées, les ecclésiastiques, les religieux de tous les ordres, et tous les prélats de la province, entre lesquels on nous permettra de distinguer le saint évêque de Treguier, dont nous avons donné la Vie, qui eut une liaison particulière avec le P. Huby, et ne manquait point, chaque année, de faire une retraite sous sa conduite, avec tous ses domestiques, à la manière de celle de Vannes. Les personnes de qualité recevaient comme une faveur du Ciel les marques qu'il leur donnait de sa bienveillance, et comme des reliques les petits présents de piété qu'il leur faisait.

Il a eu tout entière la consolation des ouvriers évangéliques, qui est de mourir dans l'exercice de leur ministère. Il venait de faire son dernier ouvrage, intitulé : *Motifs d'aimer Dieu pour chaque jour;* et lorsqu'il y travaillait, on lui avait entendu dire : « Quand j'aurai achevé » ce livre, je dirai : *Nunc dimittis.* » Trois jours avant qu'il fût attaqué de la maladie dont il mourut, il envoya à mademoiselle de Kerderff, supérieure de la maison de retraite des femmes, un écrit qu'il avait promis de faire avant sa mort, pour le bon règlement de cette maison; et le jour même qu'il tomba malade, il donna ordre qu'on envoyât à Paris une copie qu'on lui avait demandée de tous les exercices qui se pratiquaient dans la maison

de retraite des hommes à Vannes. Le mardi au soir 17 mars 1693, il avait fait commencer la retraite de Pâques, et se disposait à y travailler à son ordinaire, lorsqu'il fut attaqué d'une fluxion de poitrine et d'une fièvre d'abord assez légère, mais accompagnée de redoublements, et d'une grande douleur de côté. La saignée le soulagea un peu; mais il tomba bientôt dans une si grande faiblesse, que le samedi au soir on perdit toute espérance de sa guérison. Il demanda le saint viatique, et on le lui apporta sur les sept heures. Il le reçut avec des sentiments d'amour de Dieu et de soumission à ses saintes volontés, qui tirèrent des larmes des yeux de toute l'assistance. Trois heures après, on lui administra l'extrême-onction, et il répondit à tout avec sa piété et sa présence d'esprit ordinaires. Il pria que l'on récitât les trois *Pater* et les trois *Ave* qu'il avait coutume de dire, à l'imitation du P. Urraca; et, comme on les récitait lentement, il dit : « Hâtez-vous, le temps presse ; je vais à » grands pas à la mort. » Il ne parut privé de sentiment que durant la dernière demi-heure de sa vie, et il expira doucement le 22 mars 1693, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Son corps fut exposé pendant deux jours à la vénération du peuple. Chacun y faisait toucher des chapelets, des médailles et des linges; on déchirait ses habits, on coupait ses cheveux. Les dames de la maison de retraite des femmes employèrent la médiation de l'évêque de Vannes pour avoir le cœur du P. Huby, qu'on ne put leur refuser. On rapporte plusieurs apparitions dans lesquelles il s'est fait voir comme allant jouir de la gloire éternelle, et plusieurs guérisons miraculeuses obtenues par son intercession depuis sa mort. Il eut la consolation, pendant sa vie, de voir fleurir la piété dans sa famille, ainsi qu'on a pu le remarquer, parce que nous avons dit de ses deux sœurs carmélites à Nazareth, et des dames de Ker-

louet et de Kermagaro. Son corps, inhumé dans le caveau de l'église du collége de Vannes, y est encore conservé.

Le P. Huby a laissé quelques opuscules de piété, qui ont été plusieurs fois réimprimés. Les principaux sont :

1° *Une Retraite ;*
2° *Pratique de l'amour de Dieu et de Notre Seigneur Jésus-Christ ;*
3° *Règles et Maximes spirituelles.*

Tous les ouvrage du P. Huby furent recueillis par l'abbé Baudrand et publiés en un volume in-12 ; Paris, 1767. L'éditeur s'est permis un grand nombre de changements au texte du P. Huby.

---

* Mlle ANNE TOUSSAINT DE VOLVIRE DU BOIS DE LA ROCHE.

Tiré de l'Abrégé de sa Vie, imprimé à Vannes. Un petit volume in-18, sans date.

L'AN 1694.

La paroisse de Néant, autrefois du diocèse de Saint-Malo, et appartenant aujourd'hui à celui de Vannes, renferme dans son territoire l'ancien château du Bois de La Roche. C'est dans ce château que naquit, le 2 novembre 1653, Anne Toussaint de Volvire. Elle était fille de Charles de Volvire, seigneur du Bois de La Roche, et d'Anne de Cadillac, tous deux d'une noblesse très-ancienne, mais plus distingués encore par leur probité que par leur nais-

sance. Elle fut l'objet de leurs soins les plus assidus pendant son enfance et reçut d'eux plus tard une très-bonne éducation. Parvenue à l'âge de dix-sept ans, mademoiselle du Bois de La Roche était remarquable par ses agréments extérieurs, son esprit et son enjouement. Un jeune gentilhomme, frappé de ses belles qualités, la demanda dès lors en mariage. M. et madame de Volvire, qui voyaient avec plaisir ce projet d'union, firent tous leurs efforts pour la déterminer à donner sa parole à ce seigneur; mais n'ayant aucune inclination pour lui, elle s'y refusa constamment. Ils connaissaient le goût de leur fille pour la chasse, ils arrangèrent en conséquence une partie de chasse à cheval, espérant que, pendant ce divertissement qu'elle aimait, elle concevrait de l'affection pour celui qui la recherchait en mariage.

Le jour fixé pour cette partie de plaisir étant arrivé, tous les chasseurs se trouvèrent à l'heure marquée à l'entrée d'un bois nommé le Parc, situé près du château. Les piqueurs sonnent du cor presque aux oreilles du cheval de mademoiselle du Bois de La Roche; cet animal effrayé prend le mors aux dents, s'emporte et court si vite, qu'elle ne peut en descendre. Il la dérobe dans le bois aux yeux des autres chasseurs, se jette dans un précipice d'environ soixante pieds de profondeur et s'y enfonce. Inquiets d'avoir perdu de vue mademoiselle du Bois de La Roche, les chasseurs courent çà et là; après bien des recherches, ils la trouvent suspendue au-dessus du précipice où son cheval venait de se perdre. A l'instant même où il s'y jetait, elle s'était accrochée par un bras aux branches d'un jeune arbre très-élevé, et était demeurée ainsi suspendue. Tous craignirent pour sa vie; on réussit cependant à la tirer du péril où elle se trouvait; mais la crainte l'avait tellement saisie, à la vue du danger qui la menaçait, que, pendant plusieurs heures, elle resta toute tremblante et tout effrayée du souvenir de ce danger. A

peine fut-elle remise de sa frayeur, que le jeune seigneur qui la recherchait lui demanda de nouveau son consentement. Il n'en eut pas cette fois encore une réponse plus favorable que les précédentes. « Les réflexions que » j'ai faites, lui dit-elle, lorsque j'étais suspendue à l'ar- » bre au-dessus du précipice que vous venez de voir, m'ont » absolument dégoûtée du mariage ; je vous prie donc de » ne plus penser à moi. »

En effet, mademoiselle du Bois de La Roche s'était, pendant le péril, livrée aux réflexions les plus sérieuses sur l'incertitude de la durée de la vie et le danger qu'elle courait de périr, si elle n'était promptement secourue. Elle avait surtout été frappée de la pensée qui lui représentait l'état d'un homme à l'instant où il vient de mourir, du dépouillement dans lequel il se trouve, de la privation qu'il éprouve de ses biens, de ses honneurs et de ses plaisirs. « Il devient un objet d'horreur, se disait-elle à elle- » même, il périt pour tout le monde et tout le monde périt » pour lui ; il n'est plus qu'un peu de cette même terre que » chacun foule aux pieds. Tel est, ajoutait-elle, le sort de » ceux qui ne pensent point à Dieu, tandis que ceux qui » ne vivent que pour Dieu ne sont jamais plus vivants que » lorsqu'ils paraissent cesser de vivre ; ils ne périssent à » nos yeux que pour se retrouver en Dieu. » C'est ainsi que la Providence, par des réflexions salutaires qu'elle inspirait à mademoiselle du Bois de La Roche, la préparait à une vie sainte, en même temps qu'elle employait les moyens qu'on avait pris pour attacher cette jeune personne au monde, à l'en séparer pour jamais.

Cependant le jeune seigneur continuait toujours ses assiduités avec d'autant plus d'assurance qu'il était secondé par M. et madame de Volvire, qui pressaient leur fille de prendre une détermination conforme à leurs intentions. Ils espéraient que le temps détruirait l'impression profonde que la vue d'une mort prochaine avait

faite sur elle, et finirait par effacer les réflexions graves qui s'étaient alors présentées à son esprit. Son extrême jeunesse les confirmait dans cet espoir. Aussi, dans le désir qu'ils avaient de lui voir faire un mariage avantageux, engagèrent-ils le gentilhomme à passer quelque temps au château du Bois de La Roche ; mais ni le temps, ni la considération des intérêts temporels ne purent rien sur cette âme que Dieu appelait exclusivement à son service. Elle sut résister aux sollicitations les plus pressantes et concilier la fermeté avec la tendresse qu'elle avait pour ses parents. Dès ce moment la grâce s'en rendit maîtresse, et l'éleva bientôt à la perfection.

Jusqu'à l'époque de cette partie de chasse, dans laquelle mademoiselle du Bois de La Roche fut en danger de périr, elle avait vécu comme les autres jeunes personnes du monde ; elle aimait la parure et les divertissements de son âge ; son goût pour la chasse allait jusqu'à la passion. Ses habits étaient de prix et n'avaient pas toujours une forme qui s'accordât avec les règles d'une sévère modestie ; mais si elle sacrifia en ce point à une mode blâmable, on peut dire au moins qu'elle était sans reproche et que jamais, en aucune manière, elle ne s'écarta du sentier de l'honneur. Au reste, lorsqu'elle eut pris la résolution de se donner à Dieu sans partage, un des premiers sacrifices qu'elle lui offrit fut celui des parures. Sa femme de chambre, qui bientôt s'en aperçut, lui demanda pourquoi elle ne portait plus de beaux habits et n'en changeait plus deux fois par jour; elle lui fit cette réponse : « Cela » me coûte bien cher aujourd'hui. » Voulant lui donner à entendre qu'elle expiait alors l'amour qu'elle avait eu pour le luxe et pour la toilette. En effet, mademoiselle du Bois de La Roche eut la générosité et le courage de commencer dès l'âge de dix-sept ans à mener une vie pénitente qu'elle continua jusqu'à sa mort. Elle s'habilla comme les sœurs de la retraite, portait un habit noir et

des coiffes carrées. Il y a tout lieu de croire qu'elle choisit ce costume simple et pauvre, afin de réparer par ce moyen les fautes qu'elle avait commises en portant, dans sa première jeunesse, des vêtements trop riches et peu modestes.

Cependant M. de Volvire ne dissimulait pas le mécontentement que lui causait le refus que faisait sa fille de donner sa main au gentilhomme qui l'avait demandée en mariage. Il était affligé de la voir dégoûtée de tout ce que le monde recherche avec ardeur. Il crut qu'elle avait communiqué ses réflexions à un confesseur qui la confirmait dans ses sentiments, et il fit tous ses efforts pour le connaître. Mademoiselle Du Bois de La Roche, qui savait quelle était à cet égard la disposition d'esprit de son père, et craignant qu'il ne persécutât son confesseur, avait choisi, pour communier, la chapelle de Kernéant. Le choix ne pouvait être meilleur : cette chapelle, un peu éloignée du village du même nom, était située à la sortie du bois du Parc, et elle pouvait s'y rendre sans être vue de personne. Ces précautions, quoique très-sages, devinrent inutiles : M. de Volvire l'observa et la fit observer avec tant de soin, qu'il découvrit le rendez-vous. Soupçonnant un jour que mademoiselle Du Bois de La Roche et son confesseur étaient à la chapelle de Kernéant, il s'y transporta avec deux de ses domestiques auxquels il avait ordonné de l'accompagner ; ils arrivèrent au moment où le prêtre célébrait la messe. A peine y furent-ils entrés, que ce prêtre et mademoiselle Du Bois de La Roche devinrent tout tremblants ; elle communia néanmoins. M. de Volvire sortit de la chapelle et resta à la porte à attendre le prêtre et sa fille. Leur action de grâces fut très-longue, car ils n'osaient mettre le pied dehors. Il est aisé de comprendre quels étaient, dans cette circonstance délicate, les sentiments de la servante de Dieu : connaissant combien son père était opposé au

genre de vie qu'elle avait embrassé, elle craignait pour la vie de son confesseur, et s'intéressa sans doute en sa faveur auprès de Dieu. Il fallut enfin se résoudre à sortir; mais quelle agréable surprise n'eut-elle pas, lorsqu'elle entendit M. de Volvire faire au prêtre des remercîments pour tous les services qu'il rendait à sa fille, lui dire qu'il était touché de la peine qu'il prenait de venir de Guilliers[1] pour l'obliger, et ajouter à ces remercîments une invitation polie: « Je vous prie, dit-il à l'ecclésiastique, de » venir faire vos fonctions saintes à la chapelle de mon » château, et de dîner avec nous toutes les fois que vous y » viendrez. »

D'où put venir un changement si prompt et si complet dans les sentiments de M. de Volvire? Il était mécontent du genre de vie que sa fille avait embrassé; il est à croire même qu'il ne s'était rendu à la chapelle de Kernéant avec des armes à feu, que pour maltraiter le prêtre, ou, tout au moins, pour le blâmer fortement. Ne pourrait-on pas attribuer ce changement subit aux prières de sa fille? Quoi qu'il en soit, il paraît que M. de Volvire, qui avait désiré si vivement l'engager dans le monde, laissa dès ce moment à la Providence le soin de disposer d'elle; que, la voyant portée à une vie retirée et pénitente, il crut que Dieu l'appelait à se sanctifier de cette manière: aussi cessa-t-il de s'y opposer. Désormais libre de suivre son attrait pour la piété, mademoiselle Du Bois de La Roche ne vécut plus que pour servir Dieu et se rendre utile au prochain par de bonnes œuvres. Entièrement séparée du monde, elle ne lui donnait que les seuls instants que la bienséance ne lui permettait pas de refuser, elle ne mangeait avec ses parents que lorsqu'ils étaient seuls à table. Toute son occupation était la prière avec le soin des pauvres et des infirmes. Elle se choisit une chambre près de

[1] Paroisse voisine de celle de Néant.

la chapelle du château; cette chambre n'en était séparée que par un mur dans lequel il y avait une ouverture qui pouvait lui servir, si elle voulait entendre la messe de sa chambre. C'était là qu'elle épanchait son cœur devant le Seigneur, qu'elle l'adorait comme son créateur et son souverain maître, qu'elle méditait ses perfections infinies, qu'elle lui témoignait son amour et sa reconnaissance comme à son bienfaiteur, et qu'elle gémissait de n'avoir pas aimé plus tôt sa bonté suprême.

Nous avons dit que mademoiselle Du Bois de La Roche partageait son temps entre les exercices de la piété chrétienne et les œuvres de miséricorde. Plus on aime Dieu, plus on est disposé à faire du bien au prochain. Le soin des pauvres avait pour elle un grand attrait, et elle s'y livrait avec ardeur. Il serait impossible d'énumérer toutes ses charités; elles furent en quelque sorte infinies. Elle nourrissait les pauvres de la paroisse de Néant. Ceux des paroisses voisines, instruits de l'affection de cette vertueuse demoiselle pour les indigents, venaient aussi réclamer son assistance. Elle ne se contentait pas de leur donner quelques secours, elle leur distribuait tout son revenu et tout ce que son industrie pouvait lui procurer. Une domestique l'avertit un jour qu'un pauvre venait de changer son habit pour ne pas être reconnu, et que par cette fraude il allait recevoir dans la même journée deux aumônes; elle donna néanmoins une seconde fois à ce pauvre, et répondit à sa domestique que la peine qu'il avait eue à changer ses haillons méritait une nouvelle aumône. Trait qui montre combien la véritable charité est ingénieuse à excuser le prochain. M. de Volvire, témoin des aumônes de sa fille, voulut y avoir part lui-même; il lui dit un jour: « Prenez chez moi, ma fille, ce » qui est nécessaire pour le soulagement des malheureux, » je veux avoir part à vos bonnes œuvres. »

Elle ne se contentait pas d'assister les pauvres qui ré-

clamaient ses secours; sa charité s'étendait encore sur plusieurs familles honnêtes, qui se trouvaient dans la détresse et qui n'osaient faire connaître leur misère. Afin de leur épargner de la confusion, elle se chargeait seule de cette bonne œuvre, ou n'admettait dans sa confidence que sa femme de chambre, dont elle connaissait la vertu. Le Père céleste, qui en était le seul témoin, le lui rendait en secret. Aussi la voyait-on faire chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu : Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en munificence, la récompensant ainsi de sa générosité envers les pauvres, et du grand désir qu'elle avait de lui plaire. Animée de l'esprit de foi, elle ne se contentait pas d'apaiser les besoins présents des malheureux, sa charité s'étendait aussi à leurs autres nécessités, elle leur donnait des vêtements et elle avait gagé un tailleur, nommé Joseph Chaussée, qui travaillait constamment à leur faire des habits. Etaient-ils infirmes, ils trouvaient dans ses soins un soulagement à leurs maux. A sa sortie de la maison de retraite de Rennes, qu'elle avait habitée pendant quelque temps, elle avait fait un petit séjour à l'hôpital de la même ville et y avait appris à soigner les malades. Elle donnait des bouillons et fournissait le linge qui était nécessaire pour les changer. Une maladie très-dangereuse s'étant manifestée dans la paroisse de Néant, plusieurs malades furent abandonnés, parce que les personnes saines n'osaient les visiter; mademoiselle Du Bois de La Roche en est informée, elle vole à leur secours; elle en prend un soin particulier, les change elle-même de linge et leur rend les services les plus humbles. Son dévouement était d'autant plus généreux, qu'elle avait à craindre le mécontentement de ses parents, qui l'eussent vue avec peine s'exposer ainsi à la mort; mais pour ne pas leur causer d'inquiétudes, elle leur cachait ses œuvres de charité et ne visitait que la nuit la plupart de ces malheureux.

L'ancien hôpital de la ville de Ploermel était situé au bas de la rue qui en porte encore le nom. L'air que les malades y respiraient était très-mauvais; il retardait les guérisons et souvent augmentait le mal. Mademoiselle Du Bois de La Roche, touchée de ces graves inconvénients, mit tout en œuvre pour en faire bâtir un autre dans un meilleur air, et elle eut la satisfaction de voir ses desseins accomplis. Pleine de zèle pour cette bonne œuvre, elle donna la majeure partie du terrain de l'enclos et contribua autant qu'elle le put aux dépenses qu'on fit pour la construction de la maison. A peine l'hôpital fut-il bâti et meublé, qu'elle y consacra une grande partie de son temps au soin des pauvres et des malades. Une telle charité, surtout de la part d'une personne de son rang, devait, ce semble, exciter la plus vive reconnaissance; cependant on ne tarda pas à payer d'ingratitude tant de bienfaits, en lui suscitant de mauvaises difficultés. Elle crut devoir interrompre pour un temps les généreux services dans cet établissement; mais les pauvres qui étaient témoins de son humilité et qui recevaient tant de marques de son affection, lui rendirent justice, en lui donnant le nom de mère; titre bien propre à la dédommager des contradictions qu'elle eut d'ailleurs à souffrir.

Tandis que mademoiselle Du Bois de La Roche s'occupait avec tant d'ardeur à servir Dieu et ses membres souffrants, il se présenta pour elle une occasion de faire le voyage de Paris. Deux de ses neveux devaient être placés au collége de Louis-le-Grand, et ses parents voulurent qu'elle les y conduisît et les présentât. Elle y sentait une grande répugnance; mais elle se rendit néanmoins au vœu de sa famille, à la condition qu'elle conserverait son habit de sœur de la retraite qu'on voulait l'obliger à quitter. Pendant le court séjour qu'elle fit dans la capitale de la France, on parla d'elle à Louis XIV.

Ce grand roi, qui montrait tant d'estime pour la vertu et qui honorait ceux qui la pratiquaient, désira converser avec la demoiselle bretonne. Mademoiselle Du Bois de La Roche l'entretint d'une manière agréable. Charmé de son esprit et de sa vertu, le monarque lui donna une somme d'argent pour l'aider à continuer ses bonnes œuvres. Ce trait, qui fait également honneur à Louis XIV et à celle qui en fut l'objet, prouve que la piété bien entendue s'allie facilement avec un caractère aimable, et que, loin de lui nuire, elle lui prête de nouveaux charmes.

Après avoir rapporté les œuvres extérieures de mademoiselle Du Bois de La Roche, nous croyons devoir faire connaître les vertus qui l'accompagnaient dans toute sa conduite. Celle à laquelle s'attacha de préférence cette fidèle servante de Dieu fut la mortification; elle la pratiqua courageusement, et s'en servit également pour triompher de ses sens et vaincre ses passions. Elle n'avait pas naturellement d'affection pour les enfants; pour venir à bout de sa répugnance sur ce point, elle prit chez elle une petite fille malpropre et dégoûtante ; elle l'habillait elle-même et lui rendait tous les services dont les enfants ont besoin. Elle fit plus : afin de ne laisser échapper aucune occasion de se mortifier, elle défendit à sa domestique de prendre soin de cet enfant. Prudente dans tous ses discours, elle parlait peu, et lorsqu'elle disait quelque chose, c'était avec une discrétion qui prouvait combien elle s'était étudiée à ne pas pécher en parlant. Maîtresse de ces mouvements naturels, qui surprennent quelquefois et causent de l'émotion, elle savait supporter sans se plaindre les injustices et les injures. Son amour pour les pauvres lui faisait trouver une sorte de satisfaction à souffrir les mauvaises odeurs qu'elle sentait dans les hôpitaux et chez les indigents malades ou infirmes. Cette vertueuse demoiselle, si compatissante pour les autres, se traitait elle-même avec une grande sévérité ; elle donnait

ordinairement aux pauvres ce qu'on lui servait pour son déjeuner. Lorsque les jours de fête et les dimanches elle ne revenait pas dîner au château, elle se contentait d'un morceau de pain avec un peu de beurre ou de viande qu'elle mangeait dans une pauvre maison du bourg de Néant ou au coin d'un buisson. Dînait-elle dans sa chambre, elle se privait des meilleurs mets et les donnait au tailleur qui travaillait pour ses pauvres. Enfin, elle n'avait pour lit que de la paille ; malgré son soin à cacher cette mortification, on l'apprit un jour qu'elle se trouva assez mal pour ne pouvoir se lever comme à l'ordinaire.

Mademoiselle Du Bois de La Roche, ayant accompli tous les desseins de Dieu sur son âme, semblait désormais mûre pour le ciel ; aussi le Seigneur voulut-il se hâter de récompenser sa fidèle servante, en l'appelant à une meilleure vie. Elle tomba malade et fut bientôt tellement en danger, qu'on crut devoir lui administrer le saint viatique. On exprimerait difficilement la ferveur dont elle fut embrasée pendant cette sainte action ; elle reçut son Sauveur comme si elle l'eût vu des yeux du corps. Ses sentiments de piété éclatèrent également lorsqu'on lui donna l'extrême-onction. Le mal put bien accabler son corps, mais il n'éteignit point son affection pour les pauvres ; elle n'avait en quelque sorte vécu que pour eux, elle voulut encore leur donner à ses derniers moments une nouvelle preuve de sa sollicitude pour leurs besoins. Par son testament du 10 février 1694, elle légua cinquante livres de rente à l'hôpital de Saint-Brieuc et deux cents livres de rente à celui de Ploërmel. Elle survécut peu à cet acte de charité ; elle rendit son âme à son Créateur le 22 février 1694, n'étant âgée que de quarante ans, et laissant après elle une réputation de sainteté qui s'est conservée jusqu'à nos jours.

La douleur que causa dans le pays la mort de mademoiselle Du Bois de La Roche fut universelle. Les pau-

vres surtout ne pouvaient se consoler d'avoir perdu celle qu'ils appelaient leur bienfaitrice et leur mère. Ils accompagnèrent son convoi de leurs gémissements et voulurent porter eux-mêmes son corps à l'église de Néant sa paroisse, où elle fut inhumée auprès de ses ancêtres. On a depuis placé un dais sur son tombeau, et plusieurs personnes attribuent à son intercession diverses grâces qu'elles ont obtenues. On ne rend aucun culte public à cette vertueuse fille; mais on ne la désigne néanmoins dans cette partie de la Bretagne que sous le nom de Ste Anne, qui est celui de son baptême, et sous le nom de la Sainte de Néant. C'est ainsi qu'est honorée une jeune personne qui quitta courageusement le monde à la fleur de son âge, pour s'attacher uniquement à Dieu; le siècle n'aurait eu que des avantages temporels à lui offrir, elle les méprisa généreusement, et le Seigneur a voulu qu'elle reçût des honneurs plus vrais et bien plus durables que ceux qui enivrent les mondains.

---

* LE P. FRANÇOIS ALLAIN,

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

*Tiré de l'*Année Dominicaine, *tome deuxième d'octobre, supplément de janvier, par le P. Jacques Lafon. Un volume in-4; Amiens,* 1716.

L'AN 1697.

Ce vénérable religieux naquit à la Guerche le 19 avril 1615. Son père, procureur à Rennes, comptait parmi ses alliés plusieurs conseillers du parlement de Bretagne. Le jeune François fut élevé avec beaucoup de soin, dans la capitale de cette province, et la grâce le prévenant

de ses bénédictions, il se fit, dès son bas âge, remarquer par sa douceur, sa modestie, sa candeur et sa simplicité. Sa tendre compassion pour les pauvres se manifesta dès lors; il les soulageait de toutes les manières qui étaient en son pouvoir, et quand les ressources lui manquaient, il ne craignait pas d'aller pour eux solliciter des aumônes auprès des personnes charitables. Une vertu si pure n'était pas faite pour le monde. François comprit de bonne heure que Dieu l'appelait à son service. La lecture assidue qu'il faisait de la Vie des saints lui ayant appris qu'un d'eux s'était sanctifié à Rome, il résolut d'y aller lui-même, afin d'y travailler à la grande affaire de son salut. Accompagné d'un de ses condisciples, qui partageait ses sentiments et ses désirs, il quitte la maison paternelle, abandonne ses classes et se met en route pour exécuter son projet. La course des deux jeunes pèlerins ne fut pas longue, on les arrêta à la Guerche, et ils furent obligés de revenir à Rennes.

François trouva dans la ville qu'il habitait les moyens de sanctification qu'il allait demander à une terre étrangère. Edifié de la conduite régulière des Dominicains de Rennes, il sollicita et obtint son admission dans cette communauté. Les religieux s'aperçurent bientôt du mérite de leur postulant, aussi lui donna-t-on l'habit, quoiqu'il n'eût que seize ans et quelques mois, et il commença son noviciat. Ce temps d'épreuves le fit encore mieux connaître ; il le passa dans la pratique de toutes les vertus religieuses, et surtout de l'humilité, de l'obéissance, du silence et de la modestie. La ferveur animait toutes ses actions. Ce fut dans ces dispositions saintes qu'il consomma son sacrifice, en se consacrant à Dieu par les vœux de religion qu'il prononça le 8 décembre 1632.

Le P. Allain avait été fervent novice, il se montra après sa profession un religieux parfait. Il n'avait rien tant à cœur que de remplir dans toute leur étendue les diverses

obligations que lui imposait le saint état qu'il avait embrassé. Sa fidélité aux observances les plus légères, son assiduité au chœur de jour et de nuit, son amour pour la retraite et le silence, son exactitude rigoureuse à observer les jeûnes et les abstinences prescrites par la règle, l'ardeur de sa charité pour le prochain, en firent un digne fils de S. Dominique. Les tièdes ne souffrent pas toujours avec patience que l'on soit plus régulier qu'eux ; le serviteur de Dieu put, par sa propre expérience, se convaincre lui-même de cette triste vérité : il eut quelquefois à supporter des railleries et jusqu'à des insultes; mais, s'élevant au-dessus de ces attaques, il ne quitta point la voie de la perfection dans laquelle il était entré. Cette fermeté dans le bien était cependant loin de dégénérer chez lui en obstination. Ses supérieurs le trouvèrent toujours et entièrement soumis à leurs volontés ; même dans sa vieillesse, il vivait à leur égard dans une dépendance absolue, ne refusant rien de ce qu'ils lui ordonnaient et n'entreprenant rien aussi sans leur consentement.

La pauvreté, si redoutée des partisans du monde, est le trésor d'un bon religieux ; elle fut toujours celui du P. Allain ; et il pratiquait cette vertu dans toute sa perfection. La réputation de sainteté dont il jouissait lui acquit l'affection, l'estime et la confiance de plusieurs personnes d'un rang élevé de la ville de Rennes. Elles lui offrirent souvent des objets dont il avait besoin, mais rien ne put le déterminer à les accepter. Ses habits étaient vieux et rapiécés ; même dans la saison la plus rigoureuse, il n'avait qu'une seule tunique. Sa chambre était dépourvue de toute commodité, son lit d'une pauvreté extrême ; en un mot, il n'avait pour son usage que tout ce qui se trouvait de plus vil et de plus rebutant dans la maison. Cependant il aurait pu se procurer aisément ce qui lui manquait ; mais, détaché de tout, il ne voulait rien posséder que Dieu et ne recevait que pour les pauvres.

Non content de leur distribuer fidèlement toutes les aumônes qu'on lui confiait, il se privait d'une partie de sa nourriture, afin de subvenir à plus de nécessités. Sa charité était immense. Tantôt il s'occupait à retirer de la misère de pauvres filles qui étaient en danger de se perdre, tantôt il visitait les hôpitaux et les prisons, laissant partout des marques de son ardeur à soulager les maux du prochain. Les habitants de Rennes, qui connaissaient et admiraient le zèle et l'esprit compatissant du P. Allain, s'efforçaient aussi de le seconder dans ses bonnes œuvres. On lui remettait de fortes sommes d'argent; il les distribuait avec tant de sagesse et de discrétion, qu'elles servaient à pourvoir aux besoins des indigents sans les entretenir dans la fainéantise. Ces aumônes si judicieusement distribuées produisirent les plus heureux effets, et méritèrent au serviteur de Dieu le titre glorieux de père des pauvres, de protecteur des veuves et des orphelins, et de refuge des affligés que lui donna la voix publique.

Quelque empressement que montrât le P. Allain à soulager ces misères corporelles, il avait encore plus d'ardeur pour guérir les maux spirituels causés par le péché. La perte de tant de malheureux qui, fermant les oreilles aux inspirations divines et aux mouvements de l'Esprit saint, couraient à l'aveugle dans les voies de l'iniquité, lui causait la peine la plus sensible. Jour et nuit il priait pour leur conversion, et afin de les retirer du chemin de la perdition, il employait tous les moyens qu'une ardente charité pouvait lui suggérer. La dévotion à la sainte Vierge lui parut propre à obtenir la conversion des pécheurs, et le Rosaire fut la pratique qu'il employa pour réussir dans son pieux dessein. Pendant l'espace de cinquante ans, ce fervent religieux s'astreignit à en expliquer chaque jour les mystères aux fidèles, dans l'église de son couvent, et il le faisait avec tant d'onction, qu'il touchait les cœurs les

plus endurcis. Dieu se plut à répandre sur les paroles de son serviteur les bénédictions les plus abondantes, et des conversions admirables furent le fruit de ses instructions. Son zèle et son succès lui attirèrent la confiance générale; on le recherchait avec empressement, et ceux surtout qui étaient atteints de quelque maladie avaient recours à lui et réclamaient les effets de sa charité. Il se montrait complaisant à l'égard de tous; mais cependant, si l'occasion l'obligeait à avoir quelque préférence, elle était toujours en faveur des pauvres. Des personnes d'un rang distingué en furent choquées et s'en plaignirent; le P. Allain leur répondit : « Les riches trouveront toujours des » confesseurs qui leur rendront visite; mais les pauvres » n'ont pas souvent la même consolation; ainsi il est juste » que je tâche de les secourir les premiers dans leurs » besoins. »

Quelque occupé que fût le serviteur de Dieu des œuvres de charité extérieures, elles ne nuisaient pas à sa piété et à son recueillement. Il était assidu à l'oraison, pratiquait la mortification avec courage, observait avec fidélité la règle, malgré son âge avancé, et veillait avec tant de soin sur lui-même, que tout dans sa conduite pouvait servir d'exemple. Dieu permit qu'il fût affligé de grandes tentations qui exercèrent sa patience et mirent sa vertu à l'épreuve ; mais la tendre dévotion qu'il avait envers la sainte Vierge le rendit victorieux des attaques de l'ennemi du salut.

Le vénérable Père était parvenu à l'âge de quatre-vingt-deux ans, lorsqu'il fut atteint de sa dernière maladie. Les médecins voyant qu'il n'y avait rien à espérer, on lui administra les sacrements, qu'il reçut avec la foi la plus vive et l'ardeur d'un séraphin. Peu de temps après il tomba dans une sorte d'extase. Lorsqu'il fut revenu, un religieux lui ayant demandé à quoi il pensait : « Ah! mon » fils, lui répondit-il, qu'il est bon de servir Dieu ! » Il

ne tarda pas à aller goûter ce bonheur dans sa plénitude, car, après avoir produit des actes de foi, d'espérance et d'amour, dernières preuves de ses sentiments pour le divin maître qu'il avait si fidèlement servi, il expira saintement, à une heure après midi, le 13 janvier 1697[1].

La nouvelle de sa mort s'étant répandue dans la ville de Rennes, l'église des Dominicains se trouva bientôt remplie d'habitants, qui voulaient vénérer ses précieux restes. Tous ses habits furent déchirés jusqu'à deux fois, malgré les gardes qu'on avait placés auprès du corps, afin d'empêcher le désordre. On se vit obligé de le déposer dans la sacristie, parce que le peuple avait escaladé les murailles du couvent et faisait craindre qu'il ne se portât à des excès. La réputation de sainteté dont le P. Allain avait joui pendant sa vie ne s'éteignit pas après

[1] Dix-sept ans plus tard, il mourut dans le même couvent un autre religieux, qui se rendit recommandable par la perfection de ses vertus ; il se nommait le P. Hyacinthe Chereil. Son amour pour le silence, sa grande modestie et sa régularité exemplaire l'avaient rendu vénérable aux habitants de la ville de Rennes. Homme d'oraison, il trouvait toute sa consolation à s'entretenir avec Dieu. Son humilité était profonde : elle le portait à rechercher les mépris et les humiliations. Il aurait voulu être entièrement caché au monde ; mais il fut néanmoins obligé de remplir plusieurs fois la charge de prieur, et il s'en acquitta avec une sagesse, un zèle et une prudence qui lui méritèrent la vénération de la communauté. Le salut des âmes était l'objet constant de sa sollicitude ; il prêchait, entendait les confessions, et opéra de grands biens dans le saint ministère par l'onction de ses paroles. Dieu éprouva la vertu de ce bon religieux par diverses infirmités ; mais il les supporta sans se plaindre, et montra même une patience héroïque dans les diverses peines qu'il eut à souffrir, pendant cinquante-sept ans qu'il vécut dans l'état religieux. Il termina sa vertueuse carrière à l'âge de soixante-douze ans, le 31 janvier 1714. Dès qu'on eut appris son décès, le peuple se porta en foule au couvent de Bonne-Nouvelle, afin de vénérer le corps de ce serviteur de Dieu, et d'avoir quelques morceaux de ses habits, qui furent tous déchirés. On assure que plusieurs personnes, qui l'ont invoqué, ont obtenu par son intercession les grâces qu'elles sollicitaient.

sa mort; des fidèles réclamèrent avec confiance son intercession auprès de Dieu, et l'on assure que leurs prières furent exaucées.

---

* LE P. ANGE LE PROUST,

PRIEUR DES AUGUSTINS DE LAMBALLE ET INSTITUTEUR DES HOSPITALIÈRES DE SAINT-THOMAS DE VILLENEUVE.

*Tiré de sa Vie, écrite par le P. Nivard, son petit-neveu, et conservée manuscrite chez les Dames de Saint-Thomas de Villeneuve, à Paris. Voyez l'*Histoire des Ordres monastiques, *par le P. Helyot, tome* 3; *une lettre sur la mort du P. Ange Le Proust, à la fin des constitutions des Hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve, et l'acte de décès de ce Père, conservé aux archives de la ville de Paris.*

L'AN 1697.

Quoique le P. Le Proust n'appartienne pas à la Bretagne par sa naissance, elle a cependant le droit de le compter au nombre des pieux personnages qui, par leurs vertus, l'ont illustrée; puisqu'il a passé dans cette province une partie de sa vie et qu'il y a fondé une congrégation respectable, qui se soutient avec éclat et conserve soigneusement l'esprit de son vertueux instituteur.

Le saint religieux dont nous allons retracer les actions naquit à Poitiers le 4 décembre 1624 et fut nommé Pierre au baptême. Il appartenait à une famille honnête; mais ses parents se distinguaient surtout par leur droiture et leur piété. M. Le Proust, procureur au présidial de la ville qu'il habitait, eut soin de donner à son fils une édu-

cation chrétienne, et cet enfant de bénédiction profita si bien des sages leçons qu'il recevait, que ses maîtres le proposaient à ses condisciples, non-seulement comme un modèle de diligence et d'exactitude à ses devoirs, mais aussi comme un exemple de piété et de modestie. Il méritait ces éloges par son attention continuelle à éviter le péché, à fuir les mauvaises compagnies et à s'éloigner des occasions dangereuses qui pouvaient lui faire perdre l'innocence.

Ce ne furent pas les seules précautions que prit le jeune Le Proust pour conserver la pureté du cœur; il y joignit l'assistance journalière au saint sacrifice de la messe et une tendre dévotion à la sainte Vierge. Ses études étant terminées, il résolut, pour se mettre à l'abri de la corruption du monde, d'embrasser l'état religieux et d'entrer dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin. Il se présenta au prieur du couvent de Poitiers, qui, l'ayant examiné, reconnut la solidité de sa vocation: mais exigea néanmoins, à cause de sa grande jeunesse, qu'il l'éprouvât encore quelque temps dans le siècle. Soumis à cette sage disposition, le fervent jeune homme employa les moments qui précédèrent son entrée en religion à implorer les lumières de l'Esprit saint; il redoubla ses prières, et fréquenta avec une nouvelle ardeur les sacrements de pénitence et d'eucharistie qu'il avait dès avant cette époque coutume de recevoir souvent; il assistait avec assiduité aux offices que célébraient les religieux Augustins et se faisait un devoir d'y chanter avec eux les louanges de Dieu. Enfin, après avoir passé ainsi dix mois à étudier la volonté divine, il fut admis à commencer son noviciat à l'âge de dix-sept ans et quelques mois; il reçut alors de ses supérieurs le nom de frère Ange, qu'il porta toujours depuis et qu'il honora constamment par la pureté de ses mœurs.

La ferveur avec laquelle le jeune novice employa son

temps de probation justifia pleinement l'idée avantageuse que les religieux avaient conçue de lui. L'oraison et la prière publique étaient ses occupations favorites; toujours le premier rendu au chœur, il était le dernier à le quitter. Son usage était de passer au pied de l'autel, devant le Saint-Sacrement, tous les instants que ses devoirs lui laissaient libres; là, en présence de son Dieu, il épanchait son cœur et lui demandait les grâces dont il avait besoin. Ce fut dans ces pieux exercices que s'écoulèrent les deux années de son noviciat. Après une telle préparation, il pouvait dignement consommer son sacrifice; il le fit par la profession des vœux solennels qu'il prononça le 25 mars 1642. Aussitôt après cette cérémonie, ses supérieurs, qui connaissaient ses talents, l'envoyèrent étudier la philosophie; il le fit avec tant de succès, que ses condisciples le regardèrent bientôt comme un homme d'une rare capacité; aussi le traitaient-ils avec des égards particuliers. Il réussit également dans l'étude de la théologie; mais, en travaillant à acquérir de nouvelles connaissances, il ne laissa point sa piété s'affaiblir; c'était par la prière qu'il commençait et terminait l'étude; même pendant l'étude il réclamait encore le secours d'en haut, tant son humilité lui faisait sentir sa faiblesse. Cette même humilité l'éloignait du sacerdoce; il y fut cependant élevé par la volonté de ses supérieurs, qui le chargèrent d'enseigner la philosophie et la théologie. Le P. Ange s'en acquitta de manière à satisfaire ceux qui lui avaient confié cet emploi et à se rendre utile à ses disciples. L'esprit de prière qui l'avait constamment accompagné ne l'abandonna point pendant qu'il professa des sciences si relevées. C'était dans ce saint exercice qu'il cherchait les meilleurs moyens de graver profondément dans l'esprit des jeunes étudiants les vérités sublimes qu'il leur enseignait, et de résoudre les difficultés. Il faisait tant de cas de la prière publique, qu'il renvoyait ceux qui venaient lui rendre visite aux

heures du service divin. Ce n'était pas dans ces seules circonstances qu'il montrait son amour pour la règle et sa fidélité à l'observer. Quoiqu'il fût par son emploi dispensé de suivre les exercices de sa communauté, il n'en omettait aucun. Exact à se trouver au chœur pour l'office divin, soit de jour, soit de nuit, il l'était également à pratiquer les jeûnes et les autres austérités de la règle. Il avait du temps pour tout, parce que sa piété lui faisait comprendre que l'accomplissement de tous les devoirs est un grand moyen de se rendre agréable à Dieu.

Il y avait déjà dix ou douze ans que le P. Ange professait avec un tel succès, que les hommes les plus habiles des universités de Paris, de Bourges et de Poitiers aimaient à le consulter, lorsque ses supérieurs jugèrent à propos de le charger du soin d'annoncer la parole de Dieu. Soumis à leur volonté comme à celle du Seigneur lui-même, le saint religieux se livra à la prédication avec un zèle apostolique. Il prêcha successivement en Berry, en Bretagne, à Paris, et partout il produisit des fruits de salut abondants. Ce n'était pas un orateur brillant et qui cherchât à plaire aux oreilles délicates; il se proposait bien un autre but, il voulait opérer des conversions, et il y réussissait. Des impies lui durent leur retour à la religion, des pécheurs en grand nombre leurs sentiments de pénitence, des ennemis leur réconciliation. Ses discours sans ornements, mais solides et onctueux, touchaient le cœur de ses auditeurs en éclairant leur esprit. On voyait à la fin de ses avents et de ses carêmes beaucoup de fidèles recourir à lui, soit pour lui confier l'aveu de leurs fautes dans le tribunal de la pénitence, soit pour être dirigés par ses conseils dans les difficultés qu'ils éprouvaient. Tous trouvaient un guide prudent qui leur montrait les vrais sentiers de la vertu; aussi ne le quittait-on pas sans être consolé et animé à la pratique du bien.

Une des plus belles conquêtes que le P. Ange fit sur le

monde, et qui dut sans doute lui causer une grande joie, fut celle de presque toute sa famille, qu'il détermina à se consacrer à Dieu dans l'état religieux. Il avait quatre frères et quatre sœurs, tous plus jeunes que lui, et qui, comme lui, avaient reçu de leurs vertueux parents une éducation chrétienne. Trois de ses frères, encouragés sans doute par son exemple, entrèrent dans l'ordre austère des Capucins, et y vécurent comme de véritables religieux. Les deux aînés se distinguèrent par leur zèle à prêcher la parole de Dieu. Le plus âgé fut un laborieux missionnaire, l'autre un prédicateur distingué. Le troisième ne quitta pas tout à fait le monde dès sa première jeunesse, il fut d'abord prêtre séculier. Son esprit et sa profonde érudition le firent appeler à Rome par un cardinal dont on ne dit pas le nom et qui se l'attacha en qualité de théologien. Il gagna l'estime et la confiance de toute la cour romaine, aussi avait-il l'espoir d'un brillant avenir; mais la générosité de ses frères l'ayant touché, il renonça courageusement aux biens et aux honneurs auxquels il pouvait prétendre, et vint demander humblement à être reçu dans le couvent de Poitiers; il y fut admis et y vécut dans un grand mépris des avantages temporels. Deux sœurs du P. Ange embrassèrent aussi la vie religieuse dans le monastère de la congrégation de Notre-Dame à Châtellerault; elles y furent des modèles de régularité, et leur mémoire a été longtemps en bénédiction dans cette maison.

Les vertus et la capacité du saint religieux lui avaient acquis une si grande considération parmi ses confrères, que, dans un chapitre tenu à Montmorillon en l'année 1659, ils le choisirent pour gouverner en qualité de prieur le couvent de Lamballe. A peine fut-il arrivé à son nouveau poste, qu'il s'occupa de faire célébrer avec pompe la fête de la canonisation de S. Thomas de Villeneuve, religieux augustin, puis archevêque de Valence en

Espagne, que le pape Alexandre VII, qui occupait alors le trône pontifical, avait solennellement placé l'année précédente au nombre des saints. Le P. Ange ayant pourvu à ce que tout dans cette fête contribuât à l'édification du peuple, ne s'occupa plus qu'à honorer le saint qui était l'objet de la solennité. Un jour de l'octave, comme il méditait profondément sur les vertus de S. Thomas de Villeneuve, il se sentit fortement inspiré d'imiter surtout la tendre charité pour les pauvres qui distinguait ce grand archevêque, et de fonder une société d'hospitalières qui l'auraient pour protecteur et pour modèle. Pensant que Dieu lui-même était l'auteur de ce projet, le vertueux prieur s'y attacha et le mûrit, mais il ne se hâta pas de le mettre à exécution. Son humilité le portait à se défier de lui-même; il eut donc recours à la prière pour bien connaître la volonté de Dieu; il réclama aussi ce secours de ses amis, et surtout du P. Chaboisseau, religieux augustin, qui était regardé comme un grand serviteur de Dieu, et dont la Bretagne a conservé longtemps le souvenir avec vénération. Enfin, il intéressa à cette bonne œuvre plusieurs saintes âmes qu'il dirigeait, et qui, par la ferveur de leurs oraisons, étaient bien propres à obtenir les lumières célestes dont il avait besoin, pour exécuter entièrement les desseins de la Providence.

Des précautions si sages ne pouvaient guère manquer d'être bénies du Ciel et de faire réussir l'entreprise. Le P. Ange, ayant fini ses trois ans de supériorité, fut nommé visiteur, et continua de résider à Lamballe. Plus libre alors de son temps, il résolut de mettre son projet à exécution, et il le communiqua à quelques demoiselles nobles et pieuses qu'il avait sous sa conduite. Le but qu'il se proposait surtout était de former une congrégation dans laquelle les membres, en se liant à Dieu par les trois vœux de religion, se dévoueraient d'une manière particulière au service des pauvres dans les hôpitaux, et

spécialement dans ceux qui étaient les plus abandonnés, comme il s'en trouvait alors plusieurs en Bretagne. Un genre de vie, si conforme à l'esprit du christianisme, et qui devait être si utile au prochain, ayant plu à ces vertueuses demoiselles, elles consentirent avec joie à l'embrasser sous la direction du P. Ange. Le saint religieux les introduisit au nombre de trois, et les établit dans l'Hôtel-Dieu de Lamballe, appelé *le Petit-Hôpital*, et donna ainsi, en l'année 1662, naissance à la société des Hospitalières de Saint-Thomas-de-Villeneuve, société qui bientôt s'étendit dans plusieurs villes de Bretagne, telles que Saint-Brieuc, Moncontour, Dol, Saint-Malo, Rennes, Quimper, Concarneau, Landerneau, Brest, Morlaix, Malestroit, Châteaubriand, et qui a formé ensuite des établissements hors de la province, principalement à Paris, où elle possède quatre maisons, et où réside maintenant la supérieure générale.

Les obstacles et les difficultés sont inséparables des saintes entreprises; le pieux fondateur l'éprouva bientôt, et plus d'une fois il eut besoin de courage pour soutenir son œuvre, qu'il regardait comme celle de Dieu. Ses confrères eux-mêmes ne partagèrent pas toujours ses sentiments et trouvaient qu'il s'écartait de l'esprit de son institut, en s'occupant autant des besoins temporels des pauvres. Il ne négligeait en effet aucun moyen de les soulager : son zèle lui fit entreprendre et soutenir plusieurs procès, pour recouvrer ou conserver les biens des hôpitaux, et pour obtenir l'acquittement des legs pieux faits à ces établissements. Il s'employait avec sollicitude pour l'établissement des nouvelles fondations, et traitait avec des administrateurs qui n'étaient pas toujours très-accommodants. Enfin, son affection pour les pauvres était si vive, que, sortant de grand matin après avoir récité avec ses frères l'office à minuit, fait son oraison mentale et pris une heure de repos, il allait leur rendre à l'hô-

pital de Lamballe les services les plus bas et les plus rebutants, recommandant aux malades de laisser ignorer quel était celui auquel ils devaient ces bons offices. Les sœurs, auxquelles il voulait surtout cacher cet acte de charité, furent quelque temps sans l'apprendre, et elles étaient tout étonnées lorsqu'en entrant le matin dans les salles, elles les trouvaient aussi propres que si elles les avaient elles-mêmes nettoyées. Elles découvrirent enfin la fraude charitable du P. Ange, et s'en plaignirent respectueusement à lui, en lui représentant qu'il les empêchait ainsi de remplir un des plus importants devoirs de leur état. Le saint homme, bien fâché d'être découvert, fut obligé de cesser cet acte de charité, afin de ne pas causer de peine à ses chères filles.

La société de Saint-Thomas-de-Villeneuve étant désormais consolidée, le pieux fondateur songea à lui donner des constitutions. Il les rédigea avec cet esprit de sagesse dont il était rempli. La règle du tiers-ordre de Saint-Augustin étant la plus rapprochée de celle qu'il suivait lui-même, il la choisit et la fit adopter à ses filles. Il voulut que la nouvelle société fût gouvernée par une supérieure générale, élue par toutes les sœurs. Cette supérieure est secondée par des assistantes, qui sont élues comme elle, et qui l'aident dans le gouvernement de la compagnie. C'est la supérieure générale qui nomme et révoque à volonté les supérieures des maisons que ces sœurs desservent.

Le P. Ange habitait Lamballe depuis neuf ans, lorsqu'en 1671 il fut élu provincial[1]. Cette charge l'obligea de laisser le soin de sa chère société, afin de pouvoir s'occuper plus spécialement des affaires de sa propre congré-

[1] On appelle provincial chez les religieux le premier supérieur de tous les couvents dont la réunion forme une province. Celle de Saint-Guillaume, que gouvernait le P. Ange, était composée de trente et une maisons, dont deux étaient en Lorraine.

gation. Il connaissait trop bien les devoirs des supérieurs pour négliger de s'en acquitter avec exactitude. Entièrement dévoué à ses frères, il travailla exclusivement à les conduire dans la voie du salut et à bien régler tous leurs intérêts temporels; mais les filles de Saint-Thomas-de-Villeneuve ne souffrirent point de cette interruption; Dieu lui-même veilla sur son ouvrage. Au bout de neuf années, le saint religieux fut déchargé de son fardeau, et put, sans être partagé, reprendre sa sollicitude pour l'accroissement et la prospérité d'une œuvre qu'il regardait comme si importante, et à laquelle il continua désormais ses soins jusqu'à la fin de ses jours.

Après avoir rapporté les principales actions du P. Le Proust, nous croyons devoir offrir à l'édification du pieux lecteur quelques traits particuliers des vertus de ce saint homme. Une de celles qui brilla le plus en lui fut l'amour de la pauvreté. Bien pénétré de la vérité des paroles du Sauveur : « Heureux les pauvres d'esprit, » il s'attacha d'une manière spéciale à la pratique de cette vertu. Il était pauvre dans ses habits, n'en ayant qu'un seul de peu de valeur et une tunique des plus usées. On l'a vu souvent en voyage avec des souliers percés, des bas tout déchirés, supportant avec joie le chaud, le froid et toutes les injures de l'air, la faim et la soif, sans jamais se plaindre de rien. Cet esprit de pauvreté le portait à choisir de préférence les moindres auberges, afin d'y manquer des choses les plus nécessaires à la vie. Un jour de l'année 1692, qu'il était allé loger dans une pauvre hôtellerie près de Châteaubriand, il passa dans l'étable une nuit entière, couché sur la paille, sans avoir voulu rien prendre de chaud à son souper. Le lendemain, après avoir remercié Dieu et donné mille bénédictions à ses hôtes, il continua sa route, ayant accepté seulement un morceau de pain, qu'il donna peut-être lui-même bientôt après.

Cette haute estime que le P. Ange avait de la pauvreté

le rendait extrêmement sensible aux misères des pauvres; il les aimait tendrement, et plusieurs fois la vue de leurs maux lui a fait répandre des larmes abondantes. Mais il ne se bornait pas envers eux à une compassion stérile; il employait pour les soulager tous les moyens que lui permettait sa profession. L'établissement de la société de Saint-Thomas-de-Villeneuve est une preuve éclatante et sera un monument durable de cette charité active dont il était animé. Tous les indigents sans distinction avaient des droits à ses services. Les malades et les mourants étaient surtout les objets de ses soins; il en confessait dont l'infection éloignait tout le monde; il les assistait à leur agonie et jusqu'à leur dernier soupir; il les ensevelissait, même ceux qui étaient morts de la peste ou de quelque autre maladie contagieuse. Souvent dépositaire des aumônes de certaines personnes riches et pieuses, il les distribuait avec une grande discrétion, ayant surtout soin des pauvres honteux, qui sont d'autant plus à plaindre qu'ils font moins connaître leur misère.

Ce n'était pas un simple sentiment de compassion qui rendait le P. Ange si charitable; la foi lui faisait voir et honorer Jésus-Christ dans la personne des pauvres. Cette même foi lui montrait également le Sauveur, mais d'une manière bien plus parfaite, caché sur nos autels; aussi était-ce la dévotion envers le Saint-Sacrement qui avait pour lui le plus d'attraits et qui lui a surtout mérité la vénération publique. Toutes les fois qu'il parlait du plus auguste de nos mystères, c'était avec un tel attendrissement, qu'on le voyait tout à coup fondre en larmes, qu'il ne pouvait plus arrêter. Les expressions affectueuses qu'il employait alors faisaient clairement connaître la grandeur de son respect et la vivacité de son amour pour Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Il aimait à la visiter souvent et à se livrer en sa présence aux sentiments les plus pieux; chaque jour, même pendant ses voyages et

ses occupations les plus fatigantes, il célébrait la sainte messe. Une fois qu'il était en route au plus fort de l'été, il avala par mégarde un peu d'eau pour apaiser une soif ardente qui le gênait extrêmement. Bientôt, s'apercevant que ce faible soulagement, qu'il avait pris sans y penser, l'empêchait de monter à l'autel, il en conçut tant de regrets, qu'il se mit à pleurer amèrement, comme s'il avait commis une faute considérable.

Tel fut le P. Ange jusqu'à la fin de ses jours. Il paraît que dans les dernières années de sa vie il habita le couvent des Petits-Augustins [1] de Paris, situé au faubourg Saint-Germain. De graves infirmités l'empêchant de célébrer, il ne se privait pas néanmoins de la sainte communion. Chaque jour il recevait son divin consolateur, après une messe qui se disait pour lui à la chapelle de l'infirmerie. Lorsque le moment de communier approchait, le saint religieux se faisait mettre hors du lit; alors, se jetant à genoux, les larmes aux yeux, il s'unissait à son Dieu avec une ferveur bien propre à toucher les assistants et à les édifier.

En l'année 1697, ses infirmités augmentant, il sentit qu'il était près de sa fin, et il voulut s'y disposer par un redoublement de piété. Malgré la pureté de sa vie, il résolut de faire une confession générale de ses péchés. Les sentiments de componction qu'il y montra furent une nouvelle preuve de l'horreur qu'il avait des fautes les plus légères. Dans la communion qui la suivit, il fit éclater sa foi et son amour; il montra une résignation parfaite et un entier détachement des choses de la terre en recevant l'extrême-onction.

Pendant tout le temps que dura sa maladie, il trouva

[1] Maison assez considérable, fondée, en 1612, par la reine Marguerite de Valois. Les bâtiments sont maintenant en partie démolis. Le musée des monuments français y a été établi dans la révolution. Cet édifice porte aujourd'hui le nom fastueux de Palais des Beaux-Arts.

beaucoup de consolation à méditer, à l'exemple de S. Augustin, les sept Psaumes de la pénitence, qui lui inspiraient les sentiments les plus affectueux. Enfin, après avoir donné à ses confrères l'exemple de toutes les vertus, et avoir fait instamment recommander sa chère société de Saint-Thomas-de-Villeneuve à madame de Volvire Du Bois de La Roche, qui en fut la première supérieure, il rendit paisiblement son âme à Dieu, le 16 octobre 1697, à l'âge de soixante-treize ans, pendant qu'on récitait pour lui les prières de l'agonie.

Le corps du P. Ange fut inhumé dans le cloître des Petits-Augustins; et, pour conserver la mémoire de ce vénérable religieux, on mit sur son tombeau une épitaphe, que la révolution a respectée, quoiqu'une partie du couvent ait été détruite. En 1834, les dames de Saint-Thomas-de-Villeneuve de Paris, ayant appris que le cloître où se trouvait la sépulture de leur pieux instituteur allait être incessamment démoli, demandèrent à l'autorité civile la permission de recueillir ses précieux restes et de les déposer dans la chapelle de leur maison principale. Cette permission leur ayant été accordée, monseigneur de Quelen, archevêque de Paris, alla lui-même, accompagné de deux de ses vicaires généraux, faire l'ouverture du tombeau du P. Ange. On trouva les ossements dans la situation indiquée tant par l'acte de son décès, que par la position de la pierre tumulaire; ils furent recueillis avec respect, et déposés dans un caveau pratiqué à cet effet au milieu du sanctuaire de la chapelle des religieuses hospitalières de Saint-Thomas-de-Villeneuve.

* LA MÈRE MARIE MICHELLE BOUFARD,

RELIGIEUSE DE LA VISITATION.

Tiré de sa Vie, imprimée sans nom d'auteur et avec une simple permission ; un volume in-8 ; Nantes, 1700. *Il paraît qu'on doit cet ouvrage à un directeur de la mère Boufard, qui tenait d'elle plusieurs faits, et qui avait vu quelques écrits touchant ses dispositions intérieures, qu'elle avait composés par l'ordre de ses supérieurs.*

L'AN 1698.

Notre-Seigneur, en recommandant à ses disciples la prudence, veut qu'ils y joignent la simplicité, et fait ainsi connaître l'estime qu'il a pour cette dernière vertu. Dès l'ancienne loi, l'Esprit saint avait enseigné par la bouche du sage que le Seigneur aimait à s'entretenir avec les âmes simples. Gardons-nousde croire qu'il s'agisse ici des esprits qui sont presque entièrement privés d'intelligence. La simplicité chrétienne est, suivant la définition de S. François de Sales, une vertu qui fait que nous n'avons dans toutes nos actions d'autre vue que le seul désir de plaire à Dieu, sans aucun retour vers nous ou les autres créatures. Ce fut surtout cette vertu qui brilla dans la mère Michelle Boufard. Sa vie n'offre pas d'actions éclatantes ; mais une uniformité de conduite et une constance dans le bien qui sont propres à édifier.

Cette vertueuse fille naquit à Nantes le 11 novembre 1611. Ses parents appartenaient à des familles honnêtes ; Jean Boufard, son père, était marchand de soieries ; sa

mère se nommait Marie Masureau. Elle reçut au baptême le nom de Gatienne; à la confirmation, elle y ajouta celui de Marie, et fut enfin nommée Marie-Michelle lorsqu'elle entra en religion.

Le Seigneur l'avait favorisée d'un bon esprit et d'un jugement solide; docile aux premières impressions de la grâce, elle en suivit les mouvements dès son bas âge, et sa mère, secondant les desseins de Dieu, veillait sur elle avec un soin particulier. On remarquait dans Gatienne une tendre affection pour la sainte Vierge; dans ses petits besoins, elle recourait à Marie avec une confiance et une piété qui surprenaient de la part d'une enfant si jeune. La charité la rendait sensible à la misère des pauvres, et lui avait appris dès lors à s'imposer des privations en leur faveur. Elle leur portait secrètement la portion qu'elle se retranchait à elle-même de ses repas et les douceurs qu'on lui donnait. Ce fut avec ces dispositions vertueuses qu'elle s'approcha pour la première fois de la sainte table, à l'âge de onze à douze ans. Elle apporta comme préparation à cette grande action une pureté angélique, une foi vive et un cœur brûlant d'amour pour Dieu. Elle y reçut une plénitude de grâces, qui, l'affermissant dans le bien, lui procura l'inestimable bonheur de conserver son innocence baptismale. Elle conçut alors pour la chasteté une si grande estime, qu'elle se consacra sans partage, dès cette époque, au service du Seigneur par le vœu qu'elle en fit.

Les premiers effets de sa communion furent de lui inspirer le désir et de lui faire prendre la résolution de se confesser et communier tous les dimanches et les fêtes. Elle comprit qu'il était de son devoir de se préparer à une action si sainte, et pour y réussir elle pensa qu'il fallait rejeter toute pensée inutile et garder le silence intérieur, qui peut seul mettre l'âme en état de s'entretenir avec Dieu. Avançant avec courage dans la

voie de la perfection et recevant chaque jour de nouvelles lumières, elle se connut plus parfaitement, et pour se purifier de plus en plus, après avoir pleuré pendant quelque temps ses péchés, elle résolut de faire une confession générale. Le besoin de s'entretenir avec Dieu se fit sentir alors plus vivement à son âme, et elle se livra bientôt avec ferveur à la pratique de l'oraison mentale ; mais tandis qu'elle goûtait les consolations pures dont ce saint exercice est souvent la source, le démon, jaloux de son bonheur, lui suggéra des pensées de blasphème qui la jetèrent dans le trouble et la désolèrent. Craignant que ces pensées ne fussent autant de péchés, elle pleurait sans cesse et conserva longtemps cette peine; enfin elle fut rassurée par son confesseur qu'elle informa de son état, et le calme succéda aussitôt à la tempête.

Gatienne passa sa première jeunesse dans la pratique des vertus chrétiennes et surtout de la mortification ; elle s'était tellement habituée à se mortifier, malgré sa répugnance naturelle, qu'elle ne disait pas un mot et ne manifestait en aucune manière sa peine dans les contrariétés. Ceux qui la voyaient ainsi garder le silence dans ces occasions la prenaient pour une personne stupide, ce qui était pour elle une nouvelle mortification. Dès son enfance, sa principale étude fut de s'accoutumer à se tenir sans cesse en la présence de Dieu ; elle y travailla pendant quatre ans avec une application si soutenue, qu'elle en acquit la douce et précieuse habitude. Son père, qui mourut lorsqu'elle était encore peu avancée en âge, ne laissa pas de fortune, et elle fut plus d'une fois dans le cas d'éprouver les rigueurs de la pauvreté ; mais elle accepta cet état avec tant de soumission à la volonté divine, que cette disposition si chrétienne lui mérita des grâces abondantes.

La mère de Gatienne, quoique vertueuse, n'était pas toujours très-équitable à son égard, parce qu'elle l'aimait

moins que ses autres enfants. Elle la tenait captive, l'obligeait à travailler beaucoup et ne voulait pas qu'elle sortît sans sa permission. Cette gêne lui aurait été insupportable, si elle eût été moins déterminée à mourir à tout pour Dieu et sans réserve; car elle aimait naturellement sa liberté; mais cette généreuse détermination lui donnait du courage et de la force pour surmonter ses répugnances et ses inclinations naturelles. C'était cette même disposition qui la rendait égale dans tous les événements. Ni les louanges, ni les mépris, ni la mauvaise fortune ne la touchaient. Elle se vit souvent à la veille de manquer du nécessaire, sans qu'elle en ressentît d'inquiétude; se regardant comme morte, elle abandonnait tout à la Providence sans se troubler de rien. Par le même principe, jamais elle n'agissait avec précipitation; mais elle s'occupait de son travail sans trop se hâter dans aucune circonstance.

Les religieuses de la Visitation, conduites par la mère de Bressand, l'une des premières et des plus saintes filles de Saint-François-de-Sales, vinrent, en 1629, établir à Nantes un monastère de leur ordre. Quelques années plus tard, Gatienne, alors âgée de vingt-trois ans, s'offrit à cette maison pour y être admise en qualité de sœur domestique, et elle y fut reçue; mais ses forces ne répondant pas à sa bonne volonté, elle se vit obligée de sortir, Dieu sans doute le permettant ainsi, afin qu'elle pût pendant plus longtemps donner le bon exemple au milieu du monde. Retournée auprès de sa mère, qui mourut peu de temps après, elle se trouva seule et se chargea d'une jeune nièce qui était d'un caractère très-difficile; sa douceur et sa patience en triomphèrent, et elle finit par rendre cette enfant vertueuse et simple comme elle l'était elle-même : cette nièce devint sa compagne pendant bien des années et jusqu'à l'époque où Gatienne rentra en religion.

Ce fut avec cette même nièce que la servante de Dieu

entreprit, par un motif de zèle, de tenir une école de petites filles, afin de leur enseigner à servir Dieu d'une manière plus parfaite. Son entreprise réussit. Elle instruisait ces enfants avec sagesse, les corrigeait rarement et les reprenait sans émotion; aussi pouvait-elle, malgré cette occupation si distrayante de sa nature, approcher tous les jours de la table sainte. Gatienne méritait cette faveur par l'ardeur constante qu'elle avait pour la perfection. Elle fit en 1640 un sacrifice héroïque et qui prouve combien elle était avancée dans les voies de la vertu; ce fut un abandon d'elle-même à l'Esprit de Dieu pour ne plus agir que par ses lumières et par son mouvement, quoi qu'il dût lui en coûter. Elle connut bientôt l'étendue et les suites de son engagement; elle comprit qu'il fallait qu'elle se résignât à l'abjection et au mépris, qu'elle fût déterminée à passer pour une personne sans esprit, plutôt que de manquer à suivre la grâce; qu'elle ne dît ni ne fît pas la moindre chose pour détromper le monde de l'opinion désavantageuse qu'on aurait d'elle; qu'elle ne parût pas s'en apercevoir, et qu'en beaucoup de circonstances ayant envie de parler, elle s'en abstînt pour pratiquer la mortification que Dieu lui demandait. C'est ainsi que, pour se conformer en tout à l'Esprit de Dieu, elle consentit à renoncer à l'estime des hommes. Cette mortification lui fut très-pénible, et sa peine redoubla lorsqu'elle fut entrée en religion. La violence qu'elle se faisait était quelquefois si grande, que les larmes lui en venaient aux yeux; mais sa fidélité fut constante pendant cinquante-sept ans et jusqu'à son dernier soupir. Elle a écrit que Dieu lui avait donné plus d'esprit qu'elle n'en faisait paraître, et qu'elle l'avait caché, parce qu'elle croyait que son divin Maître le voulait ainsi.

Le Seigneur récompensa la générosité de sa servante en lui donnant des directeurs remplis de lumières et de piété. Elle eut entre autres M. Maillard, supérieur du sé-

minaire de Nantes, et un religieux Dominicain, nommé le P. Joseph de Saint-Albert, qui était un homme très-versé dans les secrets de la vie intérieure et qui mourut le 16 novembre 1660. Le célèbre M. Olier ayant passé à Nantes une partie de l'année 1658, eut des relations de piété avec elle et lui adressa quelques lettres de direction [1].

Gatienne continua de vivre dans le monde jusqu'à l'âge de cinquante et un ans, qu'elle fut inspirée d'aller se proposer à la mère d'Andigné, dont nous avons donné la Vie [a] et qui était alors supérieure de la maison d'où elle avait été forcée de sortir en 1634; cette vénérable mère l'admit non comme sœur domestique, mais au rang des sœurs associées. Elle entra dans ce monastère avec l'esprit de sacrifice qui depuis longtemps l'animait; aussi quitta-t-elle sans difficulté toutes les pratiques de piété qu'elle avait dans le monde et qui ne pouvaient s'accommoder avec ses nouvelles obligations. Malgré cette générosité, le Seigneur, pour purifier de plus en plus sa servante, lui envoya l'épreuve la plus pénible qu'elle pût souffrir : il lui cacha peu à peu ses lumières et ses grâces, lui retira ses consolations et la laissa tomber dans un état de ténèbres, de sécheresse et d'abandon si grand, qu'elle se croyait réprouvée. Ces peines cessèrent enfin : elle prit l'habit de religion le 21 novembre 1665, et sa profession eut lieu le 25 du même mois de l'année suivante.

La mère Marie-Michelle, ce fut le nom qu'elle reçut à sa vêture, avait été un modèle de vertu au milieu du monde, elle le fut également dans l'état religieux. On remarquait en elle une foi vive accompagnée d'un rare don de sagesse; une confiance qui allait jusqu'au parfait abandon; cet amour pur, qui n'est bien connu que de ceux qui

[1] Ce grand serviteur de Dieu était logé au monastère de la Visitation.

[a] Ci-dessus, page 13.

le possèdent ; cette indifférence qui rend les âmes insensibles à tout, excepté aux intérêts de Dieu ; cette conformité à la volonté du Seigneur qui les unit à lui; ce zèle qui ne respire que la gloire de Dieu; une humilité profonde et une pureté angélique. On ne pouvait voir une conduite plus régulière que la sienne, et l'on s'apercevait aisément que toutes ses actions étaient faites par des motifs de vertu. Son grand attrait était l'accomplissement de la volonté de Dieu; elle la regardait en toutes choses pour s'y soumettre ou pour l'accomplir; c'était ce qui lui faisait estimer tant l'observance des règles et l'obéissance. Rien ne lui était difficile en vue de la volonté divine qui lui était marquée par la règle et les ordres de ses supérieures. Il se trouvait quelques-unes de ces supérieures qui, ne goûtant pas les voies extraordinaires telles qu'était la sienne, en prenaient occasion de la mortifier; mais cette conduite ne resserrait point à leur égard le cœur de cette vertueuse fille; elle n'en était ni plus réservée, ni plus timide à leur découvrir son intérieur.

Cette bonne religieuse fut dans sa vieillesse atteinte de diverses infirmités qu'elle supporta avec une patience héroïque ; il est vrai que Dieu soutenait son courage par les nombreuses faveurs spirituelles qu'il lui accordait. Parvenue à l'âge de plus de quatre-vingt-six ans, elle sentit qu'elle approchait du terme de sa carrière et fit éclater sa joie; après quelques jours de maladie, purifiée par les sacrements de l'Eglise, elle s'endormit dans le Seigneur le 30 mai 1698, et termina ainsi par une mort sainte une vie consacrée tout entière à la pratique de la vertu.

M. FRANÇOIS DOLLIER DE CASSON,

PRÊTRE DE LA COMPAGNIE DE SAINT-SULPICE, SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DE MONTRÉAL, EN CANADA.

Tiré des manuscrits de M. Grandet, chanoine et curé de Sainte-Croix, à Angers, conservés au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris.

L'AN 1701.

M. François Dollier de Casson naquit vers l'an 1621, dans le diocèse de Nantes, et peut-être dans la paroisse dont il porte le surnom, d'une famille distinguée par sa noblesse et par les belles actions de plusieurs de ses membres. Il possédait de grands biens, avait des talents, un bon esprit, une taille avantageuse et une force extraordinaire [1]. Après avoir commencé ses études, il les abandonna pour suivre la carrière des armes, et il devint capitaine de cavalerie. La bravoure dont il fit preuve lui mérita l'estime du maréchal de Turenne sous lequel il servit, et ce grand général lui en donna des marques. M. Dollier se trouvait au feu comme le dernier de ses soldats, et plus d'une fois il courut le risque de perdre la vie. Un jour qu'il était campé devant une place qu'on assiégeait, il n'évita un boulet rouge qui venait le frapper, que parce qu'au même moment il avait laissé tomber son mouchoir et se baissait pour le relever. Dieu, qui ne

[1] Il portait à la fois deux hommes assis, un sur chaque main.

l'avait conservé dans tant de périls que pour en faire un vase d'élection, lui ouvrit les yeux sur les dangers que l'état militaire présente ordinairement pour le salut. Eclairé de nouvelles lumières, il quitta le parti des armes, reprit ses études et embrassa l'état ecclésiastique. Etant entré au séminaire de Saint-Sulpice en 1657, il apprit en peu de temps à combattre les ennemis de son âme avec encore plus de courage qu'il n'avait fait ceux de l'Etat [1].

[1] A cette époque, un autre officier breton embrassa aussi l'état ecclésiastique. Il était né au Loroux-Bottereau, paroisse du diocèse de Nantes, et se nommait M. de La Chapelle. Sa première profession fut celle des armes, et il commanda sous M. d'Autichamp, qui l'estimait beaucoup à cause de son courage et de sa probité. Dieu se servit d'un accident pour le détacher du monde. Une tour étant tombée sur lui, il fut plus de trois heures enseveli sous ces ruines, sans que personne se mît en peine de le retirer. Il eut, dans cette extrémité, recours à la prière, et put enfin échapper au danger qui le menaçait. Cet événement le détermina à quitter l'état militaire et à se consacrer entièrement au service de Dieu. Les progrès qu'il fit en peu de temps dans la piété et dans la science ecclésiastique donnèrent lieu de croire qu'il était entré dans cette carrière avec une véritable vocation. Il fut bientôt jugé assez habile pour enseigner la religion, et se livra aux travaux du saint ministère avec la même ardeur qu'il avait montrée lorsqu'il portait les armes; cette ardeur n'avait fait que changer d'objet. Il ne pouvait souffrir les irrévérences dans les églises, et il y reprenait les causeurs, sans être retenu par le respect humain. Un jour qu'il faisait aux enfants le catéchisme, il s'aperçut qu'une dame noble, très-hautaine, ne gardait pas le silence; il crut devoir l'en blâmer; mais cette femme reçut très-mal la réprimande, lui dit beaucoup d'injures, et en vint jusqu'aux menaces. M. de La Chapelle souffrit très-patiemment cette humiliation; mais Dieu sembla prendre aussitôt en main la cause de son serviteur. Le soir même cette femme tomba dangereusement malade, et envoya prier le vertueux prêtre de la voir. Lui, croyant qu'elle se moquait de lui, refusa d'y aller; mais comme la malade insista le lendemain, il se rendit chez elle. Revenu à de meilleurs sentiments, elle lui demanda pardon de sa faute, et lui fit une confession générale; puis, étant revenue en santé, elle le prit pour son directeur.

M. de La Chapelle, ayant une prédilection particulière pour les enfants et les pauvres, parut propre à remplir la place de directeur de l'hôpital général d'Angers, et y fut nommé. Après avoir passé

M. de Bretonvilliers, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, voyant les progrès rapides que M. Dollier avait faits dans la science et dans la piété, le jugea digne d'être envoyé en Canada pour y gouverner en qualité de supérieur le séminaire de Montréal. Cet établissement, fondé en 1657 par la compagnie de Saint-Sulpice, ne faisait que de naître, et il avait besoin d'un homme capable qui pût le consolider. M. Dollier y arriva en 1666. A peine fut-il rendu à son nouveau poste, qu'il s'appliqua entièrement à cultiver cette vigne que le Seigneur lui avait confiée. Le premier exercice que lui inspira son zèle fut de catéchiser les Algonquins, peuplade sauvage dont il apprit la langue. Cette ardeur pour le salut des âmes lui attira bientôt l'estime de tous les Français et même des sauvages. Ces derniers l'aimaient et le respectaient tout à la fois. Lorsque quelqu'un d'entre eux venait pour l'interrompre dans ses prières, M. Dollier, par sa force physique, l'arrêtait facilement; aussi cette force excitait leur admiration, et ils disaient dans leur langue : « Voilà un » homme! » Ce vertueux prêtre se distingua surtout dans la tentative qu'il fit pour découvrir les Illinois et porter la lumière de l'Evangile à ce pauvre peuple, qui depuis tant de siècles dormait dans l'ombre de la mort. Dieu bénit son entreprise, et le succès couronna ses efforts dans la mission qu'il y donna.

Son active charité ne se bornait pas à soulager les maux spirituels du prochain, il aimait à leur procurer les avantages temporels qui étaient en son pouvoir. Les troupes françaises du Canada étant allées faire la guerre à Agnie,

quelque temps dans cet emploi, il le quitta et alla finir ses jours dans sa paroisse natale; il s'y réduisit par humilité et par charité à faire l'école aux petits enfants de son village. Sa mort arriva au commencement du XVIII[e] siècle; mais M. Grandet, aux manuscrits duquel nous empruntons cette notice, n'en marque pas l'époque précise.

M. Dollier devint leur aumônier et les accompagna. Ce fut pendant cette campagne qu'il fit un trait de charité héroïque et digne d'éternelle mémoire. Un soldat, marchant sur le lac Champlain qui était alors gelé, enfonça, passa sous les glaces et était en danger imminent de se noyer. Le trou dans lequel il était tombé était d'un abord très-difficile; les glaces étaient faibles et fort rompues par les efforts que faisait ce soldat pour se sauver. Personne n'osait s'exposer au péril qu'on courait en allant le délivrer. M. Dollier seul, armé du signe de la croix, lui tend généreusement le bras, en s'avançant sur le bord du précipice. Dieu lui donna, comme par miracle, toute la force, la dextérité et la promptitude qui lui étaient nécessaires pour tirer de l'eau ce malheureux soldat qui, sans ce secours, devait périr.

Il se sauva lui-même d'un autre danger aussi grand que celui dont nous venons de parler. Allant travailler à la conversion des sauvages, il tomba dans le fleuve Saint-Laurent, sur lequel il marchait à l'aide de raquettes, dont on se sert en Canada pour voyager sur les rivières lorsqu'elles sont gelées. Les glaces s'étant rompues sous ses pieds, il tomba dans l'eau et se débattit longtemps avant qu'on pût le secourir. Ainsi placé entre la vie et la mort, n'ayant hors de l'eau que la tête qu'il soutenait, il fut saisi d'un froid extrême qui lui causa une longue et cruelle maladie. Tous les remèdes dont il fit usage en Canada n'ayant pu le guérir, il fut forcé de revenir en France et il arriva en Bretagne dans le courant de l'année 1676. Les bons soins qu'il reçut de sa famille, dans le sein de laquelle il se retira, lui rendirent peu à peu la santé que son zèle lui avait fait perdre.

Mais le repos est un tourment pour les hommes animés de l'esprit apostolique. Les besoins des âmes les excitent sans cesse à voler à leur secours. Aussi M. Dollier ne put-il rester longtemps en Bretagne. Sa santé s'étant rétablie,

il crut que Dieu l'appelait de nouveau à travailler dans le Nouveau-Monde. Il prit donc la résolution d'y retourner; mais, avant d'accomplir son dessein, il crut devoir consulter M. Tronson, qui gouvernait alors avec une rare prudence le séminaire de Saint-Sulpice et qui avait été son directeur. Ce sage supérieur, qui dans ce moment était dans l'embarras pour donner au séminaire de Montréal un chef capable de bien conduire cette maison, lui répondit qu'il ne voyait à l'exécution de ce projet d'autre obstacle que la faiblesse de sa santé, et qu'il le priait de faire un voyage à Paris, afin qu'ils pussent en conférer ensemble.

Le séjour de M. Dollier au milieu de sa famille n'avait pas été oisif; il avait donné des soins à l'un de ses neveux qui commençait ses études, et, cultivant les heureuses dispositions de cet enfant, il l'avait, au bout de deux ans, mis en état d'entrer dans les classes supérieures. Les parents du jeune élève voulurent qu'il allât achever son cours dans une université, et choisirent celle de Paris; il fallait l'y conduire, le saint prêtre s'offrit à rendre ce service, et ce prétexte lui servit de moyen pour quitter ses proches, sans leur causer la douleur qu'ils auraient sans doute éprouvée, s'ils avaient connu ses projets.

M. Dollier partit donc de Bretagne en l'année 1678, et se rendit d'abord à Angers[1] pour y visiter sa sœur, sainte religieuse, qui était alors supérieure du Calvaire, et une nièce aussi religieuse dans la même maison. Il vint ensuite à Paris, où ayant placé son neveu, il s'empressa d'aller trouver M. Tronson. Sa parfaite convalescence fut pour le supérieur de Saint-Sulpice une preuve que Dieu voulait qu'il retournât en Canada, et le vertueux prêtre se disposa à entreprendre de nouveau ce pénible voyage; mais ses préparatifs ne purent être si secrets, que la nou-

[1] Ce fut dans cette ville qu'il contracta une sainte amitié avec M. Grandet, alors vicaire général d'Angers.

velle n'en parvînt à la connaissance de sa famille. Ses parents tentèrent toutes sortes de voies pour l'empêcher de partir. Leurs propres intérêts, son âge déjà fort avancé, ses infirmités passées et actuelles, tels étaient les motifs qu'ils lui présentaient pour le faire changer de résolution; tous leurs efforts cependant furent inutiles. M. Grandet lui-même écrivit à ce sujet à M. Tronson, qui lui répondit que ce serait en vain que la famille s'opposerait à ce voyage, parce qu'on avait des preuves qu'il n'était entrepris que par la volonté de Dieu.

M. Dollier, s'étant ainsi mis en mer, arriva à Montréal vers la fin de septembre 1678, et reprit aussitôt le gouvernement du séminaire. Son retour causa une joie universelle non-seulement parmi les Français, mais aussi parmi les sauvages, qui l'avaient beaucoup regretté. L'esprit de charité qui l'avait animé pendant son premier séjour dans le Nouveau-Monde n'était point affaibli; aussi en donna-t-il une preuve, en travaillant dès son arrivée à réconcilier ensemble le gouverneur et l'intendant de la colonie, qui étaient très-opposés l'un à l'autre et qu'il réunit parfaitement. Tout le reste de sa carrière ne fut qu'un tissu de bonnes œuvres; il reprit ses travaux apostoliques, multiplia ses aumônes et fit éclater en mille circonstances sa piété, son zèle et sa libéralité. Aucun genre de bien ne lui était étranger. On l'a vu se jeter sur les épées de ceux qui se battaient en duel, afin de les séparer, sans craindre le danger qu'il courait. Plus d'une fois il distribua à de pauvres soldats tous les vivres et tous les blés du séminaire, si généreusement, que lui et ses confrères étaient réduits à ne manger que des pois. Dans les temps de famine générale ou de disette particulière, il donnait tout, il ne se réservait rien, et s'il l'avait fallu, il se serait sacrifié lui-même.

M. Dollier savait rendre la vertu aimable; aussi réussissait-il à gagner les cœurs et à les attirer à Dieu. Son

abord gracieux, ses manières polies, prévenantes et gracieuses lui avaient acquis une estime générale et un crédit universel dans tout le Canada. Il joignait à ces avantages une conversation facile et pleine de bonté, un air noble, une belle stature. Son extérieur imposant prévenait en sa faveur et inspirait le respect. Sans art et sans affectation, il exercait l'empire que les hommes accordent souvent comme malgré eux à la vertu.

Tout le monde cependant ne rendait pas justice à ce saint prêtre, et plus d'une fois on lui suscita des tracasseries qu'on pourrait appeler des persécutions. L'île de Montréal, acquise par M. de Bretonvilliers, appartenait alors en totalité au séminaire. Cette propriété lui fut plusieurs fois disputée par les officiers royaux ; mais il ne se vengea de ces injustices que par des bienfaits redoublés et une douceur inaltérable.

A toutes ces qualités précieuses, M. Dollier joignait une prudence et une sagesse qui lui gagnaient la confiance de tous les habitants du pays. Ils aimaient à recevoir ses avis, à lui demander ses conseils et à réclamer ses bons offices. M. de Saint-Vallier, évêque de Quebec, lui donna des preuves de la confiance qu'il avait en sa prudence et en ses lumières, en le choisissant pour son grand vicaire. Ce titre offrit à M. Dollier les moyens de servir efficacement la sœur Marguerite Bourgeois [1]. C'était une sainte fille née à Troyes en Champagne le 15 avril 1620, qui, prévenue dès son bas âge de l'abondance des bénédictions célestes, était surtout pressée continuellement du désir de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. M. de Chaumeday de Maisonneuve, gentilhomme champenois, plein de piété et gouverneur de Montréal, la détermina en 1651 à passer en Canada pour y travailler à

[1] Voyez sa Vie, imprimée à Ville-Marie, île de Montréal, en 1818. Un volume in-12.

l'instruction chrétienne des filles sauvages. La sœur Bourgeois, après avoir éprouvé les difficultés les plus grandes et les plus multipliées, réussit enfin à établir une congrégation séculière de filles qui se dévouent à l'éducation des enfants de leur sexe. Cette société subsiste encore à Ville-Marie et dans d'autres lieux du Canada. Cette sainte fille ne put d'abord obtenir l'assentiment de l'évêque de Quebec, qui était opposé à cet établissement; mais les soins et les représentations de M. Dollier firent enfin revenir M. de Saint-Vallier de ses préventions et accorder une approbation solennelle à cet institut. Ce prélat voulut lui-même recevoir en 1698 les vœux des premières sœurs, assisté du vénérable supérieur de Montréal, qui, deux ans plus tard, c'est-à-dire le 12 janvier 1700, rendit les derniers devoirs à la sœur Bourgeois, en faisant la cérémonie de sa sépulture.

Le vertueux prêtre survécut peu à la pieuse institutrice. Il avait dignement rempli sa carrière, il était temps qu'il allât recevoir dans le ciel la récompense des travaux que son zèle lui avait fait entreprendre, et se reposer des fatigues qu'il avait éprouvées dans l'exercice du saint ministère. Plein de bonnes œuvres et de mérites, il s'endormit du sommeil des justes au séminaire de Montréal, le 27 septembre 1701, laissant à ceux qui avaient eu le bonheur de le connaître une si haute idée de sa vertu, que M. de Belmont, qui lui succéda dans le gouvernement de la maison, crut devoir faire dans l'église l'éloge funèbre de ce vénérable défunt.

M. RENÉ L'ÉVÊQUE,

INSTITUTEUR ET PREMIER SUPÉRIEUR DE LA COMMUNAUTÉ DE SAINT-CLÉMENT DE NANTES.

Tiré des manuscrits de M. Grandet, conservés au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris.

L'AN 1704.

Gorges, paroisse du diocèse de Nantes, fut le lieu de la naissance de M. René L'Evêque. Il vint au monde en 1624. Son attrait pour la piété se manifesta dès son bas âge ; aussi ses camarades l'avaient-ils surnommé le saint. La Providence, qui le conduisit à Paris, lui fit trouver, dans le célèbre M. Olier, un parfait directeur des âmes. Entré au séminaire de Saint-Sulpice, que gouvernait alors ce grand serviteur de Dieu, M. L'Evêque devint bientôt, à une si sainte école, un clerc désintéressé, mortifié, zélé, doux pour les autres et austère pour lui-même. Ayant remarqué qu'il y avait à Paris d'excellents sujets qui, faute de ressources pécuniaires, ne pouvaient parvenir au sacerdoce, ni même étudier, il jeta dans le faubourg Saint-Germain les fondements d'une communauté de pauvres écoliers. Il en recueillit plusieurs dans une chambre et les faisait subsister au moyen d'aumônes que lui donnaient des personnes charitables. Comme ces pauvres étudiants n'avaient que le pur nécessaire, on les appelait *les frères de l'Abstinence*. Cette pieuse entreprise réussit, et Dieu y donna dans la suite beaucoup de bénédictions par les

mains d'un diacre nommé M. Chansiergues [1]. M. L'Evêque ayant été élevé au sacerdoce, fut invité par le duc de Mazarin, qui avait entendu parler de sa vertu et de son zèle, à le suivre en Alsace dont ce duc était gouverneur, afin qu'il y fît des missions et qu'il inspirât la piété aux peuples de ces cantons où elle n'était presque plus connue. Le digne prêtre y resta quelque temps et y travailla avec succès.

Ayant ensuite quitté l'Alsace, M. L'Evêque revint dans sa ville natale et se joignit à de vertueux ecclésiastiques, qui avaient établi le séminaire. Cette maison avait pour supérieur M. de Jonchères, archidiacre de Nantes, qui vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans, et qui, dans cette extrême vieillesse, était encore un modèle de ferveur. Outre les exercices que ce vénérable prêtre donnait aux ordinands, il faisait de temps à autre des missions à la campagne, afin d'instruire les peuples de leurs devoirs de religion. Plus de soixante paroisses éprouvèrent ainsi les heureux effets de son zèle; mais comme les fonctions de supérieur, qui demandent un homme sédentaire, ne pouvaient guère s'accorder avec celles de missionnaire dont le devoir est d'aller d'un lieu à un autre annoncer le royaume de Dieu, M. L'Evêque eut la pensée d'établir à Nantes une communauté de prêtres, destinés à faire des missions à la campagne et à recevoir en ville toutes sortes de personnes, soit ecclésiastiques, soit laïques, qui voudraient se livrer aux exercices de la retraite. Les gens de bien approuvèrent ce dessein, et plusieurs ecclésiastiques se joignirent à lui pour en assurer la réussite. Des personnes pieuses et riches, voulant avoir part à une si

[1] Il était né au Pont-Saint-Esprit, en Languedoc. Ce fut à son zèle que Paris dut le séminaire de Saint-Pierre-Saint-Louis, qui a subsisté jusqu'en 1791. Ce digne ecclésiastique mourut à l'âge de cinquante-cinq ans, le 10 avril 1691.

sainte entreprise, lui donnèrent des sommes considérables dont il se servit pour acheter hors et près d'une des portes de la ville [a] un très-bel emplacement, où il fit construire un grand bâtiment et une chapelle. Cette bonne œuvre ne fut pas sans souffrir quelques contrariétés. M. L'Evêque en éprouva de la part d'un voisin et les supporta avec une patience édifiante. Après beaucoup de travaux, d'oppositions, de voyages et de frais, il obtint en 1672 des lettres patentes du roi pour l'affermissement de sa communauté, et les fit homologuer au parlement de Bretagne.

Quelque temps après, la cure de Saint-Clément étant venue à vaquer, elle fut proposée à l'un des prêtres de la nouvelle communauté. M. L'Evêque forma le projet de la faire unir à son établissement, non-seulement pour le bien de la paroisse, qui devait par ce moyen avoir toujours de bons pasteurs, mais aussi pour l'avantage spirituel de ceux qui s'appliqueraient avec plus de zèle aux fonctions du saint ministère dans cette église. L'évêque de Nantes, qui nommait à cette cure, et les paroissiens consentirent volontiers à cet arrangement ; les seuls prêtres habitués de Saint-Clément s'y opposèrent, par la crainte d'être supplantés, et ils poursuivirent leur opposition avec beaucoup de force et de vivacité au parlement de Rennes. L'affaire dura longtemps ; M. L'Evêque, sans s'émouvoir, répondit avec beaucoup de modération à toutes leurs raisons, et obtint enfin en sa faveur un arrêt qui confirma l'union de la cure à la communauté. Dégagé de ces difficultés, le vertueux prêtre put alors plus librement donner des missions à la campagne, des retraites en ville et administrer les sacrements. Il commença lui-même par faire une instruction les jours de dimanche et de fête aux artisans de la paroisse et de la ville, qui se réunissaient à

[a] Cette porte ne subsiste plus depuis longtemps.

cet effet dans l'église de Saint-Clément. Il entrait ensuite au tribunal de la pénitence pour y entendre ceux de ses auditeurs qui avaient été touchés des paroles de salut qu'il leur avait adressées.

« M. L'Evêque, dit un auteur, était un prêtre des plus » laborieux et des plus mortifiés; il a eu part à toutes les » bonnes œuvres de son temps. Il était d'un grand sens et » d'une patience admirable. » Afin d'entretenir en lui les vifs sentiments de piété que M. Olier lui avait inspirés, il quittait tous les deux ans ses travaux habituels et sa communauté pour aller faire à Saint-Sulpice une retraite qui durait plus d'un mois. Tant que ses forces le lui permirent, il fit toujours à pied le voyage de Nantes à Paris. Lorsque l'âge et les infirmités l'obligèrent à voyager d'une autre manière, il ne cessa pas de pratiquer en route la mortification. Son usage était de s'embarquer sur la Loire. Du pain et du beurre, qu'il emportait avec lui, étaient ses seules provisions et sa seule nourriture; il n'avait point alors d'autre boisson que l'eau de la rivière.

Le vertueux prêtre continua jusqu'à la fin de sa carrière d'habiter la communauté de Saint-Clément[1]. Il eut la consolation de posséder dans sa maison pendant un an le célèbre M. de Montfort, qui s'était placé près de lui pour s'exercer aux fonctions de missionnaire. Ce serviteur de Dieu ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que plusieurs des collaborateurs de M. L'Evêque étaient loin d'avoir la pureté de la foi de ce vénérable supérieur; aussi ne voulut-il pas rester davantage avec des gens qui, par leur attachement au jansénisme, n'avaient plus de catholique que

[1] La mauvaise doctrine dont cette communauté était imbue détermina M. de Sanzai, évêque de Nantes, à en faire sortir, en 1729, les membres qui la composaient, et à les remplacer par des Sulpiciens. Cette estimable compagnie l'a possédée jusqu'en 1791. Pendant la révolution, la maison de Saint-Clément devint caserne; depuis, elle a été achetée par les Ursulines, qui l'habitent maintenant.

le nom : il prit bientôt le parti de quitter la communauté de Saint-Clément [1].

Le vénérable M. L'Evêque survécut peu au départ de M. de Montfort, qui eut lieu en 1701. Il était allé à Paris faire sa retraite ordinaire au séminaire de Saint-Sulpice; mais il portait en lui un germe de mort qui finit par se développer. Son ardeur pour la mortification lui fit souffrir sans se plaindre et même négliger un ulcère qu'il avait à la jambe. Il fallut enfin visiter cette plaie; elle avait fait de si grands progrès, que le chirurgien qui l'examina trouva la jambe presque pourrie. Ce fut sans doute cette infirmité qui causa la mort de ce vertueux

[1] Parmi les prêtres qui habitèrent à cette époque la communauté de Saint-Clément et qui étaient d'une doctrine très-suspecte, on distingue surtout M. Jean de La Noë-Ménard. Il était né à Nantes, le 23 septembre 1650, et appartenait à une bonne famille bourgeoise. Après avoir fait ses classes dans sa ville natale, sous les Pères de l'Oratoire qui tenaient le collége, il se rendit à Paris pour y étudier le droit, et se mit sous la direction du P. Amelotte, Oratorien estimable. Par le conseil de son directeur, et malgré l'opposition de sa mère, il se détermina à embrasser l'état ecclésiastique, et entra au séminaire de Saint-Magloire, école dans laquelle le jansénisme comptait plus d'un partisan. Elle fut nuisible au jeune de La Noë-Médard, et lui inspira surtout cette obstination, qui est un des caractères distinctifs des sectaires. Revenu à Nantes, après avoir été élevé au sacerdoce, il se logea d'abord à la communauté de Saint-Clément, et devint ensuite professeur de théologie au séminaire. Ce fut à cette époque qu'il composa un ouvrage estimé et bien connu sous le nom de *Catéchisme de Nantes*, dont il y a eu plusieurs éditions. Il fonda, en 1694, la maison du Bon Pasteur pour les filles repenties. Son attachement à l'erreur força son évêque à le faire sortir du séminaire. Lors de la publication de la bulle *Unigenitus*, il l'accepta d'abord; mais bientôt, écoutant les conseils perfides du fameux abbé Duguet, il eut le malheur de grossir le nombre des appelants, et mourut à Nantes dans cet aveuglement déplorable, à l'âge de soixante-six ans, le 15 avril 1717. Les Jansénistes voulurent en faire un saint, comme si l'on pouvait être agréable à Dieu, lorsqu'on est rebelle à l'Eglise! La Vie de M. Ménard fut écrite par Gourmeau, curé de Gien, et imprimée à Bruxelles, en 1734, un volume in-12. C'est l'ouvrage d'un Janséniste fanatique.

prêtre. Elle arriva au mois de juin 1704, pendant l'octave de la Fête-Dieu ; il était alors âgé de quatre-vingts ans. Lorsqu'on l'ensevelit, on le trouva couvert d'un cilice fort rude qu'il portait nuit et jour ; son corps fut déposé dans le caveau de la chapelle basse du séminaire de Saint-Sulpice [1].

---

* M. CLAUDE-FRANÇOIS POULLART DESPLACES,

PRÊTRE

ET FONDATEUR DU SÉMINAIRE DU SAINT-ESPRIT,

A PARIS.

Tiré de la Vie de M. Grignon de Montfort, par le P. Picot de Clorivière, de la Compagnie de Jésus. Un volume in-12, à Paris, 1785. *Voyez le nouveau* Gallia Christiana, *tome* 7.

L'AN 1709.

Claude-François Poullart Desplaces, issu d'une ancienne famille de Bretagne, du diocèse de Saint-Brieuc, naquit à Rennes le 27 février 1679. Ses parents, dans son enfance, le consacrèrent à la sainte Vierge et lui firent porter le blanc en son honneur. Il eut le précieux avantage de faire ses études sous la direction des Jésuites qui tenaient alors le collége de Rennes, et de contracter pendant son cours de philosophie une sainte liai-

[1] Cette chapelle ne subsiste plus ; elle a été détruite pendant la révolution, ainsi que le séminaire dont elle faisait partie, et qui était l'œuvre du zèle de M. Olier. Les restes de ce grand serviteur de Dieu ont été profanés, et ceux de ses pieux collaborateurs n'ont pas été plus respectés que les siens.

son avec le jeune Grignion, son condisciple, si connu depuis sous le nom de P. Montfort. Cette liaison, qui ne se rompit jamais, devint comme le principe de sa sainteté. Il s'associa à toutes les pratiques de piété de son ami, et après le départ de celui-ci pour Paris, il soutint pendant quelque temps les œuvres de zèle et de dévotion que Grignion avait entreprises. On peut regarder comme une preuve de sa ferveur le vœu qu'il fit dans ce temps-là de s'interdire pour toujours l'usage du vin. Cependant cette grande ferveur ne fut pas toujours sans alternatives. Le jeune Desplaces possédait tous les avantages qu'il fallait pour paraître avec éclat dans le monde et pour briller dans les sociétés. Son penchant naturel le portait à s'y produire, et il s'y laissa un peu trop entraîner. Mais le Seigneur, qui le voulait entièrement à lui, l'arrêta tout à coup au moment où l'on s'y attendait le moins. Il était fils unique, n'ayant qu'une sœur qui lui survécut [1], et sa famille fondait sur lui toutes ses espérances. Son père l'envoya étudier le droit à Angers, ensuite à Cahors et enfin à Paris. Ce fut dans cette dernière ville qu'il se sentit appelé à l'état ecclésiastique. On lui destinait une place de conseiller au parlement de Bretagne, et ses parents étaient si persuadés que ses intentions seraient conformes aux leurs, que même, sans l'en prévenir, ils lui avaient fait faire une robe de palais. De retour dans la maison paternelle, il l'essaya, se regarda dans une glace, et à l'instant même, éclairé sans doute par une lumière intérieure qui lui fit de nouveau connaître les desseins de Dieu sur son âme et les dangers qu'il courait en s'engageant sans vocation dans la route qu'on lui ouvrait, il se dépouilla de son nouvel habillement et protesta qu'il ne le reprendrait

[1] Elle épousa M. Le Chat, conseiller au parlement de Rennes, et vivait encore en 1744.

jamais. Toutes les instances que purent faire un père et une mère désolés, pour l'engager à changer de résolutino, furent inutiles. Ils se rendirent eux-mêmes à ses instances réitérées, et consentirent enfin à ce qu'il entrât dans l'état ecclésiastique.

L'abbé Desplaces, arrivé à Paris, alla demeurer au collége des Jésuites, si connu sous le nom de collége de Louis-le-Grand. Il voulut commencer sa nouvelle carrière par une retraite, et les réflexions sérieuses auxquelles il se livra, achevèrent de le déterminer à rompre tout à fait avec le monde. Il se traça un plan de vie conforme à cette détermination et fut fidèle à le suivre de point en point. Cette fidélité, les exemples et la conversation de plusieurs personnes saintes qui habitaient la même maison, l'application à l'oraison et la fréquentation des sacrements lui firent faire en peu de temps de très-grands progrès dans les voies de Dieu. La lecture de la Vie de M. Le Nobletz, célèbre missionnaire breton, servit aussi beaucoup à l'élever de plus en plus au-dessus du respect humain et à le détacher de toutes choses. Sa perfection ne consista pas dans de simples désirs et des sentiments affectueux; il se consacra dès lors par vœu à la pratique de la pauvreté, et conçut le dessein de quitter tout, parents, amis, honneurs, dignités, pour ne plus songer qu'au salut de son âme et à celui du prochain. Souvent il fut nécessaire que l'autorité d'un prudent directeur modérât les excès de ferveur et de mortification auxquels il se serait livré. Mais si l'obéissance retint quelquefois sa main, elle ne changea rien à son cœur. Le feu de la charité qui le dévorait lui faisait souhaiter ardemment de contribuer en quelque chose à la gloire de Dieu et au bien des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. Il s'appliqua d'abord à instruire les pauvres Savoyards qu'il rencontrait. Le projet qu'il forma ensuite,

disons mieux, ce que l'Esprit saint lui fit connaître lui-même comme le moyen le plus propre pour parvenir à la fin qu'il se proposait, ce fut d'aider à la subsistance des pauvres écoliers qui, faute d'être secourus, étaient exposés à enfouir des talents dont l'Eglise pouvait tirer les plus grands avantages. Cette inspiration suffit pour un aussi grand cœur que le sien, et elle devint désormais la règle de sa conduite. Dès ce moment, toutes ses épargnes furent consacrées à cette bonne œuvre; il se privait même, par ce motif, des choses qui lui étaient les plus nécessaires, et chaque jour il partageait avec un des pauvres écoliers qui demeurait à la porte du collége la portion qu'on lui servait à table. Il commença l'œuvre du séminaire par prendre soin de deux ou trois de ces pauvres écoliers; lorsqu'ils furent parvenus au nombre de douze, ils demandèrent à vivre en communauté [1]. Ce n'était là que comme le premier essai de ce zèle, qui bientôt devait obtenir le plus grand succès. D'autres personnes, touchées d'un si bel exemple, s'intéressèrent à une œuvre dont elles espéraient des fruits. Le principal du collége, entre autres, promit de lui donner pour ses jeunes gens une partie des restes de la table des pensionnaires. Le saint ecclésiastique sut profiter d'une offre qui lui fournissait les moyens de subvenir aux besoins d'un plus grand nombre d'écoliers, et, foulant aux pieds le point d'honneur ainsi que la gloire du monde, il ne craignait pas de paraître devant es plus distingués du collége chargé des restes qu'il venait de recevoir lui-même à la cuisine.

[1] Leur nombre s'était accru jusqu'à près de soixante-dix, à l'époque de la mort de M. Desplaces. Les étudiants allaient en classe à Louis-le-Grand, et pour les obliger à étudier, on leur faisait subir deux examens chaque année, l'un à Pâques et l'autre avant l'ouverture des vacances. M. Desplaces disait qu'un clerc qui était pieux, sans science, avait un zèle aveugle, et que le clerc savant, sans piété, était exposé à devenir hérétique et rebelle à l'Eglise.

Il commençait à s'occuper à ces fonctions de charité, lorsque M. de Montfort, qui, quelque temps auparavant, était entré dans la carrière des missions, vint à Paris et y fit un assez long séjour. C'était en 1701 et 1702. M. Desplaces, à en juger par son âge, n'avait pas encore reçu la prêtrise. Ces deux hommes, si pleins d'amour pour Dieu et pour le prochain, si détachés d'eux-mêmes et de toutes les créatures, eurent bientôt renouvelé une amitié dont la religion avait autrefois formé les premiers nœuds, et ils s'excitèrent mutuellement à servir Dieu de la manière la plus parfaite. Le missionnaire, qui, dès cette époque, méditait le projet d'une société d'hommes apostoliques, et qui trouvait dans son ami toutes les dispositions qu'il pouvait désirer, le sollicita plusieurs fois de se joindre à lui. Mais, un jour qu'il l'en pressait plus vivement, celui-ci, qui avait des vues et des lumières différentes, lui répondit avec sa candeur et sa modestie ordinaire qu'il ne se sentait pas d'attraits pour les missions, mais qu'il connaissait trop le bien qu'on y peut faire pour ne pas y concourir de tout son pouvoir, et s'y attacher inviolablement avec lui; que l'œuvre qu'il avait entreprise depuis peu avait l'approbation de plusieurs personnes éclairées, et que le Seigneur semblait répandre abondamment ses bénédictions sur ces commencements; que d'ailleurs cette bonne œuvre avait les plus intimes rapports avec la sienne; que, parmi les écoliers auxquels il aidait à poursuivre leurs études, il y en avait en qui il croyait découvrir des dispositions qui les rendraient un jour tout à fait propres aux missions; qu'il lui préparait donc des sujets, et que, lorsqu'il en serait temps, ce serait à lui à les mettre en exercice.

Après cet entretien, M. de Montfort n'eut garde d'insister davantage sur la proposition qu'il avait faite d'abord, et sans doute il put entrevoir, comme dans le lointain, le développement des desseins de Dieu sur lui-même et sur

son ami. Quant à M. Desplaces, il s'appliqua encore avec plus d'ardeur à sa bonne œuvre. Le nombre des écoliers qu'il entretenait augmentant chaque jour, et sa charité lui faisant recevoir à bras ouverts tous ceux qui se présentaient à lui, pour peu qu'il pût juger, par les dispositions qu'il découvrait en eux, qu'ils seraient un jour en état de servir l'Eglise, il loua d'abord une maison dans la rue des Cordiers, proche le collége dans lequel il demeurait. Ce fut là comme le berceau de la communauté naissante. On ne saurait dire combien il se donnait de peine et entreprenait de travaux pour pourvoir à la fois à son bien spirituel et corporel. C'était son occupation continuelle, qui ne lui laissait aucun repos. Il eut, il est vrai, la consolation d'en recueillir d'excellents fruits. Il forma des élèves dont l'Eglise retira dans la suite les plus grands services, et quelques-uns d'entre eux se consacrèrent à la continuation de la bonne œuvre qui leur avait été si utile. Mais tant de soins eurent bientôt consumé un homme en qui la force et la santé ne répondaient pas au zèle qui l'animait. M. Desplaces y succomba. Il fut attaqué d'une grosse pleurésie, jointe à une fièvre continue et à un rhume violent, qui, pendant quatre jours, lui causa d'extrêmes douleurs. Dès qu'on sut dans Paris que sa maladie était sérieuse, tout ce qu'il y avait dans cette grande ville de personnes distinguées par leur piété y prirent le plus vif intérêt, entre autres le P. Gourdan, chanoine régulier de Saint-Victor, si célèbre par sa piété, et qui était lié avec lui de l'amitié la plus étroite. Grand nombre de personnes d'un rang élevé vinrent le visiter, et n'entendirent jamais sortir de sa bouche la moindre plainte. Sa ferveur redoublait à proportion de ses souffrances, et son esprit semblait prendre de nouvelles forces à mesure que la nature perdait les siennes. Son aspiration la plus ordinaire était celle que le roi

prophète exprime par ces paroles : « Que vos tabernacles » sont aimables, ô Dieu des vertus! mon âme languit » et soupire dans l'attente de votre céleste demeure. » Ce fut dans ces sentiments que le pieux fondateur de la célèbre communauté du Saint-Esprit, après avoir reçu les derniers sacrements avec une parfaite connaissance, expira doucement le 12 octobre 1709, âgé de trente ans et sept mois.

La bonne œuvre commencée par M. Desplaces ne périt pas avec lui. Ses élèves et ses collaborateurs, animés de son esprit, suivirent fidèlement la route qu'il leur avait tracée, et se proposèrent le même but qu'il avait eu en vue dans l'établissement du séminaire. M. Garnier fut, en 1710, choisi pour supérieur de la maison, qu'il gouverna pendant six mois seulement, au bout desquels il mourut. M. Boüic, prêtre du diocèse de Saint-Malo, lui succéda. Ce digne ecclésiastique acheva de donner à l'institution la forme excellente qu'elle a depuis conservée. Il obtint de Louis XV, en 1726, des lettres patentes qui confirmèrent la communauté sous le titre du Saint-Esprit, et sous l'invocation de la sainte Vierge conçue sans péché. Ces lettres font l'éloge de M. Desplaces, et nous apprennent que les évêques de France favorisaient l'établissement; que l'assemblée du clergé avait, en 1723, accordé à cette maison une somme annuelle de mille francs, et que M. Charles Le Baigue, prêtre habitué de la paroisse de Saint-Médard à Paris, lui avait légué en rente sur l'Hôtel-de-Ville un fonds de quarante-quatre mille livres. M. Boüic transféra sa communauté dans la rue des Postes, où, aidé des libéralités du cardinal de Bissy, il fit construire un séminaire, qui est un des plus beaux de Paris. Cette maison, aliénée dans la révolution, fut, en 1819, rachetée par M. l'abbé Bertoux, supérieur de cette société, et rendue à sa destination primitive. Elle

fournit des missionnaires à toutes les colonies françaises, et malgré les pertes que la révolution de juillet 1830 lui a fait éprouver, elle est encore dans un état consolant.

---

* Mlle MARGUERITE MARQUER DE KERDERFF,

PREMIÈRE SUPÉRIEURE

DE LA MAISON DE RETRAITE A VANNES.

Tiré d'un livre qui a pour titre : Fondation des maisons de retraite en France ; *par une Dame de la Retraite, de la Société de Marie. Un volume in*-12 ; *Angers*, 1827.

L'AN 1713.

On a vu dans la Vie de M. l'abbé de Kerlivio qu'il appela une de ses parentes à Vannes, afin qu'elle y secondât mademoiselle de Francheville dans la grande œuvre de l'établissement des retraites pour les femmes. Cette parente était mademoiselle Marquer de Kerderff. Elle reçut le jour à Hennebond, le 2 août 1643, de parents distingués par leur noblesse et le rang qu'ils tenaient dans la province. Sa figure, qui était des plus agréables, son esprit plein de vivacité et son caractère enjoué lui assurèrent la faveur du monde ; elle s'y attacha, dès qu'elle put le connaître, et mit tout son bonheur à en partager les plaisirs. Le soin de sa parure l'occupait presque exclusivement, et la mort de sa mère, en lui laissant plus de liberté, sembla favoriser encore son goût pour la dissipation. Elle distingua dans la foule de ses admirateurs un jeune homme qui lui plut ; déjà elle commençait à s'attacher fortement à lui, lorsque des raisons de famille vin-

rent mettre obstacle à son mariage. Cette contrariété lui causa une vive douleur et la dégoûta en partie des vains amusements ; mais elle ne la convertit pas. Ayant été invitée à la noce d'une de ses cousines, elle y parut avec éclat et se livrait à la joie bruyante, qui ordinairement accompagne ces sortes de fêtes, lorsqu'elle fut témoin d'un si violent accès de jalousie d'un mari à l'égard de son épouse, qu'il indigna toute la compagnie. Cet événement fit sur mademoiselle de Kerderff, alors âgée de vingt ans, une telle impression, qu'elle se trouva dès l'instant même entièrement changée et qu'elle prit aussitôt la résolution de s'attacher désormais à Dieu seul.

Quelque subite que fût cette résolution, elle n'en devint pas moins solide, et le temps ne fit que l'affermir. Livrée aux réflexions les plus sérieuses et les plus salutaires, la nouvelle convertie comprit le prix de son âme et la nécessité de travailler à s'assurer le bonheur éternel. Les instants qu'elle avait jusqu'alors si follement consumés dans les plaisirs du monde furent pour elle une source de regrets amers, et elle se promit bien de faire un meilleur usage à l'avenir des jours que Dieu voudrait bien lui accorder. En effet, désormais occupée de sa sanctification et de la pensée de l'éternité, elle vécut dans la solitude, nourrissait son âme de pieuses lectures et recourait fréquemment à la prière. M. de Kerderff, qui était attaché à la religion, n'éprouva aucune peine de ce changement, et conçut l'espoir qu'il conserverait près de lui sa fille, la seule de tous ses enfants qui fût restée dans la maison paternelle, les autres étant établis ; mais bientôt il se vit sur le point d'en faire le sacrifice, car, se croyant appelée à la vie religieuse, elle ménagea son admission dans l'abbaye de Joie, située près d'Hennebond. Cette communauté était toute disposée à la recevoir et désirait son entrée ; mais Dieu, qui avait d'autres desseins sur sa servante, ne permit pas que ce projet réussît.

Au bout de quelque temps, mademoiselle de Kerderff perdit son père et se trouva ainsi entièrement maîtresse de ses actions. Libre de choisir un genre de vie, elle alla se fixer auprès de deux tantes qu'elle avait et qui consacraient leur vie au service des pauvres, ainsi qu'à la pratique des autres bonnes œuvres. Aidée de leurs conseils et soutenue par leurs exemples, elle fit de rapides progrès dans le chemin de la perfection. Généreuse en tout, elle sacrifia tout ce qui sentait encore la vanité dans son costume, et se dévoua sans réserve au soulagement des malheureux, soit à l'hôpital, soit dans leurs propres maisons; mais en soulageant les maux du prochain elle n'oubliait pas le soin de son intérieur. Dirigée par un religieux carme, nommé le P. Samuel, homme d'une grande austérité et très-éclairé dans les voies de Dieu, elle se soumit avec courage aux pratiques de mortification corporelle et de renoncement que lui prescrivit son confesseur. Sa fidélité fut récompensée par des consolations spirituelles que le Seigneur lui accorda et qui servirent à l'affermir de plus en plus dans les sentiers de la vertu.

Depuis huit ans mademoiselle de Kerderff édifiait la ville d'Hennebond par les exemples de piété qu'elle y donnait, lorsque M. l'abbé de Kerlivio, son cousin, fit auprès d'elle des démarches pour la déterminer à venir partager à Vannes les travaux de mademoiselle de Francheville dans la maison de retraite pour les femmes. Malgré son respect profond pour ce vertueux parent et l'entière confiance qu'elle avait en ses lumières, ce ne fut pas sans peine qu'elle se décida à quitter son pays natal pour se charger d'un emploi fatigant. Elle s'y détermina néanmoins, et partit, en 1674, pour se rendre où Dieu l'appelait. Bientôt elle éprouva tout ce que cette œuvre de zèle avait de rude pour la santé, et elle tomba dangereusement malade. L'intercession de S. Vincent Ferrier, patron de Vannes, qu'on invoqua en sa faveur, et les

prières de M. de Kerlivio la firent revenir des portes de la mort ; mais cette secousse ébranla son courage, et, comme elle était allée à Hennebond pendant sa convalescence, elle crut devoir y rester. Les pressantes sollicitations de son cousin et de mademoiselle de Francheville la firent changer de résolution et la ramenèrent dans un lieu où cette âme fervente devait opérer les plus grands biens. Ce fut alors que son talent merveilleux pour éclairer les esprits et toucher les cœurs se développa dans toute son étendue. Mademoiselle de Kerderff justifia entièrement la haute idée qu'on avait conçue de sa capacité, dès son premier séjour à Vannes. Fixée désormais dans la maison de retraite, elle seconda constamment mademoiselle de Francheville, reçut les derniers soupirs de cette femme vénérable, et fut nommée ensuite première et perpétuelle supérieure de ce précieux établissement. On ne peut dire tous les services qu'elle y rendit et combien d'âmes lui durent ou leur retour à Dieu, ou leur affermissement dans la piété. Non-seulement elle était douée d'une éloquence qui paraissait presque miraculeuse, mais elle avait encore des manières polies et engageantes qui inspiraient la confiance et la rendaient la confidente des personnes qui venaient profiter de la grâce de la retraite. Elle se prêtait à leurs désirs, leur donnait les plus sages conseils et les aidait à recueillir des fruits abondants des exercices spirituels qui les occupaient. Dans les intervalles des retraites, mademoiselle de Kerderff travaillait plus spécialement à sa sanctification, parce qu'elle avait plus de loisir. Elle s'affermissait dans l'humilité, par les bas sentiments qu'elle avait d'elle-même, malgré ses éclatants succès. Elle s'animait à la reconnaissance pour les bienfaits qu'elle recevait du Seigneur, et renouvelait le sacrifice qu'elle lui avait fait de sa personne, en se dévouant à ne travailler que pour sa gloire.

Point de doute que Dieu n'eût ce sacrifice pour agréa-

ble par les bénédictions qu'il répandit sur les travaux de sa servante. Elle s'acquit l'estime universelle, affermit l'établissement des retraites par les sages règlements qu'elle obtint et y fit observer, mérita la confiance de l'évêque diocésain, et contribua puissamment à conserver dans la Bretagne cet esprit de foi que les jours mauvais qui ont succédé à cet heureux temps n'ont pu encore éteindre. Cette âme fervente soupirait après le repos éternel ; on la voyait quelquefois lever les yeux au ciel, en disant : « O mon Dieu ! que de douceurs vous réservez » dans votre sainte maison aux âmes qui vous craignent » et qui vous aiment ! O charmant et bienheureux sé- » jour, mon cœur est transporté de joie, lorsque je pense » que je serai bientôt délivrée de ce corps mortel, et » que tu seras, comme je l'espère, mon éternelle de- » meure. » Ses vœux ardents furent enfin exaucés. Il y avait près de quarante ans que mademoiselle de Kerderff travaillait à l'œuvre des retraites, lorsque le délabrement de sa santé l'avertit qu'elle touchait au terme de sa carrière. Elle eut à supporter les douleurs d'une longue maladie et sut les sanctifier par sa patience. Se voyant près de sa fin, elle réunit autour d'elle ses compagnes et leur adressa ses derniers conseils qui avaient surtout pour objet la fidélité à leur vocation, le zèle du salut des âmes et le soin de la conservation de la maison. Bientôt après, elle reçut le saint viatique et tomba ensuite dans une léthargie qui dura trois jours, au bout desquels, ayant reçu le sacrement de l'extrême-onction, elle rendit paisiblement l'esprit à l'âge de soixante-huit ans, le 4 janvier 1713. Son corps fut inhumé dans la chapelle de sa maison, à côté de celui de mademoiselle de Francheville, et les Pères Jésuites ayant obtenu son cœur, ils le placèrent dans l'église de leur collége.

*M. LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT,

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE,

INSTITUTEUR DES MISSIONNAIRES DU SAINT-ESPRIT ET DES FILLES DE LA SAGESSE.

Deux auteurs ont écrit sa Vie : le premier est M. Joseph Grandet, vertueux prêtre sulpicien, curé de Sainte-Croix d'Angers, et ensuite chanoine dans la même ville : il publia, en 1724, son ouvrage qui fut imprimé à Nantes, et forme un petit volume in-12 ; l'autre est le P. P.-J. Picot de Clorivière, de la Compagnie de Jésus, et ancien recteur de Paramé, au diocèse de Saint-Malo : son livre parut à Paris, en 1785, de format in-12. Cette Vie est beaucoup plus étendue que la première. Nous nous sommes servis de l'un et de l'autre ouvrage pour composer cet article.

L'AN 1716.

Ce n'est pas selon les idées de la sagesse humaine qu'il faut juger les grands serviteurs de Dieu. Eclairés par des lumières bien supérieures à celles des autres hommes, ils ont habituellement dédaigné les règles que prescrit la prudence de la chair, et se sont laissé conduire par l'esprit de foi qui les animait. Tel a été surtout le vénérable prêtre M. Grignion de Montfort, qui a édifié la Bretagne et le Poitou, au commencement du XVIIIe siècle. Plein de mépris pour le monde et pour ses maximes, il n'a suivi d'autres guides que Jésus-Christ et l'Evangile. Sa conduite a été très-souvent l'objet de la critique des mondains ; mais, si on examine sa vie avec cet esprit de foi dont il était rempli, on se convaincra bientôt qu'il a été

un parfait disciple du Sauveur, et par conséquent un véritable sage.

Montfort-la-Canne, petite ville de l'ancien diocèse de Saint-Malo, aujourd'hui du diocèse de Rennes, fut le lieu de la naissance de ce saint prêtre. Il y vint au monde le 3 janvier 1673, et reçut le nom de Louis au baptême; plus tard, il prit celui de Marie à la confirmation. Son père, qui exerçait la profession d'avocat, s'appelait Grignion de La Bacheleraie, et sa mère se nommait Jeanne Robert. Il fut le premier fruit de leur union et l'aîné d'une famille composée de huit enfants. Ses parents, dont la fortune était très-médiocre, purent lui donner néanmoins une éducation soignée, qu'il méritait si bien par la beauté de son naturel et par ses inclinations vertueuses. Dès sa plus tendre enfance il manifesta tant d'attrait pour la piété, qu'on put dire que dès lors il en était rempli. Les sentiments et le langage lui en devinrent bientôt si familiers, qu'à peine âgé de cinq ans, il savait déjà proposer à sa mère des motifs de religion, pour la consoler des peines qu'elle éprouvait, et l'engager à les supporter chrétiennement, faisant ainsi ses premiers essais de zèle apostolique qui l'anima toute sa vie.

On peut assurer, sans craindre de se tromper, que la Bretagne a dû en grande partie la conservation de sa foi et de sa piété à ces excellents colléges, dirigés pendant près près de cent cinquante ans, avec autant de succès que de zèle, par les membres de la Compagnie de Jésus. Ce fut sous ces maîtres habiles que le jeune Grignion eut le précieux avantage de faire ses études. Ils développèrent par leurs exemples et par leurs leçons les semences de vertu que Dieu avait mises dans son cœur. Aussi devint-il bientôt l'objet de la complaisance de ses professeurs et le modèle de ses condisciples. Laborieux par conscience, et doué d'une facilité peu commune, il fit des progrès rapides dans ses classes, et chaque année des prix récom-

pensaient son application et ses efforts; mais, loin que son amour pour le travail nuisît à sa piété, celle-ci semblait prendre chaque jour de nouveaux accroissements. Son bon cœur, plein de miséricorde et de compassion pour le prochain, le porta, lorsqu'il fut en troisième, à s'occuper de soulager les écoliers pauvres qui étudiaient avec lui au collége. Ne pouvant les secourir avec ses propres ressources, il allait solliciter pour eux les aumônes des personnes charitables. Mademoiselle Jussé, personne riche et vertueuse de Rennes, lui donnait des sommes d'argent assez considérables, parce qu'elle savait qu'il les distribuait avec autant d'intelligence que de zèle. Parfois ses bonnes œuvres étaient plus nombreuses que ses moyens pécuniaires n'étaient étendus. En commençant son cours de logique, il remarqua un écolier qui était si mal vêtu, que sa misère le rendait un objet de mépris et la risée de ses camarades. Grignion entreprit de l'habiller plus proprement; mais n'ayant pu amasser la somme nécessaire pour la dépense, il conduisit le pauvre jeune homme chez un marchand, auquel il dit : « Voici mon frère et le vôtre; » j'ai quêté dans la classe ce que j'ai pu pour le vêtir; si » cela n'est pas suffisant, c'est à vous à ajouter le reste. » Ces paroles eurent leur effet : le marchand fit ce qu'on lui demandait avec tant de simplicité, et le pauvre écolier fut mis décemment, au grand étonnement des autres, qui commencèrent à regarder avec vénération l'auteur de cette action si charitable.

La capitale de la Bretagne possédait alors un bon prêtre nommé Bellier, qui réunissait chez lui quelques jeunes gens auxquels il faisait des conférences de piété, et qu'il envoyait ensuite dans les hôpitaux pour y consoler et instruire les pauvres. Grignion était du nombre de ceux qui fréquentaient cette réunion, et ce fut sans doute dans cette école qu'il prit pour les indigents que renferment les hospices cet attrait particulier qu'il conserva toute sa vie.

C'était auprès de ces malheureux qu'il passait une partie des jours qui n'étaient pas destinés à l'étude. Hors le temps qu'il consacrait à cette bonne œuvre, il vivait fort retiré, et fuyait avec soin la compagnie des autres jeunes gens de son âge, qui n'auraient pu que le dissiper en l'engageant dans de vains amusements. Le seul délassement qu'il se permît, et pour lequel il avait beaucoup de goût, ce fut le dessin ; il y réussit assez pour mériter l'approbation des amateurs, et ce talent lui servit plus tard dans ses missions, lorsqu'il s'occupa de la décoration des autels.

Les parents de Grignion étant venus s'établir à Rennes pour soigner l'éducation de leurs autres enfants, ils le chargèrent d'être le précepteur de ses frères. La charité qui l'animait à l'égard des étrangers ne pouvait se refroidir, lorsqu'il s'agissait de ses proches. Il se livra donc volontiers à ce nouveau travail. Ce surcroît d'occupations ne fit aucun tort à sa piété ; guidé par un directeur habile, le P. Descartes, qui avait une grâce toute particulière pour conduire les âmes à la perfection, le jeune Grignion se maintint dans le service de Dieu avec une fidélité digne de servir de modèle. Cette fidélité était pour lui d'autant plus méritoire, qu'il ne trouvait pas dans la maison paternelle tous les agréments qu'une conduite sage et chrétienne eût dû lui procurer. Son père, homme d'un caractère naturellement violent, souffrait avec peine de le voir entièrement livré aux pratiques de la dévotion, et parfois son mécontentement éclatait d'une manière si vive, qu'il fallait que le vertueux écolier se dérobât par la fuite aux mauvais traitements qu'il avait à craindre. Il allait alors dans l'église des Carmes chercher aux pieds de la statue de la sainte Vierge les consolations dont il avait besoin. Cette tendre dévotion à la Mère de Dieu, qu'il avait montrée dans son enfance, et qui ne fit que croître en lui avec l'âge, lui mérita sans

doute des grâces particulières, par l'entremise de Marie, lorsqu'il fut dans le cas de chercher à connaître sa vocation.

Parvenu à sa dix-neuvième année et ayant terminé son cours de philosophie, Grignion se trouva dans l'obligation de songer sérieusement à choisir un état de vie. Il ne fut pas longtemps indécis ; sa vertu était trop pure pour qu'il désirât s'attacher au monde, au milieu duquel la piété court tant de dangers. Il était déjà en quelque sorte mûr pour le sacerdoce, par la charité et le zèle qu'il exerçait à l'égard du prochain. Il résolut donc d'entrer dans l'état ecclésiastique, commença sa théologie au collége de Rennes, et aussitôt il sollicita de ses parents la permission de se rendre à Paris pour y continuer ses études. Il quitte sa famille, fait la route à pied en demandant même quelquefois l'aumône, et, plein de confiance en la Providence, il arrive dans la capitale. Une demoiselle de Montigny, personne vertueuse qui l'avait connu chez son père et qui lui avait parlé avec éloge des séminaires de Saint-Sulpice, lui procura, moyennant une modique pension qu'on s'était engagé à payer pour lui, l'entrée de la petite communauté établie par un des successeurs de M. Olier, M. de La Barmondière, curé de Saint-Sulpice. Grignion jouissait dans cette maison de la paix et de la consolation que procure le service de Dieu ; mais il eut bientôt une épreuve à supporter. La pension cessa d'être payée au bout de quelques mois, et il était question de le renvoyer, lorsque M. de La Barmondière, qui était son directeur, touché de son calme et de sa résignation dans cette fâcheuse circonstance, se décida à le garder, à condition qu'il irait veiller les morts de la paroisse de Saint-Sulpice ; le jeune séminariste ayant accepté cette proposition, il commença bientôt à exercer cette fonction. Le Seigneur lui ménagea dans cet exercice fatigant deux exemples qui le frappèrent vivement et qui servirent à

lui faire sentir de plus en plus la vanité des créatures. Il eut successivement à passer la nuit auprès du cadavre d'un homme tué en sortant d'un lieu de débauche et de celui d'une dame qui par sa beauté avait été l'idole de la cour. Le corps de cet homme exhalait une si mauvaise odeur, que les porteurs eux-mêmes qui le mirent en terre ne pouvaient la supporter, et le visage de la dame était tellement défiguré, que ce n'était plus qu'un objet d'horreur à ceux qui l'avaient connue; un esprit aussi réfléchi que celui de Grignion ne pouvait manquer de tirer profit de ces leçons que la mort lui donnait. Elles le portèrent à s'attacher plus fortement encore aux biens solides que le trépas ne peut ravir.

Dieu, pour préparer son serviteur à cette vie de croix qui fut constamment son partage ici-bas, permit qu'il eût bientôt un nouveau sujet d'affliction, par la perte qu'il fit peu de temps après de son protecteur M. de La Barmondière. Ce respectable ecclésiastique mourut en 1694, et la petite communauté qu'il avait formée fut dissoute aussitôt. Grignion, qui l'habitait depuis un an, trouva un autre asile dans celle de M. Boucher; mais cette maison étant très-pauvre, la nourriture y était dégoûtante, et chaque étudiant avait l'obligation de faire à son tour la cuisine: toutes ces causes réunies aux mortifications que le vertueux ecclésiastique pratiquait l'eurent bientôt rendu malade. Il fut porté à l'Hôtel-Dieu, et, par considération, placé dans la salle destinée aux prêtres. Loin de s'affliger en se voyant dans un hôpital, il disait à ceux de ses amis qui venaient le visiter: « Quel honneur d'être dans la » maison de Dieu! » Les religieuses hospitalières qui le soignaient étaient édifiées de ses sentiments, et l'on peut dire que sa maladie, qui fut longue et dangereuse, devint une sorte de prédication continuelle par ses discours pleins de piété et les exemples de vertus qu'il donna.

Cependant la Providence, en laquelle Grignion se con-

fiait entièrement, ne l'abandonna pas au sortir de l'Hôtel-Dieu. MM. de Saint-Sulpice crurent devoir choisir les meilleurs sujets de la communauté de M. de La Barmondière pour les faire entrer à leur petit séminaire, il fut de ce nombre, et au moyen d'un petit bénéfice du diocèse de Nantes qui lui fut conféré, aidé d'ailleurs des libéralités d'une personne pieuse, il put payer désormais sa pension. Moins gêné qu'il ne l'avait été jusqu'alors, il se livra, ce semble, avec une nouvelle ardeur à la piété dans une maison où elle a toujours été si particulièrement cultivée. M. Bouin, qui était son directeur, n'eut besoin que de régler la ferveur du nouveau séminariste. Ce respectable ecclésiastique, qui avait une réputation de sainteté bien méritée et qui connaissait déjà Grignion, le laissa suivre son attrait pour la prière, et celui-ci, profitant de la liberté dont il jouissait, y donnait tout le temps dont il pouvait disposer. Cette conduite ne fut pas approuvée de tout le monde. On supposa sans doute qu'il dérobait au travail des moments qu'il aurait dû y consacrer, et qu'il ne serait pas capable de soutenir de fortes études ; en conséquence, les directeurs de la maison lui défendirent d'aller désormais en Sorbonne dont ses confrères suivaient les cours. Il se borna donc à ceux qui se faisaient dans l'intérieur de la maison ; mais une circonstance qui se présenta bientôt détruisit la fausse idée qu'on s'était faite de son degré de capacité. Ses confrères, qui partageaient sur son compte l'opinion des directeurs, résolurent de le pousser vigoureusement à l'occasion d'une thèse qu'il devait soutenir ; elle avait pour matière une des parties les plus difficiles de la théologie ; elle traitait de la grâce. Plusieurs séminaristes, qui voulaient savoir si sa piété ne nuisait pas à sa science, argumentèrent contre lui le plus vivement qu'il leur fut possible. Bientôt ils éprouvèrent une grande surprise de voir que Grignion, non-seulement leur répondait avec justesse,

mais qu'il traitait la matière avec une facilité qui prouvait qu'elle lui était familière.

Si cette épreuve le réhabilita dans l'esprit de ses condisciples par rapport à la science, il n'en fut pas plus à l'abri de leurs railleries du côté de la piété. On ne pouvait lui pardonner son recueillement continuel et son attention à ramener perpétuellement à des sujets de religion toutes les conversations auxquelles il prenait part; on se plaignait qu'il y avait de l'affectation dans ses manières et sa conduite. Il faut avouer que sa dévotion n'était pas agréable, qu'il tenait dans les rues les yeux si bas, qu'il voyait à peine où mettre le pied, qu'il avait toujours à la main, lorsqu'il était en ville, un crucifix ou un chapelet, ce qui paraissait extraordinaire, et qu'il se mettait à genoux sur le seuil d'une porte ou sur un escalier, lorsqu'il attendait un confrère qui était entré dans quelque maison. Son zèle ne fut pas aussi toujours conforme aux règles de la prudence; ainsi il achetait au-dessus de ses ressources des amas de mauvaises chansons dans les rues, et des mauvais livres sur les quais, pour les détruire, afin que ces objets ne pussent nuire à personne. Mais ce qui prouvait la perfection de sa vertu, c'était son entier détachement des choses de la terre, sa vie pénitente, son humilité profonde, qui semblait le rendre insensible aux mortifications qu'on lui faisait éprouver et qui le portait à recevoir avec tant de soumission les avis qu'on lui donnait; c'était son admirable ardeur pour procurer la gloire de Dieu et la sanctification du prochain, sans écouter aucune considération humaine. On raconte à ce sujet que M. Grignion passant un jour sur le Pont-Neuf, pendant qu'il était à Saint-Sulpice, il remarqua un charlatan, qui, en débitant je ne sais quelle drogue, disait quantité de sottises, comme c'est l'ordinaire de ces sortes de gens, et avait assemblé beaucoup de monde autour de lui. Affligé de voir qu'on s'arrêtait à l'écouter, il se met sur

le parapet opposé et leur montre le péché qu'ils commettaient, en entendant des obscénités dont ils rendraient à Dieu un terrible compte au jour du jugement, et par ce moyen, il dissipe toute cette populace.

Le désir de le rendre utile et de le tirer un peu de ce recueillement profond dans lequel il était habituellement porta ses supérieurs à le charger de catéchismes dans la paroisse. Il eut pour lot les petits garçons les plus dissipés d'un des quartiers du faubourg Saint-Germain. Plusieurs de ses condisciples, ne croyant pas qu'il pût remplir cette fonction d'une manière satisfaisante, allèrent par curiosité voir de quelle façon il s'en acquittait. Ils n'eurent pas besoin de l'écouter longtemps pour se convaincre, par le ton ferme et pathétique avec lequel le catéchiste parla des grandes vérités de la religion, qu'il avait le don de toucher les cœurs et d'y produire les impressions les plus salutaires.

Depuis cinq ans Grignion édifiait le séminaire de Saint-Sulpice; on jugea à propos de l'appeler aux ordres sacrés, et enfin à la prêtrise. Les approches du sacerdoce lui inspirèrent les terreurs que plusieurs saints ont éprouvées à la vue de ce sublime ministère et du terrible fardeau qu'il impose. Il s'en estimait indigne; mais cependant, plein de docilité, il se présenta à l'ordination et fut promu au sacerdoce le samedi des quatre-temps de la Pentecôte de l'année 1700, par M. de Flamanville, évêque de Perpignan, qui dans cette circonstance remplaçait M. le cardinal de Noailles, alors archevêque de Paris. On conçoit sans peine quels sentiments de piété accompagnèrent le fervent ordinand dans cette auguste cérémonie et lorsqu'il fut question de monter au saint autel. Il se prépara à cette grande action avec toute l'attention et le recueillement que lui inspirait sa foi. Cette préparation dura plusieurs jours; il dit sa première messe dans l'église de Saint-Sulpice et dans la chapelle de la

sainte Vierge dont il soignait l'autel depuis plusieurs années. On peut présumer, sans crainte de se tromper, qu'en immolant pour la première fois Jésus-Christ à son Père, il s'immola lui-même à Dieu en union avec le divin Sauveur, et que la vie crucifiée qu'il mena désormais sur la terre ne fut que l'effet de cette immolation spirituelle.

Grignion, que nous appellerons désormais M. de Montfort, nom sous lequel il est plus connu et qu'il prit du lieu de sa naissance, n'avait jusqu'alors travaillé qu'à sa propre sanctification. Il ne s'était encore rendu utile au prochain que par ses bons exemples, ses exhortations amicales à ses confrères de Saint-Sulpice et ses instructions dans les catéchismes. Il était temps que cette lumière sortît de dessous le boisseau, et fût placée sur le chandelier pour éclairer l'Eglise; mais il ne savait au juste à quel genre de ministère se livrer, lorsque la Providence sembla lui manifester ses volontés en lui amenant M. Lévêque, saint prêtre du diocèse de Nantes, dont nous avons donné la Vie. La connaissance entre lui et Montfort fut bientôt faite; ils avaient tous deux le même esprit, tous deux ne respiraient que la gloire de Dieu et le salut des âmes; aussi convinrent-ils qu'ils travailleraient ensemble aux missions de la campagne auxquelles s'adonnait M. Lévêque. Pour exécuter ce projet, M. de Montfort suivit à Nantes son nouvel ami et se livra aussitôt aux travaux apostoliques; mais ce premier essai ne fut pas de longue durée. Tous les collaborateurs de M. Lévêque n'étaient pas purs du côté de la foi; le jansénisme avait parmi eux des partisans. M. de Montfort s'en aperçut bientôt; sa piété s'en alarma, et il crut devoir s'éloigner d'hommes dont la doctrine était suspecte. Ce fut un bonheur pour lui, car la communauté de Saint-Clément, qui était le lieu de la résidence des missionnaires, se montra enfin tellement opposée aux décisions de l'Eglise, que plus tard M. de Turpin de Crissé, évêque de Nantes, fut obligé

d'en faire sortir ceux qui la composaient, et de les remplacer par des prêtres de la compagnie de Saint-Sulpice.

En quittant Nantes, M. de Montfort se rendit à Paris pour y placer une de ses sœurs dans une communauté, puis il passa par Fontevrault, célèbre abbaye du diocèse d'Angers, dans laquelle il avait une autre sœur religieuse. De Fontevrault, il se rendit à Poitiers, ville qui devint si souvent depuis le théâtre de son zèle et dans laquelle il souffrit tant de contradictions. L'église de l'hôpital fut celle qu'il choisit pour y célébrer la messe. Il s'acquitta de cette fonction sainte avec tant de dévotion, que les pauvres qui y avaient assisté, et qui étaient alors sans chapelain, le prièrent de rester parmi eux pour les instruire et les édifier. L'attrait de M. de Montfort le portait particulièrement vers les malheureux; il n'eut donc garde de refuser cette proposition, qu'il regardait comme une disposition de la Providence à son égard; mais il fallait le consentement de M. l'évêque de Poitiers. M. Girard, saint prélat qui remplissait alors ce siége, était en cours de visite. MM. les grands vicaires logèrent, en attendant, le serviteur le Dieu au petit séminaire. Ce fut pendant cet espace de temps qu'il exerça le zèle dont il était dévoré pour le salut du prochain. Maître de ses moments, il se rendait chaque jour aux halles de la ville, et là, rassemblant les enfants, ainsi que les pauvres, il leur adressait les exhortations les plus pathétiques et leur enseignait le catéchisme. Ils ne furent pas les seuls objets de sa charité. Les écoliers, qui étaient assez nombreux à Poitiers, où se trouvait alors une université, en ressentirent aussi les effets. Généralement ils étaient déréglés; mais il s'appliqua tellement à en gagner plusieurs, et y réussit d'une manière si consolante, qu'il parvint à former parmi eux une réunion de jeunes gens solidement pieux, qui l'aidèrent beaucoup à ramener les autres au

devoir. Il leur conseillait à tous la fréquentation des sacrements et l'entrée dans la congrégation de la sainte Vierge, établie au collége des Jésuites. Il leur prescrivit la méditation et la lecture des bons livres, leur apprit à passer sagement leurs récréations, et conquit ainsi à la vertu un grand nombre d'enfants dont la conduite avait fait jusqu'alors gémir les gens de bien.

Tandis que M. de Montfort exerçait son zèle à Poitiers, et qu'il rendait fervents chrétiens les pauvres de l'hôpital, il fut obligé de faire un second voyage à Paris, pour y placer de nouveau sa sœur. Son ardeur pour le bien ne resta pas stérile dans la capitale; il exerça d'abord le saint ministère dans le vaste établissement nommé la Salpêtrière, l'un des plus beaux monuments de la charité de S. Vincent de Paul. Ensuite, il se rendit en 1701 au mont Valérien, en vertu d'une commission de l'archevêque de Paris, pour y rétablir parmi les ermites de cette sainte montagne l'union que quelques divisions avaient altérée.

Ses affaires étant terminées désormais à Paris, M. de Montfort se mit de nouveau en chemin pour retourner à Poitiers, avec l'intention de rentrer à l'hôpital; il y revint en effet, et y reprit les fonctions qu'il avait déjà remplies. Aux sages règlements qu'il avait précédemment dressés pendant son premier séjour dans cette maison, il en ajouta encore de nouveaux, qu'il eut soin de faire observer avec exactitude. Son activité soutenait les améliorations qu'il avait introduites; il semblait se multiplier dans l'exercice du saint ministère, et n'épargnait aucun moyen pour sanctifier les âmes qui lui étaient confiées. Plein d'amour pour les pauvres, il leur rendait les services les plus bas, et ses moments de loisir étaient employés à les soigner, à faire leurs lits, en un mot, à les soulager comme l'aurait fait l'infirmier le plus charitable. Ce fut surtout à l'égard d'un pauvre infirme qu'il se montra plein de compassion. Cet homme, atteint d'un mal contagieux, était tellement

couvert de plaies, qu'on avait refusé de le recevoir à l'hôpital. M. de Montfort, à force de supplications, obtint enfin qu'il y fût admis. Ravi de ce succès, il prit un soin tout particulier du pauvre, et triomphant par un acte héroïque de la répugnance qu'il éprouvait, il montra que la charité sait vaincre toutes les difficultés que lui oppose la nature.

Un homme si dévoué au service des pauvres ne devait pas, ce semble, trouver de contradicteurs. Cependant les demoiselles séculières qui gouvernaient l'hôpital ne purent longtemps s'assujettir aux règlements qu'il avait dressés pour le bon ordre de la maison ; elles se plaignaient de lui, et s'opposaient aux mesures les plus salutaires qu'il prenait. M. de Montfort, sans se déconcerter des contradictions qu'il éprouvait de la part des gouvernantes, les laissa à leur mauvaise humeur, et alla chercher ailleurs des moyens de continuer le bien qu'il avait entrepris. Dès son premier séjour à Poitiers, il était devenu le directeur d'une jeune demoiselle de cette ville, nommée Marie-Louise Trichet, appartenant à une famille très-recommandable par son rang, et surtout par sa piété. C'était une de ces âmes d'élite que l'Esprit saint se plaît à orner de ses dons les plus précieux. Le serviteur de Dieu l'entretenait avec un soin extrême dans les sentiments généreux qu'elle avait eus dès son enfance, et qui lui avaient inspiré le désir d'être religieuse. Ayant réuni en société, et dans l'intérieur de l'hôpital, douze des pauvres filles de cette maison, qu'il choisit parmi les plus vertueuses, et auxquelles il donna le beau nom de Filles de la Sagesse, il dressa pour elles un règlement, et mit bientôt à leur tête mademoiselle Trichet. Nous dirons ailleurs combien cette jeune personne eut de combats à soutenir avant de pouvoir suivre sa vocation. Mais elle obtint enfin d'aller demeurer à l'hôpital, où elle fut admise en qualité d'aide de la supérieure. Ce fut dans cette

maison qu'ayant reçu l'habit religieux des mains de M. de Montfort, elle ébaucha avec lui la congrégation des Filles de la Sagesse, société consacrée au soin des pauvres et à l'éducation de la jeunesse, aujourd'hui très-répandue dans diverses provinces de France, et donnant partout de grands exemples de vertus aux villes et aux autres lieux qui ont l'avantage d'en posséder des établissements.

Il semblait que Dieu avait principalement conduit son serviteur à l'hôpital de Poitiers pour donner naissance à cet institut. Lorsque cette œuvre, qui ne se développa que lentement, eut été commencée, M. de Montfort, toujours en butte aux contradictions, crut devoir se retirer d'une maison où le bien qu'il voulait y faire éprouvait tant d'obstacles. Le P. Latour, Jésuite, son confesseur, le lui conseilla, et la sœur Trichet fut également de cet avis, quelque peine qu'elle eût de se séparer de son vertueux directeur. Ce n'était pas pour rester dans l'oisiveté que le saint prêtre quittait la place de chapelain, le salut des âmes l'intéressait trop vivement pour qu'il pût chercher le repos. Il alla donc s'offrir à l'évêque de Poitiers, pour se livrer, sous sa direction, à l'œuvre importante des missions dans le diocèse. Le prélat ayant agréé ses services, M. de Montfort commença ses travaux apostoliques dans ce pays par le faubourg de Montbernage; c'était un quartier de la ville épiscopale, habité par des gens pauvres et grossiers. Il se montra à leurs yeux comme un autre Jean-Baptiste sortant du désert pour prêcher la pénitence. Tout en lui annonçait cette vertu. Pauvre, détaché de tout, habituellement et profondément recueilli, faisant deviner par son extérieur exténué les grandes austérités qu'il pratiquait, adonné à l'oraison, ne paraissant touché que des intérêts de Dieu, tel il parut au peuple qu'il allait évangéliser. Aussi sa présence fit-elle sur ces pauvres gens l'impression de

respect que produit la présence des saints sur les hommes qui n'ont pas perdu la foi. Ses premiers succès furent éclatants. Les vices qui régnaient dans ce faubourg en furent bannis; la piété y devint florissante. Une chapelle qu'il y construisit, en l'honneur de la sainte Vierge, et qu'il fit orner avec soin, en rappelant aux habitants de Montbernage le bienfait de la mission, contribua beaucoup à leur en faire conserver les fruits.

Ce fut à cette époque que M. de Montfort s'associa un compagnon qui, depuis, le suivit dans toutes ses courses apostoliques, et qui était connu sous le nom de frère Mathurin. C'était un pieux jeune homme de l'Anjou. Touché d'un sermon prêché par un Capucin, il était allé à Poitiers pour entrer dans cet ordre, et il devait sans délai exécuter son dessein, lorsque le vertueux prêtre le vit dans une église, et ne lui dit que ces paroles: « Suivez-moi. » Aussitôt le jeune homme obéit, et se dévoua au travail pénible des missions en qualité de catéchiste. Il en remplit les fonctions avec zèle et assiduité jusqu'à sa mort, arrivée en 1757.

Après avoir évangélisé le faubourg de Montbernage, M. de Montfort donna une nouvelle mission dans l'église des religieuses du Calvaire de Poitiers. Il y eut de grands succès, et avait obtenu qu'on lui apportât une grande quantité de mauvais livres qui devaient être brûlés à la fin des exercices, lorsque le zèle imprudent de quelques personnes attira sur lui la sévérité de l'autorité ecclésiastique, et lui valut une humiliation publique qu'il n'avait pas méritée. Il la supporta avec cette patience dont il donna depuis tant de preuves.

A la mission de l'église du Calvaire succéda, en 1706, celle de Saint-Saturnin, paroisse du faubourg de Poitiers; elle fut surtout remarquable par la réparation que fit à la majesté divine le zélé missionnaire, pour tous les désordres commis dans un lieu infâme de ce quartier,

et connu sous le nom de la Gorreterie. Après y avoir passé plusieurs nuits en prière et dans des pratiques de mortifications, il y conduisit la procession générale de la clôture. Ce fut alors qu'il prédit qu'un jour ce lieu serait une maison de prière, et qu'il serait desservi par des religieuses. L'événement justifia plus tard cette prédiction. De pauvres infirmes, qu'il avait recueillis et placés dans ce lieu, fournirent l'occasion d'y construire dans la suite l'hôpital des Incurables, qui fut confié, en 1758, aux Filles de la Sagesse.

Des désagréments, suite de la mission du Calvaire, vinrent arrêter le serviteur de Dieu au milieu de ses travaux apostoliques; il crut devoir céder pour un temps à l'orage, et profita du loisir dont il jouissait pour entreprendre le voyage de Rome.

Clément XI occupait le siége de S. Pierre lorsque M. de Montfort arriva dans la capitale du monde chrétien. Présenté à ce souverain pontife, il s'offrit à lui pour travailler au salut des âmes dans quelque partie du monde qu'il voudrait l'envoyer. La France était alors agitée par les troubles que les Jansénistes y causaient; elle avait donc besoin de bons missionnaires qui préservassent les peuples du venin de la doctrine des novateurs. Clément XI le sentait mieux que tout autre, lui qui avait porté à l'erreur un coup mortel par la bulle *Unigenitus*. Aussi voulut-il que le missionnaire travaillât dans sa patrie sous la dépendance des évêques, et qu'il s'appliquât surtout à bien enseigner la doctrine chrétienne aux enfants et au peuple, à faire fleurir l'esprit du christianisme par le renouvellement des promesses du baptême. Après lui avoir fait ainsi connaître ses intentions, le souverain pontife lui accorda la faculté d'attacher des indulgences à divers objets de piété qu'il bénirait : que fallait-il davantage pour satisfaire un homme qui ne faisait aucun cas des biens de la terre et des honneurs du siècle?

Heureux désormais d'avoir connu la volonté de Dieu par l'organe du vicaire de Jésus-Christ, M. de Montfort revint à Poitiers; mais l'évêque étant prévenu contre lui, il ne put rester dans ce diocèse; il fit alors un pèlerinage à la célèbre chapelle de Notre-Dame des Ardilliers, à Saumur, puis au mont Saint-Michel, et se rendit ensuite à Rennes, dans sa famille, de laquelle il s'était trouvé depuis longtemps éloigné. L'amour des parents ne pouvait plus avoir un grand empire sur un cœur aussi détaché qu'était le sien de toutes les créatures; aussi ne fut-ce pas sa famille qui reçut ses premières visites; il donna la préférence aux pauvres de l'hôpital. Logé chez une pauvre femme, et ne vivant que d'un peu de galette, peut-être son arrivée serait-elle restée ignorée, si M. de La Visuèle Robert, son oncle maternel, et prêtre de l'église de Saint-Sauveur, n'en avait été informé. Cet ecclésiastique alla trouver son neveu, et tout en lui donnant des marques de son affection, il ne put s'empêcher de lui adresser quelques reproches sur le choix du logement qu'il avait pris, au lieu de se rendre chez son père. M. de Montfort, quoique habitué à ne jamais se justifier, crut qu'il devait, dans cette circonstance, détruire tout soupçon d'indifférence pour ses proches qui aurait pu s'élever contre lui, et il le fit de manière à édifier extrêmement son oncle; il alla même dîner avec sa famille, dans laquelle il répandit l'odeur de sa piété; mais pendant son séjour à Rennes, qui fut d'environ quinze jours, il continua de loger chez la pauvre femme, et ne s'occupa qu'à travailler à la sanctification des âmes.

En partant de Rennes, le saint prêtre dirigea ses pas vers Montfort-la-Canne, lieu de sa naissance. Il s'y présenta comme un pauvre inconnu, et ne put d'abord trouver un logement. Son séjour à Montfort ne fut pas long. L'ardeur que le serviteur de Dieu avait pour le salut des âmes le pressait de travailler à l'œuvre des missions, qu'il

regardait avec raison comme un des moyens les plus propres à opérer la conversion des peuples. C'est ce motif qui le conduisit à Dinan, ville assez considérable de l'ancien diocèse de Saint-Malo, et où se trouvait alors en exercice une troupe de missionnaires. Il se joignit à eux, et se chargea du catéchisme, fonction pour laquelle il avait un attrait particulier, à cause de la recommandation que lui avait faite à ce sujet le saint Père. Sa compassion pour les pauvres ne fut pas vaine dans cette ville. Certain soir il en trouva un qui était couvert d'ulcères. Il le charge sur ses épaules et le porte à la maison des missionnaires, en priant, lorsqu'il y arriva, qu'on ouvre à Jésus-Christ. Il le couche dans son lit, réchauffe le mieux qu'il lui est possible ce malheureux, que le froid avait transi, car on était dans l'hiver, et passe lui-même la nuit en prière. Cet acte admirable de charité ne fut pas le seul qu'il fit dans cette ville; beaucoup d'autres pauvres éprouvèrent les effets de sa pieuse sollicitude. Il engagea des personnes vertueuses à prendre soin d'eux, et donna ainsi commencement à la maison de charité de Dinan, qui, soutenue et affermie par les libéralités de M. de La Garoye, a été depuis confiée aux Filles de la Sagesse qui la dirigent encore.

Après Dinan, Saint-Suliac, gros bourg sur la rivière de Rance, fut le théâtre de son zèle. Il y parut, comme partout ailleurs, animé de l'esprit apostolique dans la mission qu'il y donna, et dans celle qu'il entreprit ensuite à Becherel. Ce fut à cette époque que M. Leuduger, célèbre scolastique de la cathédrale de Saint-Brieuc, qui lui-même, à la tête d'une troupe de missionnaires, évangélisait ce diocèse et les lieux circonvoisins, invita M. de Montfort à venir partager ses travaux. Ils annoncèrent ensemble la parole de Dieu dans les paroisses de Boulon, du Verger, de la Chèze, Médréac et Plumieux, ainsi que dans les villes de Saint-Brieuc et de Montcontour.

La mission de la Chèze offre des particularités si édifiantes, qu'il est bon de les rapporter avec quelque détail.

Ce lieu, qui était un des principaux de l'ancien duché de Rohan, et qui avait un château assez fort, dont on voit encore les ruines, est situé dans le diocèse de Saint-Brieuc. M. de Montfort y donna la mission vers le commencement de l'année 1707. Le zèle dont il était dévoré pour la maison de Dieu ne lui permit pas de voir sans une vive douleur l'état déplorable dans lequel se trouvait une ancienne chapelle située à l'entrée de la bourgade, et dédiée à la sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame-de-Pitié. Cette chapelle, que S. Vincent Ferrier avait vue lui-même dans cet état lorsqu'il prêchait en Bretagne, n'avait plus de toit, et était toute hérissée de ronces et d'épines. Le saint prêtre entreprit de la rétablir et il en vint à bout. Par ses soins elle fut convenablement réparée. Il y fit construire un autel à la romaine, derrière le tabernacle duquel il éleva une grande croix, et au pied de laquelle il mit une belle image de la sainte Vierge, tenant le corps mort de son divin Fils sur ses genoux. Il entoura l'autel d'une balustrade sur laquelle il plaça les statues des saints qui ont assisté à la Passion de Jésus-Christ. Ce fut à la fin de la mission de Plumieux, paroisse voisine, qu'ayant conduit le peuple en procession à une distance assez éloignée, il en rapporta cette image de la sainte Vierge, qui est encore l'objet de la vénération des fidèles du pays [1].

[1] Cette chapelle est devenue l'église paroissiale du lieu depuis la révolution, époque à laquelle celle de Sainte-Catherine a été détruite. Nous avons visité cette église en 1808, et tout s'y trouvait encore à peu près dans l'état où l'avait mis M. de Montfort. Nous avons remarqué surtout l'image de la sainte Vierge, dont la figure est très-expressive. On dit dans le pays que personne ne put savoir d'où venait cette statue. Il se fait le lundi de la Pentecôte une procession dans laquelle on porte cette sainte image; elle est entourée de

Les sœurs de la Croix de Saint-Brieuc désirèrent que M. de Montfort vînt leur prêcher une des retraites qu'elles donnaient dans leur maison aux séculières à des époques fixes chaque année. Il se rendit à leurs vœux, et partit de la Chèze pour Saint-Brieuc avec le frère Mathurin. Lorsqu'il fut arrivé dans cette ville, il envoya son compagnon demander à la porte de la communauté un morceau de pain pour lui-même et pour un pauvre prêtre. La portière refusa frère Mathurin, en lui disant qu'elle ne pouvait rien lui donner, parce qu'elles étaient pauvres. Le serviteur de Dieu y alla à son tour, suppliant la portière de lui donner à manger pour l'amour de Jésus-Christ; il eut beau insister, la sœur fut inexorable. Pendant ce débat, le prêtre qui l'avait invité étant survenu, dit à cette sœur d'ouvrir à M. de Montfort. On juge aisément de l'étonnement de celle-ci, qui ne pouvait croire que c'était lui qu'elle refusait. Entré dans la communauté, qui n'était pas cloîtrée, il y trouva une collation copieuse; loin de chercher à satisfaire d'abord son besoin, il parla aux sœurs avec force sur le refus que l'une d'elles avait fait de donner un morceau de pain pour l'amour de Jésus-Christ, et le soin qu'elles mettaient à préparer un repas pour un misérable pécheur. Cette réprimande, reçue avec humilité par les sœurs, qui ignoraient peut-être elles-mêmes le fait de la portière, adoucit M. de Montfort, et les exemples de vertu dont il fut témoin dans cette maison lui firent concevoir bientôt pour ces bonnes filles l'estime qu'elles méritaient à juste titre.

La ville de Saint-Brieuc eut, pendant trois mois, le précieux avantage de posséder le saint missionnaire. Il

jeunes filles qui ont une sorte de costume de religieuses, et qui tiennent entre les mains des cœurs en bois, sculptés et ailés, au milieu desquels se trouve un cierge; idée ingénieuse du pieux missionnaire, qui a voulu faire comprendre que les cœurs doivent être enflammés de l'amour de Dieu. Ces cœurs sont ordinairement déposés sur les gradins de l'autel de Notre-Dame.

s'y montra tel qu'il avait paru partout, ne respirant que la gloire de Dieu, le salut des âmes et le soulagement des pauvres. Souvent plus indigent lui-même que ceux auxquels il donnait l'aumône, il en nourrissait néanmoins deux cents par jour, au moyen de quêtes qu'il faisait en leur faveur. Cette sollicitude ne l'empêchait nullement de vaquer à toutes les fonctions du saint ministère. Ses sermons étaient si touchants, que toutes les fois qu'il montait en chaire il arrachait des larmes à ses auditeurs, et opérait des changements merveilleux. Deux demoiselles de la ville, qui manifestaient un grand éloignement pour l'état religieux, furent tellement frappées de ses discours, qu'elles renoncèrent au monde l'une et l'autre, et se consacrèrent à Dieu dans le monastère des Ursulines de Saint-Brieuc.

Tandis que M. de Montfort édifiait ainsi la ville épiscopale, une mission fut indiquée à Montcontour, petite ville du même diocèse. Il s'y rendit, et sa première action de zèle eut lieu dès le moment de son arrivée. C'était le dimanche; des habitants en grand nombre, réunis sur la place publique, devant le portail de l'église de Saint-Mathurin, y dansaient au son des instruments. Il n'en fallait pas davantage pour causer au serviteur de Dieu une douleur profonde. Il s'avance au milieu des danseurs, et, se mettant à genoux, il crie : « Que tous » ceux qui sont du parti de Dieu fassent comme moi, qu'ils » se prosternent pour réparer l'outrage fait à sa divine » majesté. » Il y avait beaucoup de foi en France à cette époque, et le peuple professait un grand respect pour les prêtres; tout le monde obéit au commandement du ministre de Jésus-Christ, et cet événement fit une telle impression, que, depuis ce moment, les danses du dimanche, contre lesquelles les prêtres du pays avaient jusqu'alors tonné en vain, furent entièrement abolies.

Cette mission devint encore pour M. de Montfort l'occasion d'une humiliation publique. Elle était dirigée par

M. Leuduger, dont nous avons déjà parlé, homme apostolique dont nous donnerons la Vie. Mécontent d'une quête que le serviteur de Dieu avait faite pour les défunts, il ne voulut plus travailler avec lui et l'engagea à se retirer. Celui-ci se rendit à cette invitation et partit pour Montfort-la-Canne. Sa piété et son éloignement pour le jansénisme lui firent des ennemis d'hommes qui ne s'étaient pas préservés des erreurs du temps, et qui le dénoncèrent à l'évêque de Saint-Malo, prélat d'une doctrine assez suspecte. Cet évêque mit tant d'entraves à son zèle, que M. de Montfort, se voyant désormais dans l'impossibilité de faire presque aucun bien dans son pays natal, crut devoir en sortir et chercher ailleurs des âmes à sauver. Il quitta donc le diocèse de Saint-Malo, vers la fin de l'année 1707, après avoir annoncé les malheurs qui devaient fondre sur la ville dont il s'éloignait, et se rendit à Nantes, où il se joignit au P. Joubert, Jésuite qui donnait une mission à une des paroisses de la ville, celle de Saint-Similien. La force avec laquelle il tonnait contre le vice irrita une troupe de jeunes libertins. Ils se jetèrent sur lui un soir et avaient dessein de l'assommer; mais le peuple s'étant aperçu des mauvais traitements qu'ils allaient faire au saint prêtre, on accourut pour le défendre, et l'on était disposé à corriger rudement les jeunes gens, si celui-ci ne s'était pas écrié : « Mes chers enfants, laissez-les aller; » ils sont plus à plaindre que vous et moi. »

Plusieurs missions suivirent celle de Saint-Similien, et partout l'homme apostolique obtint le plus heureux succès. Des conversions éclatantes furent le fruit de ses prédications. Les paroisses de la Chevrolière, de Vertou, de Saint-Fiacre, de Cambon et de Crossac eurent le précieux avantage d'être évangélisées par lui. Il se livra quelquefois à ces travaux, quoiqu'il fût accablé de douleurs. Il semblait que son zèle les lui fit oublier. Sans se rebuter par les obstacles qui se présentaient, M. de Montfort

commença la mission de Pontchâteau, qui devait être suivie pour lui de si grandes humiliations; il y obtint un succès complet, et les habitants lui parurent si bien disposés, qu'il résolut d'ériger près de cette ville un Calvaire sur un plan qu'il avait précédemment conçu pour Montfort-la-Canne. Ayant donc un jour conduit le peuple pendant la durée des exercices jusqu'à une lande peu éloignée, il marqua lui-même la place que devait occuper ce Calvaire dont il avait déjà entretenu ses auditeurs. L'espace n'avait pas moins de quatre cents pieds de circuit, et le travail, soit pour remuer les terres, soit pour élever la montagne au sommet de laquelle la croix devait être plantée, était immense; mais l'ardeur de la population pour concourir au succès de cette pieuse entreprise n'était pas moins grande; tout le monde y travaillait; et les dames elles-mêmes mettaient la main à l'ouvrage. Les travaux durèrent pendant plus d'une année, durant laquelle le saint prêtre donna la mission en plusieurs paroisses, entre autres à Saint-Donatien, paroisse d'un faubourg de Nantes, et à Bourguenais. Dans les intervalles qu'il avait de libre, il venait sur les lieux visiter les travaux et encourager le peuple qui s'en occupait. Trois grandes croix avec les figures de Notre-Seigneur, du bon et du mauvais larrons furent érigées. Les statues de la sainte Vierge, de S. Jean et de Ste Madeleine étaient au pied de la croix de Jésus-Christ; diverses chapelles, destinées aux stations de la Passion, avaient été construites ainsi qu'un saint sépulcre. M. de Montfort jouissait de la consolation de voir son projet accompli. Il avait obtenu de M. l'évêque de Nantes la permission nécessaire pour bénir le Calvaire, et il avait fixé cette cérémonie au 14 septembre, fête de l'exaltation de la Sainte-Croix, lorsque la veille du jour indiqué, au moment même où les fidèles affluaient déjà de toutes parts, un ecclésiastique arriva de Nantes et défendit de la part de l'évêque de faire cette bénédic-

tion. On conçoit aisément quelle fut, en apprenant cette nouvelle, la consternation de la multitude qui y était assemblée. Le serviteur de Dieu conserva seul sa tranquillité, tant il était maître des mouvements de son cœur. Il partit aussitôt pour Nantes, afin d'obtenir la révocation de la défense qui lui avait été faite ; mais ce fut en vain, et il se vit obligé de revenir à Pontchâteau sans avoir rien obtenu. Bien plus, ayant commencé quelques jours après une mission à Saint-Molf, il reçut un interdit de la part de l'évêque de Nantes, dans le diocèse duquel il travaillait. On se demande d'où pouvait venir cette injuste rigueur. En voici la cause. M. de Montfort, comme tous les hommes apostoliques, avait des envieux, même parmi quelques confrères, car il s'est plus d'une fois peut-être rencontré des prêtres sans zèle, qui non-seulement ne faisaient rien pour procurer le salut des âmes, mais qui même trouvaient mauvais que d'autres en prissent soin. Ce furent des hommes de cette sorte qui, jaloux des efforts et des succès du saint prêtre, le desservirent auprès du premier pasteur du diocèse de Nantes. On ne se borna pas à son égard à ce genre de persécution : le Calvaire offusquait certaines gens qui avaient fait tous leurs efforts pour arrêter cette pieuse entreprise. On écrivit à ce sujet au maréchal de Château-Renaud, alors commandant en Bretagne, une lettre pleine de faussetés, dans laquelle on représentait le missionnaire comme un ambitieux qui traînait à sa suite des milliers de personnes et qui voulait faire de ce Calvaire une forteresse, dont par la suite des ennemis pourraient s'emparer, et où ils auraient le moyen de se retrancher. Trompé par ces assertions mensongères, le maréchal obtint un ordre du roi pour faire détruire le Calvaire, et Louis XIV n'était pas un monarque qui souffrît qu'on négligeât d'exécuter ses volontés.

Autant M. de Montfort éprouva de peine dans cette circonstance, autant sa patience fut admirable. A la

première nouvelle qu'il eut de cet ordre, qui lui procurait une humiliation publique, il se contenta de dire : « Dieu soit béni ; je n'ai point cherché ma gloire, mais » uniquement celle de Dieu ; j'espère en recevoir la même » récompense que si j'avais réussi. » Il la reçut sans doute, et le Ciel ne permit pas que les efforts de son serviteur pour faire honorer la croix restassent pour toujours inutiles. Les statues et les autres figures furent conservées avec soin par le saint prêtre, qui les fit transporter à Nantes et les déposa dans une chapelle. Un demi-siècle plus tard, M. de La Muzanchère, évêque de cette ville, les rendit, avec la permission du gouvernement, à leur destination primitive ; le Calvaire fut rétabli, et c'est encore aujourd'hui un lieu de dévotion très-fréquenté [1].

Interdit et couvert d'opprobre, M. de Montfort crut ne pouvoir rien faire de mieux que de se mettre en retraite chez les Jésuites de Nantes. Les Pères, qui ignoraient l'événement de Pontchâteau, n'auraient pu le deviner par leurs relations avec le serviteur de Dieu, tant ils le trouvèrent dans un état tranquille. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours que l'un d'entre eux en ayant été informé et lui en ayant parlé, il apprit de sa bouche les détails de cette affaire, mais sans que celui-ci mêlât à son récit la moindre plainte. « Ce que j'avais vu » et ce que j'avais su, écrivait plus tard ce même Père, » nommé de Préfontaine, me l'avait fait regarder jusque-

[1] En 1747, à la suite d'une autre mission donnée à Pontchâteau par les missionnaires de Saint-Laurent, enfants de M. de Montfort, le Calvaire fut rétabli et subsista jusqu'en 1793, que les troupes républicaines le détruisirent et brûlèrent toutes les statues qui s'y trouvaient. Ce lieu, qui était devenu célèbre, resta ainsi désolé jusqu'en l'année 1820, que M. Gouray, curé actuel de Pontchâteau, entreprit de le rétablir, et y réussit. La croix fut bénite le 22 novembre 1821, et depuis cette époque, de nombreux pèlerins visitent ce monument de la piété et du zèle de M. de Montfort.

» là comme un grand homme de bien; mais cette patience,
» cette soumission à la Providence dans une occasion aussi
» délicate que celle-là, la sérénité, la joie même qui pa-
» raissait sur son visage, malgré un coup si accablant
» pour lui, me le firent alors regarder comme un saint,
» m'inspirèrent des sentiments de respect et de véné-
» ration pour sa vertu que j'ai toujours conservés depuis
» et que je conserverai jusqu'à la mort. »

M. de Montfort put tout à son aise satisfaire, à Nantes, l'ardeur qu'il avait eue pour les humiliations. Cette ville, où la foi est aujourd'hui si pure, avait alors dans son clergé plusieurs membres infectés de jansénisme ; il paraît que le saint prêtre s'était, non sans raison, refusé à travailler avec eux, et que c'étaient eux qui lui avaient suscité les persécutions dont il était la victime. Le peuple, toujours prompt à juger mal, et inconstant dans ses affections, passa de l'estime qu'il avait eue pour le missionnaire à l'indifférence et au mépris, en le voyant obligé de suspendre ses travaux apostoliques. Ainsi tous s'accordaient pour faire sentir plus vivement au fidèle disciple de la croix l'amertume de sa position, et personne n'osait ouvrir la bouche pour le défendre. Cependant il ne demeura pas entièrement oisif dans le repos forcé auquel il était condamné. Une dame pieuse de Nantes lui avait donné un petit hospice où il résidait habituellement, il y fit construire une chapelle, et ayant trouvé le moyen d'acheter une maison peu éloignée de celle qu'il habitait, il y reçut des pauvres incurables, et donna, de cette manière, commencement à un hôpital très-utile qui subsiste encore sous ce nom à Nantes.

Pendant son séjour dans cette ville, M. de Montfort entra dans le tiers-ordre séculier de Saint-Dominique. Sa dévotion au rosaire et le zèle qu'il mettait à la propager lui inspira le désir de l'agréger à un ordre qui honore d'une manière spéciale la sainte Vierge sous le titre de

Notre-Dame-du-Rosaire. Ce fut en 1710 qu'il s'engagea dans cette pieuse société. Bientôt après il reprit le cours de ses missions; mais avant de partir de Nantes, il donna aux habitants de cette ville une preuve du plus généreux dévouement, en secourant au péril de sa vie les habitants du faubourg de Biesse, surpris par une inondation de la Loire. C'est ainsi que les saints se vengent de l'injustice des hommes!

La mission qu'il donna à la Garnache, dans le diocèse de Luçon, fut accompagnée des bénédictions les plus abondantes : mais ces heureux succès ne lui rendirent pas plus favorable le curé d'une autre paroisse, qui, après l'avoir appelé, refusa de le recevoir et l'obligea ainsi de recourir à la charité d'une pauvre femme pour pouvoir se loger. Rebuté dans ce lieu, il profita des moments de loisir qu'il avait, pour faire une retraite chez les PP. Jésuites de Luçon. Après s'être occupé dans cette retraite du soin de son propre salut, M. de Montfort se rendit à La Rochelle, sans qu'on sache au juste quelles affaires le conduisaient dans ce diocèse. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y fut bien reçu par M. de Champflour, qui en remplissait alors le siége et qui était un prélat pieux et zélé. On chargea bientôt le saint prêtre de faire des missions, genre de ministère dans lequel il réussissait toujours. En effet, l'hôpital général de Saint-Louis, l'Hommeau, village près de La Rochelle, et l'église des Jacobins de cette ville, devinrent successivement le théâtre de ses travaux et de ses succès. Ce fut surtout dans cette dernière église qu'il se fixa et opéra des conversions éclatantes. Parmi les troupes alors en garnison à La Rochelle, se trouvaient beaucoup d'enfants de ces Calvinistes, qui avaient été si rebelles à Louis XIII. Ceux-ci avaient sucé avec le lait les erreurs de leurs parents. On engagea M. de Montfort à prêcher quelques sermons de controverse pour éclairer ces pauvres aveugles,

mais il ne se rendit pas à cet avis. Sa grande confiance au rosaire lui fit espérer que comme S. Dominique il réussirait, par l'intercession de la sainte Vierge, à gagner ces hérétiques. Aussi parla-t-il souvent du rosaire et du mérite de cette prière pendant sa mission. Son espérance ne fut point trompée; il toucha plusieurs fois tellement ses auditeurs qu'il les fit fondre en larmes. Le retour à l'Eglise d'un grand nombre de Calvinistes, et à Dieu d'un grand nombre de pécheurs qui venaient se jeter à ses pieds, lorsqu'il descendait de chaire, fut la preuve convaincante des fruits qu'il produisait. Parmi ces premiers, madame de Mailly mérite d'être citée. C'était une femme d'esprit, et son attachement à l'erreur la rendait chère au parti huguenot. Arrivée depuis peu d'Angleterre, elle devait aller se fixer à Paris; mais quelques affaires la retenaient encore à La Rochelle, lorsque le serviteur de Dieu y arriva. Elle entendit bientôt parler de lui comme d'un homme extraordinaire, et conçut le désir de l'entretenir. Il fallait que la chose se fît secrètement; une demoiselle catholique qui était de ses amies lui en fournit les moyens, en lui procurant à la campagne une entrevue avec M. de Montfort. Madame de Mailly proposa tous ses doutes au saint missionnaire, qui l'ébranla fortement dès le premier entretien, finit bientôt par la convaincre et la décider à abjurer ses erreurs; elle le fit avec courage et en public, sous les yeux des protestants, dont plusieurs suivirent son exemple. Ferme dans la foi, elle persévéra dans les exercices de la piété chrétienne jusqu'en l'année 1749, qu'elle mourut à Paris sur la paroisse de Saint-Sulpice.

La conversion des hérétiques ne fut pas le seul objet du zèle de M. de Montfort à La Rochelle; il s'appliqua aussi à retirer du vice les malheureuses créatures qui perdent tant d'hommes en se perdant elles-mêmes.

Voici peut-être le trait le plus extraordinaire de la vie du

saint prêtre, et la bonne œuvre pour laquelle il a eu le plus besoin de l'assistance particulière de Dieu. Lorsqu'il était informé qu'il se trouvait dans quelque quartier de la ville une maison de prostitution, il s'y rendait avec un autre prêtre. Entré dans ce lieu infâme le chapelet et le crucifix à la main, il se jetait à genoux, récitait un *Ave Maria* et baissait la tête. Il est facile de comprendre la surprise et le trouble que causait aux libertins et aux courtisanes qui s'y trouvaient réunis, une visite aussi inattendue et pour eux aussi inopportune. Partie de celles-ci s'enfuyaient aussitôt; d'autres, touchées à sa vue, promettaient de se convertir; mais les hommes, faisant plus de contenance, menaçaient le saint missionnaire. Un jour il s'en trouva un qui, entrant en fureur, le saisit de la main gauche aux cheveux, et tenant de la main droite son épée, lui dit, en faisant d'horribles jurements, qu'il allait l'en percer, s'il ne se retirait aussitôt. « Très-volontiers, » lui répondit M. de Montfort, sans être intimidé; je » consens que vous m'ôtiez la vie, pourvu que vous me » promettiez de vous convertir, car j'aime mieux mille fois » le salut de votre âme, que dix mille vies comme la » mienne. » Ces paroles et cette intrépide fermeté arrêtèrent la fureur de l'impudique. Il en fut si frappé, que, tremblant de tout le corps et pouvant à peine se soutenir, il ne put que difficilement remettre son épée dans le fourreau, et plus encore trouver la porte pour sortir. Pendant cette scène, une seule fille était restée dans la maison et s'était jetée à genoux. Le saint prêtre et son compagnon l'emmenèrent avec eux, la confièrent à une personne pieuse, et elle se réconcilia si bien avec Dieu, qu'elle devint dans la suite un modèle de pénitence.

Cette action hardie indisposa contre le serviteur de Dieu des gens qui, trouvant plus commode de le censurer que d'imiter ses œuvres de zèle, voulurent le faire interdire; mais leurs efforts furent inutiles auprès de

M. de Champflour, prélat pieux qui ne se laissa pas surprendre. Des Calvinistes cherchèrent à empoisonner M. de Montfort, comme d'autres de la même secte avaient tenté de l'assassiner; il se délivra du poison qu'il avait avalé; il en fut néanmoins gravement incommodé et s'en sentit toujours depuis. On croit même que les effets de ce poison, en altérant sa santé, contribuèrent à hâter sa mort.

Après avoir évangélisé La Rochelle et surtout la garnison, pendant une partie de l'année 1712, le saint prêtre, malgré tous les obstacles que lui suscitèrent les Calvinistes, qui faillirent le faire prendre en mer par un corsaire anglais, passa à l'Ile-Dieu, où son arrivée fut un grand sujet de joie pour les habitants, et son séjour parmi eux une source abondante de bénédictions. Ce n'est pas qu'il n'y trouvât comme partout ailleurs des contradictions; là elles lui vinrent de la part du gouverneur de l'île, qui traversa d'abord les missionnaires, et qui ne se guérit de ses préventions contre eux qu'en voyant leur patience. Heureusement cet homme passionné n'eut pas d'imitateurs. Tous les habitants, au nombre de deux mille, profitèrent du bienfait de la mission qui dura deux mois. La dévotion du rosaire y fut solidement établie, une croix fut plantée dans le lieu le plus éminent de l'île, et l'on y montrait encore avant la révolution une grosse pierre que le saint prêtre déplaça à cette occasion d'une manière qui sembla tout à fait surnaturelle.

Une chapelle que M. de Montfort faisait restaurer à la Garnache n'était pas encore bénite; il retourna dans cette paroisse, y fit la cérémonie, et profita de la circonstance de cette bénédiction pour soutenir ce peuple dans les sentiments de piété qu'il lui avait inspirés pendant la mission et dont il retrouvait les fruits. De la Garnache, il passa à Salertaine; mais loin d'avoir à traiter avec des gens aussi dociles que ceux qu'il venait de quitter, il les

trouva dans un état d'opposition capable de décourager un homme moins habitué que M. de Montfort à mettre toute sa confiance en Dieu. Ils allèrent en effet jusqu'à fermer les portes de leur église, malgré leur curé, et en emporter les clefs. Le saint prêtre, en arrivant dans le bourg, se rend droit à la maison d'un des principaux habitants, qu'il savait très-opposé à la mission; en y entrant, il dépose sur une cheminée un crucifix et une image de la sainte Vierge, se prosterne devant eux, fait sa prière, et, se relevant, il dit d'une manière si persuasive à l'habitant qu'il vient au nom de Jésus et de Marie travailler en ce lieu, que cet homme, tout subitement touché, accepte aussitôt l'invitation qu'il lui fait de se rendre à l'église avec sa famille. Cet exemple fait changer de résolution aux habitants, ils vont écouter le prédicateur, et dès le premier sermon qu'ils entendent, ils sont tellement attendris, qu'ils se retirent fondant en larmes. Bientôt leur empressement à écouter le serviteur de Dieu fut aussi grand que leur opposition avait été prononcée, et jamais M. de Montfort n'avait produit autant de fruits que dans cette mission de Salertaine. Il est vrai que tout en lui contribuait à en assurer le succès; outre cette éloquence persuasive qui touchait les cœurs, l'exemple de sa vie donnait encore un nouveau poids à ses discours. On sut bientôt combien il était pénitent et mortifié : il logeait dans un réduit pauvre et incommode, ne prenait que trois heures de sommeil, se déchirait chaque nuit le corps par une sanglante discipline, puis passait la journée en chaire, au confessionnal ou dans l'exercice d'autres bonnes œuvres de ce genre. Malgré tant d'occupations et tant de fatigues, il avait l'air aussi recueilli que s'il eût été occupé à l'oraison dans une solitude. Aussi persuasif au tribunal qu'en chaire, le saint prêtre faisait de nombreuses conquêtes à la grâce par le ministère de la confession. Il y parlait d'une manière si entraînante, qu'il suffisait de s'être adressé à lui pour de-

venir l'ennemi du monde et renoncer à ses maximes. Sans beaucoup discourir avec ses pénitents, il leur inspirait des sentiments si élevés, qu'il les rendait bientôt de fervents chrétiens. Alors, profitant de leurs saintes dispositions, il les engageait à s'enrôler dans de pieuses confréries que son zèle l'avait porté à établir en divers lieux, sous le nom de frères et de sœurs de la Croix. Il prétendait par cette pieuse industrie leur faire vaincre le respect humain et marcher à la suite de Jésus-Christ. Ses efforts furent couronnés de succès.

Jusqu'alors le serviteur de Dieu avait travaillé isolément, mais il sentait sans doute la nécessité d'avoir des collaborateurs qui pourraient étendre et perpétuer le bien qu'il opérait. Il est à croire que ce fut le désir de s'en procurer qui le détermina à partir pour Paris, dès que la mission de La Séguinière, qui suivit celle de La Garnache, fut terminée. Depuis longtemps il s'occupait, pendant les courts instants de loisir qu'il avait dans sa solitude de Saint-Eloi, à dresser le plan d'une société de missionnaires sous le titre de compagnie de Marie. Il en avait dressé le règlement, après avoir consulté sur cette affaire M. l'évêque de La Rochelle. Ce prélat avait pleinement approuvé le projet de former une société d'ecclésiastiques pour perpétuer l'œuvre des missions qu'il lui avait soumis. Il ne s'agissait donc plus que de trouver des ouvriers évangéliques qui voulussent s'adonner à ce genre de travail. M. de Montfort, en arrivant dans la capitale, renouvela connaissance avec un de ses anciens compagnons d'étude, l'abbé Poullart Desplaces, prêtre du diocèse de Rennes et fondateur du séminaire du Saint-Esprit, situé dans la rue des Postes. Les sentiments de ces deux hommes de bien étaient trop semblables pour qu'ils ne s'entendissent pas promptement. Leur attrait, il est vrai, était différent, car M. Desplaces ne se sentait pas appelé à travailler aux missions; mais il promit à M. de Montfort

de lui donner les sujets qui auraient le désir de s'y consacrer. Il tint parole, et il lui accorda quatre jeunes ecclésiastiques de son séminaire, auxquels l'Esprit saint donnait cette vocation. Satisfait de ce succès, M. de Montfort fit avec les membres de cette édifiante communauté une alliance spirituelle qui subsiste encore entre leurs successeurs et les missionnaires de Saint-Laurent-sur-Sèvre. M. de Montfort, ayant terminé l'affaire importante qui l'avait attiré à Paris, se rendit à Poitiers, où il voulait développer et consolider l'institut des Filles de la Sagesse, qui n'existait presque encore que dans sa pensée, puisque la sœur Trichet n'avait pas une seule compagne; mais les anciennes impressions contre lui n'étaient pas effacées. Aussi à peine fut-il arrivé dans cette ville, qu'il reçut de l'autorité ecclésiastique l'ordre d'en sortir dans les vingt-quatre heures. C'était pour la troisième fois qu'il était chassé honteusement d'une cité où il avait opéré tant de bien et à laquelle ses filles devaient plus tard rendre de si grands services. Accoutumé à obéir aux ordres même les plus rigoureux, le serviteur de Dieu partit aussitôt; il eut cependant la consolation, avant son départ, de voir ses anciens disciples et de les retrouver dans les sentiments de ferveur qu'il leur avait inspirés. La sœur Trichet lui parut surtout si affermie dans sa vocation, qu'il crut devoir lui donner une compagne et les faire aller à La Rochelle, où il se rendait, afin qu'elles y ouvrissent une école pour les filles pauvres. Ayant soumis ce projet à l'évêque de cette dernière ville, il fut approuvé par le prélat, qui le chargea de le mettre à exécution. Ce ne fut pas sans de grandes difficultés que la sœur Trichet put s'arracher de l'hôpital, où elle se rendait très-utile, et de s'éloigner de sa mère qui s'opposait de toutes ses forces à son départ. La peine qu'éprouva cette sainte fille dans son déplacement dut lui être d'autant plus sensible qu'en arrivant à La Rochelle elle ne trouva presque rien de préparé de

ce qu'il lui fallait pour commencer son œuvre. Elle ne perdit pourtant pas courage; aidée des conseils et de l'activité de M. de Montfort, qui s'occupa de cette affaire avec son zèle ordinaire, elle put, au bout de huit à dix jours, ouvrir les classes et commencer ainsi une bonne œuvre que ses filles continuent encore avec bénédiction.

Le pieux instituteur ne se borna pas à établir d'une manière convenable les filles qu'il venait d'appeler à La Rochelle. Voyant que la communauté naissante prenait des accroissements, il désigna pour supérieure la sœur Trichet qui s'appelait déjà Marie-Louise de Jésus [1], et traça à la nouvelle société une règle pleine de sagesse, qu'il remit lui-même entre les mains de la supérieure. C'est cette règle que suit encore la pieuse congrégation qui reconnaît M. de Montfort pour son père, et qui, fidèle à observer cette règle sainte, porte la bonne odeur de Jésus-Christ dans tous les lieux où elle possède des établissements. De retour dans le diocèse de La Rochelle, M. de Montfort continua à évangéliser, pendant l'année 1713, plusieurs paroisses du pays dans lesquelles il fit admirer son courage pour la destruction du mal, et la perfection de sa vertu, surtout de son humilité. Vers le commencement de 1714, il se rendit à Nantes, y visita l'hôpital des Incurables dont il avait procuré l'établissement, et prodigua ses soins aux infirmes de cette maison. Son but était aussi

[1] Marie-Louise Trichet naquit à Poitiers le 7 mai 1684. Elle eut la consolation de voir, après la mort de M. de Montfort, prospérer la pieuse société qu'elle avait établie de concert avec lui. Elle fut un modèle de vertu, et gouverna avec beaucoup de prudence cette société alors naissante, et aujourd'hui si répandue. En 1724, elle fit un voyage en Bretagne, et visita M. et madame de La Garaye, qui étaient liés avec elle. La mort de cette vertueuse fille arriva à Saint-Laurent-sur-Sèvre, le 28 avril 1759. Elle était âgée de soixante-quinze ans Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Laurent et dans la chapelle de la Sainte-Vierge, près de celui de M. de Montfort. Voyez sa Vie par M. Allaire. Un volume in-12, Poitiers, 1768; elle est bien écrite et très-édifiante.

d'affermir dans la piété la société des Amis de la Croix qu'il avait précédemment formée dans la paroisse de Saint-Similien, aussi s'en occupa-t-il d'une manière particulière. De Nantes, il partit pour Rennes. Ce fut à cette époque qu'il fit la connaissance d'un jeune clerc libertin, natif de Tréguier, qui feignit de vouloir s'attacher à lui, et qui, abusant de la confiance ainsi que de la charité du saint prêtre, l'abandonna bientôt, après l'avoir volé. Arrivé à Rennes, il ne put y exercer publiquement son ministère, ce qui lui causa une peine très-sensible. Une retraite qu'il y fit, en s'occupant d'une manière utile, servit à le consoler. Il fréquenta ensuite quelques personnes d'un rang élevé, entre autres M. Dorville, subdélégué de l'intendant de Bretagne, et l'Esprit de Dieu dont il était rempli lui fit répandre la bonne odeur de Jésus-Christ dans toutes les maisons qui eurent l'avantage de le recevoir.

Après quelque temps de séjour à Rennes, le saint prêtre voulut aller à Avranches. Là de nouvelles humiliations l'attendaient encore ; comme si ce fidèle disciple de Jésus crucifié ne pût vivre un moment sans croix. L'évêque de cette ville lui refusa toute permission de prêcher et même de célébrer, sans qu'on puisse en savoir la cause. Il fallut que M. de Montfort se rendît en toute hâte à Ville-Dieu, dans le diocèse de Coutances, pour pouvoir satisfaire sa piété en y disant la messe le jour de l'Assomption. Ce ne fut pas la seule mortification qu'il eut à souffrir dans ce voyage. Arrivant dans un village et ayant besoin de repos, il se présenta dans une auberge pour y loger. Mais son air pauvre ne donnant pas aux gens qui la tenaient l'espoir qu'il y pût faire de la dépense, ils refusèrent de le recevoir, et le serviteur de Dieu fut obligé de passer la nuit dehors, ainsi que son compagnon de voyage. Ce fut à cette occasion qu'exprimant sa tendre affection pour la croix, il composa un cantique dans lequel il en célèbre la vertu et la force qu'elle donne à ceux qui l'embrassent.

Le village où M. de Montfort fut si mal accueilli était

sur la route de Saint-Lô ; il allait dans cette ville, où il commença une mission : mais bientôt des hommes jaloux des succès étonnants qu'il obtenait par ses prédications le desservirent auprès des supérieurs et réussirent à le faire interdire. Il prit aussitôt le parti de se rendre à Coutances, dont le siége était alors occupé par M. de Brienac. Une explication qu'il eut avec le prélat suffit pour que ses pouvoirs lui fussent tout de suite rendus. Ce contre-temps, loin de nuire à la mission, ne fit que donner plus de considération au prédicateur ; aussi produisit-il dans cette ville des biens immenses, non-seulement par ses discours, encore aussi par ses mortifications. Tant une vie sainte donne de l'autorité à un ministre de la parole de Dieu !

La mission de Saint-Lô se termina par la plantation d'une croix qui a été longtemps pour cette ville l'objet d'une dévotion particulière. M. de Montfort ayant accompli l'œuvre qui l'avait attiré dans ce pays, en partit pour aller visiter à Rouen un de ses anciens condisciples, M. Blain, alors chanoine de cette métropole. Celui-ci, profitant de la familiarité qui existait entre eux, lui fit diverses observations sur sa conduite et sur certaines singularités qu'on remarquait en sa personne. Le serviteur de Dieu se justifia sur tous les points avec autant de succès que de modestie. Touchant les singularités, il dit que s'il avait des manières singulières et extraordinaires, c'était bien contre son intention ; que les tenant de la nature, il ne s'en apercevait pas, et qu'étant propres à l'humilier, elles ne lui étaient pas inutiles. M. Blain fut tellement convaincu de la sainteté de son ami, que, lui ayant survécu, il en écrivit des mémoires qui depuis ont servi à composer la Vie de M. de Montfort.

Le saint prêtre songea, après cette visite, à retourner à La Rochelle, qui était le centre de ses missions. Sa route fut une prédication continuelle par le soin qu'il prit constamment d'empêcher le péché, et de porter tous ceux

qui l'approchaient à louer et à servir Dieu. A Rennes, où il alla pour la dernière fois, il fit cesser des danses et des désordres qui avaient lieu sur une place de cette ville, et y établit la récitation publique du rosaire : arrivé à La Rochelle, il y commença bientôt une mission à Fouras, pauvre paroisse de ce diocèse, puis à l'Ile d'Aix, dans l'hiver de 1714 à 1715. Etant revenu ensuite dans la ville épiscopale, il s'y livra à la prédication. L'auditoire qui assistait à son sermon le jour de la Purification fut témoin d'une merveille qui frappa beaucoup tous ceux qui la virent. Son visage exténué devint tout lumineux et rayonnant, et ses meilleurs amis ne purent en ce moment le reconnaître qu'à la voix. C'était un indice de la gloire céleste qui devait bientôt récompenser ses vertus et ses travaux.

Dieu commençait déjà à faire éclater la sainteté de son serviteur. Aussi le désirait-on avec empressement dans divers lieux, pour qu'il y donnât la mission. Il se livra à ce pénible travail pendant toute l'année 1715. Après l'île d'Aix, Tangon-la-Ronde dans laquelle il établit une société de Pénitents-Blancs et une autre de Vierges, Saint-Amand furent les paroisses qu'il évangélisa d'abord avec les prêtres qu'il s'était associés. Plusieurs autres paroisses du même diocèse et la ville de Fontenay-le-Comte reçurent ensuite la même faveur. M. de Montfort commença l'année 1715 par la mission de Saint-Pompain; un des premiers fruits qu'il y produisit fut de porter à la réconciliation le fermier du seigneur du lieu, qui nourrissait une haine scandaleuse contre son propre pasteur et une autre personne du pays. Le serviteur de Dieu inspira au pasteur des sentiments de piété que cet ecclésiastique n'avait guère connus jusqu'alors. De Saint-Pompain il passa à Villiers, village peu éloigné, où, à la plantation de la croix, il reçut au milieu de son sermon des injures qu'il supporta avec une patience héroïque. Après avoir fait un pèlerinage à la célèbre chapelle des Ardilliers à Saumur, il se

rendit à Saint-Laurent-sur-Sèvre pour y ouvrir une mission qu'il commença le premier dimanche d'avril. C'était là le lieu où le Seigneur l'attendait pour l'appeler à lui. Pendant que M. de Montfort se livrait avec son zèle ordinaire à l'instruction et à la sanctification du peuple, on apprit que l'évêque de La Rochelle allait venir sans tarder faire la visite pastorale dans cette paroisse. Le saint prêtre, qui était pénétré d'un respect profond pour les prélats, voulut faire à son évêque une réception honorable et se donna beaucoup de mouvement pour atteindre ce but. Ce surcroît de travail, joint à ses autres occupations, achevèrent de ruiner une santé déjà délabrée par les fatigues, les peines et les austérités. Le jour même de la visite, après avoir prêché de la manière la plus touchante sur la douceur de Jésus-Christ, il fut forcé de se coucher sur son grabat, qui jusqu'alors n'avait été composé que d'un peu de paille dans un réduit obscur. Une fausse pleurésie vint bientôt mettre ses jours en danger. Il vit les approches de la mort comme un homme entièrement détaché du monde ; et sentant qu'elle approchait, il fit son testament tel que son extrême pauvreté le lui permettait, c'est-à-dire qu'il donna à ses confrères ses ornements avec ses livres, et divers objets de piété à des paroisses qu'il avait évangélisées. Il désigna ensuite pour son successeur un excellent prêtre nommé M. Mulot [1], qu'il s'était attaché depuis peu. Pendant toute sa maladie, il ne cessa d'édifier par sa patience et ses discours ceux qui eurent le bonheur de l'approcher. Enfin, étant à ses derniers moments, on l'entendit dire ces paroles : « C'est » en vain que tu m'attaques, je suis entre Jésus et Marie.

[1] M. Mulot, successeur de M. de Montfort dans le gouvernement de la Société des Missionnaires et de celle des Filles de la Sagesse, mourut à l'âge de soixante-six ans, à Questembert, dans le diocèse de Vannes, le 11 mai 1749, pendant une mission qu'il donnait à cette paroisse.

» *Deo gratias et Mariæ.* C'en est fait, je ne pécherai plus. » Bientôt après il expira, vers huit heures du soir, un mardi 28 avril 1716. Il était âgé de quarante-trois ans et quelques mois.

C'est ainsi que termina sa carrière un prêtre qui n'eut d'autre désir que d'imiter Jésus-Christ pauvre, humilié et souffrant; d'autre ambition que de gagner à Dieu tous les cœurs; d'autre soin que celui de son salut et du salut de ses frères. Sa sainteté, si souvent méconnue pendant sa vie, se manifesta bientôt après sa mort. L'erreur, l'envie et les préjugés s'étaient tus, on ne se souvint plus alors que de sa conduite vertueuse et de ses pénibles travaux. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Laurent-sur-Sèvre. Dix-huit mois après son décès, on voulut donner aux restes du saint prêtre une sépulture plus honorable, et l'on vit avec étonnement que son corps était entier, sans aucune apparence de corruption et répandant une odeur suave. Cette église a été brûlée deux fois, pendant les guerres de la Vendée; mais le tombeau n'a pas été endommagé, et il est encore aujourd'hui l'objet de la vénération des fidèles. On attribue à l'intercession de M. de Montfort plusieurs faveurs signalées qui ont été obtenues. Ces faits, qui paraissent miraculeux, et les vertus du serviteur de Dieu, ont déterminé Monseigneur Soyer, évêque de Luçon, dans le diocèse duquel se trouve aujourd'hui la paroisse de Saint-Laurent, Monseigneur de Quelen, archevêque de Paris, plusieurs autres prélats de l'Eglise de France, et les missionnaires de Saint-Laurent-sur-Sèvre, qui l'honorent comme leur père, à demander au saint Siége sa canonisation, et dans ce moment cette affaire, si intéressante pour la Bretagne, est soumise à l'examen de la congrégation des rites.

On a de M. de Montfort les ouvrages suivants:

1° *Des Cantiques.* Ils se recommandent plus par les senti-

ments pieux qu'ils expriment que par le mérite de la poésie. Ils ont été souvent réimprimés, et sont devenus populaires dans une partie de la Bretagne.

2° *La Journée Chrétienne.*

3° *La Jeunesse sanctifiée.*

Un biographe breton attribue à M. de Montfort des sermons imprimés à Avignon en 1719; mais il se trompe : ils sont d'un P. de Montfort, prêtre de la congrégation de la Doctrine chrétienne.

---

* M. JEAN LEUDUGER,

DOCTEUR EN THÉOLOGIE ET CHANOINE SCOLASTIQUE DE LA CATHÉDRALE DE SAINT-BRIEUC.

Tiré de sa Vie manuscrite, qui paraît avoir été composée par un de ses collaborateurs dans l'œuvre des missions, et qui est écrite avec beaucoup de sincérité.

L'AN 1722.

Au milieu du XVIIe siècle, le Seigneur, dans sa miséricorde, accorda une faveur précieuse au diocèse de Saint-Brieuc, en y suscitant un prêtre selon son cœur, qui consacra sa vie à y répandre l'instruction chrétienne, et qui, par ses travaux, ainsi que par ses exemples, contribua puissamment à faire fleurir la piété dans cette partie de la Bretagne.

Ce digne ministre des autels fut M. Jean Leuduger, d'abord curé, puis chanoine scolastique de la cathédrale de Saint-

Brieuc et zélé missionnaire. Son père, qui habitait la maison du Pré-Jarno, au village de la Ville-Hervi, dans la paroisse de Plérin, se nommait Jean, et sa mère Louise Quinio. Il naquit le 9 novembre 1649; ce ne fut pas sans un grand danger pour celle qui lui donnait le jour, car le travail de l'enfantement fut si pénible, qu'il ne laissait presque plus d'espoir de la sauver ni son fruit, lorsque Jeanne Quinio, sa sœur, lui conseilla de faire un vœu à Jésus naissant, et d'aller dans l'étable pour honorer la nativité du Sauveur. A peine cette femme eut-elle accompli cet acte de religion et promis son enfant à Dieu, qu'elle se trouva heureusement délivrée. Dans sa reconnaissance, elle prit le nouveau-né entre ses bras, et renouvela aussitôt la consécration qu'elle avait déjà faite de lui à Dieu et à la sainte Vierge, le regardant comme un dépôt précieux que le Ciel lui confiait.

A l'âge de huit ans Jean fut mis à l'école, et ses parents, qui étaient laboureurs, ayant résolu de le faire étudier, ils le confièrent à un maître de langue latine nommé Jean Ruellan, qui demeurait dans leur village. La conception vive et pénétrante du nouvel écolier, sa mémoire sûre et fidèle, lui firent vaincre promptement les premières difficultés. Aussi fut-il, à l'âge de douze ans, trouvé capable d'entrer au collége de Saint-Brieuc. Le jeune Leuduger s'y distingua bientôt par sa capacité, et se montra constamment supérieur à la plupart de ses condisciples. Ses parents, encouragés par ses succès, résolurent de l'envoyer à Rennes, dont le collége, que dirigeaient les Pères de la compagnie de Jésus, avait de la célébrité. Ils espéraient inspirer encore par ce moyen plus d'émulation à leur fils; ils ne se trompèrent pas. On croit que ce fut à Rennes qu'il fit sa rhétorique. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y étudia dès l'âge de seize ans la philosophie d'une manière fructueuse, sous le P. François, et qu'il prit ensuite quelques leçons de théologie.

Ayant ainsi achevé ses études de bonne heure, Leuduger fut plus maître de son temps. La réputation de capacité qu'il s'était acquise le rendait propre à l'instruction ; il se chargea donc, à l'âge de vingt ans, de faire la répétition à plusieurs jeunes gens, et s'en acquitta avec succès. L'idée avantageuse qu'on avait de lui fit désirer aux religieux Prémontrés de l'abbaye de Lieu-Dieu-en-Jard, au diocèse de Luçon, de l'attirer chez eux, et de le fixer dans leur maison; ils y réussirent en partie, et déjà ils lui avaient donné l'habit de leur ordre, lorsque ses parents ayant, au bout de quelques mois, appris sa retraite, vinrent le chercher, et l'engagèrent à quitter l'abbaye, ce qu'il fit sans peine, parce qu'il était lui-même alors dans le dessein d'en sortir. Dieu le permit, sans doute, pour que cet homme vertueux devînt un jour un nouvel apôtre de la Bretagne.

En quittant cette maison, il ne renonça pas à l'état ecclésiastique; mais, comme il était encore très-jeune, avant d'entrer dans les ordres, il voulut faire un voyage de Rome. Ce fut moins la curiosité que la piété qui lui inspira cette résolution; son désir était de visiter les tombeaux des saints apôtres et les autres monuments de la religion que possède la capitale du monde chrétien. D'une haute stature et d'une complexion robuste, il eut plus d'une fois à craindre dans ce voyage d'être arrêté pour être enrôlé dans les troupes. Le moyen qu'il trouva pour éviter ce danger fut de se revêtir de l'habit ecclésiastique, qui alors inspirait du respect à toutes les nations catholiques. Il prit donc une soutanelle, et la facilité avec laquelle il s'exprimait en latin lui servit souvent dans les pays étrangers pour se tirer des embarras qui sont presque inévitables dans les voyages un peu longs.

Rome ne fut pas la seule ville que visita le jeune pèlerin. Il alla jusqu'à Naples, où il fut témoin du miracle annuel qui s'opère sur le sang de S. Janvier; puis il se rendit à Bari, où repose le corps de S. Nicolas, et à Mon-

tefalco, ville qui a donné son nom à une sainte religieuse appelée Claire, et qui en conserve le corps. Sortant ensuite de l'Italie par le Tyrol, il traversa une partie de l'Allemagne, se rendit à Hall, lieu célèbre par une statue miraculeuse de la sainte Vierge qui s'y trouve, rentra en France par l'Alsace, parcourut l'Anjou et la Touraine, et termina enfin son voyage par un pèlerinage au mont Saint-Michel, d'où il revint en Bretagne. Ce fut pendant cette longue route qu'il fit l'essai de cette vie pauvre et détachée qu'il mena si souvent dans la suite; il ne vécut que d'aumônes, et souvent il les partageait avec d'autres indigents. Pour entretenir sa piété, il s'appliquait à la prière et au recueillement, dans une situation où tant d'autres se livrent à une dissipation qu'excitent en eux les scènes variées qui se présentent à leurs yeux.

Ce ne fut pas une médiocre surprise pour les parents de Leuduger de le voir arriver tout à coup après une longue absence, car ils avaient ignoré son voyage, et ne savaient ce qu'il était devenu. Après s'être délassé dans la maison paternelle des fatigues de la route, et s'être remis de la fièvre qui l'avait pris en chemin, il repartit pour Rennes, afin d'y étudier la théologie sous les PP. Jamon et Hervin, Jésuites, qui la professaient dans la capitale de la Bretagne. Ses succès dans l'étude de cette science furent tels, qu'à la fin de son cours on le pria de l'enseigner lui-même. Il ne paraît pas que M. Leuduger y ait consenti, car se trouvant alors âgé de plus de vingt ans, il jugea qu'il était temps de se présenter aux ordres. Revenu à Saint-Brieuc dans ce dessein, un de ses premiers soins fut de se présenter à M. Denis de La Barde, son évêque. Le prélat, qui l'estimait, le reçut avec joie, et le fit entrer au séminaire qu'il venait d'établir[1]. On ne fut pas long-

[1] Il fut fondé en 1664 et confié à la congrégation de Saint-Lazare, qui l'a dirigé jusqu'en 1791.

temps sans s'apercevoir dans cette maison du mérite et de la vertu du nouveau séminariste. On remarqua bientôt en lui un esprit supérieur joint à une grande modestie, des sentiments élevés, des manières polies, et les supérieurs en conclurent avec raison que Dieu voulait s'en servir pour opérer de grandes choses dans son Eglise. Tout, en effet, donnait de lui cet espoir consolant: son amour pour la chasteté, le zèle du salut des âmes, la science et les talents, la prudence, l'amour du travail, de l'étude et de la prière, un courage et une fermeté à l'épreuve de toutes les contradictions.

M. Leuduger, qui n'était entré au séminaire que pour y prendre l'esprit ecclésiastique, et se former aux vertus ainsi qu'aux devoirs de son nouvel état, fut bientôt obligé d'interrompre ses exercices à cause d'une maladie qui lui survint ; mais ce contre-temps ne diminua en rien sa régularité et n'arrêta point ses progrès dans la vie spirituelle. Aussi fut-il jugé digne par ses supérieurs d'être admis à la tonsure. Après les délais convenables, ils l'appelèrent aux saints ordres, et l'envoyèrent à Tréguier, en 1674, pour recevoir la prêtrise; il y fut ordonné par M. Le Sénéchal, alors évêque de cette ville.

Le nouveau prêtre, retourné dans sa paroisse natale en sortant du séminaire après son ordination, s'appliqua d'abord avec une nouvelle ardeur à l'étude de l'Ecriture sainte, des Pères de l'Eglise et des conciles; mais comme son zèle était au moins égal à son amour pour la science, il voulut se rendre utile, en se chargeant d'enseigner le catéchisme aux enfants, et de tenir les petites écoles. A cette occupation il joignit bientôt le ministère du tribunal et de la chaire; car on l'approuva promptement pour entendre les confessions, et, dès le carême de 1675, l'évêque de Saint-Brieuc le chargea d'annoncer la parole de Dieu dans les paroisses de Cesson, Langueux et Ploufragan, qui sont voisines de la ville épiscopale.

La sollicitude de M. Leuduger pour l'instruction chrétienne des enfants le porta à visiter toute la paroisse de Plérin, afin d'obtenir des parents qu'ils consentissent à les lui confier. Cette démarche charitable lui réussit, on les lui envoya à l'école, et il put de cette manière les faire sortir de l'ignorance grossière dans laquelle ils vivaient. Ce ne fut pas le seul fruit que produisit sa pieuse entreprise : les personnes d'un âge plus avancé profitèrent aussi de ses instructions. L'ascendant qu'il prit sur l'esprit du peuple par sa science et son zèle le fit venir à bout d'abolir les danses et les veillées, si dangereuses pour les mœurs. Il prêchait avec tant de succès, que chacun de ses sermons faisait à Jésus-Christ de nouvelles conquêtes. Son extérieur grave, sa voix de tonnerre, la solidité des raisons qu'il présentait à l'esprit de ses auditeurs, voilà ce qui touchait les âmes et les faisait entrer dans les voies de la pénitence. Il était en effet difficile de résister aux exhortations d'un homme qui à une grande piété joignait une charité sincère, et qui, loin d'irriter le pécheur par une sévérité outrée, lui montrait une tendre compassion et un ardent désir de lui procurer la paix, en le réconciliant avec Dieu.

De tous les moyens propres à ramener les âmes à la vertu, un de ceux qui parurent le plus utiles à M. Leuduger, fut l'usage des missions. Aussi désirait-il ardemment se consacrer spécialement à ce genre de ministère. La Providence ne tarda pas à lui fournir l'occasion de satisfaire son pieux désir. Une mission devait bientôt s'ouvrir à Lanvolon, petite ville alors du diocèse de Dol, et située à quelques lieues de Saint-Brieuc. Le vertueux prêtre, qui déjà s'était acquis une certaine réputation dans le canton, y fut invité; l'occasion était trop belle pour qu'il la laissât échapper; il y était d'ailleurs envoyé par son évêque. A cette époque il desservait la chapelle rurale de Saint-Laurent dans la paroisse de Plérin; à la messe

qu'il célébra le dimanche où il devait se rendre à Lanvolon, il exhorta le peuple qui se trouvait présent à venir profiter de la grâce de la mission, leur montrant l'utilité de ces saints exercices, et les fruits spirituels qu'ils pouvaient en recueillir. Après la messe, ayant pris un sac qui contenait quelques effets, son bréviaire et d'autres livres, il quitte sa chaussure, va pieds nus, la tête découverte, un bâton à la main, et fait ainsi près de quatre lieues à jeun, suivi d'une foule de peuple qui récitait avec lui des prières et chantait des cantiques.

Ce premier essai contribua beaucoup à augmenter le zèle de M. Leuduger. Il comprit de plus en plus combien il était important pour le salut des peuples que les prêtres se livrassent avec assiduité au travail du confessionnal, aussi prit-il la résolution de s'y adonner avec une nouvelle assiduité. Ce ne fut pas néanmoins sans quelque peine qu'il s'y détermina, car l'étude avait pour lui tant d'attraits, qu'il ne renonça qu'à regret à y donner un temps considérable, comme il l'avait fait jusqu'alors; mais son bon esprit lui fit concevoir que la sanctification des âmes est le travail auquel le prêtre doit s'attacher de préférence, puisque c'est ainsi qu'il perpétue l'œuvre que Jésus-Christ est venu opérer sur la terre. Il continua donc ce genre de bien dans l'église de Plérin, à laquelle il était attaché; mais bientôt persuadé qu'il fallait des moyens extraordinaires pour réveiller les peuples de leur assoupissement, les faire sortir de leur indifférence, et purifier par des confessions générales un grand nombre d'âmes qui vivaient dans l'état habituel du péché, tout en approchant des sacrements, il résolut de se livrer entièrement à ce pénible ministère. Cependant, avant d'entrer dans cette carrière, il crut devoir aller consulter à Vannes le P. Vincent Huby, Jésuite, célèbre par sa piété et son zèle, fondateur des retraites en Bretagne, cette œuvre qui a opéré tant de merveilles

de conversion et de salut. Ces deux hommes de Dieu passèrent ensemble quelques jours à s'entretenir des meilleurs moyens de mettre à exécution le projet de M. Leuduger, et celui-ci se disposait à son retour à commencer ce travail important, qu'il restreignait aux seules paroisses de la campagne, parce que son humilité lui persuadait qu'il n'était pas capable de travailler dans les villes, lorsque M. de La Hoguette, qui avait succédé à M. de La Barde dans le siége de Saint-Brieuc et qui était instruit de son mérite, le nomma à la cure de Plouguenast, paroisse assez considérable du diocèse, et qui venait de perdre un pasteur aussi vigilant que charitable, dont tous les instants avaient été consacrés à l'instruction et à la sanctification de son peuple. On ne pouvait lui donner un meilleur successeur que M. Leuduger, qui désirait avec tant d'ardeur enseigner à tous les fidèles les vrais sentiers du salut. Dès qu'il eut été installé dans son bénéfice, il s'appliqua surtout à bien connaître les esprits, et à suivre exactement tous les bons usages établis par le curé auquel il succédait. Cette conduite si sage lui réussit ; le peuple lui donna sa confiance, et il s'en servit pour réformer tous les abus qu'il avait remarqués dans sa paroisse.

M. Leuduger, afin de consolider le bien qu'il avait déjà fait et pour l'augmenter encore, forma au bout de quelque temps, dans le bourg de Plouguenast, une petite communauté de filles pauvres et pieuses, qui se dévouaient entièrement à l'instruction des enfants et au soulagement du prochain. Cet établissement produisit de bons effets. La paroisse renfermait alors un assez grand nombre de maisons nobles ; mais en général les riches montraient de l'insensibilité à l'égard des pauvres. Par ses discours et par ses exemples, le charitable pasteur leur inspira des sentiments plus chrétiens, et les indigents furent secourus. Lui-même ne laissait échapper

aucune occasion d'exercer la charité envers les membres souffrants de Jésus-Christ. Ayant rencontré dans ses courses trois ou quatre malades qui, n'ayant ni draps ni même de lit, étaient en quelque sorte plongés dans l'ordure, il alla avec une faucille couper du chaume dans les champs, leur en fit une espèce de lit, et les tira ainsi de l'état misérable où il les avait trouvés. Souvent à l'insu de sa mère et de sa sœur qui tenaient sa maison, il donnait les diverses provisions qu'il y trouvait, et il alla même une fois jusqu'à disposer d'une robe de sa mère, en faveur d'une pauvre femme qui était très-mal vêtue. Les habits de sa sœur n'étaient pas plus épargnés, lorsqu'il s'agissait de soulager le prochain. Presque tout le revenu qu'il tirait de sa paroisse était employé en aumônes, et lorsque sa mère lui faisait quelques observations touchant sa pieuse prodigalité, il lui répondait : « Bon, bon, ma » mère ; pour deux ou trois jours que nous avons à vivre, » n'aurons-nous pas du bien assez ? ah ! nous serons suf» fisamment riches, si nous avons la grâce de Dieu. »

Après le soulagement des pauvres, la décence et la propreté du lieu saint étaient des soins qui intéressaient le plus M. Leuduger. Il aimait que les autels fussent tenus proprement et que rien n'annonçât pour la maison de Dieu l'indifférence ou la paresse. L'église de Plouguenast menaçait ruine, mais les paroissiens ne songeaient pas à la rebâtir, tant ils étaient effrayés des dépenses qu'aurait exigées sa reconstruction. Ce que les autres n'osaient faire, le vertueux curé l'entreprit et il en vint à bout. Ce qu'il y a de plus suprenant, c'est que, seul chargé de fournir à cette dépense, il ne suspendit pas néanmoins le cours de ses aumônes. Il est vrai que la vie pauvre qu'il menait et les privations de tout genre qu'il s'imposait, jointes aux revenus de la cure, lui produisaient un fonds abondant.

Tandis que M. Leuduger remplissait ainsi fidèlement

dans sa paroisse tous les devoirs d'un véritable pasteur des âmes, l'apôtre de la Bretagne au XVIIe siècle, le P. Maunoir, de la Société de Jésus, vint en 1678 donner une mission dans le voisinage, c'était dans la ville de Moncontour. Le curé de Plouguenast y fut appelé, il ne travailla guère qu'au confessionnal; mais l'année suivante une autre mission ayant eu lieu à Lamballe, il y fit preuve de tant de science et de sagacité dans les conférences ecclésiastiques et dans la résolution des cas de conscience, de tant de talent, soit dans les instructions dont il fut chargé, soit dans la retraite que lui demandèrent les Ursulines, que c'est de cette époque que date sa réputation comme missionnaire.

Il le devint bientôt tout à fait, en conservant néanmoins sa cure de Plouguenast; il se mit à la tête de prêtres zélés qui évangélisaient le pays sous l'autorité de l'évêque diocésain. L'idée qu'on avait de sa vertu et de sa capacité était telle, que l'on accourait de toutes parts pour l'entendre prêcher, et il lui venait de divers diocèses des ecclésiastiques qui lui demandaient à travailler avec lui et sous sa direction; aussi eut-il bientôt un nombre suffisant d'ouvriers évangéliques. Parmi eux on comptait des chanoines de cathédrales et de collégiales, des religieux et même des curés. L'estime de ces bons prêtres pour M. Leuduger, loin de diminuer par leurs relations avec lui, augmentait au contraire, et, ravis d'admiration, ils trouvaient que sa réputation n'était pas au-dessus de son mérite. Tout en effet charmait en lui. Sa piété, la force de sa voix, son ton pathétique, la simplicité et la justesse de ses discours enlevaient les cœurs et les excitaient si puissamment à la pénitence, que plusieurs des confesseurs étaient eux-mêmes obligés de s'arrêter dans le tribunal pour se livrer comme le peuple aux larmes et aux saintes impressions que produisait le prédicateur.

Après avoir donné quelques missions, M. Leuduger sentit combien il serait utile à ses collaborateurs de ces-

ser pour quelque temps leurs travaux extérieurs et de rentrer sérieusement en eux-mêmes. Il leur proposa donc d'aller tous ensemble faire une retraite à Vannes dans la maison établie par le P. Huby, afin d'y prendre l'esprit de ce vénérable religieux. Cette proposition ayant été agréée, il assembla ces ecclésiastiques au nombre d'environ trente, et pour faciliter à ceux d'entre eux qui étaient pauvres les moyens de faire le voyage, son ingénieuse charité lui fit imaginer une bourse commune dans laquelle on convint que chacun mettrait suivant ses moyens. Cette sage précaution fut cause que, tous les retraitants firent la route de compagnie, et que, loin de se dissiper comme il arrive souvent en voyage, ils s'édifièrent mutuellement et se préparèrent ainsi à recueillir des fruits abondants de la retraite qu'ils allaient commencer.

Ce ne fut pas la seule fois que le vertueux prêtre alla se renouveler dans ces pieux asiles et y chercher une augmentation de courage pour travailler à la gloire de Dieu et à la sanctification des âmes. Jusqu'à la fin de ses jours il fut fidèle à la sainte pratique de la retraite ; tantôt il choisissait un endroit isolé et tout à fait solitaire ; mais dans ses dernières années il faisait la retraite dans la cathédrale de Saint-Brieuc ou dans sa propre maison. Il avait tout destiné pour ce saint exercice qu'il conseillait à tous les prêtres qui partageaient ses travaux apostoliques, et sa coutume était de les engager à y consacrer les intervalles qui se trouvaient entre les missions, afin qu'ils fussent ensuite plus capables de produire des fruits abondants de salut.

La paroisse de Plouguenast ne put conserver longtemps son vertueux pasteur. Une autre cure, celle de Saint-Mathurin de Moncontour, vint à vaquer, et M. Leuduger y fut nommé. Avant de se séparer de son cher troupeau, il voulut lui donner une nouvelle marque de sa tendresse ; il fit moudre tout ce qu'il avait de blé dans son grenier et

le distribua aux pauvres, soit en pain, soit en farine. Aussi arriva-t-il à Moncontour sans provisions, et l'on peut dire sans mobilier, car tout ce qu'il avait de meubles consistait en un méchant bois de lit qui, avec ses livres et quelques hardes nécessaires, mais de peu de valeur, composait son ménage.

On conçoit aisément que le départ de M. Leuduger de Plouguenast y causa une désolation générale. Tous pleuraient un ami, un père et un guide sûr dans les voies du salut. Il s'efforça de calmer leur légitime douleur en leur faisant la promesse de les revoir fréquemment, et en leur représentant que sa nouvelle paroisse n'étant qu'à une petite distance, ils pourraient continuer de recourir à lui dans leurs besoins. Enfin il leur promit qu'il se souviendrait toujours d'avoir été leur père spirituel.

Le zèle qui avait jusqu'alors animé le saint curé sembla prendre une nouvelle ardeur, lorsqu'il fut arrivé à Moncontour. Il comprit promptement que les habitants des villes se laissaient plus difficilement conduire que le peuple bon et simple de la campagne. Cette pensée l'affligea d'autant plus qu'il avait naturellement de l'éloignement pour la charge pastorale, et qu'il n'avait pris ce fardeau que par l'avis du P. Huby; mais il se soumit à la volonté de Dieu, et il ne crut pas qu'il lui fût permis de faire valoir ses répugnances comme une excuse pour négliger ses devoirs. Il trouva dans sa nouvelle paroisse des œuvres qui étaient les fruits de la mission donnée dans cette ville en 1678 par le P. Maunoir, une congrégation et un hôpital; mais ces œuvres languissaient, et la ferveur qui les avait fait établir s'étant refroidie, comme il n'arrive que trop souvent, il était à craindre que ces œuvres ne pussent longtemps se soutenir. M. Leuduger s'appliqua à conserver et à consolider l'une et l'autre. La congrégation reprit une nouvelle vie et s'est conservée jusqu'à nos jours. L'hôpital fut accru, et des bâtiments assez spacieux que

l'on construisit permirent de recevoir non-seulement les pauvres, mais aussi un grand nombre de fidèles qui y vinrent à des époques fixes suivre les exercices des retraites. Le soin de cette maison fut confié à la communauté naissante des dames de Saint-Thomas-de-Villeneuve qui l'ont toujours desservie depuis [1].

La ville de Moncontour, après avoir été témoin du zèle infatigable de M. Leuduger pour faire cesser le mal, soulager les pauvres et pourvoir à tous les besoins spirituels de ses paroissiens, perdit, au bout de quelque temps, le trésor qu'elle possédait. La dignité de scolastique de l'église cathédrale de Saint-Brieuc était alors possédée par M. Le Chapellier, de Mauron [2], qui avait aussi l'abbaye de Boquien en commande. Cet ecclésiastique voulut résigner le premier de ces bénéfices et le proposa à M. Leuduger; il l'accepta et en fut pourvu en 1689 ou 1690. Il y avait six ans qu'il était à Moncontour; les habitants, qui connaissaient le mérite de leur pasteur, ne purent voir son départ sans une peine extrême et versèrent des larmes abondantes; mais l'on conçoit aisément qu'un homme d'une conscience aussi délicate que l'avait M. Leuduger n'était pas fâché de se débarrasser d'un fardeau qui a toujours fait trembler les plus saints prêtres. D'ailleurs il trouvait dans ce changement un grand avantage, c'était de pouvoir s'occuper avec plus de facilité de l'œuvre des missions. Tel fut le motif principal qui le détermina à quitter sa paroisse. Mais en s'éloignant de Moncontour, il conserva aux habitants son affection. Il avait opéré des biens immenses dans cette ville par ses ferventes prédications

[1] Elles s'y sont maintenues, même dans les temps les plus orageux de la révolution, et elles y ont continué les retraites, qui sont très-fréquentées, et contribuent puissamment à la sanctification des âmes.

[2] Il était docteur en Sorbonne et proviseur du collége des Quatre-Nations à Paris.

ainsi que par ses charités publiques et particulières qui ont laissé après lui de longs et précieux souvenirs. Jusqu'à sa mort il prit un intérêt spécial au bien spirituel de ses anciens paroissiens, et chercha constamment à le leur procurer.

La dignité de scolastique ne pouvait être possédée que par un gradué. D'ailleurs l'évêque de Saint-Brieuc voulait aussi que M. Leuduger le fût, pour que ce titre lui procurât plus de considération et donnât en même temps plus de poids à son ministère. Afin de remplir les vues de son prélat et de se soumettre aux lois qui régissent l'Eglise de France, le vertueux prêtre se rendit à Nantes, ville qui possédait alors une Université. Il n'avait l'intention que de s'y faire recevoir bachelier; en moins de trois mois il soutint toutes les thèses et les actes publics exigés pour obtenir ce degré. Satisfait d'être parvenu à ce point et exempt de toute ambition, il songeait à retourner à Saint-Brieuc; mais les docteurs de la faculté de théologie de Nantes n'eurent pas plutôt connu son savoir, qu'ils lui proposèrent de l'agréger et de l'admettre au doctorat, même en le dispensant des délais fixés pour l'admission. M. Leuduger ne voulut dans cette circonstance prendre aucun parti sans consulter son évêque, il lui écrivit pour l'informer des propositions qui lui étaient faites. Le prélat lui ayant répondu formellement qu'il fallait les accepter, il ne songea plus qu'à se préparer à accomplir la volonté de Dieu, qu'il trouvait exprimée dans la décision de son supérieur. Le Seigneur bénit sa soumission; il parvint au doctorat d'une manière brillante, convainquit tous les docteurs de Nantes de sa capacité.

Quelques succès qu'eût obtenus cet homme de Dieu, sa modestie n'en fut pas altérée, car il avait non-seulement les connaissances qui s'acquièrent dans les écoles, il était doué d'un excellent jugement et de la mémoire la plus heureuse, mais il possédait surtout la science des saints

qui lui faisait apprécier à leur juste valeur les honneurs qu'il venait de recevoir; aussi quitta-t-il Nantes dans le plus simple équipage pour revenir à Saint-Brieuc, et se montra-t-il tel qu'auparavant. Lors même que les prêtres qui l'accompagnaient dans les missions voulaient lui donner des marques plus particulières de déférence à cause de son titre de docteur, il les reprenait et les traitait encore avec plus d'honnêteté et d'affection.

Cette œuvre des missions était toujours le principal attrait de M. Leuduger; mais, après avoir travaillé à la sanctification de ses compatriotes, il se sentit pressé du désir d'aller porter la foi chez les infidèles. Ce fut ce motif qui le conduisit deux fois à Paris, peu de temps après son retour de Nantes. Il y logea au séminaire des Missions étrangères auquel il voulait s'agréger. Mais l'évêque de Saint-Brieuc connaissait trop le mérite du vertueux prêtre pour consentir à ce qu'il quittât son diocèse; il lui en refusa la permission et l'empêcha ainsi d'exécuter son dessein.

Dieu sans doute, dans cette circonstance, voulut se contenter de la bonne volonté de son serviteur. Il est certain que dès sa première jeunesse M. Leuduger avait eu le désir de travailler à la conversion des idolâtres. Il avait même formé le projet d'aller étudier dans les plus célèbres universités de France, d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne, afin d'apprendre les principales langues de l'Europe et de trouver ainsi plus de moyens de se rendre chez les nations infidèles. Le sort malheureux de ces pauvres peuples le touchait vivement et il n'était pas moins affligé du schisme déplorable d'Angleterre. Souvent, lorsqu'il donnait la mission dans des paroisses situées au bord de la mer, animé d'un zèle apostolique, il exprimait aux prêtres qui l'accompagnaient le désir qu'il éprouvait de se rendre dans les îles britanniques, afin d'y sauver quelques âmes. « Je voudrais de tout mon cœur, disait-il un

» jour à un de ses confidents, passer en Angleterre pour
» aider plusieurs bons prêtres qui y travaillent en cachette
» au salut et à la conversion des âmes de ce royaume. »

Si M. Leuduger ne put satisfaire son ardeur pour la sanctification des infidèles, il trouva une moisson abondante à recueillir dans son propre pays. Quoique le P. Maunoir eût déjà opéré de grands biens dans le diocèse de Saint-Brieuc, où il avait souvent travaillé, il restait encore un grand nombre d'ignorants à instruire, beaucoup de vices à combattre, d'abus à détruire et de vertus à inculper dans l'esprit des peuples. De graves désordres existaient dans les campagnes, tels que l'ivrognerie, les querelles, les occasions dangereuses pour les mœurs, surtout par la négligence qu'on apportait à séparer les lits et à y laisser ensemble les enfants de différents sexes. Le goût des parures et des vains ajustements régnait parmi les jeunes personnes. Le serviteur de Dieu déclara la guerre à tous ces abus et s'éleva surtout contre cet amour de la parure. On était quelquefois surpris qu'il le combattît avec tant de force ; mais l'expérience lui avait appris que ce penchant était la source d'une infinité de péchés. Il n'était pas moins ennemi des danses, qui sont si dangereuses dans les campagnes et qui ont souvent des suites si funestes. Enfin les jeux de cartes et les livres impies ou de galanterie ne lui paraissaient pas plus tolérables, et il portait les peuples à y renoncer dans tous les lieux où il annonçait la parole de Dieu.

Ce ne furent pas les seuls désordres que M. Leuduger chercha à détruire dans ses missions. Les églises du diocèse de Saint-Brieuc étaient généralement laissées dans un état de malpropreté révoltant. On s'y tenait mal et l'on n'en avait aucun soin. Le vertueux prêtre vint à bout de faire nettoyer et d'orner les temples, époudrer et parer les images, et tenir en bon état les ornements sacerdotaux. Aussi l'on peut dire qu'il n'y a peut-être pas de lieux

en France où les églises soient plus convenablement ornées que dans ce pays.

Mais le soin des temples matériels ne l'occupait pas tellement, qu'il n'eût toujours les âmes, qui sont les temples spirituels de Dieu, pour objet principal de sa sollicitude. Il avait, dès le commencement de son ministère, remarqué avec douleur qu'il se faisait un grand nombre de mauvaises confessions par le défaut de sincérité, aussi s'appliqua-t-il dans les missions à montrer l'extrême utilité de la confession générale et même sa nécessité en certains cas, et comme, pour bien remplir ce devoir, il faut pouvoir trouver des confesseurs instruits, M. Leuduger, qui s'aperçut que dans les lieux qu'il évangélisait on rencontrait souvent des prêtres très-ignorants, s'occupa d'instruire les guides des fidèles eux-mêmes, et de les former à la direction dans le tribunal de la pénitence. Pour y réussir, il faisait des conférences ecclésiastiques dans lesquelles il exposait avec clarté la manière dont les juges des consciences devaient se comporter à l'égard des pécheurs, les cas dans lesquels ils devaient les absoudre ou leur refuser ce bienfait. Cette œuvre de zèle produisit son fruit. Au lieu de prêtres oisifs et peu éclairés qui enfouissaient leur talent et qui ne montaient jamais en chaire, on vit se former dans le diocèse de Saint-Brieuc un clergé instruit et plein d'ardeur pour procurer le salut des âmes. Aussi, pendant tout le XVIII[e] siècle, ce diocèse posséda-t-il parmi ses curés un certain nombre de missionnaires capables qui, par leurs travaux, entretenaient dans les peuples ces sentiments de piété que M. Leuduger y avait fait germer.

Cet homme de Dieu ne se borna pas à déclarer la guerre au vice, il s'appliqua également à établir solidement dans ce pays la pratique des vertus chrétiennes; la fréquentation des sacrements lui parut un des moyens les plus efficaces pour opérer cet heureux changement. Ainsi dans ses

missions, après avoir travaillé à détruire les abus qui dominaient le plus dans le pays, il enseignait dans ses sermons les règles de la vie spirituelle, et surtout les moyens de faire un saint usage de l'eucharistie. Il établit la pratique de la communion fréquente, et apprit à des personnes engagées dans le mariage à allier heureusement les exercices les plus salutaires de dévotion avec le soin de leurs affaires temporelles. D'autres, aspirant par ses conseils à un état plus parfait, embrassaient et gardaient le célibat au milieu du monde, prenant ainsi Jésus-Christ pour leur partage. Des congrégations ou assemblées pieuses de femmes et de filles existaient de son temps, il les encouragea, les favorisa, et c'est surtout pour elles qu'il publia le livre spirituel qu'il a donné au public sous le titre de *Bouquet de la mission*. Enfin l'on peut dire que par ses travaux assidus il fit des fidèles du pays qu'il évangélisait un peuple nouveau, remarquable par son attachement à la religion, son exactitude à la pratiquer, ses mœurs paisibles et véritablement chrétiennes, et qu'il rendit le diocèse de Saint-Brieuc un des mieux réglés, non-seulement de la province, mais même de la France. Aussi le jansénisme n'y put-il faire de progrès, et plus tard le schisme constitutionnel n'y compta-t-il qu'un très-petit nombre d'adhérents, tant la foi avait jeté dans les cœurs de profondes racines, et s'était transmise des parents aux enfants comme un bien de famille.

Si M. Leuduger faisait de grands efforts pour ramener dans les voies du salut les âmes qui s'en étaient écartées, il faut dire aussi que les fruits qu'il produisait étaient extrêmement abondants. Après ses sermons, les pécheurs allaient en foule, les larmes aux yeux et le cœur plein de componction, se jeter aux pieds des confesseurs. Bientôt les restitutions qui se faisaient, les réconciliations qui s'opéraient, les victoires remportées sur le respect humain étaient des preuves évidentes de la

sincérité du repentir de ces pénitents. Non content d'annoncer en chaire les vérités de la religion, il se livrait encore avec assiduité au travail du confessionnal. Il est facile de comprendre par ses succès comme prédicateur de ceux qu'il avait dans le tribunal de la pénitence; il y achevait les conversions qu'il avait ébauchées par ses discours, aussi voyait-on des hommes, distingués par leur rang dans le monde, passer la nuit pour l'attendre à son confessionnal, sans se mettre en peine de manger ni de boire, tant leur cœur était pénétré de douleur. On peut juger de l'onction avec laquelle il parlait, soit en public, soit en particulier, par le soin qu'il avait de se remplir et de se pénétrer lui-même des vérités qu'il annonçait. Il avait acquis sous ce rapport une réputation telle, que sa contenance seule suffisait pour exciter les larmes du peuple. Des personnes instruites qui l'avaient souvent entendu avouaient qu'il disait des choses communes, que d'autres prédicateurs avaient en leur présence traité les matières avec plus d'éloquence et de soin; mais que néanmoins elles n'avaient jamais été touchées si fortement comme elles l'étaient des discours du saint prêtre et de leur énergique simplicité, et qu'on voyait bien que Dieu lui-même parlait par sa bouche.

Dans une retraite que M. Leuduger donna à Tréguier, des dames mondaines qui l'entendirent voulurent d'abord se contraindre et faire des efforts pour s'empêcher de pleurer; mais elles ne purent longtemps retenir leurs larmes : bientôt elles se sentirent, comme le reste de l'auditoire, attendries, enflammées, et enfin toutes changées, quoiqu'il parlât d'une manière très-simple. C'était surtout pendant le carême qu'il semblait que les prédications de cet homme de Dieu produisaient le plus d'effet. Alors tout prêchait en lui. La sévérité avec laquelle il pratiquait les œuvres de pénitence de ce saint

temps faisait sur les fidèles une impression profonde, et les disposait à l'écouter encore avec une plus grande attention, et Dieu, bénissant cette heureuse disposition, opérait dans les âmes des changements admirables qu'il était facile de remarquer à la fin de la station.

Nous ne donnerions pas une idée complète des travaux de M. Leuduger dans les missions et les retraites, si nous ne parlions de ses conférences et de ses dialogues, instruction qui, comme on le sait, font partie de ces saints exercices. Le bien qu'il opérait par ce moyen était immense. On peut dire aussi que c'était peut-être alors que son talent brillait le plus. Il y traitait toutes sortes de matières d'un air joyeux, mais grave et modeste, car il respectait trop la chaire de vérité pour la profaner par des bouffonneries. Toujours prêt à répondre aux diverses questions qui lui étaient proposées, il montrait par la manière dont il les résolvait combien son esprit était éclairé et judicieux, combien sa science était étendue. Tous ses auditeurs demeuraient si satisfaits de ses réponses et de ses décisions, qu'ils n'y trouvaient plus de réplique. Combien de fois a-t-on vu des esprits curieux, vides de sens et entêtés, lui adresser des questions hors de propos, malignes et captieuses, à dessein de l'embarrasser; mais cet homme de Dieu, sans s'étonner, renversait bientôt leurs vaines prétentions et rendait leur ostentation ridicule, par une réponse pleine d'érudition, de solidité et de prudence. Son langage toujours simple l'était encore davantage dans les dialogues, afin de se mieux mettre à la portée du peuple; mais en même temps il avait tant de naturel, qu'il satisfaisait tous les esprits. Il n'en fallut pas davantage pour convertir une demoiselle protestante, d'abord assez obstinée dans ses erreurs. Elle proposa ses doutes à M. Leuduger qui lui répondit avec simplicité, mais d'une manière si précise,

qu'elle abjura l'hérésie et devint bonne catholique. Ce ne fut pas le seul succès de ce genre qu'il obtint dans le travail des missions.

Il est rare que la vertu la plus parfaite et le zèle le plus pur soient entièrement à l'abri des attaques des détracteurs. Le saint prêtre y fut lui-même exposé. On blâma les détails de mœurs dans lesquels il entrait en chaire; mais on finit par reconnaître qu'ils étaient nécessaires pour éloigner du mal un peuple ignorant et grossier. Au reste, le nombre de ses censeurs fut petit. Peu d'hommes ont plus que M. Leuduger joui de l'estime publique. Les évêques lui donnèrent plus d'une fois des marques flatteuses de la considération qu'ils avaient pour lui ; on le consultait de toutes parts, et l'on se regardait comme heureux de pouvoir l'approcher. De son côté, il se montrait plein de dévouement et de douceur. C'était surtout aux personnes qui avaient la conscience troublée qu'il témoignait plus spécialement de l'intérêt et de la compassion. En un mot, l'on peut dire que M. Leuduger ne vivait que pour Dieu et pour le prochain. C'est à sa charité pour les pauvres que le diocèse de Saint-Brieuc est redevable d'une congrégation d'Hospitalières, si connue en Bretagne sous le nom de *Filles du Saint-Esprit*, et répandue maintenant dans toute la province. Il engagea cinq personnes pieuses, dont l'une était sa parente, à se réunir en communauté et à instruire les enfants de leur sexe. Elles se chargèrent aussi d'assister les indigents et de visiter les malades. Ce fut en 1706, sous l'épiscopat de M. Frétat de Boissieux, que cette utile société prit naissance ; elle fut plus tard approuvée par M. Vivet de Montclus, qui monta sur le siége de Saint-Brieuc en 1728.

M. Leuduger ne se contentait pas d'annoncer au peuple les vérités du salut et de se livrer à des œuvres exté-

rieures, qui devaient procurer la gloire de Dieu et l'avantage du prochain. Rigide observateur des lois saintes qu'il prêchait aux autres, il se montrait dans toute sa conduite animé de l'esprit de Jésus-Christ : sa foi était très-vive, sa piété sincère et solide, son humilité profonde, et il pratiquait un entier détachement de toutes les choses de la terre. Le zèle qu'il montra pour étendre et affermir le culte de la sainte Vierge prouve sa tendre dévotion envers l'auguste Mère de Dieu; aussi ne manquait-il aucun jour de réciter le chapelet en son honneur, quelles que fussent d'ailleurs ses occupations.

L'ardeur du serviteur de Dieu pour le salut des âmes ne se ralentissait pas; mais ses forces diminuant à mesure qu'il avançait en âge, il se vit obligé de se livrer moins au travail des missions; il s'en dédommageait, en dirigeant les retraites des hommes à l'hôpital de Montcontour, et celles des femmes chez les Sœurs de la Croix de Saint-Brieuc. Le jubilé universel, donné par le pape Innocent XIII et publié dans le diocèse en 1721 et 1722, augmenta tout à la fois ses travaux et ses fatigues. Il était occupé à une retraite chez les Sœurs de la Croix, et devait ensuite se rendre à la mission de Saint-Brendan, lorsqu'il se sentit, dans la nuit du 8 janvier 1722, saisi d'un très-grand froid, qui fut le prélude d'une maladie mortelle; elle fit des progrès si rapides, que, dès le cinquième jour, il fallut lui administrer les sacrements. Il reçut le saint viatique avec ces vifs sentiments de foi et de piété dont il avait été animé toute sa vie. Il fit ensuite son testament, qui fut peu important, car il ne possédait presque rien. Au milieu de ses douleurs, on l'entendait invoquer la sainte Vierge, en l'appelant sa bonne mère, et demander à Dieu de le faire souffrir davantage. Le doyen du chapitre, chez lequel il demeurait, le voyant près d'expirer, lui répéta les mots de *Jésus*

Maria. M. Leuduger fit le signe de la croix et rendit le dernier soupir. C'est ainsi que, le 16 janvier 1722, ce saint prêtre termina sa laborieuse carrière, à l'âge de soixante-douze ans. M. Frélat de Boissieux l'avait nommé depuis plusieurs années chanoine de la cathédrale. Son corps fut inhumé dans cette église, proche la chapelle de Saint-Pierre. La mémoire de ce serviteur de Dieu a été longtemps en bénédiction dans le diocèse de Saint-Brieuc, où il était regardé comme un saint. C'était l'idée qu'en avait l'auteur de sa Vie, qui paraît avoir été un de ses collaborateurs dans les missions. « Que notre siècle » est heureux, dit-il en finissant son travail, d'avoir un » si grand exemple de zèle, de foi, de charité, de vertu, » de courage, et d'avoir été éclairé par cette lampe vi» vante des lumières célestes ! »

On a de M. Leuduger :

Bouquet de la mission, composé en faveur des peuples de la campagne. Ce livre, dont nous avons déjà parlé, a été souvent réimprimé, et même traduit en bas-breton; écrit d'un style simple, il renferme des instructions utiles et de bonnes pratiques.

M. Leuduger fut aussi le rédacteur du catéchisme de Saint-Brieuc, qui a été en usage dans ce diocèse jusqu'en l'année 1820.

* LE P. GABRIEL DE DINAN,

PRÉDICATEUR CAPUCIN ET MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE.

Tiré de manuscrits conservés dans le pays où il est mort.

L'AN 1723.

Ce vénérable religieux ne nous est guère connu que par la tradition du pays dans lequel il termina sa laborieuse carrière. Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu recueillir aucun détail sur ses actions. Nous savons seulement qu'il naquit à Dinan ou dans les environs, et que s'étant consacré à Dieu dans l'ordre des Capucins, il exerça son zèle dans le diocèse de Saint-Brieuc. C'est à lui que la ville de Quintin doit l'établissement d'une pieuse association qui y subsiste encore, sous le nom de confrérie de la Croix. Cette même confrérie, établie en 1707 dans l'église de Saint-Guillaume à Saint-Brieuc, lui devait peut-être aussi son existence. En 1723, il entreprit, avec quelques-uns de ses confrères, une mission à La Motte, trève de la paroisse de Loudéac. Ce fut pendant cette mission, commencée le 25 avril, que le Seigneur voulut l'appeler à lui. Il tomba malade et mourut au presbytère à l'âge de soixante-douze ans, le 3 mai de la même année. Son acte mortuaire nous apprend qu'il reçut, pendant sa maladie, les derniers sacrements d'une manière qui édifia tous ceux qui en furent les témoins.

Le corps du P. Gabriel fut, le lendemain de son dé-

cès, inhumé par le recteur de Loudéac[1], près de l'autel de S. Yves, dans l'église de La Motte, où l'on montre encore le lieu de sa sépulture, fréquenté par des fidèles, qui viennent réclamer le secours du serviteur de Dieu. Sur un panneau de la boiserie qui entoure l'autel, on voit son portrait, dans lequel il est représenté avec son habit de Capucin, et sous les traits d'un vieillard vénérable. Une inscription, qui se lit au-dessous du tableau, est conçue en ces termes : « Ci-gît le révérend P. Gabriel » de Dinan, Capucin, missionnaire apostolique, âgé de » soixante-douze ans, mort le 3 mai 1723, faisant ici la » mission. » Le souvenir du zélé missionnaire s'est longtemps conservé parmi les habitants du pays où il finit ses jours, et ce souvenir n'est pas encore effacé. Avant la destruction des croix placées dans les lieux publics, destruction qui eut lieu en 1793, on en montrait avec respect une qu'il avait plantée sur une éminence dans la paroisse de Trêvé, voisine de celle de la Motte. A cette époque nous avons entendu nous-même des personnes âgées parler avec une vénération profonde du *bon père Gabriel*, c'est ainsi qu'elles le désignaient, et elles le regardaient comme un grand serviteur de Dieu.

Après la mort de ce religieux on trouva parmi ses papiers la pièce suivante, qui est comme son testament, et que nous publions, parce qu'elle nous paraît édifiante, quoique la forme et quelques expressions en soient un peu singulières. Elle a été jusqu'ici conservée dans une famille respectable, qui nous en garantit l'authenticité. On aura ainsi une idée du genre des missionnaires de Bretagne au commencement du XVIIIe siècle.

[1] Le recteur de Loudéac se nommait M. Bézard. Plusieurs prêtres assistèrent à cette cérémonie, et entre autres trois Capucins : le P. Jérôme de Ploërmel avec les PP. ou FF. Fulgence de Lamballe, et Henri de Saint-Brieuc ; c'étaient sans doute les compagnons des travaux du P. Gabriel.

[1] *Jesus pauper, humilis, pacificus et obediens usque ad mortem factus.*

Au nom de la très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je prie M. le pasteur de vouloir bien lire à son cher troupeau cette dernière recommandation que je lui fais de mon âme dans son dernier et plus grand besoin.

MM., c'est celui-là même qui, pendant la mission qui fut faite en cette paroisse, et dont vous vous souvenez encore, c'est celui-là, dis-je, qui vous a tant de fois avertis dans les conférences, sermons, exhortations, méditations, et autres exercices de la mission, de ne plus vous laisser surprendre à la mort; car, à la mort, tout passe, et, après la mort, dans l'éternité, rien ne passe. C'est le pauvre P. Gabriel, Capucin, qui vous présente aujourd'hui non plus la tête d'un étranger ou de quelque mort inconnu, mais la sienne propre, pour vous en faire souvenir. Chers amis, je suis mort, et je ne suis plus au nombre des vivants sur la terre : tout est passé pour moi. Dans le temps que j'ai écrit cette lettre, j'ai prévu que je serais mort au temps où vous la liriez, et que vous ne la liriez qu'après ma mort. C'est donc avec raison que je vous parle actuellement comme mort, puisque je le suis en effet. Vous m'aviez promis à la fin de la mission[2], les larmes aux yeux, que vous prieriez pour moi, sitôt que vous recevriez la nouvelle de ma mort : je vous l'annonce aujourd'hui, en vous demandant encore pardon aujourd'hui, comme je l'ai fait ci-devant, écrivant cette lettre avant que de mourir, les soupirs et les sanglots dans la bouche et dans le cœur,

[1] Nous devons à la complaisance de M. l'abbé Boscher de Langle, de Saint-Thelo, près Loudéac, la copie que nous possédons; c'est sa famille qui conserve la pièce que nous reproduisons ici. On ne croit pas que ce soit l'original du P. Gabriel, mais une ancienne copie faite peu de temps après sa mort.

[2] On voit que cet écrit n'était pas destiné pour La Motte en particulier, mais pour tout lieu où il serait mort. Il est probable qu'il était composé depuis quelque temps. Ce qu'il dit ici de la fin de la mission ne peut se rapporter à celle de La Motte, puisqu'elle n'était pas terminée lorsqu'il mourut.

à deux genoux, prosterné, la corde au cou, et dans la posture la plus humiliante. Je vous ai parlé autrefois des jugements de Dieu; hélas! j'en ai parlé comme un enfant : nulle langue ne les saurait exprimer, et l'esprit humain ne les saurait comprendre. Hélas! que c'est une chose terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant! La main du Tout-Puissant m'a frappé. Souvenez-vous du pauvre P. Gabriel, cher peuple, vous qui m'avez autrefois marqué tant d'amitié et de reconnaissance pour le peu de fatigue que j'ai souffert pour vous porter à Dieu. Je vous ai aimés de cœur, et je vous aime encore en Jésus crucifié. Quelques suffrages, au nom de Dieu, âmes fidèles, je n'en serai point ingrat; quelques prières, chères âmes que j'ai aimées et que j'aime, quelques jeûnes, quelques messes, quelques rosaires, quelques *De profundis*, quelques *Pater*, quelques bonnes œuvres, quelques pénitences appliquées à cette intention, quelques communions, quelques indulgences gagnées à cet effet : vous soulagerez mon âme, et vous augmenterez vos mérites. Déjà les vers rongent cette bouche et cette langue qui vous ont parlé autrefois dans la chaire de vérité; déjà les yeux sont enfoncés dans le crâne; déjà les dents paraissent décharnées; déjà les pieds et les mains, oui, et la main même qui a écrit cette lettre, nagent dans la corruption: tout mon corps n'est presque plus que terre, que vers, et la main du Seigneur s'est appesantie sur un pauvre pécheur. Mon âme brûle et gémit éloignée de la face de son Dieu, qu'elle désire, et qu'il ne lui est pas permis de voir jusqu'à ce que toutes les fautes commises sur la terre ne soient expiées par le feu dévorant du purgatoire, par ce feu, dis-je, dont le nôtre n'est que la fumée. Puissé-je[1]... le grand jour de l'éternité bienheureuse! puissé-je voir mon Dieu face à face, et tel qu'il est dans sa gloire! Je me souviendrai éternellement de vous; les bienfaits que vous m'aurez rendus sur la terre me seront toujours présents.

Miseremini mei saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me. Aujourd'hui c'est mon tour, demain ce sera le vôtre. Pensez qu'à la mort tout passe : richesses, vanités, plaisirs, tout passe; mais hélas! dans l'éternité rien ne passe. Que tu es donc à craindre, ô grande éternité! Pensez-y présentement, mes chers frères, et surtout appliquez-vous à bien employer le temps, dont la perte est irréparable. Après la

[1] Il y a ici deux mots illisibles.

mort il ne sera plus : *Nec post mortem erit amplius.* Pensez-y donc sérieusement, et puissions-nous jouir tous ensemble de la bienheureuse éternité. Fasse le Ciel que, de tous ceux à qui j'adresse cette lettre, il n'y en ait aucun de damné!

F. Gabriel,
Pendant sa vie, indigne missionnaire capucin.

MARIE-ANGÉLIQUE-SILVIE DE LA GARAYE,

COMTESSE DE PONTBRIAND.

Plusieurs écrivains contemporains ont publié le précis de sa Vie et de ses vertus. Le P. Trotier, religieux bénédictin et prieur de l'abbaye de Saint-Jacut, qui l'avait longtemps dirigée, écrivit des Mémoires assez étendus, qui depuis ont servi à composer l'histoire de cette vertueuse dame. La mère Du Muy, dite de Sainte-Hélène, Ursuline de Quebec, le P. de La Marche, de la Compagnie de Jésus, l'auteur du livre qui a pour titre : Les Epoux charitables, *et M. Cathenos, recteur de Taden, près de Dinan, ont donné les abrégés de la Vie de madame de Pontbriand. Son éloge a été fait par un religieux Dominicain. Nous avons surtout suivi l'abrégé qui se trouve à la suite des* Epoux charitables; *un volume in-*12, *Rennes*, 1782.

L'AN 1732.

Ce fut au château de La Garaye, dans la paroisse de Taden, que naquit, le 30 novembre 1677, Marie-Angélique-Silvie de La Garaye. Son père était ancien conseiller au parlement de Bretagne, et gouverneur de Dinan. Sa mère se nommait Françoise-Marie de Marbeuf, d'une famille très-honorable, et qui, depuis l'époque dont nous parlons, a fourni à l'église de Lyon un archevêque,

confesseur de la foi et mort en exil. Marie-Angélique n'avait que quelques mois, lorsqu'elle perdit sa mère, et dès l'âge de huit ans elle devint entièrement orpheline, par la mort de son père, homme très-recommandable, qui lui avait déjà inspiré l'horreur du péché et l'amour de la vertu. Elle fut élevée par madame Du Halgouet, sa tante, et manifesta de bonne heure de l'attrait pour la piété. On remarquait dans cette enfant les qualités les plus heureuses; mais on avait à lui reprocher l'amour du luxe, qui lui donnait un certain air de hauteur. Placée au second monastère de la Visitation de Rennes, nommé le Colombier, afin de se préparer à sa première communion, elle fit cette action importante avec une ferveur qui parut un heureux présage de sa fidélité à Dieu pour l'avenir. Elle-même se croyait si sûre de sa constance dans le bien, qu'elle fit, sans avoir consulté personne, vœu de chasteté à l'âge de quatorze ans. Tout son désir était d'embrasser la profession religieuse dans la maison où elle se trouvait; elle conserva ce désir secret jusqu'à l'âge de seize ans, et ne le confia alors qu'à l'une de ses parentes. Celle-ci, pour la détourner de son dessein, lui persuada que M. de La Garaye, son frère, dont nous parlerons dans la suite, la faisait solliciter à prendre ce parti, afin de pouvoir jouir de sa fortune, et qu'il devait même donner une forte somme aux religieuses du Colombier, si elles parvenaient à la fixer dans leur maison. Cette confidence, qui n'avait rien de vrai, fit pourtant impression sur une jeune personne, qui ne soupçonnait pas qu'on voulût la tromper. C'en fut assez pour la dégoûter de la vie religieuse; bientôt après, un voyage à Paris, avec une dame de sa famille, acheva d'effacer toutes les idées de vocation. A son retour de la capitale, elle se livra aux vains amusements du siècle. Sa figure, son esprit, ses manières, étaient propres à la faire briller dans le monde; elle ne fut pas insensible à l'ac-

cueil flatteur qu'elle y recevait. Sa conduite fut néanmoins toujours très-réservée, et elle conservait la crainte de Dieu ; mais, oubliant le vœu qu'elle avait fait, et se voyant recherchée en mariage par plusieurs jeunes gens, elle consentit à épouser le jeune comte Dubreil de Pontbriand, homme d'esprit et seul héritier d'une famille riche. Mariée dès l'âge de dix-sept ans, et obligée d'habiter un château à la campagne, la jeune comtesse s'ennuya bientôt et fit sentir sa mauvaise humeur à son mari, qui la supportait avec beaucoup de patience. Cependant quelques personnes sages, qui remarquaient avec peine ces caprices, craignirent avec raison qu'ils ne finissent par avoir pour elle de fâcheuses conséquences. Le président de Marbeuf, son oncle, crut prudent de lui rappeler ses devoirs d'épouse et de lui en représenter l'importance. Il n'en fallut pas davantage pour éclairer un esprit judicieux et toucher un cœur naturellement porté au bien. Madame de Pontbriand reconnut ses torts, les répara par une confession détaillée, accompagnée d'une vive douleur, et dès ce moment elle commença une vie nouvelle.

Désormais occupée exclusivement du soin de remplir ses obligations et de s'en acquitter d'une manière chrétienne, elle s'appliqua d'abord à bien régler sa maison, et reprit ses anciennes habitudes de piété. La fréquentation des sacrements et le soulagement des pauvres faisaient sa consolation. Le comte de Pontbriand, charmé des vertus de son épouse, l'appelait quelquefois sa petite sainte, et lui donnait toute son estime comme son affection. Dieu avait béni leur union, en leur accordant un grand nombre d'enfants. Madame de Pontbriand venait de mettre au monde le dixième, lorsqu'une maladie de cinq jours lui ravit en 1710 son vertueux époux, au bout de seize ans de mariage. Qu'on juge de la douleur de cette veuve désolée. La religion seule, cette puissante consolatrice dans toutes les afflictions, put y apporter

quelque adoucissement et lui donna la force de supporter son malheur. Ce fut alors que son vœu de chasteté lui revint à la mémoire; et elle le renouvela avec une ferveur très-grande. Nommée tutrice de ses enfants, elle consacra tous ses instants au service de Dieu, à leur éducation et au soin des indigents. Sa maison ressemblait à une communauté, tant on y voyait de régularité ; la prière s'y faisait en commun, des exercices de piété y avaient lieu à des heures fixes, et les pauvres y trouvaient toujours du soulagement à leur misère; ils étaient traités par cette pieuse famille avec des égards et une affection qu'une foi vive inspire pour eux. Madame de Pontbriand ne se contentait pas de leur faire d'abondantes aumônes; elle allait leur rendre chez eux les services les plus humbles lorsqu'ils étaient alités, et elle faillit mourir à la suite d'une maladie contagieuse qui se répandit dans son voisinage en l'année 1711, parce que sa charité l'avait empêchée de prendre aucune précaution pour sa santé.

Cet esprit de compassion pour les membres souffrants de Jésus-Christ accompagnait partout cette vertueuse dame. Dans un voyage qu'elle fit à la célèbre chapelle de Notre-Dame-des-Ardilliers, à Saumur, elle passa près d'une cabane dans laquelle se trouvait un pauvre atteint d'une fièvre pourprée. Son premier mouvement fut de descendre de sa voiture pour le secourir. Son chapelain, qui l'accompagnait dans son voyage, voulut l'en empêcher, en lui représentant le danger qu'elle courait de gagner cette maladie; mais cette considération n'était pas assez forte pour l'arrêter. Elle s'approche de ce malheureux, lui offre les soulagements dont il avait besoin, l'exhorte à la patience, lui laisse une aumône considérable, et pourvoit à ce qu'il ne soit plus abandonné, comme il l'avait été jusqu'à ce moment.

On aura une juste idée des charités de madame de Pontbriand, quand on saura qu'elles égalaient celles du

célèbre M. de La Garaye son frère. Presque tous ses revenus personnels étaient employés en bonnes œuvres, qu'elle tenait toujours aussi secrètes qu'elle pouvait. La ville de Dinan, où elle passait les avents et les carêmes et qu'elle habita, lorsque ses enfants furent élevés, était le théâtre de ses innombrables bienfaits ; l'hôpital, les prisonniers, les familles pauvres éprouvèrent tour à tour les effets de sa générosité. Elle pourvoyait aussi aux besoins spirituels des peuples, en procurant des missions dans les villes et dans les campagnes, surtout dans les lieux où elle avait des propriétés.

Mais quel motif rendait madame de Pontbriand si généreuse et la portait à se dépouiller de tout pour soulager les pauvres? était-ce une compassion purement naturelle? Gardons-nous de le croire, la nature seule n'atteint pas cette perfection. Elle n'agissait que par les vues sublimes de la foi, c'était cette vertu qui réglait toute sa conduite. Dès qu'elle fut veuve, elle renonça généralement à tout ce qui pouvait lui rappeler les vanités du siècle, prit des vêtements très-simples, s'adonna à l'oraison mentale, et s'accoutuma aux plus rigoureuses pratiques de la mortification. Elle n'avait d'autre lit qu'une natte, et jeûnait d'une manière très-austère. Sa piété était vive, son amour pour Dieu très-ardent. Elle soupirait fréquemment après le bonheur du ciel et ne voulait vivre que pour le mériter. Mère véritablement chrétienne, elle prit soin de donner à ses enfants une éducation sainte ; aussi en recueillit-elle dès ici-bas les fruits. Ses trois filles se consacrèrent à Dieu dans cette même maison du Colombier où elle avait été élevée. Trois de ses fils embrassèrent l'état ecclésiastique et furent de dignes ministres du Seigneur. Lorsque la pieuse veuve eut pourvu à l'établissement de ses enfants, elle voulut vivre cachée et inconnue ; pour y parvenir, elle se retira chez les Hospitalières de Saumur, où pendant deux ans une de

ses principales occupations fut de rendre les services les plus bas aux malades et aux infirmes, joignant à ces œuvres extérieures les pratiques de la piété la plus fervente. L'évêque d'Angers, instruit du mérite de madame de Pontbriand et de son amour pour les pauvres, la fit solliciter pour qu'elle se chargeât de l'établissement, dans la ville épiscopale, d'un hôpital en faveur des incurables. Elle ne put se rendre à cette invitation, parce que les habitants de Josselin, voulant aussi établir un hôpital, l'avaient fait prier, par une de ses parentes, de venir se mettre à la tête de la nouvelle maison et avaient obtenu sa promesse. De retour en Bretagne, elle se rendit à Dinan pour y visiter son frère et sa belle-sœur, M. et madame de La Garaye, et elle se trouvait dans leur château, lorsque des députés de Dinan se présentèrent pour la prier de former chez eux l'établissement qu'elle allait faire ailleurs. Il lui en coûta beaucoup de les refuser, mais sa parole était donnée ; aussi partit-elle pour Josselin au mois de juin 1730. Les magistrats allèrent la saluer à son arrivée dans cette ville. Elle n'y fut pas longtemps sans mettre la main à l'œuvre. Par ses conseils, une maison fut construite dans un endroit sain, et en attendant que les pauvres pussent y entrer, elle allait les chercher dans leurs maisons, leur porter les médicaments dont ils avaient besoin, et leur rendre les plus charitables services. Ses aumônes contribuèrent beaucoup à l'achèvement de l'hôpital. Lorsqu'il fut disposé, la pieuse dame obtint de l'évêque diocésain la permission de conserver le Saint-Sacrement dans la chapelle, afin de satisfaire sa piété, qui la portait avec ardeur vers cet adorable objet. Une pauvre jeune fille de Josselin ayant été atteinte d'une fièvre pourprée et portée à l'hôpital, madame de Pontbriand prit de cette fille tous les soins imaginables. Bientôt elle contracta elle-même la maladie, et ne tarda pas à se trouver en danger. Les pauvres, qui la regardaient

comme leur mère, étaient dans la consternation, tandis qu'elle manifestait les désirs les plus vifs de se réunir à son Dieu. Elle reçut les derniers sacrements avec une foi, une humilité et une ferveur qui attendrirent et ravirent les assistants. Le 8 mai 1732, elle rendit paisiblement le dernier soupir entre les bras du plus jeune de ses fils, alors vicaire général de Rennes, et depuis évêque de Quebec [1]. Elle était dans la cinquante-quatrième année de son âge. Son corps fut inhumé dans la chapelle de l'hôpital.

M. PIERRE LE NEVÉ,

RECTEUR DE SENÉ, AU DIOCÈSE DE VANNES.

*Tiré de l'*Abrégé de sa Vie; *un volume in-8, Vannes,* 1751. *Ce livre, qui est dédié aux recteurs du diocèse de Vannes, ne porte pas de nom d'auteur, mais il est l'ouvrage d'une plume exercée.*

L'AN 1749.

Ce vénérable pasteur, dont la mémoire est encore en bénédiction dans le pays qu'il habita, naquit au hameau de Kerno, paroisse de Treffléan, diocèse de Vannes, le 24 novembre 1673. Il reçut le nom de Pierre au baptême. Ses parents, d'une condition obscure, se faisaient

[1] Il mourut pendant le siége de cette ville, le 8 juin 1760, à Montréal, autre ville de son diocèse. Il eut pour successeur M. Olivier Briand, natif de Plerin, prêtre du diocèse de Saint-Brieuc, mort lui-même le 25 juin 1794.

remarquer par leur piété. Dès sa première jeunesse, M. Le Nevé posséda lui-même ce don précieux ; il y joignait une douceur de caractère qui le rendait agréable à tout le monde. Cette douceur ne tarda pas à lui être utile, car ayant commencé à étudier sous la discipline d'un homme extrêmement sévère, il en supporta toute la dureté avec une patience qui ne se démentit pas un seul instant. Il supplia son père, qui voulait le soustraire à tant de mauvais traitements, de ne pas le retirer de ses études. Placé ensuite au collége de Vannes, tenu alors par les Jésuites, il se montra bientôt le modèle de ses condisciples. Il n'avait jamais aimé les jeux ni les autres amusements de l'enfance, aussi fut-il grave de bonne heure. La prière, le jeûne, l'aumône, la réception fréquente de sacrements et de pieux exercices de religion, occupaient seuls les moments dont il pouvait disposer ; son assiduité à l'étude fut bénie de Dieu et couronnée de grands succès ; il est vrai qu'étudiant par principe de conscience, il s'y livrait avec ardeur. Le zèle qui le brûla toute sa vie, et la charité dont il fut constamment animé, se manifestèrent dès lors en lui ; il allait enseigner les vérités du salut aux pâtres dans la campagne, et soulageait les pauvres avec tant de générosité, qu'il leur donnait quelquefois une partie de ses habits. On remarqua en lui, lorsqu'il commença son cours de théologie, un esprit judicieux, qui le rendait capable de décider avec justesse des cas quelquefois très-difficiles. Son attrait l'avait de bonne heure porté vers l'état ecclésiastique, et il se préparait à la réception des saints ordres par une étude opiniâtre et un redoublement de zèle, afin de bien apprendre tout ce qu'un prêtre doit savoir et pratiquer. Il affligeait en outre son corps par diverses austérités, et donnait ses soins à plusieurs enfants dont l'éducation lui était confiée. Cet excès de travail et la contention continuelle de son esprit lui causèrent un échauffement qui se manifesta

par une inflammation au visage. S'étant présenté dans cet état à l'examen pour la prêtrise, les vicaires généraux, qui, ne le connaissant pas, le crurent adonné à l'ivrognerie, le refusèrent et lui adressèrent même à ce sujet de vifs reproches. M. Le Nevé, qui avait fortifié leur soupçon par sa timidité et sa parole embarrassée, supporta ce refus mortifiant avec beaucoup de modération. Il fut pleinement justifié par un homme respectable, dont il élevait les enfants; aussi parvint-il au sacerdoce l'année suivante [1].

Les dispositions saintes que le nouveau prêtre avait apportées à l'ordination lui méritèrent une participation abondante de l'esprit de Jésus-Christ. On en eut promptement la preuve en le voyant parcourir, à l'exemple de son divin maître, les bourgs et les villages pour y annoncer le royaume de Dieu. Ce fut dans les missions diocésaines qu'il commença l'exercice du saint ministère et qu'il acquit cette réputation de vertu éminente qui le rendit dès lors si vénérable aux peuples, qu'on venait de très-loin pour l'entendre et pour se confesser à lui. Sa douceur achevait de gagner ceux qu'il avait touchés par sa prédication; mais cette affabilité ne diminuait en rien son zèle, et il en donna une preuve convaincante pendant un carême qu'il prêcha à Plouhinec; ses sermons étaient si pleins de force et d'onction, que toute cette paroisse changea de face. La même ardeur pour le salut des âmes le suivit à Saint-Patern de Vannes, dont il devint vicaire après cinq années de prêtrise. Cette paroisse, étendue et populeuse, ouvrait un vaste champ à son zèle; il n'en fut nullement effrayé. Il se livra avec ardeur au travail, et surtout à celui du confessionnal, et s'acquittait si parfaitement de chacune de ses fonctions, qu'il semblait n'en avoir point d'autre à remplir. Les besoins des pauvres le touchaient vivement et il s'oubliait entièrement pour

[1] En 1679.

eux. En voici un trait entre plusieurs autres : un jour, un pauvre mendiant se présenta comme il était prêt à manger sa soupe ; il la lui donna et en fit préparer une autre ; à peine la lui avait-on servie, qu'un second pauvre survint, il la lui fit porter d'aussi bon cœur, et ainsi successivement jusqu'à onze fois, sans qu'il en témoignât la moindre émotion.

Cette charité si compatissante que M. Le Nevé avait pour tous les malheureux allait quelquefois jusqu'à l'héroïsme. Ce fut ainsi qu'il prit soin d'une pauvre femme infirme, du Menémeur, près de Vannes, laquelle était dans un état si rebutant, que presque personne n'osait en approcher. La misère et la puanteur de la chaumière ne purent en éloigner ce digne prêtre, dès qu'il eut été averti du déplorable état dans lequel se trouvait celle qui l'habitait. Empressé de la voir, il approcha d'elle comme il l'eût fait de Jésus-Christ même ; il la soulagea, la consola, et, pendant quatre ans qu'elle vécut encore, il ne cessa de la visiter assidûment et de lui rendre tous les services dont elle avait besoin, même les plus humbles et les plus pénibles.

Les pauvres honteux étaient surtout l'objet de sa sollicitude, et il faisait subsister des familles entières par les aumônes qu'il leur distribuait. Après avoir employé tout ce qu'il possédait, il prenait quelquefois des vêtements de sa sœur pour les donner aux indigents. Lorsqu'elle s'en plaignait, il lui disait pour toute réponse : « Ma sœur, les pauvres souffrent, et vous avez de tout en » abondance. » Son père lui ayant une fois envoyé de la monnaie de cuivre pour qu'il l'échangeât contre de l'argent, n'en reçut rien, et, lorsqu'il lui demanda sa somme, M. Le Nevé lui dit : « Mon père, consolez-vous ; je vous » ai fait un trésor dans le ciel, et une échelle pour y » monter ; je l'y ai fait passer en votre nom par les mains » des pauvres. »

Quelque grande que fût l'affection du serviteur de Dieu pour les pauvres, elle ne l'empêchait pas de s'occuper avec soin de toutes les autres parties de son ministère. Prédicateur éloquent, il attirait la foule aux instructions qu'il faisait chaque jour dans l'église de Saint-Patern. Là, sans écouter aucun respect humain, il censurait les vices, condamnait les abus et s'élevait contre les scandales. Non content de blâmer les pécheurs en général, il les reprenait charitablement en particulier. Quelque pur que fût son zèle et quelque prudentes que fussent ses remontrances, il n'en irrita pas moins quelquefois ceux qui en étaient l'objet. Un soir, plusieurs mauvais sujets allèrent le chercher sous prétexte de lui faire administrer un malade, et, profitant de l'obscurité, ils se jetèrent sur lui et le maltraitèrent; non-seulement il ne s'en plaignit pas, mais il éluda toujours de répondre aux questions qu'on lui fit touchant cet événement.

Depuis plus de douze ans M. Le Nevé édifiait la paroisse de Saint-Patern, lorsque M. Fagon, évêque de Vannes, le nomma à la cure de Sené, paroisse assez considérable et distante d'une lieue de la ville épiscopale. Tout le monde applaudit à ce choix, à l'exception du saint prêtre lui-même, qui ne consentit qu'avec beaucoup de peine à se charger de ce fardeau. Il fallut que son évêque le lui commandât expressément, pour qu'il se déterminât à accepter. Cependant personne n'était plus digne que lui de la charge pastorale; mais les amis de Dieu se croient d'autant moins faits pour les dignités et les honneurs, qu'ils sont plus avancés dans les voies de la perfection. On vit sans tarder combien le nouveau recteur était capable de bien gouverner une paroisse. La sienne était en grande partie composée de matelots et de pêcheurs; c'étaient des gens grossiers et assez difficiles à conduire ; cependant il mit tant de prudence, de patience et de douceur dans ses relations avec ses paroissiens, qu'il réussit à en

faire un peuple édifiant et digne de servir aux autres de modèle. Rien ne lui coûtait de ce qu'il croyait propre à contribuer à la sanctification de son troupeau. Tous les habitants de Sené pouvaient compter chaque semaine régulièrement sur sa visite, accompagnée de mille traits d'attention. Il entrait dans leurs divers besoins, était sensible à toutes leurs peines, les soulageait dans leurs maux et les consolait dans leurs afflictions. Il leur inspirait tant de respect et de confiance, qu'ils le prenaient pour l'arbitre de leurs différends et qu'ils le regardaient comme leur père. M. Le Nevé méritait à bon droit ce titre par sa tendre sollicitude. Non-seulement il s'occupait de leurs besoins spirituels, mais rien de ce qui regardait leurs intérêts temporels ne lui était étranger. Lorsqu'on établit des salines à Sené, il s'en affligeait, à cause de l'embarras que devraient avoir les pauvres gens, pour trouver à l'avenir un lieu propre à faire paître leurs bestiaux. Comme on voulut lui faire entendre que ces salines augmenteraient les revenus de la cure : « Beau profit, » vraiment, répondit-il ; on donne à ceux qui ont, et l'on » ôte à ceux qui n'ont pas. »

Tel était le détachement de ce digne pasteur, qui se refusait le nécessaire pour soulager les pauvres et qui n'estimait les biens de la terre qu'autant qu'ils lui fournissaient le moyen de faire des aumônes. Il en répandait d'abondantes, jusque dans les faubourgs de Vannes. Son évêque lui ayant demandé un jour quel était le revenu exact de son bénéfice : « Il vaut autant que votre » évêché, monseigneur, répondit-il agréablement ; il vaut » le paradis ou l'enfer. » Parole pleine de sens et qui montre combien était grande la vivacité de sa foi. Il comprenait bien que son salut était attaché à celui de son peuple ; aussi ne négligeait-il rien pour assurer autant qu'il dépendait de lui celui de tous ses paroissiens. Faisait-on une levée de matelots à Sené, M. Le Nevé

ne les laissait pas partir qu'ils ne se fussent rapprochés des sacrements. Lors d'une descente des Anglais en Bretagne, on crut Sarzeau, lieu voisin de sa paroisse, menacé, et les soldats garde-côtes y accoururent, pour s'opposer à l'exécution des projets qu'on prêtait à l'ennemi; le zélé pasteur les arrêta au passage, les rassembla dans son église, leur fit une exhortation vive et touchante, les excita à la douleur de leurs péchés, et les renvoya enfin animés de tant de courage, qu'ils étaient prêts à verser leur sang pour leur souverain et la patrie.

Tant d'actes extérieurs de vertu ne pouvaient provenir que d'un cœur entièrement dévoué à Dieu et dévoré du zèle de sa gloire. Tel était en effet M. Le Nevé. Pendant sa longue carrière, il fut entièrement mort à lui-même et d'un détachement prodigieux de toutes les choses d'ici-bas. On ne peut guère porter plus loin que lui la pratique de la mortification; il ne mangeait ni poisson ni viande, ne buvait que très-peu ou point de vin, ne prenait son repas que tard dans la journée, et se contentait d'une soupe avec quelque légume grossier. Jésus-Christ était le grand modèle qu'il s'efforçait d'imiter sans cesse. Un chrétien, selon lui, et surtout un prêtre et encore plus un pasteur des âmes, devait en être une image vivante, et pour la former en lui, il fallait détruire le péché par une continuelle pénitence. Excellente maxime qu'il mit constamment en pratique. Ce digne pasteur ne dormait guère; il passait en prière la plus grande partie de la nuit, ou reposait, assis sur une chaise de paille. Il se couchait peu, au moins a-t-on souvent remarqué que lorsqu'on venait le chercher pour les malades, il paraissait à l'instant même tout habillé et en état de leur porter aussitôt les secours nécessaires.

L'âge, les fatigues et les austérités causèrent à M. Le Nevé, en 1747, une maladie grave dont il ne put se remettre entièrement; mais malgré la diminution de ses forces,

son zèle ne se ralentit pas, et tout faible qu'il était, il allait encore visiter et consoler ses paroissiens malades ou affligés. Des accidents successifs l'avertissant qu'il approchait de sa fin, il voulut recevoir le saint viatique dans son église, en présence de son peuple, auquel il parla de la manière la plus touchante et qu'il fit fondre en larmes. Ses sentiments de pénitence et de componction étaient admirables ; ce fut dans ces saintes dispositions qu'après une pénible agonie il rendit son âme à son Créateur, à l'âge de soixante-seize ans, le 20 novembre 1749, laissant après lui la réputation méritée d'un des plus saints pasteurs de son siècle. Ses obsèques furent remarquables par l'affluence du peuple qui s'y trouva et l'espèce de culte qu'on rendit à ses précieux restes. Son tombeau est encore à Sené l'objet du respect des fidèles.

---

* M. JOSEPH AROT,

DOYEN DES AVOCATS AU PARLEMENT DE BRETAGNE.

Tiré d'un recueil qui a pour titre : Vies des Justes dans l'étude des lois ou dans la magistrature, *par M. l'abbé Carron ; un volume in-*12, *Paris et Lyon*, 1816. *Tiré aussi d'une lettre sur la mort de M. Arot, adressée à l'évêque de Rennes, par M. de La Motte de Gennes, curé de Notre-Dame de Vitré, et imprimée à Nantes en* 1752.

L'AN 1752.

Cet excellent modèle de la vie que les chrétiens doivent mener au milieu du siècle, pour répondre à la sainteté de leur vocation, naquit à Nantes le 24 mars 1680,

et y fut baptisé le 26 du même mois dans l'église paroissiale de Saint-Laurent[1]. Son père se nommait M. Jean Arot, et sa mère dame Anne Chéron. Ils habitaient Vitré, dans le diocèse de Rennes, et madame Arot n'était allée à Nantes que pour y passer quelque temps, lorsqu'elle mit au monde cet enfant de bénédiction, qui reçut au baptême le nom de Joseph. Elevé par son aïeule maternelle, femme d'une haute piété, il apprit de bonne heure à connaître et à servir Dieu ; malheureusement il la perdit, lorsqu'il était encore très-jeune ; mais la Providence lui fit trouver dans M. Chéron, curé de Haute-Goulaine, paroisse qu'habitait son aïeule, un parent plein d'affection, qui le prit chez lui, et le forma à la vertu par ses exemples autant que par ses leçons. Joseph commença son éducation dans la maison de ce digne pasteur, et lorsqu'il fut un peu avancé dans la connaissance de la langue latine, il entra au collége de Nantes avec deux de ses frères. Ces trois jeunes gens, qui n'avaient qu'une fortune très-médiocre, sentirent de bonne heure la nécessité de travailler, et Joseph surtout le fit avec succès ; mais quelque appliqué qu'il fût à l'étude, il ne s'y attacha pas tellement, qu'il négligeât la piété. De bonne heure on avait remarqué en lui une tendre dévotion envers la sainte Vierge, et une grande affection pour les pauvres. Ces deux qualités précieuses, si capables d'attirer les bénédictions de Dieu sur la jeunesse, lui servirent sans doute à se préserver des dangers du monde. Il avait, dans son enfance, montré beaucoup d'attrait pour l'état ecclésiastique, et il en portait l'habit, lorsqu'il était à Haute-Goulaine. A la fin de ses études, réfléchissant sur la profession qu'il devait choisir, il sentit renaître en lui ce goût de son premier âge. Son ardeur pour la perfection

[1] Cette église ne subsiste plus, et la paroisse est aujourd'hui supprimée.

lui inspira même le désir d'entrer en religion, et il avait fait choix de l'ordre des Chartreux; mais son directeur ne le croyant pas appelé à ce genre de vie, il se soumit à la décision de son guide. Il paraît qu'il renonça aussi dès lors au projet qu'il avait formé d'entrer dans l'état ecclésiastique, car il se livra bientôt à l'étude du droit, soutint avec succès des thèses publiques, prit ses premiers degrés dans l'université de Nantes, alla se fixer à Rennes, y parut au barreau, et se distingua par sa capacité.

Les talents du jeune avocat, qui l'avaient fait remarquer entre ses confrères, lui procurèrent des affaires importantes, dans lesquelles il réussit. Malgré ces commencements heureux et la réputation brillante qu'il acquérait, sa conscience n'était pas entièrement tranquille par rapport à sa vocation. Il craignait de résister aux desseins de Dieu en restant dans le monde; aussi, à la suite d'une retraite qu'il fit en 1704, se trouva-t-il presque décidé à suivre un de ses amis, qui entrait chez les Oratoriens, et qui l'engageait beaucoup à prendre le même parti. Les conseils d'hommes sages le fixèrent dans la profession qu'il exerçait, et plus tard le déterminèrent à s'engager dans le mariage : Dieu le voulant sans doute ainsi, pour montrer que dans toutes les positions de la vie sociale il a de véritables serviteurs qui, par leur conduite, combattent et ruinent les vains prétextes dont se servent les mondains pour s'excuser de négliger la grande affaire de leur salut.

M. Arot méritait d'avoir une épouse vertueuse; il la trouva dans une de ses parentes, nommée mademoiselle de Liepure, qui joignait à une piété sincère un esprit solide et beaucoup d'agréments extérieurs. Cette union véritablement chrétienne fut formée le 25 juin 1707; et le Seigneur se plut à répandre sur ce couple vertueux ses bénédictions les plus abondantes. Les lumières et la probité de l'époux lui obtinrent la confiance publique; il devint un avocat célèbre, que l'on consultait de toutes parts,

et que les hommes du rang le plus élevé traitaient avec une considération marquée. Il en était digne, non-seulement par ses talents, mais aussi par cette vertu solide qui ne se démentit jamais. Ami de la justice, il était toujours disposé à défendre les intérêts des faibles et à protéger l'innocence opprimée : ce fut ainsi qu'il soutint avec fermeté la cause d'une jeune fille de Saint-Malo, qu'un Anglais déjà marié avait feint d'épouser, et qu'il fit décréter de prise de corps ce bigame à l'audience publique. Citoyen zélé pour le bien de son pays, il contribua puissamment à l'établissement des concours pour les cures en Bretagne [1], mesure très-sage, et qui mit fin à l'usage blâmable qu'avaient les ecclésiastiques bretons d'aller solliciter des bénéfices à Rome. C'est aussi aux soins et aux démarches de M. Arot que la ville de Rennes doit en partie l'avantage qu'elle obtint par la translation des écoles de droit, qui jusqu'alors avaient été à Nantes.

Un grand malheur vint en 1720 affliger la capitale de la Bretagne ; le feu consuma une partie de cette ville, et ne put être éteint qu'au bout de sept jours. M. Arot était trop pieux et trop charitable pour se montrer insensible aux maux de ses concitoyens. Après avoir envoyé sa famille à la campagne, il se logea à l'hôpital de Saint-Yves, qui est l'Hôtel-Dieu de Rennes, et s'occupa d'une manière active, soit à améliorer l'administration de cet établissement, soit à procurer un asile aux incendiés, en faisant dresser pour eux des baraques, soit enfin à concourir à la reconstruction de l'église de Saint-Sauveur que l'incendie avait détruite. Les bonnes œuvres étaient en quelque sorte un besoin pour cet homme de bien ; mais, quoique très-charitable, sa compassion cependant

[1] Voyez ce que nous disons à ce sujet dans une note ajoutée à la Vie de M. de Kerlivio, page 192 de ce volume.

pour les pauvres n'était pas aveugle ; il savait distinguer les véritables indigents de ceux que la fainéantise réduisait à cet état, et autant il avait de compassion des premiers, autant il se montrait sévère à l'égard des autres ; aussi contribua-t-il à faire cesser la mendicité dans la ville de Rennes.

Dieu avait rendu le pieux avocat père d'une famille assez nombreuse ; trois fils et deux filles étaient issus de son mariage. Ses deux fils aînés embrassèrent l'état ecclésiastique, et le plus jeune devint son digne émule dans la carrière du barreau[1]. En 1724, M. Arot prit la résolution de cesser l'exercice public de sa profession, et de se borner au travail du cabinet. Divers motifs le déterminaient à ce parti : il voulait avoir plus de temps à consacrer aux bonnes œuvres, et de plus éviter de fréquents applaudissements que son éloquence lui attirait. Sa fortune était médiocre, car il avait fait des pertes considérables, et payé les dettes qu'un de ses frères avait laissées en mourant ; mais qu'avait besoin de grands biens un homme qui regardait les préceptes du Seigneur comme son trésor ? Dès qu'il eut réalisé son projet, sa piété sembla s'augmenter chaque jour. Depuis l'âge de vingt ans, sa coutume avait été de faire annuellement une retraite, dans laquelle il déplorait amèrement ses fautes les plus légères et s'excitait au service de Dieu avec une nouvelle ardeur. Lors du mariage de son troisième fils, en 1747, il alla se fixer à Vitré ; libre alors des soins qu'exigent les affaires, cet homme de bien recueillit les fruits de l'attention qu'il avait eue de penser toujours à son salut. Il goûta avec abondance les douceurs et les consolations de la religion, et ne s'occupa plus qu'à se sanctifier. La

[1] Il se nommait Alexandre et n'eut qu'un fils, mort célibataire en 1817 ; ainsi le nom de la famille Arot est maintenant éteint. C'est à la complaisance de M. Ch. Laënnec, avocat à Nantes, allié à la famille Arot, que nous devons ces renseignements.

prière et les œuvres de miséricorde remplissaient tous ses moments. A l'aumône corporelle, il en joignait souvent une autre qui a presque toujours plus de mérite aux yeux de Dieu. Ses lumières et son expérience le rendaient capable de donner d'utiles conseils; il s'en servait pour ramener les pécheurs à Dieu et pour corriger avec douceur de leurs défauts des hommes qu'il voyait malheureux par leur faute. La gloire de son divin maître l'intéressait si vivement, qu'il ne craignait pas d'aborder les victimes du vice, qui causent si souvent du scandale, de leur parler avec l'autorité que lui donnait sa vertu, et de les conduire dans des lieux de retraite où elles pouvaient faire pénitence de leurs désordres.

Les œuvres extérieures auxquelles se livrait M. Arot ne nuisaient pas au soin de son intérieur. Il passait chaque matin trois heures à l'église, y communiait et s'acquittait des autres devoirs de piété qu'il s'était imposés. La dévotion envers la sainte Vierge, qu'il avait eue dès son enfance, sembla s'accroître chez lui avec les années, et, non content de la pratiquer, il la recommandait souvent aux autres. Habituellement attentif à la présence de Dieu, il vivait dans un recueillement continuel qu'il entretenait par de fréquentes lectures du *Nouveau Testament* et de *l'Imitation de Jésus*. Il se montrait obligeant envers tout le monde, avait une conversation agréable, louait peu et redoutait les louanges pour lui-même. Son détachement était entier; il n'avait pas même d'argent, en laissant la disposition à son épouse et ne gardant qu'un peu de monnaie pour ses aumônes.

Dieu visita son serviteur par diverses infirmités que M. Arot supporta constamment avec beaucoup de patience et en se réjouissant même de ces épreuves. A un asthme violent, qui le faisait beaucoup souffrir, se joignit en 1751 la perte totale de la vue. Il éprouva ensuite un affaiblissement qui donna de graves inquiétudes pour sa

vie. On le pressait de se soigner; mais il répondit qu'il voulait, avant de s'occuper de remèdes, profiter du Jubilé de l'année sainte qui était alors ouvert à Vitré, et qui fut clos dans cette ville le 12 janvier 1752. Il avait demandé à Dieu de mourir après avoir reçu cette faveur spirituelle : sa prière ne tarda pas à être exaucée : ses forces diminuèrent sensiblement, et il se vit obligé de garder le lit. Laissons ici parler M. de Gennes, son curé et son ami; voici comment il s'exprime dans sa lettre à l'évêque de Rennes, auquel il rapporte les principales circonstances de la mort de ce juste :

« La terre vient de perdre la présence d'un saint, et » le ciel vient d'acquérir un nouveau citoyen. M. Arot » mourut mercredi dernier... Sa mort a ressemblé à sa » vie, l'on ne peut rien imaginer de plus édifiant : c'était » un spectacle digne des anges que de le voir sur son » lit, sa conversation était toute dans le ciel; jamais » homme peut-être ne fut plus rempli de Dieu, ni n'en parla » d'une manière plus touchante... Dès qu'il se vit atta- » qué, il dit qu'il passerait à une meilleure vie le jour » de la Purification, quoique les médecins, le trouvant » sans fièvre, ne jugeassent pas que son mal aurait des » suites dangereuses. Il doit même avoir prédit cet évé- » nement à M. l'abbé de Kergus, lorsqu'il le vit à son re- » tour de Paris. Ayant appris sa maladie, j'y courus, et » il me dit qu'il espérait que Dieu lui ferait la grâce de » chanter le cantique *Nunc dimittis*, comme le vieillard » Siméon, le jour de la Chandeleur... Le 30 janvier, étant » auprès de son lit où je l'écoutais parler de Dieu avec » cette onction et cet esprit intérieur qui lui étaient pro- » pres, il me dit avec assurance ces paroles : « Je mourrai le » jour de la Purification... Le mardi au soir, il (M. l'abbé » de Gennes, frère du curé) lui donna l'extrême-onction, » et le même jour, sur les neuf heures, le saint viatique, » qu'il reçut comme il avait coutume de recevoir les

» sacrements, c'est-à-dire en saint. Enfin, le jour même » de la fête, étant allé le voir à onze heures un quart du » matin, je lui dis que j'avais tout lieu d'espérer que Dieu » nous conserverait encore une vie qui nous était si pré- » cieuse et si chère, et que je ne voyais rien en lui qui an- » nonçât une mort certaine. « Attendons à ce soir, mon cher » pasteur, me dit-il, attendons à ce soir; venez-moi tan- » tôt faire la recommandation de mon âme... » Environ » cinq heures, l'on vint me chercher à mon confession- » nal, en me disant qu'il venait d'avoir une faiblesse et » qu'il me demandait... Je restai auprès de son lit jus- » qu'à sept heures et demie, et Dieu sait de combien d'ac- » tes de vertu je fus témoin... Je récitais tout haut quel- » ques versets des psaumes les plus convenables à son » état; il les écoutait et les récitait lui-même avec ces » témoignages d'une piété vive et tendre, capable d'en in- » spirer aux plus indévots. Il étendait les bras, levait les » yeux au ciel, me serrait les mains en me remerciant, » faisait le signe de la croix et demandait de l'eau bénite » à chaque instant. Sur les sept heures, il me pria de lui » réciter l'évangile de S. Jean, *In principio,* auquel il » avait, comme les anciens chrétiens, une dévotion parti- » culière; il se mit à genoux et s'approcha du bord de » son lit pour m'entendre plus commodément. A ces mots, » *et Verbum caro factum est*, il se découvrit par respect, » et entra dans une espèce de ravissement. Tout le reste » de sa vie se passa dans les mêmes transports de dévo- » tion. Les noms seuls de Dieu, de Jésus ou de Marie le » faisaient fondre en larmes; une paix ineffable régnait » dans tout son intérieur... Son recueillement était ad- » mirable; vous eussiez dit qu'il jouissait déjà des joies » du paradis; le royaume de Dieu semblait peint sur son » visage... Il conserva jusqu'à la fin tout son jugement, » excepté les dix dernières minutes au plus, où il cessa » de paraître prendre part à ce qu'on lui disait. »

C'est ainsi que M. Arot termina, comme il l'avait prédit, sa vertueuse carrière, le 2 février 1752, à l'âge de soixante-douze ans. Dès que son corps fut exposé, on se porta en foule pour vénérer les précieux restes d'un ami de Dieu. Tout le monde voulait avoir de ses reliques, et l'on y faisait toucher divers objets de dévotion. Au moment du convoi, il s'éleva entre les membres du tiers-ordre de Saint-François dont il faisait partie, et les Congréganistes, qui l'avaient pour confrère, une pieuse contestation pour savoir lesquels d'entre eux seraient chargés de cet honorable fardeau. M. le curé ne put apaiser la dispute qu'en priant quatre prêtres de porter le corps au lieu de la sépulture. Il fut inhumé en l'église de Notre-Dame, dans un caveau de la chapelle de Saint-Joseph, et l'on plaça sur la tombe de ce parfait chrétien une épitaphe latine qui fait un bel éloge de ses vertus.

---

* M. LE COMTE ET MADAME LA COMTESSE DE LA GARAYE.

Leur premier historien fut M. de La Bastie, évêque de Saint-Malo ; il publia, en 1756, *des Mémoires en six livres, précédés d'un mandement. Avant lui, Dom Trottier, Bénédictin, n'avait fait paraître que la relation de leur conversion. Deux autres écrivains ont donné leur Vie ; le premier, qui est anonyme, la publia sous ce titre :* Les Époux charitables, ou Vies de M. le comte et de madame la comtesse de La Garaye, par M. D. V. C. E. *Un volume in-*12 ; *Rennes,* 1782. *Le second la donna sous ce titre :* Vies de M. de La Garaye et de madame de Pontbriand, sa sœur, par M. R. Cathenos, recteur, ancien maire de Taden, et administrateur du district de Dinan. *Un volume in-*12 ; *Saint-Malo et Dinan,* 1790. *Nous avons puisé dans ces deux ouvrages.*

ANNÉES 1755 ET 1757.

Ces deux vertueux époux, que leur charité rendit célèbres, non-seulement dans leur province, mais aussi dans

tout le royaume, étaient l'un et l'autre Bretons de naissance. Claude-Toussaint Marot, second fils de Guillaume Marot, comte de La Garaye, et de dame Françoise-Marie de Marbeuf, naquit à Rennes le 27 octobre 1675, et fut baptisé le jour de la Toussaint, dans l'église de Saint-Germain, sa paroisse. Son père, d'abord conseiller au parlement de Bretagne, puis gouverneur de la ville et du château[1] de Dinan, était un homme de bien, qui se faisait remarquer surtout par ses abondantes aumônes et par sa disposition constante à obliger. Ayant, après quelques années de mariage, perdu son épouse, qui lui laissa quatre enfants, il s'appliqua à jeter dans leurs jeunes cœurs des semences de vertu, et à les y porter par ses exemples. Claude fut élevé à Paris, avec son frère aîné, au collége d'Harcourt; il y fit ses études avec succès, et, lorsqu'il les eut terminées, il prit des leçons de danse, d'escrime et d'équitation, arts dans lesquels il excella. Ensuite il choisit le parti des armes, en entrant, avec son frère aîné, dans le corps des mousquetaires. Son autre frère les y suivit bientôt. Tous trois étaient bien faits, d'une taille avantageuse, d'une belle figure, très-forts et très-adroits. Ils se trouvèrent, en 1692, au siége de Namur, et se distinguèrent par leur bravoure en diverses campagnes. Claude avait pour amis les jeunes gens de son âge et de sa condition les plus célèbres par leur courage. Il perdit, à l'âge de dix-sept ans, son excellent père, qui mourut revêtu d'un cilice, et fut inhumé dans l'église de Saint-Malo de Dinan. Cette mort le privait d'un guide sûr, dont la direction lui eût été très-utile; mais la Providence y suppléa en lui laissant une infirmité qu'il avait depuis son enfance : c'était une violente migraine, qui lui revenait

[1] Ce château, aujourd'hui en ruines, servit, en 1791, à renfermer un grand nombre de prêtres fidèles du département des Côtes-du-Nord.

assez fréquemment, et qui l'empêchait de prendre part aux parties de plaisir les plus dangereuses. Il aimait passionnément la chasse et s'y livrait avec ardeur. Plusieurs fois il se trouva à celles de Louis XIV, et s'y fit admirer par son intrépidité.

La mort de son frère aîné obligea, vers l'âge de vingt-cinq ans, M. Claude de La Garaye à revenir en Bretagne. Ce frère n'avait qu'un enfant, qui suivit de près son père au tombeau, et rendit ainsi son oncle le chef de la famille. Désormais possesseur d'une fortune considérable, le nouveau comte songea bientôt à former un établissement; le 5 janvier 1701 il épousa mademoiselle Marie-Marguerite Picquet, fille de M. de La Motte-Picquet, greffier en chef du parlement de Bretagne, âgée d'environ vingt et un ans. Elle était née à Vannes le 24 décembre 1681. Aux agréments du corps et aux talents de l'esprit, elle joignait les qualités du cœur et le caractère le plus complaisant; aussi jamais mariage ne parut-il mieux assorti.

M. de La Garaye acheta[1] d'abord une charge de conseiller au parlement; mais bientôt dégoûté de ces fonctions, qu'il craignait de ne pas remplir convenablement, il s'en défit et se fixa dans le château dont il portait le nom, situé dans la paroisse de Taden, et à une demi-lieue de Dinan. Là, sa vie fut celle d'un homme du monde qui ne songe qu'à ses plaisirs. La chasse surtout était son occupation presque journalière. Sa fortune lui permettait de recevoir grande compagnie, aussi sa maison était-elle toujours remplie de ces amis que donne aux riches leur prospérité. Il leur faisait partager ses amusements, et leur en fournissait les moyens, car il avait environ trente chevaux et l'une des plus belles meutes qui fût en France. Madame de La Garaye, partageant les goûts de son mari,

[1] Ces charges alors étaient vénales.

était de toutes les parties, et se distinguait des autres chasseurs par son adresse et même sa témérité. Contents de vivre honorablement, suivant le monde, les deux époux négligeaient la grande affaire de leur salut, et ne paraissaient pas s'en mettre en peine. Un événement fit cependant quelque impression sur l'esprit de cet homme si mondain : un de ses meilleurs amis, jadis son compagnon d'armes, le comte de Talhouet de Keravion, chef de sa famille, fut assez généreux pour quitter le siècle et aller s'ensevelir à la Trappe, où il fit profession, sous le nom de frère Palémon, le 19 septembre 1703, et y mourut le 2 mars suivant; mais cette impression effleura légèrement l'esprit de M. de La Garaye, et ne changea rien à ses habitudes. Dès sa jeunesse il avait montré de la douceur et de l'inclination à obliger. Un voyage qu'il fit en 1704 lui fournit l'occasion d'en donner une nouvelle preuve, car il assista généreusement de pauvres prisonniers russes qu'il trouva en Berry, plongés dans la plus extrême misère. S'étant ensuite rendu à Paris, il étudia la pharmacie et la chirurgie; puis il suivit, sous un maître habile, le fameux Lemery, un cours particulier de chimie. De retour dans ses terres, il chercha, lorsque l'occasion s'en présentait, à utiliser les connaissances qu'il venait d'acquérir, en distribuant des remèdes aux paysans malades.

Soit que l'absence de M. et de madame de La Garaye eût fait perdre à leurs nombreux amis l'habitude de les visiter, soit qu'eux-mêmes les invitassent plus rarement, il est certain que les deux époux virent moins de monde, et que cette espèce de solitude fit naître dans leur esprit des pensées plus sérieuses que celles qui les occupaient habituellement. Ils commencèrent à comprendre la vanité des plaisirs auxquels ils s'étaient jusqu'alors livrés sans mesure. M. de La Garaye se disait bien à lui-même qu'il n'était pas sur la terre pour prendre des cerfs et pour

tuer des loups ou des sangliers, amusement qui consumait une partie de ses revenus, mais il n'était pas encore converti, et il alla même à Paris en 1708 pour obtenir à la cour une place qui sans doute aurait été un grand obstacle à son retour vers Dieu; heureusement pour lui il ne put y réussir. Sur ces entrefaites, s'étant rendu au château de Pontbriand pour y tenir un enfant que sa sœur venait de mettre au monde, il fut témoin de la mort de son beau-frère, qui laissait une nombreuse famille, et de la douleur de sa veuve. Il y trouva Dom Trottier, prieur des Bénédictins de Saint-Jagu, homme pieux, intérieur, plein de zèle, et qui avait déjà rendu d'importants services à la vertueuse comtesse de Pontbriand, dont nous avons donné la vie [a]. Les scènes attendrissantes que M. de La Garaye avait sous les yeux l'émurent vivement, et la grâce parlant à son cœur, il éprouva bientôt un trouble salutaire dans un entretien qu'il eut avec ce Père. Il en désira un second, et commença par lui demander s'il croyait bien sincèrement qu'il y eût un Dieu, lui avouant qu'il n'y avait jamais pensé. Sur la réponse très-affirmative de Dom Trottier, le comte lui dit que, puisque Dieu existait, il méritait d'être servi, et que, pour lui, il était résolu à lui consacrer le reste de ses jours; puis, se rappelant sa conduite passée, il versa un torrent de larmes auxquelles le bon religieux mêla les siennes. Ils convinrent ensemble qu'ils feraient part de leur entrevue à madame de La Garaye, et qu'ils la prieraient de leur manifester ses intentions. Dom Trottier s'étant rendu au château, le comte donna connaissance à son épouse des nouveaux sentiments qui l'animaient et de ses résolutions. Loin de s'y opposer, la comtesse montra une grande joie de cet heureux changement, et l'assura qu'elle était toute disposée à le seconder dans ces projets de réforme. D'un commun accord, ils partirent l'un et l'autre

[a] Page 396 de ce volume.

pour commencer par une retraite la grande œuvre de leur conversion. Madame de La Garaye se rendit à Saint-Malo, et son époux à l'abbaye de Saint-Jagu, où il passa dix jours dans les exercices de la pénitence et de la componction. En se purifiant de leurs péchés par la confession, les deux époux prirent un esprit et un cœur nouveaux. Revenus chez eux, ils embrassèrent en arrivant les pauvres qui les attendaient à la porte du château, et les invitèrent à venir y dîner dès le lendemain ; puis, ayant rassemblé leurs domestiques, au nombre de dix-huit ou vingt, ils leur proposèrent de servir les pauvres avec eux pour leur nourriture et sans gages, ou de se retirer. Ce dernier parti fut celui que prirent tous leurs gens, à l'exception de trois. Dès le grand matin du lendemain de ce jour, M. et madame de La Garaye se livrèrent à des travaux manuels, qui avaient pour objet le soin des pauvres, et depuis ce moment le reste de leur vie fut entièrement consacré aux œuvres de piété et de charité. Le comte donna sa meute à d'autres seigneurs et se défit du plus grand nombre de ses chevaux. La comtesse renonça aux parures mondaines, ne porta plus de bijoux, et se vêtit désormais de la manière la plus modeste. Ils firent ensemble un nouveau voyage à Paris en 1714, lui pour perfectionner ses connaissances médicales, et madame de La Garaye pour apprendre à l'Hôtel-Dieu la meilleure manière de soigner les malades. A leur retour, ils établirent dans leur château cet hôpital, qui devint depuis si célèbre, qui contint jusqu'à quarante lits, et dans lequel étaient reçus avec joie et traités avec bonté tous les malades et les infirmes qui s'y présentaient. C'était là que chaque jour les deux vertueux époux exerçaient à l'envi leur charité, qui ne fut jamais rebutée ni par les maladies les plus dangereuses, ni par les plaies les plus dégoûtantes. Ils avaient établi dans cet hôpital un ordre si régulier que les pauvres y trouvaient réunis tous les se-

cours spirituels et corporels. Cette œuvre si excellente ne put échapper à la censure du monde. Les amis de M. de La Garaye blâmèrent hautement sa conversion, et la traitèrent de folie. Il ne s'inquiéta pas de leurs vains jugements; mais comme ils ne pouvaient plus se convenir, il les éloigna tout doucement de son château, et n'y reçut plus que les personnes qui y venaient pour s'édifier. De ce nombre se trouvèrent des évêques, qui furent dans l'admiration en voyant ce triomphe de la grâce.

Les aumônes de M. et de madame de La Garaye ne se bornaient pas à l'intérieur de leur hôpital, tous les pauvres des environs recevaient d'eux des secours abondants dans leurs besoins. M. de La Garaye ne soulageait jamais aucun indigent qu'il ne lui dît quelques mots d'édification, se faisant un devoir de joindre ainsi l'aumône spirituelle à la corporelle. Des Anglais, prisonniers de guerre, et renfermés dans le château de Dinan, y étaient cruellement décimés par une maladie contagieuse; le comte leur prodigua les soins de la charité la plus active, et sauva un grand nombre de ces prisonniers du danger qui les menaçait. Non content d'avoir des chirurgiens pour son hôpital, il en entretenait encore pour visiter les malades du pays. Il favorisait les jeunes gens qui se livraient à l'étude de la chirurgie, et il s'en est trouvé jusqu'à vingt-huit en même temps attachés à l'hôpital de La Garaye. Qui croirait que tant de bien, inspiré par le désir de plaire à Dieu, ne dût rassurer entièrement la conscience de ce vertueux comte, et lui inspirer une sainte confiance! cependant le contraire arriva; il se sentait un certain attrait pour la solitude, et il pensait qu'en se séparant entièrement du monde, après avoir distribué tous ses biens aux pauvres, il serait plus agréable au Seigneur, et travaillerait à son salut d'une manière plus efficace. Plein de cette idée, il consulta plusieurs ecclésiastiques et religieux recommandables par leur piété,

et entre autres le célèbre P. Simon Gourdan[1], chanoine régulier de Saint-Victor de Paris. Ce grand serviteur de Dieu combattit cette pieuse illusion, et l'engagea de continuer personnellement à s'occuper du soulagement de ses semblables.

Déterminé désormais à suivre la voie que la charité lui avait ouverte, M. de La Garaye ne s'occupa plus que du soin de s'y sanctifier. Exact observateur des lois de Dieu et de l'Eglise, il remplissait avec la ferveur la plus édifiante tous les devoirs qu'elles imposent. Sa bienveillance pour le prochain ne se bornait pas à soulager les maux corporels, les nécessités spirituelles le touchaient bien plus vivement encore, et son zèle se manifestait par un grand nombre de bonnes œuvres, qui avaient pour objet le salut des âmes. Plusieurs jeunes personnes en danger de se perdre furent, par ses soins, convenablement placées. Des Anglais, qui voulaient abjurer les erreurs du protestantisme et revenir à l'Église, trouvèrent près de lui un asile assuré. La dévotion des vertueux époux envers le Sacré-Cœur de Jésus le porta à fonder au second monastère de la visitation de Rennes six saluts avec amende honorable. L'estime qu'ils faisaient des retraites fut aussi cause qu'ils en fondèrent dans les églises de Saint-Sauveur et de Saint-Benoît à Paris, en faveur des ouvriers. Ce ne furent pas les seules fondations dues à leur générosité. Les Incurables de Dinan, l'établissement des Filles de la Sagesse dans la même ville, celui des Filles du Saint-Esprit, dites *Sœurs Blanches*, à Taden, les écoles de charité à Étables, près Saint-Brieuc, devinrent autant de monuments de l'inépuisable charité du comte et de la comtesse de La Garaye; ils y employèrent une somme qui dépassait cent mille francs. Les connaissances

[1] Mort à l'âge de quatre-vingt-trois ans, en odeur de sainteté, le 10 mars 1729.

que ce seigneur avait en chimie le conduisirent à la découverte de plusieurs secrets de cette science qu'il était utile de conserver. Louis XV les lui acheta, et lui fit remettre un contrat de vingt-cinq mille francs, outre soixante-quinze mille francs qu'il lui avait déjà accordés. Ce contrat fut employé à doter la maison des Filles de la Sagesse, dont nous venons de parler.

Ce monarque voulut voir M. de La Garaye, dont la réputation avait pénétré jusqu'à lui. Les deux époux se rendirent à Paris, et furent accueillis à la cour avec cette estime qui est due à la vertu et au mérite. Le comte fit plusieurs expériences devant le roi, qui lui en témoigna sa satisfaction, et la comtesse eut l'honneur d'être reçue en audience par la reine, qui l'embrassa, la traita avec beaucoup de bienveillance, et lui accorda son portrait. Cette vertueuse dame parut devant sa souveraine dans le costume le plus simple et n'ayant d'autre parure que sa modestie. La bienveillance marquée de la reine lui valut les politesses des personnes des plus qualifiées de la cour; elle en fut recherchée, comme son digne époux l'était des plus grands seigneurs, qui voulaient tous avoir son amitié ; mais ces honneurs ne firent aucune impression sur ces âmes humbles et désormais étrangères aux vanités du siècle ; elles préféraient leur solitude à cet éclat trompeur, aussi s'empressèrent-elles de s'y dérober dès que la chose leur fut possible.

Si M. et madame de La Garaye recevaient tant de marques de considération, ils les méritaient, non-seulement par ces vertus éclatantes qui brillent aux yeux des mondains et obtiennent leur estime, mais encore par une conduite véritablement chrétienne. Ils comprenaient toute la perfection que Jésus-Christ exige de certaines âmes qu'il a comblées de ses grâces, et ils s'efforçaient d'atteindre celle à laquelle ils avaient été appelés. C'était par l'oraison, la fréquentation des sacrements, la morti-

fication et une vie pauvre, cachée et laborieuse, qu'ils répondaient à la faveur que Dieu leur avait faite en les appelant à son service. Non content d'observer exactement tous les jeûnes prescrits par l'Eglise, le vertueux comte s'imposait des privations presque continuelles; il portait une ceinture de fer, ne couchait que sur la paille, jeûnait tous les vendredis, et ne se nourrissait que des aliments les plus communs. Il alla jusqu'à se priver de l'usage du tabac, dans un temps de disette, afin d'être plus en état de secourir les pauvres. La pieuse comtesse les servait tout le jour, s'employait à des travaux pénibles par esprit de charité et de pénitence, et était si pauvrement vêtue, qu'il n'y avait presque rien dans son costume qui la distinguât des indigents, si ce n'est la propreté qui lui était naturelle. On comprendra quelles victoires avait dû remporter sur ses répugnances une personne élevée délicatement, quand on saura qu'elle passait presque tout son temps à panser des teigneux ou à soigner des yeux malades.

M. de La Garaye avançait en âge, sans rien perdre de l'ardeur de sa charité. Tant que ses forces le lui permirent, il s'occupa constamment d'opérations de chirurgie; mais ses infirmités augmentant, il ne lui devint plus ordinairement possible de faire autre chose que de présider aux divers exercices journaliers de son hôpital. Ce ne fut néanmoins que dans une vieillesse assez avancée qu'il se vit réduit à cet état de faiblesse, car, en 1746, neuf ans avant sa mort, ayant appris que les Anglais avaient attaqué Lorient, il voulut, en qualité de gentilhomme, suivre la noblesse du pays, qui se portait avec empressement pour défendre ce point de la province, et rien ne put l'arrêter; montrant par son généreux dévouement que si les amis de Dieu soupirent ici-bas après leur véritable patrie, qui est le ciel, ils n'en chérissent pas moins leur patrie terrestre. Enfin une maladie grave qu'il essuya en 1752, et dont il ne se

rétablit qu'imparfaitement, ne lui laissa plus qu'une santé chancelante qui se détruisait chaque jour davantage. Plein de foi et de soumission à la volonté du Seigneur, il le bénissait au milieu de ses souffrances, et trouvait toute sa consolation à les unir à celles de Jésus-Christ. A mesure qu'il approchait de sa fin, sa patience et son amour pour Dieu semblaient prendre de l'accroissement. Un médecin lui annonçant, peu de temps avant sa mort, que la vieillesse était la cause de sa maladie, qui vraisemblablement serait la dernière : « Tant mieux, répondit-il, » j'espère de la miséricorde de Dieu que je le verrai plus » tôt. » Il ne se dissimulait pas sa situation, et six mois avant son décès, il avait annoncé qu'il ne passerait pas l'année. Obligé de s'aliter au commencement du mois de juin 1755, il communiait tous les huit jours, et l'aurait fait plus souvent, si une toux opiniâtre ne l'en avait empêché. Le 1er juillet il se trouva dans un grand abattement, dont il revint néanmoins, et il en profita pour s'occuper encore des pauvres. Le lendemain il tomba en agonie, et, tandis qu'un religieux Capucin, qui était son confesseur, récitait auprès de lui les prières de l'Eglise, il rendit paisiblement le dernier soupir, le 2 juillet 1755. M. de La Garaye était alors âgé de quatre-vingt-un ans.

Cet homme de bien si modeste avait demandé à être inhumé parmi ses pauvres, dans le cimetière de la paroisse de Taden, quoiqu'il fût d'un des ordres militaires les plus nobles de France. Il avait aussi voulu que ses funérailles se fissent avec la plus grande simplicité ; mais si on évita la pompe dans cette cérémonie, la présence de cent prêtres qui y vinrent acquitter la dette de la reconnaissance pour leurs troupeaux, et les larmes d'une multitude infinie de pauvres y suppléèrent de la manière la plus touchante. Madame de La Garaye, livrée à une douleur profonde, supporta néanmoins cette perte avec courage, et employa le reste de ses jours à conserver

l'œuvre de son digne époux, qu'elle avait si fidèlement secondé dans l'exercice de sa charité. Elle se fixa entièrement dans son hôpital, et y continua aux pauvres les soins qu'elle leur donnait depuis si longtemps. Ce fut au milieu d'eux qu'elle éprouva, le 22 avril 1757, une attaque d'apoplexie qui la mit en danger de mort. On la fit revenir, mais ce mieux ne dura pas longtemps. Sa patience, sa résignation, sa douceur, et surtout sa vive tendresse pour Dieu lui donnèrent dans ses souffrances cet air satisfait qui est dès ici-bas une des récompenses du juste. Munie des sacrements de l'Eglise, qu'elle reçut avec la piété la plus affectueuse, elle rendit son âme à son Créateur, à l'âge de soixante-seize ans, le 20 juin 1757, et fut inhumée à côté de M. de La Garaye, dans le cimetière de Taden, où l'on voit encore leurs tombeaux. Les Sœurs de la Sagesse de Dinan conservent dans leur maison les portraits des deux vertueux époux. A la mort de la comtesse, l'hôpital de La Garaye fut supprimé, et la révolution a détruit la maison de charité de Taden.

On a de M. de La Garaye :

Chimie hydraulique, pour extraire les sels essentiels des végétaux, animaux et minéraux avec l'eau pure. Un volume in-12; Paris, 1745.

On lui attribue l'ouvrage qui a pour titre : *Recueil alphabétique de pronostics dangereux et mortels sur les différentes maladies de l'homme; pour servir à MM. les recteurs et autres.* Un volume in-18; Paris, 1736. C'est un livre utile, et qui a été réimprimé.

* M. GABRIEL-CHARLES-JOSEPH MOREL DE LA MOTTE,

CHANOINE DE L'ÉGLISE DE RENNES.

Tiré du livre qui a pour titre : Modèles du clergé, *par M. l'abbé Carron, prêtre du diocèse de Rennes. Deux volumes in-12; Rennes,* 1787.

L'AN 1772.

La vie de ce vertueux ecclésiastique ne fut ni longue ni fertile en événements; mais il se montra si plein de ferveur, pendant sa courte carrière, que le récit de ses actions ne peut manquer d'édifier.

Gabriel-Charles-Joseph Morel de La Motte, fils de Charles-François-Auguste-Annibal Morel, chevalier, seigneur de La Motte, et de dame Anne-Esther Martin de La Balluère, naquit à Rennes et fut baptisé dans l'église paroissiale de Saint-Etienne le 6 octobre 1739. Dès sa première enfance il parut doué d'une grande sensibilité, et manifesta une crainte extrême d'offenser Dieu. Cette heureuse disposition le rendit vertueux de bonne heure ; il aimait la prière; se montrait doux et docile, et trouvait son bonheur à fréquenter les églises. A l'âge de neuf ans, il savait déjà que le monde est l'ennemi de Jésus-Christ, et il engagea fortement une de ses parentes à ne pas s'attacher à ce monde corrupteur. Bien différent de tant d'autres jeunes gens qui d'abord ouvrent leur cœur à la piété la plus sincère et la plus tendre, et finissent bientôt

après par la perdre, et même par abandonner entièrement les devoirs que la religion leur impose pour suivre leurs passions, Gabriel, en avançant en âge, croissait aussi en sagesse et en vertu. Si quelquefois il paraissait dans les sociétés, il y portait tant de douceur, de modestie et de retenue qu'il pouvait y être proposé comme modèle. Il était loin de rechercher les compagnies mondaines ; son attrait le conduisait vers les pauvres et le simple peuple, parce qu'il pouvait leur parler librement de Dieu et les exciter à le bien servir. Pendant ses études, qu'il fit avec succès au collége de Rennes, ce vertueux écolier employait ses récréations à visiter l'hôpital des Incurables. Il y consolait les infirmes, leur témoignait un vif intérêt, les serrait dans ses bras, quoique leurs plaies fussent dégoûtantes, que souvent même elles exhalassent une odeur infecte; et s'appliquait particulièrement à instruire des vérités de la religion les enfants qui se trouvaient dans cette maison, en leur enseignant le catéchisme. Ce lieu n'était pas le seul théâtre de sa charité; les prisons et les autres séjours de la misère le voyaient soulager les maux qu'ils renfermaient. Pendant les vacances, qu'il passait au château de La Motte, dans la paroisse de Gennes, il consacrait une partie de sa journée à la prière, c'était le plus ordinairement à l'église qu'il allait satisfaire ainsi sa dévotion. Le dimanche, après l'office du soir, son usage était de rassembler les enfants et des personnes pieuses pour entendre une lecture édifiante, après laquelle il leur communiquait les réflexions que son zèle lui inspirait. Les pauvres faisaient partie de cette réunion et en recueillaient des fruits de salut. M. de La Motte y joignait d'abondantes aumônes, aussi était-il regardé comme un des bienfaiteurs du pays.

Une vie si chrétienne annonçait une âme capable de généreux sacrifices. En effet, quoique le monde sourît à ce vertueux jeune homme, à l'âge de dix-huit ans il fit con-

naître à son père le désir qu'il éprouvait d'embrasser l'état ecclésiastique; mais celui-ci avait d'autres intentions; il songeait à lui procurer une place de conseiller au parlement de Bretagne, titre honorable, et ordinairement réservé aux familles les plus distinguées de la province. Cet avantage temporel ne put balancer dans l'esprit du serviteur de Dieu celui d'appartenir à Jésus-Christ d'une manière plus spéciale et de devenir son ministre. Craignant que le projet de son père ne devînt pour sa vocation un obstacle difficile à vaincre, il prit le parti de quitter secrètement la maison paternelle et de se retirer au séminaire de Nantes; il y fut admis par MM. de Saint-Sulpice, qui demandèrent d'abord et obtinrent le consentement de M. de La Motte à l'admission de son fils chez eux. Heureux de pouvoir suivre en paix la route que la volonté divine lui avait tracée, le jeune séminariste ne pensa plus qu'à répondre par la régularité de sa conduite à la sainteté de la profession à laquelle il se croyait appelé. Il se fit bientôt remarquer dans le séminaire par une piété fervente qui ne se ralentit pas. Bon, doux et simple à l'égard de ses égaux, il était plein de soumission envers les supérieurs. Son père, peut-être pour l'éprouver, lui faisait supporter des privations; il les souffrait avec une résignation si entière qu'il ne laissait pas échapper la moindre plainte. L'abbé de La Motte, charmé des vertus de ses respectables directeurs, voulut s'attacher à la compagnie des Sulpiciens; puis partir avec des missionnaires français qui allaient dans le royaume de Loango; mais son premier pasteur, M. Desnos, alors évêque de Rennes, ne le lui permit pas, et dès qu'il l'eut ordonné prêtre, il le rappela dans son diocèse et lui donna un canonicat de sa cathédrale.

Fixé désormais dans son pays par la volonté de Dieu, le nouveau chanoine réalisa les projets d'une vie véritablement ecclésiastique qu'il avait formés pendant son

séjour au séminaire. Il résolut de partager tous ses instants entre la prière, la direction des âmes dans le tribunal de la pénitence, la prédication de la parole de Dieu et le soin des pauvres. On voit que le monde n'eut rien de son temps. Quels moments en effet pourrait lui donner le prêtre qui connaît ses obligations, et qui en comprend bien toute l'étendue et l'importance! Assidu aux offices, M. de La Motte s'acquittait avec la plus grande exactitude des devoirs que lui imposait son titre de chanoine, et l'on ne pouvait voir sans être édifié le recueillement avec lequel il priait au chœur. Son amour pour Jésus-Christ, caché sur nos autels, était si vif, qu'il aurait volontiers passé toutes ses journées en la présence de ce bon maître, si son zèle ne l'avait appelé ailleurs. Mais il voulait lui faire des conquêtes, et pour y réussir, il se livra au travail du confessionnal, qu'il regardait avec raison comme un des moyens les plus efficaces pour gagner les âmes à Dieu. Toutes les classes de la société, même les plus basses et les plus obscures, pouvaient recourir à lui sans craindre d'en être rebutées. Il ne connaissait point l'acception des personnes, et sa charité s'étendait jusqu'à ces malheureuses créatures qui, après avoir perdu leur innocence, deviennent de si dangereux instruments de corruption. Plusieurs d'entre elles durent à ses soins de revenir dans les sentiers de la vertu, et de laver dans leurs larmes les fautes de leur vie passée. Des jeunes personnes, qui lui avaient donné leur confiance, reçurent de ce guide éclairé les plus sages conseils pour se défendre de la séduction du monde et ne pas en partager les folies.

La piété dont M. de La Motte était rempli, et sa capacité, le rendaient propre au ministère de la prédication. Il n'eut pas le temps d'acquérir la réputation d'orateur; mais, lorsqu'il paraissait en chaire, on l'écoutait avec plaisir, parce que ses paroles avaient une onction propre à toucher les cœurs et à les convertir. Ceux qui ne le

connaissaient pas disaient, en sortant de ses sermons : « Nous venons d'entendre un saint. » A cette onction le vertueux prédicateur joignait l'autorité de l'exemple ; sa vie était une suite non interrompue de bonnes œuvres; charitable envers tous, il montrait pour les pauvres et tous les malheureux une prédilection qui ne se démentit jamais. La ville de Rennes put voir encore revivre dans la personne de ce pieux chanoine cette compassion si tendre pour les indigents dont S. Yves lui avait, cinq siècles plus tôt, donné le plus touchant modèle. La sollicitude de M. Morel pour les membres souffrants de Jésus-Christ le conduisait dans les réduits les plus sales et les plus obscurs, afin de s'assurer par lui-même de l'étendue de leurs besoins. Se réduisant au plus strict nécessaire, toutes ses ressources étaient pour eux, et, lorsqu'il manquait d'argent, il leur donnait ses habits pour les vendre. Il avait soin, lorsqu'il allait chez les pauvres, de voir le lieu où ils déposaient leur pain, afin de savoir s'ils n'en manquaient pas, et s'il les trouvait dans cette triste position, il leur donnait tout l'argent qu'il avait sur lui. Il visitait également les hôpitaux et les prisons, afin d'offrir à ceux qui habitaient ces tristes lieux toutes les consolations chrétiennes qu'il pouvait leur procurer.

Une vie si utile à la société aurait dû, ce semble, se prolonger jusqu'à une extrême vieillesse ; mais Dieu parut empressé de récompenser son serviteur. Ses vertus le rendaient digne, en effet, de la couronne immortelle, car M. de La Motte n'était pas seulement un prêtre charitable, c'était encore un modèle d'humilité et de modestie, un fervent serviteur de la sainte Vierge, qu'il honorait chaque jour par la récitation du chapelet et par diverses autres pratiques. Sans doute cette bonne mère lui obtint la grâce de mourir martyr de la charité. Il y avait alors à Rennes une maison de force où l'on renfermait les mendiants valides et des hommes qui avaient

abusé de leur liberté. M. de La Motte allait souvent les visiter, les consoler, les rappeler à Dieu et les assister à la mort. On eût dit qu'il regardait la sienne comme prochaine, et qu'il voulait redoubler de zèle avant de terminer sa carrière. Il soupirait d'ailleurs après le bonheur des saints, et il exprimait fréquemment son désir de le posséder bientôt. Ses vœux ne tardèrent pas à être exaucés. Une maladie contagieuse s'étant manifestée dans la maison dont nous avons parlé, il la contracta en donnant aux malades les derniers secours de la religion. Le 29 janvier 1772, il fut obligé de se mettre au lit, après avoir été rendre visite à deux jeunes parentes qu'il avait, pensionnaires au monastère du Colombier, et leur avoir fait chanter un très-beau cantique qu'il venait de composer sur le bonheur du ciel [1]. Il voulait aller mourir à l'hôpital; mais on s'y opposa, et une dame de sa famille le fit transporter dans son hôtel. Le mal ne cessant de faire des progrès, il fallut lui administrer les sacrements, qu'il reçut avec une grande ferveur. Il exprimait à tout moment les sentiments d'amour dont il brûlait pour Dieu. Enfin, le 10 février 1772, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, n'ayant pas encore trente-trois ans. Cette mort plongea les pauvres de Rennes dans la consternation. L'évêque voulut faire lui-même la levée du corps, accompagné de près de deux cents ecclésiastiques, et suivi d'une foule de peuple qui, par sa présence, prouvait la haute idée qu'on avait de la vertu de M. de La Motte.

[1] Ce cantique, qui exprime en un langage pur les plus pieux sentiments, se trouve dans l'ouvrage de M. l'abbé Carron, et dans un recueil de cantiques publié à Saint-Brieuc en 1806.

M. JOSEPH-AUGUSTIN BOURSOUL,

PRÊTRE

GARDIEN DE L'HOPITAL DE SAINT-YVES DE RENNES.

Tiré du tome 1er de l'ouvrage qui a pour titre : Modèles du clergé, *par M. l'abbé Carron, prêtre du diocèse de Rennes. Deux volumes in-12; Paris, 1787.*

L'AN 1774.

M. Boursoul, ce prêtre vénérable que sa sainte vie et sa mort édifiante ont également rendu célèbre en Bretagne, naquit à Quimperlai, sur la paroisse de Saint-Colomban, le 22 juillet 1704, et fut nommé Joseph-Augustin au baptême. Ses parents, qui avaient la crainte de Dieu, s'appliquèrent à le former de bonne heure à la vertu; leur tâche sur ce point fut facile, car cet enfant de bénédiction était doué des qualités les plus heureuses. A la bonté, la franchise et la docilité, il joignait des sentiments de piété qui l'attachaient à toutes les pratiques de la religion, et il montrait surtout un goût très-prononcé pour les cérémonies de l'Eglise. On remarquait seulement en lui une impétuosité de caractère que la délicatesse de sa conscience réprima plus tard, et qui put lui donner pour le bien cette ardeur qu'il manifesta pendant toute sa carrière. Dès sa plus tendre enfance, il eut, surtout lorsqu'il parlait des choses de Dieu, une facilité à s'exprimer qui se développa dans la suite de la manière la plus heureuse, et dont il fit le plus saint usage.

Lorsqu'il fut en âge d'étudier, ses parents le placèrent

au collége de Rennes. Il y joignit à une conduite régulière l'amour du travail qui souvent lui obtint des succès. Quelque vertueux que soit un jeune homme, il a besoin d'un guide sûr, qui le préserve des dangers dont il est environné et qui lui montre la route qu'il faut suivre; sans ce précieux secours il court toujours risque de s'égarer. Boursoul en fit la triste expérience; entraîné au jeu par de faux amis, il perdit tout ce que sa famille lui avait confié pour payer sa pension. Ce malheur lui procura plus d'avantage que tout le gain qu'il aurait pu faire; il sentit vivement sa faute, et elle servit à l'attacher plus fidèlement à ses devoirs. La fin de ses humanités fut remarquable par les couronnes littéraires qui récompensèrent ses efforts et firent connaître ses talents. A cette époque, sa compassion pour le malheur lui inspira une bonne œuvre qui eut dans la suite les résultats les plus heureux. Une pauvre veuve de Rennes avait un fils qu'elle ne pouvait placer en apprentissage, parce que non-seulement elle était sans ressources, mais encore chargée de dettes. Le jeune Boursoul, alors âgé de dix-sept ans, connaissait cet enfant et le chérissait à cause de ses bonnes qualités. Il proposa à la mère d'enseigner la langue latine au petit orphelin, et même de pourvoir à ses besoins corporels. Sa proposition ayant été accueillie avec empressement, il entreprit cette éducation, sollicita des secours pour l'enfant, et finit par donner au diocèse de Rennes, dans la personne de M. André-Jacques Mongodin, curé de Saint-Aubin dans la même ville et syndic du clergé, un pasteur accompli, dont la mémoire est digne de vénération [1].

[1] M. Mongodin fut surtout remarquable par sa charité pour les pauvres, qu'il aimait avec toute la tendresse d'un bon père. Il ne sembla vivre que pour eux. Il mourut au confessionnal, à l'âge de soixante-trois ans, le 25 février 1775. Ses paroissiens, désolés de sa perte, lui firent élever un monument dans son église.

Boursoul eut pour professeur de philosophie le P. Frey [1], de la Compagnie de Jésus. Ce respectable religieux, connaissant les vertus et la capacité de son élève, prévoyant d'ailleurs tout le bien qu'un pareil sujet pourrait opérer dans le saint ministère, l'engagea fortement à se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique. L'élève, qui connaissait toute l'affection qu'avait pour lui son maître, n'hésita pas à en suivre les conseils et entra au séminaire. Il y porta cet attrait pour la piété et cet amour du travail qu'il possédait depuis longtemps. Pendant le cours de ses études il fut souvent balancé par le désir d'embrasser la profession religieuse et de rester prêtre séculier; mais dans l'espoir de se rendre plus utile au prochain, et la crainte de trop affliger son vieux père, il prit ce dernier parti. N'étant encore que diacre, M. Boursoul s'attacha d'abord à M. Riban, missionnaire assez célèbre du diocèse de Rennes [2]. Ils allaient en-

[1] Il était frère du P. Frey de Neuville, aussi Jésuite, prédicateur célèbre, et dont les sermons ont été imprimés.

[2] M. Jean Riban, d'une famille honorable, naquit, en 1693, dans la paroisse de Louvigné-du-Désert, au diocèse de Rennes. Il étudia quelque temps à Avranches, ville voisine, et s'appliqua d'abord à la connaissance de la médecine; connaissance qui lui fut utile dans la suite. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il exerça pendant quelque temps les fonctions d'aumônier de régiment, et se livra dans la suite au travail des missions dans son pays natal. Son zèle produisit de grands fruits; ses manières et ses discours étaient simples. Il jouissait d'une grande considération, et formait à son école et à son genre des ecclésiastiques, qui, plus tard, se distinguèrent par leur mérite. M. Riban était d'une soumission aux décisions de l'Eglise qui irritait beaucoup les Jansénistes; aussi ne l'épargnaient-ils pas dans leurs sarcasmes, et ils profitèrent, pour le déchirer, d'une aventure dont il fut quelque temps victime, pour avoir marié un soldat qui n'était pas en règle. Il fit deux fois le voyage de Rome, et fut un des pelerins de la Trinité auxquels le pape lave les pieds. Il reçut à cette occasion un vêtement blanc qu'il portait depuis aux jours de certaines fêtes. Il fut aussi gratifié d'un billet d'indulgence pour lui et quelques personnes à son choix.

En 1749, il fit bâtir au village du Planty, où il demeurait, un ora-

semble dans des chapelles de la ville faire le catéchisme aux enfants, ou donner le soir en plein air, dans les faubourgs, des instructions aux ouvriers. Ce fut ainsi qu'il se forma au ministère de la prédication, et qu'il préluda aux succès qu'il eut depuis comme orateur. Son premier début en chaire eut lieu dans l'église de Toussaint; il prêcha ensuite dans celle du grand séminaire, et c'en fut assez pour donner de ses talents l'idée la plus favorable.

Elevé au sacerdoce, M. Boursoul se livra sans relâche à l'étude, et se fit un devoir d'annoncer fréquemment la parole de Dieu. Possédant toutes les qualités qui la rendent puissante dans la bouche du prêtre, il produisit par elle des fruits de salut étonnants et mérita d'être appelé l'Apôtre de Rennes. Cette ville ne fut pas la seule qui jouit du précieux avantage d'être évangélisée par l'orateur sacré, plusieurs autres villes de Bretagne et celle du Mans furent témoins de son zèle et de ses triomphes. A Vannes, deux officiers qui s'étaient rendus au sermon pour se moquer du prédicateur, furent tellement subjugués par son éloquence, qu'ils y prêtèrent une oreille attentive, et que l'un d'eux se convertit sur-le-champ. A Lorient, il eut la consolation de ramener à la vertu, par le même moyen, une jeune personne qui avait été entraînée au crime. Elle se trouvait en la puissance de ses

toire en l'honneur de la sainte Vierge, qui s'y voit encore à un quart de lieue de Louvigné. Il lui était facile d'apprécier l'état des esprits en France; aussi prévoyait-il et annonçait-il les persécutions qui s'élevèrent contre le clergé. Il joignait au caractère le plus charitable et le plus obligeant, un esprit aimable, qui lui fournissait, à l'occasion, mille mots heureux dont on se souvient encore. Ce digne prêtre mourut en l'automne dans l'année 1770, et fut inhumé dans le cimetière de Louvigné du-Désert, près du mur de l'église. Le registre de la paroisse mentionne les regrets que témoignèrent les pauvres à sa mort.

(Cette notice nous a été fournie par M. l'abbé Badiche, prêtre du diocèse de Rennes, attaché à l'église de Notre-Dame de Paris.)

ravisseurs; cette conversion les irrita tellement, que deux fois ils tentèrent d'arracher la vie à M. Boursoul. Une autre conversion du même genre le consola peut-être encore davantage; ce fut celle d'une pécheresse scandaleuse. Elle lui donna des marques de contrition si extraordinaires et si parfaites, que l'ayant entendue en confession, il la réconcilia aussitôt avec Dieu, et la fit sans délai approcher de la table sainte. Obligée de partir pour retourner dans son pays, le jour même de sa communion, elle mourut sur le chemin, victime de sa douleur, ainsi qu'on en acquit la certitude, par l'examen qu'on fit de son cœur qui était entièrement flétri. Au reste, la prédication n'était pas le seul moyen que ce digne prêtre employât pour ramener les âmes à Dieu. Passant par une petite ville de Bretagne, il fut informé qu'un mourant rejetait obstinément les secours de la religion. Il se rend chez ce malade, brave ses rebuts, l'effraie par ses paroles graves, et finit par soumettre entièrement au Seigneur ce cœur qui s'était montré jusque-là si rebelle.

Tant de succès devaient donner de la réputation à M. Boursoul, aussi fut-il sollicité d'accepter des charges et des dignités; il refusa les premières par délicatesse de conscience et les autres par désintéressement. Pendant quelque temps il eut le dessein de s'attacher aux Missions étrangères, et ensuite à une société de missionnaires en France; mais enfin il se fixa dans son pays, où il devait faire tant de bien, non-seulement par ses discours, mais aussi par ses exemples; car tout en lui prêchait la piété, et sa conduite entière en offrait le modèle. Ses pratiques de mortification étaient fréquentes, ses prières longues et multipliées; il était quelquefois deux et trois heures en oraison après sa messe. Il se préparait à la confession par des méditations ferventes au pied de son crucifix, et n'en sortait pas sans être baigné de larmes. Sa piété dans

sa jeunesse fut quelquefois peut-être plus ardente que mesurée. Au moins attribua-t-on à une dévotion indiscrète une maladie qui le conduisit aux portes de la mort ; cette maladie lui devint utile, car elle servit à le détacher de plus en plus des créatures, et le confirma dans la résolution qu'il avait déjà prise de ne chercher que Dieu seul.

La Providence fournit bientôt à M. Boursoul l'occasion de pratiquer ce détachement qu'il avait choisi pour partage, en permettant que ses supérieurs lui offrissent un emploi qui demandait un renoncement à peu près continuel. C'était celui d'aumônier de l'Hôtel-Dieu de Rennes, connu sous le nom d'hôpital Saint-Yves, poste dans lequel on se trouve sans cesse au milieu de toutes les misères humaines, et dans lequel aussi il se présente de fréquentes occasions de vaincre la nature. Le digne prêtre accepta ce poste avec empressement, s'estimant heureux de pouvoir consacrer aux pauvres les travaux de son ministère. L'aumônier de cette maison avait le titre de gardien ; il le remplit parfaitement par son assiduité auprès des malades. Plein de l'esprit de Jésus-Christ, il instruisait ceux d'entre eux qui ignoraient les vérités du salut, adoucissait les esprits farouches, amollissait les cœurs endurcis, et soutenait les faibles. Son éloquence naturelle, développée par l'étude et animée par la piété, était l'arme dont il se servait pour triompher de toutes les résistances, et il était très-rare qu'il en trouvât d'invincibles. Que d'âmes lui durent leur retour à Dieu et une mort chrétienne ! Que de pécheurs devinrent par ses soins de véritables pénitents ! Mais ce n'était pas seulement auprès des pauvres de Saint-Yves que M. Boursoul exerçait son zèle ; il saisissait avec empressement toutes les occasions qui s'offraient à lui de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. C'était pour atteindre ce but qu'il s'était chargé de la direction d'un certain nombre de fidèles, aux-

quels il donnait les soins les plus attentifs [1]. Sa capacité, et la réputation de sainteté dont il jouissait, lui gagnaient la confiance; plusieurs personnes lui durent, après Dieu, leur perfection, et il ne contribua pas peu à entretenir la piété dans une ville où elle a toujours été et est encore en honneur [2]. Son attrait particulier le portait vers l'enfance et la jeunesse, qu'il formait à la vertu avec la plus tendre sollicitude. Il eut la consolation de voir ses efforts couronnés d'un succès complet.

Aucun genre de bien n'était étranger à ce digne ministre du Seigneur. Au soin des pauvres et à la direction des consciences, il joignait encore la prédication; la vieillesse et les infirmités n'étaient pas pour lui des obstacles invincibles, lorsqu'il s'agissait de l'œuvre de Dieu. C'est ainsi qu'ayant eu, à l'âge de soixante-huit ans, une maladie grave qui le réduisit à l'extrémité, il reprit, dès qu'il fut rétabli, ses prédications, qu'il n'avait interrompues

[1] Une de ses anciennes pénitentes, que nous avons bien connue, nous a assuré qu'il ne confessait que six personnes dans une matinée, tant il mettait de soin à bien connaître l'état de la conscience de chacune d'elles.

[2] La ville de Rennes a dans tous les temps possédé des personnes d'une haute piété. On parle, entre autres, d'une fille nommée Marie-Marguerite Roze, à laquelle Notre-Seigneur accordait, dit-on, des faveurs spirituelles très-particulières. On assure qu'elle prédit le grand incendie de 1720, six mois avant qu'il arrivât, et qu'elle mourut en odeur de sainteté. Nous n'avons pu, à notre grand regret, nous procurer aucun détail sur sa vie. Une autre femme de Rennes, nommée Françoise Souchet, fut aussi très-favorisée de Dieu, et possédait surtout le don de conseil. Elle était pauvre et mendiait son pain. Étant allée, en 1693, en pèlerinage à Notre-Dame-des-Ardilliers, à Saumur, elle y fit la connaissance d'une fille qui était marchande et très-attachée aux biens de la terre; elle l'en détacha, la porta ensuite à soulager les pauvres, la fit rentrer dans les voies de la perfection, et contribua ainsi à l'établissement de la maison de la Providence de Saumur, dont cette fille, connue sous le nom de la vénérable sœur Jeanne de La Noue, fut la fondatrice et la première supérieure. *Voyez* le Discours sur la vie et les vertus de cette sœur; *un volume petit in*-12; *Saumur*, 1743.

que pendant cette maladie. Depuis son retour à Rennes et son entrée à l'hôpital Saint-Yves, M. Boursoul annonça fréquemment la parole de Dieu ; directeur de la maison des retraites, il y travaillait avec assiduité. A l'époque du carême de 1774, il demanda la station de l'église de Toussaint, cette même église dans laquelle, quarante-cinq ans plus tôt, il avait prêché son premier sermon. Le désir de conserver au diocèse un sujet si précieux, empêcha d'abord l'évêque de Rennes d'accéder à sa demande; mais le vénérable vieillard insista et finit par obtenir cette station. Il la remplit avec l'ardeur qu'on remarquait en lui dans sa jeunesse. Son âge avancé, et la rigueur avec laquelle il faisait la pénitence du carême, avaient affaibli ses forces; cependant il se soutint assez bien pendant toute la carrière qu'il eut à parcourir, et son sermon de la Passion surtout produisit sur ses auditeurs l'impression la plus profonde. Le lundi de Pâques, 4 avril, il célébra la messe dès cinq heures du matin, pria longtemps dans sa chambre, et montra pendant la journée cette gaieté douce et paisible qu'il avait habituellement. Vers trois heures, il monta en chaire pour prêcher son sermon sur la gloire et le bonheur des saints. On remarqua que son débit avait une vigueur extraordinaire. Après avoir fait une description vive et touchante des beautés du paradis, il ajouta : « Non, mes frères, jamais il ne sera donné aux » faibles yeux de l'homme de soutenir ici-bas l'éclat de la » majesté divine; ce ne sera que dans le ciel que nous le » verrons face à face et sans voile. » Ces mots furent prononcés d'une voix sonore et d'un ton pénétrant; ensuite il cita le texte latin qui s'y rapporte : *Videbimus eum sicuti est;* et en achevant ses dernières paroles, il expira. Ses yeux, fixés vers le ciel, demeurèrent constamment dans la même situation. Qu'on juge de la surprise et du saisissement de l'auditoire immense qui l'écoutait; les uns poussaient des cris, les autres répandaient des larmes;

ceux-ci tombaient en défaillance, ceux-là disaient tout haut : « C'est un saint, il est mort en parlant du bonheur » du ciel. » On entendit la voix d'un enfant qui proféra ces paroles : « Il parlait du paradis, et il y va. » M. Boursoul était âgé de soixante-dix ans, lorsqu'il rendit son âme à son Créateur.

Son corps, rapporté à l'hôpital Saint-Yves, y fut exposé dans une des salles, et devint aussitôt l'objet du respect des fidèles, qui se portèrent en foule pour lui donner des marques de vénération et y faire toucher leurs livres de prières et leurs chapelets. Son convoi, auquel officia l'évêque de Rennes, accompagné de son chapitre et d'un grand nombre d'ecclésiastiques, eut plutôt l'air d'un triomphe que d'une inhumation. On remplit le désir qu'il avait exprimé pendant sa vie d'être enterré parmi les pauvres de son hôpital, et ses précieux restes reposent parmi les cendres de ceux qu'il avait aimés si tendrement et servis si fidèlement pendant sa vie.

---

* Mlle JULIE-ANNE-ANGÉLIQUE FABRE.

Tiré de l'ouvrage qui a pour titre : Les Trois héroïnes chrétiennes, *par M. l'abbé Carron. Un volume in-*18, *souvent réimprimé.*

L'AN 1777.

Dieu a diverses voies pour conduire ses élus à la perfection. Aux uns il demande des œuvres nombreuses, et souvent pénibles, tandis que, pour d'autres, il se contente de leurs bons désirs, en les mettant dans l'impuissance de faire le bien qu'il leur inspire d'entreprendre. C'est

de cette dernière manière qu'il agit à l'égard de mademoiselle Julie-Anne-Angélique Fabre, fille de M. Fabre, négociant, et de dame Gaillard de Kerbertin, née à Vannes le 31 janvier 1749. Le Seigneur lui donna, dès ses plus jeunes années, de l'attrait pour son service, et, quoique née avec un caractère pétulant, cette enfant sut, par motif de religion, réprimer de bonne heure son humeur et modérer sa vivacité. Elle nourrissait son goût pour la piété par de fréquentes prières, et son bonheur était de s'y entretenir avec son divin maître. Attentive à se vaincre sans cesse, elle pratiquait les vertus d'humilité, d'obéissance, de douceur et de modestie, avec un zèle qui paraissait bien au-dessus de son âge. Placée chez les religieuses Ursulines de Ploermel pour se préparer à sa première communion, elle y fut l'édification de toute la communauté. La réception de la divine Eucharistie, lorsqu'elle en approcha pour la première fois, la rendit si heureuse, que, dans le transport de sa joie, elle prit la résolution de se consacrer à Dieu dans l'état religieux; mais sa trop grande jeunesse et la volonté de ses parents, qui bientôt la rappelèrent près d'eux, ne lui permirent pas d'effectuer alors son pieux dessein.

Obligée de fréquenter les sociétés mondaines, mademoiselle Fabre y parut avec une grande modestie, et y porta constamment cette crainte d'offenser Dieu qui tourmente toujours les âmes pures, lorsqu'elles se trouvent dans une pareille situation. Le siècle pouvait être pour elle d'autant plus dangereux, qu'elle possédait beaucoup d'avantages extérieurs et surtout une figure très-agréable. Elle comprit bientôt qu'il était impossible d'allier ensemble la dissipation et l'amour des plaisirs avec le recueillement et la ferveur, aussi forma-t-elle de nouveau le projet d'entrer dans un monastère, et avant l'âge de dix-sept ans révolus, elle avait, par ses prières et ses larmes,

obtenu le consentement de ses parents pour se présenter chez les dames Ursulines de Malestroit, en qualité de postulante. Elle y fit son noviciat avec une fidélité et un courage qui donnaient l'espoir qu'elle serait bientôt une digne épouse de Jésus-Christ ; mais c'est ici que commencent à se manifester les desseins de Dieu touchant cette âme d'élite. La jeune novice était sur le point de prononcer ses vœux, lorsque sa santé, depuis longtemps très-délicate, s'altéra tellement, qu'il ne lui fut plus permis de songer à contracter des engagements qu'elle devenait incapable de remplir. Il lui fallut donc rentrer dans le monde, qu'elle avait quitté avec tant de joie. Mais, en revenant dans sa famille, mademoiselle Fabre ne perdit pas l'esprit religieux dont elle s'était profondément pénétrée pendant son noviciat. Elle eut besoin de tous ses sentiments de piété pour supporter avec résignation et une patience chrétienne les divers maux du corps qui l'accablèrent depuis son retour dans la maison paternelle. Forcée de s'étendre sur un lit de douleur, elle y passa dix-huit mois de suite, et le reste de ses jours, ce ne fut plus qu'une alternative de quelques instants de santé, suivis de promptes rechutes. Une complication extraordinaire de maladies mettait pour elle en défaut toute la science des médecins. Lorsque ses infirmités se faisaient moins sentir, et qu'il lui était permis de se lever, elle sortait du lit à une heure réglée, se livrait à l'oraison, assistait ensuite à la messe, qu'elle entendait avec une ferveur angélique, puis, aidée d'une personne qui lui donnait le bras, elle allait visiter de pauvres malades, leur portait des secours, fruits de ses épargnes, ou qu'elle avait sollicités pour eux, leur faisait de pieuses lectures, et les entretenait de la manière la plus touchante du prix et du mérite des souffrances. Cette vertueuse demoiselle pouvait en parler d'autant mieux, que, dans les siennes, elle ne cherchait sa consolation qu'au pied du

crucifix. Ayant continuellement entre les mains l'image de son Sauveur, elle apprenait de lui à supporter ses douleurs comme ce divin modèle a supporté les siennes. Elle puisait d'ailleurs le courage dont elle avait besoin dans la sainte communion, qui était fréquemment sa nourriture. Les jours où son adorable médecin venait la visiter étaient pour elle des jours de bonheur. Pourrions-nous oublier de parler de sa tendre dévotion envers la sainte Vierge? Elle l'avait eue dès son enfance, et ne manquait jamais de rendre chaque jour à Marie ses devoirs de respect et de fidélité, surtout par la récitation du chapelet.

Quoique parfaitement soumise à la volonté de Dieu, et bien résolue à souffrir tout ce qu'il plairait à ce souverain Maître d'ordonner, mademoiselle Fabre soupirait après le moment qui la délivrerait de son corps mortel, et la mettrait en possession de l'éternelle félicité. Ses vœux furent enfin accomplis; ses infirmités devenant de jour en jour plus accablantes, elle prévit que sa dernière heure approchait, et elle fit connaître à son confesseur qu'elle mourrait vers la fête de Noël. En effet, la pieuse malade, enivrée de l'amour de ce Dieu qu'elle avait aimé toute sa vie, rendit paisiblement le dernier soupir, à l'âge d'environ vingt-neuf ans, le 24 décembre 1777.

Toute la ville de Vannes, qui connaissait mademoiselle Fabre, et la regardait comme un modèle des vertus chrétiennes, l'honora de ses regrets.

* M. JULIEN-JEAN DUMOUSTIER,

PRÊTRE DU DIOCÈSE DE VANNES.

Tiré de Mémoires manuscrits authentiques, recueillis par M. l'abbé Poirier, prêtre du diocèse de Rennes.

L'AN 1781.

Ce digne ministre de Jésus-Christ, dont la mémoire est encore en vénération dans le pays qu'il habita, se nommait Julien-Jean Dumoustier, et appartenait à une famille très-honorable. Il naquit à Redon le 17 juillet 1728. On ne remarqua en lui, pendant son enfance et sa jeunesse, rien qui présageât le haut degré de vertu auquel il s'éleva dans la suite. Dès qu'il fut capable de s'appliquer, ses parents l'envoyèrent au collége de Vannes, où les études, alors très-brillantes, attiraient de nombreux écoliers.

Il paraît qu'il y acquit une science très-solide et même étendue. Il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique; mais, soit qu'il fût trop jeune pour comprendre l'importance des obligations que lui imposait ce saint état, soit que la fortune dont il jouissait lui inspirât des pensées d'indépendance, il n'eut point alors cette régularité exemplaire qu'on remarqua plus tard en lui. Il n'était pas vicieux, mais léger et mondain. Etant entré au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, pour se préparer à la réception des saints ordres, il puisa dans cette maison, si justement

célèbre, des sentiments et des habitudes de piété, de mortification et de ferveur qui ne firent plus qu'augmenter. On raconte qu'à son retour à Redon, ses sœurs, lorsqu'il arriva dans sa famille, voulurent, avec la même familiarité qu'autrefois, lui donner des marques de leur affection, mais qu'il les éloigna avec une certaine sévérité. Depuis ce temps, jamais il ne regarda les femmes en face, ni même les hommes. Son habitude était de marcher les yeux baissés, et tout dans son extérieur annonçait une humilité profonde. Ses vêtements étaient du drap le plus grossier, et quoique sa fortune lui permît de vivre d'une manière aisée, sa table était plus que frugale. Si l'on tentait de lui servir quelques mets un peu recherchés, il faisait d'ordinaire un geste négatif et n'y touchait pas; mais un pauvre paraissait-il à la porte, il le lui envoyait; se bornant lui-même au plus strict nécessaire, il n'était réellement que le distributeur de ses biens. Outre les aumônes qu'il faisait régulièrement chez lui, le plus souvent il rentrait dépouillé d'une partie de ses habits, dont il avait couvert quelques mendiants. Quelquefois ses domestiques montraient de la répugnance à distribuer le grain de ses greniers, surtout lorsqu'il n'y en avait plus assez pour l'approvisionnement de la maison; mais il voulait qu'on donnât toujours, sans s'embarrasser de l'avenir, et plusieurs personnes ont attesté que le Seigneur récompensa la confiance du vertueux prêtre en multipliant le grain qui lui restait. Sa charité s'étendait plus loin encore, car il contribua puissamment à soutenir ou à fonder des établissements religieux, et il donna plus de dix mille francs pour la maison des Ursulines, qui, à cette époque, fut formée à Redon. Il donna aussi un jardin et un terrain assez considérable à l'hôpital de la ville, et contribua largement à l'érection et à la décoration de la chapelle. Cette charité se retrouvait dans tous ses rapports avec le prochain; sévère seulement pour lui-même, il était bon et doux pour

les autres. Aimant surtout beaucoup les enfants, il en rassemblait un certain nombre chaque jour, auxquels il enseignait à lire, à écrire, et les éléments de la langue latine. La seule récréation qu'il se permît était la pêche; il prenait ce divertissement une fois à peu près par semaine, avec quelques-uns de ses élèves. M. Dumoustier n'exerça jamais aucune fonction du saint ministère. La sainte messe, qu'il disait tous les jours, le retenait longtemps à l'autel, souvent plus d'une heure; aussi était-ce dans une chapelle peu fréquentée qu'il la célébrait. Sa foi et sa ferveur, pendant cette redoutable action, étaient admirables; exclusivement occupé du mystère ineffable qui s'opérait entre ses mains, il se laissait aller à toute l'effusion de sa piété; à l'offertoire ou à la consécration il avait de fréquentes extases, et elles étaient telles vers la fin de sa vie, qu'on avait pris le parti de fermer les portes de la chapelle. Cette disposition habituelle était cause qu'il se trouvait rarement des servants de bonne volonté, il fallait qu'il les payât. Un vieillard, qui lui servit la messe pendant longtemps, a raconté que ces extases occasionnaient dans toute sa personne un travail et des effets extraordinaires; que lui, alors jeune enfant, fut d'abord effrayé de cet état, auquel il ne comprenait rien; qu'il finit par s'y habituer, et que quand il le voyait se prolonger si longtemps, il allait jouer, contraignant ainsi le serviteur de Dieu à suspendre le sacrifice jusqu'à son retour.

L'opinion de la sainteté de M. Dumoustier était si bien établie à Redon, qu'on y regarda comme certain le fait suivant, qui parut miraculeux : Une pauvre femme des environs de la ville lui présenta son fils, âgé de sept ans; il était aveugle. M. Dumoustier la rebuta d'abord, puis finit par lui dire que l'enfant n'était peut-être pas aveugle, que ce n'était qu'une infirmité passagère; en vain la mère affirmait que l'enfant n'avait jamais vu,

Par une ruse d'humilité, il feignait de n'en rien croire. Cependant, ayant pris l'enfant à part, il lui tint longtemps les mains sur la tête, priant avec ferveur. Quand il le rendit à la mère, il avait recouvré la vue. Un autre fait affirmé à Redon par un grand nombre de personnes, c'est qu'on l'a vu élevé de terre pendant qu'il priait, et qu'on l'a vu également se frapper la poitrine avec une pierre, en demandant pardon à Dieu pour les pécheurs. Aussi la personne qui l'assista dans sa dernière maladie disait qu'il portait des marques de cette mortification. Cet esprit de pénitence, qui venait d'une humilité profonde, jointe à sa grande charité, forma le caractère propre de son genre de vie. Il se regardait comme une victime d'expiation qui devait, en s'unissant à Jésus-Christ, satisfaire pour ceux qui ne songeaient pas à fléchir la justice divine. Les fonctions du ministère lui semblaient si élevées et si terribles, qu'il ne voulut jamais en exercer aucune à laquelle la charge des âmes fût attachée; il se contentait d'édifier son pays par l'exemple de ses vertus, et de satisfaire à Dieu pour les péchés dont il était témoin. Se regardant lui-même comme un grand pécheur, il pratiquait des austérités qui ont abrégé ses jours. Jamais il ne quittait le cilice, et presque habituellement il portait une ceinture armée de pointes de fer. Son lit était un peu de paille, et une pierre ou un morceau de bois lui servait d'oreiller. Il jeûnait tous les jours. Ce genre de vie parut si utile à M. Dumoustier pour sa sanctification, qu'il le continua sans relâche et sans adoucissement jusqu'à sa mort; cependant, malgré une carrière si remplie de bonnes œuvres, il appréhendait beaucoup les jugements de Dieu. La pensée de sa redoutable justice faisait sur lui une impression si vive, qu'il disait sur son lit de mort au prêtre qui l'assistait : « Vous verrez qu'on » me laissera pourrir en purgatoire; on ne priera point » pour moi. On dit que je suis un saint. Oh! combien ils » se trompent! Dites-leur donc bien, mon cher ami, dites-

» leur donc bien qu'il n'en est rien, qu'ils ne m'oublient pas » dans leurs prières. » Ses terreurs s'évanouirent toutefois à ses derniers moments, et il mourut avec le visage calme et serein, le 16 mai 1781, entre les bras de M. Loaisel, de vénérable mémoire, alors curé de Redon [1].

M. Dumoustier était d'une haute stature, mais maigre et très-courbé. A l'âge de cinquante ans, il paraissait déjà parvenu à une vieillesse avancée ; cependant il n'était que dans sa cinquante-troisième année lorsqu'il termina sa vertueuse carrière. On vit se renouveler à sa mort ce qui est arrivé à celle de plusieurs autres serviteurs de Dieu. La voix publique le proclama un saint. Sa maison fut envahie par la foule qui se pressait pour pouvoir lui baiser les pieds. On se disputa tout ce qui lui avait appartenu. Un nombre considérable de prêtres et de fidèles accompagna ses obsèques. L'acte de son décès se trouve en ces termes dans les registres de la paroisse : « Aujourd'hui, 17 mai 1781, a été inhumé le corps du » vénérable et discret messire Julien-Jean Dumoustier, » prêtre d'une éminente vertu, mort en odeur de sain- » teté. » Son épitaphe exprimait la même opinion, qui fut celle de tous ses contemporains. Le cimetière où son corps avait été déposé, ayant été, depuis la révolution, supprimé et changé en un lieu de passage, on exhuma ses ossements en 1820, d'après le vœu de sa famille et des habitants de Redon, pour les transporter et les placer honorablement dans le cimetière actuel. Les restes du vénérable personnage furent portés par quatre prêtres, au milieu d'un concours prodigieux. M. Loaisel prononça à cette occasion un discours, dans lequel il retraça les vertus et les bonnes œuvres de M. Dumoustier, dont un très-grand

[1] C'est de la bouche de ce respectable curé lui-même que M. l'abbé Poirier a recueilli ces détails.

nombre d'assistants avaient été les témoins oculaires [1].

Depuis sa mort, et même pendant la révolution, son tombeau a été fréquemment visité par beaucoup de fidèles, persuadées qu'un homme si charitable et si saint pendant sa vie devait intercéder efficacement pour eux auprès de Dieu. Il existe encore deux personnes qui affirment avoir éprouvé les effets de sa protection. L'une, muette jusqu'à l'âge de cinq ans, recouvra l'usage de la parole au moment où l'on terminait pour elle une neuvaine à son tombeau; l'autre, rachitique et percluse, ne marchait qu'avec des anilles jusqu'à l'âge de sept ans; ayant fait un pèlerinage à la tombe du saint prêtre, elle s'en retourna parfaitement guérie. On a déjà vu que ce ne fut pas après sa mort seulement qu'on lui attribua des faits miraculeux; pendant sa vie, on lui amenait souvent des malades pour qu'il leur imposât les mains.

[1] Ce fut aussi M. Loaisel qui donna l'idée de l'épitaphe gravée sur la nouvelle pierre tumulaire. Cette inscription est tirée de l'hymne qu'on lit dans plusieurs Bréviaires aux premières vêpres des saints abbés, moines, etc. :

Illi summa fuit gloria, despici,
Illi divitiæ, pauperiem pati
Illi summa voluptas
Longo supplicio mori.

On l'a également reproduite en français par cette médiocre traduction :

Dans les profonds mépris il mit toute sa gloire,
L'aisance dans la pauvreté,
Il meurt selon ses vœux, acquérant la victoire
Par ses longues austérités.

* M. VINCENT-TOUSSAINT BEURIER,

PRÊTRE DE LA CONGRÉGATION DES EUDISTES.

Tiré du tome 2 de l'ouvrage qui a pour titre : Modèles du clergé, *par M. l'abbé Carron ; un volume in-12 ; Paris*, 1787.

L'AN 1782.

La ville de Vannes, si féconde en pieux personnages, fut le lieu de la naissance de M. Beurier; il y vint au monde le 1er novembre 1715, et reçut au baptême les noms de Vincent-Toussaint. Le premier de ces noms lui fut donné parce que sa mère, femme pieuse, l'avait souvent recommandé pendant sa grossesse à la sainte Vierge et à S. Vincent Ferrier, apôtre de la Bretagne. Son père était un artiste vertueux qui, par son talent, faisait vivre sa famille dans une honnête aisance. Le jeune Beurier dut à ses parents une éducation chrétienne dont il sut profiter. Il eut pour premier maître dans l'étude de la langue latine le vénérable M. Bail, recteur de Notre-Dame du Mené[1], mort en odeur de sainteté. Sous ce maître respectable il fit de rapides progrès dans la piété et dans les lettres. Ayant été admis dans la congrégation de la sainte Vierge, lorsqu'il était en troisième, il retraça par sa conduite édifiante celle de plusieurs jeunes congréganistes, tels qu'Ubaldin et Daumont, dont la vie sainte a été proposée pour modèle à la jeunesse chrétienne. Persuadé de

[1] Ancienne paroisse de Vannes, dont l'église est encore celle d séminaire.

bonne heure que l'ordre conduit à Dieu, il se traça dès lors un règlement qui prouve son affection pour la régularité; plus tard il parut oublier un peu ses pieux sentiments, et se livra au jeu de manière à faire craindre que ce ne fût pour lui une passion. Le fonds de crainte de Dieu qu'il avait dans le cœur, et les sages avis d'un directeur éclairé que sa mère avait prévenu de cette inclination naissante, l'eurent bientôt corrigé de ce dangereux penchant.

Beurier, s'étant décidé à se consacrer à Dieu, voulut d'abord embrasser l'état religieux; mais quelques obstacles qu'il éprouva le déterminèrent à rester dans le clergé séculier. Plein d'ardeur pour l'étude, il employa avec fruit le temps de son séminaire, et se montra dès cette époque défenseur intrépide des vérités de la religion. Elevé au sacerdoce à Rennes le 19 novembre 1739, il parut bientôt après dans la chaire évangélique, et s'y fit promptement remarquer par ses succès. Il soutenait par sa conduite les vérités qu'il annonçait par ses prédications. Au milieu de Vannes, il vivait dans la solitude, consacrant à l'étude, à la prière et à la mortification tous les moments qu'il n'employait pas à annoncer la parole de Dieu. Fils tendre et respectueux, il demeurait avec sa mère sur la paroisse de Saint-Patern; il lui prodigua ses soins et reçut son dernier soupir. Ce fut peu de temps après l'avoir perdue, que sa foi eut à subir une épreuve qu'il soutint avec courage, quoiqu'elle fût des plus pénibles. Voici à quelle occasion.

M. Fagon, évêque de Vannes, fils du premier médecin de Louis XIV, était un prélat faible, qui avait laissé le jansénisme s'étendre dans son diocèse et infecter une partie de son clergé. On n'ose dire cependant qu'il favorisât l'erreur, mais il la souffrait. Un jeune prêtre de Saint-Patern, nommé Guyardet, natif de Ponscorf, sujet très-médiocre, et Janséniste très-prononcé,

étant tombé dangereusement malade en 1741, M. Beurier essaya de le ramener à des sentiments catholiques; ce fut en vain, et ce malheureux mourut dans son obstination. Cette fin si déplorable empêcha son charitable confrère d'assister à son enterrement, ainsi que trois autres jeunes prêtres [1]. Leur absence ayant été remarquée, et l'évêque en étant informé, il engagea le curé de Saint-Patern à célébrer un service pour le défunt, et le chargea d'ordonner aux quatre ecclésiastiques d'y assister; aucun d'eux n'y parut. Il n'en fallut pas davantage pour irriter M. Fagon, qui les condamna tous à passer trois mois au séminaire. M. Beurier se soumit à cette punition, si injustement infligée [2]; mais dégoûté sans doute d'un diocèse où l'erreur était triomphante et la vérité persécutée, aimant d'ailleurs le recueillement et l'étude, il prit le parti d'entrer dans la congrégation des Eudistes. Cette Société, établie en Bretagne dès le temps du P. Eudes, son fondateur, n'avait cessé de se rendre recommandable par son attachement à la saine doctrine, et par les prêtres estimables qu'elle avait fournis [3]. M. Beurier,

[1] Les noms de ces prêtres fidèles méritent d'être conservés : c'étaient MM. Le Breton, Hemon et Pitot.

[2] L'abbé Carron, ou n'a pas connu ce trait qui fait tant d'honneur à M. Beurier, ou n'a pas osé le rapporter, parce qu'à l'époque à laquelle il écrivait, il y avait une défense expresse du gouvernement de parler de jansénisme; défense inique, qui ne permettait pas d'élever la voix en faveur de la vérité et de combattre l'erreur. Nous avons tiré les détails que nous donnons ici de l'impertinente gazette janséniste, si connue sous le titre de *Nouvelles ecclésiastiques*, année 1743, et du supplément catholique à ces Nouvelles, rédigé par le P. Patouillet, Jésuite, même année.

[3] Entre ces dignes enfants du P. Eudes, il faut compter M. Jacques Touainel, dont nous devions joindre la notice à la Vie de M. Dudouit. Nous réparons ici cette omission involontaire :

M. Jacques Touainel naquit, en 1643, à Parcé, paroisse du diocèse de Rennes. La mission que le P. Eudes donna dans la capitale de la Bretagne en l'année 1669, et dans laquelle il déploya tout son

après avoir surmonté quelques difficultés que son admission éprouvait à cause de la faiblesse de sa vue, fut reçu dans cette respectable Société, et se rendit au noviciat à Caen vers la fin de 1741. Malgré sa modestie, il ne put empêcher que son mérite ne perçât bientôt, et ses supérieurs n'eurent qu'à s'applaudir de l'acquisition qu'ils avaient faite. Dieu lui accorda pendant son noviciat une faveur bien précieuse, surtout pour un homme qui aime l'étude; ses yeux, très-faibles depuis sa naissance, se guérirent parfaitement, et depuis lors, il eut la vue excellente.

Après avoir été à Caen le modèle de ses jeunes confrères, M. Beurier fut envoyé à Rennes pour répéter la

zèle, eut tant de succès, que l'évêque voulut, pour établir son séminaire diocésain, avoir des membres de la congrégation que le pieux missionnaire avait instituée. M. Touainel entra dans cette congrégation à l'âge de vingt-huit ans, et peu de temps après l'établissement du séminaire de Rennes. Il fut envoyé d'abord à celui de Rouen, tenu également alors par les Eudistes, qui l'admirent dans leur société en 1675. Après avoir prononcé ses vœux, il revint à Rennes, afin de s'y employer au salut des âmes dans les missions de ce diocèse. Sa vertu le rendait très-propre à ce pénible travail; car il avait beaucoup d'attrait pour le recueillement et la mortification. M. Touainel ne tarda pas à se livrer avec ardeur à la prédication dans les missions auxquelles il assista. Dévoré de zèle, il annonçait avec force les vérités du salut, et sans doute il produisit des fruits abondants de sanctification, dont le détail n'est pas parvenu jusqu'à nous. Il se trouvait à la mission de Saint-Erblon, lorsque, étant en chaire, il se rompit une veine. Cet accident lui devint funeste; car ayant perdu du sang en abondance, il succomba le 2 juillet 1689, âgé seulement de quarante-quatre ans. Ses confrères, qui avaient su apprécier sa vertu et son mérite, regardèrent sa mort comme une perte considérable pour leur société. Peut-être blâma-t-on ce bon prêtre de n'avoir pas assez mesuré ses forces et de ne s'être plus ménagé davantage. Quant à lui, il ne manifesta aucun regret de se trouver ainsi arrêté au milieu de sa carrière; au contraire, il regarda cet accident comme une disposition favorable de la Providence, qui lui donnait ainsi le moyen de remplir le désir ardent qu'il avait si souvent formé de pouvoir se sacrifier pour la gloire de Dieu et le salut de ses frères.

théologie au petit séminaire de cette ville. Il donna dans cette maison l'exemple d'une grande piété, gagna les cœurs des ordinands qui l'habitaient, et s'attira non-seulement leur confiance, mais même leur vénération. Non content d'édifier ses confrères et la jeunesse qui était élevée au petit séminaire, il se livra bientôt à l'instruction des peuples par la prédication. Son premier soin fut d'inspirer aux fidèles du respect pour la parole sainte, et il en fit la matière de plusieurs discours. Les succès qu'il obtint le reste de ses jours, dans le ministère de la chaire, ne doivent pas être uniquement attribués à ses talents naturels et aux connaissances qu'il avait acquises ; il faut reconnaître que les fruits merveilleux de ses sermons provenaient aussi de la sainteté de sa vie, de sa ferveur dans la prière, et de l'exactitude qu'il eut toujours à pratiquer lui-même le premier tout ce qu'il enseignait aux autres.

Le mérite de M. Beurier se faisant remarquer chaque jour davantage, on lui donna successivement divers emplois dans sa congrégation. Ainsi, il devint d'abord supérieur du petit séminaire de Rennes, et dans ce poste il se montra le père le plus tendre pour les élèves de cette maison, qui était alors très-pauvre. Après l'avoir dirigée pendant sept ans, il fut appelé à Caen pour y professer la théologie. Au bout de dix-huit mois il reçut le titre d'économe de la maison des Eudistes de Paris, et se rendit dans cette ville, où, après quinze mois de séjour, il eut à gouverner cette maison en qualité de supérieur. Il remplit cette charge pendant cinq ans, et retourna ensuite à Rennes avec le même titre de supérieur, ayant été placé à la tête du grand séminaire. Il dirigea pendant six ans cette maison. Son attrait et sa réputation l'appelant surtout à prêcher aux peuples les vérités du salut, il parcourut une partie de la Normandie et de la Bretagne, ainsi que d'autres provinces. A l'invitation de l'illustre M. de

Beaumont, archevêque de Paris, M. Beurier annonça la parole de Dieu à Saint-Sulpice, et plus tard il fut prédicateur du carême à Saint-Roch en 1778. Stations, missions, retraites, tout convenait à ce digne ministre de Jésus-Christ; il ne se refusait à aucun genre de prédication, pourvu qu'il pût travailler à la sanctification des âmes. Ce motif de zèle le rendait assidu au confessionnal, et souvent il y donnait un temps considérable, surtout pendant les missions et les retraites. Sage distributeur de son temps, il sut, malgré ses travaux, trouver des instants libres pour se livrer à la composition de divers ouvrages, et surtout défendre la religion par de savantes conférences dans lesquelles se trouvent réunis la solidité d'un esprit réfléchi, les connaissances d'un savant, et le bon style d'un littérateur de goût. Cet ouvrage fut favorablement accueilli par les hommes sages et éclairés qui l'examinèrent, et il jouit encore d'une réputation méritée.

L'état de discrédit dans lequel se trouve maintenant le jansénisme en France rend difficile à comprendre la funeste influence qu'y exerça pendant le XVIIIe siècle cette hérésie subtile, appelée avec raison le chef-d'œuvre de l'esprit de ténèbres. Il n'y avait presque pas de corps ecclésiastiques et religieux où elle ne comptât des partisans. Plusieurs communautés de femmes n'avaient pu se préserver entièrement de la contagion et du clergé; et elle s'était aisément glissée parmi les fidèles, à une époque où tout ce qui regardait la religion inspirait un intérêt qu'on ne connaît plus aujourd'hui. Il y avait donc presque partout des Jansénistes mêlés parmi les catholiques comme l'ivraie parmi le bon grain. M. Beurier connaissait trop bien cette erreur, et l'avait assez combattue dès sa jeunesse pour garder le silence sur ce point important. Il n'était pas de ces prédicateurs timides qu'une prudence mondaine empêche de montrer la vérité dans

tout son jour. C'en fut assez pour exciter contre lui la haine des sectaires, qui se livraient volontiers à ce sentiment, si opposé à l'Évangile dont ils se disaient cependant les plus rigides observateurs. M. Beurier fut donc plusieurs fois en butte à leurs persécutions, et à Caen, ils le dénoncèrent au procureur général du parlement de Normandie, pour un sermon qu'il avait prêché dans cette ville pendant la mission qui y fut donnée en 1768. La matière du discours était la distinction des deux puissances; ils prétendirent qu'il y avait mêlé certaines idées alors proscrites par l'autorité civile, à laquelle il n'appartenait nullement d'en connaître. L'accusation devait être favorablement accueillie dans une de ces cours souveraines qui, par un aveuglement monstrueux, s'arrogeaient le droit de décider des matières purement spirituelles; mais si le zélé prédicateur avait des ennemis, Dieu lui suscita aussi des défenseurs [1] qui le justifièrent pleinement auprès du magistrat, et couvrirent de honte ses adversaires.

Malgré ces persécutions, qui prirent contre lui toutes les formes, M. Beurier n'en annonça pas moins la parole de Dieu avec les plus grands succès. Il put compter de nombreuses conversions opérées par ses discours et une quantité immense de mauvais livres détruits; mais, rempli d'humilité, il rapportait ses triomphes sur l'erreur, le vice et l'impiété, à l'auteur de tout bien, et cherchait à se rendre digne d'en obtenir de nouveaux par la pratique de toutes les vertus chrétiennes et sacerdotales. On admirait surtout en lui l'amour de la régularité qui le rendait exact à tous les exercices des maisons qu'il habitait. Il trouvait dans ce genre de vie un aliment et des

[1] Un de ces défenseurs de M. Beurier fut M. Le Clerc de Beauberon, célèbre professeur de théologie à Caen, auteur d'un traité *De homine lapso et reparato*, en deux volumes in-8.

consolations pour sa piété; aussi alla-t-il quelquefois, au milieu de ses travaux apostoliques, en goûter les douceurs dans des communautés ferventes, telles que la Trappe et la Chartreuse d'Aurai. Un autre moyen qu'il employait pour s'exciter à la ferveur, c'était la lecture fréquente de la vie des saints; leurs exemples le touchaient vivement, et il regardait cette lecture comme un moyen très-puissant pour faire avancer une âme dans les sentiers de la perfection.

En 1780, le vertueux Louis XVI, informé du bien qu'avait produit M. Beurier par son zèle et par ses travaux, voulut l'en récompenser, en le nommant au prieuré de Montigny, dans le diocèse de Blois. Ce bénéfice, de l'ordre de Saint-Benoît, était d'un revenu de quatre mille francs. Le digne missionnaire, qui, toute sa vie, avait chéri et pratiqué la pauvreté, ne voulut l'accepter qu'avec la permission du supérieur de sa congrégation, permission qui lui fut accordée sans peine. Il ne jouit pas longtemps de cet avantage temporel : le travail et les fatigues l'avaient épuisé, et il sentait que sa fin était proche. Il fit en conséquence son testament, et partagea tous les revenus de son prieuré entre l'Eglise et les pauvres. A la fin d'octobre de l'année 1782, il éprouva une indisposition qui parut légère, et après laquelle il put encore se confesser et célébrer les saints mystères; mais ensuite les forces lui manquèrent tout à coup, il expira dans son fauteuil, après avoir reçu l'extrême-onction, le 2 novembre 1782; il était âgé de soixante-sept ans. On avait une si haute idée de sa vertu, qu'on le regardait comme un saint, et, par respect pour lui, le chapitre de la cathédrale de Blois, ainsi que le clergé de la ville, assista en corps à ses obsèques.

Nous ne pouvons mieux terminer la vie de M. Beurier qu'en rapportant ici un extrait de la lettre circulaire

qui fut, après sa mort, adressée, par le général des Eudistes, aux maisons de cette société. La voici :

« Tout le monde sait que M. Beurier n'a cessé d'être,
» dans notre congrégation, l'homme de Dieu, tout oc-
» cupé des choses du ciel ; il a donné au saint exercice
» de l'oraison bien au delà des bornes recommandées
» par la règle ; consumé d'un saint zèle pour la gloire
» de son divin Maître, les intérêts de sa chère épouse, le
» salut des âmes et le sien propre, il était une lu-
» mière par ses prédications, et le sel de la terre par
» cette vie édifiante qui l'a accompagné jusqu'au tom-
» beau ; détaché, pénitent, mortifié, dur à lui-même,
» il fut rempli de charité et de compassion pour les au-
» tres. Sa piété était aimable, sa conversation sainte,
» enjouée, instructive. »

On a de M. Beurier les ouvrages suivants :

1° *Traité de la dévotion au sacré cœur de Marie ;*

2° *Méditations pour les fêtes et octaves du divin cœur de Jésus et du saint cœur de Marie,* imprimées à Rennes en 1764 ;

3° *Conférences*, ou *Discours contre les ennemis de notre sainte religion ;* un volume in-8 ; Paris, 1779 ;

4° Des sermons, imprimés à Paris en 1784 ;

5° Une Vie du P. Eudes, restée manuscrite et conservée chez les Dames de la Charité du Refuge, dites de Saint-Michel, à Paris.

* Mlle VINCENTE-EUGÉNIE LEVESQUE DE SAINT-JAMES.

Tiré de Mémoires manuscrits et authentiques, recueillis par M. l'abbé Poirier, prêtre du diocèse de Rennes.

L'AN 1784.

Mademoiselle Levesque de Saint-James était née à la Roche-Bernard en 1756. Son père ayant été obligé de s'expatrier, afin d'éviter des poursuites dirigées contre lui pour cause d'exportation de grains en Angleterre, à une époque où ce commerce était défendu, elle alla se fixer à Redon avec sa sœur et une cousine. Dès sa jeunesse, ses goûts se portèrent vers la piété, et dès lors aussi elle fit paraître une tendre compassion pour les pauvres. Elle était riche, mais ce n'était point à sa parure ou au luxe de sa maison qu'on pouvait en juger, c'était à l'abondance de ses aumônes et à la continuité de ses bonnes œuvres; on pourrait presque dire les bonnes œuvres de ces trois vertueuses personnes, car sa sœur et mademoiselle Queralais, qui demeuraient avec elle, y avaient une grande part. Elles vivaient dans leur maison comme dans un cloître. Leurs exercices de piété étaient réglés et fréquents, autant que le permettait le soin des pauvres, qui était leur première et principale occupation. Leur travail ordinaire avait pour objet de leur faire des vêtements. Elles en réunissaient chaque jour un certain nombre pour leur apprendre le catéchisme et les prières. Les plus instruits montraient aux autres, et les petites filles qui savaient coudre

étaient employées à confectionner du linge et des habits. Outre les aliments qu'elles distribuaient chez elles aux indigents, elles portaient du bouillon, du pain, des remèdes aux infirmes et aux malades. C'étaient là leurs visites et leurs promenades, et ces jeunes personnes, auxquelles le monde aurait souri, car elles avaient ce qu'il faut pour lui plaire, semblaient n'avoir d'autre famille que celle des malheureux, ni d'autre ambition que celle de consumer leur vie par des actes de miséricorde et de charité. Mademoiselle Eugénie était l'âme de ces bonnes œuvres. Ses exemples et ses discours portaient à la ferveur tous ceux qui la fréquentaient, et plus encore ceux de sa maison. Sa piété, douce et persuasive, toujours égale, toujours calme, malgré ses infirmités et ses souffrances, inspirait l'amour de la vertu. Elle était d'une santé très-débile sur la fin de sa vie surtout, mais elle s'efforçait de mériter la couronne de patience par sa résignation. Comme si elle eût eu un pressentiment de sa mort prématurée, elle semblait vouloir, par son activité, doubler le temps employé aux travaux qu'elle entreprenait en faveur des indigents. Une vie si courte que la sienne, et d'ailleurs si humble et si régulière, ne présente point de faits extraordinaires, mais la conduite d'une jeune personne riche et belle, qui renonce à tout pour se faire la servante des pauvres, est toujours un exemple qu'il est utile d'offrir aux enfants du siècle, afin de leur rappeler la céleste influence de la religion. Mademoiselle Eugénie de Saint-James mourut donc jeune, mais pleine de mérites, ainsi que le prouve l'extrait suivant, pris textuellement sur les registres de la paroisse Notre-Dame de Redon :

« L'an 1784, le 20 juin, a été inhumée Vincente-Eu-
» génie Levesque, demoiselle de Saint-James, morte en
» odeur de sainteté à l'âge de vingt-huit ans. *Consummata*
» *in brevi, explevit tempora multa.* Mère des pauvres, elle
» a consacré à leur service les plus belles années de sa

» vie. Le soin de leur édification, de leur instruction, de
» leur subsistance et de leur soulagement dans leurs ma-
» ladies l'a constamment occupée; elle leur a même, en
» mourant, laissé un témoignage de sa bienfaisance dans un
» revenu de six cents livres, dont, selon les termes de son
» testament, M. le recteur de Redon doit disposer chaque
» année, en leur faveur, à la charge d'en justifier l'emploi
» au général de la paroisse. Cette respectable demoiselle,
» qui a eu au suprême degré toutes les vertus évangéli-
» ques, a terminé sa belle carrière par une mort précieuse
» aux yeux de Dieu, et son corps a été inhumé à cinq pieds
» de l'angle méridional de la sacristie de l'église de cette
» paroisse. Sa mémoire doit être en bénédiction : *Et me-*
» *moria ejus in benedictione erit.* »

En effet, toutes les personnes qui, ayant eu des relations avec elle, vivent encore à l'époque où nous écrivons, et dont plusieurs l'avaient connue intimement, s'accordent à la combler d'éloges, et à parler avec admiration de sa charité et de ses autres éminentes vertus. Le pieux abbé Dumoustier, dont nous avons parlé précédemment, avait de fréquents rapports avec mademoiselle de Saint-James; l'exemple de son zèle et de sa vie fervente contribuait beaucoup à la porter à la perfection. Peu de jours après la mort de sa sœur, mademoiselle de Saint-James jeune entra à l'hôpital de Redon pour se consacrer sans retour au service des pauvres, et son industrieuse charité fit un bien immense à cet établissement, qui était loin alors d'être dans un état prospère. Elle y établit un ordre et une propreté dont il se ressentit longtemps.

M. JEAN-FRANÇOIS GLEYO,

PRÊTRE DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES[1], MISSIONNAIRE EN CHINE ET CONFESSEUR DE LA FOI.

Tiré de manuscrits authentiques, fournis par le séminaire des Missions étrangères; d'autres manuscrits, fournis par la famille de M. Gleyo, et d'un recueil de lettres édifiantes. Deux volumes in-12. Paris, 1788.

L'AN 1786.

M. Gleyo, qui, par ses souffrances pour Jésus-Christ et par sa patience, a mérité le glorieux titre de confesseur de la foi, naquit à Saint-Brieuc le 25 février 1734. Il était fils de François Gleyo, capitaine au long cours, et de dame Françoise Le Breton. Ses parents lui donnèrent une éducation chrétienne, et voyant qu'il était né avec d'heureuses dispositions, ils le firent étudier au collége de Saint-Brieuc. Il y parut un ange par sa piété, et y

[1] La Bretagne a fourni un assez grand nombre de sujets aux Missions étrangères, depuis l'établissement du séminaire de ce nom jusqu'à nos jours. On en compte quarante et un, parmi lesquels se trouvent onze évêques, savoir : MM. de Quemener, évêque de Sure, mort en 1704 ou 1705; de Cicé, évêque de Sabule, mort en 1727; Martin de La Baluère, nommé évêque, mort en 1716; Texier de Keralay, évêque de Rosalie, mort en 1708; Devaux, évêque de Lério, mort en 1756; Lebon, évêque de Metellopolis, emprisonné, tourmenté et exilé pour la foi, mort en 1780; Piguel, évêque de Canathe, mort, avant d'avoir été sacré, en 1766; Coudé, évêque de Rhési, mort en 1785; Olivier, évêque de Castorie, mort en 1827; Havard, actuellement évêque de Castorie.

obtint dans ses classes de brillants succès. Pendant que ce vertueux jeune homme poursuivait son cours de philosophie dans sa ville natale, et qu'il songeait sérieusement à se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique, il vint à vaquer trois places gratuites au séminaire de Saint-Sulpice à Paris. Divers diocèses présentaient des sujets au concours ouvert aux étudiants, et auquel il prit part ; le Seigneur favorisant ses efforts, il obtint la seconde place et fut ainsi admis à continuer ses études dans cette école célèbre. Il y puisa avec la science la véritable piété sacerdotale qui, dans tous les temps, a distingué cette sainte maison. Les exemples de vertu qu'il avait sans cesse sous les yeux le déterminèrent à s'attacher à la vénérable compagnie des prêtres de Saint-Sulpice. Ce fut en cette qualité que M. Gleyo alla d'abord professer au séminaire de Clermont, en Auvergne. Sa santé s'étant dérangée, il revint à Paris, rappelé par M. Couturier, supérieur général, qui lui donna la place de second directeur de la petite communauté, établissement qui dépendait du grand séminaire, et qui y était attenant.

Il y avait déjà neuf ans que M. Gleyo appartenait à la société des prêtres de Saint-Sulpice, lorsque son zèle lui inspira de se dévouer à la conversion des infidèles dans les missions étrangères. Reçu au séminaire qui est établi pour cette œuvre à Paris, il fut ensuite destiné à la mission de Chine, et s'embarqua à Lorient pour sa destination le 21 avril 1764. Une navigation longue et périlleuse devint sa première épreuve. Dès son arrivée à Macao, il eut à remplir la charge de procureur général, à la place de M. Le Bon, qui venait d'être nommé évêque et envoyé dans le royaume de Siam. Cet emploi ne s'accordait pas trop avec l'empressement qu'avait M. Gleyo de travailler au salut des âmes. Ce fut pour lui une contrariété dont il sut profiter. Il écrivait à ce sujet en 1766 : « Il n'est as-
» surément aucun poste dans les missions qui ne me pa-

» raisse au-dessus de mes mérites, et je suis bien éloigné
» d'en mépriser aucun ; mais si je les estime tous, mon
» attrait ne me porte pas également à tous..... Je n'ose
» décider si les désirs qui m'emportent plus que jamais
» vers les missions viennent bien de Dieu. Je crois sincè-
» rement que de si glorieux travaux appartiennent à des
» ouvriers tout autres que moi; j'adore la Providence
» qui me retient à l'entrée de la carrière. Je me résigne
» en esprit de pénitence à ses adorables dispositions. »
La même année, un nouveau missionnaire, appelé M. Romain, arriva d'Europe. Il était destiné à entrer en Chine ; mais quelques raisons l'en ayant empêché, il remplaça M. Gleyo dans l'emploi de procureur, et celui-ci se vit au comble de ses vœux.

Le digne prêtre quitta Macao à la fin de janvier 1767 ; il était accompagné d'un de ses confrères, M. Alary, qui mourut à Paris dans un âge très-avancé en 1817, après avoir gouverné pendant plusieurs années le séminaire des Missions étrangères. Tous deux, pleins de piété et de zèle, étaient propres à se soutenir mutuellement dans leur sainte entreprise. Dès le commencement de leur voyage, ils furent en danger d'être pris. Ils étaient dans une barque, des satellites envoyés par les magistrats vinrent la visiter, et l'un d'eux souleva la natte qui cachait les missionnaires. Heureusement qu'on ne les découvrit pas, et ils en furent quittes pour la peur. « Après que ce danger
» fut passé, dit M. Gleyo, j'eus une intime conviction que
» le bon Dieu nous avait protégés, et des reproches inté-
» rieurs très-sévères de ce que je m'étais troublé, et n'a-
» vais pas assez de confiance en sa sainte et miséricor-
» dieuse providence. Ces sentiments m'inspirèrent un peu
» plus de courage pour la suite. Je fus épris d'admiration
» et de reconnaissance de voir que mon Dieu, dans sa
» charité infinie, se trouvait offensé de ce que je parais-
» sais douter de son amour attentif et du soin paternel

» qu'il prenait de nous. Je m'abandonnai à lui plus en-
» tièrement, et ressentis beaucoup de consolation et de
» paix. » Ils échappèrent encore à d'autres dangers, et enfin, après trois mois de voyage, ils se trouvèrent réunis à leurs confrères du Sutchuen.

M. Gleyo, après avoir appris la langue dans une famille chrétienne, commença à exercer le saint ministère avec zèle et avec fruit. Dans ses courses apostoliques, il convertit à la foi un ouvrier en cuivre, qui lui-même fit connaître à sa famille la religion chrétienne, et gagna tous ses proches à Jésus-Christ. Trois mois après cette conquête, le missionnaire, repassant par le même lieu, voulut savoir si cet artisan avait persévéré dans ses bonnes dispositions. Charmé d'apprendre tout ce qu'avait fait ce nouveau chrétien, il se rendit à l'invitation qu'il en reçut d'aller visiter les membres de sa famille pour leur conférer le baptême. « Il n'y a rien à craindre, disait cet ou-
» vrier, mes voisins trouvent que je suis changé en mieux
» depuis que j'ai embrassé la religion chrétienne, et ils
» écoutent volontiers ce que je leur dis. » Le zélé missionnaire y alla donc accompagné de plusieurs chrétiens. Au bout de quelques jours, le propriétaire du lieu vint lui-même visiter les néophytes, qui étaient nouveaux venus, et comme il ne voyait plus les tablettes superstitieuses qui se trouvent chez les Chinois païens, on lui en expliqua la cause. Il parut entrer dans les raisons qu'on lui donnait, demanda même quelques livres comme pour s'instruire, et les emporta en disant qu'il reviendrait en peu de temps.

Il revint en effet au jour précis qui était le 30 mai 1769; mais ce ne fut pas pour se réunir au troupeau de Jésus-Christ. Accompagné d'une nombreuse troupe de soldats, il envahit la maison, se saisit de M. Gleyo, d'un de ses disciples nommé André, de cinq autres chrétiens et de l'ouvrier en cuivre. Après les avoir liés comme des criminels, il les conduisit au tribunal et les accusa d'être

des rebelles connus sous le nom de *Pèlên-Kiao*, espèce de secte qui a souvent été pour les Chinois un objet de sollicitude. Alors commença pour M. Gleyo cette longue captivité pendant laquelle il souffrit autant que plusieurs martyrs.

Le mandarin envoya aussitôt faire des perquisitions dans la maison où les chrétiens avaient été pris, et l'on s'y empara des ornements et des livres du missionnaire.

Le 1er juin les huit prisonniers furent amenés devant le juge, et M. Gleyo ayant déclaré que lui et ses compagnons étaient chrétiens et non pas des *Pèlên-Kiao*, il reçut vingt soufflets[1] si violemment appliqués, que le sang lui sortit par la bouche. Son disciple, jeune homme de dix-huit ans, fut encore plus maltraité, parce qu'on voulait l'obliger à déclarer que son maître était un sorcier et un abominable; mais ce fut en vain qu'on lui demanda une telle calomnie, la crainte de Dieu dont il était rempli lui fit s'y refuser constamment. Les autres chrétiens furent aussi battus. Le mandarin, ayant ensuite examiné les ornements, les regarda comme très-suspects, et informa ses supérieurs qu'il avait saisi un chef de rebelles.

Bientôt on vit arriver une troupe de mandarins avec leurs satellites pour arrêter cette prétendue révolte. M. Gleyo, interrogé de nouveau, affirma qu'il n'était venu en Chine que pour prêcher la religion chrétienne. « Non, lui dit le juge, tu es venu pour soulever le peu» ple ou amasser de l'argent. » Afin d'obtenir sans doute l'aveu de ce prétendu secret, il fait appliquer à la torture le vertueux missionnaire, qui fut sur le point de s'évanouir, et qui ensuite, ayant la chaîne au cou, les pieds et les poings liés, fut porté à la ville capitale. Là, obligé de subir un nouvel interrogatoire, M. Gleyo con-

[1] Ces soufflets se donnent avec deux semelles de cuir réunies.

fessa franchement qu'il était Européen, et que depuis deux ans il était dans ce pays pour y prêcher la religion chrétienne. Comme la Chine est fermée à tous les étrangers, les mandarins furent embarrassés, parce que cet Européen avait été pris dans leur département. Ne voulant pas que l'empereur en eût connaissance, ils tâchèrent par flatteries et par menaces d'obtenir de lui une fausse déclaration. « Votre religion n'est pas mauvaise, » lui disaient-ils; mais, pour terminer l'affaire, dites que » vous êtes un Chinois de Canton, et l'on vous renverra » vous et vos compagnons. » Le ministre de Jésus-Christ n'ayant pas voulu consentir à commettre ce mensonge, on lui donna cinq soufflets. Trois fois ramené devant ses juges, il refusa constamment de mentir et fut laissé en prison avec ses compagnons de captivité. Un de ces chrétiens, quelques semaines après, y mourut de la mort des justes; les autres furent renvoyés chez eux. M. Gleyo fut aussi renvoyé dans le lieu où il avait été pris, mais pour y demeurer prisonnier.

Là, seul avec Dieu seul, il aurait voulu être oublié du monde entier. Cependant son évêque lui faisait adroitement parvenir quelques lettres, le faisait visiter par un prêtre chinois, lui fournissait quelques secours[1] selon ses faibles moyens. M. Gleyo se trouvait indigne de ces marques d'attention, tandis que son supérieur lui attribuait tout le bien qui s'opérait dans la mission. « M. Gleyo,

[1] Ces secours ne pouvaient être abondants; car le même évêque, écrivant à un de ses amis, en 1782, lui donnait des détails touchants sur l'état de pauvreté et de dénûment dans lequel il se trouvait, ainsi que les autres missionnaires de ce canton. Il terminait ainsi ces détails : « La vie et l'habit mis à part, que peut-on désirer de » plus qui soit raisonnable? La joie, les plaisirs, ne nous manquent » pas ici. Quelle plus grande joie pour un bon cœur que de faire ré- » gner Dieu dans les âmes, et d'arracher à la mort des milliers de » malheureux! Mais il faut avoir des oreilles pour entendre ce » langage. »

» écrivait-il en 1774, est toujours dans la cage, et nous » ne pouvons trouver moyen de lui ouvrir la porte pour » le faire sortir. Je le salue au nom de vous tous, mes- » sieurs; je l'exhorte bien à prendre courage, et surtout » à ne jamais s'imaginer qu'il est inutile à la mission. Il y » fait plus que nous tous; nous n'arrosons que ce qu'il » plante, et nous ne bâtissons que sur les fondements qu'il » a jetés partout; car il faut avouer que depuis sa déten- » tion il s'est fait une infinité de conversions, et dans » beaucoup de lieux où on ne voyait absolument aucune » espérance. »

Le confesseur de la foi écrivait très-peu dans sa prison; il fallut que l'obéissance le déterminât à le faire, et voici ce qu'il marquait en 1775 à Mgr. l'évêque d'Agathopolis: « Pour ce qui est de mon état, monseigneur, » en ma présente tribulation, il est toujours substantiel- » lement le même. Ne soyez point inquiet de moi, si ce » n'est pour prier pour moi. Soyez sûr que mon Dieu, » mon très-cher Père adorable, qui a assisté Loth en » Sodome et Daniel dans la fosse aux lions, est ici avec » moi son pauvre infirme et cher enfant, et la protection » de ma très-chère mère reine la très-sainte Vierge Marie » aussi. Je demande instamment que vous ne fassiez au- » cune poursuite à l'effet de me délivrer d'ici. Selon tout » ce que je connais, cela serait inutile. Abandonnez-moi » à mon très-cher Père adorable notre Seigneur Jésus- » Christ, et à ma très-chère mère reine sa digne mère. » Ils m'ont sauvé de la mort dont l'arrêt était venu; ne » peuvent-ils pas me tirer d'ici selon leur sainte gloire? » *Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum?* Kièoù- » ull-ko vous fera le détail de mes dépenses dont j'ai as- » sez de honte, ne méritant pas la nourriture que je » prends; mais que faire? mon pauvre estomac me donne » parfois bien des tracasseries. Communiquez les sen- » timents de mon cœur à tous nos confrères. »

Lorsque ce vertueux missionnaire eut été, après une captivité de huit années, rendu à la liberté, son évêque lui demanda une relation exacte de tous les maux qu'il avait soufferts. C'est de cette relation que nous tirons les détails suivants qui prouveront que la Bretagne a produit dans le XVIIIe siècle un illustre et saint confesseur de Jésus-Christ.

On a dit plus haut que M. Gleyo avait été porté à la ville capitale de la province dans laquelle il avait été pris. La prison de cette ville fut le lieu où on le renferma. C'était un séjour horrible. On y éprouvait une chaleur excessive, une odeur infecte, la vermine y fourmillait de toutes parts. Le nombre des prisonniers se montait ordinairement à plus de soixante, la plupart plongés dans la plus profonde misère. Il y régna à cette époque une maladie qui fit mourir plusieurs de ces malheureux. Pendant leurs maladies, ils étaient étendus par terre dans un état de nudité révoltant. Joignez à tous ces désagréments le tumulte, les cris, les vexations, les désordres honteux auxquels peuvent se livrer des païens, et l'on comprendra facilement que le séjour dans ce lieu affreux était un supplice continuel.

André Yang, disciple chéri du vertueux missionnaire et l'un de ses compagnons de captivité, tomba malade, et le consola beaucoup par sa patience et sa résignation. Il en fut ainsi de trois autres chrétiens qui dans leur infirmité manifestèrent les mêmes sentiments. Tous recouvrèrent la santé. Mais celui qui toucha le plus M. Gleyo fut un jeune chrétien qui, en prison depuis plusieurs années, n'avait pu recevoir aucun secours spirituel de la part des ministres de la religion. Ce pauvre jeune homme fut atteint de la maladie contagieuse qui régnait dans ce lieu, et sentant qu'il n'en reviendrait pas, il pria le missionnaire de le confesser. La Providence ayant ménagé à M. Gleyo la commodité de l'entendre, il lui rendit ce

service avec empressement. Le malade était animé des plus vifs sentiments de piété, de crainte et d'amour de Dieu; c'est dans ces dispositions qu'il mourut, et sans doute le Seigneur, qui l'avait soutenu au milieu de ses épreuves, le reçut dans sa miséricorde.

Un ordre vint bientôt après pour faire aux chrétiens changer de prison; mais on laissa le vertueux missionnaire dans celle où il était renfermé. Avant cette séparation, qui dut lui être très-sensible, puisqu'il restait seul au milieu des infidèles, il eut la consolation de confesser un de ses compagnons de captivité qui, atteint, comme le précédent, de la maladie épidémique, mourut le soir même de la translation des prisonniers. C'est ainsi que la Providence lui fournissait les moyens de suivre sa vocation et d'exercer son ministère en faveur des chrétiens de Chine. En les exhortant à la persévérance, il pouvait, dans les fers, dire comme S. Paul : La parole de Dieu n'est pas captive. Dieu récompensa sans doute la charité de son serviteur, car M. Gleyo ayant été transféré dans sa première prison, et ayant enfin contracté le mal contagieux, il en fut guéri en peu de jours, et sans le secours d'aucun médecin, parce que le mandarin, qui voulait se débarrasser de lui, eut la barbarie d'empêcher qu'on lui donnât des remèdes.

Il y avait déjà un an que le zélé ministre de Jésus-Christ était privé de sa liberté, lorsque le gouverneur du lieu où il était reçut une lettre du Tsong-tou [1], qui lui ordonnait de faire déclarer au prisonnier quel était au juste son pays natal. Le gouverneur cita donc devant lui M. Gleyo, dont la réponse fut qu'il était Européen. « Tu » ne peux dire cela, reprend le gouverneur, ou il t'en » coûtera la vie. » M. Gleyo lui répondit encore qu'il ne dirait jamais autrement, et que jamais il n'avait dit autrement. Après cette réponse il fut reconduit en prison.

[1] Mandarin de haute classe.

Quelques jours après, le gouverneur, n'ayant pas encore répondu à la première lettre du Tsong-tou, en reçut une seconde très-sévère et très-pressante. Aussitôt il envoya à la prison deux écrivains du greffe, qui, pendant plus d'un quart d'heure, pressèrent de toute manière M. Gleyo pour qu'il désignât Canton comme le lieu de sa naissance. Il leur répondit qu'ils perdaient leur temps, et qu'il ne pouvait consentir à offenser son Dieu en faisant le mensonge qu'ils cherchaient à lui arracher. Le lendemain, un ancien prisonnier vint lui dire de leur part qu'il fallait absolument se prêter à ce qu'ils demandaient. Le vertueux missionnaire ayant engagé cet homme à ne pas entrer dans la discussion de cette affaire, celui-ci alla leur dire qu'il était un homme inflexible. Ils annoncèrent alors que, puisque M. Gleyo était si obstiné, le gouverneur allait le citer devant lui, et qu'à force de *kia koeu*, ainsi que de coups de bâton, il saurait bien venir à bout de cet entêtement. Le confesseur de la foi, craignant que la violence des tortures ne le mît hors d'état de faire ses prières ordinaires, commença par réciter le rosaire. Il éprouvait une assez grande émotion, et son cœur palpitait vivement à la pensée des tourments qu'il allait souffrir. Dès la moitié de sa prière il sentit la paix renaître dans son âme. Lorsqu'il eut fini, il ajouta une dizaine pour invoquer sur lui Notre-Seigneur en la présence de Pilate. « Alors Jésus-Christ, dit-il lui-même, de qui l'on » tient ces particularités, me fit sentir sa sainte présence, » en répandant en moi une grande et douce joie. Il me » dit d'espérer en lui par son tout-puissant nom de Jésus. » L'abondance d'une si grande miséricorde, et une si forte » expression me firent connaître que Notre-Seigneur ne » permettrait pas que le gouverneur s'acharnât sur moi. » Je le crus, et cela fut ainsi. »

Quoique M. Gleyo ne dise pas de quelle nature étaient les faveurs intimes que Notre-Seigneur lui accordait,

l'on peut croire qu'il les recevait quelquefois d'une manière sensible ; on aura moins de peine à le penser, lorsqu'on se rappellera que c'était un saint prêtre, et qu'il confessait alors la foi dans les fers. Si son humilité profonde nous a laissé ignorer comment Jésus-Christ se manifestait à lui, sa reconnaissance l'a obligé de rapporter plusieurs grâces spéciales qu'il a reçues pendant sa captivité ; ainsi il nous apprend qu'un mercredi saint, se livrant à la douleur, parce qu'il était privé du bonheur de faire ses pâques le lendemain, Dieu lui fit connaître qu'il le dédommagerait de cette privation par le sentiment de sa présence, et le remplit en effet de consolations. Quelques jours après, le prisonnier, dont on a déjà parlé, alla le trouver, les larmes aux yeux, et lui annonça la nouvelle de sa mort prochaine, parce que, dit-il, le Tsong-tou avait ordonné au mandarin de le faire périr en prison, sans plus amples informations ; mais, soit que le prisonnier eût été mal instruit, soit que Dieu touchât de compassion le cœur de ce mandarin, le vertueux missionnaire fut encore épargné.

Cependant les mois et même les années s'écoulaient sans que M. Gleyo recouvrât sa liberté ; au contraire, il semblait que les gouverneurs qui se succédaient le traitaient d'une manière plus rigoureuse que leurs prédécesseurs. En 1771, un nouveau gouverneur, nommé Tchang, alla visiter la prison et y adorer les idoles. Après avoir satisfait son impiété, il appela devant lui les geôliers, leur dit que le Tsong-tou se plaignait de l'indulgence dont on avait usé jusqu'alors envers le ministre de Jésus-Christ, leur demanda si quelqu'un ne prenait pas soin de lui, leur recommanda de s'en informer exactement, en les menaçant de leur faire écraser les os des pieds et des jambes, s'il les trouvait négligents sur ce point. Cette menace était d'autant plus à craindre, qu'un chrétien qui demeurait en ville servait M. Gleyo avec beaucoup d'affection, et rece-

vait tout ce que la mission donnait pour sa subsistance et son entretien. Rien de plus facile à découvrir que ces actes de charité. Mais, le gouverneur étant retourné à la prison la lune suivante, et ayant interrogé les geôliers selon l'annonce qu'il leur en avait faite la première fois, un d'eux, qui sans doute avait son intérêt particulier à cacher la chose, soutint effrontément que personne n'assistait le missionnaire; il fut cru sur parole, et l'affaire n'eut pas d'autres suites.

Tandis que les hommes n'avaient que des desseins sinistres contre le vertueux prêtre, Dieu, pour éprouver la patience et pour augmenter les mérites de son serviteur, l'affligea d'une manière très-sensible, en permettant qu'il perdît presque entièrement la vue. Elle s'affaiblit graduellement, mais à un tel point, qu'à la fin il ne pouvait plus, à quatre pieds de lui, distinguer les traits d'une personne. Il rapporte qu'un soir, retiré dans son cachot, il pria avec larmes, en disant à Dieu qu'une telle croix était capable de mettre fin à ses jours, que cependant il s'abandonnait à la miséricorde de son Père céleste. La prière du juste est bien puissante; aussitôt qu'il eut fait la sienne, Dieu le visita, et l'assura qu'il ne perdrait pas la vue. La consolation d'une telle grâce le fortifia, parce qu'il crut à la promesse du Seigneur. Il ne s'inquiéta plus de son infirmité, et sa vue se rétablit peu à peu, même assez promptement.

Cependant le gouverneur Tchang, toujours furieux contre M. Gleyo et contre la religion, résolut de persécuter les chrétiens. Après en avoir tourmenté quelques-uns, il envoya tirer de prison le vertueux missionnaire, et l'ayant fait traîner devant lui, il lui demanda s'il avait instruit l'ouvrier en cuivre; sur sa réponse affirmative, il lui fit donner quarante soufflets. Tous les coups étaient si violents, qu'ils tordaient la mâchoire inférieure du serviteur de Dieu. Dès qu'il eut reçu les vingt premiers, il fut obligé de cracher le sang. Pour consolation, le gouverneur l'ac-

cablait d'injures et de malédictions, et lui demandait pourquoi il ne mourait pas. Voyant que M. Gleyo ne répondait rien, le bourreau, qui était présent, lui dit : « Le » gouverneur t'ordonne de déclarer pourquoi tu ne meurs » pas. — Il n'est pas au pouvoir de l'homme de fixer le » temps de sa mort, » répondit alors le confesseur de Jésus-Christ. Le gouverneur repartit qu'il voulait l'aider à mourir, et commanda de lui donner trente coups de bambou. Les satellites aussitôt le prirent et le couchèrent par terre sur le ventre; ensuite un d'eux commença à le frapper au milieu des cuisses. Ils comptaient le nombre des coups; mais quand ils furent arrivés à vingt, M. Gleyo sentit qu'il était près de s'évanouir. Soit pitié, soit tout autre motif, le gouverneur fit cesser ce supplice honteux, qui néanmoins remplissait de joie le cœur du vertueux missionnaire, parce qu'il le souffrait pour Jésus-Christ. Le tyran le renvoya dans sa prison, en le chargeant de malédictions et en lui annonçant qu'il le citerait encore le lendemain à son tribunal pour lui faire donner autant de coups, afin de l'aider à mourir.

Rentré dans son cachot, le confesseur éprouva un si grand malaise, qu'il lui sembla qu'il ne pourrait supporter sans mourir deux ou trois tortures au plus aussi violentes. « Alors, écrit-il, je me mis à répandre mon cœur en la » présence de mon bon Père, pour lui recommander, » comme je disais, mes pauvres et derniers moments. » Après m'avoir écouté quelque temps, mon Père adora» ble, comme élevant la voix, se mit à me dire : Qu'est-ce » donc que votre confiance en mes promesses? En ce mo» ment, mon cœur fut dilaté d'une grande force. Je con» nus que mon Dieu ne permettrait pas que le tyran me » fît souffrir davantage. La joie d'une si tendre miséri» corde me fortifia; il ne me vint point d'ulcères aux » cuisses, et la douleur que je souffrais au visage passa » peu à peu dans un demi-mois. » Le serviteur de Dieu

ajoute qu'il avait remarqué et éprouvé que Dieu aide lorsqu'il faut souffrir, et que quand il n'y a rien à endurer, il permet que l'on sente sa propre misère.

Ce ne fut pas seulement de la part du gouverneur que M. Gleyo eut des mauvais traitements à supporter. Au mois d'octobre 1776, les idolâtres qui étaient renfermés dans sa prison s'étant révoltés contre lui, le rassasièrent d'opprobres et le menacèrent de l'assommer ou de le hacher à coups de couteau. On conçoit aisément qu'un chrétien, qu'un prêtre vertueux devait bientôt exciter sans le vouloir la haine de ces hommes sans foi et sans mœurs : sa conduite était trop opposée à la leur pour qu'il pût longtemps leur plaire. N'osant pas cependant commettre le crime qu'ils projetaient contre lui, ils résolurent de le dénoncer au gouverneur, bien persuadés qu'en l'accusant ils entreraient dans ses vues et flatteraient sa passion. Ils croyaient même avec raison que cette dénonciation pourrait peut-être leur mériter quelque récompense. M. Gleyo, au milieu de cette tempête, n'eut recours qu'à la prière; il garda le silence et se montra patient. Le 11 octobre, le gouverneur vint à la prison; chose étonnante ! aucun des prisonniers ne fit la moindre plainte et ne dit rien qui pût compromettre le serviteur de Dieu.

La Providence permit enfin que la captivité du vertueux missionnaire eût un terme, et elle se servit d'un Jésuite portugais pour le rendre à la liberté. Le P. de Rocha, c'est le nom de ce religieux, résidait à Pékin en qualité de premier mathématicien de l'empereur de Chine. En 1776, l'évêque d'Agathopolis, vicaire apostolique du Sutchuen, mission à laquelle était attaché M. Gleyo, écrivit à ce père pour lui demander son intervention en faveur du prisonnier. Le P. de Rocha le recommanda aussitôt au vice-roi du Sutchuen, qui était son intime ami. Celui-ci ayant demandé des renseignements au mandarin qui tenait en prison M. Gleyo, en reçut pour réponse que ce prison-

nier était fou; ce qui suffit pour arrêter toute la bonne volonté du vice-roi. Mais l'année suivante, le même religieux, qui voyageait pour le service de l'empereur, étant venu dans la capitale du Sutchuen, l'évêque d'Agathopolis renouvela auprès de lui ses instances. Le P. de Rocha voulut bien en parler de nouveau au Tsong-tou, l'assurant qu'on l'avait induit en erreur par un faux rapport, et que cet Européen n'était pas fou. On fit donc venir M. Gleyo, enchaîné et escorté par quelques soldats. Il fut interrogé, et l'on vit bien par ses réponses qu'il jouissait de toute sa raison. Le rapport ayant été fait en conséquence, deux jours après M. Gleyo fut appelé et comparut encore; alors le juge déclara en sa présence que cet homme était sans crime, et il ordonna aux satellites de le conduire chez un serrurier pour faire rompre les fers qu'il avait aux pieds et aux mains.

Le confesseur de la foi, désormais libre, fut mené chez un jeune mandarin, élève du P. de Rocha, et reçu par ce mandarin avec la plus grande politesse; il y fut même logé. Mais bientôt, s'étant prononcé fortement sur l'intention qu'il avait de rester dans le pays pour y prêcher la foi chrétienne, son hôte, qui le comblait d'honnêtetés, et qui l'avait fait venir dans sa chambre, changea de visage et de langage, et dans son courroux, il lui défendit de sortir de la maison. M. Gleyo le quitta en lui disant qu'il pouvait être tranquille. Aussitôt que ce changement de dispositions fut connu, tous les gens du mandarin tournèrent le dos au vertueux missionnaire, qui, avide de souffrances, se réjouit d'avoir en cette circonstance bien des duretés et des opprobres à supporter.

Le P. de Rocha étant arrivé le 29 juin, il envoya des gens recevoir et conduire M. Gleyo à sa demeure, et l'accueillit avec toute la cordialité qu'inspire la charité chrétienne. Il ne parut pas d'abord très-satisfait de la résolution que celui-ci avait manifestée de rester dans le pays;

mais le voyant bien déterminé à ce parti, il le combattit peu et se chargea d'arranger cette affaire. Il eut soin, le mercredi suivant, d'avertir l'évêque, qui, s'empressant de prendre les moyens pour faire revenir le serviteur de Dieu à la mission, eut la consolation de le revoir après une si longue captivité. Ce fut le 2 juillet 1777, jour de la Visitation de la sainte Vierge, que M. Gleyo se retrouva dans les bras de ses chers confrères.

Quelque grande joie qu'on eût de son retour, elle fut néanmoins bien tempérée par l'état déplorable dans lequel il se trouvait alors. L'évêque d'Agathopolis en fait un tableau touchant dans une lettre qu'il écrivit en Europe au mois de décembre 1777. « Il est difficile de con- » cevoir, disait-il, combien ce cher confrère a eu à » souffrir pendant huit ans accomplis qu'il a demeuré en » prison. Aussi, en arrivant auprès de nous, nous a-t-il » paru méconnaissable; il était d'une maigreur extraor- » dinaire, il avait l'air d'un déterré, les mains tremblan- » tes, la voix d'un mourant, et était d'une faiblesse inex- » primable. Il est maintenant à la campagne pour y » prendre l'air et tâcher de réparer ses forces, afin de » pouvoir travailler l'année prochaine dans la province » d'Yun-Nûn. »

Dieu, qui permit que son vertueux ministre éprouvât les rigueurs d'une si longue et si dure captivité, voulut bien aussi le consoler et le soutenir pendant ce temps par diverses faveurs spirituelles que nous avons rapportées. En voici encore une que M. Gleyo a fait connaître, et qui dut contribuer puissamment à l'encourager au milieu de ses souffrances. Il marque que Notre-Seigneur, dans les premiers temps de sa détention, lui avait annoncé que sa tribulation serait très-longue, et que la sainte Vierge lui avait promis qu'il ne serait pas renvoyé à Canton, mais rendu à sa mission. Il ajoute qu'une fois étant dans la cour de la prison vers le milieu du jour, et

commençant la prose du Saint-Esprit, dès qu'il eut dit ces paroles : *Veni, sancte Spiritus, et emitte cœlitus lucis tuæ radium,* il sentit tout d'un coup naître en lui une grande plénitude de paix et de consolation intérieure. En même temps il vit en l'air, à la hauteur d'environ quinze pieds, l'adorable personne du Saint-Esprit sous la forme d'une colombe rayonnante et lumineuse, de laquelle il descendait un grand trait de lumière, qui se terminait à lui et l'investissait. Il entendit alors les gémissements d'une infinie miséricorde et d'une tendre compassion, gémissements que l'Ecriture sainte appelle inénarrables. Dieu lui parlant lui dit ces paroles : « *Je vous eclairerai,* » *je vous inspirerai, je vous conduirai, je vous protégerai,* » et vos ennemis seront bouleversés et s'embarrasseront » dans leur fausse et mondaine prudence, sans qu'il puisse » rien arriver au préjudice de ce qui vous a été promis. » Ce qui est en caractères italiques lui fut dit en termes formels, et le reste en une inspiration très-forte et très-vive. Après ces paroles, la lumière disparut.

« J'ai, dit le vertueux missionnaire, rapporté dans » cette relation tant de grâces pour exalter mon Père » adorable, et, en montrant ma croix aux hommes, mon- » trer aussi l'onction qui l'a accompagnée. J'ajouterai » encore ici que je n'ai écrit cette relation que par obéis- » sance : j'avais fermement résolu de ne rien écrire du » tout. »

M. Gleyo, après avoir un peu recouvré ses forces, recommença ses travaux apostoliques, et fournit une nouvelle carrière de huit années, pendant laquelle il eut d'autres croix et d'autres visions. Son évêque et tous ceux qui le connaissaient le regardaient comme un saint. Quant à lui, il se considérait comme un pécheur et un homme inutile. Il n'écrivait guère qu'à son bon ami M. Alary et à sa famille. Toutes ses lettres respirent la piété la plus vive, le zèle du salut des âmes le plus ar-

dent, et un grand désir du martyre, joint à une profonde humilité. On peut s'en convaincre par le fragment suivant d'une lettre qu'il adressa à M. Alary en 1782 :

« Je n'ai fait de fruit nulle part; j'ai été inutile et à » charge partout. Je vous avoue que je ne pense plus » faire de fruit par la suite. Seulement ma pénitence » n'est pas achevée, et il m'est préparé bien des tra» verses. Je suis, par rapport à mes confrères, qui sont » de braves capitaines et d'utiles guerriers, un enfant » perdu qui doit essuyer le premier feu de l'ennemi, et » peut-être servir à épuiser une partie de sa fureur, » pour qu'ils aient après moins de peine à le vaincre. » *O utinam* que cela soit ainsi ! »

La qualité d'enfant perdu que M. Gleyo prend dans cette lettre fait allusion au projet qu'il avait conçu de porter la foi dans la province de Yûn-nân. Il en parle ouvertement dans deux lettres qu'il écrivit, l'une en 1782, l'autre en 1783, au plus jeune de ses frères, médecin à Saint-Brieuc. Dieu sans doute se contenta de la bonne volonté du vertueux missionnaire, qui ne paraît pas avoir pu exécuter son dessein. De nombreuses infirmités vinrent bientôt l'accabler, son estomac ne put presque plus supporter aucune nourriture. Il acheva ainsi de se purifier par sa patience, et termina dans sa mission sa sainte carrière à l'âge de cinquante-quatre ans, le 6 janvier 1786, jour de l'Epiphanie, fête principale de la Propagande et du séminaire des Missions étrangères de Paris.

LA MÈRE MARIE DE CHANTAL HAY DES NÉTUMIÈRES,

RELIGIEUSE DE NOTRE-DAME-DE-CHARITÉ DU REFUGE.

Tiré de sa Vie, qui se trouve dans l'ouvrage qui a pour titre : Les Trois Héroïnes chrétiennes, *par M. l'abbé Carron. 4e édition ; un volume in-*18 ; *Lille,* 1810.

L'AN 1788.

Madame Des Nétumières a laissé une si grande réputation de sainteté parmi les personnes qui l'ont connue, qu'elle mérite d'être comptée parmi les plus pieux personnages que la Bretagne a fournis pendant le XVIIIe siècle.

Elle était fille de Charles-Marie-Félix Hay Des Nétumières et de Jeanne-Marguerite Hay des Nétumières, appartenant l'un et l'autre à une famille distinguée. Née à Rennes le 23 janvier 1754, elle fut baptisée dans l'église cathédrale et reçut les noms d'Anne-Félicité dans le sacrement de la régénération. Dès l'âge de deux ans elle devint orpheline, et à six ans, atteinte de la petite vérole, elle perdit tous les agréments de sa figure, qui paraissait devoir être très-régulière. Pleine d'esprit, elle sentit le tort que cette perte devait lui faire dans le monde ; mais déjà éclairée par la grâce, elle comprit en même temps que ces agréments auraient pu plus tard nuire à son salut, et elle se consola de cette disgrâce. Sa piété se mani-

festa de bonne heure, et elle était encore très-jeune lorsqu'elle écrivit sur la porte de son cabinet ces paroles remarquables : « Que personne n'entre ici, s'il ne veut » aimer Jésus-Christ. » Après avoir passé quelques années au second monastère de la Visitation de Rennes, Félicité fut placée dans celui des religieuses du Refuge, appelé la Trinité ; elle y fit sa première communion avec une ferveur qu'elle conserva pendant le reste de sa carrière et qui fut entretenue avec soin par le célèbre M. Boursoul qu'elle prit pour directeur à l'âge de quatorze ans. Guidée par ce maître habile, elle marcha d'un pas ferme dans les voies de la perfection, se montra courageusement chrétienne au milieu du monde, lorsqu'elle fut obligée d'y vivre, s'appliqua sans cesse à posséder la pureté du cœur, et se fortifiait dans le bien par la fréquente communion. Pendant ses séjours à la campagne, elle devenait un apôtre pour les jeunes filles des environs du château qu'elle habitait ; elle les instruisait des vérités de la religion et les excitait à la vertu.

Mademoiselle Des Nétumières, qui avait goûté dans le monastère de la Trinité les douceurs que procure le service de Dieu à une âme fidèle, songeait à embrasser la vie religieuse dans cette maison. Elle fit part de son attrait à M. Boursoul, qui lui défendit de l'en entretenir de nouveau avant un an, et qui, sans doute pour l'éprouver, lui représenta tout le bien qu'elle pouvait faire dans le monde. Cette décision fut pour elle le sujet d'une peine très-vive; elle s'y soumit néanmoins par respect pour le ministre du Seigneur, et sa soumission se trouva bientôt récompensée, car, au bout de quinze jours, son directeur vint lui dire que Dieu lui-même était l'auteur de sa vocation et qu'elle devait la suivre. Ce ne fut pas la seule épreuve que mademoiselle Des Nétumières eut à subir, avant d'atteindre le but qu'elle se proposait ; sa famille se montra d'abord très-éloignée

de seconder son dessein : mais la jeune aspirante surmonta tous les obstacles qui s'opposaient à son entrée en religion, et, le 11 septembre 1771, elle eut la consolation de se revêtir des saintes livrées de Jésus-Christ. Après un noviciat des plus fervents, elle prononça ses vœux et y reçut les noms de Marie de Chantal, sous lesquels nous la désignerons dans la suite.

Les supérieurs, qui connaissaient le mérite et la capacité de la nouvelle professe, ne tardèrent pas à utiliser ses talents et la chargèrent du pensionnat. Ce fut dans cet emploi qu'elle fit briller toutes les vertus dont elle était ornée, mais surtout sa charité, son zèle, sa patience et sa douceur. Attentive à étudier le caractère des enfants qu'elle était chargée d'élever et d'instruire, elle trouvait le moyen de s'insinuer dans leurs cœurs et de gagner leur confiance. Aussi toutes les jeunes personnes qui lui étaient confiées la vénéraient comme une sainte et la chérissaient comme une tendre mère [1]. Leur bonne maîtresse ne se servait de son influence que pour les porter à la piété, elle leur en insinuait doucement la pratique, et leur donnait à ce sujet des règles qui n'avaient rien d'extraordinaire, mais qui néanmoins étaient si sages, qu'elles pouvaient, en les suivant fidèlement, atteindre à la perfection. Persuadée qu'une femme instruite est moins exposée à se livrer aux excès du jeu et de la parure que celle qui, ne sachant rien, ne peut se suffire à elle-même, la mère Marie de Chantal s'appliquait non-seulement à former ses élèves à la vertu, mais aussi à leur donner des connaissances utiles. Elle cherchait également à les accoutumer aux bonnes œuvres, en leur inspirant une grande affection pour les pauvres et en leur fournissant des occasions de faire l'aumône. Cet

[1] Nous tenons ces détails de deux personnes qui furent élevées par madame Des Nétumières.

amour du bien, ce zèle du salut des âmes, n'étaient pas pour elle renfermés dans l'intérieur de son monastère, elle soutenait par ses lettres ses anciennes élèves qui se trouvaient au milieu du monde, et ses exhortations pressantes ramenèrent à la religion le marquis de Cornulier son beau-frère, qui vécut et mourut en véritable chrétien.

Quoique la charité de cette sainte religieuse la dévouât tout entière au prochain, elle n'oubliait pas le soin de sa propre perfection et y travaillait sans relâche. Son soin particulier était surtout de se tenir dans la présence de Dieu. Si ses supérieurs le lui eussent permis, elle se fût livrée à des austérités ; n'ayant pu vaincre sur ce point leur résistance, elle demanda à Dieu de souffrir des maux corporels, et le Ciel exauça sa prière. Lorsqu'on lui en fit des reproches, elle répondit ces paroles remarquables : « Je ne me suis pas faite religieuse pour vivre long- » temps, mais pour bien vivre. » Il semble que la mère de Chantal annonçât par ces mots que sa mort n'était pas éloignée; en effet, après avoir été deux ans à la tête des pénitentes qui se trouvaient dans la maison de la Trinité, elle tomba, au commencement de 1787, dans un état d'épuisement qui ne l'empêcha par de jeûner le carême, mais qui ne fit ensuite qu'augmenter. Pendant dix-huit mois que dura sa maladie, elle donna les plus édifiants exemples d'humilité, de soumission à la volonté divine, de patience et d'union avec Dieu. Enfin le 1er août 1788 elle rendit, à l'âge de trente-quatre ans, son âme à son Créateur, laissant sa mémoire en bénédiction dans son monastère.

LE RÉV. P. JULIEN-JEAN-BAPTISTE POUSSIN-DESPRÉAUX,

PRÊTRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Tiré de sa Vie, composée par Louis Le Roux. Un volume petit in-8; Nantes, 1790. *C'est un livre assez mal écrit.*

L'AN 1790.

Voici l'un des derniers débris de cette sainte et célèbre Société qui, pendant un siècle et demi, fit tant de bien en Bretagne, y fut si estimée et si aimée, et qui compta dans son sein un assez grand nombre de nos compatriotes [1].

Julien-Jean-Baptiste Poussin-Despréaux naquit le 24 octobre 1718, au Sel, paroisse du diocèse de Rennes. Ses parents possédaient peu de biens, mais ils tenaient néanmoins dans le pays un rang honorable, qu'ils devaient à leur vertu. Dès la naissance de leur fils, ils l'offrirent au Seigneur, et la suite de sa vie prouva que cette offrande lui avait été agréable. Julien se montra de bonne heure avide de s'instruire des vérités de la religion. Son recteur [2], chez lequel il commença ses études, voyant avec

[1] Les Bretons formaient plus de la moitié du noviciat de Paris, à l'époque de la destruction de la Société en France.

[2] Dans presque toute la Bretagne, les curés n'étaient autrefois connus que sous le nom de recteurs, et leurs vicaires portaient celui de curés. Cet usage paraît être maintenant moins général, depuis le rétablissement de la religion en 1802.

peine qu'il négligeait la langue latine, et qu'il s'occupait exclusivement à la lecture de l'Evangile ou de l'Imitation, lui en fit un jour des reproches; l'élève en profita; il s'appliqua tellement à la connaissance du latin, et y fit des progrès si rapides, que son maître, émerveillé, les regardait comme une faveur spéciale du Ciel. Très-jeune encore, Julien entreprit, avec son père, un pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray; il visita en même temps la chartreuse située près de cette ville. Profondément touché des exemples de pénitence que lui donnèrent les religieux de cette maison, il résolut de les imiter autant qu'il le pourrait, et de retour chez son père, il commença ce genre de vie mortifiée qu'il suivit le reste de ses jours. Ses parents, qui s'en aperçurent bientôt, crurent pouvoir l'en détourner en le plaçant au collége de Rennes, tenu alors par les Jésuites. Les élèves étaient bien surveillés dans cette maison; mais le jeune Despréaux put néanmoins prendre, pendant quelque temps, la discipline chaque nuit sans être découvert. Il le fut à la fin, et le supérieur qui le surprit, au milieu de la nuit, dans cet exercice de mortification, le blâma, et lui représenta que, n'ayant pas encore seize ans, il n'était pas assez âgé pour se traiter de cette manière. Il lui défendit de continuer et l'obligea de se recoucher tout de suite. Le nouveau pénitent ne comprenait pas encore bien que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice. Contrarié dans une pratique qui lui était chère, il demanda à ses parents la permission de quitter ses études, dont il ne voyait pas, leur disait-il, la nécessité, et qui flattaient la vanité; il leur fit part, en même temps, du désir qu'il avait de se retirer à la Trappe, et les pria de ne pas s'opposer à l'exécution de son dessein : ils étaient bien éloignés d'y consentir. Alarmés de ses projets, ils le firent revenir à la maison paternelle, et leur peine fut grande en le voyant maigre et décharné; ils comprirent bien que ses pénitences en

étaient cause. Afin de le détourner d'entrer à la Trappe, ils lui parlèrent le langage de la tendresse, le touchèrent, et le déterminèrent à retourner au collége, après lui avoir promis qu'à la fin de ses études ils le laisseraient libre dans son choix.

Despréaux, de retour à Rennes, se livra au travail avec tant d'ardeur, qu'il obtint de brillants succès dans ses classes. Ayant achevé assez promptement son éducation, il rentra dans sa famille, et y passa quelque temps; mais bientôt les dangers du monde lui parurent si grands, qu'il rappela à ses parents son ancien désir d'être trappiste; il trouva de leur part la même résistance qu'autrefois, et ne pouvant la vaincre, il se décida à entrer dans la Compagnie de Jésus. Dans cette intention, il se rendit à La Flèche, où se trouvait alors un célèbre collége qui appartenait à la Société. Ce fut dans ce lieu que le postulant prit l'habit, et commença son noviciat, pendant lequel il se montra plein de ferveur; il couchait sur la dure, portait constamment une chaîne de fer autour des reins, altérait les mets qu'on lui servait, afin d'en ôter la saveur, évitait avec soin toute dissipation, et passait aux pieds des autels tous les moments dont il pouvait disposer. Il fit ses premiers vœux à l'âge de vingt-trois ans, le 12 septembre 1741, et fut ensuite envoyé à Rouen, où la Compagnie de Jésus avait un collége. Zélé pour le salut des âmes, il exerça dans cette ville les fonctions du saint ministère. Il allait visiter les malades, et sa compassion s'étendait jusqu'aux femmes débauchées. Il peignit un jour si vivement devant ces malheureuses créatures les charmes de la vertu et les maux que le vice traîne à sa suite, qu'une d'entre elles se trouva subitement pénétrée d'une componction salutaire. Le Père en profita pour la faire sortir aussitôt du lieu dangereux qu'elle habitait, et la plaça dans une maison honnête, où elle répara ses fautes passées par la conduite la plus régulière.

Après avoir demeuré quelque temps à Rouen, le P. Despréaux fut obligé de faire divers voyages par l'ordre de ses supérieurs. Un jour qu'il s'arrêta dans une auberge pour y coucher, l'hôte, qu'il avait déjà édifié par sa mortification, entra dans sa chambre et vit qu'il se disposait à coucher sur une simple paillasse. Cet homme, touché de cette pénitence, dit qu'il avait chez lui un saint. Le bruit ne tarda pas à s'en répandre dans le voisinage, et déjà l'on accourait pour voir le serviteur de Dieu, qui, étant informé du motif de la curiosité des habitants, s'enfuit aussitôt, en laissant sur la table l'argent qu'il devait pour sa dépense. Dans un autre voyage, il entreprit la conversion d'un athée, et le pressa tellement, qu'il le convainquit, et eut la consolation de l'entendre abjurer ses erreurs.

Les Jésuites français avaient plusieurs missions dans les Indes, et y opéraient de grands biens. Le P. Despréaux sollicita auprès de ses supérieurs la permission d'aller partager les travaux de ses confrères; mais il ne put l'obtenir, parce qu'ils le croyaient très-utile en France, à cause de son mérite. Il eut plus de succès lorsqu'il leur témoigna le désir d'entreprendre le voyage de Jérusalem. Assuré de leur consentement, il s'embarqua pour la Terre-Sainte; mais bientôt le vaisseau qui le portait fut assailli par une tempête si violente, que tout l'équipage se crut perdu; le Père seul conservait du calme; ses compagnons d'infortune en furent frappés, et ils furent encore bien plus surpris lorsqu'ils virent la tempête s'arrêter subitement après qu'il eut prié. Tous les matelots vinrent se jeter à ses pieds, le regardant comme un saint, et trois Juifs, qui se trouvaient au nombre des passagers, témoins de la merveille qui s'était opérée, confessèrent Jésus-Christ et demandèrent le baptême. Après avoir satisfait sa dévotion en visitant tous les lieux sanctifiés par la présence du Fils de Dieu, le P. Despréaux revint dans sa patrie.

A son retour en France, il fut obligé de se mettre un jour en route à huit heures du soir pour regagner sa résidence, qui était peu éloignée. Il lui fallait absolument traverser une forêt qui occupait presque tout l'espace qu'il avait à parcourir. Lorsqu'il y fut engagé, il entendit bientôt la voix d'un homme qui criait : « A moi! à moi! » Le Père se sentit d'abord saisi de frayeur, puis, n'écoutant que sa générosité, il court vers le lieu d'où partait la voix ; il y trouve un homme qui venait d'être assassiné, qui lui dit quelques paroles, et expire presque aussitôt. Tandis que le Père cherchait à rendre à cet infortuné les derniers devoirs dans l'obscurité de la nuit, les assassins, entendant parler sur le théâtre de leur crime, croient que leur victime respire encore, et s'apprêtent à l'achever, lorsque la lune, se levant tout à coup, leur fait apercevoir un prêtre; ils reculent d'abord d'effroi ; mais bientôt se rassurant, ils s'apprêtent à immoler à leur sûreté ce témoin dangereux : « Frappez, mes enfants, frappez, leur » dit-il; mais, avant de me faire mourir, considérez ce » que je prétends vous donner. » Tirant alors un crucifix qu'il portait sur sa poitrine : « Voilà votre juge, ajouta-t-il, » vous ne pouvez lui échapper ; il me vengera, moi et tous » ceux qui ont éprouvé le sort que vous me réservez ; je » vous assigne à paraître incessamment devant lui. » Admirable puissance de l'éloquence chrétienne! Les scélérats interdits laissent tomber leurs poignards, et tombent eux-mêmes à genoux, la tête baissée, devant le Père. Il en profite pour leur exprimer toute l'horreur que leur conduite lui inspire ; mais, bientôt l'un d'entre eux, lassé de ce discours, se relève et se dispose à frapper l'orateur, lorsque six cavaliers de la maréchaussée [1], qui étaient à la poursuite de ces assassins, arrivent sur le lieu au

[1] C'est ce même corps qu'on appelle aujourd'hui la gendarmerie.

même moment, les saisissent, et les chargent de chaînes. La justice les condamna à être rompus vifs, et le P. Despréaux, leur rendant le bien pour le mal qu'ils avaient voulu lui faire, les assista dans leurs derniers instants; il eut la consolation de les voir repentants de leurs crimes, et baiser avec respect ce même crucifix, dont la vue avait fait sur eux une impression si vive et si profonde.

Depuis plus de vingt-cinq ans le P. Despréaux goûtait le bonheur d'être consacré à Dieu dans la Compagnie de Jésus, lorsque le jansénisme, ligué avec l'impiété, réussit, en 1762, à détruire en France cette sainte Société, au grand regret des évêques et de tous les gens de bien. Ce fut, sans doute, pour ces respectables religieux le sujet d'une douleur profonde de se séparer les uns des autres; le P. Despréaux, pour sa part, la ressentit vivement. Il voulut se retirer dans la maison paternelle, mais il n'y trouva plus que des parents qui le regardèrent d'un œil si peu bienveillant, qu'il prit le parti d'en sortir, et de louer une petite maison dans le voisinage. Il y vivait d'une pension que lui faisait le gouvernement. Un jour qu'il venait d'en toucher un terme, il rencontra un homme qui lui dit qu'il était dans le plus grand embarras, parce qu'un créancier, qu'il ne pouvait pas payer, allait saisir le peu qu'il possédait. Le Père lui offrit de parler au créancier, et de tâcher de le fléchir. Il y alla en effet, mais ce fut en vain; cet homme se montra inexorable. Le Père, le voyant dans cette disposition, lui donna tout l'argent de son terme et le surplus qu'il fallait pour acquitter la dette.

Cette aumône, et toutes les autres qu'il faisait, le réduisirent à une si grande pauvreté, qu'il ne mangeait précisément que ce qui était nécessaire pour s'empêcher de mourir. Ayant pris la détermination d'habiter Nantes, il se rendit dans cette ville en 1765, et y éprouva d'abord toutes les rigueurs d'une extrême indigence. Des personnes

riches et pieuses, nommées les demoiselles de Châtillon, ayant appris l'état déplorable dans lequel il se trouvait, lui offrirent un asile chez elles, et lui donnèrent une chambre dans leur maison, située rue de *Beau-Soleil*. C'est là qu'il passa le reste de ses jours, à l'exception de quatre années pendant lesquelles il habita une maison de campagne près de Nantes, et dans la paroisse de Sainte-Luce. Le P. Despréaux se montra dans sa nouvelle position tel qu'il avait toujours été, c'est-à-dire pieux, recueilli, mortifié en tout et jusqu'à la rigueur. Ainsi, pour trouver moins de saveur à un aliment liquide qu'on lui servait habituellement, il y mêlait de l'eau en abondance. Il avait un bon lit dans la chambre qu'il occupait, mais il n'en profitait pas, et allait prendre son repos dans un grenier dépourvu de tout. Ce digne religieux, si sévère pour lui-même, était pour le prochain rempli de la charité la plus sincère et la plus active. Pendant le rigoureux hiver de 1789, ayant rencontré dans la rue un pauvre qui était sans bas, il entra dans une allée, ôta les siens et les lui donna. Il visitait les malades, et les consolait par ses exhortations. Son zèle le pressait surtout de retirer de l'état du péché les malheureuses qu'il y voyait engagées, et il en ramena plusieurs dans les sentiers de la vertu.

Telle fut la conduite du P. Despréaux à Nantes, pendant le long séjour qu'il fit dans cette ville. Il la couronna par la mort la plus édifiante; s'apercevant, le 17 avril 1790, qu'il touchait à sa dernière heure, il se rendit à l'Hôtel-Dieu, disant qu'il voulait mourir parmi les pauvres, et assurant qu'il ne vivrait pas plus de trois jours. En effet, il s'affaiblit bientôt sensiblement. La crainte des jugements de Dieu le saisit pendant quelque temps; mais ensuite des sentiments de confiance succédèrent à ces terreurs, et il rendit le dernier soupir en baisant le crucifix. Sa mort arriva le 19 avril; il était alors âgé de soixante-onze ans. Sa perte fut vivement sentie par les personnes

de piété qui le connaissaient. En se rappelant ses vertus on le regarda comme un saint, et son visage, qui devint d'une beauté remarquable, servit à confirmer cette opinion. Le peuple se porta en foule pour vénérer son corps, et l'on se disputa les morceaux de ses habits, qui furent recueillis comme des reliques.

---

*M. FRANÇOIS-GEORGES CORMEAUX,

RECTEUR DE PLAINTEL, AU DIOCÈSE DE SAINT-BRIEUC, ET CONFESSEUR DE LA FOI.

*Tiré de sa Vie, écrite par M. Lassausse, prêtre de la Compagnie de Saint-Sulpice; c'est un travail incomplet qui laisse beaucoup à désirer; un volume in-*12, *Paris*, 1796; *du tome second* des Confesseurs de la foi dans l'Église gallicane à la fin du XVIII[e] siècle, *par M. l'abbé Carron; quatre volumes in-*8, *Paris*, 1820; *et du tome second* des Martyrs de la foi pendant la révolution française, *par M. l'abbé Aimé Guillon; quatre volumes in-*8; *Paris*, 1821.

L'AN 1794.

Ce vénérable confesseur de la foi [1], qui scella de son sang les vérités saintes qu'il avait si souvent annon-

[1] Notre intention n'est pas de parler dans ce recueil de toutes les victimes que l'impiété révolutionnaire a faites en Bretagne, et qui ont souffert la mort pour la religion; il nous faudrait trop dépasser les bornes que nous nous sommes prescrites; mais nous avons cru devoir faire une exception en faveur de M. Cormeaux, parce que, dès avant la révolution, sa réputation de sainteté était bien établie dans une partie de la province. Si Dieu nous laisse des jours, nous nous proposons de donner au public l'histoire de la persécution de la fin du XVIII[e] siècle en Bretagne. Nos compatriotes ont, à cette époque, donné de si grandes preuves de leur foi, que le souvenir mérite d'en être conservé.

cées, naquit à Lamballe, diocèse de Saint-Brieuc, le 10 novembre 1746. Son père exerçait dans cette ville l'honorable profession de notaire. C'était un homme plein de religion, et sa mère se faisait remarquer par sa solide piété. Elle eut la dévotion, peu de temps après l'avoir mis au monde, de le consacrer à la sainte-Vierge dans l'église de Notre-Dame, et l'on ne peut douter que cette consécration n'ait été pour ce jeune enfant une source de bénédictions abondantes. En effet, il annonça dès son bas âge les inclinations les plus heureuses et un cœur formé pour la vertu. Placé très-jeune chez un mauvais maître qui l'avait pris en aversion et qui le maltraitait, il le souffrit avec patience, ne s'en plaignit qu'une seule fois et se le reprocha ensuite comme une imperfection. Ses parents l'ayant placé au collége de Saint-Brieuc, alors tenu par des ecclésiastiques et qui était très-florissant, Cormeaux ne tarda pas à s'y montrer, par sa tendre piété, le modèle de ses condisciples. Chaque matin, avant d'entrer en classe, il allait adorer le Saint-Sacrement dans l'église des Ursulines, qui se trouvait assez proche du collége, et demander au Dieu des sciences les lumières dont il avait besoin pour réussir dans ses études. Le Seigneur ne rejeta pas ces prières; le vertueux écolier se distingua par son application et ses succès; et à la fin de ses humanités, il obtint tous les premiers prix de la rhétorique. Sa famille l'envoya ensuite à Paris pour y étudier en philosophie et en théologie, car il s'était dès lors décidé à entrer dans l'état ecclésiastique et avait reçu la tonsure. L'impiété qu'il remarqua dans la capitale l'en dégoûta tellement, que sa santé s'en trouva altérée et qu'il supplia ses parents de lui accorder la permission de retourner en Bretagne. L'ayant obtenue, il revint dans son pays et entra au séminaire de Saint-Brieuc, dirigé par MM. de la Congrégation de Saint-Lazare. M. Cormeaux porta dans cette

maison l'esprit de piété dont il avait été constamment animé depuis son enfance, et se rendit digne d'être promu au sacerdoce. Il le reçut par dimissoire à Tréguier, et fut ensuite placé à Meslin, paroisse voisine de Lamballe, pour y remplir les fonctions de vicaire. Il trouva dans son recteur un pasteur vénérable qui, par ses vertus et ses lumières, était très-capable de le guider sûrement dans l'exercice du saint ministère. Ce fut là qu'il fit ses premiers essais de la vie apostolique, qu'il continua le reste de ses jours. A l'âge de trente ans, il commença à donner aux communautés religieuses des retraites que le Seigneur bénit. La mort du recteur de Meslin le détermina à quitter cette paroisse et à se retirer dans sa famille. Il avait, étant tout jeune, désiré de se consacrer à Dieu dans la Compagnie de Jésus; la destruction de cette sainte Société ne lui permettant pas d'y entrer, il conçut le dessein de s'attacher à la maison de Saint-Clément de Nantes[1], composée de pieux Sulpiciens qui s'employaient

[1] Nous voulons, autant qu'il dépend de nous, sauver de l'oubli la mémoire du dernier supérieur de cette maison, qui marcha fidèlement sur les traces de M. Levesque, fondateur de cette communauté, et fut un des prêtres les plus pieux de son époque. Il se nommait M. Pierre Alno et était né à Guérande, le 31 octobre 1741. Ayant formé le dessein de se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique, il entra au séminaire de Nantes en 1760, et s'agrégea ensuite à la Compagnie de Saint-Sulpice. Nous ne savons pas depuis quand il était supérieur de la maison de Saint-Clément, lorsque la révolution éclata. Son horreur pour le schisme et son vif attachement à la foi lui attirèrent la haine des impies qui le cherchèrent pour le faire périr. Il put échapper à leur fureur et passa en Italie, où il se retira au monastère des Trappistes de Casa Mari, dans les Etats Romains. Il y vécut pendant trois ans de la manière la plus édifiante, suivant tous les exercices de la communauté, et pratiquant les mêmes austérités que les religieux. En 1795, une maladie grave le réduisit à l'extrémité. Pendant sa convalescence, un prêtre de ses amis, curé d'une paroisse voisine, nommée le Mont-Saint-Jean, l'invita à venir chez lui, afin de changer d'air. M. Alno s'y rendit; mais à peine arrivé dans cette maison, il fut atteint d'une dyssenterie si violente, qu'elle laissa peu d'espoir de pouvoir le conserver. Pendant seize

à donner des missions dans ce diocèse. Les supérieurs ecclésiastiques de Saint-Brieuc avaient une idée trop avantageuse du mérite de M. Cormeaux pour consentir à ce qu'il s'éloignât du pays, aussi lui refusèrent-ils la permission dont il avait besoin pour s'agréger à cette respectable Société. Ils firent plus : deux cures se trouvèrent vacantes et devaient être données au concours [1]; ils obligèrent le digne prêtre à s'y présenter, malgré la répugnance qu'il éprouvait à se produire. Il concourut avec tant de succès, qu'il eut le choix des deux paroisses. L'une touchait presque Lamballe et offrait un bon revenu ; l'autre, celle de Plaintel, était à portion congrue [2] et éloignée de sept lieues de la résidence de sa famille ; mais elle avait été gouvernée par un saint pasteur, nommé M. Duval, et M. Basset [3], ecclésiastique très-recommandable, en

jours qu'elle dura, il donna constamment les plus beaux exemples de patience, de modestie, de recueillement, et de la plus tendre dévotion envers la sainte Vierge. Malgré l'accablement causé par la maladie, il s'acquittait encore de ses pratiques de piété et récitait surtout le chapelet. Après avoir reçu le saint viatique, il s'occupa uniquement de Dieu jusqu'au moment où, tenant son crucifix entre les mains, il rendit paisiblement l'esprit le 21 septembre 1795. Il était âgé de cinquante-quatre ans. Le bruit de la sainte mort de M. Alno s'étant répandu dans le pays, le peuple accourut en foule à l'église de Sainte-Marguerite, où son corps était exposé ; on lui coupa les cheveux et les habits pour les conserver comme des reliques. Il fut inhumé dans l'église collégiale du lieu et dans une sépulture séparée, sur laquelle on a placé une inscription latine qui rappelle son nom et ses vertus.

(Nous avons tiré cette notice d'une relation de la mort de M. Alno, écrite en italien par l'abbé Pellegrini, chez lequel il décéda, et traduite en français par M. l'abbé Delamare, aujourd'hui chanoine de Nantes.)

[1] Voyez ce que nous disons de cette utile institution, page 192 de ce volume.

[2] On appelait ainsi la pension que celui auquel appartenaient les dîmes d'une paroisse était obligé de payer au curé ; elle était assez modique.

[3] M. Guillaume-François Basset, né à Quessoy, diocèse de Saint-

était le vicaire; ces motifs le décidèrent à donner la préférence à cette dernière.

Ce fut en 1779 que M. Cormeaux devint recteur de Plaintel; il trouva dans cette paroisse un peuple pauvre, mais pieux et parmi lequel la semence de la parole divine produisait des fruits abondants. On ne peut dire tout le bien que son zèle y opéra. La fréquentation des sacrements y était en usage, on y montrait une grande estime pour toutes les pratiques de piété autorisées par l'Église, et les fidèles de cette heureuse paroisse rappelaient par leur ferveur celle des chrétiens des premiers siècles. Leur digne pasteur ne négligeait rien pour les entretenir dans ces saintes dispositions; afin de leur rappeler continuellement le grand mystère de la rédemption, il fit planter des croix dans tous les chemins, et il n'y a peut-être aucun autre lieu de la catholicité où il s'en trouve un aussi grand nombre. Mais c'était surtout par ses exemples qu'il portait à la perfection le troupeau qui lui était confié; il en offrait en tout le modèle. Son presbytère était attenant à l'église, et d'une fenêtre de cette maison il pouvait voir le sanctuaire; c'était là qu'au milieu de la nuit il allait s'entretenir avec le Seigneur et donner un nouvel aliment au tendre amour pour Jésus-Christ dont il était embrasé. Le besoin qu'il éprouvait de répandre ce feu sacré le détermina à se joindre à onze autres recteurs du diocèse de Saint-Brieuc qui s'étaient associés pour donner des missions, et il devint le chef de ces pieux ouvriers. Non content d'évangéliser son pays, le zélé recteur de Plaintel répondait, avec la permission de ses supérieurs, au désir qu'avaient

Brieuc, le 5 janvier 1744, devint le successeur de M. Cormeaux dans la cure de Plaintel, et mourut le 22 janvier 1806. Il était regardé comme un saint prêtre, et son exterieur annonçait un homme d'une vertu consommée.

les diocèses voisins de l'entendre annoncer la parole de Dieu. Ceux de Tréguier et de Saint-Malo le possédèrent plusieurs fois. Il travailla surtout dans les séminaires, les colléges et les communautés. Il dirigeait aussi les retraites des hommes à Montcontour, et ne se refusait pas à donner des sermons détachés pour les fêtes patronales[1]. Le peuple de ces cantons de la Bretagne, qui le regardait comme un saint, l'écoutait avec beaucoup de respect, et avait pour lui une vénération profonde.

Tel était M. Cormeaux, lorsque la révolution éclata. Ayant l'âme droite et jugeant le prochain d'après ses propres dispositions, il ne soupçonna pas qu'on pût masquer de l'amour du bien public les projets les plus coupables contre l'autel et le trône. Aussi se montra-t-il d'abord assez favorable aux innovations, ne les regardant que comme la réforme des abus et des améliorations dans les institutions civiles. Dans cette persuasion, il consentit à faire partie de la première administration départementale établie à Saint-Brieuc[2]; mais lorsque la marche des événements lui eut dévoilé le but ultérieur que les meneurs se proposaient ; lorsqu'il vit la religion menacée, il sut s'arrêter à temps, ne prêta pas le serment schismatique, et, craignant d'avoir, par sa conduite politique, causé du scandale, il publia un écrit dans lequel il exposait les motifs qui l'avaient fait agir jusqu'alors et ceux qui l'obligeaient à se retirer de l'administration. Il n'en fallut pas davantage pour irriter contre lui les prétendus apôtres de la liberté, qui réclamaient pour eux la licence et n'étaient rien

[1] Nous avons eu nous-même le bonheur de l'entendre prêcher dans une occasion de ce genre, au mois de décembre 1789.

[2] Tous ses historiens le disent ; mais nous pensons qu'ils se trompent et qu'il était seulement membre du district de Saint-Brieuc. Nous le croyons d'autant mieux, qu'on ne trouve pas son nom parmi ceux des administrateurs du département à cette époque.

moins que des tyrans à l'égard de ceux qui ne partageaient pas leur folie et n'imitaient pas leur perversité. Ils avaient loué le recteur de Plaintel tant qu'ils l'avaient vu dans leurs rangs, ils le regardèrent comme criminel dès qu'il eut abandonné leur cause. M. Cormeaux, après avoir été caché pendant huit mois dans les environs de Quintin, d'où il veillait encore sur sa paroisse, ne pouvant être en sûreté dans le pays, prit le parti de s'en éloigner, et se rendit aux instances d'un ami qui pensait que Paris lui offrirait plus de ressources que la Bretagne pour pourvoir à sa conservation. Il arriva donc le 10 novembre 1791 dans la capitale, lorsqu'elle était déjà envahie par le schisme. Les catholiques y jouissaient néanmoins d'une certaine liberté par rapport à la religion, et, sur l'invitation d'un directeur du collége des Lombards, le zélé pasteur donna plusieurs retraites publiques dans la chapelle de cette maison, et prêcha dans diverses communautés religieuses. Il eut surtout beaucoup de relations avec les dames de Saint-Thomas-de-Villeneuve, qui étaient presque toutes bretonnes. Les fatigues qu'il éprouva à la fin du carême de 1792 furent si grandes, que ses amis le forcèrent de se retirer à Saint-Denis près de Paris. Il se trouvait dans cette petite ville à l'époque de l'horrible massacre des prêtres fidèles[1], et put échapper alors au fer des persécuteurs. Pendant la majeure partie de l'année 1793, il lui fut encore possible d'exercer les fonctions du saint ministère, en prenant les précautions que la prudence exigeait, et il profita de cette facilité que la Providence lui fournissait, pour procurer les secours spirituels à des âmes fidèles qui sans lui en auraient été peut-être entièrement privées dans ce temps de terreur. Le 7 août de la même année, il se rendit

[1] Aux Carmes de la rue de Vaugirard, le 2 septembre 1792, et le lendemain à Saint-Firmin, ainsi que dans plusieurs autres prisons.

à Pontoise, pour y administrer les derniers sacrements à une religieuse dangereusement malade. En revenant deux jours après, il fut arrêté à Franconville, et on lui demanda son passeport; il n'en avait pas, ce qui le fit conduire devant le maire. Depuis longtemps M. Cormeaux soupirait après le martyre; il en avait le pressentiment, et il désirait par ce moyen réparer le scandale qu'il craignait d'avoir causé au commencement de la révolution. Au lieu donc d'attendre qu'on l'interrogeât en détail, il se hâta, après avoir répondu à la première question, de déclarer qu'il était prêtre, curé de Plaintel en Bretagne, et qu'il avait été chassé de sa cure. Le maire, contrarié de cette franchise, l'en blâma; mais il se crut obligé de le faire reconduire sur-le-champ à Pontoise, où le digne prêtre fut emprisonné et traité d'abord d'une façon très-rigoureuse. Il y trouva néanmoins les moyens d'exercer son zèle, et ramena aux pratiques de la religion plusieurs prisonniers qu'il confessa. Le jour de l'Assomption, il prononça pour la première fois ses vœux comme membre de la Société du Sacré-Cœur de Jésus que le P. de Closrivière venait de former pour remplacer les ordres religieux récemment détruits en France. Conduit ensuite à Versailles, en traversant Saint-Germain-en-Laye, il adressa à plusieurs habitants une exhortation dont ils furent si touchés, qu'ils voulurent le délivrer. Il parut devant les juges, y professa hautement sa foi, déplora le malheur de ceux qui s'étaient laissé entraîner dans le schisme de l'Église constitutionnelle, et frappa l'auditoire d'étonnement par son éloquence. La maison des Récollets avait été transformée en prison; ce fut dans ce couvent que le respectable recteur de Plaintel se trouva détenu avec un grand nombre d'autres victimes de la révolution. Que de biens n'opéra-t-il pas parmi elles! Suivant le rapport de M. La Sausse, son premier historien, prisonnier lui-même aux Récollets, M. Cormeaux ne cessa de donner des retraites pendant

tout le temps de son séjour dans cette maison ; il savait éviter la surveillance des geôliers, réunissait ses compagnons d'infortune, et rappelait la grande affaire du salut à des hommes dont plusieurs l'avaient jusqu'alors oubliée. Sa haute piété et son zèle l'avaient rendu l'objet de la vénération des gens de bien qui étaient renfermés avec lui, et plusieurs l'aimaient comme leur père. Un jour il fut brusquement enlevé des Récollets, et après un interrogatoire, dans lequel il se fit tellement admirer, que les juges désiraient avoir les moyens de le sauver, on le conduisit à la maison d'arrêt de Versailles, puis dans une autre prison située sur l'avenue de Saint-Cloud, ensuite dans celle de Chaillot, enfin à la Conciergerie de Paris. Il parut, le 9 juin 1794, devant le tribunal révolutionnaire, qui l'accusa d'être conspirateur, parce qu'il avait parlé de Dieu aux habitants de Saint-Germain, en allant de Pontoise à Versailles, et le condamna, comme prêtre réfractaire, à la peine de mort. Il bénit Dieu, en entendant sa sentence, et monta sur l'échafaud le même jour, qui était le lundi de la Pentecôte, à l'âge de quarante-sept ans.

M. Cormeaux était d'une taille médiocre, maigre, et paraissait d'une faible complexion. Son visage austère exprimait la mortification et le recueillement. Il avait la voix peu forte, mais claire, se faisait très-distinctement entendre et parlait purement. M. La Sausse lui attribue trois volumes de sermons qu'il a joints à sa Vie. Il y a lieu de douter qu'ils soient de lui. Nous savons de science certaine que le digne recteur de Plaintel en avait laissé un assez grand nombre en Bretagne. Il avait formé le projet de publier la Vie de M. Leuduger ; mais il n'eut pas le temps de le réaliser.

FIN.

TABLE DES PIEUX PERSONNAGES

CONTENUS

DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

XVIIe SIÈCLE.

XVIIIe SIÈCLE.

FIN DE LA TABLE.

CATALOGUE

DES SAINTS DE BRETAGNE

ET DES PERSONNES DE PIÉTÉ

DONT IL EST PARLÉ DANS CET OUVRAGE,

POUR FACILITER LA PRATIQUE LOUABLE DE CEUX QUI S'OCCUPENT CHAQUE JOUR DE LA LECTURE DE LA VIE DES SAINTS QUE L'ON HONORE LE MÊME JOUR.

Tous les articles marqués d'un astérisque sont du nouvel Éditeur.

JANVIER.

FÉVRIER.

DÉCEMBRE.

CORRECTIONS.

Des personnes bienveillantes nous ayant indiqué quelques inexactitudes historiques qu'elles ont remarquées dans notre ouvrage, nous profitons avec reconnaissance de leurs observations pour corriger ce qu'elles ont trouvé de défectueux dans les cinq volumes, et, en même temps, les fautes échappées à l'impression.

TOME PREMIER.

Page XXIV. Nous apprenons que l'on conserve encore en Bretagne, dans le lieu nommé en français la Martyre, et en breton *Merzer Salaun*, une partie des reliques de S. Salomon qui y étaient honorées autrefois. Elles sont renfermées dans une châsse d'argent, faite en forme d'église.

Page XXV. Aux Propres des diocèses dont il est fait mention dans cet endroit, il faut ajouter un autre Propre de Saint-Brieuc, antérieur à celui de M. de Bellescize, et publié en 1748 par M. Thépault-du-Brignou.

Page XLI. Nous avions été induits en erreur touchant S. Alain, et nous avions dit qu'il n'était plus patron de Corlay; il est encore honoré sous ce titre dans cette paroisse. Nous ajouterons ici que le Martyrologe parisien fait mention, au 25 novembre, d'un S. Alain, abbé en Lauragais, et lui assigne pour époque le VIIe siècle.

Page XLIV, dernière ligne. Par d'autres évêques de Bretagne, *lisez :* par d'autres évêque de Bretagne.

Page IL. Ce n'est pas dans le pays de Léon que se trouve la paroisse de Lanedern, comme nous l'avons dit par erreur; elle est située dans la Cornouaille.

Page L. Il faut ajouter ce qui suit à l'article de S. Enogat: Le Martyrologe parisien en fait mention au 13 janvier, en ces termes : « En Armorique, S. Enogat, évêque des Bretons, à Aleth, VIe siècle. »

Page LIII. Nous avons dit que la paroisse de Saint-Gonlay était aujourd'hui supprimée ; elle l'avait été en effet à la suite du concordat de 1801 ; mais elle a été depuis rétablie, et c'est maintenant une des succursales du diocèse de Rennes.

Page LIX, première ligne. Effacez la préposition *à* placée avant Seigneur.

Page CLXVI. Le Missel qui a, dit-on, appartenu à S. Vouga, se voit encore dans la paroisse qui porte le nom de ce saint.

Page 29. Ste Ninoca, *lisez :* Sta Ninoca, et ainsi aux deux lignes suivantes.

Page 73, dans la note, Mieux fondée, *lisez :* la mieux fondée.

Page 101. C'est à tort que nous avons dit qu'une troisième paroisse du nom de Saint-Jacut, située dans le diocèse de Saint-Brieuc, était supprimée. Il s'en trouve deux aujourd'hui dans ce diocèse : celle de Saint-Jacut-de-la-Mer, et celle de Saint-Jacut-du-Mené ; elles sont l'une et l'autre succursales.

Page 115. Plufur, *lisez :* Plélauff.

Page 130. Depuis l'impression de notre premier volume, on a découvert dans l'église de Saint-Sauveur de Rennes un nombre assez considérable d'ossements de S. Melaine dont on ignorait l'existence dans cette église.

Page 153. M. Chumier, curé de Bais, nous a communiqué la copie d'une lettre adressée, en 1705, au chapitre de la collégiale de Vitré par le P. René Jean, prieur du couvent des Augustins de la même ville. Le but de cette lettre est d'essayer de prouver que S. Mars de Bais est le Marsus, évêque, contemporain de S. Melaine, et qui assista aux funérailles de ce saint pontife ; qu'il était évêque de Nantes ; qu'il aurait abdiqué l'épiscopat pour se retirer dans la solitude. Mais comme il n'y a eu, suivant les catalogues les plus exacts, aucun évêque de Nantes du nom de Marsus dans le VIe siècle, nous ne pouvons adopter cette opinion qui ne nous paraît pas fondée.

M. le curé de Bais nous apprend que son église possède depuis l'année 1750 le fémur droit et deux côtes de S. Mars, et que son chef est encore dans l'église de Notre-Dame de Vitré.

Page 163. Nous nous sommes trompés, en assurant que la B. Sève ne recevait pas de culte public. Elle est honorée comme patronne dans une paroisse qui porte son nom, et qui est voisine de Morlaix [1].

Page 177. Nous avons été, en suivant M. de Fréminville, induit en erreur relativement au tombeau de S. Joevin ; ce n'est pas dans l'église de Plouguen que l'on voit ce tombeau ; mais bien dans une chapelle du saint, située dans la paroisse de Plouvien, et distante du bourg d'un quart de lieue.

Page 196. M. l'abbé Urvoy, professeur à l'Ecole ecclésiastique de Tréguier, auquel nous devons des renseignements curieux touchant la conservation des reliques de S. Goneri, nous fait observer qu'elles furent encore vérifiées très-exactement, en 1813, par M. Caffarelli, évêque de Saint-Brieuc.

[1] Nous devons cette observation et plusieurs autres à M. Paul de Courcy, jeune érudit breton, qui étudie l'histoire de sa province avec ardeur et succès.

Page 260. Avec quoi cependant, *lisez :* avec lesquelles cependant.

Page 280. A la première note, ajoutez ce qui suit : L'église de l'île de Baz conserve encore l'étole de S. Paul de Léon, dans une boîte de bois, dorée et recouverte d'une glace qui laisse voir cette étole.

Page 300. Dom Lobineau, en parlant de l'église de Sainte-Trifine, a commis une erreur que nous avons laissée subsister et que nous réformons ici. Cette église n'est pas située entre Corlay et l'ancienne abbaye de Coetmalouën, au moins en droite ligne ; elle fait au contraire un triangle avec Coetmalouën et Corlay, et se trouve sur la route qui conduit de cette petite ville à Rostrenen. Près de l'église est une chapelle dans laquelle on conserve une partie des reliques de S. Trémeur.

Page 326. Le Govre, *lisez :* Le Gavre.

TOME SECOND.

Page 4. Après ces mots : et le nouveau Bréviaire de Nantes, *ajoutez :* ainsi que ceux d'Angers et de Périgueux.

Page 12. Qui avait, assura-t-on, *lisez :* assurait-on.

Page 41. La fontaine de Saint-Méen, dont Lobineau parle en cet endroit, n'est pas, comme il le dit, dans l'église de l'ancienne abbaye, mais bien dans une chapelle dédiée au saint, et distante de l'église d'une demi-lieue. Elle avait été détruite pendant la révolution ; la dévotion du curé et des habitants de Saint-Méen envers leur glorieux patron les a portés à la reconstruire, et elle fut bénite par monseigneur de Lesquen, évêque de Rennes, le 1er octobre 1836. On a été fâché que nous ayons reproduit un passage assez hardi de dom Lobineau, touchant la vertu minérale qu'il prétend que peut avoir la fontaine de Saint-Méen. Notre respect pour le texte de cet auteur nous avait déterminé à conserver ce passage ; mais nous le regrettons maintenant, d'après l'observation que nous a adressée un respectable curé de Rennes. Nous sommes d'ailleurs bien éloigné de vouloir diminuer le pouvoir des saints et de mettre en doute les heureux effets de la confiance des fidèles en leur intercession.

Page 73. On nous fait observer avec raison que Beuzit, et non Benzic, comme on l'a imprimé par erreur, n'est pas une forêt, mais une paroisse aujourd'hui supprimée et voisine d'une autre paroisse nommée la Forêt.

On nous fait également observer que S. Tenenan n'a jamais été le patron de Landerneau ; que c'était autrefois S. Ternoc, dont nous avons parlé tome 1er, page LXIX, et que c'est aujourd'hui S. Houardon.

Page 124. Ce n'est pas à Stival, mais dans l'église de Saint-Jean-du-Doigt, que se trouve le chef de S. Mériadec.

Page 143. *Ex breviatio,* lisez : *breviario.*
Page 350. Adam Butler, *lisez :* Alban Butler.
Page 458. Témoigne, *lisez :* prouve.

TOME TROISIÈME.

Page 18. *Vidabatur,* lisez : *videbatur.*

Page 32. Epouse du fameux marquis de Lafayette, *lisez :* mère du fameux marquis de Lafayette.

Page 49. Comme ja desça, *lisez :* comme ja pieça. Ce dernier mot est celui qu'on trouve dans la première édition des Vies des saints du P. Albert le Grand, la seule que cet écrivain ait donnée lui-même. C'est à tort que nous avons corrigé pieça comme une faute d'impression ; il est ancien dans la langue française, et signifie une pièce de temps, un certain laps de temps, ou, suivant la locution usitée en Bretagne, un bout de temps, et en breton *eur pennad amzer.* Voyez le *Dictionnaire étymologique de la langue française,* par Ménage, augmenté par Jault. Deux volumes in-folio. Paris, 1750.

Page 145. Granp respect, *lisez :* grand respect.

Page 68. On nous avait assuré que les reliques du B. Jean Discalcéat étaient perdues; mais nous venons d'apprendre d'une manière certaine qu'elles sont maintenant conservées dans l'église d'Ergué-Gaberic, paroisse voisine de la ville de Quimper.

Page 213. Nous nous sommes trompés en assurant que S. Vincent Ferrier n'était pas honoré dans les diocèses de Nantes et de Saint-Brieuc. Il est vrai que les Propres de ces deux églises, publiés dans le XVIIIe siècle, ne contiennent pas son office; mais c'est qu'elles se servaient alors du Bréviaire romain, dans lequel la fête de S. Vincent est insérée. Depuis la publication du nouveau Bréviaire de Nantes, en 1790, ce saint y est placé au 5 juin, du rite double mineur. Il n'y a donc réellement en Bretagne que l'église de Saint-Brieuc qui n'en fasse maintenant aucune mention.

TOME CINQUIÈME.

Page 385. Les juges des consciences devaient se comporter..... les cas dans lesquels ils devaient, *lisez :* les juges des consciences doivent se comporter..... les cas dans lesquels ils doivent.

Le lecteur pourra facilement corriger les légères erreurs et les fautes d'impression qui se trouveraient dans le reste de l'ouvrage.

